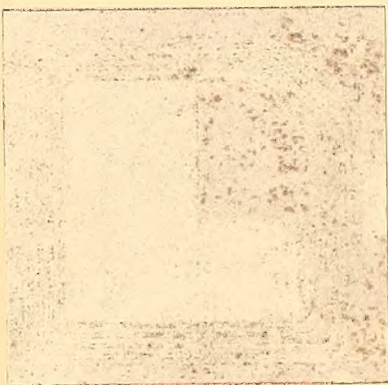


YALE
MEDICAL LIBRARY



HISTORICAL
LIBRARY

EX LIBRIS
JOHN FARQUHAR FULTON





Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

CHIRURGIENS

ET

BLESSÉS

A TRAVERS L'HISTOIRE

Des Origines à la Croix-Rouge

DU MÊME AUTEUR

MÉDECINE HISTORIQUE

Le Cabinet secret de l'Histoire	4 volumes
Les Indiscrétions de l'Histoire	6 —
Les Morts mystérieuses de l'Histoire.	2 —
Légendes et Curiosités de l'Histoire (<i>A suivre</i>)	4 —
Poisons et Sortilèges (en collaboration avec le D ^r L. Nass)	2 —

HYGIÈNE SOCIALE

Mœurs intimes du Passé (<i>A suivre</i>)	4 volumes
--	-----------

MONOGRAPHIES MÉDICO-PHYSIOLOGIQUES

Napoléon jugé par un Anglais (<i>Epuisé</i>)	1 volume
Balzac ignoré	1 —
Une Allemande à la Cour de France (<i>La Princesse Palatine</i>)	1 —

PSYCHOLOGIE MORBIDE, APPLIQUÉE A L'HISTOIRE

Marat inconnu.	1 volume
Fous couronnés (<i>A suivre</i>).	1 —
Folie d'Empereur	1 —
La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le D ^r L. Nass)	1 —

HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET CURIOSITÉS MÉDICALES

Remèdes d'autrefois	2 volumes
Remèdes de bonne femme (en collaboration avec le D ^r Barraud)	1 —
Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le D ^r Witkowski)	1 —
Les Curiosités de la médecine (<i>Epuisé</i>).	1 —
La Salle de Garde (Hist. anecdot. des salles de garde des Hôpitaux de Paris).	1 —

Docteur CABANÈS

CHIRURGIENS
ET
BLESSÉS
A TRAVERS L'HISTOIRE

Des Origines à la Croix-Rouge

Ouvrage illustré de 275 gravures et 1. planche hors texte



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 (XIV^e ARR.) — PARIS

ÉDITION UNIQUE

IMPRIMÉE

SUR PAPIER DU

MARAIS ET DE SAINTE-MARIE

ET TIRÉE A

900 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS.

589
Hist.
RD19
F6
+ 918c

AVANT-PROPOS

Si l'art de tuer a été, de tout temps, en progrès sur l'art de guérir, c'est de nos jours seulement que, dans un de ces élans de solidarité dont aucune autre époque n'offre l'exemple, on montre plus de sollicitude qu'à toute autre période de l'histoire de l'humanité on n'en montra pour ceux qui sont frappés par les engins variés qu'a multipliés l'ingéniosité perverse des hommes.

Si les anciens ont narré avec complaisance les brillants faits d'armes dont ils ont été les témoins ou les acteurs, ils ont, le plus souvent, omis de nous dire quel sort était réservé à ceux qui tombaient sur les champs de bataille, quels secours leur étaient prodigués, de quels soins on les entourait.

Serait-ce que ces malheureux gisaient à l'abandon et n'existait-il, dans l'antiquité, aucune organisation ressemblant, de près ou de loin, à ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'ambulances; ou les documents que nous avons pu réunir sur cette question nous permettront-ils d'établir qu'il a jadis fonctionné, au moins à l'état de rudiment, un service d'assistance aux blessés?

Que le lecteur nous pardonne de l'inviter à nous suivre dans notre incursion à travers un passé lointain; mais nous aimons à penser qu'il ne regrettera pas de nous avoir pris pour guide si, comme nous l'espérons, il en tire quelques notions nouvelles, sur un sujet encore peu exploré, et sur lequel plane une obscurité que nous avons cherché de tout notre effort à dissiper.

CHAPITRE PREMIER

DANS L'ÉGYPTE DES PHARAONS

Comment une science aussi utile que la médecine n'aurait-elle pas vu le jour dans l'antiquité la plus reculée? « Le besoin de remédier à ses souffrances étant une des nécessités les plus impérieuses de l'homme, la médecine naquit du sein même de ses infirmités et dut être, par cette raison, une des premières conquêtes de l'esprit humain ¹. » La santé étant le bien le plus enviable dont nous jouissions ici-bas, n'est-il pas naturel qu'il ait été celui sur lequel on ait le plus jalousement veillé? Une nation aussi éclairée que la nation égyptienne pouvait-elle rester, sur le plus précieux comme le plus nécessaire des arts, dans la grossière ignorance qu'on lui a parfois prêtée?

L'Egypte des Pharaons a été l'un des premiers peuples nés à la civilisation; comment être surpris que la médecine y ait été de bonne heure en faveur?

Il ne faudrait pas croire, toutefois, que la médecine soit arrivée d'emblée, en Egypte plus qu'ailleurs, au degré de perfection que des panégyristes zélés ont voulu lui attribuer.

Comme ce fut la coutume générale chez d'autres peuples, on y exposa d'abord les malades aux yeux du public, afin que chacun pût, en passant, donner son avis sur le traitement à suivre, et qui lui avait réussi dans des circonstances analogues; plus tard, toutes ces recettes furent inscrites sur des livres conservés dans les temples, et où furent mentionnés les symptômes observés.

Quiconque avait besoin de consulter ces registres sanitaires en avait la liberté, pour y chercher le remède dont une suite d'expériences avait établi et confirmé l'efficacité. Cette sorte de Code médical, ou plutôt ce recueil d'observations codifié était rédigé par les prêtres; c'était le *Livre sacré*, dont nul ne devait s'écarter.

¹ *Histoire de la médecine grecque, depuis Esculape jusqu'à Hippocrate exclusivement*, par M.-S. HOUDART, Paris, 1856.

Echouait-on en suivant les textes officiels, on n'encourait aucune responsabilité ; mais enfreignait-on les règles, on était passible de la peine capitale, quelle que fût l'issue de la maladie.

Le législateur avait pensé, dans sa haute sagesse, qu'un enseignement qui s'appuie sur l'expérience et la tradition, ne pouvait être surpassé « en génie et prudence ». Diodore le Sicilien, qui nous a dévoilé ces particularités, nous révèle, en outre, que les « pastophores », qui appartenaient à la classe sacerdotale, exerçaient leur industrie gratuitement et n'exigeaient pas plus d'honoraires de leur clientèle civile qu'ils n'en demandaient en campagne¹ ; car c'est là où nous en voulions venir : il semble avoir existé, dès le temps de Moïse², des médecins à la suite des armées.

¹ Voici ce que dit expressément Diodore de Sicile : « *Expeditione bellica*, aut intra patriæ fines peregratione, absque merce curantur. » *Bibl. hist.*, édition WESSELING, in-8°, lib. I, 242.

² « Ce qui prouve sans réplique que la médecine avait déjà fait d'assez grands progrès en Egypte du temps de Moïse, ce sont les connaissances profondes qu'il a montrées de cette science, dans la partie de ses lois qui contient des préceptes d'hygiène, et l'indication des caractères auxquels on peut reconnaître la lèpre, ainsi que celle des moyens qu'il faut mettre en usage pour la guérir. » SPRENGEL, *Hist. de la médecine*, citée par HOUDART.



SCYTHES SOIGNANT LEURS BLESSÉS

Dessin de FAUCHER-GUDIN, d'après les reliefs du vase d'argent de Koul-Oba (Crimée), 550 ans avant Jésus-Christ.

(Extrait de G. MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique : les Empires*, p. 473, Paris, 1899.)

CHAPITRE II

L'INDE, BERCEAU DE LA MÉDECINE

S'il faut en croire les archéologues et surtout les Indologues, l'Inde serait un des plus antiques berceaux de la médecine ¹.

A entendre ces derniers, la présence de chirurgiens militaires est déjà signalée dans les poèmes indiens : dans le *Ramayana*, on voit un certain Sushena pratiquer des pansements sur le champ de bataille ; dans l'*Ayur-véda*, « ouvrage de médecine le plus important de la littérature médicale indienne ² », il est dit que, lorsqu'un rajah part pour la guerre, il est tenu de se faire accompagner par un médecin habile ; par un prêtre assez pieux pour que ses prières aient les meilleures chances d'être exaucées ; enfin, par un astrologue clairvoyant, capable d'interpréter les présages et de détourner les dangers, résultant d'une fâcheuse conjonction des astres, par une offrande convenable présentée à la Divinité au moment opportun.

Le rôle du médecin ne consistait pas seulement à panser les blessés ; celui-ci devait encore « examiner avec la plus grande attention les provisions de bouche, l'eau, le matériel de chauffage, les emplacements où l'on campe, les logements, le sol, et toutes choses que l'ennemi peut rendre impures par le poison... »

Dès qu'il a reconnu les signes de l'impureté, il doit immédiatement « prendre les mesures nécessaires pour opérer ladésinfection et préserver les troupes de la mort et de la destruction ».

Une épidémie sévit-elle, le médecin déploiera tout son zèle pour en arrêter le cours ; il s'attachera surtout à mettre à l'abri du mal l'auguste personne du monarque, la « conservation du roi équivalant à celle de la nation tout entière » ; c'est pourquoi le médecin, en campagne, aura toujours sa tente voisine de la tente royale ; elle sera pourvue d'instruments et de remèdes en suffisance : un signe, placé en

¹ Sur la médecine indienne, voir le *Résumé de l'Histoire de la médecine chez les Orientaux et en Europe jusqu'au XIII^e siècle*, par le Dr LIÉTARD (Paris, 1897) ; et, du même, la *Littérature médicale de l'Inde* (extrait du *Bulletin de l'Académie de Médecine*, séance du 5 mai 1896).

² *Aperçu historique de l'origine de la Médecine*, par le Dr HANDVOGEL. Paris, 1877.

évidence, servait à la désigner et la faire reconnaître de loin, afin que les blessés, et surtout les empoisonnés, dont le moindre retard dans le traitement pouvait compromettre la vie, fussent à même de l'apercevoir et de s'y rendre sans hésitation ni délai.

Aucun document acceptable n'a, jusqu'à présent, permis de fixer, même approximativement, une date à l'introduction, dans l'*Ayur-véda*¹, de ces mesures louables ; il est hors de conteste qu'elles sont très anciennes. Il faut se résigner à ces incertitudes pour les périodes nébuleuses de l'histoire de notre art.

Combien de questions restées insolubles, dont une découverte heureuse est venue inopinément apporter la solution ! N'est-il pas établi aujourd'hui², que la médecine d'Egypte est passée en Grèce, et que les Grecs ont emprunté une partie de leurs connaissances en cette matière aux Egyptiens ? Les arguments produits à l'appui de cette assertion sont nombreux ; nous ne retiendrons que les principaux.

Ne serait-il pas étrange, que, de tous les arts transportés dans le pays des Hellènes, l'art de guérir ait été le seul excepté ? Mais il n'en fut pas ainsi. Les Asclépiades sont d'origine égyptienne, Esculape de qui ils descendent étant lui-même Egyptien : c'est une première voie de transmission ; elle ne fut pas la seule.

Quelques colons, partis d'Egypte, vinrent aborder en Grèce ; il est vraisemblable qu'ils y introduisirent la médecine avec d'autres sciences³. Ajoutons que plusieurs philosophes grecs, attirés par la réputation des médecins égyptiens, passèrent en Egypte, afin d'y étudier la médecine, qu'ils réimportèrent ensuite chez leurs compatriotes⁴.

Il n'est pas jusqu'à Homère qui n'ait puisé en Egypte les matériaux de son inimitable épopée. N'a-t-on pas prétendu qu'Homère, né sur les bords du Nil, se serait approprié les poèmes que Phantasia (!) avait déposés dans les archives, au temple d'Isis, poèmes qui retraçaient, sous le voile de l'allégorie, des événements

¹ L'*Ayur-Véda*, de Suçruta, est un livre complexe, à la manière des livres hippocratiques, formé de la fusion ou de l'amalgame d'œuvres diverses, et non une production d'un seul jet. (V. une étude du professeur Laboulbène, sur « les Médecins arabes et l'Ecole de Salerne », parue dans la *Revue Scientifique* du 24 novembre 1883 : cf. *Gazette hebd. des sciences méd.*, 1883, 332 et suiv.)

² HOUDART, *Hist. de la médecine grecque*, 89 et suiv.

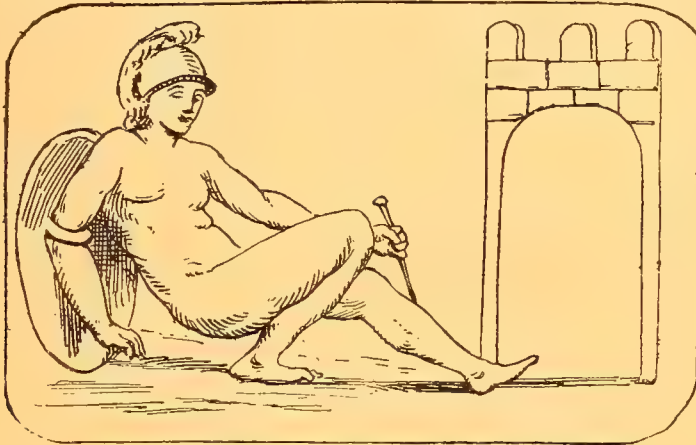
³ *Lyon médical*, 1901, 183. (*Hist. de la médecine des Grecs*, par le Dr RAYON.)

⁴ Le service de santé paraît même avoir été assez bien organisé chez les Egyptiens, s'il faut en croire un historiographe moderne des Ambulances, dont l'opuscule (*Les Ambulances et les Ambulanciers à travers les siècles*, par H.-A. WAUTHOZ ; Paris et Bruxelles, s. d.), n'est venu que tout récemment à notre connaissance, alors que notre livre était en cours d'impression.

passés anciennement en Egypte, et que l'adroit plagiaire, pour mieux cacher son larcin, aurait transporté la scène dans la Troade, en habillant ses héros à la grecque¹ ?

Suivant un autre commentateur, ce serait au cours d'un voyage en Egypte, qu'Homère, grâce à la complicité d'un scribe, aurait dérobé, au temple de Vulcain, à Memphis, les poèmes que Phantasia avait composés sur les combats des Troyens.

Cette idée a été reprise dans les temps modernes, et l'on a vu un savant qualifié l'adopter, à de légères variantes près : s'appuyant sur le récit d'Hérodote, Cham-



ACHILLE BLESSÉ.

(Cornaline de la collection Strosch, de Berlin : *Cabinet des médailles de Paris.*)

pollion-Figeac² rapporte qu' « Homère, qui avait voyagé en Egypte, avait appris, de la bouche des prêtres, l'histoire de la guerre de Troie... que son génie en créa tout le merveilleux et en composa un ouvrage peut-être sans modèle et certainement sans rival ».

Qu'importe le modèle qui ait servi au chantre d'Achille et d'Agamemnon ; qu'importent les emprunts qu'il a pu faire à ceux qui l'ont précédé, il n'en reste pas moins qu'il les a marqués du sceau de son génie.

Les poèmes d'Homère sont les plus lointains échos des plus anciennes traditions : à ce titre, ils nous représentent la médecine primitive des Grecs. Il ne nous reste qu'à rechercher dans l'œuvre homérique ce qui a plus particulièrement trait au sujet qui nous occupe.

¹ BRYANT, *Dissertation sur la guerre de Troie.*

² Dans son ouvrage sur l'Egypte ancienne, 117-120,

CHAPITRE III

LES HÉROS D'HOMÈRE ¹

Il est souvent question de médecins dans l'*Iliade*. Machaon et Podalire, tous deux fils d'Esculape, sont vantés par Homère comme d'habiles guérisseurs : Machaon est même qualifié d'« excellent » ; aussi est-il désigné par Agamemnon pour panser Ménélas.

Machaon combat, ainsi que son frère Podalire ², à l'égal des autres guerriers, dont il partage les périls et la gloire. Lorsque Machaon est blessé, le roi Idoménée le confie au sage Nestor, et prie le vieillard de le prendre dans son char et de le conduire hors de la mêlée : car, dit-il, « un médecin vaut plusieurs hommes ³ ». A-t-on jamais formulé, avec une plus éloquente concision, un plus admirable panégyrique d'une profession si souvent et à tort décriée ?

A la pensée qu'ils vont perdre celui qui leur rend tant de services, les Grecs sont saisis d'effroi. Achille, qui de loin a reconnu l'illustre blessé, dépêche auprès du héros son ami Patrocle, pour s'informer de son état. Patrocle est, avec Machaon et Podalire, un des praticiens les plus réputés à l'armée de Troie : quand Eurypile sera blessé, c'est l'assistance de Patrocle qu'il invoquera ; celui-ci fera le premier pansement à Eurypile ⁴, après avoir débridé la plaie avec son couteau, afin d'en arracher le fer.

¹ Cf. *La médecine dans Homère*, par Ch. DAREMBERG, Paris, 1865 ; *Des causes et de l'origine de l'établissement des hôpitaux civils et militaires*, par J.-A. MURAT, Montpellier, 1813, 80-87 ; WELCKER (G.), *Kleine Schriften*, Bonn, 1850, t. I, 27 et suivantes ; DUNBAR, *The Medicine and Surgery of Homer* (*British med. journal*, 10 janvier 1880).

² Podalire, à son retour de Troie, échoua sur les côtes de l'île de Scyros, où régnait Damœtas, dont il guérit la fille malade, par une saignée des deux bras : ce serait la première mention connue de cette opération de petite chirurgie. L'heureux chirurgien obtint, en récompense de son initiative, la main de celle qu'il avait sauvée, avec toute la presqu'île de Carie, où Podalire fonda la ville de Syrna. (RAVON, *loc. cit.*)

³ *Iliade*, XI, 514.

⁴ C'est le même Eurypile qui tua Machaon.

Quant à Machaon, Nestor s'est contenté de faire étancher le sang coulant de la blessure par une esclave, en attendant l'arrivée d'un chirurgien. Si l'on parle presque toujours des deux fils d'Esculape, Machaon et Podalire, il s'en faut qu'il n'y ait eu, dans toute l'armée combattant autour de Troie, que ces deux Asclépiades ; mais ceux-ci étaient les plus experts dans leur art, grâce à Esculape, leur père, qui les avait instruits ; ils étaient élèves du célèbre Chiron¹, lequel avait aussi donné des leçons à Achille², et ce dernier avait fait, à son tour, l'éducation de Patrocle.

Avant de montrer ce qu'était la thérapeutique des plaies par armes de guerre en ces temps fabuleux, rappelons sommairement quelles étaient les blessures qu'on observait le plus communément chez les combattants.

Superficielles ou pénétrantes, elles étaient produites par l'épée, la lance ou le javelot.

Les plaies contondantes résultaient généralement de coups de pierre, lancées le plus ordinairement avec la main, quelquefois avec une fronde.

Comme siège, on a noté la tête, le cou, la poitrine, l'abdomen et les membres. Les blessures au front, à la tempe, aux environs des oreilles, dans la région



Le Centaure CHIRON, faisant l'éducation d'ACHILLE.
(INGHIRAMI, *Galleria omerica*, t. II, pl. CXXI.)

¹ Cf. *Iliade*, IV, 219 ; XI, 831 ; PINDARE, *Pyth.*, IV, 180 ; APOLLODORÉ, II, 5, 4 ; III, 13, 8 ; PLINÉ, *Nat. Hist.*, VII, 196 et suiv.

² Outre Achille, Chiron eut pour élèves : Aristée, qui lutta contre la peste dans l'île de Cée et eut pour fils Actéon, mort de la rage (la plus ancienne mention que l'on connaisse de cette maladie) ; Jason, qui dirigea l'expédition des Argonautes, au XIII^e siècle avant J.-C. ; et le plus illustre de tous, Esculape.

orbitaire, étaient toutes réputées mortelles, ou, du moins, passaient pour très dangereuses.

On n'a relevé, dans toute l'*Iliade*, que cinq blessures à la gorge; une seule dans l'*Odyssée*. Parmi les blessures cervicales dont parle le poète, il en est une qui paraît être un cas remarquable de fracture ou, plus probablement, de luxation des premières vertèbres, à la suite d'une chute.

Homère n'a pas ignoré la gravité des lésions au niveau de la clavicule, l'hémorragie qui s'ensuit et l'« engourdissement du poignet ». Les blessures



PHILOCTÈTE ET ULYSSE : Philoctète a le pied droit bandé.
(INGHIRAMI, *Galleria omicron*, t. I. Bibl. Nat., Estampes, Ta 2

pénétrantes du cœur, et surtout celles de l'abdomen, ne lui semblent pas moins redoutables qu'à nos modernes praticiens.

Le poète indique « le bas-ventre, entre les organes génitaux et le nombril, » comme l'endroit « où les atteintes de Mars sont le plus dangereuses pour les misérables mortels ».

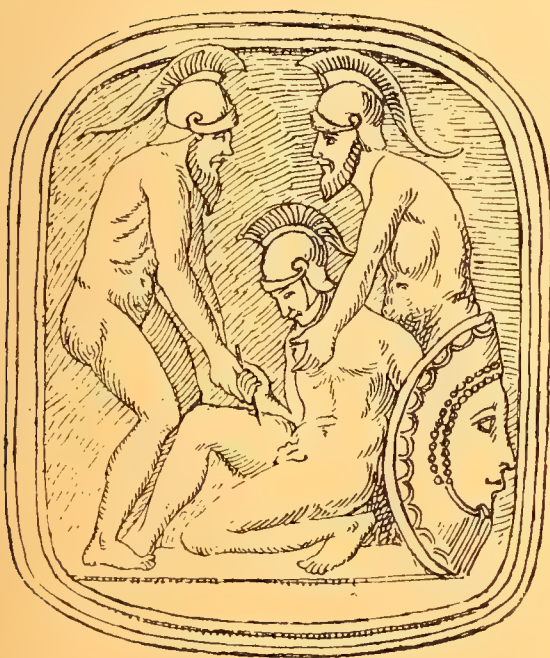
Il ne lui a pas échappé que les entrailles font parfois issue au dehors; que, dans les traumatismes de l'abdomen, le blessé a une respiration haletante, etc.

Nous savons aujourd'hui que les blessures du foie entraînent un pronostic particulièrement sérieux, mais que la mort n'en est pas la conséquence fatale, comme le croit Homère. Le poète se montre plus avisé, dans cette remarque sur les plaies de la région carpienne : « il s'en écoule, dit-il, peu de sang, mais il s'y forme des ecchymoses et les douleurs sont intolérables. »

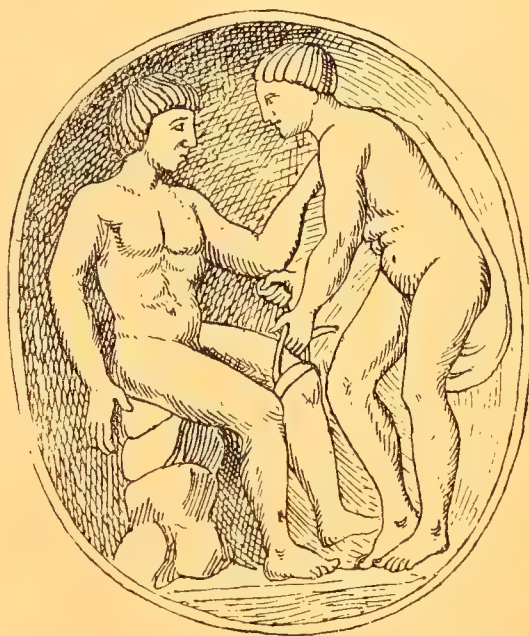
Deux faits curieux de blessures de la vessie, trois blessures de la cuisse, un cas de fracture du fémur, une blessure au jarret, un coup de lance au mollet, « qui a déchiré les nerfs » : en résumé, et pour nous dispenser d'entrer dans plus de détails, cent quarante et une observations de blessures, dont plusieurs compliquées, et pour certaines desquelles il n'est fourni aucun renseignement, quant au siège ou à la nature, témoignent assez qu'un chercheur perspicace ait pu comparer les poèmes homériques à une clinique chirurgicale, aussi variée et aussi active que celle qui résulterait d'une bataille sanglante ou d'une émeute populaire.



NESTOR, offrant à boire un liquide réconfortant à MACHAON, blessé.
(INGHIRAMI, *Galleria omerica*, t. II, pl. XIX.)



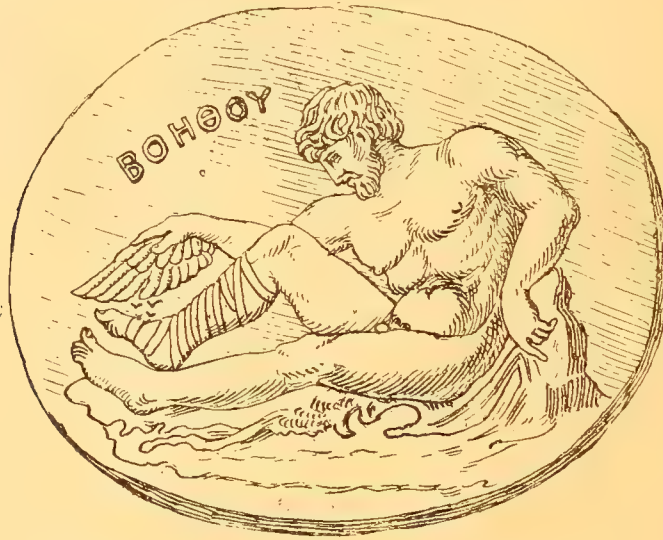
ACHILLE blessé, essayant de retirer la flèche qui a pénétré dans sa cuisse.
(INGHIRAMI, *Galleria omerica*, t. I, pl. LXV.)



MACHAON, pansant MÉNÉLAS, blessé par PANDARUS.
L'artiste a placé la blessure au-dessus du genou : alors que, d'après le texte d'Homère, elle devait être placée dans la région inguinale, ou dans la région des flancs.
(INGHIRAMI, *Galleria omerica*, t. I, pl. CXXII.)

Les terribles blessures par les armes massives d'alors ont été dépeintes d'après nature par l'auteur de l'*Iliade*. Rien n'y manque ; tout (ou à peu près tout) est d'une vérité frappante, et d'une exactitude presque complète, au point de vue anatomique et physiologique : siège de la mutilation ; emplacement et importance relatifs des organes atteints ; manière dont les héros tombent et meurent, suivant que l'une ou l'autre partie est intéressée.

Il est impossible qu'Homère n'ait pas été mêlé aux combats ; peut-être possédait-il les connaissances médicales qu'il attribue à ses personnages¹. Sans aller jusqu'à



PHILOCTÈTE dans l'île de Lemnos, chassant les mouches qui volent
autour de sa plaie.
(D'après CHOISEUL-BOUFFIER, *Voyage pittoresque en Grèce*, t. II, pl. XVI.)

prétendre qu'Homère ait été lui-même un médecin militaire², pas plus qu'il ne fut anatomiste ou physiologiste de profession, on peut avancer, sans être taxé de témérité, qu'il fut à la fois « psychologue profond et observateur admirable³ ».

Précision dans la description, considérations anatomo-chirurgicales des plus judicieuses, notions physiologiques à la vérité un peu vagues, mais qui attestent

¹ Cf. *Les choses naturelles dans Homère*, par le Dr A. KUMS. Paris et Anvers, 1897.

² FRÖLICH, *Die Militar-Medizin Homers*. Stuttgart, 1879.

³ *Homère médecin*, par André FLOQUET ; thèse de Paris, 1912.

cependant des connaissances réelles, justifient le titre de « médecin » dont un de nos confrères a gratifié l'aède immortel.

Si celui-là est médecin « qui fait de la psychologie, de la diététique, de l'étiologie », Homère l'est à coup sûr. Il l'est encore, parce qu'à côté de la cause des maladies, il en indique le traitement : et, à cet égard, nous appellerons surtout l'attention sur la thérapeutique des plaies de guerre, objet plus particulier de notre étude.

Nous avons dit que l'armée des Grecs était pourvue de praticiens chargés du pansement des blessés ; mais les guerriers eux-mêmes remplissaient cet office, au moins en partie, quand l'occasion était pressante, ou que le blessé était de conséquence¹.

Tantôt le pansement se pratiquait sur le champ même de l'action, tantôt sous la tente.

Avant d'y procéder, l'on extrayait d'abord la flèche ou la lance, si le fer était resté dans la plaie ; on lavait celle-ci à l'eau tiède et on exprimait le sang avec les mains. On appliquait ensuite les topiques appropriés, vraisemblablement des substances à l'état pulvérulent, destinées à arrêter l'écoulement sanguin et à calmer les douleurs ; après quoi, on mettait un bandage contentif. Les peintures de vases qui nous ont été conservées montrent que, pour cette application, les Grecs faisaient preuve d'une dextérité capable de rivaliser avec nos plus adroits infirmiers.

A considérer (p. 14) la coupe où est figuré Achille, bandant le bras gauche de Patrocle, frappé par une flèche ennemie, on verra que nous n'exagérons rien. Le bandage est tel qu'on l'emploierait aujourd'hui : un bandage en 8 de chiffre, analogue à celui qu'on fait après une saignée.

On relève encore, dans les peintures de vases, d'autres dessins se référant à la même manœuvre : c'est Sthénélos, mettant un bandage à l'index droit de son ami Diomède ; c'est Philoctète, dont le pied a été bandé par des mains expertes, etc.



Malade mettant un bandage autour de son pied : on presume que l'artiste a voulu représenter

PHILOCTÈTE.

(Catalogue des tableaux anciens et modernes

de la Galerie Pourtalès :

Bibl. Nationale, cote 8° V 8201 299.)

¹ « A l'époque des grandes guerres de Rome, les soldats pansaient leurs blessures entre eux et se pansaient eux-mêmes, avec les bandages qui firent toujours partie de leur équipement. » TACITE, *Annal.*, IV, 63.

Libre à d'autres¹ de trouver « très superficielles les connaissances anatomiques d'Homère et assez peu développée sa chirurgie ». Lorsque des hommes, comme Malgaigne² et Daremberg, viennent, sous le couvert de leur autorité, nous assurer que le « langage poétique d'Homère est resté le langage technique des médecins » : que, bien qu'ils n'entrent pas dans l'ordonnance d'un poème épique, les détails médicaux que l'on peut glaner dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* « suffisent à montrer où en était, à cette époque, la thérapeutique des plaies par armes de guerre », on sera moins étonné de voir figurer le poète Homère dans la galerie des grands médecins ignorés.

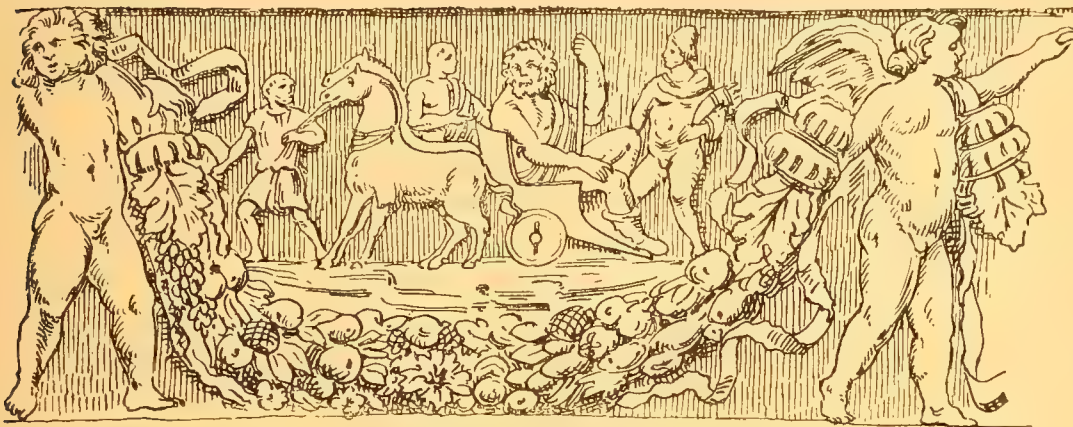
¹ MOUCLIER, *Essai sur l'histoire chronologique de la médecine grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hippocrate*; thèse de Bordeaux, 1887.

² *Bulletin de l'Académie de médecine* (1841-42) : Etude sur l'anatomie et la physiologie d'Homère; *Revue médico-chirurgicale, journal de chirurgie de Malgaigne* (Paris, 1846) : Essai sur l'histoire et l'organisation de la chirurgie et de la médecine grecques avant Hippocrate, 303-332.



ACHILLE, mettant un bandage autour du bras gauche de PATROCLE, blessé au coude.

(D'après GERHARD, *Vases du Musée de Berlin*, pl. VI.)



PHILOCTÈTE, transporté dans un char, après sa blessure.
(*Lexicon der Griechischen Römischen Mythologia*, t. III.)

CHAPITRE IV

LES MÉDECINS DANS LES ARMÉES GRECQUES

LES ÉPISODES DE LA RETRAITE DES DIX MILLE — LA BLESSURE D'ALEXANDRE LE GRAND

Si l'auteur de l'*Iliade*, poème composé plus de deux siècles après la prise de Troie, a obéi à son imagination dans son récit et ses descriptions, il a du moins dépeint les mœurs et coutumes de son temps, et nous devons tenir compte de ce qu'il nous relate sur la vie militaire d'alors ¹.

Il ne faut pas oublier qu'au temps d'Homère, « l'art de panser les blessures, de remédier aux luxations et aux fractures, de traiter les maladies, était exercé par des hommes qui, sans former aucun corps, sans aucun mélange de superstition, se dévouaient au secours de leurs semblables, les uns par l'appât du gain, d'autres seulement par l'attrait de la gloire ² ». Sans doute, le service médical ne sera

¹ A. CORLIEU, La Médecine militaire dans l'antiquité (*Revue scientifique*, 29 octobre 1892).

² CONDORCET, *Progrès de l'esprit humain*, fragments de l'histoire de la quatrième époque, t. II, 115.

réellement organisé que plusieurs siècles plus tard, mais Homère nous fournit, à cet égard, déjà quelques indications.

Grâce à lui, nous savons que le blessé se rendait sous la tente, ou y était transporté par ses compagnons, selon le plus ou moins de gravité de sa blessure.

Parfois, on faisait usage des chars, lorsqu'on conduisait les blessés jusqu'aux vaisseaux, qui représentaient ce que nous appellerions les ambulances divisionnaires. Le poète ne nous fait pas connaître d'autres modes de transport que les deux indiqués ci-dessus.

Huit siècles s'écouleront entre la guerre de Troie et la naissance d'Hippocrate; durant cette période, aucune mention n'est faite ou, pour mieux dire, aucun document ne nous est parvenu, qui nous renseigne sur les blessures reçues à la guerre¹.

Un passage d'Hippocrate² ne fournit qu'une notion assez vague; lorsqu'une expédition fut préparée par Alcibiade contre la Sicile, et qu'on délibéra, dans l'assemblée du peuple, pour savoir s'il était nécessaire d'y joindre un médecin, Hippocrate promit de laisser partir son fils³. Un autre parent de notre grand ancêtre, Ctésias, originaire d'Ionie, serait venu en Perse (416 ans avant Jésus-Christ); où ses connaissances le firent accueillir, comme médecin, à la cour d'Artaxerxès⁴. On le retrouve à la bataille de Cunaxa, en Babylonie, dont Plutarque et Xénophon nous ont conservé la relation. Rappelons que c'est à cette bataille, livrée entre Artaxerxès et son frère Cyrus, que ce dernier trouva la mort⁵. Quant à Artaxerxès, atteint d'une blessure de javelot dans la poitrine, il reçut les soins de Ctésias, qui eut la chance de le guérir⁶.

A la suite de leur échec, les troupes de Cyrus se débandèrent. Dix mille Grecs, auxiliaires de Cyrus, refusant d'accepter les conditions de leurs vainqueurs, commencèrent la fameuse retraite à travers l'Asie-Mineure, dont le récit a

¹ La blessure de Philoctète, dont parle Sophocle (qui vivait vers 497 ou 495 av. J.-C.), avait été produite, non par une flèche, mais par un serpent.

² *Le Médecin*, paragraphe 14.

³ HIPPOCRATE, *Epistolæ*, cité par le Dr MARCUSSE (*Militärarzt*, nos 22 et 23, 1902).

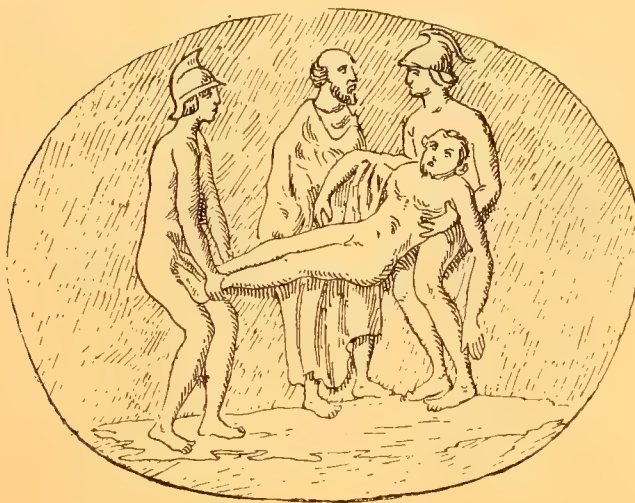
⁴ *Etude Médicale sur la Retraite des Dix Mille*, par le Dr A. CORLIEU. (Extrait de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*.)

⁵ Au moment où Cyrus venait de blesser son frère, il fut blessé lui-même d'une javeline entre la tempe et l'œil. il y eut écoulement de sang, vertige ténébreux, syncope. Cyrus, renversé de son cheval, revint à lui; on le souleva pour marcher, la tête penchée sur l'épaule; il reçut alors une nouvelle blessure dans le jarret, tomba la tête contre une pierre et mourut sur le coup.

⁶ PLUTARQUE, *Vie d'Artaxerxès*, éd. TEUBNER; Leipsia, 116-117.



Un mode de transport des blessés et des morts, à l'époque gréco-romaine.
(*Monumenti inediti antichi*; Bibl. Nat., Estampes, cote G a. 62.)



Comment on portait les blessés et les morts, dans la Grèce antique.
(*Galleria omerica*, d'INGHIRAMI, II, pl. CXVIII.)

immortalisé son historien. La relation de Xénophon est d'autant plus précieuse, qu'elle émane d'un témoin oculaire, qui dut prendre ses notes au jour le jour, pour apporter plus tard dans sa relation tant de précision¹. A Xénophon nous sommes redevables de plusieurs informations, dont nous allons faire notre profit.

Décrivant l'ordre de bataille d'une armée lacédémonienne, l'historiographe nous apprend que, derrière la troupe commandée par le roi, se plaçaient divers services : « les aruspices, les médecins, les joueurs de flûte, les officiers supérieurs et les volontaires² » ; ce que l'on pourrait traduire, en langage actuel, par les aumôniers, les chirurgiens militaires, la musique, l'état-major, et toutes ces « mouches du coche » importunes, qui, sous le couvert d'un mandat plus ou moins défini, bourdonnent autour du Quartier général.

Si les incultes Spartiates étaient pourvus de médecins, il est à supposer que les autres Grecs, plus cultivés qu'eux, n'en devaient pas manquer : Xénophon nous le confirme en termes explicites. Cyrus mettait en pratique le grand principe que nous lisons dans la *Cyropédie*³ :

Pour la santé, j'ai entendu dire et j'ai vu que, comme les villes qui veulent être en bonne santé se choisissent des médecins, les généraux emmènent avec eux des médecins pour leurs soldats...

Cet autre passage n'est pas moins démonstratif : dans un combat contre les Assyriens, on amène au conquérant des prisonniers blessés ; à cette vue, Cyrus ordonne de détacher leurs liens, et *mande des médecins* pour les soigner⁴.

Mais revenons à la retraite des Dix Mille et rejoignons la petite armée au moment où elle remonte le Tigre. Xénophon rapporte qu'elle dut s'arrêter dans des villages, pour y loger ses blessés et ses éclopés. Relevons qu'il y avait, à la suite de l'armée de Cyrus, des femmes⁵, comme il y en aura plus tard dans toutes les armées : les unes, prises dans les colonies grecques de l'Ionie ; d'autres, originaires

¹ « Dans sa mémorable relation de la Retraite des Dix Mille, le même auteur fait mention de la perte de la vue, des congélations provenant de la neige et du froid excessif auxquelles furent exposées les troupes dans les montagnes après le passage de l'Euphrate. » A. LAVERAN, *Traité des maladies et épidémies des armées*, 1875 : Introduction.

² *Cyropédie*, livre III, ch. II, parag. 12.

³ Livre I, ch. VI.

⁴ *Lacedemoniæ Respublica*, ch. XIII.

⁵ Cette particularité a été signalée avant nous par un de nos confrères, le Dr E. N., dans un curieux travail publié dans l'*Hygiène thérapeutique* du 25 septembre 1905 : cf. *L'Anabase de Xénophon, ou la retraite des Dix Mille*, par le colonel BOUCHER, 184 ; Paris, Berger-Levrault, 1913.

d'Asie, qui, soit volontairement, soit comme esclaves conquises ou achetées, accompagnaient les soldats. Près d'elles, on voyait de jeunes garçons : on sait que les mœurs de l'antiquité admettaient l'amour socratique, se montrant plus tolérante, sous ce rapport, que notre morale actuelle. Nous ne jugeons pas, nous constatons.

Au dire de Xénophon, les « femmes à soldats » étaient en assez grand nombre ; elles étaient, en général, d'une beauté remarquable. C'étaient, pour la plupart, des Circassiennes et des Géorgiennes. Les galants militaires étaient, paraît-il, plus préoccupés de les aider à traverser la rivière à gué, que de répondre à l'attaque des Barbares, dont les flèches leur pleuvaient dessus de tous les côtés.

Malgré la hâte qu'ils mettaient à tenir à distance l'ennemi, les Grecs ne négligeaient pas d'enterrer les morts et de porter secours aux blessés. La sépulture était une chose sacrée à leurs yeux. Arrivant dans un endroit où avait eu lieu récemment un engagement, ils ne manquaient pas de procéder à l'inhumation des corps.

Quant aux blessés, un soldat avait eu la jambe brisée par les pierres que l'ennemi lançait du haut des rochers ; « comme il n'avait pas son bouclier, parce que celui qui le portait s'était écarté, Euryloque d'Arcadie s'approcha et le couvrit du sien, ce qui permit au blessé de regagner le reste de l'armée » : le bouclier servait donc à transporter les blessés ; on se servira plus tard d'autres armes alors en usage, telles que piques, lances, fusils, etc.

Serait-ce l'origine première des brancards ? On a proposé une autre explication. D'après Percy¹, le mot « brancard » rappelle qu'originellement on recourut aux branches d'arbres, coupées à la hâte et entrelacées, ou assemblées avec des liens, pour transporter les blessés ; et il ajoute : « Darius, couvert de sang et vaincu, fut présenté ainsi à Alexandre. »

On sait qu'Alexandre fut blessé par une flèche, qui perça sa cuirasse et se fixa dans l'épaule². A l'exemple de son père Philippe, qui avait emmené dans son expédition son médecin Critobule, lequel lui vint immédiatement en aide quand Philippe fut blessé à l'œil par un archer, Alexandre s'était fait accompagner par plusieurs hommes de l'art, placés sous la direction du célèbre Philippe d'Acarnanie.

Ce fut, a-t-on écrit³, sur son bouclier qu'on transporta dans sa tente Alexandre

¹ *Dictionnaire des sciences médicales*, t. VIII, 573.

² QUINTE-CURCE, liv. IV, ch. VI ; liv. IX, ch. V.

³ SIMPSON, Recherches sur les médecins attachés aux armées romaines (*Gazette Médicale de Paris*, 1857, n° 12, 192).

le Grand. L'auteur latin que nous avons cité n'est pas aussi affirmatif; il se borne à dire qu'après sa blessure, Alexandre, exténué par l'hémorragie et à bout de forces, se laissa retomber sur son bouclier (*clypeo fatigatum corpus excepit*). Plus loin, il ajoute qu'on le transporta dans sa tente, mais sans expliquer de quelle manière.

On trouve plus de précision dans ce passage d'Arrien¹: « Les Macédoniens emportèrent sur un bouclier² le roi dans un si triste état, qu'ils ne savaient pas s'il était encore vivant ». D'après le même narrateur³, ce serait un médecin du nom de Critodème (et non Philippe), qui aurait, après avoir débridé largement la plaie, enlevé le fer du dard.

Cette pratique, assez généralement suivie autrefois, n'était pas sans présenter quelque danger. A la bataille de Mantinée, Epaminondas, atteint par un javelot qui avait pénétré dans la poitrine, voulut attendre, avant d'en laisser pratiquer l'ablation, que la victoire fut confirmée, et il mourut peu d'instants après l'opération. Le consul Herminius et Agis, roi de Sparte, frappés à la poitrine par un coup de lance, périrent de la même façon⁴.

Un sort analogue était réservé à l'empereur Julien l'Apostat, qui succomba très probablement à une hémorragie secondaire, le lendemain du jour où fut retiré le trait qu'il avait reçu dans la région du foie⁵.

Dans le cas d'Alexandre, le succès a justifié l'intervention; mais celle-ci était rien moins que risquée. Outre que la flèche était de dimensions appréciables, elle avait été lancée de très près, puisqu'elle avait percé la cuirasse et, s'engageant dans un des espaces intercostaux, avait pénétré « dans les os, près de la mamelle ».

Si l'on suit à la lettre le récit de Plutarque, on peut en induire que « le fer, après

¹ *Sur l'Anabase d'Alexandre*, livre VI, ch. X; cité par J.-E. PETREQUIN, *Nouveaux Mélanges de chirurgie et de médecine*, 297 et suiv.

² On croit cependant qu'il existait déjà des litières (*lecticæ militares*), affectées à cet usage, et que les fantassins avaient le privilège de porter. Dans une autre circonstance, le roi, blessé à la jambe, avait été mis sur une de ces litières et porté, à tour de rôle, par les fantassins et par les cavaliers, qui avaient demandé à partager cet honneur. (*Des caractères particuliers et du traitement de la blessure d'Alexandre le Grand, reçue dans le combat contre les Malliens*, par J. ROLLET, ex-chirurgien en chef de l'Antiquaille; Lyon, 1877, 9.)

³ *Op. cit.*, ch. XI, 259.

⁴ DIODORE DE SICILE, livre XV, ch. XXIV; CORNÉLIUS NEPOS, *De Viris illustribus*, ch. IX; cités par Humbert MOLLIÈRE (*Lyon Médical*, 15 juillet 1888, 407).

⁵ *Histoire de l'empereur Julien*, par l'abbé de la BLETTERIE, 1809, 318 et suiv.; *Julien l'Apostat*, par E. LAMÉ; Paris, 1861, 189 et suiv.

avoir traversé, au-dessus du sein droit, la peau et les couches molles sous-jacentes, a dû glisser sur la quatrième côte et pénétrer dans la cavité thoracique à travers le troisième espace intercostal ». L'air s'échappait de la blessure avec le sang, ce qui signifie que la plèvre était ouverte et le poumon lésé. Sans doute, « l'emphysème n'est pas un signe certain de la pénétration de la blessure, car l'air du dehors peut être attiré dans le tissu cellulaire par une plaie oblique des parois de la poitrine ; mais un courant aérien ne s'établit pas dans une plaie thoracique, une sorte d'expiration ne s'y fait pas d'une manière visible sans que la cavité pleurale et, en général aussi, les cellules pulmonaires soient mises en communication, large et directe, avec l'extérieur » ¹.

On a prétendu qu'en l'absence d'un médecin, qui ne serait arrivé que tardivement, Alexandre aurait donné l'ordre à un « somatophylax », sorte de gendarme attaché à la personne du monarque, d'ouvrir la blessure avec son épée, pour en retirer la flèche. Cette anecdote paraît bien invraisemblable, si l'on songe qu'Alexandre avait reçu de son précepteur une certaine instruction médicale et que, ne se bornant pas à la théorie, il lui arriva maintes fois de secourir ses amis, et de leur prescrire certains remèdes et régimes. L'ordre qu'on lui attribue est en trop complète contradiction avec la haute culture qu'on est en droit de supposer chez l'élève d'Aristote, pour que nous nous arrêtions plus longtemps à en discuter l'authenticité.

La conduite du praticien ou des opérateurs — car on ignore s'ils furent plusieurs — a été beaucoup plus rationnelle. A peine le fer était-il retiré de la plaie, que l'hémorragie recommençait. Une syncope arrêta le sang ; mais, seule, celle-ci n'eût eu aucune efficacité ; si elle a été utile, si la nature a coopéré à la guérison, en réalité c'est l'art qui l'a obtenue.

Il est présumable, opine sagement Rollet², que le « chirurgien ne s'est mis en devoir d'extraire le corps étranger qu'après avoir préparé, à peu près comme nous l'aurions fait nous-mêmes, des bourdonnets de linge et de charpie, et tout ce qui était nécessaire pour comprimer les vaisseaux ouverts et tamponner l'espace intercostal ».

Quelle que soit la conduite qu'il ait tenue, la plaie était cicatrisée au bout de sept jours. Aucune complication (hémothorax, pneumonie, pleurésie) ne se produisit, mais la convalescence fut d'assez longue durée, et Alexandre ne dut sa guérison qu'à l'heureux privilège d'une robuste constitution.

¹ ROLLET, *op. cit.*, 12 et 13.

² Id., *ibid.*, 22-3.

CHAPITRE V

LE SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DANS L'ANCIENNE ROME

Les Romains n'ont-ils eu de médecins ni dans leurs cités, ni aux armées, pendant plus de cinq cents ans, comme la tradition s'en est conservée? Avaient-ils perdu presque entièrement les traces des exemples que leur avaient laissés les Grecs¹, relativement aux secours que réclamaient les blessés après les batailles? Ces assertions, émises par divers historiens², méritent d'être examinées et discutées.

A la vérité, Pline l'Ancien atteste que Rome est restée, pendant six siècles, privée de médecins, mais le naturaliste romain n'est pas toujours digne de créance. *A priori* et avant toute démonstration, il semble qu'il y ait, dans cette affirmation trop absolue, pour le moins de l'exagération; on a peine à croire qu'un peuple policé, continuellement en guerre, et exposé, par conséquent, outre les maladies communes, à des blessures graves et fréquentes, se soit passé aussi longtemps de médecins³.

¹ Grâce aux écrits laissés par Hippocrate, ou qui lui sont attribués, on peut se faire une idée assez exacte de la manière dont étaient soignés les blessés, à l'époque où vivait le *Père de la Médecine*. Pour le pansement des plaies, on employait le vin et des baumes adoucissants; sur le pansement on roulait des bandes de toile. Les médecins avaient déjà remarqué l'influence qu'exerce la chaleur sur la cicatrisation des plaies. Les luxations, les fractures étaient traitées à peu près comme de nos jours. Si l'amputation des membres n'était qu'exceptionnellement pratiquée, la trépanation était d'usage courant. « Nous avons souvent été étonné d'apprendre, ainsi s'exprime l'auteur d'une *Etude sur Hippocrate*, que nombre de nos appareils chirurgicaux modernes avaient été longuement et magistralement décrits par Hippocrate, que beaucoup de procédés et de manœuvres de la petite chirurgie contemporaine avaient été employés et recommandés par le médecin de Cos. » Hippocrate recommandait de faire bouillir l'eau de boisson et, s'il n'avait jamais entendu parler de microbes, il connaissait les miasmes, qu'il essaya de combattre, à l'aide de substances considérées de son temps comme antiseptiques. (V. à ce sujet un savant travail de M. Louis LAURAND, dans les *Etudes*, revue des Pères de la Compagnie de Jésus, n° du 20 février 1917.)

² *Esquisse historique du service de santé militaire en général, et spécialement du service chirurgical depuis l'établissement des hôpitaux militaires en France*, par J.-P. GAMA. Paris, 1841.

³ HOUDART, *op. cit.*, 46.

Dans la partie de l'Italie appelée alors la *Grande-Grèce*, la médecine était cultivée dès la plus haute antiquité. Au temps où Brutus mit fin à l'esclavage de sa patrie, Pythagore vivait en Italie, y avait fait école ¹; et il serait bien extraordinaire que les Romains n'aient entendu parler ni du philosophe dont les doctes leçons avaient fait tant de bruit, ni de ses disciples.

Dans le royaume d'Albe, il y avait des médecins; et comme Albe était, pour ainsi dire, aux portes de Rome, on ne s'expliquerait pas que les médecins de la première ville n'aient point passé dans cette dernière, surtout après que les Romains eurent soumis les Albains.

Autant en pourrait-on dire de la vieille Etrurie, riche en plantes salutaires, dont les Etrusques surent de bonne heure découvrir et appliquer les propriétés. L'Etrurie, ainsi que l'Égypte, passait dans l'antiquité pour la patrie des médicaments; plusieurs sources de la première de ces contrées étaient fameuses par leurs vertus curatives, et ses habitants en tiraient parti ². Les Etrusques ayant transmis aux Romains leur religion, leurs arts et leurs sciences, il n'est pas aventuré de conjecturer que la médecine était comprise dans celles-ci.

Mais voici des faits concrets, et non plus de simples conjectures.

En l'an 282 de la fondation de Rome, sous le consulat de Lucius Pinarius et de Publius Furius, éclatait une maladie pestilentielle, qui sévit dans toute l'Italie, mais avec une intensité particulière dans la cité romaine. « Du moment qu'on était atteint, tous les secours humains étaient inutiles; les personnes dont on prenait le plus de soin ne mouraient pas moins que celles qui étaient mal soignées. La contagion n'épargna ni âge ni sexe, ni forts ni faibles. *La science des médecins* et tous les remèdes qu'on emploie ordinairement pour soulager les malades n'étaient d'aucun secours contre cette cruelle maladie ³. »

Ne quittons pas notre informateur sans lui emprunter cet autre témoignage : « Trois cents ans après la fondation de Rome, sous le consulat de Publius Horatius et de Sextius Quintilius, Rome fut affligée de nouveau d'une maladie contagieuse, plus terrible que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. La contagion emporta presque

¹ On lit dans CICÉRON (*Tuscul. quæst.*, in *Oper. phil.*, lib. IV, § 1^{er}, édition LEMAIRE, t. III, 351), que l'Italie était pleine des élèves de Pythagore, lorsqu'une partie de ce pays s'appelait la *Grande Grèce*.

² CREUZER, *Symboliq.*, trad. franç., t. II, 1^{re} partie, 467.

³ DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, liv. IX, chap. X, traduction BELLANGER.

tous les esclaves et environ la moitié des autres citoyens. Enfin, le nombre des malades devint si grand, qu'il n'y avait pas assez de médecins pour les traiter ¹. »

Dès l'époque de Scipion, on vit des médecins grecs s'établir à Rome, et le vieux Caton, qui se méfiait d'eux, se faire gloire d'exercer lui-même l'art de guérir ².

Concluons donc que, sous la République, on ne saurait prétendre que Rome ait été dépourvue de médecins. Mais il convient d'ajouter que ces praticiens, pour ne pas dire ces guérisseurs, étaient à peu près tous, sinon tous, des étrangers, des prolétaires ou des esclaves, qui avaient étudié dans les écoles grecques ; et, s'il y avait quelquefois du profit, il est certain qu'il n'y avait jamais d'honneur à exercer alors la médecine.

D'un autre côté, les médecins qui vinrent pratiquer à Rome sous la République, et dont le nombre s'accrut beaucoup après la conquête de la Grèce et de l'Asie, n'étant pas citoyens et ne jouissant d'aucun des privilèges attachés à cette qualité, ne pouvaient être revêtus de fonctions publiques ³. Ce fut Jules César qui accorda le droit de cité à tous ceux qui exerçaient la médecine à Rome ; le texte, exact et complet, de Suétone, en fait foi : « *Omnesque medicinam Romæ professos et liberantium artium doctores... civitate donavit.* » (SUÉTONE, *C. Julius Cæsar*, cap. XLII.)

Pour ce qui est de la médecine militaire, nul document n'atteste qu'elle fut organisée ; les armées n'étaient pas encore permanentes, elles ne le devinrent que sous l'empereur Auguste. Les généraux, et quelques officiers supérieurs peut-être, étaient accompagnés d'un médecin attaché à leur service particulier, comme semblerait le prouver l'exemple du consul Pansa, qui fut soigné et, dit-on, empoisonné par le médecin Glycon ; mais les soldats étaient entièrement privés de soins.

Un militaire blessé se traitait comme il le pouvait, avec des recettes qui lui étaient propres, ou recourait aux bons offices de ses camarades. Les plus gravement atteints étaient recueillis, quand on était aux portes d'une ville, ou que l'engagement avait eu lieu dans la ville même, dans les maisons des patriciens, où de nobles dames s'empressaient à les soigner ; encore, sur ce point particulier, on ne saurait être affirmatif ⁴, car César rapporte qu'après la rude bataille où il vainquit les Helvètes, le

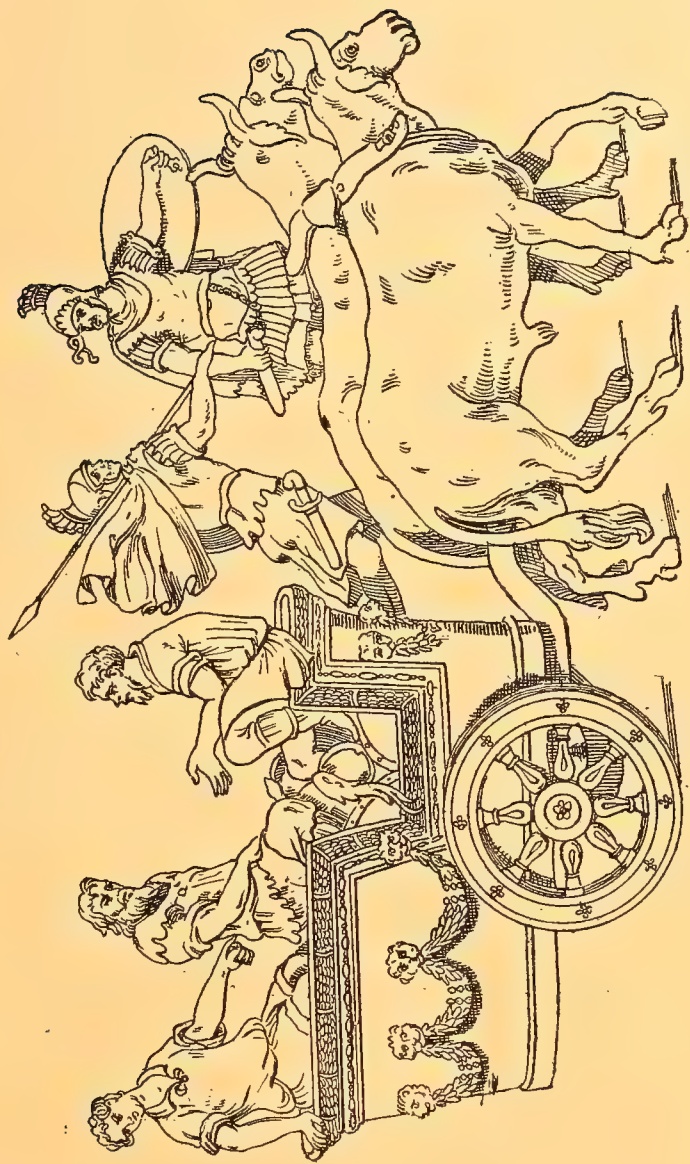
¹ *Op. cit.*, lib. X, chap. X, 3.

² Dr R. BRIAU, *L'assistance médicale chez les Romains*, cité par H. MOLLIÈRE (*Lyon médical*, 1888, t. LVIII, 441).

³ R. BRIAU, *Du service de santé militaire chez les Romains*. Paris, 1866.

⁴ Cependant, il y est fait allusion dans les *Commentaires* : « Après les grandes batailles, on avait coutume de placer les blessés chez les particuliers, et les personnes qui leur avaient donné

CHARIOT EN USAGE A L'EPOQUE GRECO-ROMAINE



(Colonne Théodose.)

soin des blessés et des morts força son armée à s'arrêter pendant trois jours ; mais, en aucun endroit de ses *Commentaires*, il ne parle de médecins revêtus d'une fonction déterminée ; l'auteur de la *Guerre d'Afrique*¹ rapporte seulement que « Labiénus, après le combat de Ruspina, fit transporter à Adrumete ses nombreux blessés *sur des chariots* ». Il est permis de s'étonner que Jules César, toujours si vigilant en matière d'approvisionnements et de munitions de guerre, ait montré si peu de sollicitude pour les malades et les blessés de son armée ; on ne voit pas qu'il les ait jamais fait soigner dans les camps ; il préférerait les confier aux habitants des cités qu'il traversait, sans s'inquiéter autrement de leur sort ; ses successeurs firent montre de plus d'humanité.

Sous Auguste, l'exercice de la médecine commence à recevoir des encouragements et à obtenir des privilèges qui en firent plus tard une profession honorable et libérale. Le médecin d'Auguste, Antonius Musa, ayant réussi, par une médication opportune, à gagner la confiance et l'estime de son maître, s'empressa de faire profiter ses confrères de l'influence qu'il avait acquise, et c'est à partir de ce moment que les médecins commencèrent à jouir d'une considération dont ils n'avaient reçu jusque-là aucune marque, au moins d'une manière générale. Aussi affluèrent-ils à Rome de toutes parts et beaucoup y acquirent de grandes richesses.

Il n'y avait pas à Rome de profession plus lucrative ni plus courue que celle de médecin ; un certain Cassius recevait d'Auguste 250.000 sesterces d'appointements annuels, soit près de 70.000 francs de notre monnaie. Stertinius poussa ses exigences jusqu'à réclamer 500.000 sesterces (133.000 francs en chiffres ronds), pour donner ses soins à la famille impériale, sous prétexte que sa clientèle civile, qu'on lui demandait de sacrifier, ne lui rapportait pas moins de 600.000 sesterces ! Citons un troisième exemple, plus typique encore que les précédents : un chirurgien, du nom d'Alcon, fut mis à l'amende, sous l'empereur Claude, de dix millions de sesterces (1.758.749 francs) ; il refit cette somme en peu d'années. L'épigramme bien connue de Martial contre Symmaque, visitant ses malades, toujours accompagné d'une troupe de disciples, « qui pouvait passer pour une école de médecine tout entière », montre assez que la profession non seulement faisait vivre largement ceux qui l'embrassaient, mais que Rome regorgeait, à cette époque, de médecins.

des soins étaient ensuite indemnisées par les généraux et cette dépense rentrait dans les frais de guerre ordinaires. » P.-A. DIDOT, *Code des officiers de santé de l'armée de terre*. Paris, 1863.

¹ *De bello africano*, ch. XXI.

A quelle époque l'élément médical fut-il introduit dans les armées romaines ? Il est plus que probable que, quand celles-ci devinrent permanentes, elles durent recevoir les modifications qu'entraînait leur nouvelle organisation. L'agglomération des hommes provoquant presque inévitablement un foyer de maladies, il fallut pourvoir aux mesures hygiéniques et curatives qui s'imposaient ; d'où l'on est amené à inférer que l'organisation régulière de la médecine militaire, chez les Romains, ne peut pas s'éloigner beaucoup de la constitution définitive de l'empire.

Les textes sont clairsemés, qui nous renseignent sur cette période de l'histoire ancienne de notre art, mais l'épigraphie vient heureusement suppléer aux imperfections de l'information historique. Les inscriptions lapidaires nous révèlent ce que les écrivains nous ont laissé ignorer. Commençons par la besogne la plus aisée, dépouillons d'abord les textes.

Velleius Paternulus, faisant l'éloge de Tibère, se plaît à signaler le soin que prit le futur monarque, qui n'était encore que général et beau-fils de l'empereur, de la santé de ses soldats, pendant les guerres de Germanie et de Pannonie. « Au milieu de tous les soucis qui l'accablaient, on eût dit qu'il ne ressentait que celui-là. Il y avait une voiture toujours attelée pour ceux qui étaient fatigués ; la litière du prince était à la disposition de tous... *Des médecins*, des aliments choisis, des bains ¹, tous les secours étaient prêts pour soulager les malades ². »

Velleius assure en avoir profité, « comme beaucoup d'autres ». Comme il était dans cette expédition *légal*, « quelque chose comme lieutenant général », il est douteux que de simples militaires aient bénéficié de la même faveur ; par contre, « personne de ceux *qui avaient un grade*, supérieur ou inférieur au sien, ne s'est vu négligé, en cas d'accident, par la vigilance paternelle de Tibère ». Mais ne s'agirait-il pas plutôt, ici, de la « suite médicale du commandant en chef », que d'un corps régulier d'officiers de santé ?

Sans doute, il est question, dans Tacite ³, d'un matériel médical, que les Romains perdirent avec leurs convois, mais il n'est point parlé de médecins. Pas

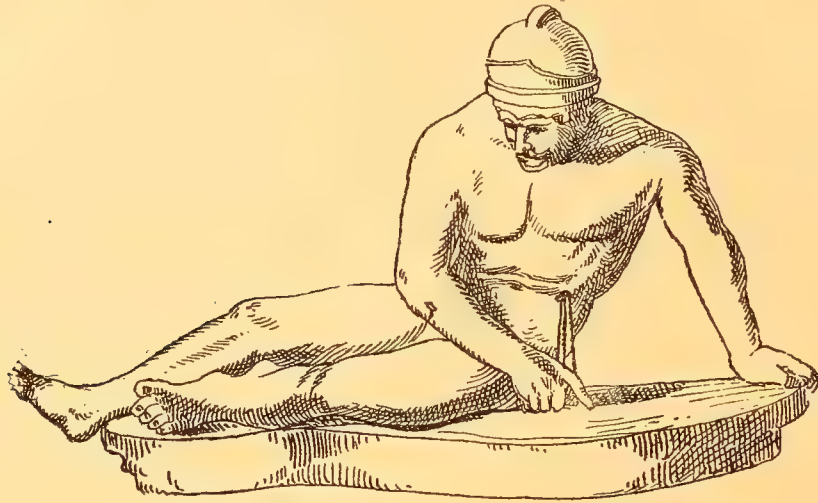
¹ C'est-à-dire un appareil de bains portatif.

² *Hist.*, l. II, ch. CXIV.

³ Chap. LXV du livre I des *Annales*. On trouve la preuve que les Romains n'avaient point d'hôpitaux publics, et n'avaient pas eu, jusque-là, d'hôpitaux militaires, dans le récit que fait Tacite de la chute de l'amphithéâtre de Fidène, arrivée l'an 26 de l'ère chrétienne, et dans laquelle 50.000 personnes furent dangereusement blessées ou périrent. « On déposa, dit-il, les blessés dans les maisons des grands ; on leur procura des médecins et les choses nécessaires

d'avantage il n'en est question, lors de la visite de Germanicus, apportant ses encouragements et ses secours aux blessés ¹. Même silence de Pline le Jeune, dans le chapitre où Trajan ² est loué de sa pitié pour les blessés et les malades.

Celse, toutefois, recommande aux médecins de profiter de l'occasion qui s'offre



GALATE OU GLADIATEUR (?) BLESSÉ
(D'après V. DURUY, *Histoire des Romains*).

à eux de s'instruire dans leur art, en examinant les blessures profondes « que reçoivent parfois le gladiateur dans l'arène et le soldat sur le champ de bataille³. » Il y avait donc à cette époque (première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne) des médecins sur les champs de bataille. L'auteur que nous

« aux pansements ; en un mot, on suivit, à leur égard, l'exemple des anciens qui, après les « grandes batailles, retiroient les blessés dans leurs maisons, et les secouroient de leurs mains « et de leur fortune. » Assurément, s'il y avait eu à Fidène, ville alors considérable du Latium, quelque infirmerie ou hospice public, c'eût été le cas d'y recueillir les malheureux qui furent victimes de l'événement raconté par l'annaliste. (Cf PERCY et WILLIAUME, *Mém.*, *infra cit.*)

¹ Chapitre LXXI de l'ouvrage cité de Tacite.

² Trajan se dépouilla un jour de ses vêtements, pour faire des bandages destinés aux pansements. (PLINE, *Panégyr.*, XIII.)

³ *De re medicina*, l. I, 8. (Cité par Ch. AUBERTIN, *Revue des médecins des armées.*)

venons de citer donne à ces derniers, pour l'extraction des projectiles, des conseils dont la plupart sont fort judicieux :

Les traits dont le corps a reçu l'atteinte... n'en sont retirés qu'avec de grandes difficultés... Si le trait n'est pas entré profondément, mieux vaut l'extraire par la route qu'il s'est faite. Si cette route, au contraire, est plus longue que celle qu'il faudrait pratiquer et si déjà le projectile se trouve au delà des nerfs et des vaisseaux, il est préférable de compléter le trajet et de retirer le trait par l'incision... Quand on retire le trait en lui faisant rebrousser le chemin, il est nécessaire d'agrandir la plaie avec l'instrument, tant pour faciliter l'extraction que pour rendre l'inflammation moins vive que si on laissait encore le projectile déchirer les chairs...

Que l'extraction s'opère par l'ouverture d'entrée ou de sortie, il faut toujours éviter avec un soin extrême de couper des nerfs, des veines ou des artères; si quelques-uns de ces organes ont été mis à découvert, il faut, en les saisissant avec un crochet mousse, les éloigner du bistouri.

S'il s'agit d'un large trait enfoncé dans les chairs, on ne cherchera pas à le retirer par une contre-ouverture, pour n'avoir pas ainsi deux grandes plaies au lieu d'une. On emploie dans ce cas un instrument particulier, appelé par les Grecs *cyathisque de Dioclès*, parce qu'il a pour inventeur Dioclès...¹

Celse indique ensuite un procédé pour extraire une balle de plomb, ou un projectile de même nature.

Il faut élargir la plaie; puis à l'aide des pinces, retirer le corps étranger par le chemin qu'il s'est ouvert. Mais l'extraction devient plus difficile, quand le projectile s'est logé dans un os, ou dans une articulation, entre deux os.

Si le corps est engagé dans l'os, il faut chercher à le mouvoir jusqu'à ce qu'il soit ébranlé et essayer ensuite de l'enlever avec les doigts ou avec des pinces, comme quand on arrache une dent. La plupart du temps, on amène ainsi le projectile au dehors; si pourtant il résiste, on pourra lui donner de nouvelles secousses avec un instrument, et, en cas d'insuccès, on devra, comme ressource dernière, perforer l'os auprès de la blessure au moyen de la tarière. A partir de cette perforation, on excisera l'os en forme de V, de telle sorte que les deux lignes que forme cette lettre viennent aboutir au corps étranger; cela fait, on ne peut manquer de l'ébranler; et il est facile ensuite de l'extraire...

Il est à remarquer que le compilateur latin ne fait aucune allusion à un anesthésique; « nulle part, il ne parle d'endormir ou d'insensibiliser le patient; il recommande seulement de le tenir fortement pour qu'il ne bouge pas et de le laisser crier², ce qui est un soulagement dans la douleur, et facilite même certaines

¹ CELSE, traduction Vedrennes; Paris, 1875; liv. VII, ch. V, § 3.

² « Déterminé à guérir celui qui se confie à ses soins, écrit Celse, le chirurgien ne doit pas se laisser émouvoir par ses cris, au point de se hâter plus que le cas ne l'exige, ni couper moins qu'il ne faut, mais accomplir toutes choses comme s'il n'était nullement affecté des plaintes du patient. » *De Medicina*, VII.

opérations¹. Il faut arriver à Dioscoride (sous Néron) et à Pline (mort en l'an 79), pour trouver mention d'une plante narcotique, la mandragore, dont on a cessé de faire usage; encore ces moyens d'adoucir la douleur ne paraissent-ils pas avoir été d'un emploi général.

Pour en revenir aux médecins militaires, Galien, qui écrivait sous Marc-Aurèle, tout en rendant hommage à l'un d'eux, Antigonos, qu'il nous présente comme un praticien de mérite², parle avec mépris des médecins employés dans les guerres qui eurent lieu de 167 à 175; il leur reproche « de ne pas avoir disséqué le corps des barbares, et d'être revenus *sans en savoir plus sur cette matière que des cuisiniers* »³; à un autre endroit, il dit qu'ils savaient tout juste autant d'anatomie *que des bouchers*⁴.

A mesure que nous avançons, les textes deviennent plus explicites. Une ordonnance d'Antonin le Pieux vise « le médecin de la 2^e légion », exempté de toute charge civile, pendant tout le temps qu'il servira l'Etat⁵.

Veut-on plus de précision, il suffira de lire ce qui suit : le jurisconsulte Herennius Modestinus, qui fut consul en 228, mentionne, parmi les citoyens jouissant d'immunités, les médecins militaires, *medici militum*. Il les assimile aux soldats et aux officiers que leur service force à quitter Rome, et pour qui cette absence ne doit pas tourner à détriment⁶.

Que conclure de tous ces textes, sinon qu'il y avait déjà, tout au début de l'ère chrétienne, des médecins dans les armées romaines ?

Ceux-ci n'avaient le droit d'exiger aucun salaire des soldats⁷; ce qui implique évidemment qu'ils étaient payés, plus ou moins mal, par le Trésor.

Ils étaient placés sous la surveillance d'un « préfet du camp »⁸, dont relevaient également les officiers d'administration, les infirmiers et les malades. Disons plus : il existait, dans les camps, de véritables hôpitaux militaires, *valetudinaria*, sorte

¹ *Etudes*, etc. (art. cit. de LAURAND), 20 février 1917, 501.

² GALIEN, édition Kühn, t. XII, 557.

³ *De compositione medicamentorum per genera*, l. III, ch. II.

⁴ GALIEN, *loc. cit.*, 604.

⁵ *Const. Codic.*, V, tit. 52, § 1^{er} : « Cum te medicum legionis secundæ adjutricis esse dicas, munera civilia, quamdiù reipublicæ causa abfueris, suscipere non cogeris. »

⁶ *Digest.*, l. IV, t. VI, § 33. (Cité par AUBERTIN.)

⁷ FLAVII VOPISCI SYRACUSII, *Divus Aurelianus*, in *Historiæ Augustæ Scriptores* (1661), 839 : « A medicis milites gratis curentur. »

⁸ VÉGÈCE, *De re militari*, l. II, ch. X et l. III : « Œgri milites medicorum arte curentur. »

de refuges ou d'infirmes; de même qu'il y avait des *veterinaria*¹ pour les chevaux.

Le *valetudinarium* et le *veterinarium* avec son atelier de maréchalerie (*fabrica*), étaient éloignés l'un de l'autre, afin que les malades pussent être



L'EMPEREUR ALEXANDRE SÈVÈRE.
(Buste du Vatican.)

tranquilles et ne fussent pas incommodés par le bruit des travaux des maréchaux-ferrants et le voisinage des animaux.

¹ Les vétérinaires étaient appelés *medici veterinarii* ou *mulomedici*; on donnait le nom d'*agapones* aux esclaves qui soignaient les chevaux, et celui de *muliones* à ceux qui soignaient et conduisaient les bêtes de somme. (MASQUELEZ, *Etude sur la castramétation des Romains et sur leurs institutions militaires*; in-8° de 495 pages; Paris, 1864.)

Les *valetudinaria* ont dû commencer à être établis sous Trajan, peut-être même avant, « aux premiers temps de l'établissement du camp prétorien et des armées permanentes, c'est-à-dire sinon sous Auguste, au moins très peu de temps après lui ». Au *valetudinarium* n'étaient admis que les grands blessés, ou les malades en danger; les affections légères étaient soignées dans les tentes (*per tentoria*). Tacite dit que Germanicus, visitant les blessés, faisait le tour des tentes; Pline le Jeune le dit également de Trajan¹.

L'empereur Alexandre Sévère ne manquait pas de rendre visite aux soldats malades dans leurs tentes, fussent-ils de la condition la plus infime. Il leur procurait des chariots suspendus (*carpenta*), pour suivre l'armée; les plus gravement atteints étaient convoyés, par ses ordres, dans les villes ou les campagnes, chez les particuliers, où ils étaient recueillis par les familles les plus honorables².

Le *medicus castrensis* n'était attaché spécialement à aucune cohorte, à aucune légion; il avait la direction du service médical de l'infirmerie, du camp du *valetudinarium*.

Les infirmiers, ou ceux qui en tenaient lieu, n'étaient pas immatriculés (*non constituti in numeris*); ils n'étaient pas inscrits sur les rôles, ce qui les distingue, au moins sur ce point, de nos infirmiers militaires, dont ils remplissaient à peu près les fonctions. Bien qu'ils fussent choisis parmi les esclaves, ils jouissaient, pourtant, de certaines immunités, au même titre que les *optiones valetudinarii*, *medici*, *veterinarij*.

Les *optiones valetudinarii* étaient des fonctionnaires purement administratifs, des employés d'hôpital; au titre général d'*optio* (signifiant aide, adjudant, auxiliaire), on joignait un autre titre, « qui particularisait la fonction, en la précisant ». Ces fonctionnaires étaient chargés de pourvoir à la nourriture, aux médicaments³, et à tous les autres besoins de leurs hôtes : notre service d'intendance rappelle assez cette antique institution.

¹ *Quid quum solatium fessis, ægris opem ferres? non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum ante lustrasses?* « Qui apporte plus de soin que vous à consoler les fatigués, à porter secours aux malades? Etes-vous jamais rentré dans votre tente, avant d'avoir visité celles de vos compagnons d'armes? » *Panégyr.*, cap. XIII.

² « *Œgrotantes ipse visitavit per tentoria milites, etiam ultimos, et carpentis vexit, et omnibus necessariis adjuvit. Et, si forte gravius laborassent, per civitates et agros, patribus familiâs honestioribus divisit...* » *LAMPRID.*, *Alex. Sever.*, ch. XLVII.

³ Les pourvoyeurs aux médicaments (*curatores operis armarij*) correspondent à nos pharmaciens militaires.

Les employés d'administration, désignés sous le nom d'*optiones*, pouvaient passer des hôpitaux à d'autres emplois, ou réciproquement des autres emplois à



COMMENT ON PANSAIT LES BLESSÉS AU TEMPS DES ROMAINS.
(Fragment de la colonne Trajane.)

ceux des hôpitaux¹. Un *optio valetudinarii* avait été, auparavant, appariteur d'un tribun et sous-trésorier. Il y avait plusieurs *optiones* dans chaque *valetudinarium*.

Avant de parler des médecins à la suite des armées, nous devons mentionner les médecins attachés aux *vigiles*. Ce corps des *vigiles*, institué par l'empereur Auguste, était composé de sept cohortes; il était chargé de « veiller » sur la ville, pendant la nuit, comme nos gardiens de la paix; ils étaient placés sous la direction d'un préfet, assisté d'un suppléant ou sous-préfet. Cette troupe devait

¹ De même, un médecin militaire pouvait, à l'occasion, donner ses soins à des civils. (Ach. TATIUS, cité par S. REINACH, art. *Medicus*.) Son temps accompli, il devenait parfois médecin civil, à titre privé ou public.

non seulement protéger les personnes et les propriétés, mais éteindre les incendies, à l'instar de nos pompiers modernes.

Quatre médecins étaient chargés du service de santé dans chaque cohorte de *vigiles*. Ces médecins étaient au rang des sous-officiers dans l'armée romaine.

Les cohortes prétoriennes, de même que les cohortes de *vigiles*, avaient leurs médecins. Les cohortes prétoriennes étaient préposées à la garde personnelle de l'empereur ; le principal camp où elles étaient établies se trouvait à la porte de Rome.

Les cohortes urbaines assuraient le service de sûreté, sous les ordres du préfet de la Ville, *præfectus Urbis*. Enfin, les *equites singulares* formaient un corps de cavalerie qui, comme les cohortes prétoriennes, faisaient partie de la garde impériale. Chacune de ces cohortes, prétoriennes et urbaines, était composée de 1.500 hommes environ.

Passons aux médecins des légions, c'est-à-dire cette partie de l'armée que nous appelons aujourd'hui la troupe de ligne, et qui était presque toujours en campagne.

Les légions avaient leur service de santé dirigé par des médecins assistés de leurs aides (*deputati*), c'est-à-dire délégués hors des rangs, qui suivaient à petite distance la cohorte à laquelle ils étaient attachés, afin de secourir les blessés et de remettre à cheval ceux qui tombaient¹ : c'est le premier exemple d'une *ambulance volante*.

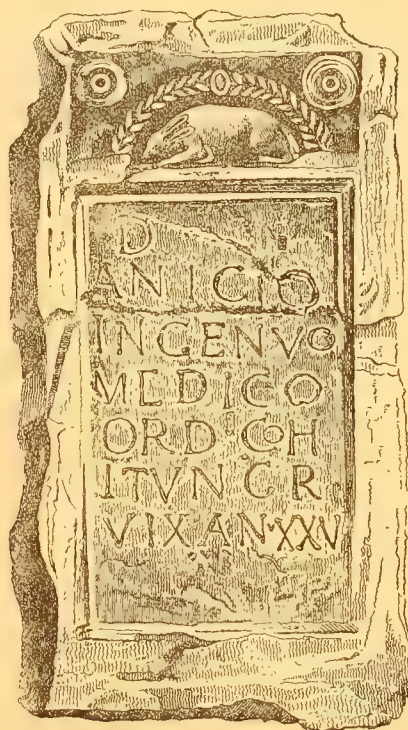
Dans les légions, on ne trouve pas, comme de nos jours, trace de hiérarchi-

¹ Léon le Philosophe, qui vivait au neuvième siècle, a décrit les fonctions de ces aides-médecins. Bien que les détails qu'il donne s'appliquent aux armées du Bas-Empire, comme il a copié le traité militaire de l'empereur Maurice, lequel est de la fin du sixième siècle, on peut en induire que les usages qu'il rapporte sont empruntés, pour tout ou partie, de ceux des armées romaines. Sous le bénéfice de ces observations, M. Ch. Aubertin cite le texte suivant : « On appelait autrefois « délégués » (*deputati*), ceux que nous appelons aujourd'hui « messagers » (*scribones*). Leur fonction est de suivre l'armée en bataille, pour recueillir et soigner les blessés. Le général en placera huit ou dix par légion derrière chaque ligne. Il les choisira vifs et alertes. Ils se tiendront sans armes à cent pas en arrière, afin que les soldats atteints dans la mêlée, les cavaliers démontés et incapables de continuer le combat soient emportés par eux, et qu'on ne voie pas de braves gens foulés aux pieds par le second rang et succomber à leurs blessures faute de soins. Pour chaque blessé sauvé, le délégué recevra de notre trésor impérial une somme d'argent. Pour mieux remplir leur office, ils se muniront de deux échelles, attachées à droite et à gauche de leur cheval ; ils pourront ainsi faire monter deux blessés à la fois. Ils auront soin aussi d'emporter de l'eau dans une outre, pour ranimer les blessés qui perdraient connaissance. » (*Traité sur la Tactique*, chap. I^{er}, IV et XII, cité par AUBERTIN, dans la *Revue des Médecins des Armées*.)

sation pour les médecins qui y sont attachés : tous ont le même titre, tous sont rangés et confondus parmi les *principales* (sous-officiers)¹. Ils recevaient leur solde et leur subsistance, comme ces derniers.



MONUMENT FUNÉRAIRE, élevé à un médecin militaire.
(Époque romaine.)



PIERRE TUMULAIRE d'un médecin de cohortes.

Il y avait environ dix-sept médecins par légion ; et la légion, qui comprenait près de 7.000 hommes, était composée de dix cohortes, chacune sous les ordres d'un tribun. La première comptait 1.105 fantassins et 132 cavaliers, tandis que les neuf autres n'étaient composées chacune que de 555 piétons et 66 cavaliers.

La cavalerie se divisait en trois *turmes* de 32 hommes ; l'infanterie, en *centuries* et *maniples*¹.

¹ Sur la colonne Trajane, ils ne se distinguent des soldats ni par le costume ni par l'armement. (Voir la figure de la p. 33.)

A côté des médecins de vigiles, de cohortes et de légions, nous ne devons pas omettre de signaler les médecins attachés au corps des alliés ou auxiliaires. Ces corps étaient constitués par des soldats étrangers, c'est-à-dire appartenant à des peuples qui, soumis par les armes, ou admis au titre d'alliés par les Romains, étaient tenus de fournir un contingent. Des inscriptions prouvent que les troupes alliées ou auxiliaires étaient, comme les légions, pourvues d'un service de santé, organisé de la même manière que celui des autres corps de troupes. Tout le service médical des armées en campagne était centralisé entre les mains d'un médecin en chef ; si l'empereur était présent, à l'archiâtre ou médecin du monarque était dévolue cette fonction.

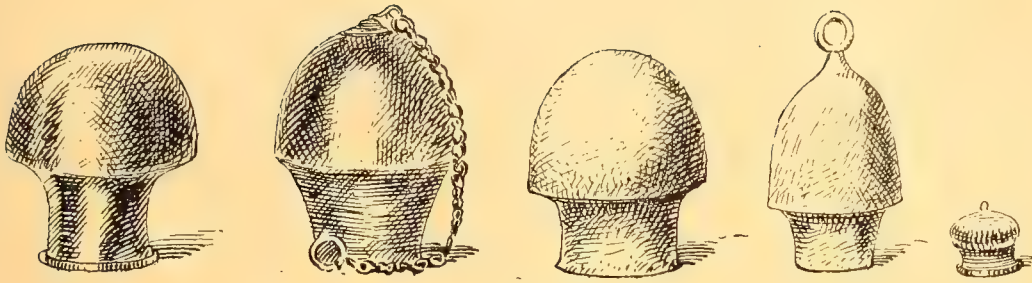
Nous devrions, pour être complet, consacrer quelques lignes au service de santé de la marine², mais nous étant proposé de nous borner aux armées de terre, nous ne pousserons pas plus avant nos investigations.

Il nous reste à dire ce qu'était le mode de transport des blessés à l'époque romaine. Dans la vie d'Alexandre Sévère, Lampride parle de chariots affectés à cette destination. Ces chariots, déjà employés sous Auguste et sous Tibère, servaient également à recevoir les médecins, les approvisionnements, les instruments, etc.

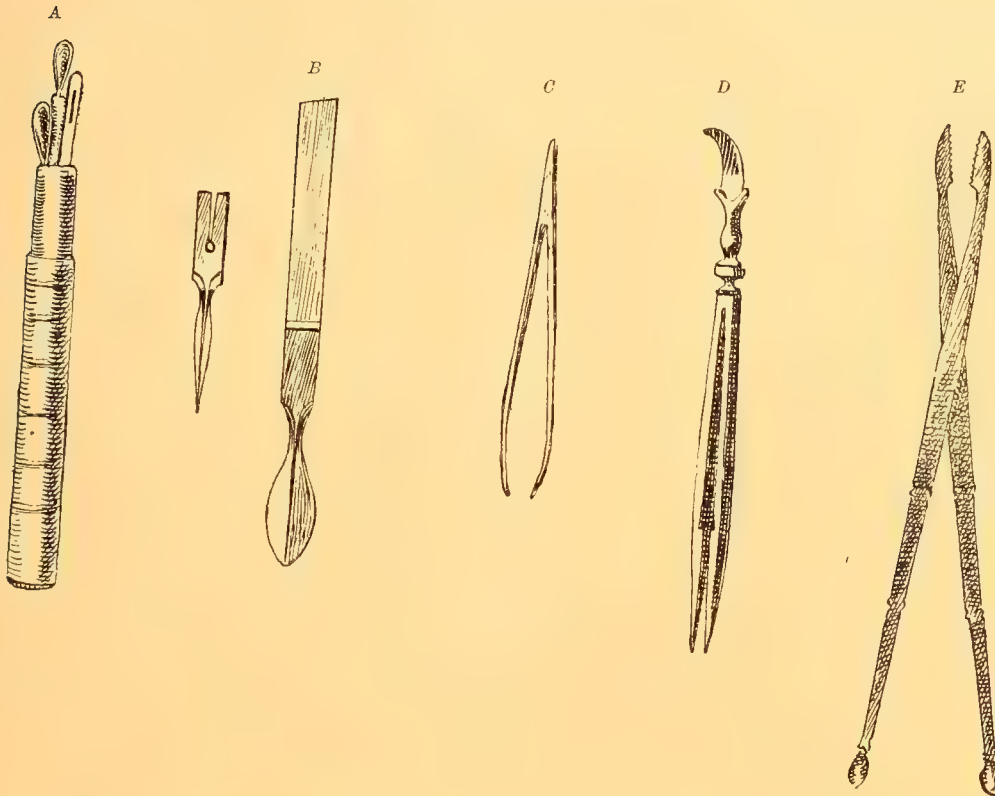
Nous ne consacrerons que quelques lignes à un sujet qui mériterait de plus amples développements : l'instrumentation chirurgicale en temps de guerre. « La chirurgie ancienne, dit l'auteur de l'article *Chirurgie*, du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, excellait particulièrement dans l'art d'extraire les projectiles... dont l'extraction était aussi pénible et douloureuse pour le patient, que difficile et délicate pour l'opérateur. » Et notre confrère renvoie, pour le détail, au très intéressant chapitre consacré par Paul d'Egine, dans sa *Chirurgie* (ch. XLVIII ; Paris, 1855), à cette partie de la médecine antique. Les instruments étaient, pour la plupart, en acier, sans manche de bois. Quant aux boîtes qui les renfermaient, « elles étaient le plus souvent en bronze, parfois en ivoire, et le couvercle des grandes boîtes était orné de ciselures artistiques ».

¹ E. de la BÉDOLLIÈRE, *Mœurs et vie privée des Français*, t. I, 15 ; d'après LE BEAU, De la légion romaine. (*Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XXV, XXIX, XXX, XXXII ; AMMIEN, liv. XX ; PAUL DIACRE, liv. I et XVII.)

² Les médecins de marine sont souvent appelés *duplicarii* (soldats touchant double solde), et leur nom est accompagné de celui de leur navire. Dans la hiérarchie, les médecins de marine venaient après les officiers et immédiatement avant les matelots, ce qui atteste suffisamment qu'ils ne jouissaient que d'une considération relative.



VENTOUSES ANTIQUES, de diverses dimensions.



QUELQUES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, en usage chez les Romains.

A Trousse chirurgicale de poche.

B Bistouris à manche de bronze et à lame de fer (*Musée de Charleroi*).

C Pince à griffes (*Musée de Saint-Germain*).

D Pince à mors, terminée à son extrémité supérieure par un râcloir ou rugine, à bords tranchants.

E Pince à deux branches, s'entrecroisant comme celles de nos ciseaux et de nos pinces modernes; les mors ont 0,49 de long sur 0,042 de large; les manches ont 0,09 de long et sont terminés par une extrémité olivaire; les bords des mors sont finement dentelés et s'engrènent intimement, quand les mors sont fermés. Cette pince figurait dans le *Musée Lutèce*, de l'archéologue TOULOUZE.

La trousse portative du médecin militaire romain contenait : une curette, une rugine, un ou deux stylets, une spatule et une pince ; une autre petite boîte, également portative, était destinée aux onguents et aux pommades. Des caisses de chirurgie de plus grande dimension servaient au transport des médicaments, dont quelques-uns existaient déjà sous forme de pilules et tablettes¹.

Nous avons fait allusion plus haut à l'institution des *deputati*² (aides-médecins) ; nous ajouterons un détail, qui n'a pas été, croyons-nous, relevé : Julius Pollux, dans l'*Onomasticon*³, recommande d'exercer les chevaux à plier les jambes et à se baisser d'eux-mêmes, afin qu'on monte aisément sur leur dos ; c'est le mouvement que fit spontanément l'éléphant de Porus, auquel Plutarque a fait jouer un rôle qui tient du merveilleux.

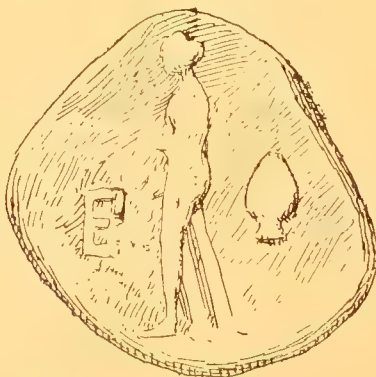
La litière était réservée aux blessés de marque ; à dire vrai, on ne s'inquiétait guère des autres.

Des siècles s'écouleront avant que nous rencontrions une organisation plus complète d'assistance aux blessés de tous ordres, de tous rangs.

¹ *Giornale di Medicina Militare*, janvier 1911 ; traduit par Le Caducée, 1912.

² Pour les « despotats », et sur la signification du mot (despotat vient-il de *despotator*, homme qui donne à boire, ou de *desportator*, homme qui emporte ?), on consultera, non sans profit, l'article *Despotats*, dû à la plume autorisée de PERCY et qui a paru dans le *Dictionnaire des sciences médicales* (Paris, Panckouke, 1814), tome 8.

³ *Hanovriæ*, 1608, in-4°, 55.



DÉESSE HYGIE, ÉPOUSE D'ESCULAPE.

(Pièce de monnaie, en bronze, du III^e siècle avant J.-C., provenant d'un Temple d'Esculape, situé à Épidaure, en Argolide : BIBLIOTH. NATION., *Médailles*.)

CHAPITRE VI

LES BLESSURES ET LEUR TRAITEMENT, D'APRÈS LES POÈTES LATINS.

Ut pictura poesis, a dit Horace ; c'est qu'en effet, la poésie, comme la peinture, peut revêtir de sa livrée prestigieuse les sujets les plus froids. La science et ses préceptes austères, la médecine et son appareil barbare se sont transformées, sous la plume des poètes, en un thème fécond, et les plus beaux génies y ont puisé leur inspiration. Les Latins et les Grecs n'ont pas cru déroger à leur mission sublime, en mettant le langage poétique et ses riches harmonies au service de notre art.

Quelque rebelles que pussent paraître les descriptions médicales aux règles de la versification et à la pompe du style, nos ancêtres de l'Hellade et du Latium n'ont pas hésité à les entreprendre, jugeant que la poésie n'est pas seulement l'expression de la belle nature, mais de la nature tout court. Grâce à une langue particulièrement flexible, ils ont réussi à s'accommoder d'un prétendu antagonisme entre la vérité et la fiction, estimant que le vrai et le beau ne sont nullement inconciliables, et le démontrant par le rare bonheur de leurs essais.

L'union mythologique que les Anciens supposaient entre la médecine et la poésie s'est exprimée chez eux sous forme d'une alliance réalisée. Le même Dieu n'est-il pas représenté, tantôt avec la lyre, tantôt avec la coupe remplie du salubre breuvage ? Pour ne pas rompre le lien primitif, pour continuer la tradition du divin Apollon, les poètes ne pouvaient mieux faire que d'emprunter à la médecine des connaissances propres à alimenter leur verve.

Au surplus, de nombreux exemples l'attestent, la science médicale n'est pas si réfractaire que, de prime abord, on l'imaginerait, à l'interprétation poétique ; pas plus, d'ailleurs, qu'à la traduction artistique. Il y a longtemps qu'un maître de la vétuste Faculté de Montpellier en faisait la remarque : si la peinture a pu rendre des services à la médecine, en reproduisant, par des traits véridiques ou par des emblèmes, tantôt le caractère général, tantôt les faits particuliers de cette science,

la poésie peut bien avoir, sous ce rapport, le pouvoir de la peinture ; elle possède même des ressources plus variées et des moyens plus directs, pour exposer les principes d'une science en traits brillants et hardis, qui les grave profondément dans l'esprit¹.

La poésie latine et l'art médical ont fraternisé surtout depuis le siècle d'Auguste. Malgré son apparition tardive dans la Ville Eternelle, la médecine, prenant tout à coup son essor, révéla sa puissance et son efficacité par la cure fameuse de l'empereur en personne, due à l'habileté de son archiâtre Musa ; et bientôt, les écrits didactiques et les chefs-d'œuvre de la langue latine glorifiaient les succès de cet art, dont le rigide Caton avait vainement tenté d'ajourner le droit de cité.

Il était à présumer que les maladies décrites par les poètes seraient principalement celles dont l'observation présente le moins de difficulté, dont les manifestations extérieures frappent le plus énergiquement les sens : telles les affections d'ordre chirurgical. On ne s'étonnera donc pas que les blessures, leurs conséquences et leurs traitements, aient trouvé place dans les poèmes, et plus particulièrement dans les poèmes épiques.

Comme l'a écrit le professeur Bouisson, « la poésie épique se plaît dans la peinture des batailles ; les horreurs de la mêlée, le dénouement tragique de l'existence au milieu des cris de gloire et de douleur, ont toujours échauffé l'esprit inventif des poètes qui, pour attacher davantage l'esprit du lecteur et semer de la variété dans leurs narrations, ont diversifié prodigieusement les causes de la mort héroïque des combattants ». L'épopée homérique nous a déjà montré cette opposition entre le glaive meurtrier du combattant et l'arme salutaire du chirurgien ; mais si de nombreux commentateurs nous ont exposé les connaissances médico-chirurgicales de l'aède grec, il semble que l'on ait peu ou point exploré les poètes latins au même point de vue².

Serait-ce qu'habitué à ne juger l'épopée latine que par l'*Enéide*, on ait trouvé

¹ F. BOUISSON, *La Médecine et les poètes latins*. Montpellier, 1843.

² La bibliographie sur ce sujet se réduit aux trois ouvrages ou opuscules dont les titres suivent : *Etudes médicales sur les poètes latins*, par P. MENIÈRE ; Paris, 1858 ; *De l'intervention de la physiologie dans l'interprétation d'un passage fort controversé des Eglogues de Virgile*, par J.-E. PETREQUIN : Mémoire lu à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, dans les séances des 7 et 14 juillet 1863 ; *Médecine et Mœurs de l'ancienne Rome*, d'après les poètes latins, par le Dr Edmond DUPOURY ; Paris, 1885.



DEUX ÉPISODES DE COMBATS, dans l'*Énéide*.
(D'après une édition illustrée de cet ouvrage, du XVIII^e siècle.)
 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ; Estampes.

le héros de Virgile bien pacifique, quand on l'a mis en regard de ces bouillants guerriers de l'*Iliade*, toujours avides de combattre ? Mais, dans l'*Enéide* même, les derniers livres étincellent des descriptions de batailles les plus animées : l'épisode d'Euryale et de Nisus, les exploits de la reine des Volsques et bien d'autres scènes du livre immortel s'offrent à la curiosité du médecin historien, qui peut aisément y glaner une intéressante matière à gloses.

Avant d'exposer les notions chirurgicales que renferment les poèmes virgiliens, nous allons dépouiller les auteurs de moindre importance, afin de défrayer notre champ des herbes parasites qui l'encombrent. *Paulo minora canamus !*

Le premier poème dont puisse se glorifier la littérature romaine, est celui d'Ennius, généralement considéré comme le plus ancien versificateur latin. *Si non fuisset*, a dit Jérôme Columna, *Virgilium quidem tantum non haberemus*.

La lecture des fragments d'Ennius qui nous ont été conservés a donné, à véritablement parler, de maigres résultats à ceux qui l'ont abordée ; mais on y trouve de vagues indications que, faute de mieux, nous avons cru devoir relever. Sous ce rapport, Ennius est encore, comme on l'a dit, dans l'enfance de l'art ; il signale des blessures, mais sans ajouter aucune précision sur leur nature et leur degré de gravité.

Un javelot traverse la poitrine ; le dard siffle en pénétrant dans le thorax ¹ — et le poète s'arrête court ! Il est cependant un passage du père Ennius ², plus explicite que le précédent :

Ingenio fortei dextrum latu' pertudit hasta.

Le personnage atteint au flanc droit tombe mortellement frappé ; dans sa chute, il entraîne ses armes, qui produisent un bruit retentissant :

Concidit, et sonitum simul insuper arma dederunt.

Le voici étendu sur la terre, baignant dans son sang ; le vainqueur arrache de la plaie le trait qui y est fixé :

*... Tamen endevolans summum abstulit hasta
Insigne...*

On souhaiterait d'autres détails, mais n'oublions pas qu'Ennius vivait à Rome au temps de la République, 169 ans avant l'ère chrétienne, et qu'il n'est sorti

¹ *Missaque per pectus, dum transit, striderat hasta.*

² C'est ainsi que le nomme, avec une nuance de respect accentué, Cicéron : *Ennius pater*.

des limbes épaisses où son œuvre est restée plongée pendant plus de quinze siècles, que grâce à une circonstance pour le moins imprévue.

Un savant, dont nous avons, plus haut, cité le nom, Jérôme Columna, de Naples, ayant perdu sa femme, afin d'adoucir les regrets que cette perte lui avait fait éprouver ne songea plus qu'à l'éducation du fils qui lui restait. Comme celui-ci témoignait d'un goût marqué pour les belles-lettres, son père fut amené à compiler, à son intention, les vieux auteurs, parmi lesquels Ennius retint particulièrement son attention; et c'est ainsi que, corrigeant le texte altéré, restituant les passages omis et tronqués, il parvint à accomplir un travail dont la difficulté ne pouvait être vaincue que par le sentiment passionné qui le soutenait : l'amour paternel avait un miracle de plus à son actif.

Si Ennius s'est peu intéressé à la médecine, il est, cependant, un passage de sa tragédie d'Achille, qui paraît se rapporter à la médecine militaire. Eurypile vient d'être blessé, il réclame l'assistance de Patrocle :

O Patrocle, implore-t-il, je viens te demander du secours et l'aide de tes mains, avant que je ne succombe à ce mauvais coup que vient de me porter un ennemi. *Les autres blessés rem- plissent les portiques du temple d'Esculape.* Je ne puis en approcher. Mes genoux fatigués fléchissent sous mon corps tremblant, et je n'ai nul moyen d'arrêter mon sang, qui s'échappe à flots.

N'est-il pas clair qu'à cette époque, les soins aux blessés étaient plus que rudimentaires, et qu'il n'existait aucune organisation proprement dite? De plus, cette absence de procédés d'hémostase n'est-elle pas l'indice d'une impuissance que la lenteur du progrès thérapeutique ne fera qu'à la longue disparaître?

Comme Ennius, c'est encore un précurseur que Caius Lucilius. Ce satirique, auquel Horace est redevable de nombre d'inspirations heureuses, naquit dans le Latium, l'an de Rome 605, cent quarante-neuf ans avant Jésus-Christ. Il s'est révélé, en maints endroits, bon observateur et, s'il n'avait pas des connaissances spéciales, il n'était pas dépourvu de ce sens clinique qui n'est pas, tant s'en faut, l'attribut exclusif des servants d'Esculape. Bien que Lucilius et Ennius soient presque contemporains, celui-là est autrement riche que celui-ci en expressions techniques. L'influence grecque est déjà manifeste; les poètes grecs commencent à être étudiés, traduits ou imités : de là cette invasion de termes scientifiques qui se remarque dans Lucilius. Toutefois, il n'est guère qu'un vers où soit mentionnée une blessure :

Quam gladium in stomacho, sura ac pulmonibu' sito.

« (Avant que je lui enfonce mon) épée dans l'estomac, les jambes et les poumons. » C'est un gladiateur qui parle; il sait quels points sont les plus vulnérables; il serait exagéré de dire, d'après cela, qu'il connaît l'anatomie des régions.

On ne doit pas s'attendre davantage à trouver dans Plaute autre chose que le rudiment d'un art à son berceau. Au siècle où vivait l'auteur d'*Amphytrion*, il n'y avait pas encore de médecins à Rome, des médecins au sens moderne du mot; car il semble y avoir eu, dès cette époque, vers l'an 560 de Rome, des gens donnant des consultations et recevant des honoraires¹.

Entre Plaute et Térence, il y a le fossé qui sépare l'homme de bonne compagnie, l'esprit délicat qui s'adresse à un public d'élite, de l'homme qui s'est donné pour mission d'amuser la foule, de flatter la grossièreté de ses instincts et de ses appétits. « Si l'on s'en rapportait, écrit Menière, au langage habituel des personnages que Plaute met en scène, on devrait croire que la pitié n'était pas la vertu favorite des Romains; que la rudesse des camps se retrouvait dans le langage et les mœurs de la ville; ou plutôt que le peuple était toujours soldat de goût, de caractère et d'expression... L'esclavage avec toutes ses rigueurs, le droit exorbitant du chef de la famille sur sa femme et ses enfants, les violences auxquelles on avait sans cesse recours, accoutumaient les citoyens au spectacle des blessures, des meurtres, des supplices les plus odieux... L'expression de cette barbarie se rencontre à chaque passage de l'œuvre de Plaute; elle semble si naturelle, si bien dans les habitudes du théâtre, qu'il faut absolument admettre que le public s'y voyait représenté comme dans un miroir fidèle. »

Térence fait montre de plus de sensibilité; quand il doit y avoir du sang répandu, il y a de quoi l'étancher, de quoi nettoyer les plaies : *abstergere vulnera*. Le mot *absterger* nous en est, d'ailleurs, resté. Il est intéressant de constater que ce terme, qui est passé dans notre langage chirurgical, le peuple l'employait à Rome il y a près de deux mille ans.

¹ A preuve ce vers de l'*Aulularia* (la Marmite) :

Numo sum conductus, plus jam medico mercede est opus.

« On me donne un didrachme (environ 1 fr. 50 de notre monnaie), il m'en faudra davantage pour payer le médecin; » Cinq *numi* équivalaient au dixième d'une mine, ou cent drachmes; un *numus* égalait donc deux drachmes.

Ne croirait-on pas entendre parler de la guerre de nos jours, dans ce vers de Sextus-Aurelius Propertius (autrement dit Propertce) :

Plumbea quum tortæ sperguntur pondera fundæ.



Le roi TÉLÈPHE, qu'ACHILLE blessa de sa lance, et dont la blessure fut guérie avec la rouille de cette même arme. L'épisode est rappelé dans ces vers de Propertce :

*.....quæ cuspide vulnus
Senserat, hac ipsa cuspide sensit opem.*

PROPERTIUS, Eleg. I, lib. II.

(Collection du Docteur TUFFIER.)

C'est une femme, dont l'époux combat contre les Bactriens et les Scythes, qui recommande à son mari d'éviter les blessures mortelles produites par des masses

arrondies de plomb; à l'encontre d'aujourd'hui, ces globes pesants étaient lancés par la fronde et non par le fusil ou la mitrailleuse; les lésions qu'ils produisaient n'en étaient pas moins graves.

Mais c'est Ovide surtout qui a fourni à la littérature médicale des préceptes, des aphorismes dont elle fait encore son profit. Qui n'a cité ces vers, qui chantent encore dans toutes les mémoires des médecins humanistes :

*Principiis obsta : sero medicina paratur,
Quum mala per longas convaluere moras.*

Et le poète des *Remedia amoris* ajoute, non moins sensément :

*Qui non est hodie, cras minus aptus erit.
Vidi ego quod primo fuerat sanabile vulnus
Dilatatum longas damna tulisse moras.*

« Celui qui n'est pas prêt aujourd'hui le sera moins encore demain. J'ai vu des plaies, que l'on aurait facilement guéries, devenir incurables pour avoir été longtemps négligées. » Et, joignant l'exemple au précepte, Ovide poursuit :

*Quum læsus fuerat; partem Pœantius heros
Certa debuerat presecuisse manu.*

« Quand le héros, fils de Péan, a été blessé, il devait couper, d'une main sûre, la partie malade. » Le poète entend parler ici de Philoctète, qui avait hérité des armes d'Hercule : c'est en laissant tomber, on le sait, une des flèches d'Hercule, que Philoctète se blessa le pied ; la blessure envenimée répandait autour d'elle une odeur intolérable.

Dans le cinquième livre de ses *Métamorphoses*, Ovide, décrivant un combat sanglant entre Persée et la famille d'Andromède, s'exprime comme il suit :

*Hujus in obliquo missum stetit inguine ferrum :
Lethifer ille locus.*

« Le fer l'atteint obliquement dans l'aîne et s'y fixe : là, tous les coups sont mortels. »

N'est-ce pas une preuve nouvelle que l'empirisme précède presque toujours la science, que l'expérience devance l'art? Les vérités traditionnelles, qui sont comme le patrimoine du peuple, les poètes ont été les premiers à les recueillir, à les formuler sous une forme aphoristique, ou simplement concrète, et ont aidé à les répandre, grâce à l'attrait du rythme et à l'agrément du style dont ils les ont

revêtues. Ce sont ces qualités maitresses qui ont permis au « cygne de Mantoue » de vulgariser des notions scientifiques qu'il a su présenter sous une forme attrayante; le *coloris* poétique, loin de nuire à la vérité de l'expression, n'a fait qu'en rehausser l'éclat.

Virgile, mieux que quiconque, était apte à présenter, sous une forme élégante, les connaissances scientifiques qu'il avait su acquérir. L'éducation qu'il avait reçue l'y avait prédisposé. Le plus grand poète du siècle d'Auguste, outre qu'il avait été nourri des belles-lettres grecques et latines, avait abordé à peu près toutes les branches des sciences physiques et naturelles.

Un de ses biographes nous l'apprend, il avait appliqué « tous ses soins, tout son zèle, à l'étude de la *médecine* et des *mathématiques*¹ ». On a même prétendu, mais ceci est du domaine de la légende, que son père fut le compagnon d'un astronome ou plutôt d'un astrologue ambulant, qui exerçait à la fois la médecine et l'astrologie, deux industries qui avaient de nombreux points de contact. On a dit encore que le père de Virgile était un agriculteur fort entendu sur les maladies des animaux et les moyens d'y remédier. Il est certain que les *Géorgiques* témoignent que Virgile n'avait pas perdu le fruit des leçons paternelles, à moins qu'il n'en ait puisé les éléments dans le traité *De Re Rustica*, du vieux Caton, datant de plus de 200 ans avant Jésus-Christ et qui se trouvait alors entre bien des mains.



VIRGILE
(Collection HIS DE LA SALLE).

¹ « Neapolim transiit, ubi... omni curâ omnique studio indulsit *medicinae* et *mathematicae* (T. Cl. DONATI, *Vita Virgilii Mar.*, parag. 2). BAILLET (*Jugement des savants*, t. IV) a vanté la science de Virgile; de même que TISSOT (*Biogr. univers.* de MICHAUD, t. XLIX, 1827), et bien

La botanique, la matière médicale occupent une bonne part du même poème, mais ce n'est pas le lieu de s'y étendre. Dans les *Eglogues*, on trouve la trace de connaissances très précises en médecine vétérinaire, notamment cette idée de la contagion que de fréquentes épizooties n'attestaient que trop. Mais nous avons hâte d'arriver à la partie de l'œuvre du poète qui mérite de nous retenir, à celle où il est plus particulièrement question du sujet qui nous occupe; dans l'*Enéide*, nous allons trouver ample matière à moissonner.

Le siège des blessures décrites par Virgile est assez varié; il est à remarquer que, chez les personnages, mis en scène par le poète, qui ne doivent pas mourir, ce siège est placé dans une région où les organes essentiels ne sont pas directement intéressés; par contre, quand le dénouement doit être mortel, la flèche qui frappe le combattant l'atteint toujours à l'endroit propice.

Ainsi le jeune Almon reçoit une flèche au travers du col; le trait s'enfonce au bas de la gorge et bientôt la vie s'échappe, avec un flot de sang, par le conduit d'où sort la voix : il est probable que la carotide a été touchée et que la mort s'en est suivie.

Lucagus, atteint à l'aîne gauche, ne pouvait manquer, lui aussi, de succomber : la région inguinale est un de ces endroits où les plaies sont le plus souvent mortelles; de même, les plaies du poumon et du cœur, au moins dans la grande majorité des cas.

Pallas, fils d'Evandre, qui a tué les deux fils jumeaux de Daucus, l'un en lui tranchant la tête, l'autre en lui abattant la main, est, à son tour, frappé dans la région thoracique : *in pectore vulnus*.

Mais ce ne sont pas toujours les hommes qui frappent les coups les plus terribles dans ces mêlées furieuses : les amazones ne leur cèdent en rien, sous le rapport de la vaillance et de la vigueur.

Dans ces combats meurtriers, la fille du roi des Volsques, Camille, se distinguait entre toutes par son ardeur guerrière. L'arme dont elle se servait devait être maniée par un bras vigoureux, pour briser la tête de son ennemi et faire jaillir au loin sa cervelle fumante ! Mais l'épopée supporte ces exagérations,

d'autres (Cf. J. E. PETREQUIN, mém. précité, 218 et suiv.). Virgile a dû connaître Hippocrate, dont Celse a reproduit les doctrines dans son traité latin *De Re Medicâ*, publié sous Auguste; mais il est plus probable encore qu'il a connu Aristote, dont l'histoire naturelle semble lui avoir été familière.

et les héros et héroïnes qui la vivent ne sauraient être que doués d'une force merveilleuse.

Qui a frappé par le fer doit périr par le fer : Camille subit la loi commune. Le trait que lui lance Aruns pénètre au-dessous du sein, et elle se trouve inondée de sang. En vain essaye-t-elle d'arracher le javelot : il est retenu par le fer qui a pénétré entre les côtes. La syncope, la pâleur du visage, devenu exsangue, ne laissent que trop présager la fin prochaine. Après avoir dit quelques paroles d'adieu à Acca, sa sœur, ses mains défaillantes abandonnent les rênes, son corps glisse jusqu'à terre ; puis, sous le froid qui glace ses membres, elle s'affranchit peu à peu des liens du corps, elle penche son cou languissant et sa tête, que la mort a saisie, elle laisse glisser les armes de sa main. En retraçant l'épisode, le Dr Edmond Dupouy note judicieusement, que Virgile a su éviter l'erreur grossière dans laquelle tombent presque tous les romanciers et les dramaturges ; il a fait le tableau des principaux signes de la mort : perte des facultés sensorielles, face cadavéreuse, décoloration de la peau, refroidissement du corps, etc. ; mais il n'a pas parlé de la rigidité cadavérique, qui n'apparaît jamais avant une heure, au plus tôt, dans la mort accidentelle. Avis aux comédiens qui tombent comme une planche au moindre coup d'épée, s'appliquant à montrer au public la raideur d'un « macchabée » de vingt-quatre heures !

Mais revenons à l'*Enéide* et continuons à y relever les particularités qui se rapportent à notre art. Si nous ne l'avions appris d'une autre source, nous saurions par Virgile que l'art d'empoisonner les flèches était déjà, de son temps, porté à un degré avancé. Ailleurs, le poète dit : « Il frappe Lichas, retiré du sein de sa mère déjà morte et le consacre à Phébus (Apollon, dieu de la médecine), qui a permis qu'en naissant, un fer salubre vint à son secours. » Où trouver une preuve plus manifeste de l'antiquité de l'opération dite césarienne ? Du domaine obstétrical retournons dans le domaine chirurgical : une flèche, lancée par une main inconnue, atteint Enée au milieu de ses compagnons d'armes ; le héros troyen se retire, soutenu par son fils et par Mnesthée¹. Tout d'abord, il essaie d'arracher l'arme qui l'a blessé ; n'y pouvant parvenir, il demande qu'on agrandisse la plaie avec une épée : nous avons vu Patrocle opérer d'une manière analogue, afin d'extraire le dard qui avait blessé Eurypile.

¹Cf. JACOBÆUS, *Dissertatio de vulneris Œneæ curatione*. Hafniæ, 1706, in-4°.

Le chirurgien qu'on a mandé pour Enée arrive enfin : c'est Japis, le favori d'Apollon, qui, à tous les autres arts, a préféré celui qui rend la santé et retarde l'heure dernière. Japis s'approche du blessé, relève les plis de sa robe, pour donner à ses mouvements plus d'aisance, « à la manière du célèbre Péan ».



Le medecin Japis, pansant ou opérant (?) Enée.
(D'après une peinture murale de Pompéi.)

Il tente d'enlever la flèche, en l'ébranlant d'une main experte; la rigidité des bords de la plaie s'opposant au succès de la manœuvre, le sage vieillard exprime sur la blessure le suc d'herbes précieuses, dont une divinité lui a donné la recette, mais le trait est toujours immobile; avec une pince puissante, il n'obtient pas un meilleur résultat. Serait-ce la faillite des dieux? Heureusement, Vénus n'abandonne pas son fils dans une circonstance aussi critique; elle apporte le dictame cueilli par elle-même en Crète, sur le mont Ida : il s'agit de l'*origanum dictamnus*, dont les vertus miraculeuses ont, depuis lors, bien déchu.

Mais Vénus avait sans doute le « tour de main » ;

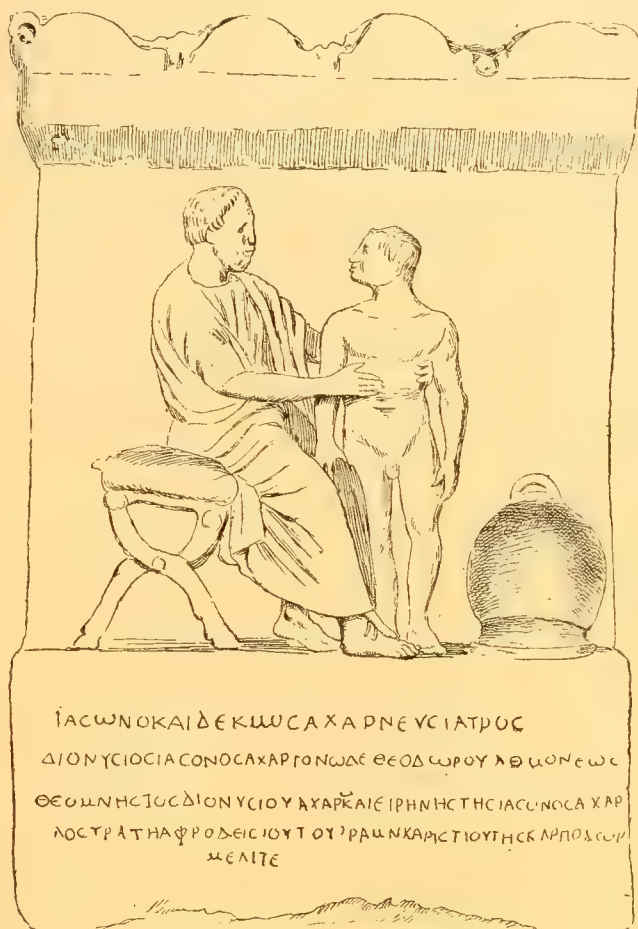
car, en joignant au dictame bienfaisant les sucs de l'ambroisie et d'une panacée odoriférante, qu'on suppose être une plante du genre *panax*, mais qu'on n'a pas réussi à identifier exactement, Vénus, disons-nous, réussit, en mélangeant habilement ces drogues, à dissiper instantanément la douleur et à complètement arrêter le sang; puis, sans nul effort, le trait lui-même se détache. Japis lui-même crie au prodige et engage Enée à reprendre le combat.

Quels étaient la nature et le siège de la blessure reçue par Enée ? Était-ce la jambe, la cuisse ou toute autre partie du corps, qui rendaient la marche de celui-ci difficile ? Une peinture murale de Pompéi, figurant *Enée recevant les soins de Japis*, représente le héros debout, appuyé sur sa lance, tandis que le chirurgien, agénouillé, pratique une intervention ou un pansement au niveau de la cuisse droite : mais ceci n'est qu'une interprétation du texte virgilien par l'artiste ; toutefois, il est à remarquer que, dès qu'il est guéri, Enée remet ses cuissards d'or et ses brodequins : c'est donc qu'il avait été blessé au membre inférieur.

D'ailleurs, quand Enée et Turnus vont en venir aux mains, et que le chef des Rutules, désarmé, prend la fuite, le héros troyen le poursuit avec peine ; c'est donc qu'il se ressentait encore de sa blessure et que le dictame, l'ambrosie et autres panacées ne l'avaient que passagèrement soulagé. Mais n'approfondissons pas et contentons-nous

d'enregistrer l'issue finale du corps à corps : Enée lance, contre son adversaire, un dard qui perce son bouclier et traverse sa cuisse : Turnus, contraint à plier le genou, est désormais à la merci de son vainqueur. A la vue du bouclier de Pallas, la colère d'Enée ne connaît plus de bornes, et l'infortuné Turnus ne se relève pas de ce coup final.

Le développement que nous avons donné à l'étude de l'œuvre virgilienne



Le médecin Jason, examinant un malade.

nous oblige à être plus sobre de détails sur les poèmes, épiques et historiques, qui nous restent à examiner : *De Bello punico secundo*, de Silius Italicus et la *Pharsale*, de Lucain.

En général, Silius désigne avec une suffisante précision les parties du corps intéressées : les mots *cerebrum*, *pulmo*, *cor*, *jecur*, *ilia*, *inquen*, *humerus*, *poples*, *vena*, reviennent souvent dans ses descriptions.

Comme Virgile, Silius connaît les régions où la blessure peut acquérir une gravité particulière. Si c'est un combattant vulgaire qui succombe dans la mêlée, un trait l'a frappé au hasard, et une blessure de membre paraît suffisante pour lui ôter la vie ; mais s'agit-il d'un héros, c'est un organe noble qui toujours supporte le coup fatal ; et le héros lui-même ne lève jamais en vain son bras, dont l'action est prompte et assurée.

Les narrations de Silius se rattachent encore à la chirurgie militaire par l'indication des armes qui servaient aux combats ; depuis les plus ordinaires, tels que l'épée, le javelot, la hache, jusqu'aux armes insolites, telles que les chausse-trappes, ou certaines machines de guerre, comme les balistes, les catapultes, etc. Selon une juste remarque du professeur Bouisson, « chez Silius, les détails conservent leur précision, et les personnages ou les événements ne sont jamais fictifs. *Le caractère véridique du poème de Silius nous permet donc de considérer comme positive l'existence de chirurgiens dont le savoir était utilisé dans les armées* ». Annibal avait à sa suite le vieux médecin Synalus ; quant à l'armée romaine, elle n'était point encore pourvue de chirurgiens ; « mais Marius, ancien guerrier, qui s'était illustré sous Régulus, avait acquis une certaine expérience dans l'art de guérir les plaies et d'arrêter le sang. »

Lucain nous apporte, à son tour, son contingent de notions médicales ; mais, alors que Silius s'abandonne aux détails descriptifs, l'auteur de la *Pharsale* montre plus de prédilection pour les tableaux d'ensemble, les fresques aux vastes proportions. Malgré le ton déclamatoire qu'il emploie, et bien qu'il surcharge ses récits d'expressions d'une rhétorique surannée, il n'en va pas moins qu'on trouve chez Lucain certains aperçus relatifs à l'anatomie¹ et à la chirurgie, qu'il eût été dommage de ne pas recueillir.

¹ Avant d'apporter Pompée à César, on lui a fait subir une préparation anatomique, dont le poète nous donne minutieusement la recette : « A l'aide d'un art impie, on a ôté le sang desséché autour de la tête, on a enlevé le cerveau, on a séché la peau et quand toute l'humeur

Dans le 3^e chant de la *Pharsale*, Lucain décrit un combat naval, fertile en accidents traumatiques. Son imagination se donne libre cours : il invente des blessures d'une gravité exceptionnelle, peu soucieux de ménager la sensibilité de ses lecteurs. Il se complait à énumérer les cruautés sanguinaires, comme dans l'exécrable attentat de Marius contre son propre frère, où la victime est couverte de plaies, mais pas assez graves pour entraîner tout de suite la mort : « Les mains tombent sous le glaive, et la langue, arrachée, s'agite et frappe l'air d'un murmure sans voix. On coupe les oreilles, on ampute les narines et enfin, on arrache les yeux qui avaient vu toutes les parties mutilées. »

Si nous passons à l'hygiène des armées en campagne, nous trouverons la même justesse d'observation. Alors que les troupes de Pompée, campant dans des lieux bas et humides, sont en proie aux horreurs d'une infection générale, les soldats de César, qui occupent les hauteurs voisines, restent à l'abri de la contagion. Non seulement un air plus vif, plus pur, entretient le bon état sanitaire de ces soldats, mais ils se gardent de boire les eaux croupissantes, dont l'expérience leur a enseigné la nocivité.

Le 7^e chant de la *Pharsale* est rempli de la bataille de ce nom, qui donna la victoire à César. Le poète y prodigue les descriptions de blessures, mais tombe à chaque instant du sublime dans le ridicule. Le 9^e chant offre un autre intérêt : il contient une longue énumération de serpents, redoutables par leur venin, alors si abondants en Lybie. Caton, obligé d'en traverser les sables brûlants, à la tête d'un débris d'armée, arrive au bord d'une source, longtemps désirée par ses soldats, tourmentés par une soif brûlante. Or, cette source n'était qu'une boue immonde, servant d'asile aux reptiles les plus dangereux. Lucain, avec une vigueur descriptive rarement atteinte, montre la tuméfaction des parties blessées, leur gangrène, le gonflement emphysémateux du corps, les hémorragies passives, la propagation du virus jusqu'aux viscères internes ; et, à part quelques erreurs d'histoire naturelle, inévitables à l'époque où il écrivait, sa description trahit une faculté d'observation poussée à l'extrême. Ainsi est-il démontré que le talent poétique, loin de nuire à l'exactitude scientifique, ne lui donne que plus de force et plus d'éclat.

souillée est épuisée, on a versé le suc qui conserve et raffermi la face. » L'embaumement était donc déjà pratiqué.

CHAPITRE VII

LES BLESSURES DANS LES CHANSONS DE GESTES

« L'œuvre littéraire à laquelle je demanderais l'image fidèle des mœurs de ces temps, c'est la *Chanson de Roland*, un poème du XI^e siècle. On ne saurait trouver une peinture plus naïve et plus forte de cette civilisation guerrière ; nulle part, on ne rencontrerait des tableaux plus dépourvus d'artifice, d'une sincérité plus expressive. » CH. GIDEL, *Les Français d'autrefois*.

Pendant cette période multiséculaire qu'on est convenu d'appeler le *Moyen Age*, c'est-à-dire le temps écoulé depuis la chute de l'empire romain (475) jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), la chirurgie fut-elle pratiquée dans les armées ; ou ne découvrirons-nous aucun vestige d'une organisation quelconque ? Ce n'est pas qu'il faille s'attendre à trouver un corps de santé avec une hiérarchie, des prérogatives, un rôle définis ; néanmoins, si la médecine militaire n'existait pas, est-il exact de prétendre que les soldats blessés étaient complètement privés de soins ? Il importe, avant de répondre, de distinguer entre les époques.

Il ne semble pas que les Gaulois, ou les chefs qui les commandaient, aient jamais eu la pensée de procurer des secours à ceux qui étaient frappés pendant le combat, ou qui étaient atteints de maladies au cours de la campagne.

Les premières armes dont se servirent nos ancêtres furent des armes de pierre : un caillou aiguisé en pointe, une hache de pierre formée d'un silex, etc.

Plus tard, les armes qu'ils emploieront seront de sortes très différentes : des fers de lance ou javelots ; le dard de bois, aussi rapide qu'une flèche ; la massive *matara* et le léger *verutum* ; la *tragula*, employée surtout à la chasse ; ou un fer en spirale, qui élargissait les plaies. Ils se servaient, en outre, de l'étrange

cateia, au bois flexible, planté de clous de métal, arme d'approche, lourde et meurtrière, qui, lancée d'un geste habile, revenait, disait-on, rejoindre le guerrier après avoir frappé l'ennemi; et, surtout, plus répandu que tous les autres engins, le long *goesum*, tout en fer, sorte de pique-javelot, l'arme préférée des combattants à char. La large lance gauloise, au fer d'une coudée, à la hampe plus longue encore, n'apparaîtra, au temps de César, que chez les Belges et les Suessions (Soissonnais) : c'était une arme de cavalier.

Le vrai guerrier celtique se servait de l'épée; mais celle-ci ne ressemblait pas à notre épée moderne, courte et à pointe effilée : c'était une espèce de latte à deux tranchants, que sa pointe émoussée rendait impropre à l'attaque d'estoc. Au moment du combat, le maniement de cette masse pesante, qui coupe et ne perce pas, est « une arme de rencontre plus que de duel, de heurt méthodique plus que de mêlée intelligente¹ ».

Souvent il arrivait que les épées, mal trempées, se ployaient et, tandis que les combattants se baissaient pour les redresser avec le pied, l'ennemi les égorgeait sans risque. Nos ancêtres apprirent ainsi à porter des glaives plus courts et plus épais; mais, n'extrayant en abondance que le cuivre et point le fer, ils conservèrent une arme inférieure à leur courage; elle pendait, attachée à une chaîne de métal, au côté droit du guerrier².

Les Gaulois méprisaient les armes défensives; ils se présentaient au combat le torse nu³, contre les Romains couverts de boucliers protecteurs. Peu de temps encore avant César, dans toutes les batailles, on voyait, sur les lignes gauloises,



ARMES DES GAULOIS, en silex et en os.
(*Histoire de France*,
d'après les documents originaux,
par H. BORDIER et Ed. CHARTON,
t. I^{er}, p. 17.)

¹ Camille JULIAN, *Histoire de la Gaule*, t. II, 193 et suiv.

² Henri BORDIER et Edouard CHARTON, *Histoire de France, d'après les documents originaux*. Paris, 1859.

³ « Le Celte mettait son honneur à ne se couvrir que de ses larges braies et de son sayon flottant (au moins au III^e siècle); et les Belges ou les Galates n'avaient pas encore renoncé à se dévêtir à l'heure de la bataille. » C. JULIAN (d'après POLYBE), I, 351.

un premier rang composé d'hommes dépouillés de leurs vêtements, et n'ayant en mains que leurs armes : c'était un privilège réclamé par les plus braves et les plus beaux ¹.

L'arme favorite des Francs était une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très court. Ils commençaient le combat, en lançant de loin leur hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi.



GAULOIS ET GERMAIN.

Le premier, le torse nu, et portant seulement des braies (*braccæ*) ; l'autre, une tunique. (D'après un monument romain du II^e siècle.)

Outre cette hache (*francisque* ou *framée*), les Francs avaient une arme de trait qu'ils nommaient *hang* (hameçon), pique de médiocre longueur, dont la pointe, longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants, recourbés comme des hameçons. Quelquefois le *hang*, attaché au bout d'une corde, servait, en guise de harpon, à amener tout ce qu'il atteignait. La garde du roi, seule, avait des chevaux et portait des lances du modèle romain.

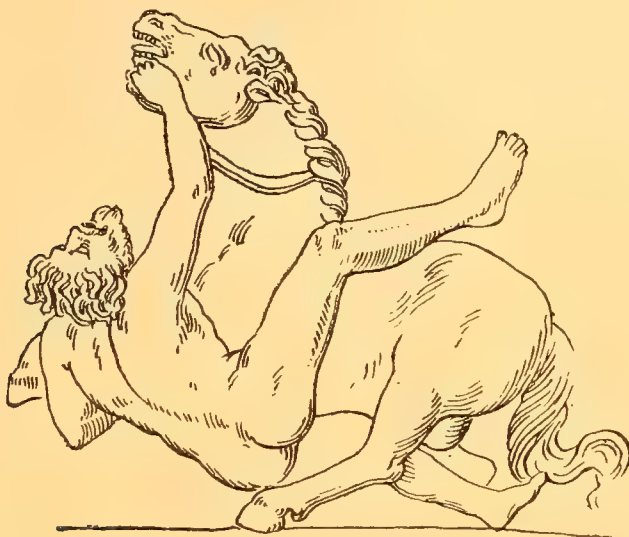
Clovis fut le véritable fondateur de la grandeur des Francs. Dans les troupes de Clovis et de ses successeurs, on ne voit pas trace de quelque chose ressemblant, de près ou de loin, à un service médical. Toutefois, un épisode doit être signalé, en raison des commentaires qu'on a cru pouvoir en tirer.

Ceci se passait au temps de la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut.

En 603, à Kiersy, les deux armées des petits-fils de cette dernière se trouvaient en présence. Le maire du palais, Protade, était occupé, pendant l'action, à jouer aux dés avec l'archiâtre Paul, médecin en chef de l'armée, précisément en raison de sa qualité d'archiâtre, c'est-à-dire de médecin particulier du roi. Un médecin en

¹ « Nus et distingués entre tous par la jeunesse et la beauté, ceux du premier rang inspiraient la terreur par leurs figures et leurs gestes. » POLYBE.

chef, a-t-on dit, suppose nécessairement un nombre plus ou moins grand de médecins placés sous ses ordres : l'hypothèse est assurément plausible, mais nul document offrant quelque certitude ne l'a jusqu'à présent vérifiée.



GAULOIS BLESSÉ. TOMBANT DE CHEVAL.

Les armées du temps des Karolingiens avaient une grande ressemblance avec les bandes franques qui avaient envahi les Gaules trois siècles auparavant.

Charlemagne, en substituant son autorité à celle des Assemblées générales ou Champs de mai, modifia peu l'organisation antérieure : tout homme libre, possesseur d'alleu¹, devait le service militaire pendant un temps très court ; l'expédition finie, il rentrait chez lui. Le prince emmenait les officiers de sa maison, le médecin comme les autres. Charlemagne, parfaitement indocile, d'ailleurs, à leurs prescriptions, en avait plusieurs attachés à sa personne².

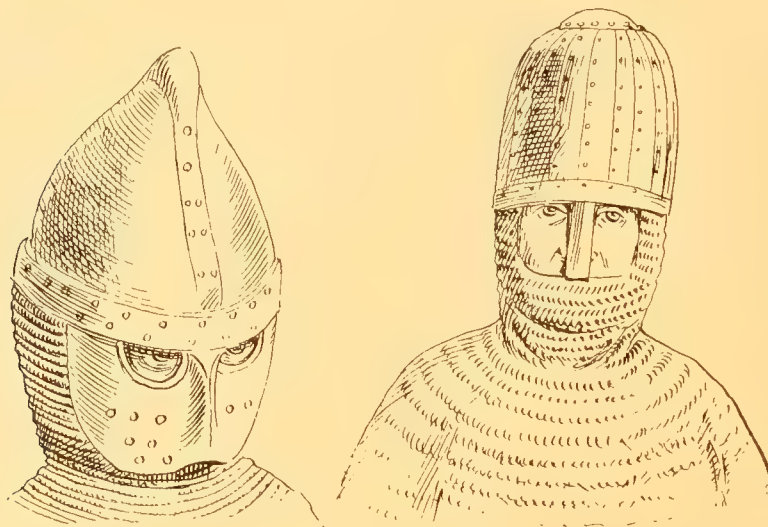
Les grands qui accompagnaient l'empereur avaient, comme leur maître, des gens chargés de veiller sur leur santé ; plus ou moins experts dans leur art, la plupart n'avaient reçu aucune instruction et ils n'avaient d'autre prétention que

¹ Propriété héréditaire, exempte de toute redevance, contrairement au fief, qui était grevé de certains services (LAROUSSE).

² *Lectures sur l'histoire de la médecine*, rédigées par le D^r THOMAS. Paris, 1885.

de savoir faire un pansement ou pratiquer, avec plus ou moins d'habileté, une opération dont l'urgence s'imposait.

Quelques mots sur l'armement des guerriers de l'époque carlovingienne doivent précéder l'exposé de la nature des blessures produites par les armes alors en usage. Ces renseignements nous sont fournis par un attachant travail d'archéologie médicale¹, passé presque inaperçu au moment de sa publication, et qui méritait mieux que ce dédain. Voici en quels termes notre confrère expose le résultat de ses investigations.



HEAUME, avec ventaille de métal.

HEAUME, avec nasal et haubert.

(D'après VIOLETT-LE-DUC, *Dict. raisonné du mobilier français*, t. VI, p. 406.)

Francs et Sarrasins sont vêtus de la *broigne* ou *haubert*, cottes de mailles à pans descendant à peu près aux genoux, et enveloppant la tête de manière à ne découvrir que le visage; la partie qui protège la partie inférieure du visage est la *ventaille*; le *heaume*, ou casque conique, est muni d'un *nasal*; il recouvre le capuchon du haubert; l'arme de défense est l'*écu* ou bouclier, soit en cœur, soit en rectangle long, fait de bois recouvert de cuir; au centre, se trouve une boule, soit métallique, soit de cristal, d'où partent des ornements en métal.

Les armes sont, au premier chef, l'*épieu* et l'*épée*. L'*épieu* se compose d'un fût, ou

¹ L'*Anatomie chirurgicale dans la Chanson de Roland*, par Georges CONTENAU (*Tribune médicale*, 25 avril et 2 mai 1900).

hampe, plus ou moins long, qui peut supporter à sa partie supérieure un petit gonfanon, et d'un fer pointu et tranchant, losangique : il n'est pas superflu de faire remarquer que l'épieu est à la fois une arme piquante et tranchante des deux côtés; la pointe n'a pas le piquant de nos lames.

On ne donne avec l'épée que des coups de tranchant, rarement de pointe, rendus plus terribles par le grand poids de l'arme; les coups portés sont le coup à la tête, le plus fréquent, et le coup analogue à celui dit « de banderolle » de notre escrime au sabre, qui va obliquement de l'épaule gauche au flanc droit, ou réciproquement.

Nous pouvons, par suite, distinguer deux classes, parmi les blessures décrites dans la *Chanson de Roland* : les blessures par instruments piquants, et celles par instruments tranchants. Les blessures par l'épieu équivalent à celles produites par la lance moderne; les blessures par instruments piquants sont d'autant moins douloureuses que la lame est plus fine, par suite de la section de peu de nerfs; l'épieu, par la forme losangique de son fer, s'éloigne un peu des blessures par notre épée.

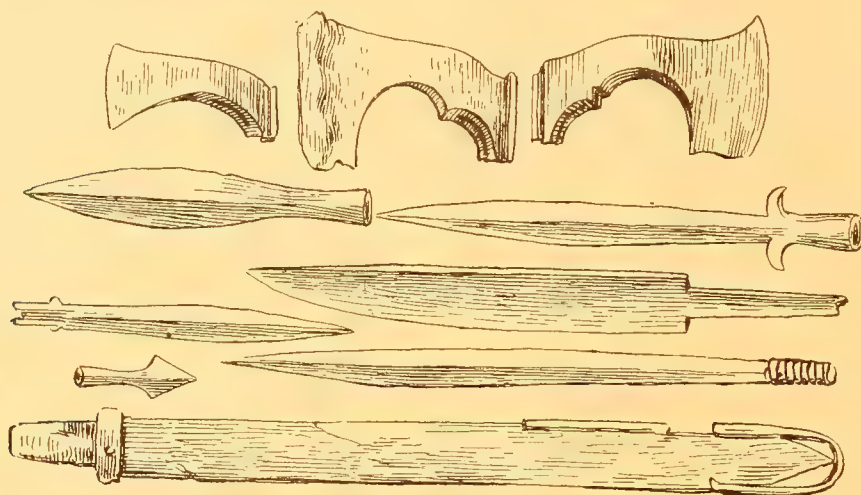
Les blessures produites par l'épée des héros de la *Chanson de Roland* équivalent aux traumatismes que produit le tranchant de notre sabre: ce sont blessures larges, douloureuses par le nombre de nerfs sectionnés; elles sont, en général, moins graves que celles par instruments piquants, et donnent d'ordinaire plus de sang.

Une remarque qu'il importe de faire avant d'aller plus loin: la *Chanson de Roland* est un poème qui « s'inspire de la guerre, rien que de la guerre; il est récité devant des guerriers, dont la distraction était, lorsqu'on ne se battait plus, de se réunir pour *gaber*, c'est-à-dire pour raconter des exploits invraisemblables, que chacun tentait de rendre plus merveilleux ». Il faut donc tenir compte de cette exagération voulue¹, de cette déformation sous l'influence de l'imagination de l'auteur ou des auteurs de la *Chanson*.

D'après une opinion autorisée (Joseph BÉDIER, *Les Légendes épiques*, t. III, Paris, 1912), « à peine si nous savons le nom du poète de la *Chanson de Roland*. Du moins nous savons qu'il vécut à la fin du XI^e siècle et au commencement du

¹ « En mettant de côté l'exagération qui plaisait tant à nos aïeux, écrit le Dr F. TRUSKOLAS (*Archives provinciales des sciences*, 1^{re} année, n° 2, 1^{er} décembre 1898), il faut bien reconnaître une chose, c'est que les hommes d'autrefois étaient plus vigoureux que nous. On a fait bien des suppositions à ce sujet, qui, la plupart, ont été réduites à néant. On a dit, par exemple, que la taille du moyen âge était plus élevée que la nôtre: des mensurations faites sur des cadavres exhumés ont permis de certifier le contraire; mais la race n'était point abâtardie comme aujourd'hui, et nous frémissons en considérant dans nos musées les pesantes armures des ancêtres que nous serions incapables d'endosser. Il y a encore un autre point, sur lequel on n'a pas attiré l'attention: c'est que les preux du moyen âge s'exerçaient journellement à manier l'épée; si leurs descendants avaient la même habitude de la lutte, peut-être pourraient-ils rivaliser avec leurs devanciers. Sachons donc remettre les choses à leur véritable place et ne nous figurons plus nos pères comme des géants... »

xii^e ; au temps des dernières croisades d'Espagne et de la première croisade de Terre Sainte... La primitive *Chanson de Roland* ne peut dater que de ce siècle (le onzième) au plus tôt... » On a dit que le poème de Turolde (le nom de l'auteur présumé de la *Chanson*) représente « l'esprit germanique dans une forme romane » ; M. Bédier y retrouve plutôt « ce qu'il y a de plus spécifiquement national en notre poésie, le sens classique des proportions, la clarté, la sobriété, la force harmonieuse ». Ce Turolde, « qui, voilà huit cents ans, a trouvé pour notre patrie la caresse de ces noms *Douce France, France la libre*, ne pouvait être qu'« un Franc de France ».

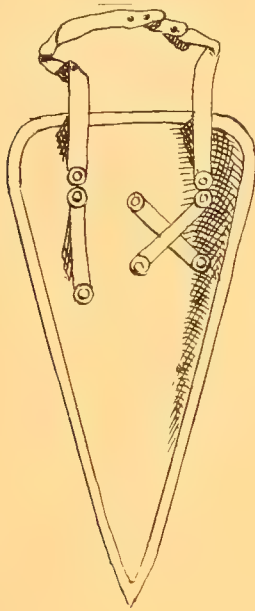


ARMES DES FRANCS. (D'après l'abbé COCHET, *Normandie souterraine*.)

On a comparé parfois le poème moyen-âgeux à l'épopée homérique ; mais, tandis que l'*Illiade* et l'*Odyssée* n'ont de contemporanéité avec aucune œuvre médicale, la *Chanson de Roland*, dont la plus ancienne rédaction remonte à 1066 environ, a été précédée d'Hippocrate et de Galien, et des traductions, faites par les Arabes, de ces œuvres capitales, qui ont servi de base à l'enseignement médical pendant tout le moyen âge et même au delà.

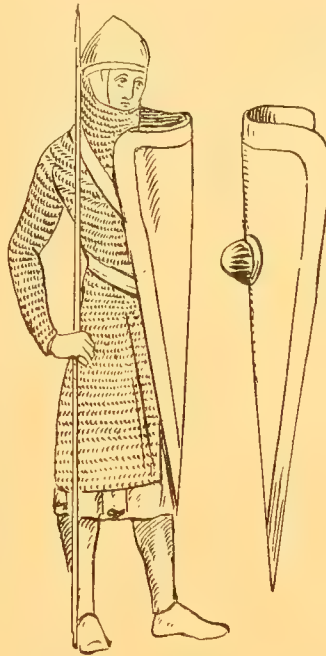
On pourra être frappé du vague, du « flou » dans la description des blessures ; de l'absence à peu près complète de termes anatomiques, par où se décèle l'ignorance de l'auteur au point de vue technique ; mais on ne saurait méconnaître, chez le poète, dans le récit des blessures, de véritables qualités d'observateur,

voire de très bon observateur. Il a vu les blessés dont il parle, il les a certainement approchés, sur le champ même de l'action. Bien que n'ayant pas disséqué — la dissection n'entrera dans la pratique que bien plus tard — il connaît les rapports des organes entre eux, notamment de ceux situés dans les cavités thoracique et abdominale ; il sait reconnaître la plus grande gravité des lésions



ECU DE LA FIN DU XI^e ET DU
COMMENCEMENT DU XII^e SIÈCLES,
avec les courroies pour le soutenir.

(D'après E. VIOLETTE-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*,
tome V, p. 338.)



GUERRIER, porteur de son ecu. ECU AVEC
L'UMBO.

par instruments piquants, et son pronostic est rarement en défaut. A coup sûr, ce n'est pas un didactique ; mais il supplée à ce manque de science par un pénétrant esprit d'observation.

L'auteur de la *Chanson* était-il un soldat qui n'avait reçu aucune instruction médicale ; et tout ce qui a trait à la chirurgie aurait-il été interpolé par le copiste, qui pouvait être un des moines appelés à donner leurs soins aux blessés ? On peut le discuter. On pourrait de même se demander si ce vernis de connaissances est le

propre d'un seul homme, ou s'il représente la moyenne de la science d'une époque; toujours est-il que nous trouvons, dans cette chanson de gestes, des indications précieuses, et que nous devons savoir gré à qui prit souci et peine de les recueillir.

Pour nous en tenir aux traumatismes et à leurs conséquences, on retrouve, en général, dans les blessures par instruments piquants dont il est fait mention dans la *Chanson de Roland*, les caractères propres à ces blessures : le sang n'est répandu qu'en médiocre abondance; par suite de l'hémorragie interne, la mort arrive plus vite.

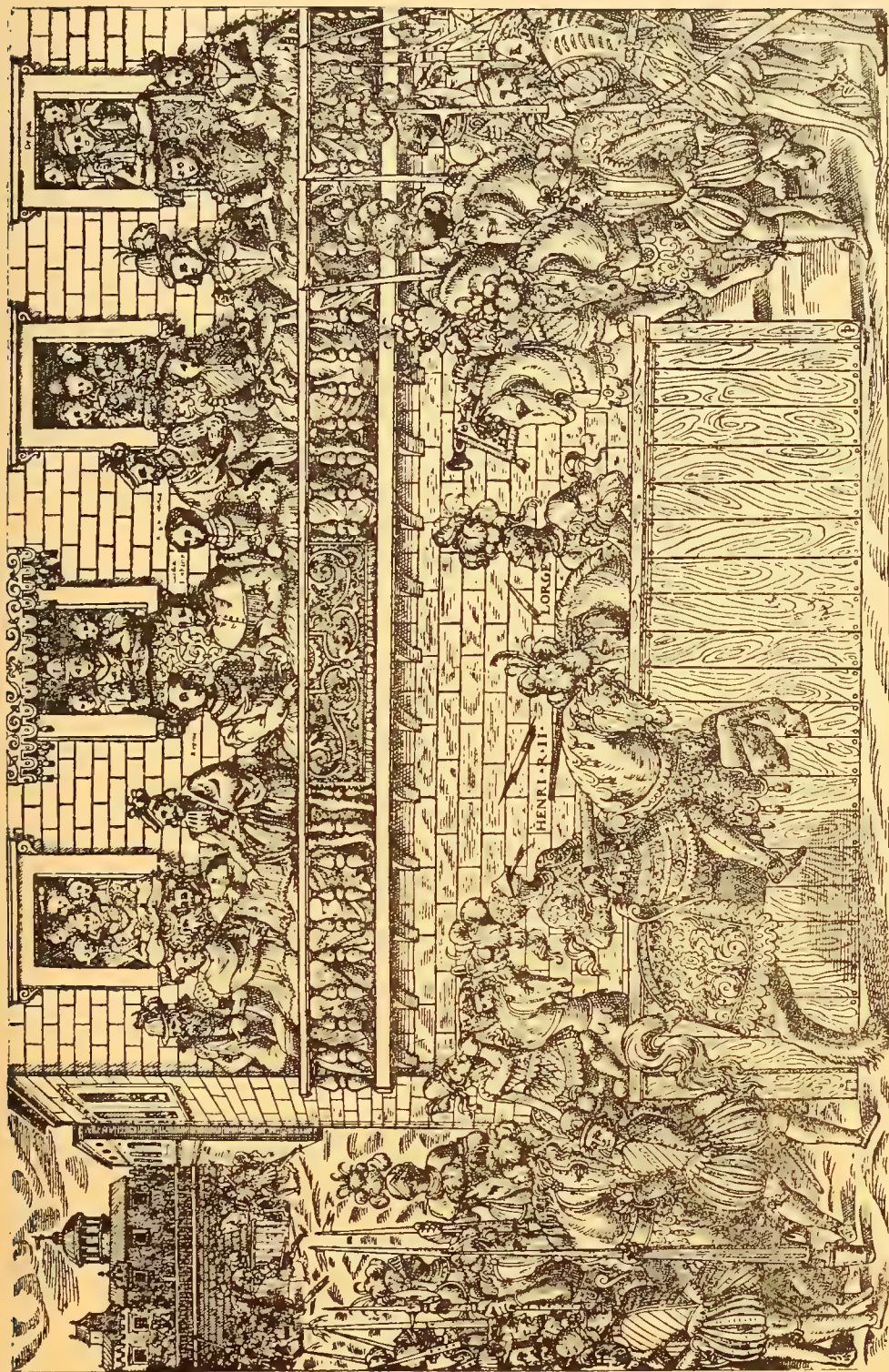
Les blessures par l'épieu sont particulièrement graves; citons-en deux observations seulement. L'une de ces blessures entame le sein gauche, environ au niveau du quatrième espace intercostal, brise les côtes et ressort plus haut, en arrière, au niveau des omoplates, fracturant la colonne vertébrale. L'autre s'explique plus difficilement.

Le texte porte : « Sanson frappe l'Emir, tranche le cœur, le foie et le poumon, et mort l'abat. » Est-il possible qu'une pointe puisse traverser successivement, et dans l'ordre indiqué, les trois organes précités? A première vue, répond M. Contenau, « cela semble difficile, le cœur et le poumon étant situés dans un plan supérieur à celui du foie et séparés par le diaphragme. Cependant, l'anatomie justifie un tel trajet; il est possible qu'un plan, passant par le cœur, passe à la fois par le foie et le poumon ». Et notre érudit confrère poursuit en ces termes sa démonstration :

Emir (tel qu'il existait encore au XVI^e siècle).

La voussure du diaphragme sépare le foie du sinus costo-diaphragmatique droit, tapissé par la plèvre, et dans lequel s'engage le bord inférieur du poumon, lors de l'inspiration. A la région du dos, le foie correspond, en hauteur, aux dixième et onzième vertèbres dorsales; le bord du poumon répond à l'épine de la onzième vertèbre dorsale, en arrière. Le diaphragme formant une voûte qui recouvre le foie, il reste, en arrière et sur le côté, un espace que remplit le poumon, surtout dans une grande inspiration, et dans lequel le lobe inférieur du poumon et le sommet du foie sont sur le même plan. Ces données de l'*Anatomie chirurgicale* du professeur TRÈVES (de Londres) sont complétées par les figures de coupes de sujets congelés de l'*Anatomie topographique* du professeur RUDINGER (de Munich), notamment par celle qui laisse voir la dépression superficielle que la pression du cœur détermine sur la face antéro-supérieure du lobe gauche du foie.

Un coup de lance, dont le trajet serait dirigé obliquement, un peu de haut en bas, de gauche à droite, d'avant en arrière, peut donc successivement rencontrer le cœur, le foie (sommet) et le poumon (lobe inférieur), et causer la mort, comme le veut le poète, par la blessure du cœur et des vaisseaux du foie. Ajouterons-nous que cette blessure est d'autant plus possible, qu'un traumatisme provoque une inspiration suivie d'un temps d'arrêt, ce qui



TOURNOI D'AS LEGER. HENRI II FUT BLESSÉ À MORT.
D'après une estampe de la collection de l'auteur.

accentuerait encore le rapport du lobe inférieur du poumon distendu avec la face supérieure du foie ? On a toujours la tendance, lorsqu'on commente un auteur, à y voir des finesses qu'il n'avait pas lui-même soupçonnées; quoi qu'il en soit, voulue ou non, cette description de blessure est conforme à la réalité...

Une blessure des gros vaisseaux du cou amène une mort instantanée : rien encore qui ne soit conforme à ce que nous observons.

Un coup de lance « perce l'écu, hors de la tête fait jaillir les deux yeux, et la cervelle tombe aux pieds du vainqueur ». Celui-ci, dans la violence du choc, « a brisé son épieu jusqu'au poing ». C'est à peu près ce qui s'est passé dans le tournoi célèbre entre Henri II et Montgomery (V. la gravure de la p. 63), et où le roi de France fut mortellement frappé : l'arme, pénétrant par la face, vint se loger obliquement dans la cavité crânienne, perforant la base du crâne à sa partie moyenne.

Combien d'autres traits ne relèverait-on pas encore ¹ ! Tandis que le poète, pour d'autres blessures, nous dira que le sang coule par terre, pour une plaie de poitrine il indiquera que le sang tombe en jets, par saccades, en jaillissant, ce qui n'est pas dépourvu d'exactitude.

¹ Rapportons seulement quelques passages, à titre justificatif. Roland regarde Olivier-au visage : il est pâle, décoloré, livide; son beau sang jaillit et coule tout clair de son corps :

*Rollanz regardet Olivier a l' visage ;
Teinz fut e pers, desculurez e pales... etc.*

Roland lui-même a tant saigné, que sa vue en est trouble :

Tant ad seiniet, li oil li sunt truble.

Tous les symptômes de faiblesse, consécutive aux hémorragies abondantes, sont très exactement décrits :

*Oliviers sent que la mort mult l'anguisse ;
Soubdin li oil en la teste li turnent,
L'oïe pert e la veüe tute ;
Descent à pied, à terre se culchet...
Li coers li falt, il helmes li embrunchet,
Trestaz li cors à la ere li justet...*

Ce que l'on peut approximativement traduire : « Olivier sent l'angoisse de la mort; soudain, les yeux lui tournent dans la tête; il perd l'ouïe et tout à fait la vue; descend à pied; sur la terre se couche; le cœur lui fault (lui manque); sa tête s'incline; il tombe à terre, étendu de tout son long. » Certainement, l'auteur d'une pareille description avait quelques notions de médecine pratique, et eût-il été plus savant, peut-être que son pédantisme eût nui aux charmes du récit et eût ennuyé plutôt qu'instruit.

L'auteur de la *Chanson* décrit de nombreuses passes d'armes à l'épée: le mécanisme de cette variété de blessure est toujours sensiblement le même: la boîte crânienne est fendue du sommet au menton, et la mort est instantanée, comme dans le combat de Charlemagne et de l'Emir.

Nous avons hâte d'arriver aux soins que réclament ces divers blessés. On ne s'en préoccupait guère, car il n'y a qu'un passage où il est question de pansement, dans tout le poème: quand Turpin est blessé, Roland lui délace son heaume, son haubert; « son blier lui a tout déchiré, aux grandes plaies les morceaux a posés »: le blier était une tunique, le plus souvent de fin tissu; Roland s'en sert à la fois pour l'hémostase par la compression, et pour la contention des organes qui menacent de faire issue: c'est un pansement contentif, autant que compressif.

Nous avons exprimé plus haut les réserves que nous avons jugées nécessaires. Nous n'ignorons pas que le poète ne se fait pas faute de dénaturer parfois la vérité, ou de l'amplifier tout au moins¹; mais de ce qu'il se laisse emporter par son imagination dans certaines descriptions², il ne faudrait pas en induire que tout est faux dans ce qu'il raconte.

Sauf les exagérations, consigne un des historiens les plus autorisés de la féodalité³, « ces récits de guerre et de bataille contiennent, il faut le reconnaître, une foule de traits empruntés à la vie réelle. Le poète n'a pas besoin de se mettre

¹ « ... Même dans les récits de batailles, le poète ne peut s'empêcher d'introduire des traits qui sont de pure fantaisie ou de dénaturer la vérité en l'amplifiant sans mesure... Quand on voit que, dans les poèmes, tous les chevaliers sont d'une force herculéenne; que, d'un seul coup d'épée, ils font voler les bras, les jambes et les têtes; qu'ils coupent l'ennemi en deux, en lui fendant le casque, la tête et la poitrine avec une facilité merveilleuse; quand on voit aussi que les blessés ont une force de résistance incroyable, au point que transpercés, mutilés, le crâne ouvert, ils se remettent en selle et continuent à se battre comme s'ils n'avaient rien senti, on se dit que la fantaisie arrive ici aux dernières limites. » Ach. LUCHAIRE, *La Société française sous Philippe-Auguste* (Paris, 1909), 276.

² « La mêlée s'engage. Rien n'est homérique comme ces combats. Les épieux volent en tronçons, les écus sont fracassés et rompus, l'épée fend les casques, tranche les cuirasses, ne s'arrête point à l'aube de la selle, découpe par la moitié et le cavalier et le cheval. Les coups sont impossibles, surhumains: on y croit pourtant. La candeur du poète, qui y croit le premier, nous gagne à ses mensonges éloquentes. Notre âme s'exalte à cette lecture, notre sang bouillonne; quelque chétifs que nous soyons, nous nous sentons de la race des Roland. » Ch. GIDEL, *Les Français d'autrefois*.

³ Ach. LUCHAIRE, *loc. cit.*

en frais d'imagination : il lui suffit de regarder ce qui se passe autour de lui. Ce qu'il dit de la férocité du batailleur¹, du massacre des prisonniers inutiles (et nous ajouterons : *de la nature des blessures et de la manière dont elles étaient traitées à son époque*), est pleinement confirmé par les documents historiques² ».

¹ Dans la chanson de Garin le Lorrain (contemporaine de Philippe-Auguste), le duc Bégon, arrachant de ses mains les entrailles d'un ennemi qu'il vient de tuer, les jette au visage de Guillaume de Montclin, avec ces mots : « Tiens, vassal, prends le cœur de ton ami : tu pourras le saler et le rôti. » Garin lui-même ouvre le corps de Guillaume de Blancafort, et en retire le cœur, le poumon et le foie. Dans la chanson de *Girart de Roussillon*, il est dit : « Les Bourguignons sont filous et cruels : nous n'avons sergens ni arbalétriers, dont ils n'aient fait un manchot ou *une jambe de bois* » : serait-ce qu'il y eût déjà des appareils de prothèse ?

² « C'est là (dans les Chansons de gestes), qu'à notre sens, on trouvera la peinture la plus exacte de la Chevalerie et des temps chevaleresques. Les auteurs de ces poèmes populaires, dont la sincérité n'est douteuse pour personne, ne pouvaient peindre et n'ont peint en réalité que CE QU'ILS AVAIENT SOUS LES YEUX. » *La Chevalerie*, par LÉON GAUTIER, membre de l'Institut; Préface.



MOSAÏQUE DE LA CATHÉDRALE DE LESCAR.
(XII^e siècle.)

On voit, par cette gravure, que la prothèse des membres existait déjà au douzième siècle : l'hypothèse que nous émettons dans la note 1, de la présente page, n'a donc rien de hasardé.

CHAPITRE VIII

MIRES ET BLESSÉS DANS LES ROMANS DE CHEVALERIE LES PREMIÈRES AMBULANCIÈRES

On vient de voir le parti qu'a su tirer de la Chanson de Roland l'ingéniosité d'un commentateur ; mais il est bien d'autres *Chansons de Gestes* où se découvrent des renseignements, qu'on ne s'attendait guère à y rencontrer, sur les mœurs médicales du haut moyen-âge.

« Les Chansons de Gestes, écrit M. Henri Berthaud¹, dont la monographie nous a facilité notre tâche, racontent, on le sait, toutes les aventures traversées par un héros : celui-ci a de multiples combats à soutenir. Il succombe parfois ; le plus souvent, il est vainqueur, mais non pas sans recevoir de multiples blessures, dont il faut le guérir ; et c'est à cette occasion, que les jongleurs, qui vont de cour en cour, de château en château, chanter les poésies épiques, redisent les coutumes des médecins, qu'ils appellent les *mires*, et ce que l'on savait communément dans le peuple sur les diverses plantes, emplâtres, « entrails », que l'on employait pour soigner les blessés. »

Qu'il s'agisse de poèmes imités de l'antique, « où les héros d'Homère sont transformés en seigneurs féodaux » ; de romans Bretons, où les bardes chantent les exploits d'Arthur ou de Tristan ; de romans d'aventures ou de poèmes héroïques, les scènes ne sont pas rares, qui nous renseignent sur la manière dont on pansait les blessures de guerre, et sur les procédés de traitement alors mis en pratique.

Tantôt c'est un compagnon de lutte qui prodigue les premiers soins à son frère d'armes : Maugis, le noble baron, accourt auprès d'un des quatre fils Aymon, Richard, frère de Renaud, et lave les plaies du blessé avec du vin

¹ *La médecine populaire dans la littérature romane* ; thèse de doctorat en médecine, Paris, 1907.

blanc, puis les panse avec l'onguent magique dont il possède le secret ; ensuite, il le force à ouvrir la bouche et, après lui avoir écarté les dents avec le dos d'un couteau, lui fait avaler un élixir, qui ramène le mourant à la vie. Ce succès encourage Maugis, qui se met en devoir de guérir et Renaud lui-même atteint à la cuisse, et Allart, qui a l'épaule démise, et Richard, tous ceux enfin qui font appel à ses lumières¹.

Mais on ne procédait de la sorte que lorsqu'on manquait de *mires* (ou médecins) ; car ce sont eux qu'on faisait le plus souvent venir.

Les mires lavent les plaies, les couvrent d'onguent et les bandent. S'il y a un membre cassé, ils le lient et y font l'application de leur éternel emplâtre, qu'ils assujettissent avec des linges. Quelques potions à base d'herbes, quelque bon *chaudeau* à la mode de Salerne, quelque dormitif dont la formule s'est perdue, c'est à peu près toute la science de l'époque².

Quand le duc Begon, grièvement atteint, est rapporté dans le camp par ses vassaux, ce sont les mires qui, après lui avoir enlevé son « blanc haubert en treillis », et sa cotte de velours, l'examinent soigneusement et, après examen, prononcent que la blessure n'est pas mortelle. Ils appliquent un emplâtre sur la plaie, saignent le malade, lui recommandent le repos au lit et, grâce à cette médication, remettent le héros sur pied.

Mais celui-ci entre à peine en convalescence, qu'il se précipite à de nouveaux combats ; de nouveau, on le ramène blessé. Les mires promettent cette fois encore la guérison ; mais à la condition qu'on éloignera du chevet du « navré » les femmes présentes qui, par leurs manifestations d'une douleur trop bruyamment étalée, ne peuvent que retarder la guérison³.

Cependant, il en est dans le nombre, de ces importunes qui savent se rendre utiles. Fréquemment elles administrent des soins intelligents autant qu'empressés, et témoignent même de connaissances spéciales, qui ne sont pas sans surprendre en ces temps héroïques. « Elles savaient étancher une plaie et l'entourer de bandelettes, réduire une fracture, saigner et ventouser, composer des élixirs et des potions, oindre les parties malades du suc de bonnes

¹ H. MICHELAN, *Renaus de Montauban ou les quatre fils Aymon*.

² LÉON GAUTIER, *La Chevalerie*, 559.

³ Premiers parla li mires Ascelins : « Faites oster ces gens et departir ; — Si emmenez la belle Béatrix. — Que la grant noise, si m'ait Diex, l'ocit. » *Garins li Loherains*, II, 90.

herbes, dont elles se passaient, de mère en fille, les vertus bienfaisantes. A chaque page des épopées chevaleresques, apparaît une dame ou une demoiselle, « piteusement penchée sur un corps meurtri¹ ».



CHATELAINE APPROCHANT UNE PLANTE (MANDRAGORE) DES LÈVRES D'UN CHEVALIER BLESSÉ.
(Roman de Lancelot du Lac. manuscrit miniature : Ms Français 333; Bibl. Nat.)

Chez l'épouse ou la fille du chevalier, l'amour de la poésie n'exclut pas le sens pratique : elle est un peu pharmacienne, un peu chirurgienne, un peu médecin, comme on peut l'être au ^{xii}e siècle. La vue d'une blessure ne l'effraie pas ; ses petites mains ne craignent pas de se souiller de sang ; elle connaît les recettes de certaines pommades, de certaines mixtures, dont les plantes de son jardin ou les herbes des champs font toute l'efficacité².

Elle ne laisse passer aucune occasion d'exercer ses talents. Qu'on amène au château, quand il n'y a pas d'abbaye dans le voisinage, un blessé, un moribond ; ou que ce soit le seigneur qu'on rapporte des champs de bataille, sur le désir qu'il a exprimé d'être entouré des siens, lors du passage de vie à trépas,

¹ BERTHAUT, *op. cit.*

² Cf. *La Chevalerie*, par LÉON GAUTIER, membre de l'Institut, 367, 558, 755 et *passim*.

la dame et la demoiselle de céans se montreront expertes à le réconforter et, quand sera accouru le mire, elles prêteront leur assistance à l'homme de l'art.

Ce sont là nos premières ambulancières, car elles ne restent pas toujours au manoir et portent secours au besoin sur le lieu même du combat : d'après les *Niebelungendlied*, à la bataille de Sticklertad (1030), Tharnod, blessé à mort, se réfugia dans une grange, où il trouva des femmes soignant les blessés ; tandis que, plus tard, Magnus, le bon roi de Norvège et de Danemark, constatant le nombre insuffisant de médecins pour soigner les blessés de guerre, choisit, pour leur venir en aide, ceux d'entre les soldats qui avaient les mains les plus douces¹.

Dans le *Roman de Thèbes*², où sont racontés les combats d'Étéocle et Polynice, l'un des chefs, Tydée, a été blessé ; qui voit-on à son chevet ? la fille de Lycurgue, qui, après lui avoir administré du « claré », liqueur où entraient du vin d'Espagne, du miel et des épices, oint sa plaie doucement de baume, la bande avec une broderie, en faisant quatre tours par tout le corps ; puis, elle le fait manger et lui prépare un lit de paille, afin qu'il prenne quelque repos.

Dans le roman de *Perceforest*³, une jeune fille, du nom d'Hélène, réduit magistralement une luxation de l'épaule et met d'autant plus de cœur à la besogne, que c'est son propre cousin qui est le « sujet ».

Dans une autre circonstance, l'épouse soigne l'époux ; mais les étrangères ne témoignent pas de moins de zèle que des alliées ou des parentes : Bélise, fiancée du chevalier Otinel, après que celui-ci s'est battu avec le roi des Sarrasins, découvre, avec quelle hâte, on le devine, son fiancé, pour rechercher l'endroit où ont porté les coups.

Dans la nouvelle d'*Aucassin et Nicolète*, Aucassin, tombé de cheval sur une pierre, s'est démis l'épaule ; sa mie seule veut le soigner et réussit à le guérir, rien qu'avec « de l'erbe fresce et des feuilles verdes ».

Les filles et les femmes des barons, des seigneurs, ne croient pas déroger à remplir le rôle d'infirmières ; elles y excellent surtout, quand elles ont suivi les leçons des mires ; il en est, mais c'est l'exception, qui sont allées à Salerne étudier la médecine. Presque tous les mires qui suivent les armées en campagne ont étudié à cette école ; nous aurons à reparler plus tard de ce foyer d'enseignement.

¹ *Les gardes-malades*, par les Drs HAMILTON et F. REGNAULT, 102-3.

² L. CONSTANT, *Le Roman de Thèbes*, I, 91.

³ LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, I, 44.



CHEVALIER BLESSÉ, TRANSPORTÉ DANS UNE ABBAYE, POUR Y RECEVOIR DES SOINS.
(Roman de *Lancelot du Lac*, l. 1^{re}, 36 : Ms. Fr. 343, Bibl. Nat.)

Aux représentants du Christ sur la terre, prêtres, moines, clercs, est dévolue la tâche de relever ceux qui vivent encore, et d'enterrer ceux qui ont rendu leur âme au Seigneur. Ils font l'office de brancardiers, sans se servir de brancards.

Le plus souvent, ils chargent l'infortuné sur leurs épaules ; mais ils se servent aussi des litières¹, ou utilisent le pas tranquille des mulets : Hermenfroï est mis dans une litière, et lorsque le frère de Renaud de Montauban a reçu sa blessure, qui l'empêche de marcher, on pense que la marche à l'amble du paisible animal lui sera moins pénible que le trot du cheval ; mais qu'on ne s'y fie point, il peut arriver que le mulet aille plus vite que le cheval, comme il advint pour Girart de Roussillon².

Dès qu'on apporte aux mires un blessé, sur son *escu voutis*³, ils prennent d'infinies précautions pour le désarmer, afin de lui éviter des souffrances⁴ ; puis, si une source est proche, ils lavent sa plaie à grande eau. Quand ils le peuvent, ils font tiédir cette eau⁵ ; et s'ils ont du vin blanc, c'est cet alcoolique mitigé qu'ils emploient de préférence⁶ : ne peut-on pas voir là une ébauche d'asepsie ?

S'ils ne se sont pas toujours précautionnés de la bienfaisante liqueur, ils n'ont pas manqué d'emporter une bonne provision d'onguents, de ces onguents « surnaturels ou mystérieux » dont malheureusement s'est perdue la recette, et que les mires savaient habilement étendre sur des bandes de toile, bien blanche et bien fraîche.

Presque aussi réputé que le fameux *baume de Fierabras* était ce qu'on nommait alors l'*entret*. Que désignait-on, au juste, sous ce nom ? On appelait ainsi des bandes de toile, enduites de baumes et de liniments, sorte de diachylon, à l'aide duquel on rapprochait les bords des plaies : par extension, on appellera de ce nom, par la suite, toute substance plaquée sur une partie du corps : cataplasmes, emplâtres, onguents, et tout remède en général⁷.

¹ Cf. les romans de chevalerie *Brut*, v. 9119, 9120 ; *Chevalier as deux espées*, v. 2902 ; *Philippide*, de G. LE BRETON, XII, etc.

² *Girart de Roussillon*, cité par L. GAUTHIER.

³ *Girbers de Metz* (BIBL. NAT., ms. fr. 19160, f° 333).

⁴ Les « navrés », dont le haubert est imbibé de sang, souffrent surtout de la soif. L'horrible geignement des blessés domine tous les bruits. « Li navré braient et crient Dieu merci. » *Ogier*, v. 7534.

⁵ *Chevalier à deux espées*, v. 3351.

⁶ *Renaus de Montauban*, 218, v. 30.

⁷ GODEFROY, *Dictionn. de l'ancienne langue française*, art. ENTRET.



UN CHEVALIER OU UN MIRE (?) APPLIQUANT UN TOPIQUE (poudre ou onguent) SUR LE GENOU D'UN PATIENT ROYAL.
(*Lancelot du Lac*: BIBL. NAT., F. FE., 343, f° 103.)

Outre l'*entret*, les mires portaient avec eux des « oignements », pour cicatriser les plaies ou les empêcher d'exhaler une mauvaise odeur; et, lorsqu'ils ne disposaient pas de ces précieux médicaments, ils se servaient des simples, qu'ils étaient allés cueillir directement dans les champs.

Telle herbe a la vertu de calmer la douleur; telle autre, de ranimer un chevalier qui a perdu connaissance. Le plantain, l'ache et le fenouil, mêlés au sel, entrent dans la composition de certains emplâtres. Le « dictame », en infusion, est le plus puissant des vulnéraires; mais plus merveilleuse encore est la plante appelée *Toscane*; et surtout, et avant toutes, la *Mandegloire*, qui guérit tous les maux, sauf la mort, dont rien ne saurait garder.

Lorsque toutes les ressources humaines étaient épuisées, il ne restait plus de recours qu'en le divin Maître, le médecin céleste, qui, seul, peut intervenir dans les cas désespérés.

UN APPAREIL DE PROTHÈSE, AU MOYEN AGE



GROUPE SCULPTÉ DE L'ÉGLISE
DE VEULES-LES-ROSES
(XII^e ou XIII^e siècle)

CHAPITRE IX

LA CHIRURGIE ET L'HYGIÈNE MILITAIRES AUX CROISADES

L'art de guérir, ou plutôt d'aider la nature médicatrice, était trop imparfait aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles, pour qu'on ne fût pas en droit de constater son insuffisance et ses déceptions; c'est parce qu'il connaissait bien les médecins de son époque, que saint Bernard, à son lit de mort, se refusait opiniâtrément à user de leur ministère¹; il fallait être roi pour n'avoir pas le pouvoir de s'y dérober.

Un poète du ^{xii}e siècle² maudit, dans ses vers, les pilules et les sirops, le sucre et le miel des apothicaires; sans doute, ce rimeur satirique se souvenait-il des derniers moments de Louis le Gros, lequel « buvait de plusieurs manières de buvrages et poudres prescrites par les physiciens et par les mires, qui trop le travailloient, si que c'estoit merveille comme il le pouvoit souffrir; car le sain ne le vertueux ne l'eussent pas endurer³ ».

La science médicale de ce temps s'appuie, pour une bonne part, comme l'art culinaire, sur l'épicerie. Les drogues orientales, telles que le girofle, la muscade, le cardamome et le zédoar, la cannelle et le sumac, entrent dans la composition des remèdes. Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on peut se procurer de la thériaque ou des tablettes de rose sèches, réservées aux souverains ou aux grands. Certaines pierres, certains bois précieux sont recherchés, pour leurs vertus curatives ou prophylactiques. Saint Bernard offre une de ces pierres, montée en bague, à l'archevêque de Lyon, l'assurant qu'elle le guérira de ses hémorragies. Saint Louis aime à boire dans une tasse de bois de tamarin, réputé excellent pour prévenir le mal de rate⁴.

¹ FLEURY, *Hist. ecclésiast.*, XVI, 21.

² MÉON, *Fabliaux*, II, 80.

³ *Chronique de Saint Denys*.

⁴ FÉLIBIEN, *Hist. de Saint Denis*, 541; citée par le Vicomte de VAUBLANC, *la France au temps des Croisades*, t. III.

Toutes les propriétés et indications des médicaments sont contenues dans l'*Antidotaire* de Nicolas¹, qui resta, durant tout le moyen âge, « le livre officiel et le guide des médecins et des apothicaires² ».

Comme la pharmacologie, la physiologie est, à cette époque, des plus rudimentaires. « Toute la machine humaine, écrit Gilles de Corbeil, repose sur quatre organes fondamentaux, qui sont : le *cerveau*, le *cœur*, le *foie* et les *testicules*. Les trois premiers seuls sont essentiels à l'homme, puisqu'à la rigueur, l'ablation des testicules n'entraîne pas nécessairement la mort et qu'il en résulte, tout au plus (*sic*), une déformation qui tend à lui imprimer le caractère du sexe féminin ».

C'est le cœur et le foie, plus encore que le cerveau, qui, d'après nos ancêtres, gouvernent le corps; et c'est pourquoi, à leurs yeux, l'examen des urines (pour le foie), et celui du pouls (pour le cœur), doit tout primer. On s'explique que les médecins du moyen âge, basant leur séméiotique sur ces deux ordres d'investigation, aient composé de volumineux traités s'y rapportant.

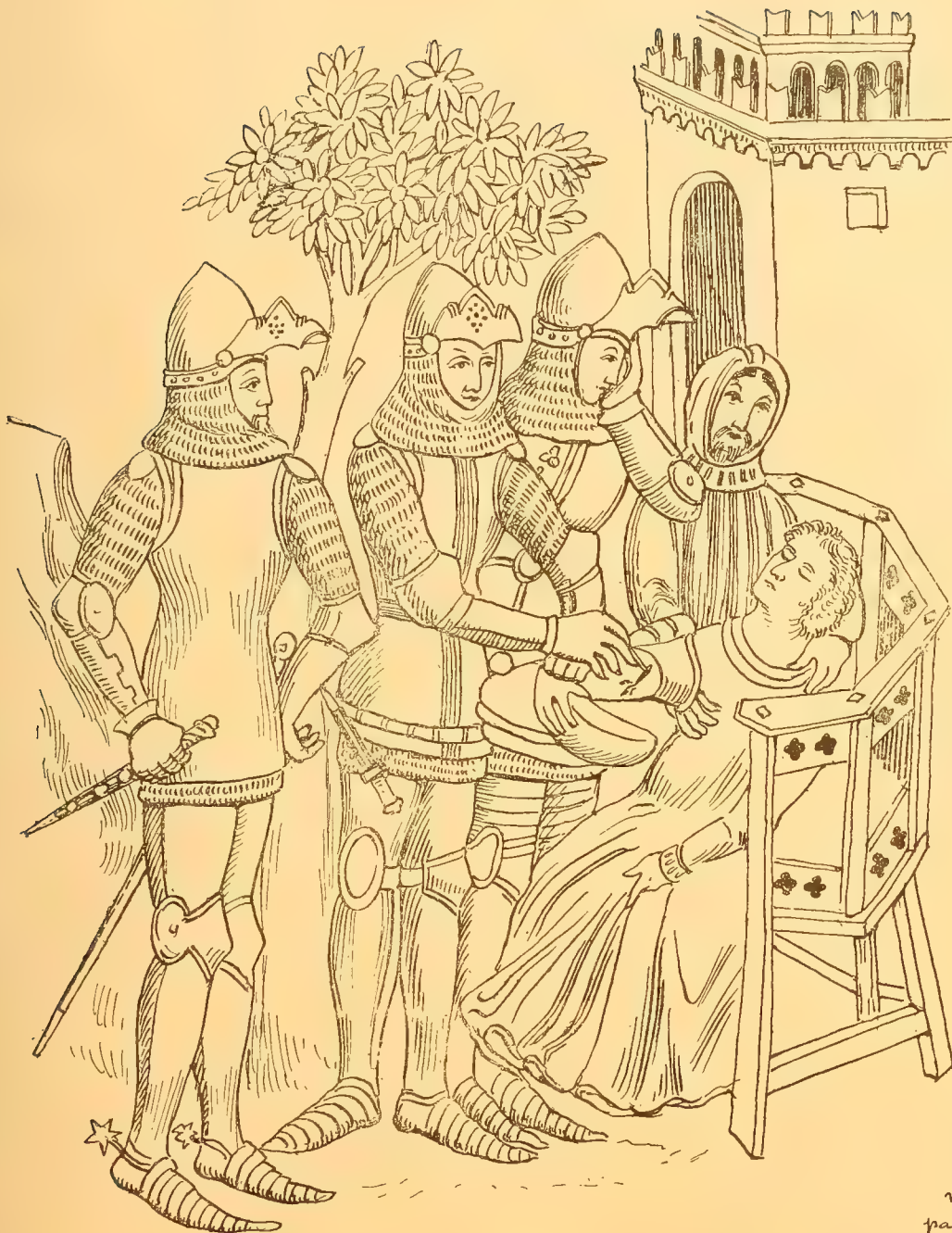
Les « jugements secrets des urines », l'examen des différentes variétés de pouls, tels sont les arcanes de la médecine d'alors. On ne distingue pas moins de dix genres différents de pouls, et chaque variété de pouls a sa signification propre : notons, au passage, la recommandation de toucher le pouls à la main gauche, « la plus rapprochée du cœur », et cette autre, pour le moins singulière, de compter jusqu'à cent pulsations avant de se prononcer.

Une médication est déjà en vogue, qui sera plus tard la panacée à tous les maux : la saignée est entrée peu à peu dans les habitudes hygiéniques de toutes les classes, grâce à une mesure de police dispensant du guet tout bourgeois de Paris qui s'est fait saigner³. Elle est régulièrement prescrite dans les couvents, où

¹ L'*Antidotarium Nicolai* a, dit-on, pour auteur, le médecin salernitain, Nicolaus PRÆPOSITUS; il aurait été écrit, en latin, dans la première moitié du XII^e siècle. Il fut imprimé, pour la première fois, à Venise, en 1471. A l'origine, les formules de Nicolas ont été introduites dans toutes les pharmacopées; elles en ont été éliminées successivement, au fur et à mesure des progrès de la science. Parmi celles qui ont survécu, on cite celles du *miel rosat*, de l'*huile de roses*, de l'*oxymel*, de l'*onguent citrin*, l'*onguent populéum*, l'*onguent brun*, l'*onguent blanc*, etc. L'*Antidotarium* comprend 140 formules, dont 85 seulement ont été traduites. Le Dr DORVEAUX en a donné une édition, avec de nombreuses notes (*L'Antidotaire Nicolas* : deux traductions françaises de l'*Antidotarium Nicolai*; l'une du XIV^e siècle, suivie de quelques recettes de la même époque et d'un glossaire; l'autre, du XV^e siècle, incomplète; Paris, 1896).

² Gilles de Corbeil, par C. VIEILLARD (Paris, H. Champion, 1909), 56, 196.

³ Cf. G. DEPPING, *Le Livre des Métiers*, d'Etienne BOILEAU.



man. f.
page 60

CHEVALIER OU MIRE (?), PRATIQUANT LA SAIGNÉE SUR UNE FEMME ÉVANOUIE.

Cette miniature est doublement intéressante : et pour l'opération elle-même, et pour les indications qu'elle fournit sur le costume des chevaliers.

(Miniature tirée de LANCELOT DU LAC, I, 60: Ms. Fr. 343, *Bibl. Nat.*, Département des Manuscrits.)

l'obligation de mortifier la chair et de remédier aux conséquences de la vie sédentaire, en a fait un principe rigoureux. Les religieux de l'Hôtel-Dieu de Pontoise se font saigner six fois l'an : on leur accorde, à cette occasion, un repas moins austère et un peu de vin¹. On fait aussi un fréquent usage des cautères, et c'est à peu près là tout l'arsenal thérapeutique.

Parmi les clercs se recrutait tout le personnel des carrières correspondant à ce que nous appelons aujourd'hui les professions libérales². Le terme de *clerc* désignait tous les hommes instruits, ou du moins tous ceux qui avaient étudié une ou plusieurs branches des connaissances humaines. Pour le cas particulier de la médecine, non seulement un clerc pouvait être médecin, mais il fallait être clerc pour être médecin, médecin diplômé, s'entend. Ceci ne s'appliquait qu'aux clercs du clergé séculier, car les clercs réguliers n'avaient le droit ni d'enseigner ni d'exercer la médecine : le premier et le second conciles de Montpellier (1162 et 1195) le leur avaient interdit, sous les peines les plus sévères.

Mais il n'est règle qui ne comporte des exceptions : si les archidiacres, curés et simples prêtres ne devaient s'ingérer de « médeciner », les chanoines, diacres et sous-diacres en avaient l'autorisation, sous la réserve de ne pas faire de chirurgie ; surtout, dit le Concile de Latran de 1215, cette partie de la chirurgie qui consiste à brûler ou à inciser : *chirurgiæ partem, quæ ad ustionem vel incisionem inducat*. L'Eglise interdisant aux clercs de verser le sang, il s'en suivit que le chirurgien fut considéré comme accomplissant une besogne vile. Sans méconnaître les services que la chirurgie peut rendre à la médecine, « qui ne doit pas dédaigner de faire appel à ses conseils », Gilles de Corbeil ajoute que celle-ci « ne méprise ni ses usages, ni ne conteste ses mérites, *bien qu'elle se refuse à jouer le rôle infamant de bourreau* (sic) ». L'épithète était dure, elle fut parfois justifiée ; nous n'en donnerons qu'un exemple, mais celui qui se livrerait à de nouvelles recherches pourrait aisément les multiplier.

Un neveu de Richard Cœur de Lion, le duc Arthur, avait fait une chute de

¹ MARTENNE, cité par VAUBLANC, 129 : cf. *Chronique médicale*, 15 janvier 1904, 72 ; art. *Saignée*, du *Dictionnaire historique des Institutions de la France*, par A. CHÉRUÉL, t. II, etc.

² « C'est parmi les clercs que furent toujours choisis les physiciens royaux. Dans les cartulaires du moyen âge, on les voit tous revêtus de dignités ecclésiastiques, et surtout de celle de chanoines des grandes cathédrales. » Dr HENRI BERTHAUD, *Les médecins et chirurgiens des rois Capétiens, du XI^e au XIII^e siècle* (Ext. du *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, 1907, 5).

cheval; l'accident avait déterminé une blessure grave à la jambe. Les chirurgiens se prononcèrent pour l'amputation, mais nul d'entre eux n'osait la pratiquer. « Le duc demanda une hache, la plaça lui-même sur sa jambe, et ordonna à son chambellan de frapper trois grands coups de marteau : ainsi fut exécutée l'amputation. Inutile souffrance; la gangrène avait déjà gagné les régions supérieures : Arthur en mourut¹. »



RUINES DU CHÂTEAU DE CHALUS, EN LIMOUSIN, devant lequel fut tué RICHARD CŒUR DE LION, le 6 avril 1199.
(D'après le *Bulletin monumental*, de A. de CAUMONT, 1848.)

Les chirurgiens auraient-ils mieux réussi, s'ils ne s'étaient prudemment récusés? Même les plus habiles avaient des insuccès à leur actif, témoins ceux qui donnèrent leurs soins à Richard Cœur de Lion, lorsqu'il fut blessé à mort devant Châlus, en Limousin². A dire vrai, les médecins n'étaient pas plus heureux que

¹ DUMOULIN, *Hist. de Normandie*, 476; cf. VAUBLANC, l. c., 134.

² Richard Cœur de Lion fut atteint d'un coup d'arbalète à l'épaule, le 26 mars 1199, et mourut des suites de cette blessure, le 6 avril suivant. Le chevalier qui lança le trait (un carreau d'arbalète) s'appelait Pierre Basile (et non Bertrand de Gourdon); il atteignit le roi des

les chirurgiens. Il en était, cependant, d'instruits parmi ces *mires* ou *physiciens*; notamment ceux qui avaient fait leurs études soit à Montpellier, soit à Salerne.

Tous les clercs qui avaient étudié à Salerne ou à Montpellier prétendaient en remonter à Hippocrate et Galien réunis. On les voyait en tous lieux, avec leurs électuaires et autres drogues, renfermés dans un sac, leurs ventouses à ventouser, leur petit coffre à charpie, leurs instruments et leurs onguents. Quelquefois ils se faisaient accompagner d'une *méralleresse* ou *saineresse*, c'est-à-dire d'une sage-femme reçue en la maison publique, sur la garantie des matrones, « qui savent comment meralleresse se doivent contenir en ladite science¹ ».

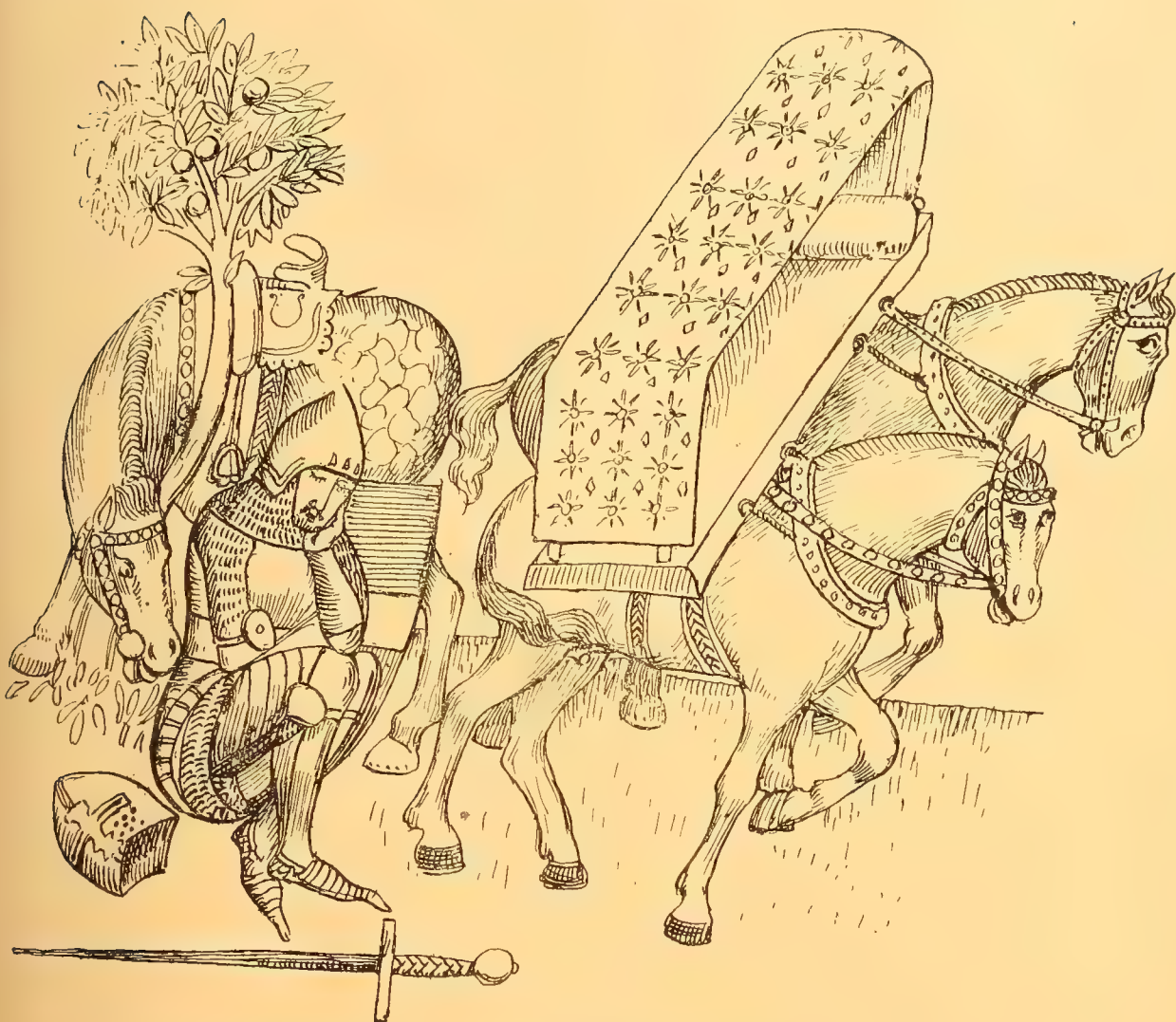
Aux temps que nous évoquons, l'Ecole de Salerne brille de tout son éclat, mais l'enseignement de la médecine y était florissant dès le x^e siècle. Un hasard historique vint fournir à cette école l'occasion d'acquérir une réputation universelle.

Robert, fils aîné de Guillaume le Bâtard, revenant de la Terre-Sainte où il avait suivi Godefroy de Bouillon, avant de se rendre en Angleterre, passa par la Pouille, afin de s'y reposer de ses fatigues. Il avait reçu au bras droit une blessure, qui avait laissé une plaie fistuleuse. Les médecins Salernitains, consultés par l'auguste personnage, déclarèrent que la plaie n'était curable, que si on la faisait sucer² : bizarre préférence donnée sur la succion à la ventouse, que l'on connaissait bien cependant. L'épouse de Robert se dévoua, on peut dire à l'insu du prince son époux, puisqu'elle suçait la plaie chaque nuit, pendant le sommeil de

Anglais à l'épaule gauche, « vers les vertèbres du cou ». D'après Guillaume le Breton (*La Philippide*, traduction française, collection Guizot, t. XII, 142-149), « le coup n'était pas mortel; mais le roi refusa d'écouter les salutaires avis des médecins et de ses amis, et préférant les mauvaises joies de la volupté aux conseils des sages, il attira la mort sur lui sans s'en douter ». Cette « incontinence » du roi, confirmée par d'autres chroniqueurs et historiens, a bien pu hâter la fin du blessé; nous en connaissons d'autres exemples, celui du maréchal Lannes, entre autres (cf. *Napoléon jugé par un Anglais*, par le Dr CABANÈS : conversations de Napoléon avec un chirurgien de la marine anglaise, traduit de l'anglais; Paris, Emile-Paul, 1908, 196). D'après la tradition du pays, c'est du bas château de Châlus (auprès duquel s'est bâtie la ville actuelle), qu'est parti le carreau d'arbalète qui blessa mortellement Richard (*La vérité sur la mort de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre*, par l'abbé ARBELLOT; Paris, 1878; *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. VII (1880), 252).

¹ Réception d'Emmeline-la-Hardie, d'Amiens (DUCANGE, *Gloss.*, IV, col. 679).

² Sur la succion des plaies par la bouche, cf. un curieux article du Dr René MILLON, paru dans la *Chronique médicale*, n° du 15 juin 1897.



Le Chevalier, partant en voyage, ou à la guerre, se faisait suivre de sa litère, transportée à dos de mulets.
(LANCELOT DU LAC. *Bibl. Nat.*, Ms F. Fr., 343, f° 18.)

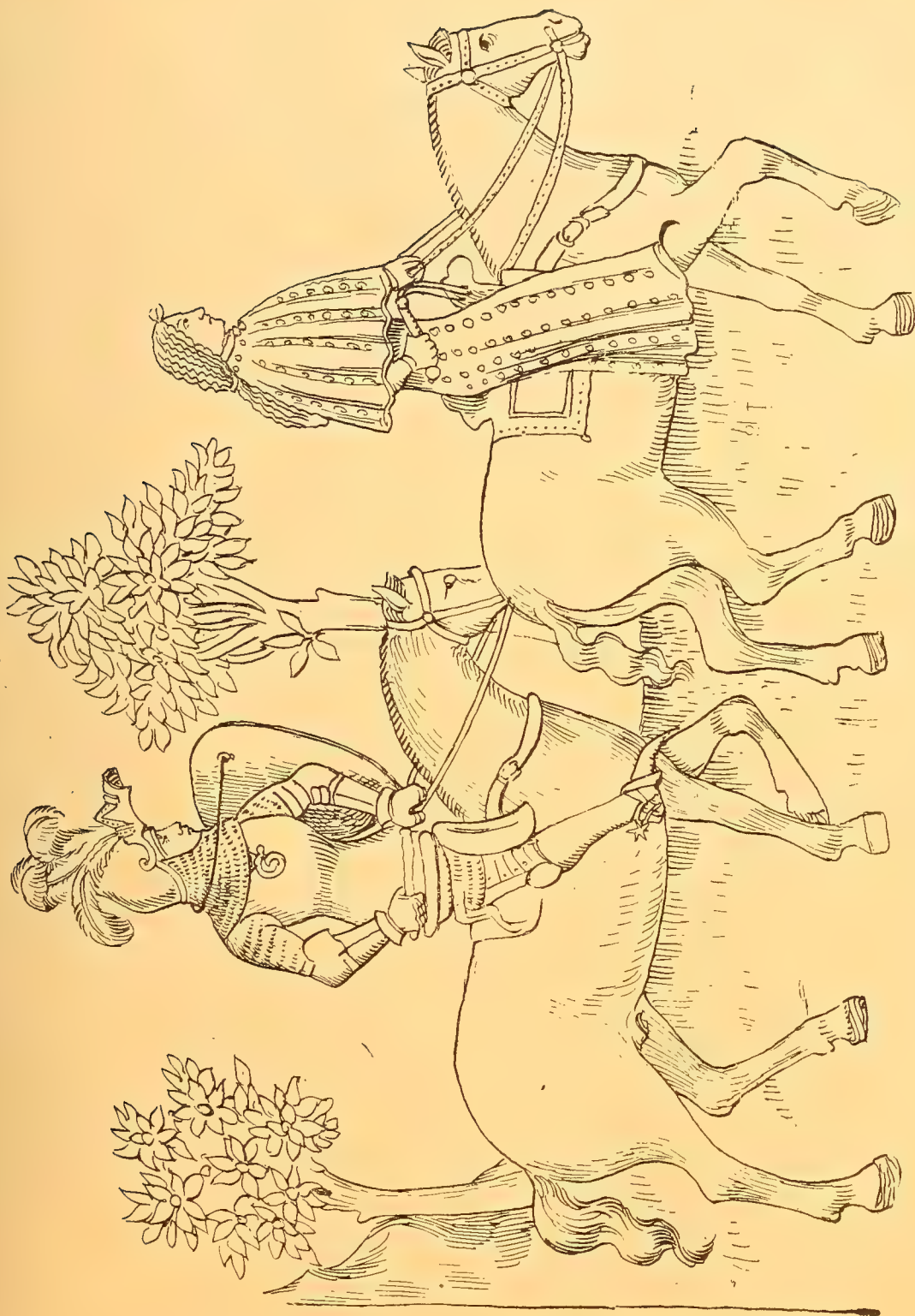
celui-ci. Robert, se trouvant guéri « par un moyen où la formule n'était entrée pour rien, et par la puissance d'une médication domestique »¹, commanda dès lors à l'Ecole de Salerne un recueil de préceptes, dont l'observance lui permit de se passer, en toutes autres circonstances comme en cette dernière, de l'assistance du médecin : ainsi fut publié le fameux poème salernitain, qui porta successivement les titres de : *Flos medicinæ*, *Regimen sanitatis*, enfin *Medicina Salernitana*, *seu de conservanda bona valetudine*. L'Ecole de Salerne était désormais connue dans le monde entier ; mais son importance et sa réputation, elle les dut surtout à l'étude approfondie des auteurs classiques anciens et à la rigueur avec laquelle les maîtres salernitains suivaient l'enseignement du grand ancêtre, du maître des maîtres, Hippocrate.

Au XIII^e siècle, l'Ecole de Salerne connut l'apogée de sa célébrité. Elle était alors devenue le rendez-vous des meilleurs professeurs et des plus studieux élèves de l'Orient, comme de l'Occident ; toutes les nations, toutes les langues, toutes les religions, toutes les conditions s'y rencontraient. Les malades de tous les pays venaient y chercher leur guérison, les princes, leurs médecins particuliers, les Universités, leurs professeurs².

Dans le récit d'un voyage qu'il fit en 1330, Pétrarque appelait Salerne : *Medicinæ fontem ac gymnasium nobilissimum*. Cent ans auparavant, saint Thomas d'Aquin écrivait : *Quatuor sunt urbes cæteris præeinentes : Parisius, in scientiis ; Salernum, in medicinam ; Bononia, in legibus ; Aurelianus, in auctoribus*. Quatre cités prédominent sur toutes les autres : pour les sciences, Paris ; Salerne, pour la médecine ; Bologne, pour l'étude des lois ; Orléans, pour les auteurs. Cet aphorisme n'avait rien d'exclusif, car c'est à Bologne que vivait le premier chirurgien dont s'honore l'Europe moderne : en 1214, Hugues de Lucques s'engageait à servir la commune de Bologne, moyennant une somme de six cents livres, une fois payée ; à ce prix, il devait ses soins gratuits à tous les malades du Comtat, pour les cas ordinaires ; mais, s'il s'agissait de fracture ou de luxation, et que les sujets qui en étaient atteints fussent dans l'aisance, il était en droit de réclamer d'eux une *charretée de bois*, et des riches, une *charretée de foin* ou 20 sous. Hugues

¹ RASPAIL, *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie* (Ecole de Salerne).

² *Histoire de la Chirurgie en Occident*, depuis le VI^e jusqu'au XVI^e siècle, par J.-F. MALGAGNE ; Paris, sans date, mais paru, originairement, en 1840, comme Introduction aux Œuvres complètes d'Ambroise Paré.



FEMME CHEVAUCHANT A CALIFOURÇION, SUIVIE D'UN CHEVALIER PARTANT EN EXPÉDITION. (LANCELOT DU LAC: *Bibl. Nat.*, Ms. F. Fr., 343, f. 49.)

étant en même temps chirurgien des troupes bolonaises, il lui fallut, à ce titre, prendre part, en 1218, avec le contingent de Bologne, à l'expédition de la Terre-Sainte. A cette date, les Croisades avaient commencé depuis plus d'un siècle.

Un moine de Picardie, d'un extérieur minable, mais d'une foi ardente, en passant à Rome, au retour de la Palestine (1094), avait décidé le pontife à faire l'appel aux armes depuis longtemps attendu.

Lorsque, en 1095, le pape Urbain II prêchait à Clermont la délivrance du Saint-Sépulcre, il formulait en ces termes la pensée mère des croisades : « Jusqu'à présent, vous avez entrepris des guerres injustes ; dans vos fureurs insensées, vous avez lancé réciproquement sur vos maisons les traits de l'avarice et de l'orgueil. Maintenant, nous vous proposons des guerres qui portent en elles-mêmes la glorieuse récompense du martyre, qui seront l'objet des éloges du temps présent et de la postérité. »

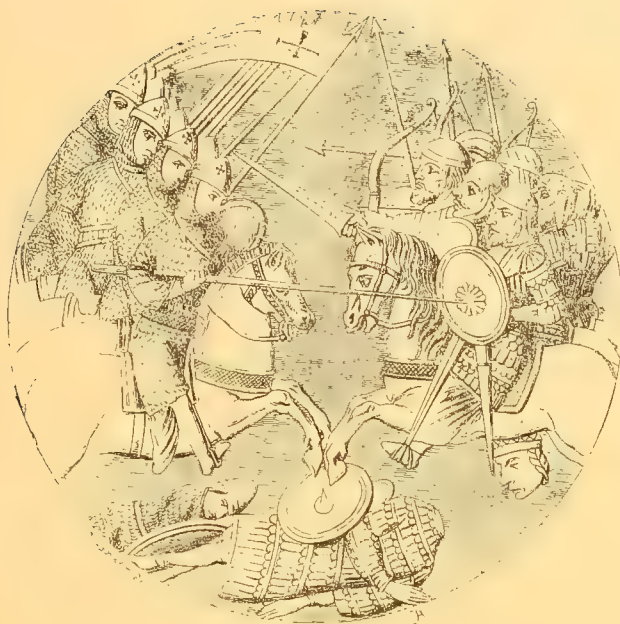
Le désir de marquer un but à la force militaire indisciplinée fut le véritable motif des croisades : « Dieu, dit Guibert de Nogent, suscita les guerres saintes, afin d'offrir de nouveaux moyens de salut aux chevaliers et aux peuples qui, à l'exemple des anciens païens, s'entre-déchiraient et se massacraient les uns les autres. Avant que les peuples se fussent mis en mouvement pour cette grande expédition, le royaume de France était livré aux troubles et aux plus cruelles hostilités. C'étaient sans cesse et partout des brigandages, des incendies, des attaques sur le grand chemin, des combats dont le seul mobile était une cupidité effrénée¹. »

En France, le verbe entraînant, l'éloquence sauvage de Pierre l'Ermite, n'eut pas de peine à soulever le peuple ; la guerre sainte fut résolue au cri mille fois répété de *Dieu le veut* !

Dès ce jour, tous font le serment solennel de marcher à la conquête de la Palestine et, en signe de cet engagement, chacun s'empresse de fixer sur sa tunique, son manteau ou son bonnet, à l'épaule droite ou au front, une croix d'étoffe rouge, en mémoire de celle qu'avait portée le crucifié : d'où les noms de *Croisé* et de *Croisade*.

Un clerc d'Orléans, nommé maître Berthier, détermine un grand nombre

¹ GUIBERT abbatis, *Gesta Dei per Francos*, liv. I et II.



BATAILLE ENTRE LES CROISÉS ET LES SARRASINS, près d'ASCALON.
(D'après un vitrail de l'Eglise de Saint-Denis.)



ÉPIISODES DES CROISADES, d'après les vitraux de Chartres.

Ces trois gravures sont extraites de l'*Hist. de France*, de BORDIER ET CHARTON, d'après les documents originaux. t. I, pp. 368 et 369

d'hommes à se croiser, par la publication d'une chanson latine, dont le refrain était :

*Lignum crucis,
Signum ducis,
Sequitur exercitus;
Quod non absit,
Sed precessit,
In via Sancti Spiritus*¹.

Ducs, comtes, évêques, clercs, hommes libres et serfs se mettent en route, obéissant à une inspiration commune. Riches comme pauvres, citadins comme paysans, abandonnent sans regret leurs biens ou leurs terres, et, pour subvenir aux dépenses du voyage, vendent à vil prix tout ce qu'ils possèdent.

La faiblesse du sexe, pas plus que les infirmités de l'âge, ne comptent à cette heure ; les vieillards se placent dans les rangs, aux côtés des tout jeunes gens.

Des familles entières chargent sur leurs chariots leurs pénates et leur mobilier. Les paysans qui n'ont point de chevaux ferment leurs bœufs et les attellent à des voitures à deux roues, où ils s'installent avec toute leur maisonnée et leur bagage : celui-ci est chargé sur des mulets, qui portent des tentes, des lits de camp. (V. fig. de la page 81.) Chaque baron a ses coffres et ses coffrets, qui renferment ses armes de rechange, ses vêtements, son petit trésor. Tout à l'arrière, viennent, en clopinant, les malades, les fatigués ; puis, suivent les lourdes voitures, où se sont juchées pêle-mêle les femmes qui ont voulu se mêler au cortège. De temps en temps, deux ou trois jours de repos sont nécessaires, pour faire prendre haleine aux hommes et aux bêtes.

Comme toutes les grandes agitations, les Croisades donnèrent lieu à de tristes excès ; elles eurent aussi leur côté de ridicule et d'exagération. On vit des Croisés, qui ne savaient pas leur chemin, se mettre sous la conduite d'une chèvre, persuadés que Dieu la guiderait. Une femme de Cambrai, ne possédant qu'une oie, la chassait devant elle sur la route de la Judée ; et le bruit se répandit que la Providence destinait les oies elles-mêmes à la rédemption de Jérusalem !

Il n'est pas jusqu'aux malfaiteurs de toute espèce qui n'aient trouvé là l'occasion d'expier leurs méfaits ; le caractère sacré de l'expédition ne leur assurait-il pas d'avance le pardon de leurs crimes ?

¹ *Erat quidam clericus dictus magister Berterus Aurelianensis, qui ad crucem accipiendam multorum animos excitavit, dicens : Lignum crucis, etc. (Roger de HOVEDEN, Ann., 639.)*

On n'a pas évalué à moins de six cents mille le nombre des premiers Croisés.

Rudes guerriers, mais habitués à une vie aisée, certains Croisés avaient pris soin de s'entourer de tout ce qui pouvait charmer les ennuis d'un long voyage¹.

Des joueurs de trompettes, de cors et de toute espèce d'instruments, entretenaient la bonne humeur de l'armée. On faisait halte dans les sites riants, sur le bord des rivières limpides. Sous les tentes et pavillons, brochés d'or, on plaçait les lits de repos incrustés d'ivoire, drapés d'or et de peintures. Ces lits, garnis de coussins brodés, environnés de courtines de pourpre, avaient pour couvertures des peaux de chats de France, de Numance ou de Zamora, fourrures presque aussi recherchées que celles des rats étrangers.

Les croisés aimaient à s'étendre sur ces moelleuses pelleteries. Pendant qu'ils se délassaient, quelques-uns des nombreux bestiaux que l'armée trainait à sa suite tombaient sous le couteau des bouchers. Les maîtres d'hôtel et chefs de cuisine ordonnaient le repas. Les rôtisseurs embrochaient de monstrueux quartiers de bœuf ou de mouton. Pour varier la chère, aussi bien que pour goûter les plus vifs de leurs plaisirs, les chevaliers lâchaient leurs faucons, ou pêchaient avec des nacelles et de grands filets, dont ils avaient eu la précaution de se munir en partant. Ce passe-temps n'était pas inopportun, car il y avait bien des bouches à nourrir².

Ce fut, tout d'abord, une cohue sans chefs ni discipline, qui ne tarda pas à se livrer à des violences, à des exactions, pillant, massacrant tout ce qu'elle rencontrait sur sa route. Les armées régulières ne commencèrent à être organisées et ne se mirent en mouvement que plus tard.

Aux premiers jours du printemps de l'an 1097, les colonnes de l'armée chrétienne arrivaient sur les rives orientales du Bosphore et, le 15 mai, elles investissaient Nicée. Cette ville tombée, les Croisés poursuivirent leur marche vers Antioche. Le siège d'Antioche ne dura pas moins de sept mois³; les chrétiens

¹ « Dans l'insouciance que produisaient les fatigues d'une si longue expédition, chacun, négligeant l'usage des Francs, avait cessé de se faire la barbe : l'évêque du Puy prescrivit aux chrétiens de se raser, de peur d'être pris pour des Turcs. » Le troubadour Arnould de Marsan recommandait de ne laisser croître ni la barbe ni les cheveux. (*Ensenhamen* (xii^e siècle) : *Choix de pièces des troubadours*, par RAYNOUARD, t. VI, 43).

² E. de LA BÉDOILLIÈRE, *Mœurs et vie privée des Français*, t. III, d'après les Œuvres de saint Bernard et autres ouvrages contemporains.

³ Godefroy de Bouillon et les premiers croisés français connaissaient le jeu d'échecs : au siège d'Antioche, en 1097, quand ils s'apprêtent à recevoir dans leur camp les envoyés du

y entrèrent en vainqueurs, mais la moitié de leur armée avait péri : la famine, le typhus, joints à la rigueur de l'hiver, l'avaient décimée.

On dut sacrifier toutes les bêtes de somme, manger les chevaux ; la faim devenant de plus en plus pressante, on en vint à se nourrir d'herbes, qu'on arrachait autour du camp, de cuir vieux de six années.

En même temps, le climat accablait les Croisés de ses rigueurs ; à un été brûlant avaient succédé un hiver glacial, des pluies diluviennes dont les garantissaient mal des tentes en lambeaux : n'était-ce pas un ensemble de conditions des plus favorables pour l'éclosion et le développement de ces maladies « pestilentiellles » dont parlent les chroniqueurs de l'époque ?

Était-ce la vraie peste, ou désignait-on sous ce vocable générique toute sorte d'affections de caractère épidémique ? On a, en tout cas, la preuve que la dysenterie sévissait dans l'armée des Croisés.

Pendant qu'ils se reposaient de leurs fatigues et de leurs privations dans Antioche, enfin conquise, une épidémie, plus meurtrière que les précédentes, éclatait parmi eux. Selon la relation d'un contemporain, tandis que les pèlerins, vainqueurs des Barbares qui les assiégeaient, jouissaient d'une grande abondance de vivres et de toutes les choses dont ils avaient besoin, un nouveau fléau vint les accabler dans la ville d'Antioche, et la mortalité devint telle qu'il périt une innombrable quantité de chrétiens, tant nobles et grands que gens du menu peuple. L'armée chrétienne se réduisit à un tel point que, pendant près de six mois, il ne se passa presque pas de jour sans que 150 ou 130 individus au moins, tant nobles que vilains, ne rendissent le dernier soupir. Le nombre de ces victimes s'éleva à plus de cent mille¹. Quel était ce terrible fléau, on ne saurait, d'après ces médiocres renseignements, en préciser la nature ; avec d'aussi insuffisantes données, il serait oiseux de se livrer à des conjectures.

Après la prise d'Antioche, une nouvelle victoire ouvrit la route de Jérusalem ;

prince de Babylone, « ils parent leurs tentes d'ornements divers ; ils prennent des dés et des échecs ». De leur côté, les infidèles oubliaient, en faisant manœuvrer les pions, les conjectures les plus graves. L'amiral turc, apercevant au loin l'armée des croisés, va trouver à la hâte le soudan de Perse, et lui dit : « Pourquoi joues-tu aux échecs ? Voilà les Français qui viennent ! » Les échecs faisaient fureur en France aux XII^e et XIII^e siècles, et il n'est guère de chanson de gestes où ils ne soient mentionnés (De LA BÉDOLLIÈRE, *loc. cit.*).

¹ ALBERT D'AIX, livre III, 271 (Cité par ERNEST MARCHAND, *Etude historique et nosologique sur quelques épidémies et endémies du Moyen Age* ; thèse de Paris, 1873).

les croisés aperçurent la cité de David, au lever du jour, le 10 juin 1099. Malgré leur impatience de pénétrer dans la ville sainte, ils durent attendre un mois avant d'y pouvoir entrer.

Le premier blessé de marque que signalent les historiens des Croisades, Baudouin, avait reçu, devant Jérusalem, un coup de lance à la cuisse et aux reins ; il eut une hémorragie abondante, qui détermina une syncope ; on le plaça sur un brancard. Grâce à l'habileté des médecins, et surtout à sa forte constitution, il guérit de cette plaie réputée mortelle et fut bientôt en voie de convalescence.

Godefroy de Bouillon¹ ne fut pas moins heureux : blessé dans une chasse à l'ours, il eut la chance d'en réchapper, grâce aux soins qu'il reçut des praticiens les plus experts en leur art. Mais « ce pieux chevalier du Christ » ne devait dépasser que de cinq années la destinée de l'Homme-Dieu, pour lequel il avait sacrifié sa vie.

Godefroy mourut âgé de 38 ans ; son existence se terminait avec le siècle, en 1100. Fut-il empoisonné par une pomme de cèdre, que lui offrit l'émir de Césarée ? Mourut-il, comme d'autres l'ont cru², d'une mélancolie secrète, quand il vit où avaient abouti ce prodigieux effort de la chrétienté et les flots de sang répandu ? La pénurie de documents qu'on possède sur cette fin n'autorise pas une conclusion plus affirmative.

La deuxième croisade (1147-1149) ne fournit rien de saillant au point de vue médical. Le roi de France était alors Louis VII. Le monarque, parti avec 80.000 hommes, parvint jusqu'à Constantinople, après avoir traversé l'Allemagne et la Hongrie, mais il perdit une partie de son armée, par suite de maladies.

Personnellement, Louis VII, dit *le Jeune*, eut toute sa vie affaire à la médecine et aux médecins. Une première fois, on appela en consultation les praticiens les plus célèbres à son chevet : ils déclarèrent, d'un commun accord, que sa maladie était due à la trop longue continence du roi³. On lui proposa de la rompre avec une jeune

¹ Avant d'être blessé, Godefroy avait mis à mal nombre d'ennemis. Sur le pont d'Antioche, il avait frappé transversalement un Turc à la naissance du bassin : le tronc, dit un historien, tombait à terre, pendant que le cheval, désormais sans guide, emportait les jambes à travers la campagne. Sans doute, à cette époque, les coups étaient assénés avec une force musculaire dont nous avons perdu le secret. Seul, le haubert pouvait prévenir d'aussi terribles entailles ; encore ne fallait-il pas que les destriers, entraînant leur cavalier dans leur chute, le missent à la merci de l'ennemi.

² GUIBERT DE NOGENT, cité par VAUBLANC.

³ Rappelons, à ce propos, le traitement qui fut appliqué, au dire de l'historien de la

vierge ; il repoussa la proposition avec une vertueuse indignation ¹. Plus tard, il se fit envoyer des drogues du Levant, des tablettes de roses et de violettes, et des sucreries, pour combattre « la chaleur du foie ».

Son père et prédécesseur, Louis, dit *le Gros*, n'était qu'héritier royal, quand il présenta les symptômes d'une maladie grave. La belle-mère du prince fit venir des magiciens, les sollicita par les plus grandes promesses et fit prendre un poison à son beau-fils, pour le faire mourir. Celui-ci dut s'aliter et, pendant quelques jours, il ne put ni manger, ni dormir. Tous les archiâtres avouaient leur impuissance devant le mal, quand un homme à la longue chevelure vint de Barbarie et essaya son habileté médicale sur le moribond, qu'on croyait perdu. Par la volonté de Dieu, et à la grande jalousie des médecins présents, il réussit. L'héritier du trône entra en convalescence, mais pendant toute sa vie il demeura pâle. Quel était ce médecin hirsute ? Orderic Vital, dont nous avons reproduit le texte, ne nous apprend rien d'autre sur lui que ce qu'on vient de lire. Trente-six ans plus tard, le roi Louis VI mourait de la dysenterie rebelle qu'il eut toute sa vie, en dépit des potions repoussantes et des poudres amères qui lui furent administrées par ses archiâtres.

Louis le Gros, au lieu d'entreprendre des expéditions lointaines, avait groupé, contre l'empereur d'Allemagne menaçant, toutes les forces militaires du pays. « L'armée royale, divisée en cinq corps, soutenue par une arrière-garde que commandait le comte de Flandre, présentait cette fois un aspect régulier et s'organisait pour le combat. Louis prit même des mesures de prévoyance, pour assurer des rafraîchissements aux hommes et un *lieu de repos aux blessés* ² ». Cet essai d'or-

première croisade (ALBERT D'AIX); à des croisés piqués par des serpents ; mais, ici, nous devons recourir au latin, seule langue qui brave l'honnêteté. « Similiter et aliam edocti sunt medicinam, ut vir percussus sine mora coiret cum muliere, cum viro mulier, et sic ab omni veneni tumore liberarentur utrique. » Les rapports sexuels employés comme moyen de se débarrasser d'un virus infectieux, voilà qui n'est pas banal !

¹ Ce même traitement fut proposé à Louis VIII. Guillaume de Puylaurens (*Historia Albigensium*), racontant la mort de ce prince, à la suite d'une dysenterie aiguë, rapporte le moyen thérapeutique dont voulurent user les archiâtres, pour faire tomber la fièvre : « Le délire se présentant rarement dans la dysenterie pure, les médecins, comme jadis ceux de Louis VII, rapprochèrent ce trouble cérébral de l'excessive continence du roi. Le spécifique prescrit à Louis VIII fut une jeune vierge, belle et attrayante. Mais le prince, comme son aïeul, ne voulut pas pêcher contre sa conscience : il respecta la jeune fille et la renvoya, en lui donnant une dot pour la marier convenablement. »

² Achille LUCHAIRE, dans l'étude consacrée aux premiers Capétiens (*Hist. de France*, de LAVISSE, chap. V, liv. III : le prestige de la royauté capétienne).

ganisation méritait d'être tiré de l'oubli ; le texte qui l'établit ¹, il convient de le noter, remonte à 1124 ; il en est peu de plus anciens.

Franchissons une étape demi-séculaire et ne marquons que les événements principaux, simplement pour jalonner le chemin parcouru.

Les rois d'Angleterre et de France se sont décidés à demander la croix (1187) ; l'archevêque de Reims a mis entre les mains de Philippe-Auguste la pannetière et le bourdon de pèlerin

En vue de l'expédition qu'on va entreprendre, il est défendu « de porter, à partir de la fête de Pâques, du vair, de l'écarlate et du gris, des étoffes de sabelline et des habits découpés ; de blasphémer ou de jurer ; de s'adonner aux jeux de hasard ; de manger au même repas de plus de deux sortes de viande ; et d'admettre aucune femme dans l'armée ², à l'exception de quelques lavandières bien famées. On voulait ainsi remédier aux abus qui s'étaient produits lors de la première croisade, où des filles de mauvaise vie avaient suivi les armées en quantité considérable, en même temps que nombre de charlatans, qui vendaient aux croisés des remèdes secrets, des baumes, des onguents ³.

Dans cette troisième croisade, les femmes se montrèrent au moins égales en courage et en vaillance aux hommes. Quand Saladin assiégea Berzieh, une femme mit en mouvement une machine qui lançait des pierres, manquant rarement leur but ⁴. Devant Saint-Jean-d'Acre, les Sarrasins trouvèrent, parmi les prisonniers, trois femmes qui avaient combattu à cheval ; ils les reconnurent en les dépouillant de leurs armures. Dans la funeste journée de Tibériade, d'autres femmes se battirent comme des chevaliers.

¹ Voici le texte, tel qu'il a été donné par M. Luchaire : « Provisum est etiam ut ubicumque exercitus, apto tamen loco, certamen inirent, et carri et carrete aquam et vinum fessis et sauciatis deferentes instar castellorum in corona locarentur, ut a labore bellico a vulneribus (c'est-à-dire *propter vulnera*) defitientes, inibi potando ac ligaturas restringendo fortiores, indurati ad palmam optinendam concertarent. » SUGER, *Vie de Louis le Gros*, éd. MOLINIER (dans la Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, chap. XXVII, 104 ; cf. l'édition Guizot, t. VIII, 127).

² De nombreuses femmes étaient parvenues à suivre les armées, la plupart sous des costumes masculins (*Gesta Urbani*, II, *Histor. de Fr.*, t. XIV, 684 ; ALBERT D'AIX, Collection Guizot, t. XX, 37).

³ M. A. CORLIEU, *La Médecine aux Croisades*.

⁴ MICHAUD, *Hist. des Croisades*, t. VI (notes).

Cette croisade offre une physionomie différente des expéditions précédentes. On ne constate pas le même fanatisme, la même haine entre les ennemis qui se trouvent en présence ; des sentiments d'humanité commencent à se faire jour. En voici deux traits qui sont cités par les historiens ¹.

Le successeur de Godefroy de Bouillon, Baudouin, voyait avec compassion les souffrances d'un infidèle ; malade lui-même, il ne voulut point que son médecin blessât un Sarrasin captif, dans le but d'étudier la cause intérieure d'une affection analogue à celle dont il souffrait. Ce héros compatissant fit suspendre la marche de son armée, pour ne pas abandonner une femme turque qui accouchait, et il lui donna son manteau pour la couvrir ².

L'armée des croisés se composait de 200 000 hommes. Philippe-Auguste arriva devant Acre le 13 avril 1191. Richard Cœur-de-Lion, après s'être emparé de Chypre, y parvenait deux mois plus tard. Acre se rendit le 12 juillet.

Frédéric Barberousse était mort avant d'avoir pu rejoindre ses alliés. Les deux rois de France et d'Angleterre tombèrent malades presque en même temps. Le mal dont ils furent atteints se caractérisait par la chute des cheveux et des ongles : était-ce la lèpre ou la syphilis ? Les deux opinions ont été soutenues, sans que, de part ou d'autre, des arguments convaincants aient été produits. Quoi qu'il en soit, les deux monarques guérèrent. Richard Cœur de Lion mourut le premier, huit ans après (1199), nous avons dit dans quelles circonstances ³ ; quant à Philippe-Auguste, il ne succomba qu'en 1223.

Philippe-Auguste fut assisté, dans sa dernière maladie, par son médecin, Jean de Saint-Gilles, parfois appelé Jean de Saint-Alban, ou encore Jean de Saint-Quentin. Tout habile qu'il fut, cet archiâtre ne put empêcher la mort de saisir le Roi ; celui-ci, d'ailleurs, aurait, dit-on, hâté sa fin par une imprudence diététique.

Philippe-Auguste souffrait, depuis onze mois, d'une infection malarienne ; il

¹ VAUBLANC, t. II, 155.

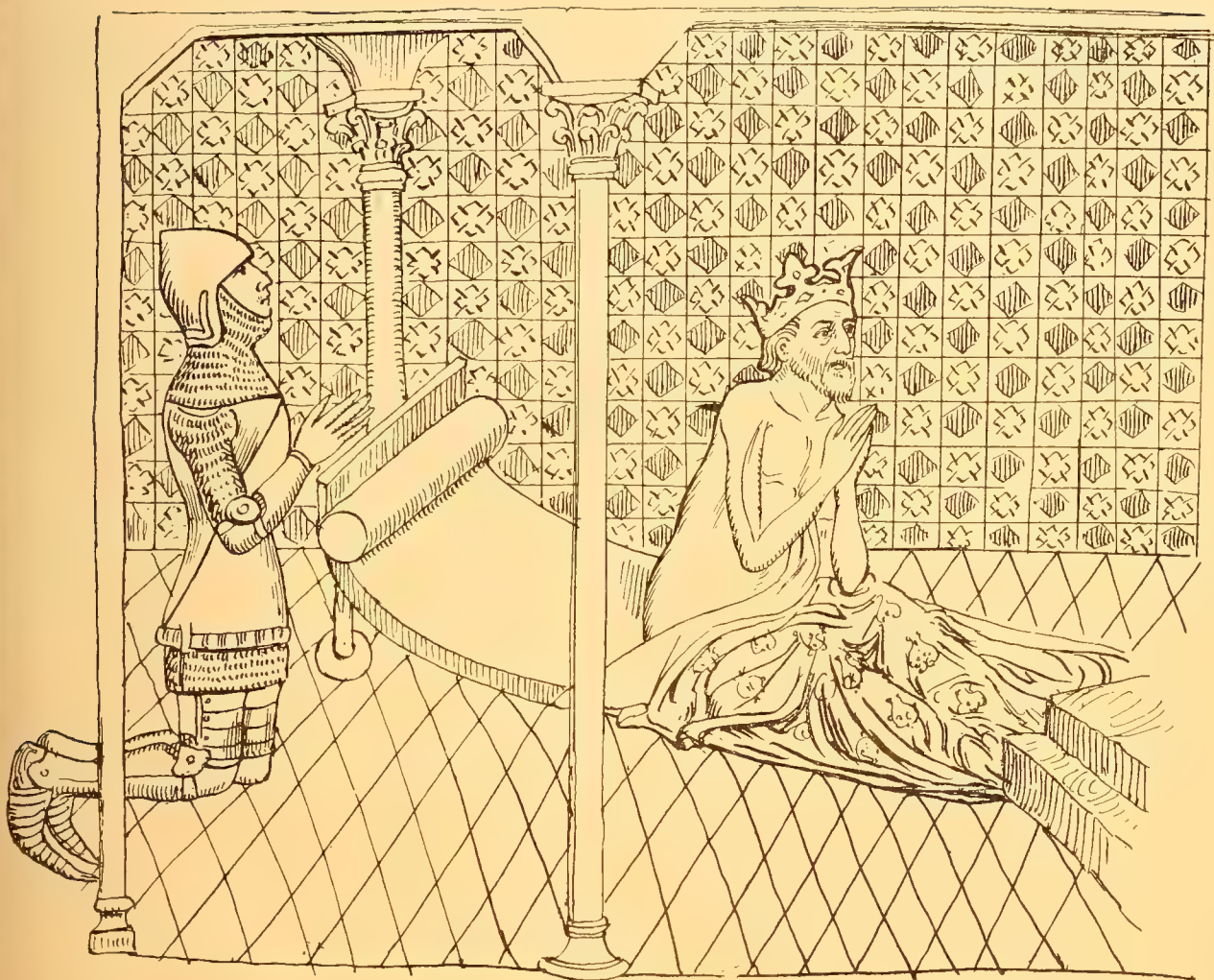
² GUILLAUME DE TYR, liv. X, ch. 11.

³ C'est seulement vers la fin du XII^e siècle que les deux professions de médecine et de chirurgie furent distinctes l'une de l'autre. ainsi que l'atteste Guillaume le Breton, qui, parlant de la blessure reçue par Richard Cœur-de-Lion, en 1199, dit que les chirurgiens élargirent la plaie pour en retirer le fer, tandis que les médecins appliquaient les pansements :

Interea Regem circumstant undique mixtim,
 Apponunt medici fomenta secantque chirurgi
 Vulnus, ut inde trahant ferrum levioris periclo (a).

a) *Hist. litt.*, IX, 192.

LA MORT D'UN ROI



Cette miniature, extraite de *LANCELOT DU LAC*, et qui représente la mort d'un roi, témoigne, après bien d'autres documents, que les plus grands personnages couchaient nus dans leur lit.

(*LANCELOT DU LAC*, *Bibl. Nat.*, Ms. F. Fr., 343, f° 24.)

[L'auteur de *Lancelot du Lac* serait un chanoine de Londres, du nom de Gautier Mar, qui vivait à la fin du *xiii^e* siècle.]

avait été saigné après un nouvel accès de fièvre quarte et, d'après le conseil de ses médecins, il devait s'abstenir de ses aliments accoutumés ; mais, se sentant mieux, il n'observa pas la diète qui lui était ordonnée, et il rendit l'esprit à Mantes, la veille des ides de juillet, un samedi, dans la 45^e année de son règne et la 59^e de son âge¹. Il fut remplacé par Louis VIII.

Le successeur de Louis VIII s'annonçait comme un jeune prince à l'âme pieuse et ardente. Malgré son état maladif², il ne rêvait que de reconquérir le royaume du Christ et d'exterminer l'infidèle. En proie à ses souffrances, Louis IX disait à ceux qui l'entouraient : « Je ne boirai ni ne mangerai jusqu'à ce que j'aie à l'épaule la croix d'outre-mer. » En conséquence, il fit mander l'évêque de Paris et le requit de le « croiser » : l'évêque prit un lacet de soie, le mit en croix, s'agenouilla devant le roi et le lui remit. Le roi prit le morceau d'étoffe, l'approcha de ses yeux, puis le fit attacher à son épaule ; cette opération terminée, il s'écria avec feu : « Sachez de vrai que je suis guéri ! »

Dès que le roi eut pris la croix, « il ne voulut plus porter menus vair ne gris, ne écarlate, ne étriers, ne éperons dorés ; ses robes étaient de camelin ou de pers, et étoient les fourrures de ses mantelines et de ses robes, de peaux de garnates (genettes, sorte de civettes) et de jambes de lièvre ». C'était une marque de faveur insigne que de recevoir de la main du monarque des chappes que le bon roi avait ornées d'une croix, mais les seigneurs qui en étaient gratifiés se trouvaient ainsi voués par surprise à la délivrance de la Terre-Sainte : c'est à cette occasion que Saint Louis fut appelé « l'adroit pêcheur d'hommes ».

Les préparatifs de cette croisade, la septième³, furent poussés avec la plus grande activité ; le roi s'embarqua au port d'Aigues-Mortes. Nous renvoyons

¹ *Chronique anonyme de Tours.*

² Ce fut une affection dangereuse qui mit Saint Louis à deux doigts de la tombe, et sa guérison devait être obtenue au prix d'un vœu quelque peu inconsidéré, celui d'une croisade. « Il avait, dit Joinville, ainsi comme Diex vout, que une grans maladie prist le roy à Paris, dont il fu à tel meschiefs, si comme on le disoit, que l'une des dames qui le gardai, le vouloit traire le drap sur le visage et disoit qu'il estoit mors. » *Hist. de Saint Louis*, édition de WAILLY.

³ La cinquième Croisade, accomplie par Jean de Brienne, roi de Jérusalem et André II, roi de Hongrie, avait été marquée par une maladie contagieuse qui sévit dans Damiette. « On trouvait des cadavres dans les maisons, dans les chambres à coucher et sur les lits. Il régnait une puanteur intolérable, le spectacle le plus affreux. *Les morts avaient tué les vivants.* » L'historien qui rapporte ces faits, Jacques de Vitry (livre III, 278, collection Guizot) appelle cette maladie la peste ; toutefois, les Croisés ne la rapportèrent pas en Europe, ce qui nous

au récit de Joinville pour les détails de l'expédition ; nous n'en retiendrons que ce qui concerne l'état sanitaire de l'armée, la santé de saint Louis, et les médecins qui lui donnèrent leurs soins.

Arrivées dans l'île de Chypre, les troupes des Croisés furent décimées par une maladie pestilentielle, qu'on a supposé être le typhus¹. A la suite d'un violent engagement devant Damiette, il y eut quantité de tués et de blessés : on a signalé, parmi ces derniers, un seigneur du nom de Gautier d'Autresche, qui fut soigné par « les *physiciens* et *chirurgiens* de l'ost ». N'est-ce pas la preuve qu'il y en avait déjà dans les armées ?

Une maladie occasionnée par la famine et l'insalubrité de l'air, et par les déplorables conditions d'hygiène dans lesquelles se trouvaient les Croisés, ne tarda pas à sévir. Outre que la nourriture était des plus insuffisantes, il n'y avait d'autre boisson que l'eau impure du Nil. Le scorbut allait trouver un terrain tout préparé.

Nous vint, écrit Joinville, en son naïf mais savoureux langage, une grant persécution et maladie en l'ost ; qui estoit telle que la chair des jambes nous desséchoit jusqu'à l'os et le cuir nous devenoit tanné de noir et de terre à la ressemblance d'une vieille houze qui a été longtemps macée derrière les coffres. En oustre, à nous autres qui avions cette maladie, nous venoit une autre persécution de maladie en la bouche, de ce que nous avions mengié de ces poissons, et nous pourrissoit la chair d'entre les gencives, dont chacun estoit horriblement

laisse un doute sur l'étiquette donnée au fléau. Le même narrateur parle d'une autre « peste », contre laquelle les médecins se déclarèrent impuissants ; mais, cette fois, il s'agit, à n'en pas douter, d'après la description des symptômes, du scorbut : « une douleur soudaine s'emparait des pieds et des jambes ; aussitôt après, les gencives et les dents étaient attaquées d'une sorte de gangrène, et le malade ne pouvait plus manger. Puis l'os de la jambe devenait horriblement noir ; et, ainsi, après avoir souffert de longues douleurs, pendant lesquelles ils déployèrent une grande patience, un grand nombre de chrétiens allèrent dans le sein du Seigneur. Quelques-uns étant parvenus à gagner le printemps, se guérèrent alors par l'effet des chaleurs. » Comme le remarque le Dr Ern. Marchand, tous les auteurs sont d'accord pour attribuer à Joinville la première mention, et à la croisade de Saint Louis la date certaine d'apparition d'une maladie que les temps modernes ont trop appris à connaître ; or, le passage que nous avons cité démontre qu'il faut restituer à Jacques de Vitry la priorité en cette matière, et reculer d'une cinquantaine d'années la première épidémie authentique de scorbut. C'est au même Jean de Vitry que nous devons la description d'une affection, qui survient rarement sous forme épidémique, l'héméralopie ; son texte ne laisse prise à aucune équivoque : « la famine amena, parmi les habitants de Damiette, diverses espèces de maladies. Entre autres incommodités qu'ils eurent à supporter, *la nuit ils étaient comme frappés de cécité* et ne pouvaient rien voir. »

¹ CORLIEU, la Peste d'Athènes (*Revue scientifique*, 1884).

puant de la bouche. Et à la fin gueres n'en échapoient que tous ne mourussent. Et le signe de mort que l'on y congnoissoit continuellement estoit quand on se prenoit à saigner du neys, et tantoust on estoit bien assuré d'estre mort de brief ¹.

Ailleurs, Joinville dit :

Il venoit tant de char morte es gencives à nostre gent que il convenoit que barbiers ostassent la char morte, pour ce que ils peussent la viande mascher et avaler. Grans pitié estoit d'oïr brèrre les gens parmi l'ost ausquiez l'en copoit la char morte; car ils beoient aussy comme femmes qui travaillent d'enfants ².

Le roi fut victime de l'épidémie régnante; au scorbut vint s'ajouter la dysenterie, « à tel point qu'il fallut lui couper le fond de ses braies, tant de fois il descendoit pour aller à la garde-robe ³ ».

Outre la dysenterie, Saint Louis eut à lutter toute sa vie contre deux autres manifestations pathologiques : un érysipèle à poussées récidivantes, et le paludisme; il avait contracté cette dernière affection lors de la campagne qu'il entreprit, en 1242, contre les Anglais, en Poitou et en Saintonge.

Quand Louis IX s'embarqua pour la huitième croisade, il était dans un tel état de faiblesse qu'il avait grande peine à se tenir sur son cheval. Le 17 juillet 1270, il abordait à Tunis.

La dysenterie, les fièvres pernicieuses, le typhus des camps produisirent, dans les rangs des Croisés, d'effroyables ravages. C'est qu'aussi les précautions les plus élémentaires étaient négligées : au lieu de disséminer les soldats, on les rassem-

¹ JOINVILLE, *Histoire de Saint Loys*, édition de 1617, 121. Joinville avait été blessé, mais sa blessure ne paraît pas avoir eu de suites graves; il avait cependant reçu un « coup de glaive entre les deux épaules. » Il en fut promptement guéri, car il put assez rapidement remonter à cheval, et suivre « le roy touz coste à coste. » Il fut beaucoup plus malade après avoir bu de l'eau polluée : les hémorragies, la stomatite fongueuse, les taches purpuriques et ecchymotiques des jambes, la sécheresse de la peau, montrent clairement que c'est le scorbut qui l'atteignit. Transporté à Acre, Joinville eut dans cette ville une idée au moins singulière, pour l'époque : *il prit des bains*, « pour se laver de l'ordure et de la sueur qu'il avait apportées de la prison. » Un bain au XIII^e siècle, comme moyen thérapeutique, dans la convalescence d'une affection aiguë : Joinville se montra en cette circonstance un novateur. Joinville ajoute même ce détail que, dans l'eau, le cœur lui faillit et qu'il se pâma (s'évanouit). L'habitude lui manquait.

² JOINVILLE, *Recueil des Historiens de France*, 237.

³ CORLIEU, d'après GUILLAUME DE NANGIS, *Chronicon*, 205; CAROLI ANDEGAVENSIS, *Fragmenta*, 170.

QUELQUES ÉPISODES DE LA VIE DE LOUIS IX
(D'après les anciens vitraux de la sacristie de l'abbaye de Saint-Denis.)



Le Roi instruit ses enfants. Le Roi fait pénitence de ses fautes.



Le Roi donne la sépulture à des restes humains. Le Roi assiste des lépreux.



Départ du Roi pour la Croisade. Le Roi, prisonnier.



Mort de Saint Louis. Miracles de Saint Louis.

(Gravures extraites de l'*Histoire de France*, d'Henri BORDIER et Ed. CHARTON. t. I, pp. 374, 375.)

blait tous au même endroit, et encore dans des marécages ! Cependant, on avait eu l'idée plus heureuse de dresser la tente royale dans un lieu exposé aux vents. Le soir, on y faisait des fumigations, avec un mélange d'ambre, de pois chiches, de lupins, préalablement macérés dans du vin, et qu'on projetait ensuite sur des charbons ardents. Les aliments destinés à la table royale étaient saupoudrés de coriandre, *bouillie dans l'eau*, puis desséchée et pulvérisée¹.

Aux blessés on donnait, le matin à jeun, dans du vin ou de l'eau, une cuillerée de poudre de *Polygonia minor*, qu'on remplaçait, si on supposait la flèche empoisonnée, par un mélange de semences de citrons (1 partie) et de scolopendre (2 parties). Pour rendre l'eau potable, on croyait qu'il suffisait d'y écraser quatre amandes ou quatre fèves. On se doute que d'aussi pauvres recettes ne réussirent point à enrayer l'épidémie régnante.

Le roi ne tarda pas à payer tribut à la maladie ; au bout de quelques semaines, après des alternatives d'amélioration et de dépression, Saint Louis succombait, âgé de 55 ans et 4 mois².

Parmi les « physiciens » qui avaient accompagné le saint roi en Orient, on a souvent cité, mais à tort, semble-t-il, Jean Pitart³. Il n'y aurait eu auprès de saint Louis qu'un chirurgien, Pierre de Soissons, et une « physicienne », maitresse Hersend ; encore suppose-t-on que cette physicienne ne prit part à la septième croisade que pour aider aux couches de la reine Marguerite de Provence qui, à Damiette, donna le jour à un fils, prénommé *Tristan*.

¹ Saint Louis observait rigoureusement les prescriptions de l'hygiène ; on ne saurait être plus modéré qu'il ne l'était dans le boire et le manger : « De la bouche fut-il si sobre, dit Joinville, que oncques jour de ma vie je ne loy divisier nulles viandes, aussi comme maint riche home font ; ainçois manjoit patiemment ce que ces queus (cuisiniers) li appareilloit et metoit on devant li... Son vin trempoit par mesure, selon ce qu'il veoit que li vins le fesoit souffrir. »

² Voici comment Joinville décrit la maladie qui emporta le roi Louis IX devant Tunis : « Une maladie le prist dou flux du ventre (et Philippe, son fils aîné, fu malade de fievre carte avec le flux dou ventre que le roy avait), dont il accoucha au lit et sentit bien qu'il devoit par tens trespasser de cest siècle à l'autre. » Le fils de saint Louis, en raison de son âge et d'une plus forte constitution que son père, guérit ; mais saint Louis fut emporté par le mal, sa constitution étant tout à fait délabrée.

³ Jean Pitart ne figure pas sur les états de la Cour avant 1292 ; il ne put, par suite, accompagner saint Louis à la Croisade. Sur ce chirurgien, M. Antoine THOMAS a publié une très substantielle monographie (Cf. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, janvier-février 1916, 95-111).

Les médecins et chirurgiens, que l'on présume avoir pris part à la dernière expédition de Saint Louis¹, étaient Dudes, de Laon, maître Martin, et Pierre de la Broce.

Par le traité de chirurgie le plus connu de l'époque, nous sommes renseignés sur la nature des blessures et la manière dont chirurgiens et barbiers durent pratiquer leur art pendant la longue période des Croisades.

L'auteur de ce traité, Henri de Mondeville, faisait partie, en 1301, du service médical de la maison du roi Philippe le Bel ; il conserva sa charge jusqu'à la mort de son souverain. Il fut également chirurgien de son successeur, Louis le Hutin². Ses fonctions ne consistaient pas seulement à veiller sur la santé du monarque, il était tenu de l'accompagner dans ses expéditions guerrières ; il put ainsi faire ample moisson d'observations. Ce furent surtout les doctrines de son maître, Théodoric (qui professait à Bologne), sur la cure des plaies, que Mondeville fit connaître et vulgarisa dans notre pays, « contre la volonté et l'avis de tous, en particulier des médecins ».

Les blessures que les chirurgiens avaient à soigner étaient généralement produites par le glaive, la lance, le javelot, l'arbalète³, la masse d'armes ou les pierres.

¹ Sur les médecins et chirurgiens de Saint Louis, v. les trois feuillets de A. CHÉREAU (*Union médicale*, mai 1862).

² H. de MONDEVILLE avait coopéré à l'embaumement de deux rois : Philippe-le-Bel et Louis le Hutin. A propos de ce dernier, on a donné trois dates différentes pour sa mort : c'est au 5 juin 1316 qu'elle doit être reportée (V. une savante dissertation de M. Jules VIARD, sur la « date de la mort de Louis X Hutin », parue dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tome LX, 1899).

³ L'arbalète, très employée en France, mais inconnue aux Orientaux, produisit sur eux autant d'impression qu'en causèrent aux Caraïbes les mousquets des Espagnols. Anne Comnène décrit avec effroi cette *barbare machine* : « Celui qui s'en sert, dit-il, se couche à la renverse, et, appuyant les pieds sur le demi-cercle, tire la corde avec les deux mains. Vers le milieu de cette corde, il y a un tuyau en forme de demi-cylindre, de la grosseur d'un trait. On y place des flèches fort courtes, garnies de fer. Lorsqu'on lâche la corde, le trait s'échappe avec une irrésistible impétuosité ; non seulement il perce un bouclier, mais encore une cuirasse et un homme ; on prétend même qu'il traverse des statues de bronze. Voilà l'arbalète, invention réellement diabolique, imaginée pour la destruction des hommes (a). » Les arbalétriers lançaient des carreaux. « Ce sont, dit un contemporain, des flèches empennées, de l'épaisseur d'un pouce, longues d'une coudée, armées d'une pointe de fer à quatre faces. Elles percent partout

Quelle que fut la nature du projectile, il se produisait le plus souvent une hémorragie, accompagnée ou non de syncope ; c'est celle-ci d'abord que l'on devait traiter. Les moyens conseillés à cet effet étaient, pour la plupart, ceux-là même dont on userait aujourd'hui.

Si le chirurgien voit quelqu'un tomber en syncope, il lui jettera aussitôt violemment de l'eau à la face, jusqu'à ce qu'il revienne à lui ; s'il n'a pas d'eau à sa disposition, il tirera fortement les cheveux des tempes du malade et lui parlera haut comme s'il le querellait ; il l'appellera plusieurs fois de son nom dans l'oreille, et le frappera de ci de là, lui donnera un soufflet, lui frictionnera les extrémités, provoquera l'éternuement ou le vomissement avec une plume ou avec le doigt, secs ou trempés d'huile et d'oxymel, il lui mettra des aromates sous les narines ¹.

Pour arrêter l'écoulement de sang, nos ancêtres se servaient, dans le but d'obturer les vaisseaux, d'étoupes trempées dans une sorte de pâte obtenue avec du blanc d'œuf et une poudre astringente, à base de chaux vive, d'encens et de sang-dragon. Cela suffisait pour les petites veines et artérioles ; pour les vaisseaux de plus grosses dimensions, ils recouraient à la cautérisation.

S'ils ne pouvaient enrayer l'hémorragie par aucun de ces procédés, ils enfonçaient une aiguille avec du fil sous chaque extrémité de la veine ou de l'artère, puis le fil était noué et serré fortement : ils faisaient, en somme, de l'acupressure.

Comme topique des plaies, on employait surtout l'huile ; d'autres recommandent de les laver avec du « vin fort, aussi chaud que le patient peut le supporter ».

Une fois la plaie débarrassée des « objets fichés » et des autres corps étrangers, « on doit, avant de foment, réunir et suturer les lèvres ». On fera ensuite des coussinets et des compresses d'étoupes, qu'on trempera dans le vin, « avec lesquels on fomentera légèrement la plaie et les parties voisines ; on les exprimera et, une fois exprimés, on les appliquera sur la plaie, en les comprimant un peu.

Pour les plaies du cerveau, les chirurgiens avaient déjà fait cette constatation, qu'elles n'étaient pas toujours mortelles. Théodoric rapporte qu'il a vu guérir

où elles frappent, traversent parfois du même coup deux hommes placés l'un derrière l'autre, avec la cuirasse et les vêtements, et pénètrent même dans la pierre (b).

(a) Anne COMNÈNE, cité dans la *Bible des Croisades*, 3^e partie, 391.

(b) Hist. des Patriarches d'Alexandrie : *Bible des Croisades*, 1^{re} partie, 455.

¹ *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville*, édition NICAISE, 243.

un homme qui avait perdu « la partie postérieure du cerveau, environ un tiers, dans laquelle se trouve la faculté de la mémoire : c'était un faiseur de selles ; il n'en perdit pas son art ». Et Mondeville ajoute que, pour sa part, il a extrait souvent de la substance du cerveau un trait auquel adhérait une quantité notable de substance cérébrale, ressemblant à du fromage blanc et mou (*sic*), et qu'il réussit à obtenir la guérison, par la méthode de Théodoric, « sans causer de grandes douleurs, non sans avoir une grande inquiétude ».

Pour l'extraction des traits, la pratique chirurgicale était assez mal définie. Les anciens avaient pour principe de n'extraire un « corps fiché » que si l'opération était facile ; s'ils ne le pouvaient sur l'heure, ils l'abandonnaient.

Théodoric et ses élèves étaient d'avis qu'il faut considérer, avant de procéder à l'extraction, à quelle profondeur le trait a pénétré ; dans quelle partie du corps ; s'il est plus ou moins accessible ; s'il est situé dans une région plus ou moins dangereuse ; quelle est la nature du trait, barbelé ou non barbelé, etc.

Quant à la manière d'extraire les dards, « fichés dans les corps d'hommes qui ont des armures », il faut savoir que « les uns adhèrent fortement à l'armure, les autres moins fortement ; de plus, ces traits ou apparaissent hors de l'armure, ou n'apparaissent pas. S'ils apparaissent, c'est suffisamment ou insuffisamment ; si c'est suffisamment, ou bien ils sont petits, ou bien ils sont grands ». Et la conduite du chirurgien était différente, selon ces divers cas.

On a dû se demander si toutes les interventions chirurgicales, que nous venons de passer en revue, étaient ou non précédées d'une anesthésie préalable. Henri de Mondeville n'en parle pas et, vraisemblablement, on ne connaissait pas encore un moyen d'assoupir le patient avant de l'opérer ; toutefois, au rapport de Gui de Chauliac, disciple de Mondeville, il semble qu'on ait eu recours aux soporifiques, du moins de son temps. Ici il convient de reproduire le texte original, en raison de l'importance de la découverte ; le voici littéralement :

Sunt qui (chirurgici) dant *medicinas obdormitivas*, ut patientes non sentiant incisioem, velut opium, succus morellæ, hyoscyami, mandragoræ, cicutæ, lactucæ. Imbibunt in eis spongiam novam, et permittunt eam ad solem exsiccari ; et quando est necesse, mittunt illam spongiam in aqua calida et dant eam ad odorandum tantum *usquequo patientes capiant somnum*. Et postea, cum alia spongia, in aceto infusa, *naribus applicata*, expergefaciunt ut evigilent eos.

On imprégnait donc, selon ce texte très explicite, une éponge de sucs de plantes soporifiques (opium, morelle, jusquiame, mandragore, ciguë, laitue) ; on la

faisait sécher au soleil; et, lorsque l'occasion se présentait de s'en servir, on plongeait l'éponge dans l'eau chaude, afin de dissoudre tous les sucs ou extraits desséchés; puis on la mettait sous les narines du patient, jusqu'à ce que le sommeil le gagnât¹. C'est de l'anesthésie sans doute un peu primitive, mais c'est de l'anesthésie tout de même. On réveillait le sujet avec une autre éponge, imbibée de vinaigre et placée sous le nez; ou bien, on lui mettait du jus de rue et de fenouil dans les narines et les oreilles.

Croirait-on que la ligature des vaisseaux se trouve pareillement décrite dans le traité de Henri de Mondeville, qui en reporte tout le mérite à Lanfranc, de Milan? Lorsqu'une hémorragie ne pouvait être arrêtée par les topiques, les poudres, les escharotiques, on avait recours à la ligature immédiate du vaisseau. On incisait la peau, de manière à mettre à découvert l'artère intéressée; on attirait au dehors avec des pinces, ou même avec un crochet (*uncinus*), l'extrémité du tube; on le tordait (*torquere, contorquere*, disent les textes); on le liait, puis on réunissait par suture les lèvres de la plaie; et on laissait les fils pendre au dehors; enfin, on enlevait ces derniers, lorsque les bourgeons charnus avaient pris un développement suffisant.

Chereau, qui nous révèle ces particularités, ajoute, en manière de conclusion : « On ne fait guère mieux aujourd'hui, si ce n'est que l'on généralise un moyen qui n'était employé que lorsque d'autres, d'une valeur très inférieure, avaient été mis inutilement à contribution ».

Un pas de plus, et l'application de la ligature des artères dans les amputations sera découverte.

¹ *Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, roi de France*, par Achille CHEREAU (Paris, 1862); ext. du XXV^e vol. des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*.

CHAPITRE X

LA CHIRURGIE ET LES CHIRURGIENS MILITAIRES

DU QUATORZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE

Combien de fois a-t-on répété que le service médical des armées n'a été régulièrement organisé qu'au dix septième-siècle ! Si on entend par là qu'il n'a pas existé de corps constitué, recruté et salarié par les gouvernements, et spécialement chargé d'assurer à l'armée régulière les secours dont elle avait besoin, rien n'est plus exact ; on aurait, cependant, tort de croire que les troupes étaient privées de tout soin médical.

Sans doute il fut un temps, — ceux qui nous ont suivi depuis le début en sont déjà instruits — où les guerres avaient un tel caractère de férocité, que le parti vainqueur ne s'embarrassait guère des blessés ; ceux-ci trouvaient un asile soit dans les moutiers du voisinage, soit dans les couvents : la châtelaine ou le moine les recueillait. Il y avait, dans les manoirs comme dans les monastères, bonne provision de baumes et d'onguents, à l'application desquels de nobles dames ne se montraient pas le moins expertes ; et comme le dit un historiographe qui nous a habitués à de plus graves propos¹, « souvent en pansant la blessure d'un jeune et vaillant damoiseau, elles en recevaient une dont il leur était plus difficile de trouver le remède ».

Il y avait, pourtant, des chirurgiens suivant les armées, dès cette époque ; mais seuls, les rois et quelques seigneurs en avaient à leur service. Ceux-ci, du moins certains d'entre eux, avaient un médecin ou un chirurgien attaché à leur hôtel ; et ce praticien avait, entre autres devoirs, celui d'accompagner le maître

¹ Mémoire couronné par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Mâcon, en 1812, sur la question suivante : « Les anciens avoient-ils des établissements publics en faveur des indigens, des enfans orphelins ou abandonnés ; des malades et des militaires blessés ; et, s'ils n'en avoient point, qu'est-ce qui en tenoit lieu ? », par M. PERCY et M. WILLIAUME. Paris, 1813.

dans ses expéditions; parfois, les commandants de troupes réclamaient les services temporaires d'un médecin ou d'un chirurgien. Au temps où les armées ne se composaient que de bandes rassemblées par les seigneurs, pour des coups de mains ou de courtes expéditions, cette organisation imparfaite pouvait suffire.

Les simples soldats se contentaient des soins grossiers et intéressés de quelques-uns de leurs camarades qui se vantaient de posséder des secrets. C'étaient surtout, particularité notable, des soldats allemands qui s'ingéraient de panser les blessés. Ils débitaient, en outre, des amulettes, des emplâtres, des breuvages contre les venins. « Des espèces de charlatans suivaient aussi les armées, et par des conjurations, des breuvages mystérieux, ou bien par simple application de laine et d'huile, ou de feuilles de choux, traitaient tous les genres de blessures, fondés sur ce que Dieu a mis une partie de sa puissance dans les paroles, les plantes et les pierres ¹. »

Il y avait, en outre, des mires, opérant pour leur propre compte et par spéculation; chacun d'eux avait son topique et son arcane, qu'il vantait de son mieux.

Des moines, appartenant, pour la plupart, aux ordres mendiants, pratiquaient le même métier; on avait coutume de les appeler « frères » : d'où est venu le vocable méprisant de *frater*, appliqué à certains empiriques.

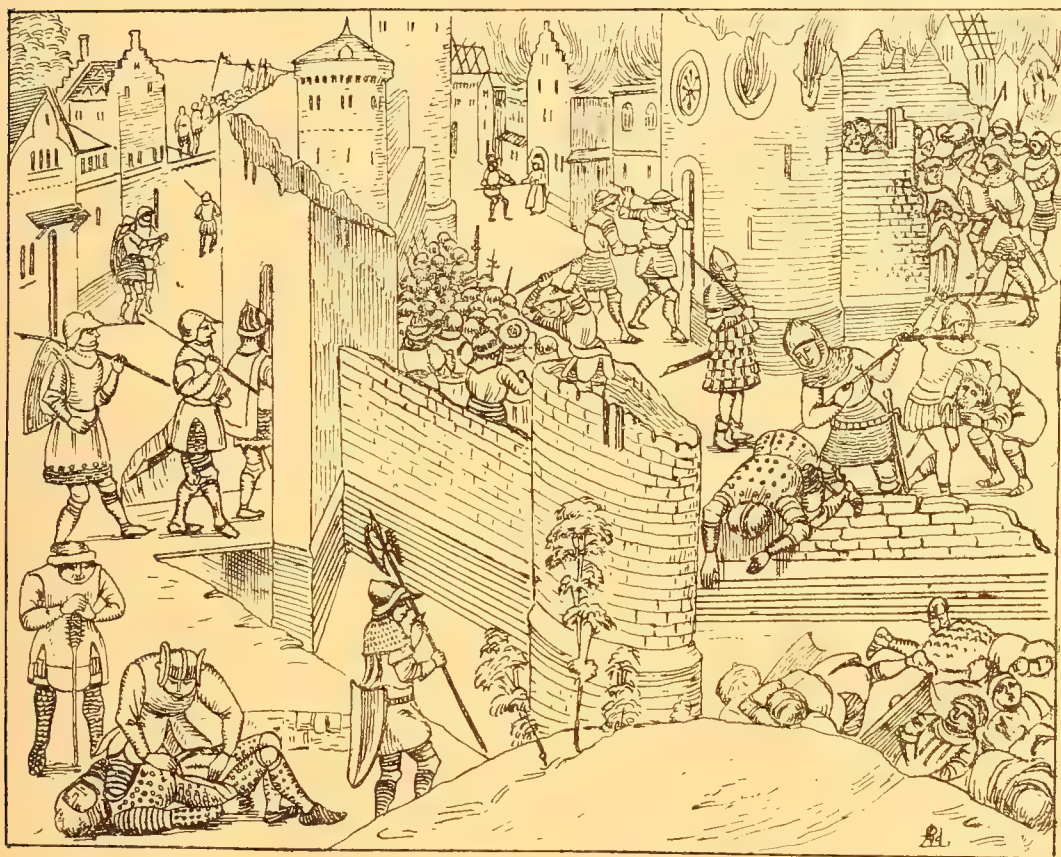
Il y eut encore une catégorie de guérisseurs dont la fonction était de sucer les plaies des soldats, comme le faisaient les *psylles*, chez les anciens ².

Quant aux vrais chirurgiens, ils étaient d'autant plus estimés qu'ils étaient en plus petit nombre, et que leur habileté les faisait davantage rechercher. Froissart, entre autres, a conté comment, à la bataille de Poitiers (1356), « Messire James d'Andelée,

¹ GUIDON. CAULIACI (Guy de Chauliac, *Chirurgia magna*, capitulum singulare, 7 cité par PERCY et WILLIAUME, 93, n.).

² Un chirurgien de Valognes, contemporain de Garengéot, le sieur de LA MORTE, nous dit, comme, du reste, nous l'avait appris DIONIS, qu'à son époque (xvii^e et xviii^e siècles), il était de mode de faire sucer les plaies de poitrine, et qu'il y avait à chaque duel un suceur de profession. Cette succion avait même eu parfois, nous dit-il, de si merveilleux résultats (bien entendu, lorsqu'il n'y avait pas eu de gros vaisseaux ouverts), que beaucoup de personnes les attribuaient au diable, et qu'un curé refusa l'extrême-onction à un blessé qui avait été traité ainsi. Le Dr JARNOÛEN de Villartay, qui nous dévoile ces particularités, dans sa thèse sur « Garengéot, sa vie, son œuvre » (Paris, 1889), ajoute ce détail : « On sait que les rabbins pratiquent aussi la succion dans la circoncision; mais ils ont souvent réussi à tout autre chose qu'à arrêter le sang avec ce procédé d'un autre âge; aussi, le Consistoire israélite de Paris, frappé du danger de cette opération, vient-il de la supprimer (mai 1888) ».

par l'aide de ses quatre escuyers, se combattit tousiours au plus fort de la bataille et fut durement navré (*blessé*) au corps et au visage ; et tant que force et alaine lui purent durer, il se combattit et alloit tousiours en avant : et tant qu'il fut moult empesché : adonc sur la fin de la bataille le prindrent ses quatre escuyers qui le



UN CHIRURGIEN OPÉRANT SUR LE CHAMP DE BATAILLE.
(D'après un manuscrit à miniatures : *Bibl. de l'Arsenal*, Ms 5 089, p. 128.)

gardoyent et l'emmenèrent moult faible et fort navré au dehors de la bataille delèz une haye pour lui un petit refroidir et éventer. Si le désarmèrent le plus doucement qu'ils peurent et entendirent à ses playes bander et coudre les plus périlleuses... »

Un peu plus loin, le chroniqueur parle d'un écuyer français qui, après avoir transpercé les deux cuisses d'un chevalier anglais, se mit en devoir de le panser : « A donc tira Jehan (l'écuyer se nommait Jehan de Hellenes) son espée du che-

valier (car elle étoit restée dans la plaie) si demoura la playe toute ouverte : mais Jehan *la lia et banda bien fort* : et fit tant qu'il le remit sur son coursier : si le mena tout le pas ce jour jusques à Chastellerault : illec séjourna plus de quinze jours pour l'amour de luy et *le fit médeciner*¹. »

Il est question, chez le même chroniqueur, de ces chirurgiens qui prétendaient, avec des paroles, étancher le sang²; nous les retrouverons au seizième siècle : dans Brantôme, il est parlé d'un « maitre Doublet », avec lequel nous ferons plus ample connaissance, et qui faisait toutes ses cures avec du simple linge blanc et de l'eau venant de la fontaine ou du puits, mais qui s'aidait de « *sortilèges et paroles charmées* »³, comme il y a encore force gens aujourd'hui qui l'ont vu et l'assurent⁴.

Il y avait, cependant, déjà depuis longtemps des chefs militaires qui avaient de véritables chirurgiens attachés à leurs personnes. Quand Philippe de Valois emprunta aux Génois, en 1337, quarante galères, dont il avait besoin pour la lutte qu'il préparait contre l'Angleterre, il fut spécifié que l'amiral aurait un maitre en chirurgie, à la solde de dix florins d'or par mois, et que, sur tous les autres navires, se trouveraient un *barbiero* et un *barbierotto*, chargés de la santé des matelots⁵. Mais le fait n'est qu'accidentel⁶; c'est dans les milices communales que nous allons découvrir le premier embryon d'une organisation impersonnelle.

En Flandre, comme dans les différents pays organisés selon le régime communal, les villes, en formant leurs milices, composées des hommes armés que fournissaient les diverses corporations de métiers, durent pourvoir à tous les besoins des confréries d'archers, d'arbalétriers, et plus tard d'arquebusiers et de canonniers, qui se fondaient spontanément pour la défense de la cité, et se livraient, en temps de paix, aux exercices d'entraînement militaire. Il appartenait aux Magistrats, qui

¹ FROISSARD, t. I, 193 et suiv.

² *Id.*, t. II, 116.

³ Antoine BENIVIENI, qui vivait de 1440 à 1502, croyait, comme DOUBLET, à l'efficacité de certaines paroles, murmurées sur une plaie, pour extraire une pointe de flèche implantée dans l'omoplate, et qui avait résisté aux efforts d'un grand nombre de chirurgiens.

⁴ BRANTÔME, *Discours* LXXXII, a, I (cité par PERCY).

⁵ *Lectures sur l'histoire de la médecine*, par le Dr L. THOMAS. Paris, 1885.

⁶ C'est ainsi qu'en 1347, « dans le rôle de revue de l'armée anglaise commandée par le prince Noir », on ne trouve point trace de chirurgiens, pas plus que de médecins; et cependant, il y est question de tous les autres corps de métiers. (GAULDRÉE-BOILEAU, *L'Administration militaire dans les temps modernes*, d'après l'*Histoire d'Angleterre* de John LINGARD).

envoyaient au combat ces milices locales, de leur assurer les soins médicaux ; et c'est ainsi que plusieurs cités flamandes inscrivirent à leur budget des sommes déterminées, en faveur des médecins désignés pour accompagner les troupes en campagne. Outre un salaire raisonnable et souvent même assez élevé, la commune fournissait aux hommes de l'art les instruments et médicaments nécessaires pour l'exercice de leur profession, des chevaux et des chariots destinés à transporter leur matériel, en même temps que leurs personnes. Quelques-uns d'entre eux étaient vêtus aux frais de la ville, qui leur faisait confectionner une robe à ses couleurs. Le nombre des praticiens gagés variait suivant l'importance numérique des compagnies : si la quantité des belligérants était peu considérable, le chirurgien se faisait suivre de sa femme, qui le secondait dans les détails de son ministère ; si, au contraire, un seul chirurgien ne pouvait suffire, le magistrat lui adjoignait un ou plusieurs aides, lui permettait d'emmener avec lui ses élèves, ou désignait plusieurs maîtres-chirurgiens, tous les frais d'entretien du personnel restant à la charge de la commune¹.

Lorsque, en 1293, Gui de Dampierre rassembla ses vassaux, le Magistrat de Bruges chargea le médecin Wauthier Blankard de se rendre en Hainaut avec les soldats de la ville. Vingt ans plus tard, les trésoriers d'Ypres payaient, sur les deniers communaux, le mire qui avait soigné les blessés, à un assaut livré par les ennemis aux milices communales chargées de garder les ponts de la Lys.

C'est à Ypres que vit le jour, pendant le dernier quart du treizième siècle, celui que l'on a appelé le « père de la chirurgie flamande ». Jehan Yperman avait étudié la chirurgie à Paris, sous le célèbre Lanfranc, de Milan, qui y professait avec éclat en 1295. Après avoir terminé ses études, en 1303 ou 1304, il commença par pratiquer à la campagne ; il devint, un peu plus tard, chirurgien de l'hospice de Belle, à Ypres (1318) : c'est chez lui que se réunissaient les échevins, pour traiter des intérêts de cet établissement².

En 1325, lors des démêlés des Brugeois avec le comte de Flandre, Yperman fut chargé du service chirurgical dans les armées entretenues par les Yprois. Il reçut, de ce chef, une indemnité de huit livres quatre sols parisis. Les officiers du corps

¹ *Les médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, par le Dr A. FAIDHERBE (Lille, 1892), ch. IV, parag. 4.

² *La Chirurgie de maître Jehan Yperman, chirurgien belge* (xiii^e, xiv^e siècles), publiée pour la première fois, d'après la copie flamande de Cambridge, par M. G. BROECKX. Anvers, MDCCCLXIII.

de santé militaire peuvent, à bon droit, le considérer comme un de leurs plus glorieux prédécesseurs dans le Moyen Âge.

Le traité de chirurgie d'Yperman est, généralement, regardé comme « le frère jumeau » du livre de notre illustre compatriote Henri de Mondeville. Il ne satisfait pas seulement une simple curiosité d'archéologue ; il est de la plus haute importance pour l'histoire de la médecine belge : on y trouve d'intéressantes remarques, tant sur l'art de la chirurgie en Belgique, que sur les mœurs, les usages, la civilisation, les armes et les instruments du quatorzième siècle. Par sa lecture, on acquiert la conviction que Maître Jehan fut un des hommes les plus remarquables de son époque ; qu'il avait des idées élevées sur son art ; qu'il possédait toutes les qualités qu'il exige d'un bon chirurgien.

Celui-ci, en même temps que son métier, doit savoir la grammaire, la logique et l'éthique : combien de chirurgiens modernes pourraient se flatter de posséder des connaissances aussi variées ? Yperman était-il lui-même aussi instruit qu'il souhaitait que les autres le fussent ? Il n'est pas douteux qu'il était pourvu d'une instruction solide ; son érudition se manifeste par les nombreux auteurs qu'il cite¹. Disciple de Lanfranc, il ne suit pas toujours servilement les leçons de son ancien professeur et souvent il fait preuve d'originalité. Il paraît avoir fait montre d'une dextérité particulière et d'une hardiesse peu commune dans ses interventions opératoires. Il se montra toujours plein de sollicitude pour les blessés qu'il eut à soigner.

Si nous en croyons ses biographes², sa pratique était singulièrement en avance sur son temps. Pour les blessures des artères, il ne se contentait pas du fer rouge et des caustiques, à l'instar des chirurgiens de son époque ; il recourait à la ligature ou à la torsion du vaisseau ; comme, d'ailleurs, son contemporain, Henri de Mondeville. Mais Henri de Mondeville est plus médecin que chirurgien, tandis qu'Yperman est plus chirurgien que médecin.

Par l'exemple d'Yperman et de Mondeville, nous avons une preuve nouvelle que, dès le treizième siècle, la torsion des artères, attribuée généralement à Amussat (1825), était pratiquée cinq cents ans avant ce praticien moderne. Le texte latin de Mondeville dit *torquere*, *contorquere* ; Yperman emploie le mot flamand *verdreyen*, qui a le même sens.

Quant à la ligature, il est certain qu'on la connaissait avant Ambroise Paré,

¹ Jehan Yperman, chirurgien flamand des XIII^e et XIV^e siècles, par le D^r CHEREAU (*Union médicale*, t. XXVI, nouvelle série, n° 24).

² Notamment BROECKX, P. E. de WACHTER, CHEREAU, etc.

avant même Mondeville et Yperman, puisque le procédé est déjà indiqué par Celse et Galien. Il n'en reste pas moins que le grand chirurgien du seizième siècle a, le premier, appliqué la méthode à l'amputation des membres, « opération que l'on ne faisait au xiv^e siècle que dans les cas de gangrène, avec le soin de ne porter l'instrument tranchant qu'au point de délimitation des parties saines et des parties frappées de sphacèle ; puis, lorsque le membre était ainsi abattu, et que quelque artère importante donnait une quantité inquiétante de sang, on avait recours aux caustiques, aux plaques de fer rougies à blanc, à l'huile bouillante, etc., horribles moyens que le chirurgien de Charles IX bannit entièrement, en allant chercher dans le moignon les tubes béants, et en les fermant par une ligature immédiate¹ ».

Yperman a pratiqué la trépanation, mais dans de rares circonstances ; il se servait plutôt d'une rugine, recourbée à angle droit à son extrémité, et n'enlevait qu'une petite portion d'os, traitant d'insensés ceux qui se vantaient de l'ablation de grandes parties osseuses. Sa conduite était prudente, si l'on songe que le trépan était alors dépourvu de couronne et n'avait du trépan d'aujourd'hui que le perforatif, lequel consistait en une tige de fer, portant à l'une de ses extrémités, et faisant corps avec elle, une pyramide à sommet acéré et à base très large.

L'opérateur était ordinairement muni de perforatifs de trois calibres différents ; il commençait la trépanation par le plus petit et, le trou fait par celui-ci, il l'agrandissait au moyen du numéro suivant, puis par le trépan le plus fort. Après avoir pratiqué un nombre plus ou moins considérable de trous, il emportait les ponts osseux séparatifs, à l'aide de la gouge et d'un maillet en plomb.

Rapportons encore quelques particularités de la pratique du chirurgien des Flandres. Parmi les moyens curatifs qu'Yperman recommande contre la teigne, nous relevons la fameuse *calotte emplastique*, que nos pères ont bien connue ; l'incision cruciale des furoncles ; une méthode pour l'enlèvement des polypes du nez, qui trouve encore aujourd'hui des partisans.

Yperman n'ignorait pas plus que nous que l'eau est la cause du goitre ; il ne craint pas de traiter de naïfs les gens qui croient au pouvoir du roi de France de guérir les écrouelles. Les vues ingénieuses, les conseils essentiellement pratiques abondent dans son traité ; nous en avons dit assez pour en laisser pressentir l'intérêt². Il faudra attendre près de deux siècles avant de rencontrer, dans le

¹ A. CHEREAU, *loc. cit.*

² V. dans le *Janus*, janvier-février 1914, 33-4, une *Note concernant l'année de la mort de Jehan Yperman*. La date du décès du chirurgien flamand n'a jamais été précisée. M. de

service des armées, un chirurgien aussi remarquable que celui dont nous venons d'esquisser à larges traits la carrière ; jusqu'à Paré, nous ne trouverons aucun grand nom à lui opposer.

Cette pénurie de chirurgiens frappe d'autant plus, que les blessures produites par les engins en usage ne devaient pas être négligeables. Dès 1344, Froissart parle de projectiles, lancés par des pierriers « qui baillaient de si bon horions, qu'il semblait que ce fut foudre qui tombât du ciel, quand elles frappaient contre les murs du châtel ». Aux pierres vinrent s'ajouter les balles ou les boulets métalliques ; mais il est à croire que les chirurgiens ne commencèrent à s'occuper des plaies produites par ces divers projectiles, que quand leur nombre fut devenu réellement important.

Serait-ce parce que les blessures étaient généralement si graves, que tout secours médical était jugé superflu ? Il y a peut-être de cela : car, ou la lance traversait de part en part le chevalier bardé de fer et le tuait sur le coup ; ou elle restait si fortement engagée dans la poitrine, que l'adversaire, en tirant dessus, amenait le blessé comme avec un croc et lui faisait vider les arçons.

Dans le combat à pied, les blessures de la moitié inférieure du corps étaient aussi nombreuses que celles de la moitié supérieure : ou les deux cuisses étaient embrochées : ou bien la pointe de la lance brisait les dents : ou elle pénétrait dans la cavité crânienne.

Les coups de taille n'étaient pas moins redoutables que les coups de pointe : une hache bien acérée brisait le casque et faisait jaillir la matière cérébrale. Les épées de Bordeaux et de Toulouse¹, renommées pour leur trempe et pour leur tranchant, étaient aussi affilées que des rasoirs, coupant les mailles des armures, ouvrant le ventre ou la poitrine, quand elles n'abattaient pas un membre ou la tête².

Les conditions de la guerre se modifiant, il fallut s'occuper davantage des blessés ; néanmoins, on ne trouve pas encore, même sous Charles VII, trace d'organisation médicale³.

SOGHERS, archiviste de la ville d'Ypres, est arrivé à la serrer de très près, en consultant des comptes de l'époque : Yperman serait mort entre le 28 octobre 1330 et le 1^{er} novembre 1331, mais plutôt peu après le 28 octobre 1330.

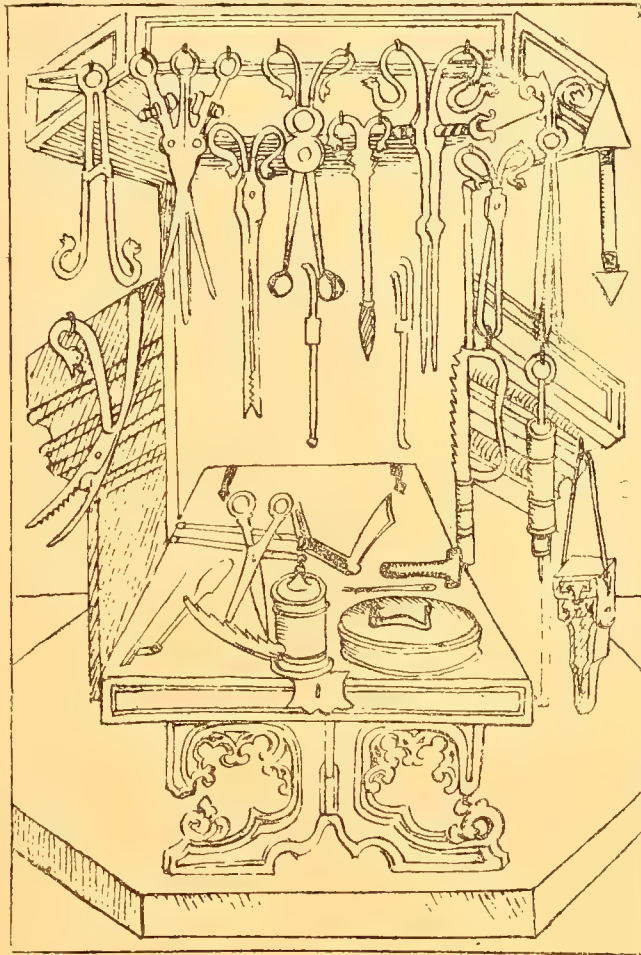
¹ Les casques d'acier de Montauban étaient également fort recherchés.

² *Les Arts au moyen-âge et à l'époque de la Renaissance*, par PAUL LACROIX : cf. *Les blessures de guerre au moyen-âge, d'après les Chroniques de Froissart*, par le Dr H. FAVIER (*Le Caducée*).

³ Le chirurgien de Charles VII était un simple barbier, comme le seront celui de Louis XI et celui de Charles le Téméraire. Toutefois, ce dernier prit l'initiative d'instituer un service

Un seul corps avait le privilège de posséder un *sirurgien*, pour le traitement des plaies, blessures et « navreures » de ses membres, et ces membres n'étaient point des soldats, ils ne faisaient pas la guerre, ils ne soutenaient pas de luttes, sauf contre les débiteurs insolubles : c'étaient les sergents à verge du Châtelet, au nombre de 220 dans la bonne ville de Paris¹.

Lorsque, en 1415, le roi d'Angleterre, Henri V, envahit notre pays, à la tête d'une armée formidable pour l'époque, il n'avait emmené avec lui qu'un seul chirurgien, Thomas Morstède, qui s'était engagé à conduire avec lui douze hommes de sa profession. Pour sa seconde expédition, le même monarque eut de la peine à recruter des médecins; c'est pourquoi il autorisa Morstède à faire embarquer *de force* tous les chirurgiens dont il jugeait utile de s'entourer « et des artistes *pour fabriquer leurs instruments*² ».



INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, EN USAGE AU XV^e SIÈCLE.
(Jérôme BRUNSWIG, *op. cit.*, pl. XIX : *Bibl. Nat.*, Réserve, Tda 30.)

chirurgical militaire : il avait attaché un chirurgien à chaque compagnie de cent lances; chaque lance représentant huit combattants, c'était donc un chirurgien pour 800 hommes, et comme il y avait 2.200 hommes d'armes, la chirurgie militaire de Bourgogne se composait de 22 chirurgiens, pour un total de près de 20.000 combattants, sans compter les chirurgiens attachés aux grands vassaux du duc, et ceux du duc lui-même.

¹ L. THOMAS, *op. cit.*, 22; cf. *Ordonnances des rois de France*, t. IX, 75.

² *Dict. historique de la méd.*, de DEZEIMERIS, t. I, 757.

Malgré la forme plus régulière que Louis XI et Charles VIII donneront à leurs armées¹, l'apparence d'ordre et d'administration qu'ils y introduiront ne s'étendra pas jusqu'à pourvoir aux besoins du soldat blessé, qui en était toujours réduit à se faire soigner et panser à ses frais.

Sous Louis XII, les secours donnés aux blessés sur les champs de bataille étaient à peu près « ceux que les guerriers des peuplades sauvages peuvent se donner entre eux ». Bayard ayant été effleuré, sur la nuque, par un coup de fauconneau, « de sorte que toute la chair entre l'épaule et le cou lui fut emportée jusqu'à l'os », nul chirurgien ne se trouva là, par suite du mauvais temps ! L'on dut se contenter d'étancher le sang du blessé « le mieux qu'on put, avec mousses qu'on prit aux arbres et linge que aucuns soldats prirent de leur chemise² ». La pénurie de chirurgiens-barbiers et autres médecins des armées était encore telle sous le règne de Henri II, qu'on se les prêtait entre belligérants, pour « favoriser » certains blessés de marque ; néanmoins, il arrivait parfois que les généraux eux-mêmes manquaient de tout secours médical, et que les substances pharmaceutiques fissent entièrement défaut.

¹ Lors de l'invasion de Charles VIII en Italie, il y avait, comme chirurgien, dans l'armée vénitienne, un nommé MARCELLUS, dont, selon Malgaigne, les écrits sont curieux à consulter. Il a vécu dans les camps, au milieu d'une des plus grandes guerres que l'on eut vues depuis longtemps. Il a noté soigneusement la recette d'une huile dont il se servait pour calmer la douleur (dans le traitement des plaies d'armes à feu). « Cette mixture, composée de galbanum et d'asa fœtida, dissouts dans de l'huile de rose, servait à la fois pour les plaies d'arquebuse et pour les plaies d'arbalète. Marcellus, qui avait observé des cas de syphilis au camp de Novare, en 1495, traitait les chancres à l'aide de lotions au vin blanc ; après quoi, il insufflait dessus, plusieurs fois par jour, une poudre composée, à parts égales, de sucre rouge, de gingembre, de tuthie et de sel gemme. Il connaissait les *pelliculi pubis*, qu'il appelle *pialtones*, et conseillait, pour leur destruction, la staphysaigre, et un remède dont le mercure éteint constituait la base. Entre autres médications bizarres qu'on attribue à Marcellus, il convient de ne pas omettre le procédé qu'il avait vu mettre en usage par les Turcs, pour arrêter l'hémorragie après la circoncision : « Quand les Turcs coupent le prépuce aux enfants ou aux renégats, dit Marcellus, ils arrêtent le sang avec la râclure de blanc de Cordoue (*albi micantis Cordoani* : Velschius pense qu'il s'agit du cuir de Cordoue), et attendent un jour. Si ce premier remède ne suffit pas, ils l'ôtent de dessus la plaie, font des onctions huileuses, et saupoudrent la surface saignante avec la vermou-lure blanche du bois, ou bien encore avec de la cendre blanche, et procurent ainsi la cicatrisation. » Ce Marcellus assurait avoir guéri des « convulsions traumatiques » par l'application d'un emplâtre de mouches écrasées, et engageait les personnes mordues par un chien enragé à se rendre à Ferrare, au tombeau de saint Bellini, le saint Hubert d'au-delà les monts : pour les humains, la bénédiction du prêtre suffisait ; pour les chiens, il était essentiel que le prêtre lui-même leur cautérisât le haut de la tête, avec une clef rougie au feu.

² *Loyal serviteur*, 318 (*Bulletin de l'Institut National Genevois*, t. XXXIII, 363).

Du Villars rapporte, dans ses *Mémoires*, que le maréchal de Brissac et son frère, M. de Gonnor, malades tous les deux, demeurèrent gisants, « n'ayant en main la moindre goutte du monde pour secourir eux ni autres ». La même année, Brissac donnait avis au Roi, qu'il avait permis à M. d'Annebaut, « lourdement blessé en une charge », d'aller trouver le *bailleul* (rebouteur) pour se faire remettre ses os disloqués. Sully, après une bataille, ayant trouvé des chevaux abandonnés, les fit vendre à l'encan et en fit distribuer le produit aux militaires *qui avaient le moins de moyens de se faire panser*¹. Au résumé, jusqu'au dix-septième siècle, en France, du moins, il n'a existé de corps de santé régulier : des médecastres ambulants, marchands de cataplasmes, de vulnéraires, d'eau d'arquebusade, suffisaient à assurer le service médical des armées. « Aucun des chirurgiens de Saint-Côme, si bien placés sous le rapport de la pratique, n'aurait abandonné sa riche clientèle, pour courir la campagne aux ordres même d'un grand seigneur; et les barbiers de la province recueillaient seuls cette large part du domaine chirurgical² ».

A quelle date s'est-on adonné à l'étude *scientifique* des plaies par armes à feu; et Paré fut-il, comme on le croit généralement, le premier à s'en occuper?

La première mention que l'on trouve des canons remonte à l'an 1338. Barthélemy de Drach, trésorier des guerres, porte à cette date, sur ses comptes, une somme d'argent donnée à Henry de Vaumechon, « pour avoir poudres et autres choses nécessaires aux canons » qui avaient servi au siège de Puy-Guilhem, en Périgord. Deux ans après, les Français, ayant assailli Le Quesnoy, étaient repoussés par « canons et bombardes³, qui jetaient de grands carreaux ».

¹ *Economies royales*, t. I, édition in-12, 290. On donnait ordinairement quelque argent au soldat blessé ou mutilé, afin qu'il pût aller se faire panser où il lui plairait; mais ces libéralités étaient rares et ceux qui en bénéficiaient étaient des privilégiés. « C'est ainsi que l'auteur des *Commentaires*, Blaise de Montluc, avait fait distribuer quelques secours à des blessés, et, fait peu connu, il semble avoir été un des premiers, sinon le premier, à réclamer, « pour les pauvres soldats estropiés et blessés », des lieux « tant pour les panser que pour leur donner quelque pension (a) ». Henri IV se serait-il inspiré de cette idée, cinquante ans plus tard, il n'y a rien là que de vraisemblable. (a) *Commentaires*, XXI, 462.

² MALGAIGNE, *Histoire de la chirurgie en Occident*, CLXVII.

³ A cette époque, on appelait plus communément *bombardes* les pièces du plus gros calibre, qui lançaient d'énormes boulets de pierre; *mortiers*, des bouches à feu très courtes, lançant des projectiles incendiaires; *canons*, des pièces de calibre moyen, recevant des projectiles en fer; *coulévrines*, des pièces longues, se chargeant avec des balles de plomb, que l'on refoulait, ainsi

En 1346, les Anglais se seraient servi de bombardes à la bataille de Crécy, mais l'assertion a été contestée; et le religieux de Saint-Denis qui a écrit l'histoire



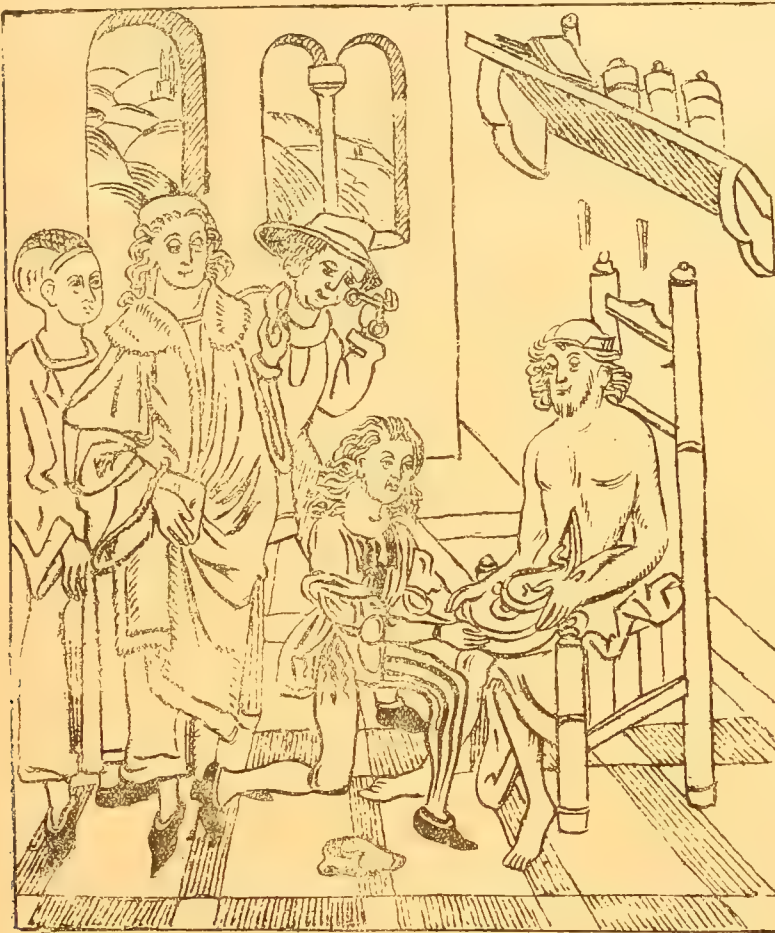
CHIRURGIENS ET BLESSÉS, AU XV^e SIÈCLE.
Planche LXXXVII de l'ouvrage de Jérôme BRUNSWIG.
Der ist das buch der Chirurgia - BIBL. NAT., RES. Td A 30.

de Charles VI, ne rapporte qu'à l'année 1414 le premier usage en France des armes à feu portatives, chargées avec des balles de plomb¹.

que la poudre, avec une baguette de fer; *canons à mains*, ou *bâtons à feu*, des armes en quelque sorte portatives; car si elles étaient manœuvrées par un seul homme, ce n'était jamais sans que celui-ci eût recours à un appui pour les tirer (P. LACROIX, *op. cit.*, 103).

¹ *Hist. de Charles VI*, trad. LE LABOUREUR, II, 960.

On n'a commencé à écrire sur les plaies produites par les armes à feu qu'à la fin du x^ve siècle. Jean de Vigo, qui gagna les bonnes grâces du cardinal Julien



CHIRURGIENS ET BLESSÉS, AU XVI^e SIÈCLE.

(Planche LXXXVIII de l'ouvrage de Jérôme BRUNSWIG.

Das ist das buch der Chirurgia: BIBL. NAT., Rés. Td. A 30.)

de La Rovère, devenu pape sous le nom de Jules II, et qui suivit le pontife dans ses expéditions guerrières, a donné le résultat de sa pratique, dans un livre qu'il a publié en 1514, et qui contient un grand chapitre sur les plaies d'armes à feu, « le premier qui ait été écrit à ce sujet, en Italie ».

Vigo avait été devancé de quelques années par un chirurgien allemand; du

nom de Brunswick, Brunschwig ou Braunschweig, car on le trouve orthographié sous ces trois formes.

Chirurgien et apothicaire à Strasbourg, Brunschwig a écrit à la fois sur l'art de distiller, sur les propriétés des plantes actuelles, et sur la chirurgie¹.

On a diversement jugé ce chirurgien, on l'a même traité avec un dédain qu'il ne mérite pas. Suivant Haller, il aurait presque tout emprunté aux Arabistes et aux barbiers; son livre serait orné de figures grossières; il traitait toutes les plaies d'armes à feu comme si elles étaient envenimées: il y enfonçait un morceau de lard, et donnait la thériaque à l'intérieur, pour chasser le venin; mais, fait observer Malgaigne, ce morceau de lard avait été recommandé, longtemps auparavant, par Roger de Parme², pour les plaies de flèches.

Certes, Brunschwig partageait les idées de ses contemporains sur l'intoxication des projectiles; mais il est le premier auteur qui ait parlé des plaies produites par les nouvelles armes à feu.

Il craignait surtout la poudre: à tout prix le chirurgien devait en débarrasser les orifices et les trajets des balles. Ces idées étaient-elles si absurdes? Les combattants du xve siècle, habitués aux luttes corps à corps, avec des armes grossières et à courte portée, il n'est pas surprenant que l'on ait eu à compter plus d'une fois avec des accidents imputables à la déflagration.

Afin de faire sortir la poudre, Braunschweig introduisait un séton dans les trajets et lui imprimait un mouvement de va et vient: la suppuration qui s'ensuivait favorisait l'élimination des eschares et des matières nocives que les balles avaient pu entraîner.

Si on n'obtenait pas ce résultat, on le provoquait, par le moyen d'une mèche

¹ Sa chirurgie a été publiée à Strasbourg, en 1497, sous ce titre: *Dis ist das buch der Cirurgia Hautwirckung der Wund Artzny*. Une autre édition du même ouvrage a paru en 1513, sous un titre à peu près semblable: *Das buch der Wund Arteny, Handwirckung der Cirurgia*. Les bibliographes mentionnent, en outre, les deux traités suivants du même auteur: BRUNSCHWIG, *Medicinarius, Das buch der Gesuntheit, Liber de arte distillandi simplicia et composita* (1505); autres éditions en 1508, 1509, 1512; et sous le titre simplifié de *Distillirbuch*, en 1514, 1515, 1519, 1521 et 1528 (Cf. pour cette bibliographie spéciale, l'opuscule du Dr Paul KRISTELLER, *Die Strassburger Bücherillustration im XV und im anfang des XVI Jahrhunderts*; Leipzig, 1888; avec 39 illustrations, dont aucune ne se rapporte à l'ouvrage de Brunschwig).

² *Rogeri Chirurgia*, lib. I, cap. 14: *Extracto ferro, statim fiat stuellus de lardo et intromittatur*.

**Feldtbüch der Wund/
Argney/sampt vilen
Instrumenten der Chirurgen**
Vß dem Albucasi contrafayt.

Chiromantia Io. Indagine.
Das ist/die Kunst der Handtbesetzung.

Natürliche Astrologey/
Nach warem Lauff der Sonnen.



Physiognomen/
Vß des Menschens Anblick vnd Ghyderen/
sein angeborne neygung/zñ erlernen.

Complexion Büch.
Eins yeden Natur zñ erkennen/durch der
Planeten/vnd.xij.vßsteigenden Zeychen
Geburtstund.

21634

Canones/oder Regelen
Eins yeden Kranckheyt warlich zñ
erkündigen.Wie auch/vnd wenn
sich der Artzney zñgebrauchen.

¶ Mit Keyß.Mr. Freyheit vß.vj.jar.
Zñ Strasszburg bey Hans Schotten.

. M. D. XL.

enduite de graisse, qu'on insinuait dans la plaie; un cataplasme, selon la formule de l'auteur, achevait la maturation.

Pour l'extraction des corps étrangers, on se servait de divers instruments : le bec de corbin; le « loucher », avec lequel on faisait une dilatation préalable, quand l'orifice était trop étroit; des tire-balles, à mors de différentes formes, etc. Enfin, on recourait à des manœuvres d'apparence bizarre, mais qui réussissaient : n'était-ce pas l'essentiel? « Hans Ulrich de Bade, relate notre chirurgien, fut appelé près d'un homme, atteint depuis peu d'un coup de feu; il souffrait dans le ventre, mais personne ne savait où était la balle; alors Hans Ulrich ordonna au blessé de bander une arbalète : par suite de l'effort qu'il fit et du mouvement respiratoire, la balle fut repoussée jusqu'au dessous des téguments, on fit une contre-ouverture, et on put l'extraire avec une pince. »

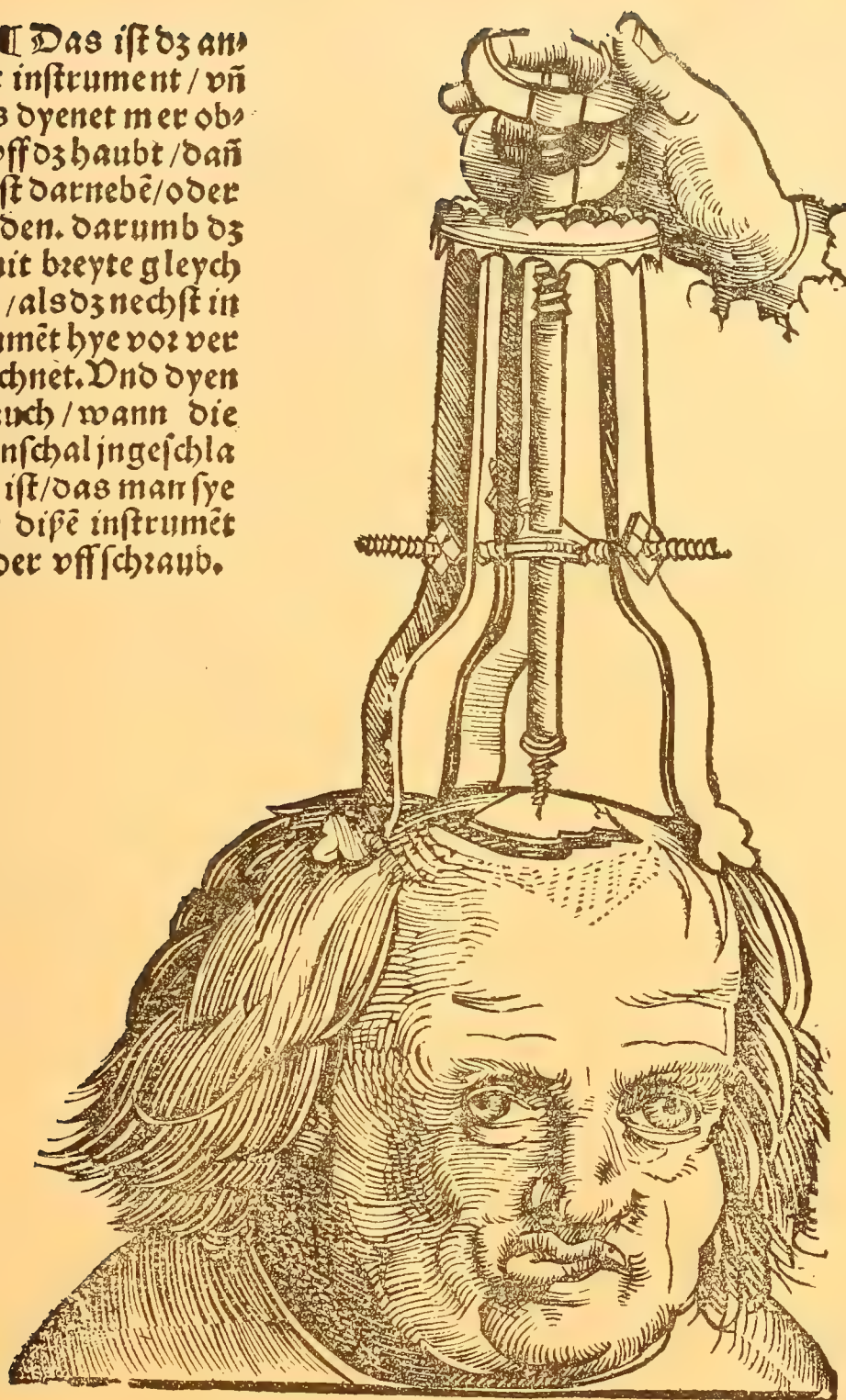
Bien qu'on n'ait pas la preuve que Braunschweig ait eu la pratique des champs de bataille, il paraît ne pas s'en être tenu exclusivement à la théorie. Pour les plaies par armes à feu, le chirurgien disposait d'instruments nombreux, compliqués, propres à faire face à toutes les exigences d'une intervention active. Sans doute, les planches qui illustrent son ouvrage ne sont pas très artistiques, on ne saurait les comparer à celles qui décorent nos traités modernes; quelques-unes, cependant, sont instructives et, bien qu'un peu schématiques, devaient rappeler d'une manière frappante aux apprentis des faits qu'ils avaient observés sous la direction du maître.

Contrairement à Brunschwig, Jean de Gersdorff¹ était un chirurgien de tranchées et de campagne. On a prétendu qu'il était de noble extraction; il n'était, en réalité, qu'un artisan : il avait étudié sous un chirurgien de troisième ordre, qui était dentiste et s'appelait Jean, ou Nicolas, chirurgien du duc Sigismond d'Autriche. Il s'était trouvé avec lui à trois batailles, pendant les guerres de Bourgogne².

¹ Le titre de son ouvrage est *Feldtbuch der Wund Artzney, sampt vilen Instrumenten der Chirurgen aus dem Albucasi contrafant*, etc. Il en a paru des éditions successives en 1517, 1526, 1528, 1530, 1535, 1540, 1542 (CRISTELLER. *loc. cit.*).

² Cf. *Esquisse historique du service de santé militaire en général, et spécialement du service chirurgical depuis l'établissement des hôpitaux militaires en France*, par J. P. GAMA (Paris, 1841). C'est cet auteur qui prétend que Gersdorff, « au lieu de la suture alors en usage après les amputations, avait déjà indiqué la réunion immédiate, sur laquelle on a tant disserté dans ces derniers temps ». Cela était écrit en 1840.

Das ist dz an
 der instrument / vñ
 das dyenet mer ob
 en vff dz haubt / dan
 sunst darnebē / oder
 hinden. darumb dz
 es nit breyte gleych
 hat / als dz nechst in
 strumēt hye vor ver
 zeychnet. Vnd dyen
 et auch / wann die
 hyrnschal ingescla
 gen ist / das man sye
 mit dißē instrument
 wider vffschraub.



UNE TRÉPANATION AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE.
 (Planche tirée de l'ouvrage de Jean de GERSDORFF.)

Gersdorff avait, cependant, de l'instruction, puisqu'il cite maintes fois les Arabes¹ et son prédécesseur Brunschwig, dont il avait lu le traité, car il reproduit presque textuellement son procédé pour favoriser la suppuration.

Jean de Gersdorff serait, a-t-on dit, « le premier qui ait écrit un traité de chirurgie en langue vulgaire, et le premier aussi qui ait fourni à des hommes illettrés, occupés jusqu'alors de l'office le plus subalterne de l'art de guérir, le moyen de se hasarder à pratiquer la chirurgie tout entière ». Ce n'est pas tout à fait exact; il a eu, sous ce rapport, nombre de devanciers².

On ne saurait méconnaître que Jean de Gersdorff ait eu plus de méthode et de jugement que la plupart de ceux qui l'ont précédé. Tandis que presque aucun d'eux n'avait osé disséquer, Gersdorff avait fait des démonstrations d'anatomie à Strasbourg, sur le cadavre d'un pendu; quelques-unes de ses figures sont consacrées à l'anatomie des régions, alors inconnue et qui le resta longtemps après lui.

Il avait inventé plusieurs instruments, tels qu'un trépan à trois pieds sans manche; un levier de fer, pour redresser l'humérus courbé et qu'il appliquait de même au fémur et au tibia; diverses tenailles, pour extraire les balles, etc. Percy faisait grand cas de ses tire-fonds, « un entre autres, dont la canule se termine par trois petites pointes, propres à assujettir la balle, pendant qu'on la perce avec la mèche spirale: ce qui annonce la sagacité qu'avaient déjà les chirurgiens de son pays et de son temps, et enlève le mérite de cette idée à certains auteurs qui ont voulu se l'attribuer ».

Le chirurgien que nous venons de citer vante également différents tire-balles rostriformes, tels que le *bec de grue* et le *bec de corbin*; une curette droite et une autre dont le cuilleron est recourbé; enfin, des dilatatoires doubles et à bascule.

Chez Gersdorff, on trouve la première mention de *l'ambi*, fort différent de

¹ Haller dit qu'il s'est beaucoup servi des Arabistes, et Dezeimeris ajoute que c'est surtout à Albucasis qu'il a emprunté. D'après GAMA (*op. cit.*, 18), Haller serait tombé dans une étrange erreur, au sujet de Gersdorff; le nom de maître Nicolas étant, dans le livre de Gersdorff, immédiatement suivi de l'expression allemande *maulartz*, qui veut dire dentiste, Haller écrivit: Nicolas Mulhart. Il n'a pas vu que *maulartz*, écrit tout d'un trait, était un surnom. Par un restant des coutumes romaines, il était assez d'usage, alors, en Allemagne, d'employer les surnoms au lieu des noms propres, pour désigner les personnes qui excellaient dans quelques parties de leur profession, ou qui se faisaient remarquer par quelque chose de particulier: ainsi Gersdorff lui-même avait le sobriquet de *Schylhans* ou *Schiel-hans*, c'est-à-dire « le louche », sous lequel on le désignait ordinairement.

² Cf. MALGAIGNE, *op. cit.*, CCIV.



UNE CONSULTATION AU DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE.
(JEAN DE GERSDORFF, *op. cit.* : BIBL. DE LA FAC. DE MÉD. DE PARIS.)

l'ambès d'Hippocrate¹, pour la réduction des luxations. Il existait en Allemagne sous le nom de *die wage* (la balance), et il était fort en usage au commencement du xvi^e siècle. Gersdorff le modifia et en fit un instrument nouveau, qu'il appela *der narr*, le fou, et qui, au mécanisme de l'ambi ou de la balance, joignait la facilité d'exercer des extensions très fortes à l'aide d'une vis².

Dans la trousse de Gersdorff, comme dans celle de Brunshwig, on voit le tire-flèches occuper le même rang que le tire-balles; c'est que les armes à feu, tout en se généralisant, n'avaient pas encore réussi à remplacer définitivement l'arc, l'arbalète et la fronde : en 1485, la moitié des *yeomen* de la garde royale d'Angleterre avait des armes à feu, l'autre moitié était pourvue d'arcs.

Dans le chapitre qu'il consacre aux plaies par les flèches et les balles, Gersdorff témoigne d'un esprit judicieux. Il cherche, d'abord, à se rendre compte de la gravité de la plaie, pour régler son intervention en conséquence : quand le blessé a de l'écume à la bouche, c'est d'un fâcheux présage; une plaie du cœur est mortelle, toutes les fois qu'elle donne issue à du sang noirâtre; sont, pareillement, mortelles les plaies du poumon, accompagnées de sortie de l'air inspiré; les plaies de l'estomac ou de l'intestin, qui donnent passage aux matières alimentaires ou aux fèces; celles de la vessie qu'accompagne la sortie de l'urine. Puis il détaille les procédés pour l'extraction des corps étrangers et consacre autant d'espace aux flèches qu'aux balles.

Le Dr L. Thomas qui a fait, des traités de Gersdorff et de Brunshwig, une étude approfondie, a résumé en quelques phrases les qualités essentielles des deux chirurgiens, et, dans son parallèle, il n'hésite pas à proclamer la supériorité de Gersdorff.

« Braunschweig était un maître de l'époque; il était solennel, disert et dogmatique. Dans les gravures que renferme son traité, on le voit régulièrement vêtu de la robe professorale et du bonnet carré; il semble plus occupé d'émervéiller ses auditeurs, que de soulager son patient; les assistants eux-mêmes sont des escoliers attentifs, que le pauvre diable ne semble guère intéresser. Gersdorff est presque

¹ Il est reproduit, d'après A. Paré, dans la thèse d'André BALLU (*l'Arsenal chirurgical ancien*; thèse de Paris de 1905), qui ne cite même pas Gersdorff, dont il paraît avoir ignoré l'ouvrage.

² A. L. Richter a figuré les deux *ambis* de Gersdorff, dans l'atlas de son livre, *Theoretischpraktisches handbuch der Lehre von den Brüchen und Verrenkungen der Knochen*; Berlin, 1828 (MALGAIGNE).



UNE EXTRACTION DE FLÈCHE, par un chirurgien militaire, au début du XVI^e siècle.
(D'après GERSDORFF, *op. cit.*, p. XXXV.)

toujours seul, et quand il a un aide, celui-ci remplit véritablement son rôle, et le seconde le mieux qu'il peut. En face d'une plaie de tête, Braunschweig dissertait, comme toujours, se réservant probablement d'appliquer ce qu'il venait de dire après le départ des assistants; Gersdorff et son élève sont occupés à couper les cheveux et à préparer un emplâtre. »

Une gravure naïve, qui constitue le frontispice de l'ouvrage de Gersdorff, montre un premier pansement, à proximité sans doute du champ de bataille : les blessés sont assis sur des morceaux de bois, derrière un gabion; le chirurgien a simplement à sa disposition sa trousse et un bassin pour mettre de l'eau; on n'aperçoit pas d'aides autour de lui : il n'y avait pas encore de corps d'infirmiers, et rien qui ressemblât à une ambulance¹.

Si l'armée restait longtemps dans une contrée, si elle était immobilisée par un siège laborieux, on utilisait les hôpitaux que l'on rencontrait, ou l'on en créait de nouveaux : devant Landrecies et Saint-Dizier, en 1544, le médecin Daza Chacon fut chargé de former des asiles pour le traitement des blessés. Il y avait même, assure-t-on², un bateau-hôpital dans la flotte que la fierté castillane avait baptisée *l'invincible Armada*. Daza Chacon faisait partie du service des armées de Charles-Quint, qui étaient alors, pour l'organisation et la discipline, les plus réputées de l'Europe. L'empereur-roi recrutait ses médecins un peu partout : il prit Vésale en Flandre, il trouva d'autres praticiens en Italie et en Allemagne; Daza était un des rares médecins de l'Empereur-Roi qui fussent nés en Espagne : il avait vu le jour à Valladolid et avait étudié à Salamanque.

Chacon est certainement un des plus illustres chirurgiens de son époque : il connaît les phénomènes du schok opératoire, du vent du boulet; les accidents produits par les fragments de vêtements entraînés dans les tissus; il sait, quand il y a lieu, se garder d'une intervention qui pourrait être funeste et reconnaît que, parmi la multitude de blessés qu'il a eus à soigner, beaucoup plus survécurent de ceux à qui il avait laissé des balles dans le corps, que de ceux auxquels il les avait enlevées.

Pour nous résumer, le chirurgien espagnol s'est beaucoup inspiré d'Ambroise Paré : ses procédés de diagnostic et de traitement sont, à peu de chose près, ceux de Paré; mais il y a, entre les deux, la différence profonde qui sépare le talent du génie.

¹ On attribue généralement à Isabelle la Catholique (1451-1504) l'initiative de la création des hôpitaux et ambulances militaires : au siège d'Alora, cette reine envoya au camp de grandes tentes et leur mobilier, avec des médecins et chirurgiens assistants, pourvus de remèdes.

² L. THOMAS, *op. cit.*, 26.

CHAPITRE XI

AMBROISE PARÉ, CHIRURGIEN MILITAIRE

COMMENT ÉTAIENT SOIGNÉS LES BLESSÉS AU XVI^e SIÈCLE

Littre a écrit : « La science n'est jamais ni un fruit spontané, ni la création d'une époque ou d'un homme, mais un héritage que nous avons reçu et que nous transmettons. » Rien ne s'improvise, en effet, dans le domaine scientifique, et « il n'est pas un développement de la médecine contemporaine qui ne se trouve en embryon dans la médecine antérieure¹ ».

Sans contester en aucune manière le génie d'Ambroise Paré, car il fut réellement créateur sur bien des points, on ne saurait méconnaître qu'il ait bénéficié des travaux de ses devanciers. Que Guy de Chauliac, que Jean de Vigo aient été, en quelque sorte, les guides de Paré, nul homme de bonne foi ne songe à y contredire. Une traduction française des œuvres de Jean Vigo avait récemment paru, au moment où Paré débutait dans la carrière qu'il devait si glorieusement parcourir; nul doute qu'il l'ait consultée, « dans les soirées où il n'était pas troublé par le coup de sonnette des pratiques² ».

Lors de sa première campagne, Paré n'en savait guère plus que ce qu'il y avait dans Vigo. Il avait commencé son éducation médicale à l'Hôtel-Dieu, où il était resté quelques années, trois ou quatre ans environ; il y avait pratiqué nombre de dissections; il avait eu « le moyen de veoir et de connoistre (eu esgard à la grande diversité de malades y gisans ordinairement) tout ce qui peut estre d'altération et maladie au corps humain »; néanmoins, il était encore, en raison de son jeune âge, bien dépourvu d'expérience, quand il fut désigné pour partir en qualité de chirurgien, au service du maréchal de Monte-Jan, colonel général de l'infanterie française.

¹ LITTRÉ, *Introduction aux Œuvres d'Hippocrate*.

² MALGAIGNE, *op. cit.*, CCXXXI.

A cette époque, Paré apprenait encore son métier; il regardait opérer les autres, ne songeant qu'à les imiter de son mieux, parlageant toutes les idées et tous les préjugés de son siècle.

Suivant la pratique de Jean de Vigo, on cautérisait alors toutes les plaies à l'huile bouillante, fût-ce dans le voisinage des nerfs: puis on y appliquait l'onguent égyptiac, de la formule d'Avicenne. Paré se servit, lui aussi, au début, d'huile bouillante; et il a conté comment, cette huile lui ayant un jour manqué, l'inquiétude l'empêcha de dormir à son aise. A partir de ce moment, il était bien déterminé à ne plus cautériser les plaies d'arquebuse, mais il ne se sentait pas assez sûr de lui pour substituer à la médication en cours une thérapeutique de son choix. C'est alors qu'ayant appris qu'il existait à Turin un chirurgien qui possédait un baume merveilleux pour les blessures, il n'eut point de cesse qu'il n'eût obtenu le secret de sa recette, et il réussit, « avec dons et présents », à se la procurer: c'était cette fameuse huile de petits chiens nouveau-nés (bouillis dans l'huile de lys, avec des vers de terre et de la térébenthine de Venise), dont il a vanté outre mesure les propriétés, bien moins pour ce qu'elle valait que pour ce qu'elle lui avait coûté.

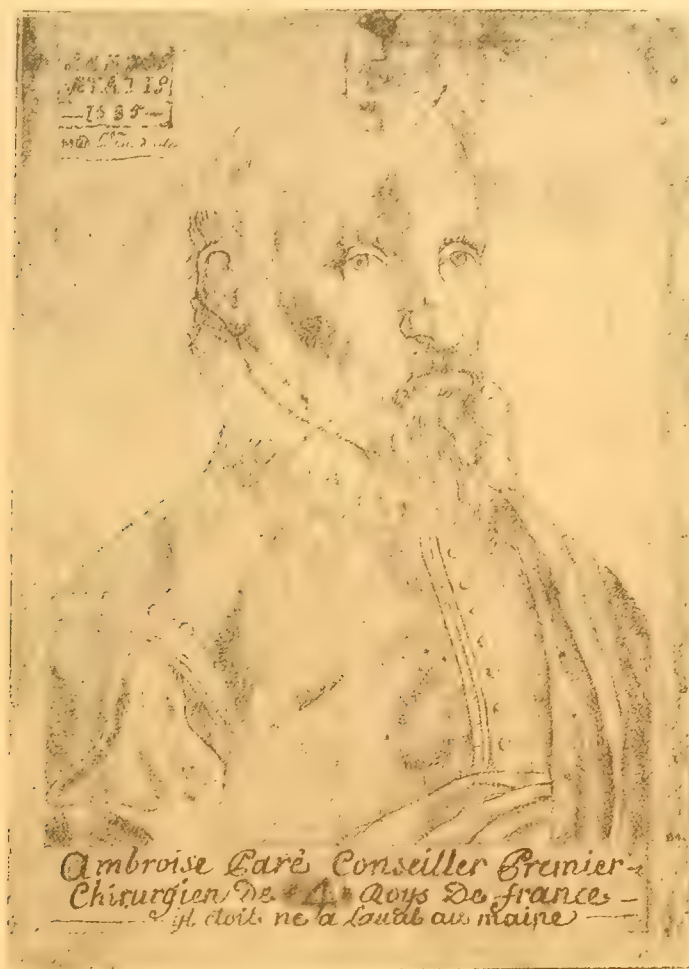
On a souvent parlé de la crédulité du bon Ambroise; il en a donné, au cours de son existence, maints témoignages. Il puisait à toutes les sources, quelque suspectes qu'elles fussent: une vieille femme lui avait appris l'efficacité des oignons crus appliqués sur les brûlures; un chirurgien lui révéla la manière de réduire les paraphimosis; avec l'âge, il s'affranchira de ces influences étrangères et sa personnalité, sa puissante individualité se dégagera; mais avant d'en arriver là, que de tâtonnements!

A l'encontre de l'opinion qui avait cours de son temps, Paré nie la vénénosité des « playes de harquebuzade »¹, que d'aucuns « estimoient estre en la pouldre à canon, et, pour y obvier, appliquoyent cauterres, tant actuelz que potentielz et autres remedes forts et douloureux, au grand torment et vexation des pauvres blessez ». Il s'élève contre ceux qui brûlaient cruellement les malheureux avec de l'huile bouillante, alors qu'avec « un digestif fait de jaune d'œuf, huile rosat et térébenthine », il obtenait la cicatrisation de leurs plaies, « sans inflammation et tumeur ».

On l'a loué de cela peut-être inconsidérément. Comme l'a fait observer un

¹ Un médecin, nommé Joseph Duchesne, avait publié, à Lyon, en 1576, une édition latine et une traduction française d'un ouvrage sur les plaies par armes à feu, où il soutenait que les balles n'étaient pas vénéneuses par elles-mêmes, mais qu'on pouvait les empoisonner.

chirurgien de nos jours, qui, en même temps qu'adroit opérateur, était un lettré de bonne race¹, la cautérisation des plaies d'armes à feu par l'« huile fervente »



AMBROISE PARÉ
Collection du Docteur TETTER.

vait ses avantages. Cette pratique barbare, dirigée contre une toxicité imaginaire, a préservait, en fait, assez souvent, les blessés de dangers d'infection ultérieure trop réels. Le caustique, cuisant littéralement les surfaces traumatisées, les revêtait

¹ Cf. Un essai d'asepsie au xvi^e siècle, par le professeur H. FOLET (de Lille), in *Chronique Méd.*, 1899, 653 et suiv.

partout d'une eschare, carapace préservatrice, hermétiquement close, pouvant s'opposer à la pénétration des germes pathogènes, des microbes, qui, pour être ignorés, n'en existaient pas moins.

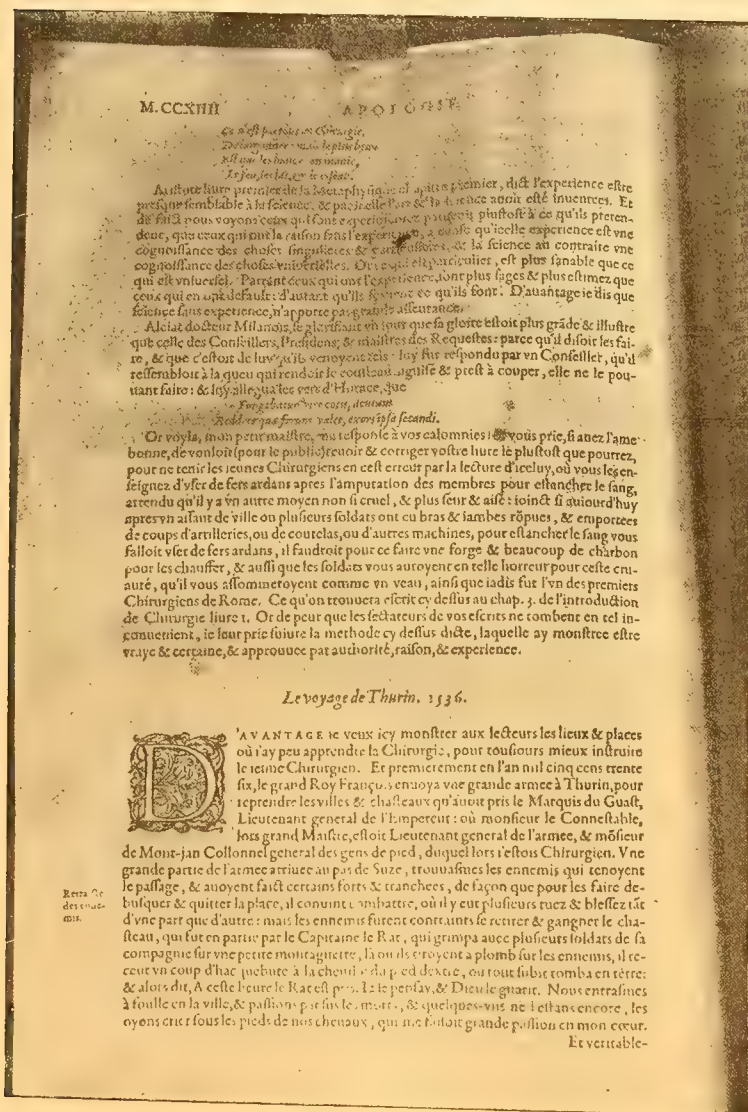
Les macérations d'aromates dans du vin ou de l'eau-de-vie, les onguents préparés à chaud avec de la térébenthine ou des essences de plantes odoriférantes, les sulfates de zinc ou de cuivre, les sels mercuriaux, etc., que l'on trouve dans les pharmacopées anciennes, étaient-ils autre chose que des substances microbicides? Il est donc permis de dire que la pratique de Paré, en matière de pansements, fut plutôt un recul. Avec les topiques gras, « suppuratifs ou pourrissants », comme il les appelait, Paré inaugura cette ère funeste des cataplasmes et des cérats, dont la génération qui nous a précédés a pu constater les déplorables effets. Les blessés de Paré souffraient moins que précédemment, mais ils mouraient d'infection purulente.

Des témoignages sont là qui ne sauraient être récusés; Paré lui-même nous les fournira.

A Hesdin, rien n'avait été prévu pour les blessés; il n'y avait ni lits, ni linge, ni aliments, ni médicaments; le chirurgien ne pouvait qu'assister les bras croisés au triste spectacle qu'il avait sous les yeux¹. C'est à Hesdin que Paré vit opérer un imposteur espagnol, dont il nous conte en ces termes les artifices: « il demanda une chemise du seigneur de Martigues, et la mit en petits lambeaux, qu'il posa en croix, marmotant et barbotant certaines paroles sur les playes; et l'ayant habillé, lui permit manger et boire tout ce qu'il voudroit, luy disant qu'il feroit diette pour luy: ce qu'il faisoit, ne mangeant que six pruneaux et six

¹ A la chute du fort de Suze (1536), voici comment Paré décrivait la situation des blessés, dans son *Apologie et Traité, contenant les voyages faits en divers lieux* (*Œuvres*, 1198):

« Nous entrâmes à foule en la ville et passions par sus les morts, et quelques-uns ne l'estans encore, les oyons crier sous les pieds de nos chevaux, qui me faisoient grande compassion en mon cœur. Et veritablement ie me repenty d'estre party de Paris, pour voir si piteux spectacle. Estant en la ville, i'entray en une estable pour cuider loger mon cheval et celui de mon homme, là où ie trouvay quatre soldats morts, et trois qui estoient appuyés contre la muraille, leur face entièrement desfigurée, et ne voyoient, n'oyoient ny ne parloient, et leurs habillemens flamboyent encore de la poudre à canon qui les avoit bruslez. Les regardant en pitié, il survint un vieil soldat qui me demanda s'il y avoit moyen de les pouvoir guarir, je dis que non, subit il s'approcha d'eux et leur coupa la gorge doucement et sans cholere. Voyant ceste grande cruauté, ie luy dis qu'il estoit un mauvais homme. Il me fist response, qu'il prioit Dieu, que lors qu'il seroit accoustré de telle façon, qu'il se trouvast quelqu'un qui luy en fist autant, à fin de ne languir miserablement. »



Ce mot historique se retrouve dans plusieurs passages de l'ouvrage de Paré, précité, avec quelques légères variantes; notamment, dans la relation du *Voyage de Boulogne* (1545), et aussi, dans celle du *Voyage d'Allemagne* (1552), du *Voyage de Metz* (1552), du *Voyage de la bataille de Montcontour* (1569), etc., etc. On voit, par ces exemples, que l'expression était familière à Paré, et que ce ne fut pas dans une circonstance unique qu'il en fit usage.

morceaux de pain pour repas, ne buvant que de la bière. Néanmoins deux jours après ledit seigneur de Martigues mourut : et mon Espagnol le voyant en agonie s'éclipsa, et gaigna le haut sans dire à Dieu à personne ; » et, ajoute le bon Ambroise, « croy que s'il eust été attrapé, il eust été pendu et étranglé, pour la grande prouesse qu'il avait faite à Monseigneur le duc de Savoye, et à plusieurs autres gentils-hommes. »

C'est encore à Hesdin que Paré fut témoin du spectacle suivant : les soldats espagnols étant entrés par la brèche sans aucune résistance, les nôtres s'attendaient à ne pas être molestés. Contrairement à cette attente, les Espagnols, pris d'une fureur subite, se mirent à « tout tuer, piller et saccager : ils en retinrent quelques-uns, espérant en avoir rançon, leur lièrent les couillons avec leurs cordes d'harquebuses, qui estoient jettées pardessus une pique, que deux tenoient sur leurs espauls, puis tiroient ladite corde par une grande violence et dérision, comme s'il eussent voulu faire sonner une cloche, leur disant qu'il falloit qu'ils se meissent à rançon, et dire de quelles maisons ils estoient, et s'ils voyoient n'en avoir aucun profit, les faisoient mourir cruellement entre leurs mains : ou tost après leurs parties génitales tombaient en gangrène et en totale mortification. Et les tuerent tous à coups de dagues et leur coupoient la gorge. »

A Rouen, les ennemis ne se montrèrent pas moins féroces. Paré n'y pratiqua pas moins de huit ou neuf trépanations sur des soldats, blessés en montant à l'assaut, par des coups de pierre. « Il y avoit un air si malin, que plusieurs moururent, voire de bien petites blessures, de façon qu'aucuns estimoient qu'ils avoient empoisonné leurs balles. »

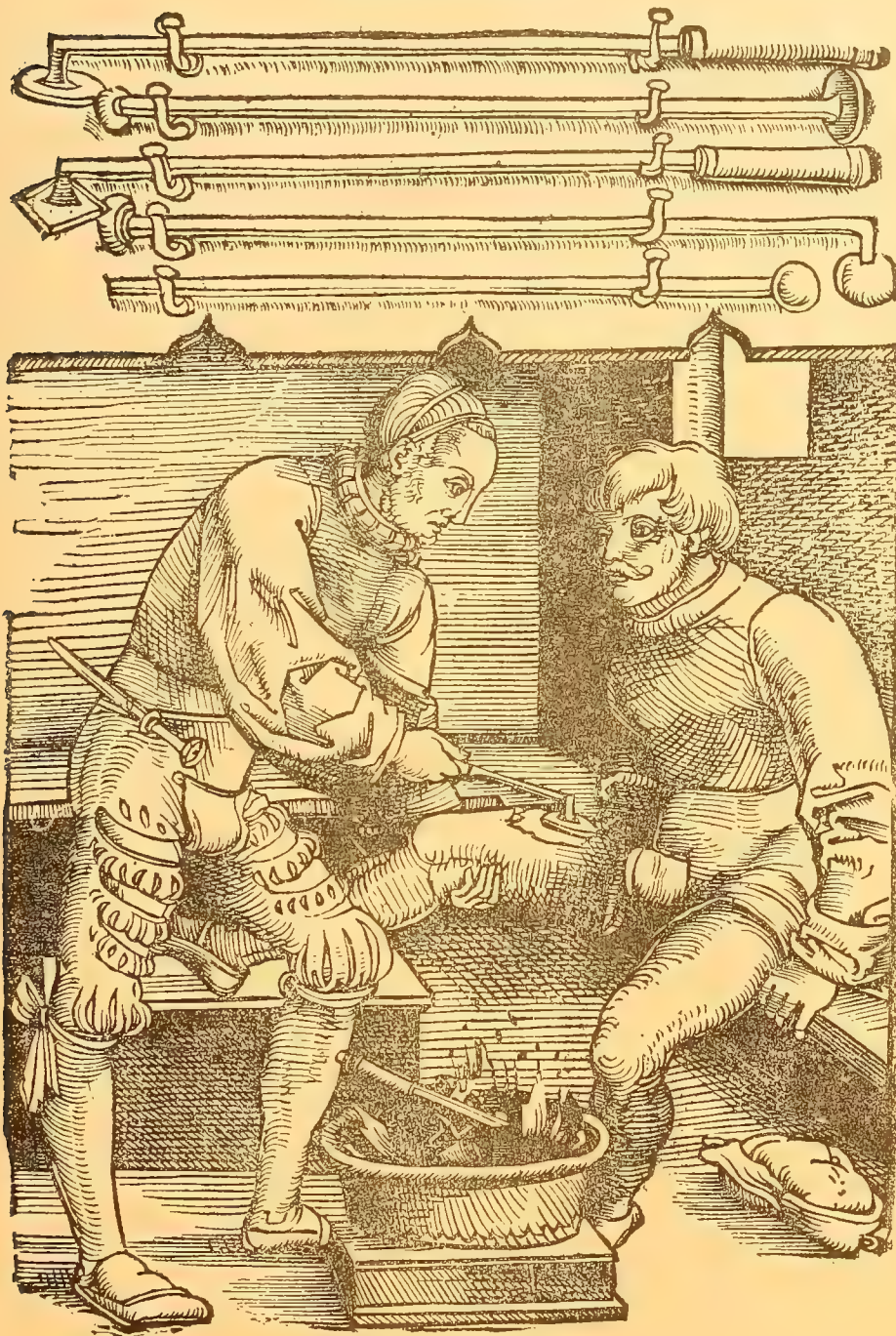
Presque toutes les plaies, des plus graves aux plus légères, se putréfiaient, se recouvraient de vers ; la résorption purulente se manifestait par une fièvre continue, et la pourriture affectait aussi bien les plaies des princes et des seigneurs que celles de la soldatesque¹. On sollicita de Paré une explication de

¹ Dans les *Mémoires du sieur François de Boyvin*, soldat au service du roi Charles IX, se trouve un triste tableau de l'état des blessés à cette époque ; c'est une chanson huguenote, qui se chantait sur un air de psaume, dans les camps protestants, vers 1568 :

Cheminer tous les jours au vent et à la pluye,
La nuit estre à la haye avec un froid manteau
La teste decouverte et les pieds dedans l'eau ;
Se repaistre d'ennuy et de melancolie,
Avoir les rois du monde et la terre ennemis,
N'avoir pour les blessés seurté que le tombeau...
C'est la commodité de notre pauvre armée...

(Cité par A. FOCHERINI, *I soccorsi ai militari feriti e ammalati in guerra dall' antichità alla fine del secolo XVIII* ; analyse de la *Rivista critica e bibliografica*, mai-juin 1916.)

efflichen Instrumenten/so die Älten Chir
urgici/vñ zūuor der hochberūmpt Albucasis
gebraucht hat.



21

UNE APPLICATION DE FERS CHAUDS, AU XVII^E SIÈCLE.
(Gravure tirée de l'ouvrage de J. de GERSDORFF.)

ces phénomènes ; sa réponse fut assez embarrassée : s'agissait-il de quelque « air malin et corrompu » ; l'état moral d'une troupe abattue par la défaite y était-il pour quelque chose ? Il hésitait à se prononcer. Plus tard seulement, en tête de son livre « des playes par harquebuses », Paré posera en principe que, « pour batailler contre l'altération de l'air et contre la putréfaction de la plaie », il fallait injecter dans celle-ci, ou y introduire, à l'aide de sétons ou de tentes¹, de l'onguent égyptiac, dissous dans le vin ou l'eau-de-vie : ce qui était revenir aux idées de Jean de Vigo.

Non point que tout soit à rejeter dans la chirurgie de Vigo, tant s'en faut ! A des assertions d'ordre contestable sont mêlés de bons préceptes, tels que les suivants :

Le pronostic est en rapport avec la région blessée, le volume de l'agent vulnérant, l'absence ou la présence de corps étrangers ; les accidents des plaies d'armes à feu sont ceux des plaies contuses ; l'extraction immédiate des corps étrangers est préférable à l'extraction retardée, car s'ils peuvent séjourner impunément dans nos tissus, leur séjour est souvent accompagné d'accidents graves, etc., etc.².

Nous devons même dire que Paré est loin de se montrer aussi progressiste que son maître Vigo : l'empirisme seul le guidait, car il ne semble pas que Paré ait seulement entrevu les bienfaits futurs de l'antisepsie, voire de l'asepsie. Il y a, par contre, un contemporain de l'illustre chirurgien, qui a eu l'intuition, si vague soit-elle, des résultats qu'on pouvait obtenir dans le traitement des plaies, par la scrupuleuse propreté des topiques et des pièces de pansement ; son nom mérite d'être tiré de l'oubli : il s'appelait Doublet.

Ailleurs nous avons parlé des « étranges cures » que fit « dedans Metz » ce chirurgien de M. de Nemours : Doublet ne se servait que de « linge blanc et de belle eau claire », mais s'aidait, prétendait-il, de « sortilèges et paroles charmées³ »,

¹ Il est partisan du seton, mais il en précise bien les inconvénients ; il recommande de préférence les tentes canulées, faites d'or, d'argent ou de plomb, tubes à drainages rigides, semblables à ceux que Lucas-Championnière a préconisés (DELORME, *op. cit. infra*, 11).

² Cf. *Traité de chirurgie de guerre*, par E. DELORME. Paris, 1888.

³ Il est juste de dire que Paré ne croyait pas aux paroles, plus ou moins magiques, prononcées sur les blessures, pas plus qu'aux linges en croix mis sur les plaies, et préalablement trempés dans l'eau. « Je dis, écrit le bon chirurgien, que ce ne sont ni les paroles, ni les croix qui ont un effet, mais c'est l'eau qui nettoie la plaie et, par sa froideur, écarte l'inflammation et la fluxion qui pourraient venir à la partie attaquée, à cause de la douleur.

Feldt Artzt.

Ich bin erkennet allenthalben.
Mit wunde artzney vnd Edler Salben
Aus dem feldtbuch probiert gerche
Darnit ich manchem freyen knecht
Geheylet hab frey vnd gerat
Der vil bainschridig wunden hat
Wenn bald geschichen ist ein schlacht
So hab ich in dem Zeger acht
Das alle knecht werden gepunden
Die geschossen vnd auch ser wunden
Auff das jr keiner sey verderben
An hilff oder an labung sterben
Ob er hab werder gelt noch golt
Dess hab ich von den Feinlein solt.



Nicolas Meldemann Briefinaler in Nürnberg bey der Längen Brücken

Abb. 37. Ein Feldarzt und Gehülfe im 16. Jahrhundert. Holzschnitt von Nicolas Meldemann. P. 9.

UN MÉDECIN DE CAMP ET SON AIDE, AU XVI^e SIÈCLE.

(Gravure sur bois, de Nicolas MELDEMANN, peintre en lettres à Nuremberg, près le Grand-Pont.)

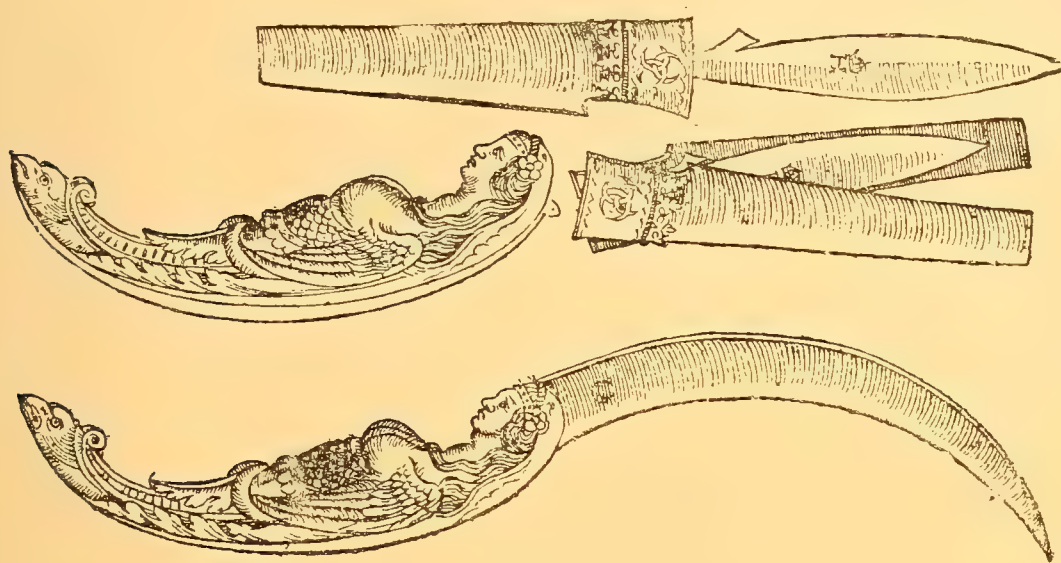
auxquels l'esprit superstitieux du temps attribuait les résultats obtenus. Doublet avait un émule en la personne de M. Saint-Just d'Allègre, qui usait de la même recette que lui. Quand le duc de Guise fut blessé devant Orléans, notre empirique proposa de le guérir par le moyen que nous venons d'indiquer, mais le duc répondit qu'il préférerait mourir, que d'offenser Dieu en recourant à un art diabolique.

Il était tout à fait dans la psychologie de l'époque, que le dévot prince de Guise, que Saint-Just d'Allègre, que Doublet, que Brantôme, qui a rapporté ces faits, attribuassent à des maléfices des cures pour eux incompréhensibles; il ne ressort pas moins, de la courte mais significative citation de l'historiographe des *Dames galantes*, que Doublet faisait, avant la lettre et sans s'en douter, de l'asepsie; comme Spencer Wells, comme Terrier et, à leur suite, nombre de chirurgiens, en ont fait depuis, consciemment, systématiquement.

Paré avait vu opérer à Metz son collègue Doublet, il n'avait retenu de sa

Cette guérison peut se faire, lorsque la plaie est à une partie charnue, dans un corps jeune et de bonne nature, et pour les plaies simples. » Paré s'élève, du reste, en maints endroits de son œuvre, contre les charlatans et empiriques, comme « ceux qui affirment pouvoir remettre les os fracturés ou luxés par paroles, pourvu qu'ils aient le nom et la ceinture du malade... ces imposteurs veulent persuader qu'ils font par leurs paroles ce que la main et les machines ne peuvent faire quelquefois ». C'est comme cette autre espèce de gens qui « prennent une pierre nommée Bein-bruch; ils la pulvérisent et en donnent à boire à celui qui a quelque partie rompue ou luxée, et ils soutiennent qu'elle a la puissance de guérir de telles indispositions. Il y en a encore d'autres, en Allemagne, qui prennent l'épée, la dague ou tel autre instrument qui a blessé le malade; ils accommodent cet instrument dans un lieu retiré, comme la personne qui est blessée; ils la pansent et lui appliquent les médicaments propres à la plaie elle-même, et laissant le malade sans lui faire aucune chose; or, disent-ils, à mesure que l'on panse l'épée, la plaie se guérit. » Et Paré conclut, avec son habituel bon sens : « Mais est-il vraisemblable qu'une chose inanimée puisse subir l'influence d'un médicament, et, si cela est, est-il possible qu'un malade en puisse ressentir quelque effet? Je laisse une telle imposture au jugement des idiots (*sic*). Quant à moi, de telles choses me sont incroyables, et, si je les voyais de mes yeux, je croirais plutôt que c'est une vraie magie et une imposture. » Si Paré a combattu des préjugés, comme les vertus de la momie et de la licorne, par contre on est obligé de reconnaître qu'il a donné à beaucoup d'autres l'appui de son autorité : n'a-t-il pas recommandé la fiente de pigeons, écrasée avec des noyaux de pêches, en cataplasme contre la migraine et la calvitie; l'excrément de bœuf pour la goutte? Mais, comme le dit le professeur Debove, « il ne faut pas reprocher à Paré ses erreurs, ce sont celles de son temps, ce sont celles du milieu où il a vécu; et c'est parce qu'elles ne lui sont pas personnelles qu'elles nous intéressent et que nous les relevons si soigneusement, cherchant à savoir quels sentiments, quels préjugés, quelles erreurs régnaient au xvi^e siècle, dans une classe que l'on devait supposer particulièrement éclairée ».

pratique qu'une chose : c'est que celui-ci appliquait, sur certaines plaies, « un médicament suppuratif, composé de lard fondu, jaune d'œuf et térébenthine, avec



Bistouris et lancette d'Ambroise PARÉ.

un peu de safran » ; mais de ses pansements à l'eau claire, il ne souffle mot. Est-ce jalousie de métier, était-ce incompréhension, nous n'hésitons pas à nous prononcer pour cette dernière hypothèse.

Paré

Signature autographe d'A. PARÉ.
(Collection Noël CHARAVAY.)

Ambroise Paré n'avait pas su deviner l'asepsie, il est vrai primitive et confuse, de maître Doublet¹ ; et pourtant, combien de fois son « flair » d'observateur lui fit-il

¹ C'est, en réalité, dans un ouvrage paru en 1601, sous le titre de : *Apologie pour les chirurgiens*, et dont l'auteur, François MARTEL, était chirurgien ordinaire de Henri III, que se

non plus entrevoir, mais prévoir des vérités neuves pour son époque, et qui nous le révèlent un véritable précurseur?

N'est-ce pas Ambroise Paré qui, le premier, signala le symptôme, très important, de l'emphysème sous-cutané dans les fractures de côtes¹? N'établit-il pas, un des premiers, la possibilité d'enkystement indéfini des projectiles dans les tissus²? Nous ne parlerons pas de la méthode imaginée par Paré pour rechercher les projectiles dans la profondeur desdits tissus; de ses indications sur la situation à donner au malade; sur la précaution de se servir des doigts, de préférence aux instruments³: la radiographie nous dispense heureusement aujourd'hui, de toutes ces investigations, souvent brutales, toujours aveugles⁴.

Dans ses premières éditions, à l'exemple de ses devanciers, Paré conseille,

trouvent exposés, en termes des moins ambigus, les bienfaits de l'eau en chirurgie: « Je dy donc encore une fois, écrit notre confrère du seizième siècle, que j'ai traicté plusieurs playes avec l'eau seule et estant aux armées dépourveu de tout autre remède, et en ay veu des succès très heureux. D'en dire la raison, je n'en suis pas tenu. Mais je pense qu'un des principaux moyens pour traiter la guérison des playes est de les tenir bien nettes; or, est-il que l'eau les nétoye et déterge bien fort. » Ce n'est pas encore l'emploi *systématique* de l'eau, tel qu'il sera recommandé deux siècles plus tard, mais c'est un acheminement, un sérieux jalon de posé. Il faudra attendre le dix-huitième siècle pour voir Hoffmann, et surtout Lombard, préconiser l'eau simple, comme topique, dans les affections chirurgicales. Pour plus amples détails sur cette question, cf. *Essai sur l'histoire de l'asepsie*, par Emile COUDEYRAS, thèse de Paris 1909.

¹ « Quelquefois la chair entière devient boursouflée comme si on l'avait enflée de vent, la peau demeurant entière, ce qui se voit principalement sur les costes; et, lorsqu'on comprime dessus avec la main, on sent l'air qui en départ avec un petit sifflement et y demeure l'impression des doigts, comme aux œdèmes. » *Des fractures des os*.

² « Aucunes fois, les balles de plomb demeurent longtemps dedans les membres sans y survenir aucun mauvais accident ni empêchement de consolider la playe; ce que j'ay vu souvent advenir par longue espace de temps, comme sept ou huit ans et plus. » La raison qu'il donne de cette tolérance de l'organisme est pour le moins bizarre: « Laquelle si longue demeure aux corps, sans pourriture aucune ni mauvais accident, ne provient que de la matière du plomb, lequel a certaine familiarité et accointance avec la nature, principalement des parties charnues. » *Des plaies de harquebuzade*.

³ Avec un grand bon sens anatomique, Paré établit « que, pour les mieux trouver et extraire, il faut mettre le patient en telle figure en laquelle il étoit lorsqu'il fut blessé, pour ce que les muscles et autres parties, autrement situées, peuvent estouper et empêcher la voye. Et pour bien trouver lesdites balles, chercher les faut avec le doigt plutôt qu'avec un autre instrument, parce que le sens du tact est plus certain que nulle sonde ». *Des plaies faites par harquebuzes*.

⁴ Amb. Paré, précurseur (*Chron. méd.*, 1901, 571).



AMBROISE PARÉ, à l'âge de 72 ans
(D'après une gravure sur bois de l'époque.)

pour faciliter l'issue des corps étrangers profondément situés, l'emploi de poudre d'aimant finement pulvérisée, portée sur des tentes; il se bornera, plus tard, à décrire des extracteurs, pour la plupart empruntés à l'ancien arsenal des chirurgiens. Il sait reconnaître, toutefois, et il signale des faits de longue tolérance, et il établit que, si les balles de plomb sont bien supportées par les parties molles, « celles de pierre, de fer ou d'autre métal ne pourraient demeurer longtemps au corps ».

On peut lire encore avec intérêt les réflexions de Paré, touchant l'influence de l'état de santé général des blessés sur la marche des traumatismes; sur le moment de l'apparition des complications méningo-encéphaliques des plaies du crâne; sur la nécessité de l'incision hâtive des phlegmons de la main, etc.

Sait-on que, déjà de son temps, on appliquait, avant l'amputation, un lien solide un peu au-dessus du point où devait porter la section des chairs, et que ce lien avait à la fois l'avantage d'assurer l'hémostase et de prévenir les douleurs? Pratique reprise de nos jours, et que de prétendus novateurs n'ont pas manqué de s'approprier. Mais, nous avons hâte d'y venir, c'est surtout la ligature des vaisseaux qui constitue le principal titre de gloire du plus grand chirurgien du xvi^e siècle.

Si les passages sur le traitement des anévrismes par la ligature, et sur l'hémostase des plaies artérielles par ligature du vaisseau lésé au-dessus de la blessure, ont pu prêter à la controverse, la ligature posée sur l'orifice béant des vaisseaux, à la surface de section des amputations, appartient indéniablement à Paré. Sans conteste, il a, le premier, adopté et préconisé la ligature comme méthode générale, et il en a, clairement et explicitement, tracé le manuel opératoire, tel que nous l'exécutons encore tous les jours.

Certes, la ligature des vaisseaux était connue depuis l'Ecole d'Alexandrie, seulement son emploi n'avait pu se généraliser. Celse, Paul d'Egine en ont incidemment parlé, l'ont même recommandée, pendant ou avant l'ablation de certaines tumeurs; ils l'ont, par exception, conseillée dans les amputations des membres; mais, avant Paré, on pratiquait rarement ces interventions, qu'on appréhendait par-dessus toutes, « de telle sorte qu'il ne manquait véritablement à cette méthode que sa généralisation, pour l'élever à la hauteur d'une des plus belles créations de la chirurgie ancienne; et c'est pour avoir comblé cette lacune, qu'Ambroise Paré aura des droits éternels à notre admiration ¹ ».

¹ *Chirurgie de Paul d'Egine*, Introduction, par R. BRIAU.

On sait dans quelle circonstance Paré fit cette découverte mémorable. Son biographe et commentateur ¹ ne nous a rien laissé ignorer à ce sujet.

Un jour qu'il discutait sur l'emploi du cautère contre l'hémorragie, avec Etienne de Larivière et François Rasse, tous deux chirurgiens de Saint-Côme, il leur soumit cette idée, simple et lumineuse, que, puisqu'on appliquait la ligature aux veines et aux artères dans les plaies récentes, rien n'empêchait de les appliquer également dans les amputations. Tous deux se rangèrent à son avis; il ne fallait plus que trouver une occasion. Elle se présenta au siège de Damvilliers.

Un gentilhomme de M. de Rohan avait eu la jambe broyée d'un coup de coulevrine. Ambroise Paré fit l'amputation et, pour la première fois, il n'appliqua pas le cautère. Il eut le bonheur de sauver son malade qui, tout joyeux d'avoir échappé au fer rouge, disait qu'il en avait été quitte à bon marché. Voilà comment un esprit génial, en agrandissant et systématisant un procédé anciennement connu, en fait une méthode neuve.

Mais, à part le génie de celui qu'on a, justement, baptisé « le père de la Chirurgie française », les circonstances ont été particulièrement propices à l'éclosion de cette rénovation chirurgicale.

Avant Paré, les chirurgiens avaient à traiter surtout des plaies par flèches ou par javelots, dont l'extraction présentait plus ou moins de difficultés, mais qu'une longue pratique avait facilitée : l'invention des armes à feu produisit une transformation complète dans l'art de la guerre; on eut, désormais, affaire à un ensemble de phénomènes aussi imprévus, aussi nouveaux que les armes qui les produisaient.

La profondeur et la gravité de ces plaies, en apparence si petites; la marche variée et souvent singulière et surprenante des balles à travers les tissus; le broiement et l'enlèvement même des membres entiers par les boulets; l'immensité des désordres produits et leurs complications; la contusion et l'attrition des chairs, résultant du choc des masses métalliques lancées par la poudre, ainsi que les eschares qui en sont la suite; la commotion du système nerveux et la stupeur, qui viennent compliquer ces blessures; l'entrée de fragments de vêtements dans le trajet des projectiles : toutes ces circonstances étaient autant de nouveautés qui ne ressemblaient à peu près en rien à ce qu'on avait vu dans la chirurgie antérieure... Dès lors, tout en se renfermant dans les mêmes principes généraux, il fallait entrer dans un système d'application tout à fait neuf, et créer, pour ainsi dire, de toutes pièces, les procédés capables de remédier à ces blessures, jusque-là inconnues. La nécessité de grandes opérations devenait beaucoup plus fréquente qu'autrefois. Les amputations des membres surtout, ces opérations si redoutées des anciens, qui ne consentaient à les pratiquer que dans des occasions

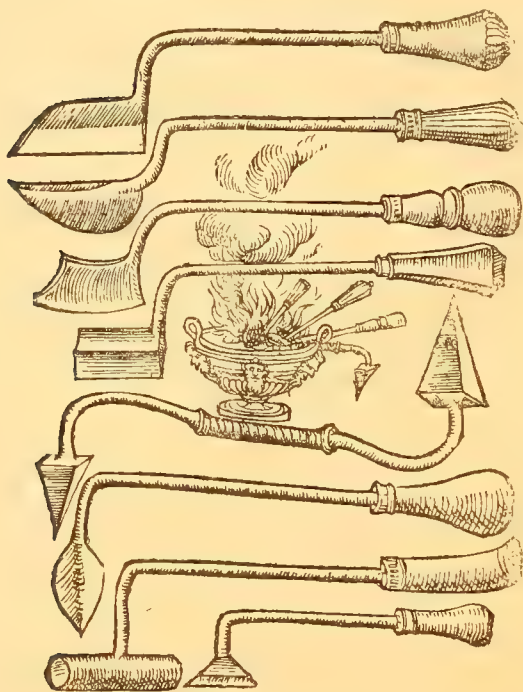
¹ MALGAIGNE, *Introduction aux Œuvres d'Ambroise Paré*.

suprêmes, devenaient de jour en jour plus impérieusement indiquées, et l'urgence de ressources, plus puissantes que celles qui avaient été mises généralement en usage jusque-là, dut préoccuper vivement tous les chirurgiens véritablement animés du désir d'être utiles...

Sans aucun doute, conclut celui à qui nous devons ces judicieuses considérations, « c'est à cet enchainement, à ce concours d'événements sans analogues dans l'histoire du monde, qu'on a dû le renouvellement de l'art opératoire, qui ensuite

a profité des grandes découvertes anatomiques et physiologiques des ^{xvi^e}, ^{xvii^e} et ^{xviii^e} siècles ».

Cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que la généralisation de la ligature des vaisseaux a précédé la découverte de la circulation du sang : n'est-ce pas une preuve que ce merveilleux progrès est dû surtout à la grande fréquence des amputations des membres, qu'imposa la gravité des lésions dues aux nouveaux projectiles de guerre? Et si les chirurgiens de l'antiquité n'ont pas reconnu la nécessité de cette invention, c'est que la nature des blessures qui s'offrirent à eux ne la leur a pas imposée. Ce n'est pas qu'ils fussent plus pusillanimes que nous; mais, par suite de la rareté des amputations, ils n'eurent pas à porter leur attention sur un moyen d'hémostase propre à les faciliter.



INSTRUMENTS EN USAGE AU TEMPS D'A. PARÉ.
(Reproduits d'après une édition de ses *Œuvres*.)

Ambroise Paré eut, en outre, cette heureuse fortune de passer sa vie presque tout entière dans les camps, et d'avoir là un champ d'observation sans limites; est-il téméraire d'inférer que la pratique civile ne l'eût pas aussi heureusement inspiré, malgré son incontestable génie?

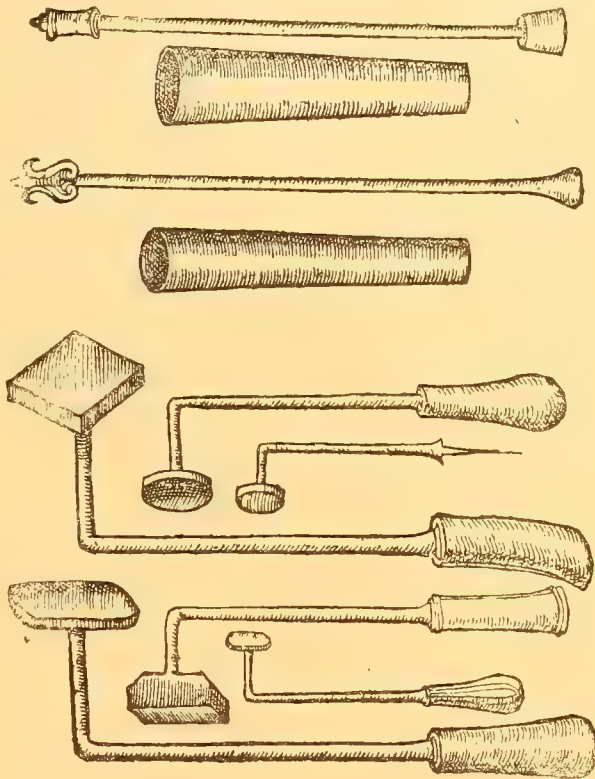
Paré se plaisait à soigner les soldats ¹; il était chirurgien militaire par prédes-

¹ Cf. *Amb. Paré*, par le D^r H. FOLET (*Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1901, 59 et suiv.).

tion et par goût¹ : n'est-elle pas de lui cette remarque, déjà vraie à son époque, et qui l'est, on pourrait dire, à toutes les époques, que les simples soldats sont plus rationnellement soignés que les grands seigneurs²?

A peine entr'ouvrait-il, entre deux campagnes, sa boutique de barbier-chirurgien, comme il le fit en 1539, quand il revint à Paris, pour s'y marier avec la fille du *valet-chauffe-cire* de la chancellerie de France. La guerre se rallumait-elle, il reprenait des occupations plus conformes à ses talents et à ses capacités.

En 1543, il rejoignait en toute hâte, avec son nouveau maître, M. de Rohan, le camp de Perpignan³; deux ans plus tard, il assistait au siège de Boulogne, où le duc de Guise recevait, à travers la figure, le coup de lance dont la cicatrice lui fit donner le nom de *Balafré*. Bien que la tradition ait attribué à Paré l'extraction du tronçon malencontreux, il est à remarquer qu'il n'est nullement question de son intervention, dans l'œuvre du « Père de la Chirurgie⁴ ». C'est le duc de Guise,



INSTRUMENTS EN USAGE AU TEMPS D'A. PARÉ.
Reproduits d'après une édition de ses *Œuvres*.

¹ « Dieu sait, dit-il, combien le jugement d'un homme se parfait en cet exercice où, le gain étant éloigné, le seul honneur nous est proposé, et l'amitié de tant de braves soldats auxquels on sauve la vie; ainsi qu'après Dieu je puis me vanter d'avoir fait à nombre infini. » *Préface de ses Œuvres*.

² « S'il eût été prince, il n'en fût pas réchappé, à cause qu'il n'eût voulu souffrir ce que l'art commande, et les chirurgiens n'eussent fait si hardiment leur devoir. » *Playes de harquebuzes, Playes du cerveau*.

³ Cf. *Apologie et Voyages* (Voyage de Perpignan, 1543).

⁴ Voici ce qu'il en dit dans le chapitre : *Voyage de Boulogne* (1545), de son *Apologie et Voyages*:

notons-le en passant, qui, lors du siège de Metz (1552), eut l'idée d'établir deux hôpitaux : un pour les soldats « qui pourroyent tomber malades de blessures, ou à cause des gardes de nuit et courvées qu'il leur faudroit faire à la pluye et au froid » (on était alors au mois de novembre); l'autre pour les pionniers, « s'ils venoyent estre blessez ou malades travaillant aux remparts ou en aultres services pour la défence de la ville ». Des avances d'argent furent exigées des Trésoriers, afin de permettre aux barbiers et aux chirurgiens, en général, « de se pourvoir des drogues et onguents requis à la cure des blessures¹ ».

Pour en revenir à Paré, l'annonce de la venue du grand chirurgien contribua, plus que tout autre moyen, à relever le moral des troupes, que commençait à gagner le découragement; dès le lendemain de son arrivée à Metz, le duc de Guise, qui savait frapper ainsi les imaginations, le présenta, sur la brèche même, à tous les princes, seigneurs et capitaines, qui l'embrassèrent et le reçurent avec acclamations².

On sait comment Charles-Quint vit s'évanouir, devant la citadelle inviolée, ses dernières espérances, mais ce n'était pas la fin des hostilités : la guerre, apaisée sur le Rhin, ne tardait pas à reprendre en Picardie. Hesdin était menacée par les Impériaux; Paré reçut l'ordre de s'y rendre sans délai. Là, nous l'avons vu, rien n'avait été prévu pour les blessés : il n'y avait ni lits, ni linge, ni aliments! Une pareille incurie rendait malaisée la tâche de Paré, et il ne le dissimulait pas lui-même; « car il ne suffit au chirurgien faire son devoir envers les malades, il faut que le malade fasse le sien, et les assistants, *et les choses extérieures*³ ». La critique est enveloppée, elle se manifestera plus explicitement dans une circonstance ultérieure.

Paré était attaché, avons-nous dit, à la compagnie de M. de Rohan⁴. Ces com-

« Monsieur le Duc de Guise, François de Lorraine, fut blessé devant Boulogne d'un coup de lance, qui au-dessus de l'œil dextre, déclinant vers le nez, entra et passa de l'autre part, entre la nuque et l'oreille d'une si grande violence, que le fer de la lance, avec portion du bois, fut rompu, et demeura dedans, en sorte qu'il ne peut être tiré hors qu'à grand force, même avec des tenailles de mareschal. Toutefois nonobstant cette grande violence, qui ne fut sans fracture d'os, nerfs, veines et artères, et autres parties, mondict seigneur, par la grâce de Dieu, fut guarý. Ledit seigneur alloittoujours guerroyer à face decouverte : voilà pourquoy la lance passa outre de l'autre part. »

¹ *Mémoires de Salignac*, XXXI, 301.

² J. F. MALGAIGNE, *Hist. de la Chirurgie en Occident*, CCXLIX.

³ *Voyage de Hesdin*, 1553.

⁴ En réalité, la compagnie appartenait en propre au seigneur, qui la recrutait ou l'orga-



UN CHIRURGIEN DU XVI^e SIÈCLE, PRATIQUANT L'EXTRACTION D'UN FER DE LANCE
A PROXIMITÉ DU CHAMP DE BATAILLE.

(Estampe de Christoph MAURER, 1558-1614; *Galerie Albertina*, de Vienne : Collection du Dr TUFFIER.)

pagnies emportaient des caissons, renfermant les médicaments et objets de pansement, mais ceux-ci en quantité toujours insuffisante : c'est ainsi qu'à la Fère, on ne trouva aucun médicament, parce que les chirurgiens du camp avaient tout emporté. Nous saisissons là sur le vif l'organisation, si l'on peut ainsi dire, des secours aux blessés, au seizième siècle ; mais ce qu'on n'avait su ou pu réaliser chez nous, ailleurs on s'était au moins efforcé de l'atteindre.

Charles-le-Téméraire s'était employé à organiser, dans son armée, un service chirurgical militaire ; par contre, les troupes anglaises étaient plus dépourvues de soins que les nôtres. Celui que l'on a, un peu exagérément, appelé le « Paré de l'Angleterre », Thomas Gale, qui servait dans l'armée de Henri VIII à Montreuil en 1544, et était dans celle de Philippe, à Saint-Quentin, en 1557, a montré, dans une relation des plus pittoresques¹, quel rôle on laissait jouer aux empiriques, au détriment de la santé des soldats.

Je me rappelle, écrit Thomas Gale, qu'à mon arrivée à l'armée, près de Montreuil, sous Henri VIII, je trouvai là grand nombre de drôles qui avaient l'impudence de faire les chirurgiens. La plupart étaient des châteurs de truies, d'autres, de chevaux, et plusieurs, des chaudronniers de campagne et des savetiers. Cette noble suite était connue sous le nom de *sangsues de chien*². Avec ces sortes de guérisseurs, le traitement n'était jamais long : deux pansements suffisaient communément ; les blessés esquaivaient le troisième, en partant pour l'autre monde. Le duc de Merfolk ayant pris le commandement de cette armée..., pour reconnaître la cause qui rendait mortelles les plaies les plus légères, appela quelques chirurgiens habiles, et je fus du nombre. Nous fîmes notre ronde dans le camp, et bientôt nous rencontrâmes plusieurs de ces *bons compagnons*, qui usurpaient ainsi le nom et les gages de chirurgien. Nous leur demandâmes s'ils étaient chirurgiens : ils répondirent que oui. Nous leur demandâmes derechef sous quels maîtres ils s'étaient instruits. Ces affronteurs à face impudente nous répondirent, l'un sous un tel devin, l'autre sous un autre, qui tous étaient morts. Nous nous informâmes encore avec quelle drogue (ils pensaient) : ils nous montrèrent un pot ou une boîte

nisait à son gré ; quand celui-ci songeait à se procurer un chirurgien, ce dernier était attaché à sa personne et non à la compagnie. Par exception, le corps des sergents à verge du Châtelet, à Paris, avait obtenu, en 1405, le privilège d'avoir « un sirurgien pour leur curer leurs playes, blessures et navreures ». *Dict. encycl. des sc. méd.*, de DECHAMBRE, art. *militaire* (service de santé).

¹ TH. GALE, *Certain works in chirurgery*, etc. (1563, in-8) ; complété trois années plus tard, par un second tome : *Chirurgical works* (1566) : *A brief declaration of the worthy art of medicine ; the office of a sirurgeon*, etc. (DEZEIMERIS, loc. cit. infra).

² En Angleterre, le nom de « sangsue » étant, quelquefois, par sarcasme, donné aux médecins, on pense que la traduction littéraire de ces mots doit être : *Chiens de médecins*. (Note de GAMA, *Esquisse historique*, etc., 23.)

qu'ils avaient dans leur *boujette*, pleine d'une vilainie propre à graisser les pieds des chevaux. D'autres, et ceux-ci étaient savetiers ou chaudronniers, faisaient avec de la poix de cordonnier et de la rouille de vieux chaudrons, un onguent qu'ils appelaient merveilleux. Les garnemens une fois démasqués, le général les fit livrer à la prévôté pour être pendus, en récompense de leurs dignes services, à moins qu'ils n'avouassent franchement qui ils étaient, quelle était leur profession, ce qu'ils firent à la fin, comme on l'a vu ci-dessus¹.

Paré ne décrit pas avec moins de verve que son confrère anglais les souffrances des blessés et celles des prisonniers, auxquelles il compatissait d'autant mieux qu'il en avait presque partagé le sort, ayant été prisonnier lui-même; mais quelque zèle qu'il mit à soulager leurs maux, pouvait-il, à lui tout seul, réaliser une réforme que les efforts de plusieurs hommes de bien ne suffiront pas à accomplir, malgré le pouvoir dont ils étaient revêtus, et en dépit de l'appui qu'ils devaient rencontrer auprès des souverains dont ils étaient les représentants les plus autorisés, les plus écoutés?

¹ *Dict. historique de la médecine ancienne et moderne*, par DEZEIMERIS, tome deuxième (Paris, 1834) : article GALE (Thomas), 428 et s.



D'après LANFRANCHI.
Kleine Wundartzney : Strasbourg, 1528.

CHAPITRE XII

LA PREMIÈRE AMBULANCE ET LE PREMIER ASILE D'INVALIDES

Au temps où vivait Ambroise Paré, on avait déjà pressenti l'utilité des ambulances, puisque chaque compagnie de seigneurs avait sa caisse d'instruments, de drogues et de linge à pansement ; mais il restait à grouper, à centraliser ces moyens épars d'assistance aux victimes de la guerre.

Au début, des fonds particuliers furent assignés « aux soins et pansements des blessés et malades » ; la prévoyance de l'homme d'Etat qui en avait eu la première idée ne devait pas s'arrêter là. Ministre d'un roi « né sur le trône, mais élevé au milieu des paysans », d'un souverain sorti du peuple et qui régnait pour le peuple, Maximilien de Béthune, duc de Sully, savait remplir les désirs de son maître en s'attachant à soulager les maux de ses sujets. C'est le mérite incontesté du grand Argentier d'un roi populaire entre tous, d'avoir consacré une partie des deniers de l'Etat à cette œuvre de solidarité humaine, qui, pour l'époque, constituait presque un anachronisme¹.

Jusqu'alors, les premiers secours étaient donnés dans des hospices civils, mais le plus souvent dans les couvents et les maisons des particuliers² ; on faisait la

¹ Avant Sully, il y eut, toutefois, des tentatives isolées de création d'ambulances. Nous avons cité antérieurement celles de la reine ISABELLE LA CATHOLIQUE, « institution bien éphémère, qui ne semble pas s'être maintenue après l'opération stratégique au cours de laquelle elle fut créée » ; celle du maréchal de BRISSAC, en 1551 ; celle du duc de Guise, l'année suivante ; mais il faut arriver à l'année 1597, pour trouver trace d'une véritable organisation.

² Les soldats hors d'état de continuer leur service étaient placés d'autorité dans les couvents et les abbayes ; mais les lettres royales, qui prescrivaient cette injonction, ne furent pas toujours respectées : témoin l'ordonnance rendue par Henri III, au mois de février 1585, laissant entendre que les places n'étaient pas toujours données à qui y avait droit, et que, parmi les bénéficiaires, il en était qui s'étaient « fait pourvoir de plusieurs (places) les unes après les autres, en divers abbayes et prieurez, les vendant et en faisant trafic et marchandise ». Ce sont de pareils abus qui déterminèrent Sully à précipiter la création de l'asile d'invalides qu'il avait depuis longtemps projeté.

répartition des malades entre les chirurgiens du lieu où l'on se trouvait ; il n'y avait nulle trace d'organisation. De même, l'idée d'une retraite pour les vieux soldats, si elle a pris définitivement corps sous Louis XIV et, embryonnairement, sous Henri IV et Louis XIII, elle remonte, en réalité, beaucoup plus haut. L'antiquité en avait jeté les premières bases ; mais le principe qui avait guidé nos ancêtres était sensiblement différent. Le Prytanée des Grecs n'était rien autre chose qu' « un temple, où étaient recueillis et nourris, aux frais de l'État, tous les citoyens que leurs vertus, ou les services rendus avaient voués à la reconnaissance de la République¹ ». A Rome, il y eut une organisation beaucoup plus complète : l'État donnait une somme déterminée aux vieux soldats, pour assurer leur existence jusqu'au terme final, puis il substitua des dons de terre à cette indemnité.

Charlemagne prit des mesures pour empêcher que les moines fissent bon accueil à ceux de ses guerriers mutilés qui recouraient à leurs bons offices. Philippe-Auguste aurait eu la pensée de leur ouvrir, comme oblats, les riches abbayes. Saint-Louis, Louis XI, paraissent s'être préoccupés des militaires blessés ou atteints d'infirmités contractées à la guerre. Charles IX s'était seulement réservé (ordonnance de 1568) de choisir et de placer ceux des vieux serviteurs de l'État qui lui paraissaient avoir mérité d'être entretenus dans les abbayes. On ne songera que plus tard à grouper dans un hôpital les invalides de la guerre.

Par l'édit du 25 novembre 1597, le traitement régulier des soldats malades ou blessés fut institué² ; c'est à l'Hôtel-Dieu d'Amiens qu'échut l'hospitalisation des garnisaires et des militaires étrangers, que les hasards de la guerre conduisirent dans la région³. Tant que dura le siège d'Amiens, Sully se rendit réguliè-

¹ « Chez les Athéniens, ce peuple spirituel, délicat et que sa jalouse inquiétude rendit si ingrat envers ses grands hommes, les soldats mutilés et infirmes étoient cependant l'objet des soins les plus honorables. Ils étoient entretenus par l'État, en vertu d'une loi de Pisistrate. Au rapport de Plutarque, les premiers des peuples civilisés de ce temps, ils avoient donné ce bel exemple, et Aristide les en félicite, en leur disant dans une de ses Panathénées : « Vous seuls « de tous les peuples, ô Athéniens ! avez consacré, par une loi, que les citoyens devenus invalides au service de l'État seroient entretenus à ses frais. » PERCY et WILLAUME, *Mémoire, etc., sur les établissements publics en faveur des indigents* ; Paris, 1813, 43-44.

² Cf. *L'Assistance hospitalière aux gens de guerre, à Amiens* ; lecture faite à la séance du 13 mars 1900, de la *Société des Antiquaires de Picardie*, par le Dr Henri FOURNIÉ, médecin chef de l'hôpital militaire d'Amiens.

³ Cependant, il convient de noter que, dès le quinzième siècle, l'hôpital de Lille, inclus dans les Etats de Charles le Téméraire, a possédé un quartier distinct, pour les soldats malades et blessés.

rement, tous les mois, au camp, faisant voiturer avec lui chaque fois quinze cent mille écus, ce qui lui attirait « l'amitié de tous les colonels, peu accoutumés à une si grande régularité dans le paiement ». Une partie de ces fonds était destinée à l'établissement dans le camp et à l'entretien d'un « hôpital si bien et si commodément servi, que plusieurs personnes de qualité s'y retirèrent, pour se faire guérir de leurs maladies ou de leurs blessures¹ ».

Six ans auparavant (1591), une ordonnance royale avait réglé l'imposition qui devait être levée sur les vins et sur les cidres que les cabaretiers vendraient, pour le produit en être appliqué à la dépense que nécessiteraient, pendant le siège de Rouen, les soins à donner aux soldats blessés au cours de l'action. Chaque pièce de vin vendue était taxée à *quinze sols* ; « pour chacun quart ou barril dudit vin, *cinq sols*, et pour le muid de cidre, aussi *cinq sols* ». En outre, « tous les bouchers et rostisseurs qui estalent au marché, par les rues ou en boutique, comme aussi tous merciers, tailleurs, cordonniers, qui estalent en ladite armée », sont tenus d'acquitter, entre les mains des contrôleurs et receveurs, *dix sols* chaque semaine, « pour estre tous lesdits deniers employés à l'effet susdit pour faire nourrir et médicamenter lesdits blessez de ladite armée ».

Quelles dispositions furent prises pour l'emploi de ces fonds, on manque à cet égard de renseignements positifs : mais il est à supposer que les blessés étaient envoyés dans les villes et les villages environnants, et que les magistrats faisaient l'avance des dépenses nécessaires, sauf à demander plus tard à l'Etat le remboursement des sommes engagées pour la nourriture et le traitement des soldats.

Les blessés qui appartenaient aux troupes irrégulières, et c'était le plus grand nombre, ne pouvant être inquiétés dans leur retraite, puisqu'ils avaient un motif pour s'éloigner, rentraient chez eux, selon l'ancien usage, et autant que leur état le permettait, de sorte que les prévisions des dépenses pour eux, au siège de Rouen comme dans d'autres circonstances, ne durent concerner que les cas graves. Bien que l'imposition dont il vient d'être question n'ait été levée qu'une fois, il est à croire qu'elle donna de bons résultats, puisque, six ans plus tard, Sully pouvait affecter des sommes assez considérables aux soins des blessés et des malades de l'armée. Mais ce grand ministre ne se contenta pas d'assurer les secours immédiats aux militaires atteints de blessures ; il ménagea une retraite à ceux d'entre eux

¹ *Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully* ; Londres, 1763, t. III, 144.

qui, ayant perdu un membre au service de la patrie, ne pouvaient reprendre dans la vie civile la situation qu'ils y occupaient. A Sully revient la gloire d'avoir établi une maison d'Invalides qui fut le germe de celle, beaucoup plus somptueuse, dont Louis XIV commanda les plans à son architecte Hardouin-Mansart. Henri IV et Sully, car il est juste de ne pas séparer, dans cette glorification posthume, ces deux noms, commencèrent en 1604 et achevèrent en 1606 une fondation « ayant pour effet, selon l'expression de l'historien le plus autorisé du règne¹, de donner une preuve publique, une marque éclatante du haut intérêt et de la reconnaissance de la France envers ses défenseurs ».

Jusqu'alors, le militaire mutilé, ou trop vieux et trop faible pour servir plus longtemps, n'avait été traité que comme un membre inutile, rejeté de l'armée, abandonné par le pays, et qui allait tendre la main à la charité publique, jusqu'à ce qu'il terminât dans la honte une vie abrégée par la misère². Cette inhumanité révoltante, et dangereuse par le découragement qu'elle jetait dans l'armée, cessa; les blessures et la fatigue furent désormais comptées et payées aux gens de guerre. Adoptés par la patrie au moment où ils ne pouvaient plus la défendre, ils finirent leurs jours à l'abri du besoin, dans un repos honorable.

Déjà, au temps de Henri III (1578), avait été conçu le projet de réunir les infirmes de la guerre dans une maison sise au faubourg St-Marcel. Sous ce règne, un apothicaire parisien, Nicolas Houel, s'était fait concéder, au lieu dit les *Vieux-Fossés*, un terrain qui montait en zigzaguant de la rue de l'Arbalète à la rue de Lourcine : sur cet emplacement s'élevait jadis la vieille Maison-Dieu de Lourcine. Notre bourgeois philanthrope avait formé le dessein d'une fondation pieuse, d'une sorte « d'asile, où l'on pourrait héberger les orphelins et les pauvres honteux; un grand jardin serait joint à la maison et les élèves en pharmacie y pourraient apprendre les particularités des simples³ ». La *Maison de la Charité chrétienne*

¹ *Histoire du règne de Henri IV*, par M. A. POIRSON, tome second; Paris, 1856.

² Il est juste de mentionner qu'un pape projeta, dès le treizième siècle, des mesures pour assurer le sort des vieux militaires : par un mandement de 1208, Innocent III accordait, par anticipation, l'exemption de charges *pro servientibus qui in regio servitio servierunt* (MIGNÉ, *Patrologie latine*, CCXV, col. 1.382). Ce projet ne paraît pas avoir eu de suites. Trois siècles plus tard, les soldats estropiés furent reçus, il est vrai, dans les monastères, et les places de *moines lais* leur étaient réservées; mais, outre que les soldats ainsi admis provoquèrent de nombreux désordres, qui nécessitèrent leur expulsion, leur répartition dans les abbayes fut faite si arbitrairement, que nombre d'entre eux ne purent profiter de cet avantage.

³ Robert BURNAND, *L'Hôtel Royal des Invalides*, Paris 1913; d'après FÉLIBIEN, *Hist. de la*

fut installée dans les bâtiments, tombant en ruines, de l'antique hôpital, « désert et abandonné par mauvaise conduite, tout ruiné, les pauvres non logés, le service divin non dit ni célébré ».

Bientôt les infirmes affluèrent. Des remèdes, tirés de l'apothicairerie et du jardin des plantes y attenant, des aumônes ¹ leur furent distribués. L'institution, en un mot, prospérait, quand la mort de son fondateur, Nicolas Houel, enraya son développement. C'est alors qu'Henri IV, reprenant à son compte le projet de son prédécesseur, décida de réunir, dans la *Maison de la Charité chrétienne*, les pauvres « gentilshommes et soldats estropiez ». Nicolas Houel avait, d'ailleurs, commencé à en héberger quelques-uns ; il avait même rêvé une « maison idéale », où seraient groupés « divers arts et métiers pour les soldats estropiez ² » : comme quoi la rééducation des mutilés n'est pas une trouvaille de notre époque.

Afin d'assurer la vitalité de son entreprise, Henri IV résolut d'ajouter aux ressources affectées à l'entretien de la maison, c'est-à-dire « le reliquat des comptes des aumôneries, hôpitaux, maladreries, confréries... et les amendes provenant des malversations commises par les administrateurs d'icelles », les sommes versées par les abbayes, en compensation de la décharge des frais qu'elles n'avaient plus à supporter du fait de la nouvelle organisation. Le Roi prescrivit, en outre, à Sully, de ménager ses deniers le plus possible et de mettre des sommes en réserve, pour le but auquel il les destinait. Henri IV marqua encore sa sollicitude pour l'institution qu'il prenait sous sa protection, en déterminant l'enseigne qui devrait distinguer les futurs pensionnaires de la Maison charitable : ceux-ci étaient autorisés à porter « en leurs manteaux... une croix de satin blanc, brodée de bleu, avec un escusson, dans lequel il y aura une fleur de lys de satin orangé, avec la devise : *Pour avoir fidèlement servi* ». L'édit qui sanctionnait la fondation est de 1604 ; il instituait une sorte de bureau, qui se composait de quatre membres, appartenant à l'administration royale, d'un procureur-syndic et d'un trésorier.

Une ordonnance de 1606 apporta quelques modifications. L'archevêque de Sens, grand aumônier de France, eut la direction de l'institution ; les soldats qui

Ville de Paris, t. III ; *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris*, 1868 ; *Journal de Pharmacie et de Chimie*, 1893, etc.

¹ Cf. *Curiosités des anciennes justices*, par DESMAZE, 80.

² La maison qui fut choisie étant une propriété de l'Etat, le roi en fit la cession, par une déclaration de juin 1606, que l'on retrouvera dans l'ouvrage de GAMA, 50-8.

désiraient se faire admettre dans la Maison de la Charité chrétienne avaient à justifier de leurs titres, devant une commission présidée par le duc de Montmorency, connétable de France. Le duc avait mission de vérifier tous les certificats présentés par les invalides, et d'écrire en marge la somme à laquelle les blessés pouvaient prétendre, d'après leurs services et la nature de leurs infirmités. Le duc de Montmorency était plus spécialement chargé des cavaliers ; au duc² d'Epéron, colonel général de l'infanterie, était réservé l'examen des hommes appartenant aux troupes de pied.

Une Chambre, dite de la Charité chrétienne, fut ensuite créée. Elle était composée des ducs de Montmorency et d'Epéron, de l'archevêque de Sens, d'un secrétaire d'Etat et des commandements du roi, et des deux plus anciens maréchaux de France ; tout un personnel juridique était adjoint à ces notables personnages : maîtres des requêtes, conseillers au grand Conseil, etc. Cette Chambre devait connaître des contestations et réclamations de toute nature, présentées par les intéressés, de la procédure relative au paiement des pensions ; elle devait « vaquer exactement et diligemment à la révision des comptes, punition et correction des abus, malversations et condamnations d'amendes et généralement cognoistre et décider de tous procès et différends et affaires... » La Chambre prononçait sans appel dans toute affaire ne dépassant pas 500 livres ; elle avait pouvoir d'envoyer en province un délégué, pour y juger souverainement et sans recours.

Non content d'avoir consolidé son institution, Henri IV voulut faire plus : il étendit ses bienfaits aux veuves et aux enfants des militaires qui étaient morts ou qui succomberaient au service de l'Etat ; il voulut que « les veuves et les orphelins de ceux qui estoient morts en son service aux guerres passées, feussent exemptez de toutes les charges publiques ». Il compléta ces mesures par la création de deux établissements d'instruction pour les jeunes gens se destinant à la profession des armes, dont l'un survit encore de nos jours : c'est le Prytanée de La Flèche ; l'autre était une Académie ou Ecole militaire, pour instruire la jeunesse noble ou appartenant à la bourgeoisie aisée. Enfin, Henri IV sut deviner l'immense parti qu'un gouvernement pouvait tirer des distinctions, pour exalter le courage et les vertus guerrières et stimuler le sentiment de l'honneur, tant en donnant du lustre aux ordres qui existaient avant lui, qu'en en créant de nouveaux. A la mort de Henri IV, l'établissement qu'il avait créé ne put se soutenir : la maison charitable du faubourg Saint-Marcel, faute de ressources, ne tarda pas à périr. Un arrêt du Conseil d'Etat, rendu le 4^{er} septembre 1614, donné en présence du jeune Roi

(Louis XIII) et de la reine régente, régla « la nourriture et l'entretien des pauvres gentilshommes, capitaines et soldats estropiez ». Il leur était réservé les places de *religieux lais*, et ceux qui jouissaient de ces places devaient exciper des droits qu'ils avaient à les conserver; mais cette ordonnance resta lettre morte, puisqu'elle en motiva une nouvelle, dix-huit ans plus tard il est vrai, qui revenait, à peu près dans les mêmes termes, sur l'arrêt de 1611, qu'on pouvait croire toujours en vigueur.



INFIRMES ET MUTILÉS.
(D'après Jer. Bosch.)

CHAPITRE XIII

LE PREMIER HOPITAL SÉDENTAIRE L'ORGANISATION DU SERVICE DE SANTÉ SOUS LOUIS XIII

On est quelque peu surpris de rencontrer, sous la plume d'un historiographe de l'administration de la guerre ¹, ces assertions plus que hasardées : « On vit, à la suite des armées de Louis XIII, les blessés *sans secours* ensanglanter les routes et se trainer douloureusement du champ de bataille jusqu'aux lieux les plus voisins où ils ne trouvaient guère plus de ressources : aussi, les armées de Louis XIII se fondaient-elles sans cesse par la dispersion des blessés, dont personne ne s'occupait et ne savait ni le sort ni le lieu de retraite. » Rien de plus contraire à la vérité. Un règlement, en date de 1622, établissait, en effet, que, quand le soldat tombait malade en cours de route, il demandait un congé à son capitaine, « pour s'aller faire panser » ; muni de ce congé, il se présentait aux magistrats de la ville la plus proche, qui étaient tenus de le faire soigner jusqu'à guérison complète ².

« Les chefs militaires, écrit un autre annaliste, rentrés en quelque sorte dans les habitudes du moyen âge, contrairement à l'exemple que leur avait donné le règne précédent, menaient à leur suite des chirurgiens particuliers, qui n'étaient point tenus de secourir les blessés, dont le gouvernement lui-même ne prenait aucun souci. » Opposons à ces allégations les documents pris aux sources les moins suspectes : les capitaines, tant qu'ils furent propriétaires de leurs compagnies et responsables de leurs hommes, les faisaient le plus souvent traiter à leurs dépens ³ ; ils leur distribuaient même, parfois, du bouillon : tel, par exemple, le comte d'Assailly, qui était adoré de ses cavaliers ⁴.

¹ *Histoire de l'Administration de la guerre*, par X. AUDOUIN, rapporté par PERCY et WILLAUME, *br. cit.*

² *Règlement pour l'Infanterie*, 1622 (Recueil Cangé), cité par Alb. BABEAU, *La Vie militaire sous l'ancien régime*, t. I, chap. X.

³ *Le soldat citoyen* (BABEAU, *cit.*).

⁴ *Mém. de Thomas du Fossé*, t. III, 296 (*id.*).

Quand le soldat n'était que légèrement malade, ou qu'il revenait de l'hôpital, plus d'un capitaine « le prenait à son ordinaire, le nourrissait mieux, lui donnait du vin, le faisait monter, les jours de marche, sur le cheval de son valet, et en peu de temps il se rétablissait¹ ». Il avait pour sa convalescence des soins qu'on n'avait pas à l'hôpital, où l'on s'empressait de renvoyer le soldat, aussitôt qu'il était à peu près sur pied, parce que, dès qu'il allait mieux, il fallait lui donner la portion entière de nourriture, au détriment des bénéfices des entrepreneurs.

On a fait grief à Louis XIII de n'avoir pris aucun souci des malades et des blessés. « Devant La Rochelle, si longtemps cernée, il n'y eut pas, a-t-on prétendu, la moindre apparence d'ambulance; on est même autorisé à croire qu'aucun abri, aucun lieu de retraite n'était indiqué aux hommes blessés². » Il fallut « renouveler usqu'à trois fois l'armée qui assiégeait La Rochelle : la consommation d'hommes ne fut pas moins grande devant Casal, Nancy, Hesdin. Le roi, étant entré par la brèche dans cette dernière place, ne songea aux blessés de son armée, que quand il eut vu les fossés et les rues jonchés de ceux de l'ennemi : alors il ordonna de faire venir des chirurgiens de Paris pour en prendre soin ; mais la plupart des blessés moururent en attendant ces tardifs secours³ ».

Si l'on a voulu par là nous montrer la durété de cœur du fils d'Henri IV, on n'y a que trop réussi; encore faudrait-il des témoignages plus probants que des affirmations qui ne sont étayées d'aucun document précis; la vérité est qu'à maintes reprises, Louis XIII s'inquiéta, au contraire, avec sollicitude, de ce qui pouvait altérer la santé de ses troupes.

A Béziers, en 1622, une épidémie ayant éclaté dans l'armée, épidémie que les médecins attribuèrent à un usage immodéré de raisins, le roi donna des ordres au Grand Prévôt, pour qu'il fit sans retard cesser la vente de ce fruit et jeter tout ce qu'on pourrait en trouver dans la région.

Après chaque bataille, assure celui de ses biographes qui a le mieux démêlé la psychologie complexe de ce monarque⁴, Louis XIII se montrait plein d'attentions pour les blessés, s'informait de ceux qui étaient le plus gravement atteints, demandait fréquemment de leurs nouvelles. « Arrêtant les convois de blessés, il dit quelques bonnes paroles à chacun d'eux, console, encourage. On le voit choisir lui-même la

¹ Mémoire de 1788 (*Archives de la Guerre*).

² GAMA, *loc. cit.*, 29.

³ PERCY et WILLIAUME. *op. cit.*, 99.

⁴ L. BATIFFOL, *Louis XIII à vingt ans*.

LES GRANDES MISÈRES DE LA GUERRE



L'ENRÔLEMENT DES TROUPES.



L'HÔPITAL.

(Gravures de CALLOT.)

maison dans laquelle seront transportés les malades, pour être soignés et pansés. Il va les voir, s'enquiert de chacun d'eux, de leur qualité, de la façon dont on les traite, de la gravité de leur cas, de ce qu'il faudrait faire pour hâter leur mise sur pied, n'omettant rien de ce qui peut servir à leur guérison et, notamment, la distribution de secours. » *Il envoie souvent ses propres médecins et chirurgiens*, tandis que des « apothicaires aux armées » sont chargés de « médicamenter les malades » ; c'est le roi qui, sur le vu de leurs mémoires, solde les dépenses, comme il rembourse les villes qui viennent réclamer le montant de leurs frais.

Le premier hôpital ambulant¹ à la suite des troupes avait été créé par Sully, sous le règne de Henri IV ; le premier hôpital sédentaire fut institué par Richelieu, sous celui de Louis XIII : l'ordonnance qui consacra cette institution est de janvier 1629². Cette ordonnance ne fit que sanctionner les vœux émis par les Etats Généraux de 1614, quatorze ans après la dissolution de cette Assemblée extraordinaire³.

Un article de cette ordonnance édicte « qu'à la suite des armées, seront entretenus des hôpitaux, pour secourir les soldats en leurs blessures et maladies » ; dès le mois suivant, cette ordonnance entrain en vigueur et, particularité curieuse, qui montre de quel esprit elle était inspirée, c'est à l'archevêque de Bordeaux que fut dévolue la surintendance de l'hôpital établi pour les soldats malades et blessés qui faisaient partie du corps expéditionnaire envoyé en Italie au secours de la place forte de Casal⁴.

¹ Dans une ordonnance de Henri II, rendue à Blois en 1550, il est un article édictant qu'« à toutes les monstres (revues) qui se feront, il sera retenu, sur la paie de chaque soldat et à proportion de sa solde, un sol par écu, somme qui sera consignée au mestre-de-camp et auditeur général pour être convertie tant en un magasin d'armes qu'à un *hôpital ambulatorio pour secourir les malades et les blessés* (art. 19) ». C'est sans doute la première fois qu'il est question, dans un document officiel, d'*hôpital ambulatorio*. (Cf. *Bulletin de l'Institut National Genevois*, t. XXXIII (1894), 362).

² Elle est reproduite, en partie seulement, par GAMA, *Esquisse historique du service de santé militaire*, 63-4.

³ Cf. G. CROS-MAYREVILLE, *Les Militaires dans les Hôpitaux civils* (Extrait de la *Revue Philanthropique*, n° du 15 mars 1911 ; Paris, Masson, 1911, 6).

⁴ Le siège de cette place est resté mémorable. La garnison assiégée non seulement souffrit de la famine, mais la peste vint, à son tour, s'abattre sur ces malheureux. « Au milieu d'août, narre un historien, la peste s'est développée d'une façon si lamentable, que l'on est obligé de marquer d'une croix verte les maisons contaminées. L'éclatement des mines ajoute les

HENRY D'ESCOUBLEAU DE SOURDIS.

Archevêque de Bordeaux, Primat d'Aquitaine, Surintendant des hôpitaux militaires.



Illustrissime et Révérendissime HENRY ^{d'Escoubleau} de
SOURDIS Archevêque de Bordeaux Primat
D'Aquit Commendeur de L'ordre du S^t Esprit.
B. Meunier del.

ce Relat pottigueux coula fond 14900000 s. la frégatte Espagnole: friser
Dathari le 20/août 1638 s. le 27/mars 1641 encore 5 autres mais le 20 août
ayant launce parer le secours que l'Espagne envoyait l'aragon, le Card. Richelieu
en fut si irrité qu'il le relégua à Castelnau, où il mourut (Annuaire) 710 juil. 165, à Antioch, près
de Paris. Le long, 46

(Collection de l'auteur.)

En l'absence du cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier de France, Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux, fut chargé de la direction du nouvel établissement, « avec plein pouvoir de faire choix des officiers qui auront à y servir, ensemble ordonner de toutes les dépenses qui s'y feront pour la nourriture et traitement des malades et blessez, achats de meubles, drogues, ustensiles, et autres choses qui regarderont l'entretienement dudit hôpital ». Ledit sieur archevêque, pour employer le langage officiel, avait toute autorité pour donner « aux soldats qui seront blessez ou qui auront été traités, des certificats de leurs blessures, pour estre mis en considération lorsqu'elle donnera des places de religieux lais aux dits estropiez... »

Depuis la fermeture de l'établissement pour les invalides, fondé par Henri IV, les soldats blessés étaient, nous l'avons dit, recueillis dans les abbayes : c'est dans les monastères que s'employaient ces *frères lais* ou *oblats* ; on les occupait à sonner les cloches, balayer les cloîtres, soigner les bêtes, ou sarcler le jardin¹. C'était la retraite des guerriers — soldats ou officiers — qui n'avaient pas de moyens d'existence², trop heureux d'avoir le vivre et le couvert, et de n'en être pas réduits à demander l'aumône ou à mourir de faim ; seuls, quelques-uns obtenaient, de loin en loin, un don de 10 ou 15 livres sur la cassette royale, mais rares étaient ces privilégiés.

Ce système fonctionna jusqu'en 1633. Reprenant l'idée de Henri IV, Richelieu, à son tour, projeta d'établir une *Maison des Invalides*. Le grand cardinal

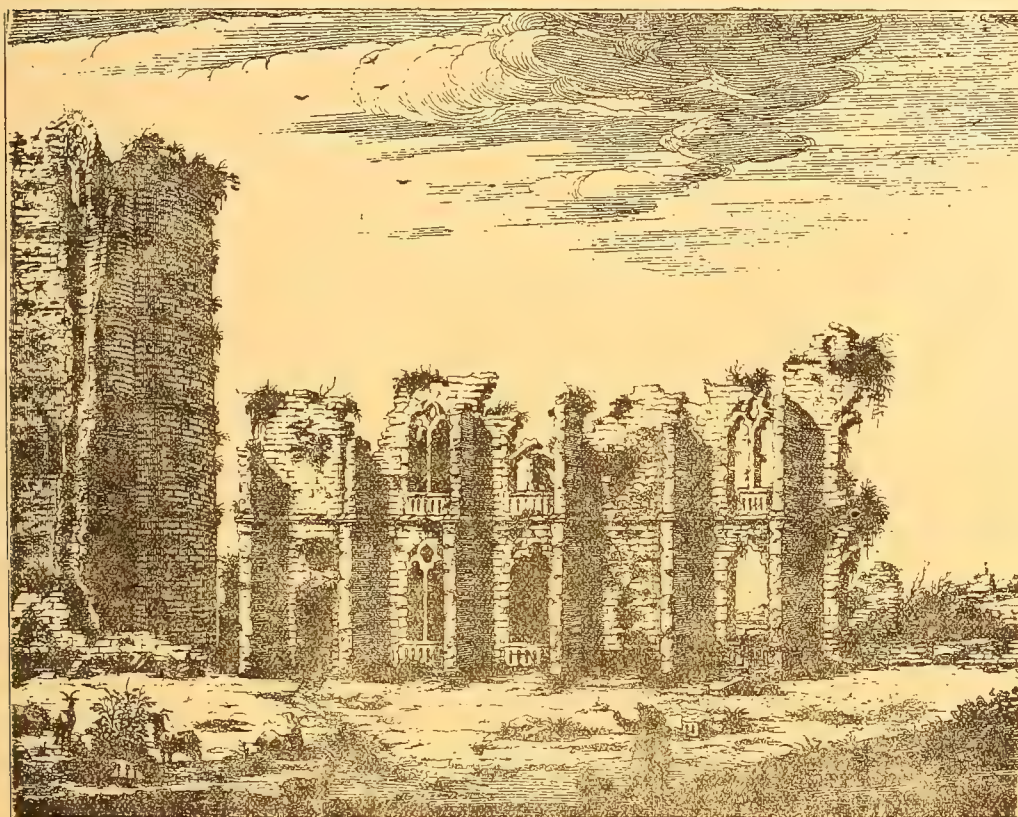
effroyables blessures causées par les explosions qui brûlent, déchiquettent et provoquent d'horribles souffrances. Il faut aviser à tant de désastres. Les officiers des régiments se réunissent chez leurs colonels respectifs, pour examiner ce qu'il conviendrait le mieux de faire, décident, après entente, d'organiser à frais communs des sortes d'*hôpitaux régimentaires*. On louera une maison. Un médecin sera attaché au régiment, avec appointements de dix livres par cinq jours, pour médicamenter les malades ; puis un chirurgien, aux mêmes appointements, viendra panser les blessés deux fois par jour, apportera les onguents, saignera et ventousera. Enfin, un apothicaire fournira les drogues et médicaments qui lui seront payés au fur et à mesure. Dix hommes du régiment pour le service, avec un total de solde de dix livres tous les cinq jours. L'hôpital, sous la direction d'un bon religieux. » Ce texte de M. BATIFFOL, extrait de son ouvrage, *Au temps de Louis XIII*, est conforme à ce que nous établirons nous-même.

¹ Le choix était laissé aux abbés entre l'entretien d'un invalide dans leur monastère, ou le versement d'une pension.

² Les soldats et officiers ayant combattu à La Rochelle devaient être les premiers à recevoir la pension.

fonda, au cours du mois de novembre de l'an précité, une « communauté en ordre de chevalerie¹ », sous le titre de *Commanderie de Saint-Louis*, « pour la nourriture et l'entretien de tous les soldats estropiez à la guerre au service de Sa Majesté ».

Le frère du ministre, le cardinal de Lyon, grand aumônier de France, fut



COMMANDERIE DE SAINT-LOUIS. FONDÉE PAR RICHELIEU.
(D'après l'*Histoire de Bicêtre*, par Paul Bui.)

nommé administrateur et surintendant général de la fondation nouvelle. Les prieurés, les abbayes avaient à fournir les ressources nécessaires. L'établissement devait être construit sur l'emplacement de l'ancien Château de Bicêtre, propriété du chapitre de Notre-Dame, et qui avait été rasé l'année précédente (1632).

¹ Selon le modèle de la communauté du Temple ou de St-Jean de Jérusalem, dont Richelieu emprunta la hiérarchie, qui comprenait des chevaliers, des commandeurs et des grands-croix.

D'après les dessins de l'architecte¹, la maison ne comportait pas moins de quatre pavillons, réunis par de spacieux bâtiments ; une chapelle provisoire, en attendant qu'on y construisit une église, s'élèverait au milieu d'un vaste carré, tandis que des jardins s'étendraient sur la droite et sur la gauche.

En août 1635, la construction était commencée² ; le 27 septembre, eut lieu une procession, à laquelle assistèrent tous les estropiés, et la messe fut célébrée, pour la première fois, dans la chapelle, placée sous le vocable de Saint Jean Baptiste. Avant même que la charpente fût achevée, et alors que toute une cité restait à construire, la maison était abandonnée et les *stropiés*, comme on les appelait, durent de nouveau vivre des pensions qu'ils touchaient comme *religieux laïcs*. Mais les guerres de la Fronde, les premières campagnes du règne de Louis XIV avaient augmenté dans des proportions telles le nombre des invalides, que les pensions furent manifestement insuffisantes à les pourvoir tous.

Comment Richelieu, cet homme de volonté forte, ayant à sa disposition des moyens puissants pour réaliser ce qu'il projetait, échoua-t-il dans sa tentative ? Sans doute l'institution n'était pas encore mûre. On fit au premier ministre des objec-

¹ L'érudit historiographe de Louis XIII, M. Louis Batiffol, a tout récemment (*Revue hebdomadaire*, 26 mai 1917) retrouvé dans de vieux grimoires, selon son expression, les devis de cette construction, arrêtés par le cardinal ministre, devant deux notaires parisiens, le vendredi 21 juillet 1634, en son hôtel de la rue St-Honoré — aujourd'hui le Palais-Royal — avec l'architecte que l'on croyait être Jacques Lemercier, et qui est Germain Breuil. Ces devis montrent, au dire de M. L. Batiffol, que « le plan adopté en 1634 pour Bicêtre est, dans ses grandes lignes, avec quelques modifications, ni plus ni moins que celui qu'exécutera Louis XIV devant l'esplanade des Invalides ». Jusqu'où a-t-on poussé les constructions de la *Commanderie de saint Louis* ? A quelle époque les Invalides s'y sont-ils installés ? Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1646, le lieutenant civil Daubray, venant y opérer une descente de police, déclare « n'y avoir trouvé qu'un brave portier, une bonne femme qui y avait établi cabaret, et l'architecte logé dans un pavillon, pas un soldat. Portes et fenêtres ne tenaient pas : les toitures prenaient l'eau ». Durant la Fronde, l'établissement fut occupé plusieurs fois par les troupes et des combats s'y livrèrent. En 1656, on alloua une somme de 30.000 livres pour la réfection des bâtiments ; mais, à ce moment, Bicêtre n'avait plus d'invalides : par un édit du mois d'avril, le roi avait concédé cette maison hospitalière à l'Hôpital général (la Salpêtrière), qui allait en faire un hospice de vieillards, une prison et une maison de fous : la prison n'existe plus ; quant aux constructions de l'époque de Louis XIII, M. Batiffol assure qu'il n'en reste que « des fondations, sur lesquelles ont été élevés, au XIX^e siècle, les bâtiments actuels de l'hospice, et un corps de logis où on retrouve les galeries à arcades de l'architecte de 1634 ».

² *Gazette de France*, 1635, n° 81 ; cf. *Fragments historiques et médicaux sur l'Hôtel national des Invalides*, par M. F. HUTIN (Paris, 1851), que ne paraît pas avoir connu M. Burnand, d'ordinaire si bien informé.



VINCENT DEPAUL ET SES RELIGIEUX, SUR LE CHAMP DE BATAILLE.
D'après une gravure à l'eau-forte de HERISSET, terminée au burin par DUPIN.)

tions qui paralysèrent son initiative. « Un seul bâtiment ne suffira pas, lui écrivait un de ses correspondants ; il y a plus de quatre à cinq mille invalides disséminés en France, qui accourront à Paris comme à leur asile. Retenir ces soldats estropiés dans une maison, c'est un abus ; s'ils sortent, ils pourront, jour et nuit, voler les maisons, se réunir en force, etc. Il faut les disperser en divers édifices : léproseries, Hôtels-Dieu et autres maisons de piété désertes, qui ne servent à rien ». A la vérité, le temps et l'argent, ces deux puissants facteurs de toute entreprise, que Louis XIV eut à sa discrétion et qui manquèrent à Richelieu, ne permirent pas à la *Commanderie de Bicêtre* d'être fondée sur des bases durables. Au bout de peu de temps, elle était en complète décadence.

Le cardinal-ministre paraît avoir été plus heureux pour une autre de ses créations, celle des hôpitaux d'armée, dont nous avons sommairement parlé jusqu'à présent et qui mérite quelques développements.

Un état de 1630 prouve que des hôpitaux militaires existaient à Pignerol à cette date. Entre autres détails intéressants, cette pièce nous révèle que le service médical y était assuré par divers médecins du roi, les sieurs Citoys, de Mallebranche et Bertault, qui recevaient, à cet effet, des appointements mensuels de 150 livres. Le premier chirurgien était le sieur Bertereau, le propre chirurgien de Son Eminence, à qui était allouée une somme de 120 livres, tandis que ses collègues, au nombre de quatre, ne recevaient que 100 livres. Les deux apothicaires, dont un se nommait Perdreau, attaché, lui aussi, à la personne du Cardinal, durent se contenter de 100 livres.

Un autre état nous fait connaître que « M. Bitault, médecin qui aura soin des blessez ; M. Boere, autre médecin qui aura soin des malades », toucheront chacun cent cinquante livres, tandis que M. Bertereau continue à ne percevoir que cent vingt livres. Rien que cette différence de traitement indique la prééminence du médecin, qui est la tête, le cerveau dirigeant, sur le chirurgien, plus spécialement préposé aux besognes manuelles : il convient de ne pas oublier que nous sommes au temps des barbiers-chirurgiens et qu'un siècle nous sépare de l'Académie de chirurgie.

Le premier chirurgien de l'hôpital n'a pas encore le titre de *major* ; il a, cependant, sous ses ordres des *aides* et des *sous-aides*. Un aumônier était attaché à l'hôpital militaire¹, et des « religieux de charité » faisaient office d'infirmiers.

¹ La charge d'aumônier militaire remonterait au xiii^e siècle (Cf. BOISSER, *Essai sur l'aumô-*

Les Pères Jésuites cumulaient la direction des ambulances avec la charge de l'aumônerie. Comme ambulanciers, ils avaient à leur disposition deux charrettes, des vivres et six moutons tous les jours. Comme aumôniers, « les susdits Jésuites devaient avoir un soin particulier de se trouver aux occasions périlleuses, pour donner des absolutions générales, après avoir exhorté et tiré des soldats des actes de douleur de leurs fautes ». De plus, à chaque corps, il y eut « des Jésuites et des cuisiniers, pour donner des bouillons et des potages à tous les malades qui ne voulaient pas aller aux hôpitaux ¹ ».

Sans doute s'agit-il ici des hôpitaux civils : dans les villes de l'intérieur, les soldats étaient, en effet, reçus dans les hôpitaux civils, moyennant une indemnité déterminée ; souvent une salle particulière leur était réservée, comme au Puy, où le roi avait accordé à l'hôpital une gratification, pour l'établissement d'une salle de ce genre. Il en était de même dans quelques villes-frontières, à Valenciennes, au Quesnoy, à Landrecies : on payait aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Valenciennes, 11 s. 6 d. par journée de maladie et 6 s. par convalescent, à la condition qu'elles rendraient aux capitaines les habits des soldats décédés ².

Il ne semble pas qu'à cette époque, si quelques hôpitaux furent établis à la suite des armées, il y ait eu des hôpitaux militaires dans l'intérieur du pays. La présomption qu'il n'en existait pas se fortifie par la lecture d'un article du règlement de 1629, ainsi libellé :

Que si, en marchant par la campagne, il arrive que quelques soldats tombent malades, en sorte qu'ils ne puissent suivre le drapeau, le capitaine ou celui qui conduira la compagnie pourra leur donner un passeport portant prière aux maires et eschevins de la prochaine ville de les recevoir en leur hôpital... et lesdits maires et habitants de ladite ville (seront tenus) de les recevoir et faire traiter et médicamerter soigneusement jusqu'à leur entière et parfaite guérison dans leur dit hospital, s'il y en a, sinon aux despens de la ville : à quoi les capitaines et gouverneurs tiendront la main de leur part, et les évêques seront exhortés de les faire recommander aux prosnes par les curez.

Quand on pense à l'influence qu'exerçait le clergé sur le peuple et au crédit dont il jouissait auprès des pouvoirs publics, on n'est point surpris de cette

nerie militaire); mais dès le VIII^e siècle, des prêtres auraient suivi les armées en campagne (WAUTHOZ, *Les Ambulances et les Ambulanciers à travers les siècles*, 82).

¹ D'AVENEL, *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu* (d'après un édit de 1638 : *Etablissement fait en faveur des gens de guerre qui ne veulent point aller aux hôpitaux*).

² *La Vie militaire sous l'ancien régime*, par Albert BABEAU : les Soldats. Paris, 1890.

intrusion des ecclésiastiques dans un domaine purement temporel. Richelieu étant, à la tête du gouvernement, il était naturel que le premier ministre tint à ne pas faire oublier qu'il était revêtu de la pourpre cardinalice.

« Dans les armées, aussitôt qu'il s'était donné quelque grand combat, écrit



TYPES DE MENDIANTS, INFIRMES OU MUTILÉS.
(D'après CALLOT.)

l'historiographe du cardinal-duc¹, soit à la campagne ou aux sièges, l'évêque d'Auxerre ou quelque autre de ses confidents avait ordre de s'informer de tous les blessés, pour leur porter, de sa part, dans leurs tentes ou leurs huttes, des sommes considérables, et de le faire chacun selon leur condition et l'employ qu'ils avoient,

¹ AUBERY, *Histoire du Cardinal duc de Richelieu*; Cologne, 1666; t. II, l. VII.

depuis les moindres soldats jusqu'aux premiers officiers. » Il (le cardinal) « ressentait pour ainsi dire le contre-coup de toutes les blessures qui se recevoient à la guerre, et s'affligeoit extraordinairement de la perte de nos braves qui mouraient dans le service. Au retour des campagnes, il ne manquoit pas de visiter ou



TYPES DE MENDIANTS, INFIRMES OU MUTILÉS
(D'après CALLOT.)

d'envoyer visiter les personnes de considération qui avoient été blessées, ni d'envoyer de l'argent à ceux qui en avoient besoin, afin de les pouvoir mieux consoler ». Faisant la part du panégyrique, il n'en reste pas moins que c'est à l'instigation de Richelieu qu'ont été créées les ambulances à la suite des armées¹, ce qui constituait un progrès réel.

Il est fort probable que les hôpitaux fondés à l'occasion de la campagne d'Italie

¹ Et aussi, devons-nous ajouter, la pharmacie militaire (Cf. *Chronique méd.*, 1901, 287-8).

ne furent pas les seuls¹ : et qu'à l'imitation de celui qui avait fonctionné à Pignerol « dans les places fortes et autres lieux de garnison, dans les villes françaises ou étrangères, occupées en temps de guerre, dans toutes les circonscriptions territoriale, où les rassemblements étaient nombreux, des hôpitaux durent être fondés, au moins pour les troupes régulières² » ; mais, il nous faut le reconnaître, les preuves manquent pour l'affirmer et, en l'absence de témoignages formels, nous ne nous croyons autorisé qu'à émettre des conjectures.

¹ Cf. De CHENNEVIÈRES, *Détails militaires*, II, 139 et 140 ; *Mémoires de Feuquière*, chap. XLI.

² GAMA, *op. cit.*, 96.

LES GRANDES MISÈRES DE LA GUERRE



(D'après CALLOT.)

CHAPITRE XIV

COMMENT ON SOIGNAIT LES BLESSÉS SOUS LA MONARCHIE ABSOLUE UN LOUIS XIV INSOUÇONNÉ — L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES

De même qu'on a partagé le règne de Louis XIV en deux périodes : *avant et après* la fistule, quelques historiens ont imaginé d'établir une cloison étanche entre la période qui a précédé l'arrivée de Louvois au pouvoir et celle qui l'a suivie.

Avant Louvois, prononcent doctement ces bibliographes imparfaitement renseignés, la monarchie ne prend souci que des soldats en état de faire campagne : l'augmentation des effectifs est l'unique préoccupation des chefs de corps ; le blessé, l'infirme est une charge et un embarras, un embarras plus qu'une charge, et on l'abandonne à son malheureux sort¹ ; loin de s'apitoyer sur son infortune, on détourne la tête à son approche, et il va de porte en porte, quêtant sa subsistance, étalant la hideur de ses plaies.

« Il n'y a point d'hôpital, écrit un mémorialiste, et quand un soldat est blessé, on le met dans une grange, où l'on le laisse mourir comme un chien². »

Le plus souvent, cependant, on envoyait les blessés dans les villages : une petite ville de l'Aisne, Marles, reçut une partie des blessés de Rocroy (1643) et dut prendre à sa charge leur entretien, le paiement des salaires des chirurgiens et de leurs aides, etc.³

¹ « Les soldats, écrivait Arnaud d'Andilly, voient que, dans leurs maladies, on a moins soin d'eux que l'on n'en a des chevaux, lesquels on fait panser soigneusement, parce qu'on ne les peut perdre sans qu'il en coûte de l'argent pour en avoir d'autres. » C'était exagérer ; on verra quel soin Mazarin, comme avant lui Richelieu, eut des blessés. L'organisation des hôpitaux militaires remonte, en réalité, au ministère de Sublet de Noyers (1639) ; mais celui-ci n'avait agi qu'à l'instigation pressante de Richelieu, lequel estimait plus « 2.000 soldats sortant guéris de l'hôpital et en quelque sorte rompus au métier, que 6.000 recrues nouvelles ». (Cf. *Lettres du Cardinal Mazarin*, t. VII, édité par le vicomte G. D'AVENEL, 370, note 3).

² *Mémoires de Dubuisson-Aubenay*, t. I^{er}, 325, note 1.

³ *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul*, par Alph. FEILLET (Paris, 1865), 30.

Ceci se passe en pleine Fronde, c'est-à-dire dans un temps de troubles où tout est livré au désordre, où le Roi règne sans gouverner encore.

Pendant la Fronde, tout fait défaut ou à peu près : l'argent et l'organisation qui lui est corrélative. C'est l'époque où Mazarin délègue le « sieur Colbert », avec « le peu d'argent » qu'il a pu trouver dans les caisses publiques, pour venir en aide aux « pauvres blessez ». Le cardinal a donné l'ordre qu'on envoie deux de ses carrosses pour servir aux « blessez de condition », ou pour conduire les principaux prisonniers à Reims, « estant bien marry que son mal (la goutte), qui ne lui permettait pas de mettre le pied à terre, l'empêche d'y aller lui-même ». Un autre jour, Mazarin avise le maréchal du Plessis, qu'il a prévenu l'intendant de « pourvoir à ce qu'il falloit pour panser les blessez ¹ ». Il se réjouit de pouvoir dépêcher aux armées « une grande voiture de pain, de vin, de linges et de médicaments, avec des chirurgiens pour aller assister les soldats blessez ».

A Condé, qui réclame de l'argent, « si on ne veult laisser mourir les blessés sans secours », Mazarin envoie porter « dix mille francs pour l'hospital, en attendant les autres dix qui viendront avec la monstre (le jour de paie) ² ». C'est le même Mazarin qui mande à son intendant de « prendre, préférablement à tout, ce qui est nécessaire pour l'hospital ³ ; car, outre que la charité oblige à cela, il n'y a rien qui fasse un meilleur effect dans les armées que de voir que l'on prend grand soin des malades et des blessés ⁴ ».

Ce fut la préoccupation, on peut dire constante, de l'homme d'Etat qui nous est rarement présenté sous des couleurs aussi favorables. Non seulement Mazarin a songé à pourvoir les troupes de pansements, médicaments ⁵, voire de gâteries ⁶, en

¹ Lettre du 16 décembre 1650 (*Lettres de Mazarin*, édition Chéruef, t. III, 943).

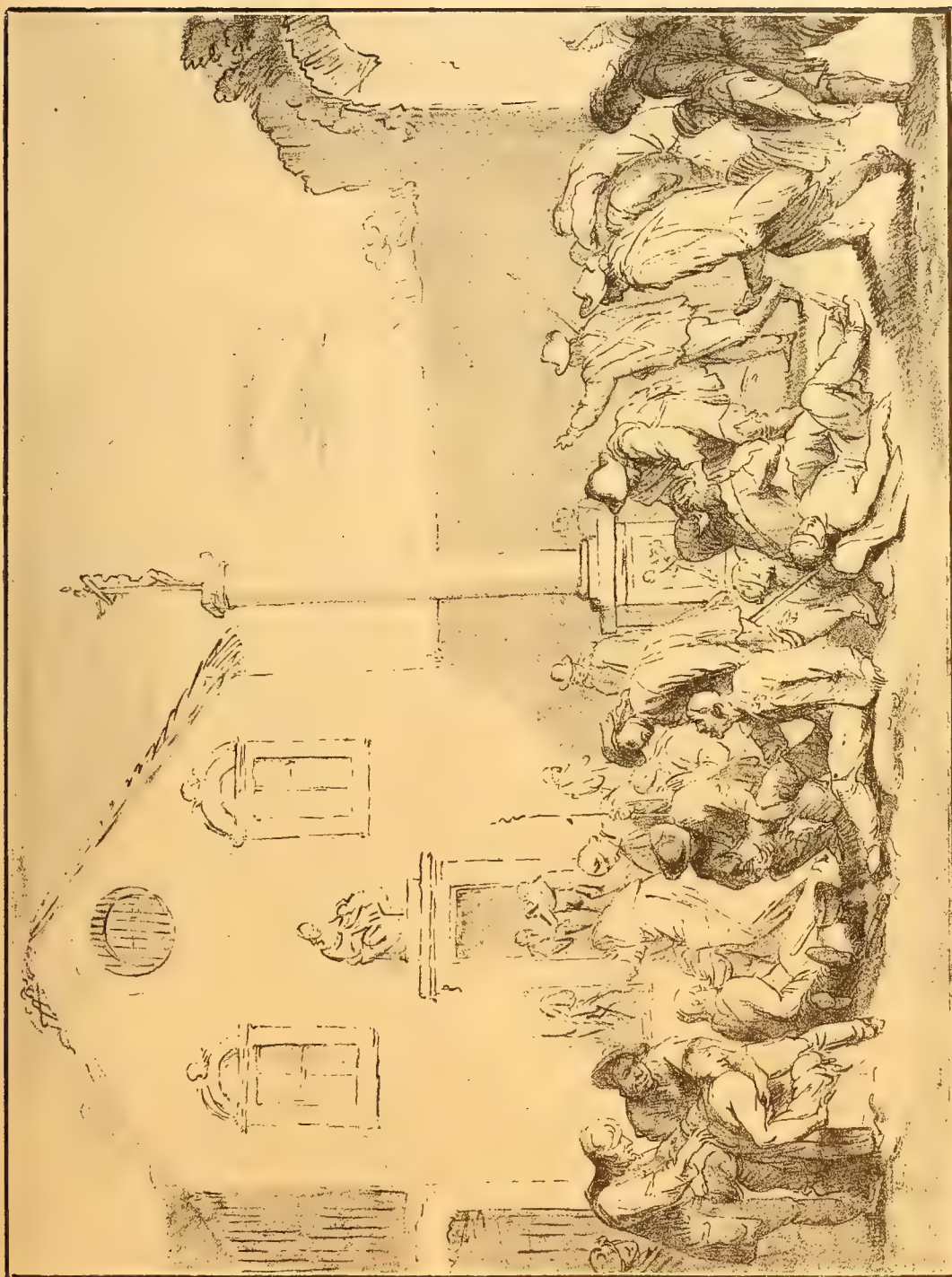
² *Lettres de Mazarin*, édition Chéruef, *passim*.

³ Il parle ailleurs d'une somme qu'il a avancée, « pour establir un hospital ». Lettre à Le Tellier, 9 décembre 1652 (t. V, 502).

⁴ Lettre du 17 septembre 1656 (*Lettres de Mazarin*, t. VII, 370).

⁵ « Sans les vivres et les médicaments qu'il (Mazarin) faisait venir à grands frais, les assiégeants auraient couru le risque de succomber à la faim et aux maladies, pendant ce long et pénible siège de Dunkerque. » CHÉRUEF, *loc. cit.*

⁶ Dans une lettre à Talon, intendant d'une armée qui, sous le commandement de Turenne, assiégeait Dunkerque (1658), nous relevons : « ... Que l'on ne songe pas seulement à envoyer quantité de chirurgiens, de religieux, et tout le solide qui est nécessaire pour le bon traitement des blessés, mais même des confitures, des citrons et choses semblables. » Lettre du 14 juin (CHÉRUEF, *Histoire du Ministère de Mazarin*, III, 149).



LES SITES D'UNE BATAILLE, d'après CALLOT.
(Tiré du Cabinet de M. DENON.)

un mot, de tous les secours matériels ; mais, ceci surprendra moins, il entendait que les secours spirituels ne leur fissent pas défaut : Jésuites ou Capucins¹ avaient de quoi s'employer² après tant de combats meurtriers³.

Le secrétaire d'Etat à la Guerre ne témoigne pas d'une moindre sollicitude que le cardinal-ministre : le père de Louvois recommande instamment aux commandants et surtout aux intendants, « de prendre tout le soin qu'il se pourra des malades et blessez⁴ ». Une entreprise est-elle projetée, Le Tellier, qui veille à tout ce qui touche à la nourriture, au bien-être et à l'état sanitaire des troupes, ne manque pas de comprendre, dans le personnel expéditionnaire qui se prépare à entrer en campagne, un contingent d'hommes de l'art.

Quand il sera question de venir en aide à la République de Venise contre les Turcs, il donnera des ordres pour faire embarquer « des médecins et chirurgiens

¹ Outre les Jésuites et les Capucins, on mit à contribution le zèle des prêtres de la Mission de M. Vincent (comme on appelait Vincent Depaul). Il était accordé à ces derniers, par ordonnances royales, « sauvegarde, pour assister les pauvres et les malades..., en sorte qu'ils soient en pleine et entière liberté d'y exercer leur charité en la manière et à ceux que bon leur semblera ». Les gens de guerre devaient les respecter, « sous peine de la vie », et ne pas les troubler dans l'exercice de leur charitable sacerdoce. (*Recueil Cangé, Ordonnances militaires*, t. XXVIII).

² Les aumôniers militaires existaient cependant alors, depuis l'année 1636 (FEILLET, *op. cit.*, 220). A véritablement parler, il y en avait déjà dans les armées gallo-romaines : des aumôniers accompagnaient les troupes, dirigés par un *abbas castrorum* et gardant « dans une tente le crochet de saint Martin, enfermé dans une cassette, comme un talisman, comme le symbole de la religion qu'il faut défendre ». *Mœurs et vie privée des Français*, par E. DE LA BÉDOILLIÈRE. t. I, 279.

³ A l'intendant Talon, Mazarin écrivait, le 25 juin 1655 : « Je vous envoie trois cents pistoles pour les despenses de l'hospital, afin qu'il ne manque rien pour la commodité des blessez ; les dix pères jésuites s'en vont et j'espère que je pourray faire partir, dans (dès) demain, le sieur Leroy, chirurgien, et d'autres qui serviront sous luy, avec tout l'équipage de l'hospital, pour lequel je croy qu'il faudra au moins douze charrettes. *Il ne faut rien oublier pour que les soldats soient bien traités, n'y ayant rien que je souhaite plus ardemment.* » Arch. Aff. étr., Pays-Bas, t. XXXIV (cité par CHÉRUÉL, *Lettres du cardinal Mazarin*, VI, 497, note 2). A la même date, le cardinal mandait à Turenne, qu'il venait de faire partir trois cents louis d'or « destinez pour l'hospital ». Id., *Ibid.*, 502. Le 12 juin 1656, il avise l'illustre guerrier, qu'il a pourvu « à tout ce qui regarde l'hospital *et abondamment* ». Id., VII, 223. En 1658, enfin, pendant la campagne de Flandre, le cardinal-ministre fait preuve du même esprit d'organisation (Cf. l'étude du Dr L. LEMAIRE, de Dunkerque, dans la *Chronique médicale*, 1918).

⁴ Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique, par LOUIS ANDRÉ, docteur ès lettres. Paris, 1906.

français, ensemble des drogues et médicamens pour les secours des malades et de ceux qui seront blessez » ; il sera « convenu avec l'ambassadeur de ladite République, qu'elle fera fournir un lieu propre et commode pour établir un hospital, lequel soit le plus proche qu'il se pourra de ceux où l'armée sera obligée d'agir, pour



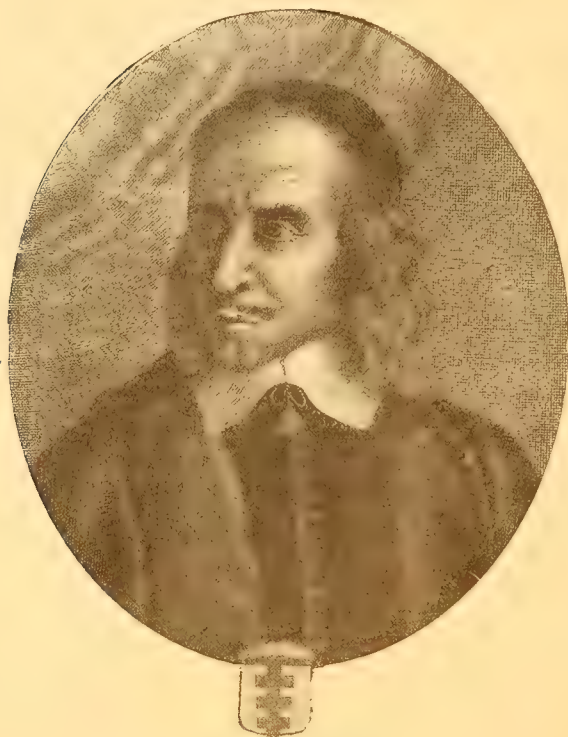
LE TELLIER, père de Louvois,
Secrétaire d'État de 1677 à 1685.

(Collection de l'auteur.)

la plus grande commodité des malades et blessez et de ceux qui desserviront ledit hospital ». Sont-ce là phrases creuses, étalage d'une sensiblerie de commande ? Peut-être dans les instructions de Mazarin démêlerait-on un mélange d'intérêt et de charité ; mais si Le Tellier, comme, du reste, son souverain, sont pareillement guidés par les deux mobiles, il apparaît chez eux un degré plus marqué de philanthropie.

C'est Le Tellier qui rappelle, sur un ton assez vif, au surintendant des finances, que « le fondz de l'hôpital » n'est pas moins pressé que les autres ; que « le soldat

souffre », et qu'il doit y pourvoir sans délai. C'est Louis XIV, qui sans cesse recommande de « tenir la main à ce que les malades soient traités et assistés le mieux qu'il sera possible et d'aviser avec l'intendant aux moyens de remédier aux difficultés qui se rencontrent à une œuvre si charitable et si importante...¹ ».



SUBLET DE NOYERS.
Secrétaire d'État de 1636 à 1643.

Ainsi, ce monarque dont on ne nous dépeint d'ordinaire que le monstrueux égoïsme, tout différent nous le dévoilent ces fragments trop ignorés de sa correspondance.

Dans ces épanchements épistolaires, nous glanons des phrases comme les suivantes, qui décèlent une sensibilité qu'on n'est pas accoutumé à relever chez un souverain dont le cœur a résisté à tant de dures épreuves; on a peine à ne pas croire à une illusion des sens, quand on lit sous la plume de Louis XIV : « Il faut assister les blessés avec des soins extraordinaires, les voir de ma part, leur témoigner que je les compatis fort... Vous aviez grande raison d'être en peine des malades, car c'est un point qu'on ne sçaurait jamais avoir trop à cœur... » Dans une autre circonstance, il se montre

non moins pitoyable à l'égard de ceux qui souffrent, assurant qu'il participe à leurs souffrances et que « leurs blessures seront en tout temps de puissantes recommandations » auprès de lui. « Ne vous rebutez pas, mande-t-il à un de ses intendants, sur l'assistance des blessés et des malades, par les difficultés qu'on y apporte... et n'oubliez rien, d'ailleurs, de ce qui dépendra de vos soins pour un bien si nécessaire². »

¹ *Œuvres de Louis XIV*, V, 242.

² *Œuvres de Louis XIV*, V (Lettres de 1664, 1665, 1666).

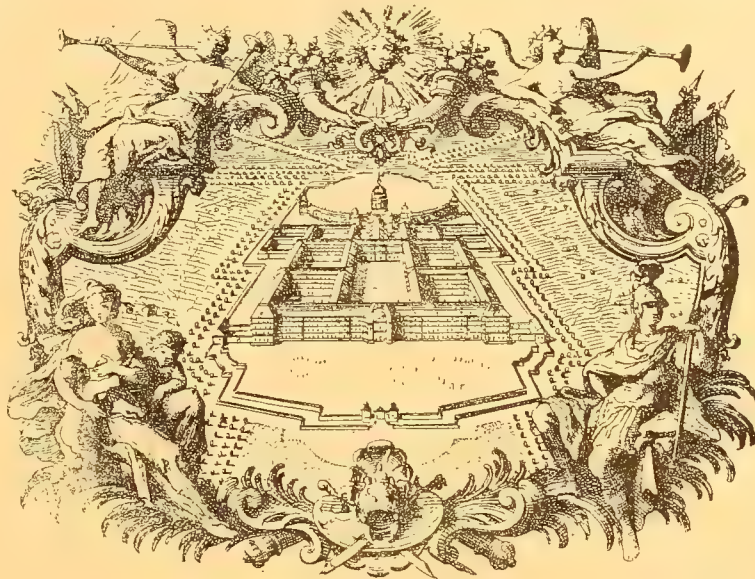
Comment ne pas reconnaître, dans toute cette série d'actes, une véritable unité de vues ? Richelieu, Sublet de Noyers, Mazarin, Le Tellier ont été les exécuteurs d'une volonté souveraine ; ils se sont efforcés à réaliser les intentions de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV. Plus la royauté s'est établie fortement, plus elle s'est humanisée ; elle a cherché à diminuer les effets des maladies et des blessures, non seulement pour s'attacher des soldats, mais encore pour secourir des hommes : intérêt et charité, souvent inconciliables, ont, en cette circonstance, été d'accord.

La monarchie n'avait pas mis longtemps à comprendre qu'il n'était ni avantageux, ni humain de renvoyer à l'armée un soldat à peine guéri de ses blessures, ou relevant de maladie.

Dès cette époque, on a songé à donner aux militaires blessés

ou malades un congé de convalescence : tantôt on recommande de l'envoyer dans une place, où il sera bien traité : tantôt de lui donner des « quartiers de rafraîchissement », où il reprendra des forces¹.

L'importance des hôpitaux apparaît de plus en plus manifeste à ceux qui ont la charge de l'administration militaire, et auxquels il n'échappe point qu'« une armée sans bons hôpitaux périt aisément, n'étant pas possible que les actions de guerre et les maladies ne les remplissent souvent et même trop abondamment² ». Ce ne sont encore que des hôpitaux ambulants, établis dans chaque armée pour



L'HÔTEL ROYAL DES INVALIDES, SOUS LOUIS XIV.

¹ *Mss. de la B. N.*, 4169 et 4176 (1644-1647) : ouv. précité de L. ANDRÉ.

² *Mémoires de Feuquière*, I, 211.

subvenir aux besoins immédiats, et qui disparaissent dès que les opérations sont terminées; mais, encore aujourd'hui, en est-il autrement?

Une ordonnance de 1629 avait spécifié que chaque régiment aurait un hôpital et des chirurgiens; sous Louis XIV, l'administration de chaque hôpital fut mise entre les mains de l'intendant, chargé de tous les services. A lui de s'occuper de la création de l'établissement, de préparer à l'avance et d'acheter tout ce qui est nécessaire à son fonctionnement : « meubles, drogues, vieux linges et ustensiles pour l'hospital »; de choisir des « chirurgiens et apothicaires expérimentez et des gens capables de les ayder, et avoir l'œil incessamment sur eux ¹ ».

L'intendant est responsable du bon fonctionnement de l'hôpital; non seulement il dispose d'un budget à ce particulièrement affecté, mais des « revenants-bons » et de la solde des militaires malades, qui viennent se faire soigner dans la maison dont il a la direction. Ce n'est que plus tard qu'on le déchargera de cette responsabilité, et que les fonctions de directeur seront dévolues à des ecclésiastiques. Capucins, Jésuites, Franciscains ou Récollets ², auront à s'inquiéter des secours, matériels autant que moraux, des malades; mais, soit que leur recrutement ait été de plus en plus malaisé, soit pour tout autre motif, on dut reprendre l'ancien système et revenir à l'intendant.

Que devenaient les soldats atteints de maladies graves dans les quartiers d'hiver ou en garnison, puisqu'il n'a été jusqu'ici parlé que des ambulances provisoires; existait-il, dans les places fortes, des hôpitaux fixes? Richelieu y avait pensé; Le Tellier poursuivit l'œuvre du grand Cardinal: il recommanda d'envoyer les soldats grièvement blessés dans les places, et de pourvoir à « ce qu'ils soient receus et traités dans les hospitaux ». Des hôpitaux militaires furent ainsi créés à Arras, Calais, Dunkerque, Perpignan, toutes villes-frontières, où le besoin s'en faisait plus spécialement sentir.

Le gouvernement royal, comme ceux qui l'avaient précédé, prit-il souci des

¹ Instructions aux intendants (1646).

² Depuis un temps, écrit Feuquières (*Mémoires*, I, 164), les hôpitaux de l'armée sont suivis d'un nombre de Récollets, pour l'administration du spirituel aux malades et aux blessés; ils sont voiturés et montés aux dépens du roi et ont des charrettes pour porter les ornements de leur chapelle et leurs bagages. Les religieux ont un supérieur comme dans un couvent fermé. « Toutes les fois qu'il y avait un rassemblement de troupes, on en faisait venir; la guerre finie, on congédiait les Pères, qui retournaient dans leur couvent. C'était aussi parmi les Récollets que se recrutaient les aumôniers des régiments. » BABAUD, *op. cit.*, 224.

éclopés ? Sur ce point encore, Louis XIV¹ — ou plutôt son commis, Le Tellier, — ne fit pas moins que ses prédécesseurs ; du moins agit-il dans la mesure où le lui permit l'état des finances royales.

Tout homme, devenu infirme au service du roi, recevait une indemnité pécu-



VUE DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES, AU XVIII^e SIÈCLE.
(D'après une estampe du temps.)

niaire, proportionnée à la qualité du blessé et à la gravité de sa blessure : 30 à 50 livres étaient allouées au soldat, 300 à 400 aux officiers.

¹ Louis XIV fit, en 1669, dresser un procès-verbal de tous ceux qui jouissaient de places d'oblats dans les abbayes et prieurés, et il fut un moment question de faire de ces derniers « un lieu d'asile et de retraite » pour les filles qui embrasseraient la religion catholique et « auxquelles les parents refusent toute sorte d'aliments et de pensions quand elles changent de religion ». Voir la lettre de Marle à Colbert, du 6 juin 1669, dans la *Correspondance administrative sous Louis XIV*, éditée par Ch. DEPPING, t. IV, 310-311.

Les invalides célibataires trouvaient asile dans les monastères, où ils étaient, comme autrefois les *frères lais*, nourris, logés, vêtus et chauffés aux frais de l'abbaye, en échange de services domestiques; les invalides mariés recevaient une pension annuelle de cent livres, que leur payaient les moines, par trimestre et d'avance.

Mais combien en restait-il qui n'étaient pas secourus ! Ceux-là grossissaient l'armée des mendiants, qui envahissaient les cités les plus peuplées.

Paris fut naturellement la ville qui les attira en plus grand nombre. Les estampes de Callot sont, à cet égard, d'un criant réalisme et, même après lui, la population de la Cour des Miracles n'avait pas sensiblement diminué, en dépit des mesures prises par les pouvoirs publics, pour endiguer le flot toujours montant de la lie populaire. On eut beau assigner comme résidence aux soldats mutilés les places fortes de la Normandie, de la Picardie, de la Champagne et des Trois-Evêchés; assurer, outre les frais de voyage¹, à chacun d'eux, une subsistance quotidienne et une solde de deux à cinq sols, ils n'en continuèrent pas moins à se répandre dans la capitale, où ils pouvaient plus facilement échapper à la surveillance de la police et se libérer de travaux qui répugnaient à leur paresse.

Les pénalités les plus rigoureuses ne les décourageaient pas : tout habitant qui faisait l'aumône à un militaire estropié était frappé d'une forte amende², et le mendiant puni de mort; cela n'empêcha, en aucune manière, les abus; et c'est parce que les tentatives pour réprimer la mendicité et le vagabondage des « stropiats » restèrent vaines, que Louis XIV fut amené à fonder l'Hôtel des Invalides³, destiné à recueillir les mutilés de la guerre.

En attendant que l'établissement fût prêt à recevoir ses hôtes, ceux-ci furent logés au faubourg Saint-Germain, rue du Cherche-Midi, près de la Croix-Rouge.

L'Hôtel royal des Invalides fut solennellement fondé par un édit d'avril 1674; le secrétaire d'Etat de la Guerre en fut nommé le Directeur et Administrateur général.

Dans le principe, les conditions d'admission étaient peu rigoureuses : dix ans de service aux armées et le fait d'avoir été estropié dans le service suffisaient à donner accès dans le somptueux asile édifié par Libéral Bruant et décoré pompeu-

¹ Il leur était payé douze sols par jour, pour leur voyage.

² Cent livres d'amende, applicables : un tiers, à l'Hôtel-Dieu de Paris; un tiers, au dénonciateur; et l'autre tiers aux officiers qui en feraient la capture. (Ordonnance du 19 mars 1644.)

³ Le Roi voulait d'abord l'appeler l'Hôtel de Mars; le titre définitivement choisi fut celui d'« Hôtel royal des officiers-soldats invalides et estropiés au service de Sa Majesté ». *Revue hebdomadaire*, 26 mai 1917 (*Les mutilés de la guerre sous l'ancien régime : Estropiés, caducs et manicrots*).

Je soussigné Lieutenant Colonel du Régiment Royal Roussillon
Infanterie commandant le Régiment Certifie que le nommé Jean
choyet dit Boul soldat de la Comp. de Decourtes In corpore dans ledit Regt
de celui de 1709 dans le Regt de la mare sept années dans celui de
1709 de 1710 années et dans Royal Roussillon six mois consécutivement
les Incommodités l'empêchent de continuer les services Cest pourquoy
Jeluy ay accordé le present certificat pour luy servir de titre pour aller
Royaume des Invalides a auenes Le 23 Juillet 1715 Par

Jay visé Le 24 Juin 1715 Les Syndics qui en ont signé du
pied d'acier et bien battu au timbre pour un coup de feu qui l'
y a vu en 1715. Juillet 1715

sement par Mansart. Un examen plus sévère des titres fut exigé par la suite, mais cette sévérité n'empêcha pas le favoritisme et les passe-droits.

Il est curieux de connaître l'appréciation d'un contemporain, et non des moins considérables, sur cette institution du grand Roi. Voici le jugement qu'en porte Vauban, dans un de ses écrits, récemment mis au jour¹.

Cet établissement... quoique de bonne et excellente institution, semble n'être pas encore dans toute la perfection requise... Les soldats sont réduits dans une espèce de contrainte et sous une discipline austère qui les gêne et les prive en même temps de cette liberté tant désirée qui fait en tout lieu et en tout temps plus de la moitié du bonheur et de la félicité des hommes... Cette grande cour où l'on voit ordinairement des 7 à 800 hommes se promener en gens qui ne savent que devenir ni que faire, fait un montre aux yeux des passants qui a des ressemblances désagréables et des airs de fainéantise peu édifiante... Il est certain que la disposition des Invalides, en l'état qu'ils sont, ne fait pas assez l'effet qu'il serait à désirer sur l'esprit des troupes qui considèrent cet établissement comme une espèce d'honnête hôpital érigé pour les misérables, où on les reçoit que quand ils n'en peuvent plus...

Vauban établit trois catégories d'invalides : les « invalides *parfaits*, qui sont les aveugles, manchots des deux bras, ceux qui ont perdu les deux jambes, les paralytiques ou ceux qui ont quelque autre mal équivalent, qui rend ceux qui en sont atteints absolument incapables de faire œuvre de leurs pieds ni de leurs mains » ; les « invalides *imparfaits*... qui peuvent encore rendre quelques services, comme de garder les bestiaux, servir de portiers, exercer quelque petit commerce, filer, tricoter, coudre, et faire quelque autre ouvrage aisé et peu pénible » ; les « invalides *de service* qui, étant encore jeunes et non estropiés de tous leurs membres, tels que sont les manchots, les jambes de bois, les borgnes, les médiocrement avancés en âge et surchargés de quelque blessure qui ne leur permet plus le service de la campagne, mais qui, leur laissant l'usage de partie de leurs membres, peuvent encore servir dans les petites places où il y a peu de mouvement à faire ».

Avec ce sens pratique qui le distingue, Vauban va jusqu'à établir le tarif des pensions à distribuer aux mutilés de chaque catégorie :

On pourrait fixer les pensions de ceux de la 1^{re} classe à 15 sous par jour ou 22 livres 10 sous par mois, leur vie durant, savoir : 10 sous pour le maître et 5 sous pour le valet parce qu'ils ne sauraient se servir eux-mêmes et que, de nécessité, il leur faut quelqu'un pour les servir, les conduire ensuite dans les lieux de leur naissance, chez leurs parents, pour en avoir soin, ou dans des couvents à leur choix aux dépens des Invalides et leur faire payer leur pension chez

¹ *Vauban, sa famille et ses écrits; ses Oisivetés et sa correspondance : analyses et extraits*, t. I^{er}, 321 et suiv., par le lieutenant-colonel de ROCHAS.

eux par les receveurs des tailles ou par ceux qui auront l'administration des deniers du Roi dans le pays... On peut régler ceux de la 2^e classe à 5 sous par jour ou 2 écus et demi par mois



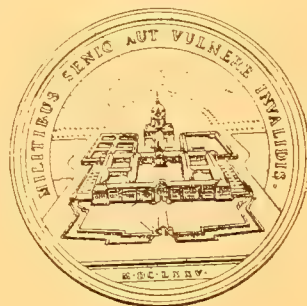
LE MARÉCHAL DE VAUBAN
(1633-1707).

et les envoyer pareillement dans les lieux de leur naissance, chez leurs parents, où ils pourraient encore s'appliquer à quelques menus ouvrages et gagner une partie de leur vie, même se marier et faire des enfants, chose pour laquelle on ne saurait avoir trop d'attention ; et, pour les honorer dans leur province, permettre de porter l'habit militaire, les jours de fêtes solennelles,

à ceux qui auront de quoi en avoir ; leur donner un banc distingué à l'église et la primauté au pain bénit et à l'offerte ; le rang à la procession après les seigneurs et magistrats du lieu ; commettre toutes les causes, s'ils en ont, par devant l'intendant de la province, qui sera leur protecteur, et ne les point mettre à la taille pour cause de leurs pensions, mais seulement pour le commerce qu'ils feront et pour les autres biens qu'ils pourraient posséder ; finalement que, quand ils viendront à mourir, les communautés des lieux où ils feront leur demeure leur fassent faire un service solennel à leurs dépens ; et pour mettre la jeunesse des lieux de leur demeure en goût de la guerre, les faire payer manuellement de leur pension, de quartier en quartier, par le receveur des tailles de chaque élection ou par leurs commis qui seront obligés de les traiter de Monsieur en les payant, sans qu'il leur soit permis d'en user autrement, ni de se servir de termes incivils et malhonnêtes à leur égard, ces pensions exemptes de toutes saisies, de quelque nature et de quelque cause que ce pût être. Il ne faut pas douter que, quand les garçons du village verront faire de tels traitements aux invalides, eux qui ne manient que des deniers et au plus des sols et qui ne sont point honorés, ne conçoivent une bonne opinion et qu'elle ne contribuât à leur faire venir l'envie d'aller à la guerre, ou que, du moins, cela leur inspirerait bien plus de disposition qu'ils n'en ont, et quand ils y seraient une fois engagés, ils déserteraient bien moins qu'ils ne font...

Quel que soit le bien-fondé de certaines de ces critiques¹, et malgré maintes vicissitudes, l'Hôtel des Invalides offre toujours aux regards sa façade imposante, qui rappelle l'époque de sa fondation et consacre à jamais le souvenir du monarque qui a voulu léguer à la postérité un monument portant témoignage de sa généreuse pensée.

¹ Dans un livre, intitulé *Mon voyage en Prusse* (p. 86), l'auteur, le marquis de Langle, dit des Invalides : « On lit sur la façade de l'Hôtel des Invalides : *læso et invicto militi*. Cette « inscription est vraiment belle : il vaudrait mieux qu'elle le fût moins et que les soldats « invalides ne fussent pas aussi mal nourris, aussi mal couchés. Deux dans un lit, un seul « matelas, du mauvais bouillon, jamais de vin, de la bière, et quelle bière ! un verre dans une « pinte d'eau... » C'était le revers de la médaille.



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE LA FONDATION DES INVALIDES.

CHAPITRE XV

L'HYGIÈNE HOSPITALIÈRE AU XVII^e SIÈCLE

UN PROJET DE CATINAT, POUR L'ÉVACUATION DES BLESSÉS LA CHARTE CONSTITUTIVE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

Après ce que nous avons dit des tentatives faites par Louis XIV pour l'amélioration du sort des blessés et des infirmes, on ne saurait trouver équitable le jugement porté sur ce roi, par un « ex-chirurgien en chef d'armée » dont « l'esquisse historique » tient trop souvent du pamphlet ; n'est-ce pas se départir de l'impartialité, la vertu la plus louable de l'historien, que d'écrire : « Sous ce roi de si grande gloire, les soldats, n'étant que des instruments employés au gain des batailles, inspiraient peu de sollicitude au gouvernement. Sans doute, les armées étaient pourvues d'hôpitaux et d'ambulances : la nécessité n'en était plus mise en question, il fallait en avoir ; mais l'imperfection, aussi bien que l'insuffisance, en étaient manifestes¹ » ; or, n'est-ce pas l'évolution fatale de toutes les institutions ; celles-ci arrivent-elles d'un coup à la perfection, et n'est-ce point chercher une mauvaise querelle que de se livrer à d'aussi faciles critiques ?

Il n'en va pas moins que, sous ce rapport, la France eut l'incontestable mérite de la priorité : tandis que, chez les autres peuples, on continuait à traiter blessés et malades sous les tentes et dans les quartiers², chez nous on construisait, pour les abriter, des asiles durables, des lieux de retraite destinés à défier le temps. « Mais alors, l'intelligence des hôpitaux n'était pas acquise, raison qui explique encore leur imperfection : on en a la preuve dans les bâtiments auxquels Vauban lui-même donna cette destination dans plusieurs places fortes ; il semble

¹ GAMA, *op. cit.*, 33-4.

² « Les Autrichiens, les Prussiens, les Danois, les Suédois n'imitèrent les Français que vers le milieu du XVIII^e siècle. Les Anglais n'en eurent qu'un peu avant eux, mais longtemps après les Français. » AUDOUIN, *Hist. de l'Administration de la Guerre* (1809), t. II.

qu'on n'ait voulu faire que des salles et que les accessoires les plus indispensables aient été totalement oubliés¹. » Ceci est un autre point de vue, qu'il nous sera bien permis de discuter.

Que les bâtiments aient été trop exigus, malsains, nous n'en disconvienons pas, puisque l'attestent les documents officiels²; que l'état sanitaire des troupes ait laissé parfois à désirer, nous ne songeons pas davantage à le contester. Voici ce qu'écrivait, le 1^{er} avril 1667, Louvois à Turenne³ :

La brigade de Champagne, qui est demeurée à Lille, aussi bien que la cavalerie, périt au dernier point, à ce que m'a rapporté M. Charuel (l'intendant de l'armée), y ayant jusqu'à quatre cents malades dans un régiment de mille hommes, ce qui provient de ce que lesdits malades n'ont point été assistés, qu'ainsi pas un ne guérit, et que les soldats étant réduits à boire de méchante eau et à manger du pain, le deviennent souvent. Les soldats ont un tel entêtement de ne point aller à l'hôpital que j'en ai vu demeurer à Lille, dans des corps de garde, malades à ne pouvoir se remuer, aimer mieux manger du pain et boire de l'eau que de s'y laisser porter.

Encore Lille était une place où il y avait des ressources; mais, dans les villes de moindre importance, quelle pouvait être la condition des militaires atteints par la maladie !

A Charleroi, on ne compte pas moins « de huit cents hommes d'infanterie hors d'état de servir, parce qu'ils sont malades, et depuis qu'un l'est une fois, il n'en relève plus... Il n'y a plus de remède que de les changer d'air et l'on y va, pour cet effet, y envoyer le régiment de Bretagne pour relever celui de La Ferté ». Camus, l'intendant de la contrée, reconnaît lui-même que « le soldat de Charleroi est logé d'une manière à faire pitié. On met seize soldats, avec quatre lits, dans une petite baraque de paille, dans laquelle il est impossible de se chauffer sans un très grand danger de mettre le feu, et comme le bas du logement est toujours rempli de boue et qu'il faut que le feu soit modéré, le soldat est toujours dans l'humidité. Les compagnies qui y sont présentement y ont été vingt jours sans avoir un malade et, depuis peu, il leur en est tombé plus de cent... Il n'y a, dans la place, ni aumônier, ni chirurgien⁴ ».

¹ GAMA, *loc. cit.*

² Lettres du 2 janvier 1687 (Archives de la Guerre).

³ Archives du Dépôt de la Guerre, n° 208 (*Hist. de Louvois*, par C. ROUSSET, I, 115).

⁴ CAMUS-DESTOUCHES à LOUVOIS, 7 décembre (Archives de la Guerre, n° 210 ; C. ROUSSET, *loc. cit.*, 117); E. BONNEMÈRE, *La France sous Louis XIV*, I (1865), 402-403.

Bien qu'il n'ait pas encore dans ses attributions le logement et l'entretien des troupes, Louvois s'émeut à la lecture de ces rapports ; mais comment remédier à la situation, faute d'argent ? Car si, dans un élan d'humanité, le secrétaire d'Etat



Louvois
 (1641 - 1691).

à la Guerre affiche l'intention de transporter dans une ville de Champagne les malades de Charleroi, à qui ce changement d'air ne saurait être que bienfaisant, son initiative est bien vite paralysée par son collègue des Finances, qui allègue la vacuité du trésor, pour refuser les crédits indispensables. Joint à cela que, « trop souvent, l'officier, se dérochant aux ennuis de la garnison, venait à Paris

sans congé, dissiper au jeu, en folles débauches, l'argent destiné au soldat; tandis que ce pauvre misérable, frustré, mal vêtu, mal équipé, mal armé, surtout mal nourri, n'avait de ressources pour vivre que le pillage, le vol et la désertion; pour lui, les chances de chaque jour se résumaient dans cette alternative : mourir de faim ou se faire pendre ».

Ces assertions du biographe de Louvois sont loin d'être contredites par les documents contemporains; le 14 février 1668, le marquis de Rochefort mandait au ministre :

La maladie cesse fort dans notre infanterie, mais la pourriture de leur habillement et de leurs chemises empêche les convalescents de se remettre. Je sais bien que les officiers ne s'y appliquent pas autant qu'ils devroient ni qu'ils pourroient, mais c'est un esprit qui règne tellement dans l'infanterie qu'il n'est pas possible de l'ôter qu'avec le temps.

M. de Rochefort ajoute que la plupart des officiers se rendent à Paris et s'y cachent, pour s'y livrer au libertinage : le marquis de Bellefonds, le duc de Luxembourg se plaignent des mêmes désordres.

Voici, d'autre part, ce que le duc de Noailles écrivait au ministre, alors qu'il se trouvait encore à Toulon, prêt à s'embarquer pour aller commander l'expédition dirigée contre Candie (2 juin 1669) :

J'entre dans un si grand détail pour secourir le soldat de chemises et de souliers, que j'ai vu leur misère toute nue ; les soldats ne sont pas vêtus ¹.

Ce qui paraîtra incroyable, c'est que des officiers dépouillaient eux-mêmes les militaires placés sous leurs ordres, leur dérobaient leurs chaussures, leurs vêtements, pour les revendre !

C'est à lutter contre cet état de choses que s'emploiera, de toute l'énergie de sa volonté, l'homme qui assumait la lourde responsabilité de l'administration de la guerre, le fils du chancelier Le Tellier.

Prenez garde, recommandait-il à un de ses subordonnés, que les souliers que vous ferez donner à l'infanterie soient manuellement distribués, car il est souvent arrivé que les officiers, qui font profit de tout, en ont vendu ².

Huit ans auparavant ³, il adressait de pareilles instructions au sieur d'Alauzier :

¹ *La France sous Louis XIV* (1643-1715), par Eugène BONNEMÈRE, t. II (Paris, 1865), 159-160.

² Louvois à St-Pouenge, 25 août 1690 (*Dépôt de la guerre*).

³ Lettre du 19 mai 1682.

Le roi a été informé que les capitaines de la garnison de Cazale ôtent à leurs soldats les souliers qu'ils leur donnent le jour de la revue et les laissent aller nu-pieds...

Au même il écrivait (le 12 septembre 1680) :

Le roi a été informé que la plupart des officiers d'infanterie retirent dans leurs chambres les habits avec lesquels leurs soldats paraissent en revue, et les laissent aller dans la ville avec des habits fort déguenillés : sur quoi il a plu à Sa Majesté de me commander de vous faire savoir qu'elle ne désapprouve point l'économie de conserver les habits neufs, et de faire durer les vieux autant que faire se pourra, mais que c'est à condition seulement que les habits que les soldats porteront ordinairement les mettent à couvert de l'injure du temps, et particulièrement du froid, et que ni leurs vêtements, ni leurs chapeaux ne soient point assez mauvais pour scandaliser les étrangers qui peuvent passer par les villes...

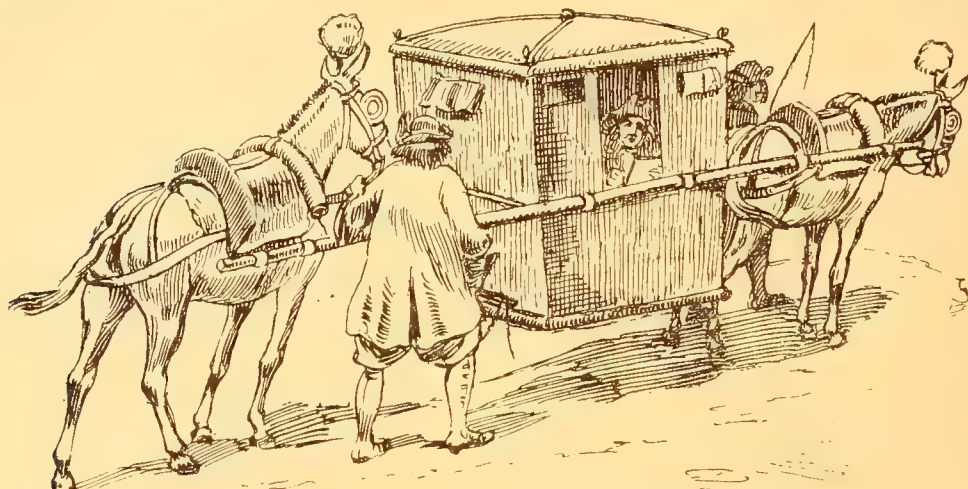
Louvois qui, de longues années durant, avait été à l'école de son illustre père, apporta une telle fermeté dans l'exercice de sa charge, qu'il obtint, dans un temps relativement court, des résultats appréciables.

Avant Louvois, on ne se mettait guère en peine des subsistances : le soldat vivait de maraude et l'indiscipline régnait. Louvois créa des magasins, passa avec les munitionnaires des traités qui garantissaient l'approvisionnement des places pendant six mois en grains, pendant deux mois en farine. Partout où marchaient les troupes, les subsistances marchaient après elles. Louvois ne voulait pas que le pain leur manquât un seul jour. Mieux nourri, mieux équipé, le soldat n'en était que mieux portant, plus apte à supporter les fatigues de la guerre.

Le roi donnait huit sols par jour, pour l'entretien de chaque soldat malade ou blessé ; en outre, il allouait aux *officiers* d'hôpital un traitement de 45 à 60 livres par mois¹ ; néanmoins, il y avait encore des malversations et les directeurs des hôpitaux, qui étaient, avant tout, des entrepreneurs, n'hésitaient pas entre leur

¹ Particularité notable, l'aumônier était mieux payé que le chirurgien ; du moins en 1672, ainsi que l'atteste la lettre suivante, de Louvois à Vauban, datée de Versailles, 1^{er} octobre «... Vous trouverez ci-joints les deux brevets, l'un d'aumônier de la citadelle de Lille pour le sieur Le Sénéchal, et l'autre de chirurgien-major de la même place pour le nommé Jean-Louis Le Blanc. Je mande présentement à M. de Souzy de faire payer au premier 60 livres par mois à condition qu'il fera dire à ses dépens, toutes les fêtes et dimanches de l'année, une seconde messe dans la citadelle et qu'il entretiendra proprement la chapelle de toutes les choses nécessaires pour les bien desservir. Je mande aussi de faire payer au chirurgien 50 livres d'appointements par mois à la charge qu'il servira assidûment et bien et qu'il s'emploiera à visiter et panser les soldats malades et blessés... » *Œuvres de Vauban*, édition de ROCHAS, t. II.

intérêt et leur devoir. Louvois comprit que, pour y mettre fin, il devait exercer une surveillance rigoureuse et personnelle. Il multiplia les inspections, les enquêtes, et eut bien vite fait de se féliciter que ses efforts ne fussent pas restés stériles.



COMMENT VAUBAN FAISAIT SES TOURNÉES D'INSPECTION, DANS LES PAYS MONTAGNEUX.
(Dessin de G. PAYRAUD, d'après H. BOUCHOT, *Épopée du costume militaire français*.)

En 1667, les Espagnols ne peuvent « se lasser d'admirer la puissance du roi de France dans la dépense qu'il fait pour les soldats malades ». En 1673, au siège de Maëstricht, Louvois avait donné tous ses soins à l'installation de l'hôpital : rien n'y manquait. Voici ce qu'écrivait un officier de mousquetaires, qui n'était pourtant pas des amis du ministre :

Je ne saurois dire autre chose de cet hôpital, sinon que si j'avois été dans la maison de ma mère, qui eût vingt mille livres de rente, avec la meilleure volonté du monde, je n'aurois pas mieux été : tous les officiers de même et les soldats à proportion ¹.

En 1682, un autre officier fait l'éloge des hôpitaux de Pignerol et de Casal.

Avant que Louvois intervienne et y mette un terme, entrer à l'hôpital, c'était s'exposer à ne pas en sortir vivant. Si, au corps, les officiers volaient leurs hommes, à l'hôpital les entrepreneurs hâtaient leur fin, par le régime auquel ils les soumettaient.

¹ *Mémoires inédits du comte d'Aligny*, cités par C. ROUSSET, *op. cit.*, I, 463, note.

Religieux ou laïques, tous se valaient. Le 7 mai 1683, Louvois stigmatisait en ces termes les agissements du directeur des hôpitaux d'Alsace, le P. Montellier :

J'ai vu ce que vous avez découvert jusqu'à présent des friponneries du P. Montellier ; comme il n'est point nécessaire de plus grandes preuves pour sa punition, puisqu'il a avoué sa faute, le roi trouve bon que vous le fassiez condamner à être promené dans tous les hôpitaux d'Alsace par l'exécuteur avec un écriteau devant et derrière qui dise : *Fripon public*, et que l'on le bannisse ensuite de l'Alsace pour toute sa vie. Vous ferez retenir, sur les appointements des commandants des bataillons, l'argent dont ils ont profité de concert avec le P. Montellier.

Un intendant d'armée, chargé par le secrétaire d'Etat d'aller visiter l'hôpital de Strasbourg, en 1689, en rapporte ces impressions :

Les pauvres malheureux meurent et mourront, s'ils ne sont autrement soulagés ; la plus grande partie étant malades du flux de sang, ils se corrompent, *étant couchés trois dans le même lit*.

Deux mois sont à peine écoulés, que de nouvelles plaintes nécessitent une nouvelle enquête. Le maréchal de Lorges, qui en a été chargé, rapporte que :

La plupart des soldats ne sont couchés que sur la paille, trois dans le même lit ; les chirurgiens sont des ignorants, fort paresseux à soigner les malades, et, à la moindre chose qu'ils ont, ils coupent bras et jambes sans nécessité. Aussi, ce qui est certain, c'est que *tous les malades y meurent*, généralement parlant. Il y a un capitaine qui doit visiter tous les jours les hôpitaux ; cependant... le capitaine craint de prendre la maladie, ne visite pas les malades..., le commissaire ne va pas plus avant que le capitaine...¹

Le ministre ne veille pas seulement à la bonne tenue des établissements hospitaliers ; il prend également souci du matériel nécessaire aux opérations chirurgicales, de l'organisation du service de santé, etc.

Au retour de la malheureuse expédition d'Irlande, entreprise par Louis XIV, pour rétablir Jacques II sur le trône d'Angleterre, on dressait à Brest l'inventaire de l'hôpital militaire de campagne et, grâce à ce document, nous avons une idée des meubles, ustensiles de pharmacie, remèdes et instruments d'un hôpital ambulant, au XVII^e siècle. Sans doute, c'est encore bien rudimentaire ; mais la caisse de chirurgie renferme, cependant, huit aiguilles, petites et grosses, une aiguille à séton, deux grands cautères, un bec de corbin, un couteau courbe, la scie à double feuille, le trépan garni de ses trois couronnes, le tire-fond, deux rugines, deux bistouris, un tire-balle, trois paires de ciseaux, etc. La pièce est du

¹ E. BONNEMÈRE, *La France sous Louis XIV*, II, 174 et s.

6 décembre 1690 ; l'année suivante, lors de l'investissement de Mons, Louvois n'oublie pas d'établir un hôpital militaire à Jemappes, que devaient, un siècle plus tard, illustrer les armées de la République.

Le service de santé présente, dès cette époque, une ébauche d'organisation. On a enrôlé 10 garçons chirurgiens, auxquels on a ajouté 5 aides-majors, « parce que, dans un siège de cette conséquence, il est nécessaire d'avoir des chirurgiens sur lesquels on puisse se reposer, pour être chargés en chef de cent blessés ». On s'est mis également en quête d'un apothicaire, « capable de prendre soin des remèdes d'un hôpital, parce qu'il faudra nécessité d'en avoir un au camp et en établir un autre dans une place voisine, et lorsque vous n'avez pas un apothicaire-major dans chacune, il s'y fait une dissipation de remèdes fort nuisible au service de Sa Majesté ».

Le mémoire établi sur l'ordre du ministre, et qui est relatif aux « meubles, médicaments et autres ustensiles nécessaires pour un hôpital d'armée au siège de Mons », nous renseigne très complètement sur le matériel d'une ambulance de ce temps ; nous y retrouvons les instruments énumérés plus haut, mais en plus, les huiles, onguents, électuaires et emplâtres, le linge pour les pansements (vieux draps, charpie, etc.). Ces hôpitaux ambulants étaient destinés à recevoir les blessés grièvement atteints et incapables de rejoindre l'hôpital le plus proche : c'étaient des *hôpitaux de premier secours*¹ ; on évacuait journellement les malades en état de l'être.

On sera peut-être curieux d'apprendre comment se pratiquaient les évacuations ; un contemporain du grand règne va nous en instruire. Ce contemporain

¹ L'article 19 d'un règlement de 1747 porte, qu'il est « fait défense aux officiers... d'expédier aux soldats, cavaliers ou dragons, malades ou blessés, aucun billet d'entrée dans les hôpitaux ambulants, lorsque lesdits malades ou blessés seront en état de se transporter sans danger dans l'hôpital fixe le plus voisin. Fait Sa Majesté semblable défense aux commissaires des guerres, directeurs et contrôleurs, ayant la police et l'administration des hôpitaux ambulants, d'y recevoir et d'y admettre aucun cavalier ou dragon, malade ou blessé, qui sera en état de se rendre sans danger dans l'hôpital fixe le plus prochain, leur enjoint de les envoyer à leurs officiers pour leur être expédié d'autres billets, sauf, néanmoins, dans le cas où lesdits officiers se trouveraient trop éloignés, auquel cas les commissaires des guerres pourront mettre au dos du billet qui leur sera présenté l'ordre pour la réception des malades ou blessés dans ledit hôpital le plus prochain. *Les malades et blessés n'étant adressés dans les hôpitaux ambulants que pour y recevoir les premiers secours, lesdits hôpitaux seront évacués journellement sur l'hôpital le plus voisin* ». *Du service de santé dans les armées de l'ancien régime* (thèse de Paris de 1903), par le D^r QUEYRAT, 27.

n'est autre que le maréchal de Catinat, « esprit méthodique autant qu'organisateur méticuleux ».



LE MARÉCHAL DE CATINAT.

Après la bataille de la Marseille, où la baïonnette avait fait merveille, et où des torrents de sang avaient coulé, les blessés affluèrent; les hôpitaux ambulants ne purent suffire à les tous recueillir. Cette situation ne fut pas sans inquiéter

l'illustre guerrier qui, à cette occasion, rédigea un mémoire des plus circonstanciés, où se trouve un plan d'évacuation des mieux conçus.

Lorsque l'armée de Votre Majesté sera dans le Piémont, écrit Catinat, on doit compter avec certitude sur quantité de malades, avec peu de moyens de les assister.

L'on n'a à la tête que le seul hôpital de Pignerol, d'une très petite enceinte. Dès que le nombre des malades excède 1.500 à 2.000, on ne sait plus où les mettre. Les plus proches des hôpitaux, pour décharger celui de Pignerol, sont à Briançon et à Oulx, à douze lieues de Pignerol, pays de montagnes où le transport des malades ne peut se faire qu'à dos de mulet, ce qui cause une perte d'hommes considérable. Il n'y a point un seul entrepôt entre Pignerol et les hôpitaux marqués cy-dessus. Il me semble qu'il conviendrait au service que Votre Majesté ordonnât qu'il soit établi deux espèces d'hôpitaux entre Pignerol et Briançon, capables de recevoir chacun deux à trois cents malades, au moyen desquels on faciliterait le passage à des pauvres malheureux qui, pour peu qu'ils seraient en état de marcher, prendraient sur eux de gagner un de ces petits hôpitaux.

Le maréchal fournit toutes les précisions désirables, dans la lettre qu'il adresse, peu après, le 27 décembre 1693, à Barbézieux; il insiste à nouveau sur le surpeuplement des hôpitaux de Pignerol, « qui se gorgent promptement au delà de ce qu'ils peuvent contenir; de là survient l'infection et la mortalité ».

Les villes les plus rapprochées sont à trois journées de marche, et la plupart des malades « meurent en marchant »; seuls, peuvent être transportés à dos de mulet les convalescents et les moins gravement atteints. Le correspondant du ministre déclare urgent de construire « une manière d'hôpital du côté de Senestrelle et un autre du côté de Sézanne, et d'établir absolument un hôpital à Ambrun, parce que tous les établissements présents ne sont point suffisants pour recevoir le nombre de soldats qui tombent malades dans l'armée et la garnison ». Ainsi, tout était soigneusement réglé, et si on applique les dénominations modernes dans la circonstance, on devra reconnaître que le « méditatif » qu'était Catinat avait parfaitement indiqué : un hôpital de tête (*Pignerol*); des hospices de seconde ligne (*Oulx* et *Ambrun*); des intermédiaires (*Senestrelle* et *Sézanne*); le tout pour aboutir au grand hôpital central (*Grenoble*). Le service de l'arrière était donc effectivement constitué dès 1693.

Mais ne nous hâtons pas de généraliser; malgré quelques dispositions individuelles, dues à des généraux doués d'un rare esprit d'organisation, comme Catinat, il s'en faut que les armées du xvii^e siècle aient eu un service de santé et des formations sanitaires qui méritent les mêmes éloges.

Après la défaite de Carpi, Villeroy, grand courtisan et grand valet, mais



LE MARÉCHAL DE VILLEROY.

déplorable général, selon l'expression de Saint-Simon, avait, par son imprévoyance, laissé sans soins et sans secours autant les officiers que les soldats. Tout avait manqué par sa faute : chirurgiens, linge, remèdes. Il fallut faire partir, en toute diligence, deux des plus expérimentés chirurgiens de Grenoble, dix quintaux de charpie, deux mille chemises et le plus de linge qu'on put rassembler « pour compresses, emplâtres et bandages¹ ». Le désarroi était à son comble, les intendants rejetaient la faute sur les entrepreneurs; ceux-ci cherchaient à tirer le meilleur parti possible de la situation; de plus, l'argent faisant défaut, on ne pouvait rien se procurer qu'en payant d'avance, « la défiance de l'esprit italien étant portée au suprême degré ».

Ce n'était pas le seul inconvénient que présentât ce pays : tel hôpital était dépourvu de latrines, parce que, avec leur tempérament indolent, les Italiens avaient refusé de les établir (*sic*). « Au surplus, ils ont grand peur de la mort et ne veulent pas travailler dans les hôpitaux transformés en véritables nécropoles, si bien que la crainte du trépas domine chez eux leur cupidité... »

Le commissaire des guerres pousse le tableau un peu au noir; mais pour rassurer le ministre, ne va-t-il pas jusqu'à rejeter sur le soldat l'état défectueux des hôpitaux! « Si un soldat pense que, pour être guéri, il lui soit nécessaire de prendre quatre médecins et d'être pansé au moins quatre fois par jour, il s'imagine être très mal soigné, si on ne le visite qu'une fois. » Il se plaint de ce manque de soins à ses camarades et il se répand partout que tout va au plus mal dans le meilleur des établissements hospitaliers.

De la lecture de la correspondance échangée entre le ministre et ses subordonnés se dégage une impression différente : les malades sont, en réalité, laissés à l'abandon; ils n'ont pas même de chemise, parce que la toile a manqué pour les tailler, excuse pour le moins singulière. Les affections vénériennes, principalement, sévissaient avec intensité.

Nous n'avons point de maladie dangereuse jusqu'à ce jour, lisons-nous dans une pièce officielle de 1702; les plus dangereuses sont les vénériennes, dont il y a un nombre considérable

¹ Au ^{xvii}e siècle, *bandage* n'avait pas la même acception que de nos jours. « Bandage, dit un écrivain médical de l'époque, est un tournement de bande fait avec ordre, non seulement sur la partie malade, mais encore sur celle d'alentour, pour être mieux arrêté et plus régulièrement figuré. » *Le parfait chirurgien d'armée, le traité des playes d'arquebusade...*, par M. ABEILLE, chirurgien à Paris et chirurgien-major des hôpitaux du Roy en Flandre. Paris. MDCLXXXVI.

de personnes attaquées qui tomberaient en pourriture si on n'en prenait soin... C'est surprenant de voir la quantité de gens gâtés par l'infinité de créatures dont le pays est tout rempli ¹.

Le pis est que, plus la situation empire, plus les entrepreneurs élèvent leurs prétentions. On essaie, à maintes reprises, de s'en passer, mais tout autre système échoue, après une courte expérience.

Un moment, on songe à confier les blessés à des filles de charité ou à des religieuses, auxquelles on donne une somme déterminée, par jour et par malade; mais si celui-ci s'en trouve mieux sous le rapport du spirituel, il ne semble pas qu'il ait à s'en louer sous les autres rapports. Sans doute, les bonnes sœurs empêchaient les blessés de jurer et de blasphémer; ils avaient un délai de trois jours pour être confessés; s'ils étaient en danger de mort, leur capitaine veillait à ce qu'ils fissent leur testament ²; l'aumônier recueillait leurs dernières volontés. Si le moribond laissait de l'argent, pour des prières destinées à assurer le repos de son âme, le commissaire ou le directeur de l'hôpital devaient assister l'ecclésiastique ³; les effets du décédé revenaient à sa compagnie, avec des affectations strictement déterminées : le pourpoint et les chausses, au tambour et au joueur de fifre; le chapeau et ses plumes, au caporal; l'épée, au sergent; les autres armes, au capitaine.

Dans un temps où l'antisepsie ne régnait pas en maîtresse, on n'a pas de peine à comprendre que les décès fussent nombreux dans des hôpitaux où les conditions de propreté laissaient tant à désirer. Des lettres comme celle-ci, écrite de Dunkerque en

¹ En contemporain bien informé, notamment par les chefs de corps avec lesquels il était en relation, comme le maréchal de Richelieu et autres, Voltaire pouvait écrire, à une époque postérieure de quelques années seulement à celle où s'étaient passés les faits qu'il narrait : « La maladie a fait un merveilleux progrès parmi nous et surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés qui décident du destin des Etats; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté. » Cf. *l'Armée et la Police des mœurs*, par Louis FIAUX (Paris, 1917), 32.

² Parfois, les médecins recevaient les dernières volontés des soldats ou des officiers; dans ses *Recherches sur l'Histoire de la Médecine*, BORDEU mentionne le fait en ces termes : « La confiance des militaires pour les ministres de santé égale leur courage et leur noble candeur. Il est fort ordinaire qu'un ministre de santé soit le dépositaire des dernières volontés d'un militaire. Ce commerce de confiance devient fort nécessaire dans mille occasions pressantes. Plusieurs ministres de santé, après avoir prêté à des officiers une partie des honoraires qui leur avaient été payés (quelquefois aux dépens de ces officiers), se sont trouvés chargés de bijoux, de lettres ou de commissions pour les parents ou pour les héritiers de ceux qu'ils avaient secourus à proportion de leurs facultés... »

³ Lettre de Barbézieux, du 15 octobre 1690 (*Recueil Cangé*, t. LVII).

1678, ne sauraient nous causer de surprise : « La maladie augmente tous les jours. Il y a présentement plus de 700 soldats malades dans cette garnison... chez moi, c'est un hôpital. » Un autre constate que « la vermine désespère nos soldats ».

Une des causes pour lesquelles les hospitalisés périssaient en si grand nombre était l'insuffisance et la mauvaise qualité de l'alimentation. Si les entrepreneurs, qui en avaient obtenu l'adjudication au rabais, s'étaient moins préoccupés d'accroître leurs bénéfices, il en serait allé autrement. Les eût-on obligés à se conformer au texte des ordonnances, que la nourriture eût été plus saine et suffisamment variée.

Un règlement de 1707 prescrivait trois repas par jour : le déjeuner, entre 6 h. 1/2 et 7 heures ; le diner, entre 9 h. 1/2 et 10 heures ; le souper, tantôt à 4, tantôt à 5 heures, suivant la saison.

Chaque hospitalisé avait droit à une livre de viande, vingt-quatre onces de pain « entre bis et blanc », une chopine de vin blanc ou rouge. Une ordonnance de 1716 exigeait bien que des commissaires, délégués à cet effet, s'assurassent, au moins une fois par semaine, de la qualité des aliments ; le contrôle s'exerçait autant qu'il était possible ; mais, en dépit de toutes les surveillances, cela n'empêchait point les entrepreneurs de substituer au bœuf de la vache, « dont la viande trop peu faite causait des dysenteries ». L'administration avait beau sévir, priver des lieutenants-colonels de leur gratification annuelle, parce que l'hôpital de leur régiment était mal tenu, envoyer en prison les contrôleurs qui ne s'acquittaient pas consciencieusement de leur tâche, les mêmes abus se reproduisaient, et on se déclarait impuissant, à la longue, à les réprimer.

Les hôpitaux de campagne étaient-ils mieux tenus que les hôpitaux fixes ? Nous avons vu ce qui s'était passé lors de la campagne d'Italie ; il en fut de même dans le Nord, quelques années plus tard.

Pour amener les blessés jusqu'aux hôpitaux mobiles, on se servait des chariots et caissons qui apportaient aux hommes leur pain et leurs munitions ; comme les chemins étaient mauvais, les conducteurs de ces voitures abandonnaient fréquemment une partie de leur chargement humain pour sortir des bourbiers ; la plupart des soldats préféraient mourir sur le champ de bataille, que d'être conduits aux hôpitaux. Cette organisation défectueuse des ambulances ou hôpitaux mobiles est signalée en 1706, lors de la campagne de Flandre ; c'est en partie pour y remédier que fut promulgué le fameux édit de 1708, *véritable charte constitutive du service médical aux armées*.

Le caractère et le but de l'institution y étaient définis en termes qui méritent d'être rappelés :

Les services importants que nos troupes nous rendent, nous engagent de veiller à leur conservation et soulagement dans leurs maladies et blessures. Nous avons cru ne le pouvoir faire d'une manière plus avantageuse pour elles, qu'en établissant pour toujours, à la suite de nos armées, et dans les hôpitaux et nos places de guerre, des médecins généraux et particuliers, à titre d'offices, qui aient les connaissances nécessaires pour bien panser et médicamenter les officiers et soldats qui sont malades ou blessés, et de n'en admettre aucun que ceux qui auraient été approuvés par nos premiers médecins et chirurgiens ¹.

L'édit instituait quatre médecins-inspecteurs des armées de terre et hôpitaux des villes frontières ; quatre chirurgiens inspecteurs des camps et armées ; cinquante chirurgiens-majors, pour les cinquante hôpitaux militaires royaux qui étaient créés ; quatre-vingt-huit chirurgiens-majors, à la suite des quatre-vingt-huit régiments ; quatre pour les gardes du corps ; deux aux mousquetaires ; un aux grenadiers à cheval ; un à la gendarmerie ; quarante-huit à la suite des régiments anciens de cavalerie ; quinze pour les dragons.

Avant d'aller plus loin, relevons cette judicieuse observation, que « ce cadre des officiers de santé militaire est déjà calculé de manière non seulement à assurer convenablement le service dans les hôpitaux en temps de paix, mais à pourvoir aux besoins les plus pressants nés de l'état de guerre ² ».

Autre remarque, qui n'est pas de moindre intérêt : des « gages, appointements, privilèges, immunités, exemptions » étaient accordés à tous ceux qui seraient pourvus de ces charges ; mais celles-ci devaient être achetées. D'aucuns ³ s'en sont indignés ; cette indignation est d'autant plus inopportune, que « la vénalité des charges était admise par les mœurs du temps ⁴ ».

D'ailleurs, un an après la mort du grand Roi, le mode de recrutement était modifié par un nouvel édit, stipulant que les offices de cette nature ne se vendraient plus désormais, ayant été reconnu que plusieurs sujets, qui avaient donné des preuves de leur capacité, ne s'étaient point « trouvés en état de faire l'acquisition desdites charges ».

¹ Edit du Roi, portant création d'offices de conseillers de Sa Majesté, médecins et chirurgiens, etc., 17 janvier 1708. (Cf. L.-J. BEGIN, *Etudes sur le Service de Santé militaire en France ; son passé, son présent, son avenir* ; Paris, 1860, 3-4.)

² BEGIN, *loc. cit.*

³ GAMA, *Esquisse historique du service de santé*, etc., 101.

⁴ D^r BRICE et capitaine BOTTET, *Le Corps de Santé militaire en France* (1907), 2.

Par une ordonnance du 20 avril 1717, les hôpitaux royaux furent confiés à des directeurs, sous la surveillance de contrôleurs. Nous avons dit que les directeurs, c'est-à-dire les entrepreneurs qui avaient la direction des hôpitaux, commettaient toutes sortes de malversations¹. Une des plus fréquentes consistait à déclarer présents à l'hôpital des hommes qui n'y avaient jamais séjourné, et dont on inventait même les noms ! Ces soldats fictifs, qu'on appelait des *passé-volants*, grevaient fortement le trésor ; afin d'enrayer un pareil abus, le Régent décréta qu'on publierait, tous les trois mois, à la tête des troupes, et en particulier à la tête de chaque compagnie, le nom des malades annoncés présents à l'hôpital ; récompense était promise à ceux qui dénonceraient les noms supposés.

Les médecins et le chirurgien-major de chaque hôpital étaient appelés à vérifier, avec le commissaire des guerres, l'état des journées, que présentait tous les mois le directeur, et à y apposer leurs signatures, indispensables pour faire effectuer le paiement. C'est de cette époque, on peut le dire, que datent les conflits, qui ne cesseront de se produire par la suite, entre l'élément administratif, représenté par les commissaires ou intendants, et l'élément professionnel, chirurgiens, médecins et pharmaciens.

Ces derniers apparaissent pour la première fois dans le service médical ; il n'en était pas fait mention dans le règlement de 1708. Cette exclusion s'explique, par la raison que les apothicaires, comme on les appelait alors, n'étaient pas au compte du roi, mais à la solde des entrepreneurs, disposition qui ne cessa entièrement qu'en 1780 ; mais, dès 1718, les fonctions des apothicaires furent réglées, comme l'avaient été celles des médecins et des chirurgiens.

L'apothicaire devait suivre la visite du médecin et se tenir prêt à recueillir ses prescriptions. Celui-ci faisait écrire par l'apothicaire, en marge des mémoires de sa visite, le numéro du lit, le nom du malade, les remèdes et les saignées à faire. L'alimentation était désignée par une lettre alphabétique, indiquant le régime de vivre de chaque malade ou blessé. Un garçon chirurgien rendait un compte exact des cas relatifs à la chirurgie au chirurgien-major ; un infirmier de garde et un de chaque quartier étaient toujours prêts à recevoir les ordres du médecin, concernant les malades ; et ceux du chirurgien-major, pour les blessés.

¹ Dans son *Essai de Tactique*, un auteur du temps, GUIBERT, écrit à ce sujet : « Le brigandage était au comble, nos hôpitaux étaient des charniers. Je m'arrête, je ne veux pas souiller ma plume par le recensement de ces crimes. » GUIBERT, *Œuvres complètes*, t. II, 257.

Les contagieux étaient isolés, car le règlement énonce formellement que « le médecin chargera le chirurgien de garde de placer ceux qui en sont atteints (de maladies contagieuses), *chacun dans l'endroit qui conviendra, et suivant l'espèce de sa maladie* ».

Le chirurgien ne devra pratiquer aucune opération importante sans en aviser le médecin, qui « se concertera soigneusement avec lui, sur tout ce qui sera relatif au soulagement et à la guérison des malades et blessés ». C'est encore de compagnie que les deux praticiens visiteront l'apothicairerie, au moins tous les deux ou trois mois, et ordonneront la destruction et le remplacement des drogues avariées. De même pour les aliments : ils prendront garde qu'ils soient de la qualité requise et que la quantité nécessaire s'y trouve ; le tout conformément aux traités des entrepreneurs et aux règlements particuliers des hôpitaux.

Il y aura toujours un chirurgien présent à la distribution des aliments, lequel tiendra la main à ce que chaque malade ou blessé ait ce qui lui aura été ordonné, observant d'interdire l'usage des aliments solides à ceux chez qui la fièvre sera survenue depuis la visite du médecin ou du chirurgien-major.

Dès qu'on avait reconnu qu'un hospitalisé était atteint de la maladie vénérienne, on l'envoyait « aux lieux destinés pour la traiter ». Les incurables n'étaient pas, non plus, conservés dans les salles ; ils étaient congédiés sans retard ; les écrouelleux avaient un hôpital à eux réservé, l'hôpital de Thionville.

Un article auquel on n'a pas porté une attention suffisante est celui qui a trait aux précautions prises pour éviter la contagion des affections syphilitiques. A deux cents ans de distance, il trouverait encore son application :

Les chirurgiens-majors préposés à la guérison du mal vénérien, dans les lieux qui y sont seuls destinés, observeront d'empêcher que leurs malades n'aient aucun commerce avec les autres et auront soin que leurs linges et ustensiles ne servent qu'à eux.

Autre mesure non moins sage : le chirurgien-major devait faire « son pansement un peu avant la visite du médecin, afin que, s'il y avait quelque cas grave, comme fièvre et maladie chronique (?), ils en conférassent ensemble et agissent de concert en tout, pour le bien du service ».

Le chirurgien-major « pansera les blessés autant de fois qu'il sera nécessaire, et ne commencera point que tous les appareils ne soient prêts, pour ne point exposer les playes ou ulcères à l'impression de l'air ; il n'y appliquera rien qui ne soit chaud, en quelque saison que ce soit, et aura soin que l'on brûle du genièvre

ou autres parfums, devant et pendant son pansement ». On voit que le *spray*, destiné à assurer l'asepsie de l'air ambiant, n'est que la modernisation d'un procédé connu depuis au moins deux siècles.

Une protoque, par contre, qui a disparu et qui mériterait de revivre : le chirurgien-major aura un soin particulier qu'il ne manque rien à ses blessés de ce qu'il leur aura réglé et *réquisitionné aux boutiques et autres affaires*. Le médecin en fera autant pour ses malades.

Nous avons aujourd'hui les externes, qui remplacent les garçons-chirurgiens de jadis, mais ils ne se soumettraient, sans doute, pas comme eux à un examen de leurs instruments, sous peine, s'ils étaient en défaut, de renvoi ou de changement. Ces garçons-chirurgiens avaient des attributions spéciales, qu'il n'est pas indifférent de connaître.

Des cinq heures et demie du matin¹, ils devaient se trouver dans les salles, afin de préparer les pièces de pansement aux aides-majors, qui arrivaient à six heures : chaque aide avait à ses ordres un sous-aide et un nombre de garçons déterminé. On s'entend qu'un chacun puisse panser quinze à seize blessés deux fois le jour, qui doivent être rangés dans une même colonne, les uns près des autres, pour ne la point embarrasser, surtout dans les lieux peu commodes².

Les aides-majors ne pouvaient s'entreprendre aucune opération de conséquence, sans l'avis du major et des consultants.

Un garçon de garde était placé pendant 24 heures dans chaque salle, pour arrêter une hémorragie, ou remettre un appareil dérangé : pour assister à la distribution des aliments qu'il peut ôter, diminuer ou augmenter à certains malades, selon qu'il le croit nécessaire³. Il avait une trousse ou étui de poche, contenant les pièces suivantes : — un lancetier, des ligatures d'escarlatta, un boîtier garni de ciseaux à incisions, droits et courbes, des épingles, de la soie cramoisy, du fil, un morceau de cire et une seringue à injection.

¹ Les infirmiers, qui passaient les nuits à tour de rôle, étaient aidés par des « galopins », servant pour les soins de propreté (Urbain, op. cit., t. I, p. 100).

² Les lettres des chirurgiens des hôpitaux d'armée. *Le Parfait chirurgien d'armée*, par M. AUBERT, Paris, 1890.

³ L'« Arsenal du Chirurgien d'armée » se composait, d'après un manuel de l'époque, « d'un étui de poche, d'un autre « courtois » de ciseaux à incision, droits et courbes ; de bistouris, crochets et courtois ; de lancettes « fines », de ligatures d'escarlatta. Les pièces du trépan les plus

Les garçons chirurgiens étaient tenus de se conformer aux instructions d'après :

Ils ne doivent jamais passer sans feu ny sans chandelle, sur tout dans les lieux humides et obscurs.

Ils ne doivent sortir des salles que la visite de Messieurs les Docteurs et le chirurgien ne soit faite.

Ils doivent tous avoir un porte-appareil, qui est une espèce de boîte quarrée divisée en plusieurs petites chambres, pour ranger tout ce dont ils ont besoin, en milieu duquel est une anse qui facilite le moyen de le transporter d'un lieu l'autre.

Ils doivent se faire donner au par le Directeur ou receveur, de la chandelle, un chancelier et des pots de terre pour du feu, de la lumière, pour mettre les cataplasmes, les digestifs, les embrocations et autres choses nécessaires.

Ils doivent prendre garde qu'on donne le bouillon à six heures du matin : la soupe, la viande et les œufs à neuf : le soupe, la bouillie, le bouillon et les œufs à quatre heures du soir, suivant l'ordre au (du) médecin.

Ils doivent prendre garde que les infirmiers viduent les pots de chambre et qu'ils les renversent après les avoir netoyez d'abord près le pansement.

Ils doivent leur faire balier, balayer leur salle deux fois par jour, d'abord après les pansements.

Ils doivent leur faire faire les lits immédiatement après midy.

Ils doivent leur faire enlever chercher du feu, du charbon et les aider à remuer les malades dans le besoin, puisqu'ils sont autant de gardes¹.

Les devoirs des apothicaires ne sont pas moins bien définis que ceux des infirmiers : ils sont, les uns et les autres, sous la dépendance du médecin et du chirurgien : les apothicaires ont, toutefois, un grade plus élevé dans la hiérarchie, bien qu'ils ne soient pas admis encore dans le conseil administratif de l'hôpital, auquel seuls peuvent assister en 1718, outre l'entrepreneur-directeur, les commissaires des guerres, les médecins et chirurgiens-majors, « qui auront lieu de faire des observations et remarques utiles » sur l'ouverture des cadavres, et aussi, « lorsqu'il régnera des maladies épidémiques, contagieuses et extraordinaires ».

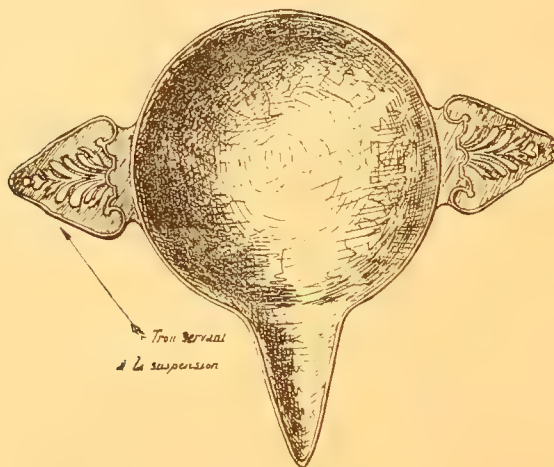
nécessaires sont : l'acbre, le perforail, la piramide; trois couronnes de différentes grandeurs; la clef, deux ringes; un dentier; une; le couteau menuisier; des; un tire-fonds; un élevatoire; une plume; une petite brosse. Pour l'amputation, deux fortes ligatures d'un ruban de fil, un morceau de pain, un touriquet; deux couteaux pointus, un grand et un moyen; une grande soie, avec sa feuille de revilage; une petite soie pour les grandes esquilles; un petit couteau; un violet à point; plusieurs aiguilles courbes; plusieurs canets; un bistouri pour la dissection; une sonde plate d'argent; une anneau d'argent pour les plaies de la poitrine; deux anneaux d'argent; un trocart et une sonde à seton ». *Année, op. cit.*, 42-43.

¹ *Le Parfait Chirurgien d'armée*, 17-18.

Quoique la « principale occupation de l'aumônier consiste dans le spirituel, il sera cependant admis, dans l'assemblée de chaque mois, à proposer, avec les autres officiers, ce qu'il croira convenable au bien du service de Sa Majesté, et il signera comme eux les estats qui y seront arrestez ».

Chacun prenait ainsi part à la direction de l'hôpital, entrant dans la question des fournitures, était institué comme partie active responsable des intérêts du gouvernement et de ceux des malades. Ce mode d'administration avait l'avantage d'engager la responsabilité, au moins morale, des officiers de santé dans les dépenses, ce qui ne pouvait que les rendre plus circonspects tant dans leurs prescriptions, que dans la consommation d'objets accessoires au traitement des malades.

De nos jours, il en va autrement : le médecin signe les pièces de comptabilité, sans avoir le droit de s'immiscer dans l'administration ; est-ce un progrès, nous n'oserions le prétendre.



UNE PALETTE A SAIGNÉE.
(En usage aux XVII^e et XVIII^e siècles.)

L'ÉTAT DE LA CHIRURGIE ET LA VALEUR PROFESSIONNELLE DES CHIRURGIENS MILITAIRES, DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE

Selon un des écrivains qui ont le mieux étudié « la vie militaire sous l'ancien régime », une des causes qui auraient le plus contribué à rendre la mortalité plus grande dans les hôpitaux en temps de guerre, serait l'*impéritie des chirurgiens*.

On ne doit pas oublier que, jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, chirurgie et barberie allaient de pair; et qui avait l'usage quotidien du rasoir était, de ce fait, apte au maniement de la lancette. Nul chirurgien de ce temps qui ne fût en même temps barbier; aussi ne s'étonne-t-on pas trop de lire, dans un mémoire sur les chirurgiens militaires, portant la date de 1774 : « Si l'on excepte le chirurgien-major, le consultant... et cinq ou six aides-majors tirés des chirurgiens de Paris, tous ceux qui se rendent à une grande armée sont de la plus effrayante ineptie. Ils opèrent sans expérience personnelle, sans conseils, sans guides... ». Une appréciation aussi sommaire ne saurait, cependant, être acceptée sans contrôle et, pour en décider, il nous paraît nécessaire de jeter un coup d'œil en arrière, sans remonter plus haut que le seizième siècle, avant de prononcer un jugement qui serait susceptible d'être frappé d'appel.

A côté d'Ambroise Paré, considéré à juste titre comme le premier auteur d'un traité de chirurgie militaire écrit en notre langue, nous n'avons jusqu'à présent trouvé à citer que trois noms : Braunschweig ou Brunswick, qui a peu parlé de sa pratique du champ de bataille; Jean de Gersdorf, qui composa un *Manuel de chirurgie des camps*, et dont l'*Armentarium* était des mieux conçus; Jean de Vigo, dont le traité fut un ouvrage classique à son époque. D'autres sont à mentionner, dont il n'a point encore été question, notamment : Nicolas Goddin, qui, avant de publier sa *Chirurgie militaire*, « traduite du latin en français par M. Jacques Blondel, chirurgien de Lille », avait publié, à Paris et à Lyon, une

traduction de la *Pratique* de J. de Vigo, dont il suit trop souvent les inspirations. Goddin semble être le premier qui ait préconisé, pour la blessure des gros vaisseaux du cou et de la cuisse, la compression digitale, « moyen si précieux à une époque où il ne pouvait être question de ligatures dans la continuité ¹ ».

De Botal, qui devint médecin de Charles IX, du duc d'Alençon et de Henri III, nous ne retiendrons qu'un trait : c'est Botal qui eut la singulière idée de proposer, pour l'amputation, de « laisser tomber une grosse hache, rendue plus pesante encore par des poids, sur le membre à amputer, qui était appuyé lui-même sur une autre hache bien tranchante ».

Le Paulmier, de Caen, élève de Fernel, était plus médecin que chirurgien ; on lui doit, cependant, un *Traité de la nature et curation des playes de pistolle, arquebouse et autres bastons à feu* ², le seul de ses ouvrages, car il en fit bien d'autres, qui nous occupera présentement.

Contrairement à l'opinion reçue de son temps, Le Paulmier ne croit pas à la vénénosité des balles ni de la poudre ; il s'élève contre l'usage des suppuratifs, tels que l'onguent basilicum, qui ne fait que retarder la guérison ; et il ne craint pas de déclarer que, de ceux qui furent blessés à la bataille de Dreux et au siège de Rouen (auquel assistait Paré), peu réchappèrent : par suite d'un traitement défectueux, ils succombèrent, pour la plupart, à l'infection purulente. Si Le Paulmier ne prononce pas le mot, il expose, à ne pouvoir s'y méprendre, la symptomatologie et l'anatomie pathologique de cette affection, qui causait alors tant de ravages. Il décrit non moins exactement ces traumatismes sans lésions apparentes, que l'on attribuera plus tard au *vent du boulet*, et qu'on a pu observer à nouveau dans la guerre actuelle.

On en voit plusieurs, dit notre vieil auteur, que la balle n'a aucunement atteints, estre si meurtriz par l'occurrence impetueuse de l'air, qu'ils sont tous noirs et livides, quelques-uns mesmes ont les os rompus et brisez par tel moyen, sans aucune adustion.

Une autre constatation de Le Paulmier, c'est que

les balles de plomb demeurent souvent bien longue espace de temps dedans les membres, sans y causer aucun fascheux accident, et sans aucune incommodité... Et ordinairement advient, que les balles mesmes, sans aucun sentiment de douleur, descendent par leur pesanteur et gravité, le long des membranes ou muscles, et se font voye sous le cuir, dont on les tire artifi-

¹ E. DELORME, *Traité de Chirurgie de guerre*, t. I (Hist. de la Chirurgie militaire française), Paris, 1888.

² L'ouvrage est de 1568 ; il en a paru, l'année suivante, une nouvelle édition à Caen.



UNE AMPUTATION DE JAMBE AU XVI^e SIÈCLE (Planche tirée de l'ouvrage de Jean DE GERSDORFF).

ciellement, ou bien sortent d'elles-mêmes, par quelque forme d'apostème. Quelquefois aussi elles demeurent au dedans tout le reste de la vie, étant retenues par quelques dures membranes, qu'elles ne peuvent fausser ni rompre. Le plomb étant froid et sec ne peut estre cause d'aucune pourriture, ny d'inflammation, ny attire autre incommodité que de pesanteur.

Il en est autrement des balles de fer, de pierre ou de cuivre, qui ne sauraient demeurer longtemps dans l'organisme « sans fascheux accident ; car le fer se rouille, mange et ronge les parties qu'il attouche, avec grande douleur et fièvre, ainsi que faict la balle d'airain et de pierre ».

Entre autres topiques à mettre sur les plaies, Le Paulmier recommande certain cataplasme, fait de vers de terre lavés dans du vin blanc puis dans l'eau-de-vie, mêlés de limaçons *rouges* ; nauséabonde mixture, qui trouvera difficilement grâce devant nos thérapeutes.

Plus sensées sont les recommandations de ce chirurgien, sur « la manière de vivre que doit tenir le blessé ». La diète au début, « la plus estroicte que faire se pourra » ; un peu plus tard, seulement, seront autorisés le bouillon de poulet, la gelée, « pourvu qu'elle soit faicte sans vin et sans autre espice que d'une drachme de canelle, pour douze livres de gelée, et qu'il y ait une once et demie de vinaigre pour une livre ». Si une nourriture plus substantielle peut être supportée sans dommage, on permettra le consommé de volaille et de veau, cuitz ensemble, additionné de bourrache, buglosse, oseille, pourpier, laitue, et « quelque peu de jus de grenade ou de citron, lorsqu'on en baillera au patient ». Point de vin durant la période inflammatoire, mais une décoction d'orge et de réglisse.

Il va de soi qu'il ne faut pas « ordonner mesme manière de vivre à tous blessez ; car on doit toujours l'accommoder à l'aage, à la coustume et à la particulière nature et complexion du patient, à la saison de l'année et à la disposition présente de l'air. On doit aussi avoir esgard à la violence des symptomes ou accidens... »

Tout blessé sera soumis au repos absolu et interrompra tout exercice et mouvement. « La compagnie des femmes se doit du tout éviter, comme faict aussi toute perturbation de esprit, ennuy et fascherie. »

Pas moins de douze pages sont consacrées au formulaire des brûlures ; et s'il est un remède que l'auteur qualifie lui-même de « sordide, mais singulier », comme la fiente de cheval encore chaude, mixturée avec de l'huile de rose et de l'huile rosat, il en est beaucoup d'autres dont on a trop oublié la recette et qui, en bien des circonstances, rendraient encore service.

Presque contemporain de Le Paulmier, Laurent Joubert, qui fut lecteur de

l'Ecole de Montpellier, puis docteur-régent à la même Faculté, enseignait à la fois la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Pendant les premières guerres civiles du



LAURENT JOUBERT
(1529-1583.)

royaume, il lui fut enjoint de « visiter tous les malades blessés en guerre qui se trouvaient à Montpellier, d'où qu'ils fussent venus, comme on les y amenait de toutes parts » : c'est ainsi qu'il fut appelé à écrire son *Traité des arcbusades* et son

Epitome de la thérapeutique et des arcbusades. Nous ne retiendrons des leçons écrites par le professeur pour ses élèves, que ce qui a trait au régime des blessés.

Le *Régime des blessés*, écrit par L. Joubert, « pour instruire les nouveaux chirurgiens sous sa charge », règle toutes les questions relatives à l'habitation et à la nourriture; « au travail ou à l'exercice, au repos, au veiller et au dormir, et aux passions de l'esprit ».

Loin de faire jeûner les blessés au début, et de ne leur donner à manger que « quand ils étoient affaiblis sans propos », il les nourrit substantiellement les premiers jours, ainsi qu'à la période bourgeonnante ou réparatrice. Ses idées sont moins originales, qui se rapportent au traitement des brûlures par la poudre ou autres corps comburants : il ne fait, sur ce point, que suivre la pratique courante. Nous préférons lui emprunter sa description du matériel chirurgical et de pharmacie de campagne.

Le chirurgien d'armée avait à se pourvoir « d'eau, de vin, de vinaigre, d'hémostatique, comme le bol d'Arménie; d'huile rosat, du tripharmaque de Joubert, de coton filé, de linge effrangé, de tentes, de plumaceaux, d'estoupes, de poil de lièvre¹, de poudre restrictive², d'hatelles garnies, d'une scie, de cautères comme platines..... térébenthine et poix, vitriol cru pulvérisé... Plus les instruments d'un estui bien garni et ventouses et sangsues ».

Joubert n'oublie jamais qu'il est, à la fois, apothicaire et médecin. Cette double qualité lui valut d'être choisi pour arbitre, dans une querelle qui divisa les chirurgiens du Roi, lesquels étoient en même temps les premiers chirurgiens de l'armée. Dans cette circonstance, Martel, chirurgien ordinaire de Henri III, plus tard de Henri IV, et Ambroise Paré, qui servit sous quatre rois, étoient en contradiction : l'un, tenant pour les « suppuratifs pourissants », tandis que l'autre employait l'eau pure. Joubert prit parti pour Martel (retenons ce nom comme celui d'un des précurseurs de l'asepsie), tout en se prononçant vigoureusement contre ceux qui continuaient à croire à l'eau enchantée. « L'eau simple, affirme Joubert, peut parfaitement guérir l'arcbusade.... il n'y aura ni enchantement ni miracle, ainsi que la plupart des idiots (*sic*) se sont persuadés³. » Par ce simple échantillon, on jugera

¹ Le poil de lièvre étoit considéré comme hémostatique.

² Cette poudre étoit composée de bol d'Arménie, aloès, encens, mastic, écorces de grenades et de galles.

³ S'il est possible de guérir un arc-busade avecque de l'eau simple et froide. (Sentence de deux belles questions de chirurgie : *Traité des arcbusades*, de LAURENT JOUBERT, t. III, cité par DELORME, *op. cit.*, 30.)

que Joubert était un polémiste redoutable ; il trouva cependant à qui parler en la personne de Duchesne, plus connu sous son nom latin de *Quercetanus*, natif d'Armagnac-en-Gascogne¹.



DU CHESNE, dit QUERCETAN
(1546-1600)

¹ Son ouvrage porte le titre suivant : *Traicté de la Cure générale et particulière des archusades avec l'antidotaire spargyrique pour préparer et composer les medicamens* (En latin, 1576, 8° ; traductions françaises en 1576 et 1600).

Rien de particulier à signaler dans la pratique de ce chirurgien, « conseiller et médecin du roi Henri IV » ; à part, toutefois, des vues, assez neuves pour son temps, sur la chirurgie conservatrice.

Dans le cas d'un gentilhomme qui avait eu l'avant-bras brisé jusqu'au coude et qui guérit, malgré les chirurgiens qui voulaient l'amputer, Duchesne écrit ces lignes, qui portent la marque d'un esprit véritablement novateur :

Nature estant aidée comme il faut, fait de merveilleux effets et trompe le plus souvent le jugement des plus doctes ; aussi doit-on tenter (la curation) avec tous remèdes plus tôt que désespérant d'icelle, couper du tout le petit membre, chose déplorable, mesme dès le commencement, et la partie n'estant encore mortifiée... J'escriis ceci pour donner courage aux jeunes chirurgiens de tenter par tous moyens secourables et souverains remèdes, de préserver quelque partie qui sera ainsi fort offensée, plus tôt que d'essayer dès le commencement la cure par le retranchement d'icelle ; laquelle, à mon advis, ne se doit faire qu'après une certitude de la mortification présente, et ce encore, avec une deue prédiction et protestation.

Ce passage, où les principes de la chirurgie conservatrice sont si nettement formulés, valait la peine d'être mis en relief.

Un autre très curieux ouvrage porte le titre, pour le moins bizarre, d'« Officine et Jardin de chirurgie militaire, contenant les instrumentz et plantes très nécessaires à tous chirurgiens avec certains cathalogues des ingrediens propres à chacun membre, tant similaires qu'organiques ¹ ». Son auteur, Esaïe Le Lièvre, nous a été révélé par le professeur Delorme, qui nous a été d'un précieux secours, pour ce chapitre de chirurgie rétrospective.

Le Lièvre exige avant tout

Que celui qui veut attenter la pratique des playes d'harquebuzes, soit soigneux dans l'ablation des corps étrangers, notamment comme balles, fers de flèches, dartz, garrotz d'arbalèstres, bouts d'espees, de dagues, de cousteaux rompus : esclats de lances, de picques, dartz et autres esclatz qui peuvent bondir et saillir par quelques impetueuses et vehementes concussions de canons ou artileries, sans oublier aussi les pièces des habillemens, lesquels, quelquefois, sont poussees au profond des playes, comme pièces de harnois, drap, layne, cotton, bourre, linge et autres choses molles, qui bien souvent trompent et deçoivent les chirurgiens qui ne s'en donnent de garde, après qu'ilz ont tiré les balles et choses dures : car telles choses molles, comme bourre, layne, cotton, drap et autres, negligées et delaissées, sont causes d'inciter douleur, inflammation et putrefaction : et quelquefois aussi de corrompre et mortifier la partie. Parquoy le chirurgien ne les mettra en negligence, ains (mais) sera curieux de les separer et oster le plus doucement et ingénieusement que faire se pourra ; se donnant bien de garde de

¹ A Paris, chez Robert Coulombel, rue Saint Jean de Latran. A l'enseigne d'Alde, 1583. Avec privilège du Roy.

poindre ou picquer les parties similaires, comme les nerfs, tandons, vaines et arteres; pource que, par la fonction de telles parties, on est cause de retraction, spasme, convulsion, inflammation, emorragies, paralysies et autres fascheux accidens...

S'il se produit une hémorragie, et qu'on ne veuille appliquer ni cautères ni médi-



UNE ENSEIGNE DE CHIRURGIEN-BARBIER, au début du XVIII^e siècle (1625)

caments escarrotiques, on pourra se servir avec avantage « de coquilles de noix ou de lymaces, ou bien des acetabules, ou cotilles creux et appropriez selon la grandeur et figure des playes » : ainsi obtiendra-t-on la coagulation du sang. Inutile de discuter la valeur de ce singulier hémostatique.

Nous n'avons, jusqu'à présent, parlé que des théoriciens de la chirurgie mili-

taire, de ceux qui n'avaient pris part à des expéditions qu'à titre temporaire et reprenaient leurs lancettes et leurs rasoirs, une fois la campagne terminée. Il n'en va plus de même au siècle suivant. Les premières ambulances fonctionnent sous Henri IV ; l'organisation du service sanitaire se développe sous Louis XIII ; il y a déjà des hôpitaux pour recevoir les malades et les blessés. Mais quelle était la valeur des chirurgiens militaires à cette époque ?

A croire l'un d'eux, à qui son *Traité des plaies faites par les mousquetades*¹ confère un semblant d'autorité, ses collègues ne seraient rien moins que « des ignorants... qui ne connaissent ni leur sujet, ni la vertu d'aucun remède ». Et comment en serait-il autrement, puisqu'il y a deux ans à peine, ils étaient « laquais, hommes de chambre ou palefreniers, et de panseurs de chevaux, se sont mis panseurs d'hommes, coupant, tranchant sans besoin et sans méthode, n'ayant que l'impudence et la vanterie, tellement que s'il s'en guérit un entre leurs mains, plus tost par sa bonne habitude que par leur industrie, ils s'en font trophée et s'en vantent partout... »

Parce qu'on est attaché aux grands, il ne s'ensuit pas qu'« on soit un Hippocrate, un Galien, Esculape, Podalire ou Machaon ». Celui qui exprime ces amères critiques², s'il a émis quelques idées marquées au coin du bon sens, principalement sur les caractères des projectiles alors en usage, sur le pronostic des différentes blessures suivant l'importance des organes lésés, l'état du blessé, la distance à laquelle le coup a été tiré, etc. : ce chirurgien, parfois judicieux, n'en croit pas moins à l'influence des astres, aux conjurations, aux médicaments sympathiques³; et il emploie, cinquante ans après Paré (à qui nous n'avons guère à reprocher que son huile de petits chiens), de la fiente de souris, des mouches à miel, des semences de grenouilles, etc.

Bien autrement attachant, pour ses vues « précursives », est l'auteur, resté

¹ Paris, 1623 et 1646.

² De PLANIS-CAMPI, chirurgien attaché à la personne de la reine-mère (*Marie de Médicis*).

³ Cette foi à la médecine sympathique subsistait encore un siècle plus tard : le 11 avril 1729, la *Gazette de Hollande* informait ses lecteurs qu'un médecin venait d'inventer « un sel sympathique qui ferme les plaies presque *instantanément* ». Le 7, disait le rédacteur de la nouvelle, « le sieur de Marconnay fit l'expérience de son *sel sympathique* chez M. le premier Président, en présence de plusieurs personnes de distinction. Il prit un coq, lui coupa une aile et lui donna six coups d'épée à travers du corps, après quoi il lui fit avaler de son sel et le coq fut guéri en l'espace de trois heures ». (Cf. *Georges Mareschal, seigneur de Bièvre*, par le comte MARESCHAL DE BIÈVRE, note 3 de la page 36).

anonyme, d'un *Manuel du chirurgien d'armée*, paru en 1643. Ce praticien inconnu ne craint pas d'avancer que les accidents des plaies, qu'on rattache généralement au « venin », doivent être le plus souvent mis sur le compte de l'altération de la santé du blessé et de l'infection de l'air. Il est partisan des pansements rares — déjà! — et comme topiques, se contente des digestifs simples et de l'alcool.

Il reproche aux chirurgiens leur malpropreté, quand ils font un pansement : « Ils ne songent non plus à la propreté de leurs instruments que décrasser leurs ongles et tenir leurs mains nettes. » Comme le constate le professeur Delorme, qui reproduit cette phrase significative, « c'est la première fois que nous voyons formuler cette idée à laquelle on attache aujourd'hui, avec raison, tant d'importance ».

Du *Traité de blessures et plaies faites par armes à feu*, de Dailly (1668), nous ne retiendrons que le mode d'hémostase préventive qu'il recommande, mais qui était connu antérieurement à lui et ressemble à certaine méthode encore en usage. « Les deux procédés, l'ancien et le nouveau, ne diffèrent que par un point : au lieu on a substitué le caoutchouc. »

Dans le *Parfait chirurgien d'armée*, d'Abeille, que nous avons eu l'occasion de citer, nous puisons cette notion neuve jusqu'alors : que le pronostic varie suivant les états diathésiques du blessé, et que les plaies articulaires « sont toujours douteuses ». Abeille a dû surtout de survivre à ce qu'il fut poète, en même temps que « chirurgien du régiment de Picardie et des hôpitaux militaires des Flandres ». Chereau, qui lui a fait une place dans son *Parnasse Médical*, dit qu'il avait « un esprit facétieux et un caractère joyeux ». Les quelques vers qu'on va lire ne démentent pas cette appréciation :

*Car, comme chacun sait, les hommes les plus sages
Preignent, en amants peu ruzez,
Souvent pour de fins pucelages
Des pucelages fort usez.*

Dans les vers suivants, il semble avoir eu comme une vague prescience du psychisme inférieur, du subconscient :

*Pour prouver cette vérité,
Chose seule qui m'intéresse,
Examinons de près un amant irrité
Des cruautés de sa maîtresse.
Quand, sans dessein prémédité,*

*Il la trouve au sermon où Bourdaloue s'empresse
 De nous montrer par charité
 Le chemin qui conduit à la félicité,
 Il ne se connoist plus tant il est agité.
 Et sa surprise est sans pareille.
 Ses regards sont fixés sur le grand orateur
 Qui nous prêche encor par merveille,
 Mais les intérêts de son cœur
 L'occupent tellement, quoi qu'il ouvre l'oreille,
 Qu'il n'entend même pas le reveré Docteur.*

Mais voici qui est plus démonstratif :

*Souvent dans un festin, au milieu d'une sille,
 Un agréable débauché
 Se pâme en exaltant le bon vin qu'il avale
 Ou le morceau friant qu'il a déjà maché :
 Mais si, le ventre plein, il vient à prendre envie
 A quelqu'un de la compagnie
 De se faire admirer par un compte¹ plaisant,
 Il boit toujours en écoutant,
 Par caprice ou par fantaisie.
 Et ne goûte le vin que comme il le répand.*

Nous vous faisons grâce du commentaire : « que, s'il n'est rien de plus certain que les esprits vitaux et animaux ne sentent point, on peut dire cependant qu'ils sont les messagers de l'âme raisonnable ». Notre explication est peut-être plus savante, mais en sommes-nous plus avancés ? Nous avons trouvé une étiquette, et rien de plus.

Malgré tout, nous préférons, chez Scipion Abeille, le poète au philosophe et, pour vous laisser sous une bonne impression, nous reproduirons les vers où il exprime « quelles sont les conditions du chirurgien » : quelles sont celles du malade : il y témoigne d'une aisance, d'une verve que nous nous plaçons à louer.

QUELLES SONT LES CONDITIONS DU CHIRURGIEN ?

*Qu'il soit grand ou petit, mais bon chirurgien ;
 Qu'il soit Normand, Gascon, Manseau, Parisien ;
 Qu'il porte le rabat, qu'il porte la cravate,
 Qu'il marche à pas comptés, ou qu'il marche à la hâte,*

¹ Compte est mis ici pour conte : c'était l'orthographe du temps.

*Qu'il soit vêtu de gris, s'il sçait bien son devoir,
 Si des rigueurs du temps il craint trop pour sa nuque,
 Qu'il quitte ses cheveux et prenne la perruque.
 S'il aime les rubans, les diverses couleurs,
 Qu'il en change, cela ne change point les mœurs ;
 Un peu d'ajustement sied fort bien au mérite :
 Sous quelque habit qu'on soit, l'on rêve, l'on médite.
 Qu'il soit civil, honnête et bon praticien,
 Charitable surtout, et fort homme de bien.*

Du chirurgien, passons à son justiciable :

QUELLES SONT LES CONDITIONS DU MALADE ?

*Si du mal qui le presse il craint la violence,
 Soumis aux volontez de la Toute Puissance,
 Qu'il souffre alors en bon chrétien
 Ses douleurs avec patience ;
 Mais, quand le fer en main, l'opérateur s'avance,
 Ainsi que le timide chien,
 Il crie avant le coup dont il prévoit l'atteinte,
 Son courage se change en crainte,
 Et sa bouche, en tremblant, dit que son mal n'est rien ;
 Mais en vain la nature use de cette feinte ¹.*

Contemporain de Scipion Abeille, Verduc, ancien chirurgien-major, maître en chirurgie à Paris², « où il professait des cours très suivis », ne mérite de retenir l'attention, que pour avoir donné quelques indications sur l'extraction des corps étrangers, des balles en particulier. Comme le dit le Dr Grangée³, nos ancêtres n'avaient point à leur disposition la radiographie, qui rend actuellement tant de services ; il fallait donc au praticien beaucoup d'adresse ou d'ingéniosité pour se tirer d'affaire, lui et son malade. Le texte de Verduc n'a rien perdu aujourd'hui de son intérêt :

Pour tirer une balle ou quelque autre chose du corps, il faut mettre le blessé, s'il est possible, en la manière qu'il était lorsqu'il a reçu le coup. Si ses forces ne le permettent pas,

¹ *Le Parfait Chirurgien d'armée* (1696), 167-9.

² VERDUC, *La manière de guérir les fractures et les luxations qui arrivent au corps humain par le moyen des bandages* ; Paris, 1685, 1689-1712. La 2^e édition est accompagnée d'un petit *Traité des plaies d'arquebusades*. Dans l'édition posthume de 1714, on trouve ajoutées plusieurs observations d'armes à feu (DELORME, 64).

³ *Paris-Médical*, 1916 (En marge de la guerre).

on lui donnera une situation la plus approchante de celle qu'il devait avoir pour être sondé commodément. Cette circonstance ne doit pas être négligée si l'on veut trouver la bale. *On cherche la bale avec les doigts*, ou avec des instruments qui sont de différentes figures ; on les choisit suivant la nécessité.

... Il est quelquefois assez facile de tirer une bale par la même ouverture qu'elle a faite lorsqu'elle n'est pas entrée fort avant dans les chairs ; mais lorsque la playe est profonde, il est impossible de la pouvoir tirer sans contre-ouverture. Avant que de faire l'incision, on doit toucher tous les environs de la playe et si l'on sent quelque dureté on doit juger que c'est apparemment dans cet endroit qu'est la bale. On fait une incision dessus en évitant les vaisseaux et l'on tire la bale *avec les doigts* si l'on peut, ou bien avec quelque instrument ; mais *les doigts sont toujours les meilleurs instruments*, lorsqu'ils peuvent aller jusqu'au fond de la playe.

... *Si la bale se trouvait engagée dans un os et qu'on ne pût l'avoir, il faut l'y laisser.*

Cette pratique est justement celle qui a été récemment préconisée par un de nos très distingués chirurgiens, le Dr César Roux. Nous raillons assez volontiers ceux qui nous ont précédés dans la carrière, mais nous les imitons, quand nous y trouvons avantage ; nous oublions bien parfois de leur restituer ce qui leur appartient, à cela près... Ainsi, qui songe aujourd'hui à Belloste, dont le nom n'a dû qu'à une formule de pilules mercurielles de ne pas sombrer dans le gouffre sans fond de l'oubli ? Sait-on que ce chirurgien, qui jouit en son temps d'un légitime renom, a très explicitement montré les dangers du contact de l'air avec les plaies ? Sans doute, Ambroise Paré admettait que l'air est l'ennemi des plaies, d'après l'enseignement même d'Hippocrate, ce qui ne l'empêchait point de les panser plusieurs fois par jour ; tandis que Belloste¹, qui avait été chirurgien-major des hôpitaux de l'armée du roi (Louis XIV), en Italie, et, de par ses fonctions, avait été appelé à donner ses soins à de nombreux blessés, notamment après les batailles de Staffarde et de la Marsaille, avait pu observer *de visu* les avantages de pansements rares et les effets nuisibles de l'air sur les plaies ouvertes.

La vieille pratique que j'ai des hôpitaux, écrivait-il, m'a fait connaître que le lieu où les malades ont fait quelque séjour, conserve longtemps la mauvaise odeur qui leur avait été communiquée par ces malades. On n'en peut accuser, ce me semble, que les atomes impurs qui se sont attachés aux murailles et qui obligent ceux qui veulent ensuite habiter les mêmes

¹ Son traité porte pour titre : *Chirurgien d'hôpital*, enseignant la manière douce et facile de guérir promptement toutes sortes de plaies et le moyen assuré d'éviter l'exfoliation des os, par BELLOSTE, chirurgien de S. A. R. Madame, douairière de Savoie ; Paris, 1696-1698, 1705-1715. Une suite du *Chirurgien d'hôpital* a paru en 1733.

lieux, de les blanchir, de les couvrir de plâtre ou de chaux, pour se mettre à l'abri de l'infection qu'on pourrait recevoir de ces ferments morbifiques.



JEAN-LOUIS PETIT (1674-1750).

Les draps et les autres marchandises qui viennent de pays attaqués de contagion, ne sont-ils pas passés sur le feu, pour purifier et consumer les atomes pestilentiels qui peuvent s'y trouver engagés et qui auraient la force, sans cette précaution, de communiquer une peste

universelle dans les lieux où ils sont apportés ? Si donc ces atomes ont assez de ténacité, de consistance et de vertu fermentative, pour s'attacher sur un corps dur et uni comme l'est une muraille et y rester plusieurs mois sans perdre leur mauvaise odeur, et si leur disposition les porte à ronger et à putréfier, que ne feront-ils point dans les plaies découvertes où les fibres sont toujours humides, gluantes, délicates et sans soutien ?... Tous les praticiens modernes tombent d'accord avec les anciens que l'air est un terrible destructeur dans les plaies, mais il s'en trouve peu qui agissent avec les précautions nécessaires pour lui interdire l'accès dans les parties blessées. Il est pourtant inutile de le savoir si on ne le met en pratique...

Belloste a non seulement pressenti l'importance de l'influence de l'air extérieur sur les plaies ; il a, toutes les fois que cela lui a paru possible, contrairement à beaucoup de chirurgiens de son temps, fait de la chirurgie conservatrice, notamment dans les fractures graves des membres. La conservation, dans le cas de traumatisme de la main, n'est pas davantage, comme on le pourrait croire, de date récente : Belloste ne procédait pas autrement, sous ce rapport, que nos modernes opérateurs¹.

Il nourrissait abondamment ses blessés et allait jusqu'à leur donner du vin. Il n'était guère partisan des purgatifs, dont abusaient ses contemporains, mais il utilisait encore les saignées multiples. Longuement il a insisté sur la position inclinée à donner aux membres blessés et il ne veut pas que les premiers appareils serrent trop étroitement les membres fracturés, se basant sur l'expérience acquise pendant la campagne d'Italie, où il avait vu quantité de membres frappés de gangrène, pour avoir été « trop étroitement bandez ».

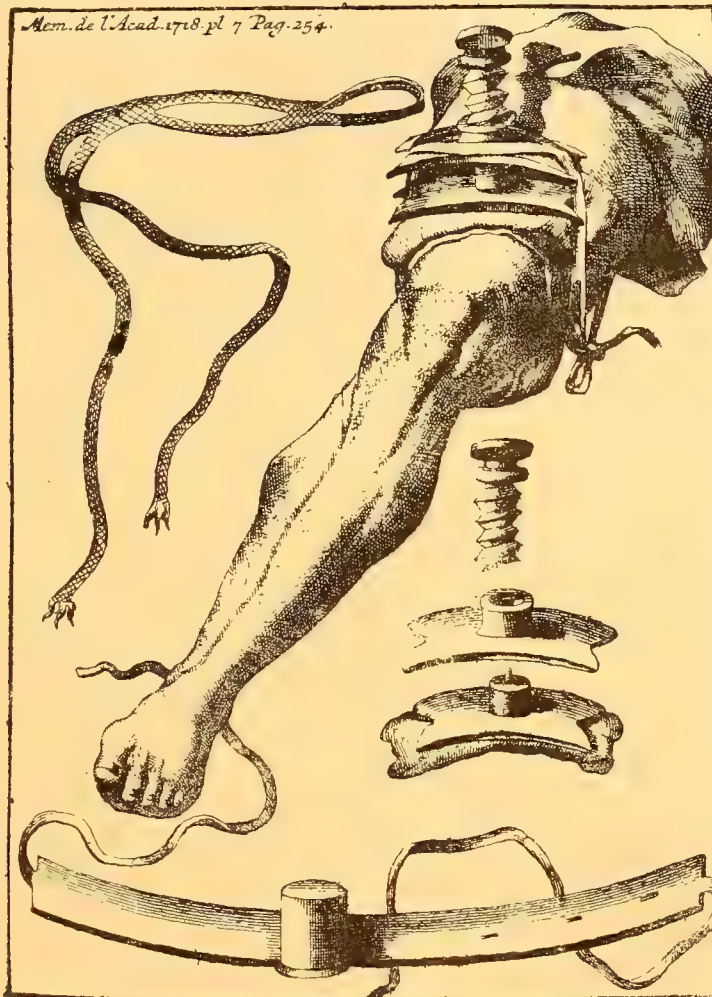
C'est aussi dans les camps et à la guerre, que Jean-Louis Petit avait acquis l'expérience et la science qui lui ont valu sa réputation. Dès l'âge de 18 ans, pourvu de son brevet de chirurgien², il avait été employé dans les hôpitaux de l'armée du maréchal de Luxembourg, alors occupé au siège de Namur. A la paix, signée en 1697, J.-L. Petit était nommé chirurgien-major de l'hôpital de Tournay, où il ne faisait qu'un séjour temporaire ; l'année suivante, il retournait à Paris.

Rappelons seulement qu'on doit à J.-L. Petit un procédé ingénieux d'hémostase,

¹ « Je diray seulement que de toutes les mains blessées que j'ay pansées dans ces derniers temps, j'ay toujours conservé ce qui est resté du membre, sans qu'il se soit fait peu ou point de séparation d'esquilles, ni de pertes de phalanges, quoique le fracas et le déchirement eussent été grands dans ces organes. » *Op. cit.*, 202.

² Eloge de J.-L. Petit, par Louis (*Mém. de l'Académie de chirurgie*, t. I).

le *tournequet* qui porte son nom ¹, et qui figure encore dans notre arsenal chirurgical. Cet habile chirurgien imagina également un appareil contentif pour les fractures



TOURNIQUET DE J.-L. PETIT.

du membre inférieur; il fut, enfin, le premier à se servir de la litière comme moyen de transport.

¹ Le garrot avait été imaginé en 1674, par MOREL, au siège de Besançon : c'était un mode d'hémostase provisoire et d'urgence; le tournequet de J.-L. Petit était plutôt réservé pour l'hémostase préventive des amputations; ou, à titre exceptionnel, pour les blessures des gros troncs artériels (DELORME).

CHAPITRE XVII

DES DIFFÉRENTS MODES DE TRANSPORT DES BLESSÉS LA BLESSURE DU MARÉCHAL DE VILLARS A MALPLAQUET LE TRAITEMENT THERMAL DES BLESSÉS MILITAIRES

On est frappé, quand on lit les auteurs anciens, de la pénurie de renseignements qu'ils nous fournissent sur le transport des blessés. Est-ce à dire qu'on les abandonnait, sans leur venir en aide, sur les champs de bataille ? Nous avons pu constater qu'à toutes les époques, ils ont reçu plus ou moins de soins, selon les moyens dont on disposait ; mais pour les porter dans un lieu où ils fussent à même de recevoir des secours, de quoi se servait-on ? Il semble qu'on se soit peu préoccupé de le rechercher.

Au siège de Troie, Homère rapporte qu'on les plaçait sur des chars, qui étaient rapidement conduits vers la flotte où se trouvaient les ambulances. Diomède, blessé par Pâris, se retire sur son char de combat ; de même Ulysse, après le coup de lance qu'il a reçu de Socus. Hector, blessé par Ajax, fut également emporté sur son char, ainsi que Machaon, quand il fut touché l'épaule par la flèche à trois pointes que lui avait décochée Pâris¹.

Dans les armées romaines, c'était le plus souvent sur leurs armes qu'on transportait les guerriers mis hors de combat par une blessure : dans l'*Énéide*, Virgile relate qu'on rapporta ainsi à Mézence son fils Lausus, qui venait de succomber sous les coups d'Enée.

Qu'il fût étendu sur des piques, des lances ou des javelines, le blessé devait être assez mal à son aise ; ce mode de transport a, cependant, longtemps persisté, puisque, au début du siècle dernier, le chirurgien Percy² s'en plaignait encore. « Des porteurs de brancards, écrivait-il, marchant à pas inégaux,

¹ HOMÈRE, *Iliade*, passim.

² *Dict. des Sciences médicales*, 1814, t. VIII : article DESPOTATS.

secoient douloureusement le blessé; le transport devient alors un supplice... quelles secousses, quels déchirements l'infortuné n'éprouve-t-il pas! C'est bien pis quand on est réduit à l'asseoir en travers sur des fusils... » Le bouclier, sans être plus commode qu'une arme quelconque, n'était pas d'un emploi plus pratique.

Dans une armée en campagne, on eut recours de bonne heure à des porteurs, qui prenaient le blessé à bras le corps, ou qui, s'ils étaient plusieurs, lui soutenaient l'un la tête, l'autre les jambes. Xénophon parle, à deux reprises, des soldats qu'on débarrassait de leurs armes et qui étaient chargés de porter les blessés, lors de la retraite des Dix Mille; il n'explique pas quel était le mode de transport, mais nous présumons que c'est celui dont il vient d'être question, « le seul qui pût permettre aux porteurs de faire de longues étapes et de suivre les troupes en marche¹ ».

C'est sur les bras enlacés de ses soldats que Le Tasse, dans la *Jérusalem délivrée*, fait transporter Tancrède, qu'on avait déjà rapporté de la même manière dans sa tente, après son combat contre Clorinde. Pour le chevalier d'Aumale², vaincu par Turenne dans un combat singulier, comme pour le duc de Joyeuse, tué à la bataille de Coutras, on paraît avoir usé d'un procédé analogue³.

L'emploi du cheval exige que le patient ait la volonté et surtout la force de s'y pouvoir hisser, ou de s'y maintenir si on parvient à l'y monter : ce fut la force qui faillit manquer à Blaise de Montluc, lorsqu'au siège de Rabasteins, en 1574, il reçut, à la face, l'horrible blessure, qui l'obligea, dit on, à porter un masque le reste de sa vie. Écoutons de sa bouche le récit de son aventure⁴ :

Comme je me retournais pour commander qu'on m'apportât deux échelles, l'arquebusade me fut donnée par le visage, du coin d'une barricade qui touchait à la tour. Tout à coup, je fus tout sang, car je le jetois par la bouche, par le nez et par les yeux... Mais, sentant mes forces m'abandonner : « Je m'en vais, criai-je, me faire panser ; que personne ne me suive et vengez-moi, si vous m'aimez... » Je ne voyais presque point et, trouvant un petit cheval d'un soldat, j'y montai comme je pus, aidé d'un gentilhomme et fus conduit en mon logis. Là, un

¹ J.-E. PETREQUIN, *Nouveaux Mélanges de Chirurgie et de Médecine*, 297 et suivantes.

² *Cependant, des soldats dans les murs de Paris,*

Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale. VOLTAIRE, *La Henriade*, ch. X.)

³ *Pour moi (c'est Henri IV qui parle), dans les horreurs d'une mêlée affreuse.*

J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;

Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,

Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.

(*Id.*, ch. III.)

⁴ *Commentaires* (Paris, 1760), cités par PETREQUIN.

chirurgien me pansa : il m'arracha les os des deux joues avec les doigts, si grands étaient les trous, et me coupa force chairs du visage, qui était tout froissé...

On ne fit usage de la litière que plus tard, comme moyen de transport : cependant, on en trouve déjà la mention dans Tite-Live, mais à titre civil : l'historien parle d'un plébéien, Titus Antinius, qui, atteint de paralysie, fut porté en litière au Forum, devant les Consuls, puis au sein du Sénat. Il est signalé, d'une autre source, qu'Alexandre, après avoir été blessé par une flèche, dont la pointe était restée enfoncée dans la cuisse, fut transporté par ses soldats en litière, pendant quatre jours de marche. Nous retrouvons la litière¹ au temps des Croisades, et jusqu'à l'époque où lui fut substitué le brancard.

Dans certaines circonstances, on s'est servi de chaises à porteurs² : qui ne se rappelle ce passage d'une des oraisons funèbres les plus retentissantes de Bossuet : « Trois fois le jeune vainqueur (Condé) s'efforça de rompre ses intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaine, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. » Il s'agit plutôt ici, il est vrai, non d'un blessé, mais d'un général que ses infirmités obligeaient à se servir d'un mode de transport qui lui évitait un trop fort ébranlement. De même, le panier d'osier dans lequel Maurice de Saxe trainait sa fièvre quarte, et son corps hydropique³, n'avait pas une

¹ En 1597, dans l'armée espagnole, se portant au secours d'Amiens, le comte Pierre-Ernest de MANSFELD, alors fort âgé et incapable de se tenir à cheval, exerçait en litière découverte ses fonctions de général-major. (Cf. DAVILA, *Hist. des Guerres civiles de France*, traduct. BAUDOIN, t. II, 569.) Lorsque le duc d'Orléans (le futur Régent) fut blessé, à Steinkerque, c'est en litière qu'il se fit porter : une lettre du duc d'Aumale, passée récemment dans un catalogue de librairie, en témoigne ; nous la donnons, d'après le texte publié : « Je suis très fier de mon aïeul le Régent, malgré les taches de sa vie, écrit le duc académicien. Il était bon, libéral, patriote et brillant homme de guerre. Le soldat blessé à Steinkerque, en chargeant à la tête de son régiment d'Infanterie qui, *blessé encore et porté en litière*, conduisit la retraite de Turin et sauva l'armée, battue parce qu'on lui avait ôté le commandement, qui prit Lérida et dirigea la campagne de Catalogne, mérite d'avoir dans notre histoire militaire une place qui ne lui a pas encore été donnée. » Rappelons que c'est grâce à son médecin, CHIRAC, qu'on n'amputa pas le bras du duc d'Orléans, à la suite d'une blessure au poignet, que celui-ci avait reçue au siège de Turin. Il fut guéri par des bains prolongés d'eau de Balaruc.

² TORSTENSON, d'après Schiller, commandait son armée dans une chaise à porteurs (DE LA BARRE-DUPARCQ, *Imitations Militaires*, 66-67). Charles XII était transporté sur un brancard, à Poltava.

³ *Chron. Méd.*, 1908, 238. Il était autorisé par le roi à se tenir dans une chaise d'osier, ce



C'est sur un grabat et non sur une litière, combattant à ce que d'aucuns ont prétendu, que fut apporté à Jésus le Paralytique, dont il est parlé dans l'Evangile de *Saint Marc*, ch. II, v. 1-12. Pendant que Jésus prêchait à Capernaüm la parole de Dieu, on lui amena un paralytique qui était porté par quatre hommes. Et comme on ne pouvait le lui présenter, à cause de la foule, on découvrit le toit de la maison où il était, et, ayant fait une ouverture, on descendit le grabat sur lequel était couché le paralytique. Et Jésus, ayant vu le miracle, dit au paralytique : — Lève-toi, je te le commande, enlève ton lit et va en ta maison.

destination différente : c'est ce qui a fait dire que la bataille de Fontenoy fut gagnée entre deux ponctions¹. La plupart des officiers supérieurs, plus ou moins perclus de goutte ou de rhumatismes, avaient contracté l'habitude de se servir de



LE MARÉCHAL DE SAXE DANS SA CHAISE-DOSSIER
Dessin d'après H. BOUCHOT. *Épopée militaire du costume français*

luxueuses berlines, de confortables chaises de poste, ou même de chaises roulantes². Jusqu'à Louis XIV, et même pendant une partie du règne de ce monarque, le luxe n'avait guère été de mise aux armées : lorsque Turenne allait à la frontière, ce n'était pas en carrosse mais à cheval qu'il s'y rendait, et le

qui ne l'empêchait pas de monter à cheval pendant l'action, tenant une balle de plomb dans la bouche pour diminuer la soif que lui donnait la fièvre.

¹ Trois semaines avant Fontenoy, le maréchal de Saxe avait subi la ponction, à Valenciennes. Bien qu'hydropique, le maréchal de Saxe traînait à sa suite une berline remplie de femmes, et que le médecin du roi, Senac, était obligé de faire garder la nuit par des sentinelles, pour l'empêcher d'y courir. (A. DURUY, *L'armée royale en 1789*, 213).

² A. BABEAU, *La Vie Militaire*, II, 170, 190.



Après la bataille de Malplaquet, un certain nombre de blessés furent transportés dans les principales maisons de Cambrai transformées en ambulances. Quelques-uns furent recueillis dans le palais archiépiscopal, où Fenelon les pansa lui-même : c'est l'épisode que retrace notre gravure.

roi, dans les premières années tout au moins du règne, n'en usait pas autrement.

Mais cette simplicité ne dura guère et les mœurs de Versailles ne tardèrent pas à s'acclimater à l'armée. « Ce fut bientôt dans les états-majors à qui se signalerait par le plus nombreux domestique, les plus beaux équipages et la meilleure chère. A la tranchée devant Arras, en 1650, le marquis d'Humières se faisait déjà servir dans de la vaisselle plate ¹. » Vauban se plaignait déjà du luxe des habits et de la table chez les officiers ²; mais ce qui n'était alors qu'une exception allait bientôt devenir la règle ³. Sous Louis XV, on vit tel général en chef entretenir journellement jusqu'à cent personnes; tel brigadier ou maréchal de camp, exiger pour sa consommation « de 40 à 60 livres de poisson par semaine, deux grandes bêtes fauves et une quantité non déterminée de petites pièces de venaison, sans compter les légumes assortis et le bois ⁴ ». C'est l'époque où le comte de Gisors écrivait à son père, qui lui en avait interdit l'usage, de vouloir bien lui permettre d'acheter une voiture non pour lui, mais pour ceux des officiers de son régiment qu'un accès de goutte ou de fièvre pouvait mettre hors d'état de monter à cheval.

Je comprends, lui répondait le maréchal de Belle-Isle, l'utilité dont peut être une berline dans certaines occasions. J'ai été élevé dans des usages absolument différents; mais, dès que c'est l'usage actuel, je ne m'oppose à rien, bien entendu que M. le Maréchal d'Estrées le trouvera bon, car il faut, de préférence à tout, obéir scrupuleusement à l'ordre du général ⁵.

Lorsque Villars reçut, à la bataille de Malplaquet ⁶, la balle qui lui fracassa

¹ A. DURUY, *op. cit.*, 208 et s.; BABEAU, *op. cit.*, II, 170 et s.

² Cf. *Mercur de France*, 1^{er} déc. 1909, 412.

³ Ces désordres n'étaient pas, hâtons-nous de le dire, particuliers à l'armée française. En dépit de la discipline rigoureuse qu'y faisait régner Frédéric II, l'armée prussienne n'en souffrait pas moins : « Si le brigandage et le désordre des femmes et des goujats continuent, écrivait Frédéric à son frère, le prince royal de Prusse, le 5 juillet 1758, il sera bon de faire un exemple et de faire pendre quelques-uns de cette canaille. » Une ordonnance, rendue par le même Frédéric, interdit aux feld-maréchaux prussiens une table de plus de six couverts, et de dix plats, sans dessert; aux lieutenants-généraux, plus de huit couverts et de dix plats, et aux chefs d'état-major généraux, plus de cinq couverts et de cinq plats, également sans dessert.

⁴ C'est en 1788 seulement qu'interviendra un règlement du Conseil de la guerre, pour réprimer ce pantagruélisme (DURUY, *loc. cit.*).

⁵ *Le Comte de Gisors*, par Camille ROUSSET, 182-3.

⁶ A propos de Malplaquet, rappelons un épisode peu connu : un certain Jacques Blaisonneaux qui, en 1777, avait cent ans environ, racontait qu'il avait pris part à cette bataille, où il fut blessé assez grièvement pour prendre aussitôt après ses invalides. Il se souvenait d'avoir été pansé, à Cambrai, par Fénelon lui-même. (*Curiosités historiques*, de la Bibliothèque de poche, 40-41 : cf. *Epis et Bleuets*, par Ern. LEGOUVÉ, 251.)

le genou, c'est dans sa chaise qu'il voulut être porté (après qu'on eut pratiqué l'extraction du projectile) à la tête de ses troupes, afin de les amener au combat ; mais la douleur lui ayant fait perdre connaissance, il dut céder le commandement et



LE MARÉCHAL DE VILLARS
(D'après VANGELISTI).

se remettre entre les mains des chirurgiens. Grâce aux renseignements fournis par les historiens sur cet épisode, il nous sera aisé de montrer comment on traitait un blessé de marque à l'aurore de l'avant-dernier siècle.

Le maréchal de Villars avait été transporté au Quesnoy avant la fin de l'action.

Les principaux chirurgiens de l'armée furent appelés à son chevet. La plupart opinèrent pour l'amputation de la jambe. On recula tout d'abord devant une décision aussi grave ; mais la plaie prenant un mauvais aspect, les interventionnistes triomphèrent.

Mareschal, chirurgien du roi, et qui ne passait jamais la nuit hors des châteaux habités par Louis XIV, afin de toujours être à portée de lui donner ses soins, fut consulté sur le cas de Villars. On lui avait envoyé un bulletin journalier de son état, il était donc à peu près fixé ; mais il crut devoir, pour faire partager sa responsabilité à ses collègues du Collège de chirurgie de Saint-Côme, solliciter leurs avis.

Les bulletins devenant plus alarmants, il se résolut à partir pour le Quesnoy ; il fallait, pour cela, un ordre royal. La Cour était à Marly depuis le 26 septembre (1709). Il arriva, ce jour-là, un courrier de Flandre, par lequel on sut que la blessure du maréchal de Villars n'allait pas bien, et qu'il s'était fait « un sac au jarret ». Sur cette nouvelle, le roi, qui en fut fort touché, résolut de faire partir Mareschal, son premier chirurgien, le lendemain à la pointe du jour¹.

Près de cinquante lieues séparent Marly du Quesnoy : Mareschal, parti en chaise de poste, mit un jour à parcourir cette distance. Il trouva le malade dans la situation la plus alarmante, le moral très affecté : ne lui avait-on pas prédit qu'il parviendrait aux plus hautes dignités, mais qu'il succomberait, cette année même, à ses blessures ? Il s'était donc préparé courageusement à la mort, persuadé qu'il n'en pourrait réchapper. Mareschal s'empressa de le rassurer, lui déclarant que l'amputation ne lui paraissait pas indispensable et qu'il suffirait de rouvrir le trajet de la balle. Il sonda la plaie avec son habileté accoutumée et trouva sans peine la voie que la balle avait suivie. Après cinq ou six jours, la fièvre diminua, le dévoiement ne fut plus si violent, et par le secours de gouttes anodines, le sommeil étant un peu revenu, on espéra qu'il n'en mourrait pas².

Afin d'éviter à l'illustre guerrier une difformité, Mareschal se mit en devoir d'allonger la jambe lésée ; mais les souffrances du patient furent telles qu'il dut interrompre ses manœuvres. Celui-ci s'écria qu'il ne voulait plus danser et qu'il aimait mieux rester boiteux, que de laisser continuer l'opérateur.

¹ Mémoires du Marquis de Sourches (*Georges Mareschal, seigneur de Bièvre*, par le comte Gabriel MARESCHAL DE BIÈVRE ; Paris, Plon, 1906).

² Lettre de M^{me} de Maintenon à la Princesse des Ursins.

Grâce au traitement qu'il fit suivre à Villars, c'est-à-dire le nettoyage et



G. MARESCHAL, PREMIER CHIRURGIEN DU ROI.

l'enlèvement des esquilles, le premier chirurgien du roi put se retirer au bout de onze jours, laissant son malade en voie de guérison.

Il l'avait, du reste, confié à des praticiens d'une expérience reconnue, tels

que Ledran et Puzos : mais son état réclamait encore des soins attentifs et il s'en fallait qu'il fût hors d'affaire : des esquilles continuaient à être extraites et des abcès de nouvelle formation n'étaient pas sans inquiéter les hommes de l'art. Ces inquiétudes ne tardaient pas à se dissiper, et Mareschal déclarait au roi qu'on pouvait sans danger tenter le transport. Envoyant au plus tôt sa litière la plus commode à Villars, le roi l'engageait à venir achever sa convalescence à la Cour, afin que Mareschal ne perdît pas de vue sa blessure¹.

Parti le 2 novembre du Quesnoy, Villars n'arrivait à Paris que le 13. On le portait sur un brancard; derrière lui, venait la litière du roi, dont il n'avait pu se servir; puis, trois à quatre carrosses à six chevaux, plusieurs chaises et une nombreuse escorte de gens à cheval². Il n'y eut qu'un incident en cours de route, qui vaille d'être mentionné : pendant un arrêt au château d'Avricourt, une esquille sortit du genou. Le 10 février suivant, la plaie était entièrement fermée.

Avant de rejoindre l'armée, le duc passa quelque temps dans son château de Vaux, l'ancienne résidence du surintendant Fouquet : il s'exerçait tous les jours à monter à cheval, usant à cet effet d'une machine spéciale, empêchant « dans le genou cassé un mouvement forcé, qui pouvait lui être très dangereux³ ». Il reprit son service : mais comme le genou enflait à chaque fatigue, et qu'on craignait de voir le retour des abcès, les médecins conseillèrent à Villars une saison aux eaux de Bourbonne. Le maréchal partit le 24 septembre, pour Bourbonne-les-Bains.

Ce sont les plaies d'arquebuse qui ont provoqué l'essai des eaux thermales pour le traitement des blessures de guerre. Dès 1525, Jean d'Albret, grand-père de Henri IV, conduisait aux Eaux-Bonnes des Béarnais blessés à Pavie.

Dans sa jeunesse, Jeanne d'Albret fit souvent usage de ces eaux. Elle était *muy flacca y debilitate*, dit son père dans une lettre ; elle se trouva bien des Eaux-Chaudes, et son fils Henri, de même que sa fille Catherine, vouèrent à cette station leur reconnaissance, en souvenir de la cure maternelle.

Sous le Vert-Galant, nombre de soldats reçurent des gratifications, soit pour fournitures de vin et chauffage pendant l'hiver ; *soit afin d'avoir le moyen d'aller aux Eaux Chaudes pour y guérir de leurs blessures.*

¹ SAINT SIMON, *Mémoires*, VII, 394.

² *Journal de Dangeau*, XIII, 64.

³ *Mémoires de Villars*, édition de Vogüé, III, 80.

L'EAU vulneraire, dite D'ARQUEBUSADE.

Parcequ'elle guerit les Playes profondes causées par les armes à feu, coups d'épées, & autres accidents; vieux Ulcères, Contusions, & toutes sortes de brûlures. Etant prise interieurement, elle guerit de la Plûresie & des Abcès dans le corps, Vomissemens, & Ruptures interieures causées par des chûtes, ou par des efforts.

Maniere generale de s'en servir.

*Dans les maux
exterieurs.*

FAire tiédir de cette Eau, en laver & bien nettoyer la playe, si elle est profonde, en seringuer dedans, & tremper dans cette Eau une compresse de linge en plusieurs doubles, & l'envelopper.

La même maniere pour les Contusions, brûlés, &c.

Remarques.

Il n'est pas besoin de se servir de Charpie si la playe n'est pas profonde. Il faut au moins penser une playe deux fois par jour.

Si la compresse s'attache à la playe, il faut l'humecter de cette Eau pour l'ôter.

*Les vertus pour
les maux exte-
rieurs du corps.*

Cette Eau a la vertu de nettoyer les playes, de faire tomber les chairs mortes, d'en faire revenir de nouvelles, de refoudre toutes sortes de Contusions, d'arrêter la Cangrenne qui commence, de guerir en très peu de temps toutes sortes de brûlures, & en appaîser la douleur dans le moment qu'elle y est appliquée.

En la mêlant moitié Eau de Vie, elle est bonne pour les Rhumatismes, & maux de tête.

*Dans l'inte-
rieur du corps.*

Dans les maux interieurs, comme Plûresie, & Abcès dans le corps, Ruptures, & Vomissemens causez par des chûtes, efforts, ou autres accidents, il faut (si on peut) en avaler deux cuillerées toute pure, ou dans du vin, & bien suer dans le lit.

La dose.

Pour les maux de cœur, & pour la santé par précaution, on la prend dans un boüillon, environ deux cuillerées.

On la prend toujours à jeun, si le mal n'est pas pressant.

*Cette Eau D'ARQUEBUSADE se fait par Frere JOACHIM,
Religieux Carme du grand Convent de Paris, Place Maubert.*

Il fait aussi l'Eau de MELISSE des Carmes contre l'Apoplexie,
les Vapeurs; &c.

Henri IV avait foi dans la vertu de ces eaux¹, et Marguerite de Valois conte, dans ses *Mémoires*, que son volage époux ne craignait pas d'amener ses maîtresses aux Eaux-Chaudes, quand il y allait pour un séjour de quelque durée².

Au temps où Villars se rendit à Bourbonne, Eaux-Chaudes et Eaux-Bonnes³ avaient beaucoup perdu de leur réputation; quant à Barèges, bien que les cures de Louvois et de Mgr le Duc du Maine l'eussent mise en vogue, l'accès en était encore si difficile, qu'il fallut attendre la construction d'une route, qui ne fut terminée qu'en 1647, pour y envoyer les soldats blessés à la guerre, ou qui y avaient contracté des infirmités. Ce n'est que quelques années après qu'on autorisa les officiers à se rendre à Barèges, à Vals, à Saint-Amand et à Spa⁴.

Le maréchal de Villars était arrivé à Bourbonne dans la dernière semaine de septembre (1709); il y était encore au mois de novembre. Le maréchal d'Harcourt était venu à Bourbonne dès le mois de février et avait été très soulagé par le traitement thermal⁵. Bourbonne ne possédait pas encore d'établissement thermal. Au début du règne de Louis XIII, il avait été question d'en fonder un; on avait envoyé sur les lieux, à ce dessein, un ingénieur pour en dresser les plans, mais ce projet ne fut pas réalisé; il ne devait l'être que beaucoup plus tard, sous le règne de Louis XV.

Les blessures de guerre devenant plus fréquentes, et l'efficacité des eaux de Bourbonne se confirmant chaque jour davantage, le besoin d'un hôpital militaire se fit plus impérieusement sentir. En 1727, « Monsieur Charles, official et curé de Bour-

¹ Sur la prédilection de Henri IV et de Jeanne d'Albret pour ces eaux, v. *La Société et les Mœurs en Béarn*, de B. de LAGRÈZE, livre II, ch. IX; *Les Eaux des Pyrénées et Notice historique sur les Eaux Chaudes*, de L. SOULICE (*Guide du baigneur aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes*; Paris, 1881).

² Marguerite avait refusé d'accompagner son mari aux Eaux-Chaudes, en 1581, parce qu'elle savait qu'il devait y retrouver Fosseuse, l'« amie » du moment. (Cf. *Un Voyage de Marguerite de Valois aux eaux d'Encausse, en Comminges, en 1584*, par Philippe LAUZUN. Auch, 1913).

³ Les *Eaux-Bonnes*, surnommées *Eaux d'arquebusade*, avaient détrôné Cauterets (eau de César), comme Barèges et Bourbonne détrônèrent les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes. On avait projeté de fonder à Cauterets l'hôpital militaire, qui fut plus tard construit à Barèges (*Dernier voyage de la reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, avec sa fille Jeanne d'Albret, aux bains de Cauterets* (1549), par Félix FRANK (Paris et Toulouse, 1897); appendice, 105).

⁴ A. BABEAU, *La Vie militaire*, II, 188.

⁵ *Bibliotheca Borroniensis*, ou Essai de bibliographie et d'histoire... relatif à Bourbonne et à ses thermes, par le Dr E. BOUGARD; Chaumont et Paris, 1875, 379.

bonne » faisait, de son initiative, construire une maison, où logèrent, cette année même, une partie des soldats qui, pendant la saison, vinrent prendre les eaux.

Le digne ecclésiastique avait, à cet effet, choisi « une grande maison assez proche de la fontaine et des bains chauds, d'où l'on put aussi faire venir aisément l'eau pour boire, baigner et se faire doucher ». On y trouvait non seulement le vivre et le couvert, mais un lit, les médicaments, les bains et les eaux gratis, y compris les soins des médecins, chirurgiens, apothicaires, baigneurs et autres gens de service. Mais seuls étaient admis dans cet hôpital, ceux qui témoignaient n'avoir aucune ressource.

On n'y devait, en outre, recevoir personne, « surtout des étrangers et des passans, que pour des maladies qui demandent l'usage des eaux; et aucune, pour celles qui pourroient se communiquer ».

Le brave curé avait édicté un règlement particulier pour les soldats. Ceux-ci avaient leurs chambres et leur réfectoire à part. Ils n'étaient reçus que sur présentation d'un certificat de maladie, attestant le besoin de prendre les eaux, signé par leurs officiers et chirurgiens-majors et visé par les subdélégués des villes d'où ils arrivaient. Il leur était recommandé de « n'avoir point de dispute entre eux, ni aucune communication avec les autres malades de l'hôpital, *surtout les personnes du sexe!* » Pour le surplus, ils devaient se conformer aux règlements de l'Hôtel Royal des Invalides.

Tant par sa situation topographique¹, que par son faible éloignement de Paris, Bourbonne attira une quantité notable de soldats blessés : il en vint jusqu'à près de mille dans une seule année².

L'hôpital ne pouvant les contenir tous, force fut de les loger chez l'habitant, « loin de la fontaine et des bains chauds, non dans les meilleurs logis assez remplis par les autres malades et par leurs suites ». Aussi plusieurs d'entre eux, privés des secours et des conseils médicaux, prenaient sans discernement les eaux, ou employaient l'argent qu'ils possédaient à boire et à commettre toute sorte d'excès.

¹ Bourbonne se trouvait « à portée de plusieurs grands passages de troupes, des principaux quartiers d'hiver, surtout pour la Gendarmerie, la Cavalerie et les Dragons, des principales garnisons et frontières de l'Est, et des théâtres ordinaires de la guerre ».

² « On a vu dans une seule année à Bourbonne jusqu'à huit cens soldats, que les habitans du lieu, toujours zelez pour tout ce qui regarde le service du Roy, logeoient sans repugnance faute d'un hôpital... » *Relation du grand incendie arrivé à Bourbonne-les-Bains, en Champagne, le premier de may de cette année 1717.* (*Bibliotheca Borvoniensis*, 282.)

C'est pour obvier à ces inconvénients que Louis XV décida la construction d'un hôpital militaire thermal, dont les premières pierres furent posées en 1732.

Mais à l'époque où y vint le maréchal de Villars, les soldats étaient encore logés, par billets, chez les paysans, qui s'en trouvaient très incommodés, au point de n'oser quitter leurs logis pour aller cultiver leurs champs, tant qu'ils avaient de pareils hôtes à héberger.

Pour les malades qui avaient des ressources, il en était autrement : on leur portait les bains à domicile ; ils étaient tarifés à 16 sols ; le traitement se complétait par les douches et l'eau en boisson ¹.

Diderot, qui vint à Bourbonne en 1770, en fait un tableau rien moins qu'enchanté : « Un séjour triste le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée : et puis, nulle promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisans ; des habitans que cinquante mille écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin ; point de vivres, même pour de l'argent ; des logemens très chers ; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israélites regardaient les cailloux et la manne dans le désert ². »

Les « bains du peuple » étaient, en réalité, une vaste piscine. Quant aux particuliers, ils se baignaient, comme nous venons de le dire, chez eux, « dans des cuves de bois ou baignoires ordinaires », qu'on apportait le soir, sur les cinq à six heures, et dont l'eau était encore assez chaude, le lendemain matin, pour qu'on fût obligé de la tempérer d'eau froide, « selon la force ou la faiblesse du malade. »

La douche ³ se donnait « de trois pieds de haut ». On usait aussi de boues

¹ « Les Bains de Bourbonne, suivant la tradition, ont été reconnus, au commencement, comme souverains par leurs *Bouës* qu'on appliquoit sur les vieilles playes et sur les douleurs. Ensuite on s'avisa de *se baigner* dans ces eaux, et on s'en trouva parfaitement bien ; on essaya après d'en *boire*... On essaya enfin d'en *doucher* les malades sur des parties que des rhumatismes ou des paralysies avaient rendues très douloureuses ou sans mouvement. » GAUTIER, *Dissertation sur les eaux minérales de Bourbonne-les-Bains*. A Troyes, M D C C X V I.

² *Voyage à Bourbonne* (1770), par DIDEROT (Extrait de *Bibliotheca Borvoniensis*, du Dr E. BOUGARD) ; tirage à 25 exemplaires. Chaumont, 1865.

³ La douche se donnait déjà, dans les stations thermales, bien avant le dix-huitième siècle : on se souvient de ce qu'en a écrit la marquise de Sévigné, qui en avait pris à Vichy. Voici un autre texte, à peu près de la même époque (1646), et qui nous renseigne sur la façon dont on l'administrait à Bourbon-l'Archambault : « Quand on en a bu tout autant de jours que le médecin ordonne, on s'y baigne et on y prend la douche sur la partie du corps incommodée ou de vieille blessure ou principalement de fluxion froide, qui six, qui huit, qui dix, douze, quinze

Nous medecin et chir. ~~général~~ major de
l'hôpital militaire des yeux à St. Louis, que
M. de Ferrand lieutenant au reg. de mousquetaires
infanterie est arrivé icy de g. j. en dernier
à l'occasion d'un long voyage à la partie
latérale droite et inférieure du col, qui a
plutôt des parties originaires du bras du
même côté, en sorte qu'il en est appelé de
parabola; imparfaite et de quelle des dans
et des touches vont porter au lieu d'origine
en foy de quoy nous luy avons donné le
présent Certificat. Le 15. août 1739

Vrodeu

« tirées du fond des bains ». La [durée] de la douche était de vingt à trente minutes ; le sujet le plus vigoureux ne la supportait pas plus d'une demi-heure. Ce qu'on appelait la douche n'était, à véritablement parler, qu'une irrigation d'eau projetée d'une certaine hauteur¹. On buvait depuis un verre d'eau jusqu'à huit ; on s'en tenait généralement à six.

On se rendait à Bourbonne en toutes saisons, même en hiver. Le plus ordinairement, le voyage s'effectuait dans le courant de mai ; il arrivait des malades jusqu'à la fin d'octobre.

Le maréchal de Villars n'en repartit que le 20 novembre. Le premier chirurgien du roi aurait voulu qu'il y passât une bonne partie de l'hiver : l'amélioration déjà obtenue ne pouvait que l'encourager à continuer sa cure ; mais en dépit de tous les arguments qui lui furent exposés, le maréchal ne crut pas devoir se soumettre aux prescriptions de l'archiâtre.

L'usage, lui répondait-il, est de prendre douze bains et douze douches et se reposer quatre jours, puis les recommencer. J'ai donc fait les vingt-quatre et puis j'en prends encore douze à votre honneur ; il est bien vrai que des douze derniers, je n'ai retiré aucun avantage visible... tout le monde dit ici qu'il faut espérer que dans six semaines ou deux mois, je recevrai un changement considérable, que c'est même le temps ordinaire ; quoi qu'il en soit, je prends les derniers ; mais comme... je fus attaqué d'un violent rhumatisme l'hiver dernier, et qu'il m'en revenait quelque souvenir, je partage mes dernières douches entre mes épaules et mon genou, c'est-à-dire que j'ai pris quelques bains entiers, et présentement je me fais doucher les épaules le matin et le genou le soir, et tout cela non sans un grand abattement de ma pauvre personne, laquelle, Dieu aidant, finira toutes ces cascades d'eau bouillante vers le 20, et puis, sous votre bon plaisir, je gagnerai le château.

Suit la description de l'état « actuel » du patient, qui n'avait, apparemment, retiré qu'un bénéfice médiocre de sa cure minérale :

Je n'ai pas le genou raccourci, et ainsi je ne serai pas obligé d'avoir un talon de soulier

fois, qui une fois, qui deux le jour. On étend cette partie qu'il faut doucher et on l'expose toute nue sous une tinette qu'ils appellent baquet, pleine d'eau chaude tempérée et accomodée au mal, où il y a au fond une canule ou robinet, lequel osté, l'eau coule impétueusement de la hauteur de la tinette suspendue au plancher. Cela dure environ une demi-heure et on boit à l'entrée du bain ou de la douche chacun un verre pour se rafraîchir... » Extrait du *Voyage de Dubuisson-Aubenay en Bourbonnais*, publié par la *Revue Bourbonnaise*, 4^e année, 1887, 95.

¹ Cf. le *Petit Traité des Eaux et Bains de Bourbonne*, par M. N. TIBAUT, Docteur en Médecine et Doyen de la dite Faculté, à Langres ; ch. X : De la Douche et de son usage (*Bibliotheca Borroniensis*, 224 et suivantes).

plus haut que l'autre ; mais je ne puis plier que très médiocrement, c'est-à-dire la dixième partie du mouvement entier. Je suis très faible et n'appuie qu'avec peine. Les os du genou font un petit bruit assez incommode toutes les fois que je le plie. Le D^r Baget (sans doute un des médecins qui l'avaient soigné à Bourbonne) dit que c'est tant mieux. Dieu le veuille !

nous conseiller et médecin du roy à 95
 Bourbonne Les Bains certifie
 que le nommé sans soucy compagne
 de grenadiers de uenon regiment de charot
 a pris les eaux minérales de trois
 semaines sans avoir recu de soulagement
 En foy de quoy nous luy avons
 donné le présent certificat délivré à
 Bourbonne Les Bains ce 19 may
 1711
 Du port

CERTIFICAT POUR UN SOLDAT TRAITÉ A BOURBONNE-LES-BAINS (1711).

Voilà, mon cher monsieur, mon état ; mais tel qu'il est, si le roi avait besoin de moi tout à l'heure, je me mettrais dans ma chaise de poste et volerais où ses ordres m'appelleraient¹...

Deux ans plus tard (24 juillet 1712), le maréchal remportait, sur le prince Eugène, la victoire de Denain.

¹ Mémoires du maréchal de Villars, III, 291.

CHAPITRE XVIII

LA CHIRURGIE DU CHAMP DE BATAILLE, SOUS LOUIS XIV ET SOUS LOUIS XV

En même temps que le maréchal de Villars, un autre personnage, dont le père occupait à la Cour une situation éminente, avait été non moins grièvement blessé : le jeune Courcillon, qui avait eu la jambe fracassée à Malplaquet, était le fils unique de Dangeau, l'historiographe-courtisan de Louis XIV, dont le mémorial journalier a légué à la postérité les moindres faits et gestes du grand Roi.

Le marquis de Courcillon avait reçu, à la cuisse, une balle de mousquet de fort calibre, qui nécessita l'amputation du membre, sur le champ de bataille même. Transporté au Quesnoy, comme l'avait été le maréchal de Villars, il ne fut en état de faire le voyage de Versailles que quelques semaines après ; son arrivée précéda de peu de jours celle du maréchal.

Quatre mois plus tard, « les chirurgiens ayant trouvé que la plaie du marquis de Courcillon allait très mal, et que les chairs étaient si pourries que l'os les excédait de beaucoup, ils avaient pris le parti de lui recouper la cuisse, sans néanmoins recouper le gros vaisseau, mais mettant le feu aux chairs, et même en mettant un bouton dans la moelle de l'os, qui était corrompue, de sorte que peu de gens espéraient qu'il en pût revenir ¹ ».

Le jeune colonel fut plusieurs jours à l'extrémité, et ce n'est que le 10 septembre suivant que Dangeau pouvait écrire, dans son *Journal* : « Mon fils vint à Marly ; sa plaie est complètement fermée. »

La seconde intervention pratiquée sur le brillant officier laisse supposer qu'il avait été mal opéré la première fois et l'on se remémore, à ce sujet, le propos qu'avait coutume de tenir le chirurgien La Peyronie. La Peyronie était si persuadé

¹ *Mémoires du marquis de Sourches*, t. XII (MARESCHAL DE BIEVRE, *op. cit.*, 265).

que le succès dans le traitement des plaies dépendait de la bonne manœuvre dans le premier appareil, qu'il répondait à ceux qui lui demandaient ce qu'ils avaient à faire, s'ils étaient blessés : « Vous mettre en bonne main », leur disait-il. « Mais, lui répliquait-on, si l'on ne peut avoir dans le moment le chirurgien que l'on désire? » — « Attendez-le plutôt vingt-quatre heures : vous perdrez moins, disait-il,



LA PEYRONIE, Chirurgien de Louis XV. Fondateur de l'Académie de chirurgie.

dans cette attente, que vous ne perdrez si vous êtes mal pansé en premier appareil ¹. »

Un praticien expérimenté du XVIII^e siècle a émis, à cet égard, de non moins sages réflexions.

¹ *Lettre d'un chirurgien aide-major d'armée à Monsieur... sur plusieurs chapitres du Traité de la Gangrène*, par M. QUESNAY, médecin consultant du Roi; à Paris, 1750; 41, note.

Les opinions systématiques, écrit Bagieu ¹, brillent peu dans ces moments où soixante chirurgiens sont environnés de deux mille blessés, qui, tous, demandent un prompt secours. Il faut, dans ces occasions, un fond de pratique inépuisable. On chante mal à livre ouvert, quand on ne sait que les premiers principes de la musique. Il faut avoir vu beaucoup de blessés et en avoir pensé beaucoup, pour ne pas se laisser intimider par les cris, par le sang et par l'horreur d'objets capables d'égarer les mains et de troubler la tête de ceux qui ne sont pas assez aguerris.

*Je soussigné premier chirurgien et
médecin consultant du Roy Certifie que
M^r Oudier garde du Roy Compagnie de
celuy Brigade de Castille a des accidans
pour lesquels il a besoin d'aller faire des
remèdes à l'hôtel royal des invalides
Par Versailles le 17^e february 1743
Lapeyroulle*
*Bon pour être reçu à
guérison à l'hôtel des Invalides*

Certificat autographe de LA PEYRONIE (1743).

(Collection N. CHARAVAY.

La bonne éducation, les cours de chirurgie les mieux faits et la lecture des meilleurs livres sur les plaies d'armes à feu, ne sont que des préparatifs pour pratiquer cette chirurgie. On est encore bien loin de pouvoir prendre habilement son parti dans le cas où il faut choisir le meilleur. La tête la mieux munie de principes ne les aperçoit que confusément dans ces momens pressés. C'est que par l'habitude d'opérer qu'on les voit distinctement et qu'on peut travailler avec succès ; quand, d'ailleurs, on a reçu de la nature le talent d'opérer avec adresse.

¹ *Examen de plusieurs parties de la Chirurgie*, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport, par M. BAGIEU, Ecuyer, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie, et Chirurgien-Major de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roy, t. I, XIII-XV. Paris, MDCCLVI.

On ne peut pas douter de la nécessité de ce talent naturel; ceux à qui la nature l'a refusé ont bien voulu l'acquérir, ils n'y parviennent pas ou n'y parviennent que très imparfaitement. Cette adresse dépend principalement d'une certaine aptitude dans la main et dans les doigts; et ce talent est d'autant plus précieux qu'il enhardit l'opérateur, de sorte que n'étant pas arrêté par les difficultés de l'opération, il préserve souvent les blessés de la triste nécessité d'être réopérés.

Dès cette époque, on était convaincu qu'il n'était meilleure école, pour les chirurgiens, que la guerre. Certes, c'est un grand avantage d'avoir de bons instruments, encore faut-il s'en servir « avec adresse et intelligence ». C'est « le jugement qui fait la partie la plus essentielle d'un chirurgien ».

Les batailles et les sièges apprennent à opérer par la quantité de blessés qu'on a occasion de voir. Mais qu'on ne pense pas que l'habileté chirurgicale militaire consiste seulement dans l'art de bien opérer les plaies; elle consiste bien plus encore dans l'art de les bien conduire après qu'elles ont été opérées... C'est une des raisons qui fait qu'on voit dans les armées plus de bons opérateurs que de bons chirurgiens.

Une raison principale de cet inconvénient (à la date où l'auteur écrit), est le peu de temps que les blessés restent à l'hôpital ambulant, ainsi que dans d'autres entrepôts où on les transporte, après que la plupart ont été opérés; ce qui fait qu'un blessé peut quelquefois changer trois ou quatre fois de mains.

A l'heure où paraissaient ces lignes, l'Académie de Chirurgie venait de mettre au concours cette question, qui avait été, en partie, le prétexte des observations qu'on vient de lire; « L'amputation étant absolument nécessaire dans les playes compliquées de fracas des os, et principalement celles qui sont faites par des armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'amputation sur-le-champ et ceux où il convient de la différer, et en donner les raisons. » Et dans le développement de la proposition, se devinait l'esprit qui avait présidé au choix du sujet :

Pour déterminer ces cas, y était-il clairement indiqué, il faut avoir égard à la différence des playes, à l'espèce des accidents, à la nature de la partie offensée, même au lieu où le blessé se trouve, comme sur le champ de bataille, pouvant ou ne pouvant pas être transporté et destiné à l'être près ou loin, plus ou moins commodément, etc.

Les circonstances particulières qui influent sur le développement des plaies, étaient, il y a près de deux siècles, ce qu'elles sont aujourd'hui. Aussi bien que nous, nos ancêtres savaient l'influence qu'il convient d'attribuer à l'âge, au tempérament, à l'état de vacuité ou de réplétion de l'estomac, sur l'évolution des blessures; et la conduite du praticien se guidait sur ces données.

Les détails qui nous sont fournis sur l'organisation sanitaire, sous le règne de Louis XIV et de Louis XV, méritent de retenir davantage notre attention.

Quelle nature de secours recevaient, alors, les blessés au cours d'une bataille? c'est ce que, très compendieusement, nous expose l'auteur dont nous mettons à profit la relation¹ :

Dans les batailles, il y a un *hôpital ambulant*, plus ou moins à portée du lieu où se passe l'action et où le chirurgien-major et les autres chirurgiens se tiennent : c'est le *premier entrepôt* où les blessés sont rassemblés, pour de là être transportés dans les hôpitaux des villes les plus près et ensuite le plus éloignées, lorsque les premiers sont à même d'être surchargés.

Rarement opère-t-on les blessés sur le champ de bataille proprement pris (*sic*), c'est-à-dire sur le champ où ils l'ont été; plus rarement encore y fait-on des amputations. Les moins blessés se rendent au dépôt, ceux qui le sont davantage y sont transportés sur des brancards.

C'est dans ce lieu (*l'hôpital ambulant*) qu'on rassemble la plus grande partie des blessés, et c'est là où nous devons examiner s'il convient mieux de faire l'amputation que de la retarder jusqu'à un autre dépôt, ou plutôt s'il y a moins de danger de la faire là que de la faire ailleurs.

Il ressort de ces lignes que, dans la pratique de la chirurgie d'armée, on ne procédait qu'exceptionnellement à l'amputation sur le champ de bataille. De même, pour les blessés des sièges, on ne faisait pas d'amputation dans les tranchées; on portait à la queue de la tranchée, où se trouvait un détachement de chirurgiens, ceux qui étaient dans le cas de subir cette opération. Mais, le plus souvent, on n'opérait pas dans la tranchée, « le plus grand nombre de blessés que l'on amputait étant transportés à l'hôpital du siège ».

Où était placé cet hôpital, qui servait, selon l'expression de l'auteur, de premier entrepôt de blessés?

A Dettinghem, l'hôpital n'était pas encore formé, lorsque la bataille commença. A Fontenoy, il était en rase campagne; communément, il est dans quelque village, plus rarement dans des villes et presque toujours assez éloigné du lieu où se passe l'action.

Cette dernière remarque est à retenir.

Notre confrère estime que ses collègues sont trop empressés à opérer; aussi « le nombre d'amputés morts dans les dernières batailles est effrayant ».

On croyait généralement qu'il y avait plus de danger à faire voyager un blessé qui traîne un membre qu'il doit perdre, qu'à le transporter une fois l'amputation faite; tel n'est pas l'avis du chirurgien dont nous mettons à contribution le très attachant ouvrage :

Un amputé court pour le moins autant de danger que celui que l'on transporte avant l'amputation, les circonstances étant d'ailleurs égales.

¹ BAGIEU, *Examen*, etc., I, 140 et suiv.



UN POSTE DE SECOURS, EN RA E CAMPAGNE, RECUEILLANT LES BLESSES DE FONTENOY
D'après le tableau de LA PEÑA *Museo de Versaille*

Le transport que l'on fait des amputés, d'un premier dépôt à un second, est beaucoup plus hasardeux que du second à un troisième; du moins, s'ils se reposent au second, plusieurs accidents pouvant être bornés ou diminués, ou même détruits pendant l'intervalle du transport... La maxime assez ordinaire que l'on observe à l'hôpital ambulant, est de se débarrasser le plus tôt qu'il est possible de ce qu'on appelle membres à couper. Il semble que l'on croie que tout est dit quand on s'est ôté ce fardeau de dessus les épaules.

Les accidents que l'on observe dépendent, pour une bonne part, et cela se conçoit, du moyen de transport dont on use.

Ceux qui le sont (transportés) en brancard sont incomparablement les moins à plaindre; mais ce moyen ne sert qu'à ceux que l'on transporte du champ de bataille ou des tranchées au premier entrepôt. D'ailleurs, ce trajet est toujours court en comparaison du second transport, et de plus les accidents commençans sont toujours moins remarquables que quand ils sont venus à leur terme.

Pour les trajets plus lointains, il y a nécessité de recourir à d'autres modes d'évacuation. On a utilisé, dès cette époque, les voies fluviales pour l'évacuation des blessés : c'est, croyons-nous, la première mention que l'on puisse relever de ce moyen de transport¹.

Une partie des plus blessés de la bataille de Dettinghem s'embarquèrent à Seligstat sur le Mein et remontant le Rhin se rendirent en Alsace. Très peu se seraient rendus par les voies ordinaires, à cause de la longueur du transport. Ce moyen de transporter les blessés est plus avantageux que tout autre; c'est, pour ainsi dire, faire voyager l'hôpital où les blessés étoient pourvus de tout ce qui est utile à leur état, et dont l'administration se fait, à peu de chose près, comme lorsque les blessés sont sédentaires.

Le plus souvent, on se servait de caissons et de charrettes², malgré « les

¹ Cf. le très important travail, paru dans la *Chronique médicale*, des 15 février et 15 mars 1915, sous la signature du médecin-major Dr Michel FERRON.

² Un lieutenant général des armées de Louis XV, M. de Feuquière, se plaint de l'insuffisance des chirurgiens, moins nombreux que les médecins et les apothicaires; il voudrait que l'hôpital qui suit l'armée (l'ambulance) fût aussi pourvu de plus de charrettes, « pour porter les onguents, charpie et remèdes ». Pour convoier les blessés, ajoute-t-il, pourquoi ne se sert-on pas des chariots et des caissons qui ont porté le pain à l'armée? Surtout, pourquoi ne choisit-on pas, pour conduire ces véhicules, « des gens autres que les conducteurs ordinaires des caissons, pour veiller à ce que les charretiers ne traitent durement, souvent même n'abandonnent les dits malades ou blessés, principalement lorsque les chemins sont mauvais, et qu'ils se croient trop chargés ». Après une grande bataille, « il est presque impossible que l'on ait sur le champ assez de voitures pour conduire les blessés aux hôpitaux des villes; il est encore du soin des intendans et des commissaires des guerres de faire que rien ne manque à cet égard, soit pour le pansement, soit pour le transport, soit pour la nourriture. Il s'est

inconvenients funestes dont leur usage est suivi, tant par les cahos que les blessés supportent, que par la difficulté de leur administrer les choses qui leur seraient nécessaires ». C'est pour diminuer ces inconvenients, qu'on avait imaginé « une



ENTREVUE DE HENRI IV ET DE SULLA, BLESSÉ.

Voir p. 236, note 1

espèce de fourgon, contenant huit loges ou places, séparées par des cloisons, et dont les liens qui suspendent la caisse sont arrangés de manière que la voiture est néces-

souvent vu que cette impossibilité a retardé considérablement, ou même fait perdre le fruit du gain d'une bataille donnée dans un éloignement si considérable des hôpitaux des villes, qu'il a fallu plusieurs jours pour déblayer le camp des dits blessés, qu'il aurait été trop inhumain d'abandonner dans un camp sans secours ».

sairement douce ; ce qui fait que les huit blessés qu'elle contient sont beaucoup moins cahotés qu'ils ne le seroient dans les voitures ordinaires¹ ». Seuls, des chefs de corps ou des officiers généraux avaient à leur disposition des véhicules pourvus de plus de confort. On comprend que peu de blessés en aient eu « d'aussi commodés et d'aussi sûrs que M. le maréchal de Villars en eut après la bataille de Malplaquet ».



LES PRÉPARATIFS D'UNE AMPUTATION

Ce qu'il importe de retenir surtout, des différents Mémoires dont nous avons essayé de condenser la substance, c'est non seulement ce qui a trait au transport des blessés, mais encore ce qui se rapporte à la pratique des chirurgiens du dix-huitième siècle. Or, le fait est à noter, la plupart des praticiens de cette époque, nous entendons ceux qui jouissaient d'une incontestable autorité, n'étaient pas pour l'intervention immédiate.

Cette *furia secandi* était si à la mode déjà, au cours des batailles qui se livrèrent sous le règne de Louis XIV, que ce Roi avait coutume de dire que les chirurgiens de ses armées comptaient les exploits de leurs campagnes par les amputations qu'ils avaient faites.

On s'explique pourquoi cette opération était si communément pratiquée : « le moins intelligent des chirurgiens peut la faire

presque aussi adroitement que celui qui est plus habile : n'ayant rien à ménager, il est aisé de tout couper : aucune considération n'arrête la main de

¹ Un autre mode de transport nous est révélé par ce passage, que cite le professeur DELORME (*op. cit.*, 106), et que nous n'avons pas retrouvé à la page indiquée par le savant maître : « J.-L. Petit, ayant à faire transporter d'un camp à la ville voisine un blessé qui avait eu la cuisse traversée par deux balles et chez lequel il dut lier la crurale, fit prendre deux longs bâtons d'un frêne qu'il fit abattre ; on les ajusta au lit de camp sur lequel le malade s'était couché. Les deux bâtons furent mis sur deux mulets comme une litière, de manière que le

l'opérateur, ou ne l'intimide ; c'est un membre qu'il faut mettre à bas et c'est l'affaire du moment ¹. »

Est-ce en réaction contre la manie opératoire des chirurgiens du siècle précédent, toujours est-il que, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et même



Comment on pratiquait une amputation de jambe au XVIII^e siècle. (D'après le *Tratté* de GARENGEOT.)

quelques années avant, se dessinait un véritable courant en faveur de la chirurgie conservatrice.

transport se fit commodément. » Ce mode de transport a une origine fort ancienne, s'il faut en croire PERCY (cf. *Dict. des sciences médicales*, VIII, 573). « Originellement, on recourut aux branches d'arbres, coupées à la hâte et entrelacées ou assemblées avec des liens, pour transporter les blessés. » C'est ainsi qu'aurait été porté Sully, après la bataille d'Ivry. (V. p. 245.)

¹ BAGIEU, *op. cit.*, 373.

LES PREMIÈRES ÉTAPES DE LA CHIRURGIE CONSERVATRICE

Pendant longtemps, nous avons passé pour être, de toutes les nations, celle qui se déterminait « le plus fréquemment et le plus promptement pour l'amputation¹ ». Un historien de la médecine² écrivait naguère que, de son temps, la ligature des vaisseaux était encore pratiquée par les Allemands : « Hiden (Fabrice de Hilden, sans doute?) en parle très légèrement et Nuck dit que les Hollandais la rejetaient entièrement. Or, il semble prouvé que la facilité d'arrêter le sang par la ligature des vaisseaux avait rendu *l'amputation plus familière*³. » Quand on songe que celle-ci se pratiquait sans anesthésie préalable et que le patient était simplement maintenu par des aides⁴, on s'explique l'appréhension et la résistance de

¹ BAGIEU, *op. cit.*, 508.

² FREIND, *Hist. de la médecine*, 97 (cité par BAGIEU).

³ L'anecdote qui suit témoigne de l'appréhension que l'on éprouvait de voir mourir le blessé d'hémorragie, à l'époque où le cautère était seul en usage pour arrêter celle-ci. « Le plus célèbre des chirurgiens arabes... se dispensa d'amputer une main, par la crainte que le malade ne mourût dans l'opération, ou peu après, comme cela arrivait fréquemment par cette opération. Une chose étrange est que le malade se la fit lui-même et guérit. Albucasis... aimait donc mieux abandonner le malade aux progrès de la gangrène qu'il avoit, et par conséquent à la mort dont il était menacé, que de s'exposer à la honte (*sic*) de voir périr l'amputé d'hémorragie. » BAGIEU, *op. cit.*, 193.

⁴ Voici en quels termes un chirurgien contemporain, RAVATON, décrit les préparatifs d'une amputation : « Le 17 (mai 1734)... l'amputation fut résolue. Le sujet étoit bon, rempli de courage et de fermeté et, aux forces près, promettoit un heureux succès. Je conduisis le blessé sur une chaise assez basse ; un aide-chirurgien, placé à sa gauche, l'embrassoit en croisant ses deux mains sur la partie droite de la poitrine, ce qui rendoit le tronc solide ; un autre, à genoux, tenoit les cuisses fermes ; un troisième avoit une potion cordiale pour en donner en cas de nécessité. J'en avois placé un quatrième pour me servir les instrumens et les appareils en son temps... » Les gravures, reproduites aux pages qui précèdent, montrent que cela se passait parfois plus simplement encore.

ceux qui étaient soumis à cette dure épreuve, et on s'étonne moins qu'un mouvement de protestation contre cette opération barbare ait conquis presque immédiatement de nombreux suffrages.

L'auteur d'un *Manuel du Chirurgien d'armée*, dont la deuxième édition porte



BATAILLE DE FONTENAY.

Tableau de H. VERNET (Musée de Versailles.)

la date de 1693, indique déjà l'amputation comme un remède « horrible et douteux » ; il ne la conseille que s'il y a gangrène du membre. Une articulation peut être brisée à moitié et ne pas exiger l'amputation ; et, à l'appui, un chirurgien que nous avons maintes fois cité donne cette observation probante :

M. le chevalier de Bréval, ingénieur, robuste et violent, reçut à la tranchée, au siège de Fribourg, un coup de fusil à la partie inférieure de l'avant-bras droit, qui brisa les têtes des os cubitus et radius dans leur articulation, sans inciser les os du carpe. Le blessé fut porté au dépôt de la queue de la tranchée. Les chirurgiens ayant examiné la blessure, la jugèrent de

celles qui exigent une amputation sur-le-champ; ils en prévinrent le blessé et le persuadèrent : elle ne fut cependant pas faite ; ils le renvoyèrent à son quartier assez près du siège, après l'avoir pansé simplement, pour ne pas lui faire des incisions douloureuses et inutiles ¹.

Il est oisieux de connaître les suites, seul le résultat importe : le blessé conserva son membre et la guérison fut parfaite.

Ce qui semble avoir surtout mis en crédit la méthode conservatrice, c'est le déplorable résultat obtenu à Fontenoy où, de trois cents amputations qui furent pratiquées, il ne s'en sauva environ qu'un huitième. Selon l'expression d'un témoin : « Plutôt on opérât ces blessés, plutôt ils couroient à la mort. » Certes, il faut croire qu'il y avait, dans le nombre de ces interventions, quelques-unes qu'imposaient les conditions de la blessure et l'état du blessé, mais les critiques les plus modérés conviennent que, « dans toutes les batailles, les blessures qui permettent que l'amputation soit retardée sont beaucoup plus nombreuses que celles qui exigent qu'on la fasse promptement ² ».

Un fait qui n'a pas, à notre connaissance, été relaté par les historiographes du règne de Louis XV, mérite d'être rapporté à cette place : nous en tenons la relation de celui-là même qui joua dans la circonstance un rôle capital. Le comte d'Apcher, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de ses armées, avait, à la bataille de Fontenoy, reçu une blessure au pied, assez sérieuse pour qu'il fût nécessaire de l'opérer sur-le-champ, « contre l'angle d'un revers de fossé ». En dépit des avis contraires de ses collègues, qui poussaient à l'amputation, Bagieu, qui avait la charge de l'illustre blessé, se refusant à leurs sollicitations, se contenta d'une opération palliative. Le roi, mis au courant de l'incident, demanda qu'on lui amenât le chirurgien, qui nous a lui-même conservé le récit de l'entrevue.

Sa Majesté eut la bonté de lui dire, à son diner, qu'on lui reprochait de n'avoir pas coupé la jambe au comte d'Apcher. « Pénétré de la plus vive douleur, mais rassuré par les bontés de Sa Majesté », il osa lui dire que « ses confrères le blâmaient sans l'entendre ». Il exposa les raisons qui militaient, selon lui, en faveur de la conduite qu'il avait cru devoir tenir, s'attachant à prouver qu'« il est peu de playes qui mutilent un membre aussi considérablement que la playe que l'opération laisse après elle ». Le monarque daigna lui donner son approbation et notre chirurgien s'empressa de consigner, dans son ouvrage, « ce trait de sa bonté royale ». Il

¹ BAGIEU, *op. cit.*, 433.

² *Id.*, 625.

termine sa relation par ces déclarations, empreintes d'une gravité quelque peu solennelle : « La postérité apprendra, par des historiens plus célèbres, ses triomphes et ses vertus, son attendrissement pour les blessés, ses ordres pour lui en rendre



BIEGER, chirurgien allemand.
Un des premiers partisans de la méthode conservatrice.

compte ; elle apprendra de plus qu'Elle n'a pas dédaigné de s'instruire sur des matières de la chirurgie, en s'entretenant avec bonté avec les chirurgiens qu'Elle a honorés de sa confiance. »

Si c'est surtout en France que la chirurgie conservatrice a compté des adeptes, les pays voisins n'avaient pas tardé à en reconnaître les bienfaits.

Dans sa dissertation inaugurale¹, le chirurgien en chef du roi de Prusse soutenait la même thèse :

La façon de couper la plus redoutable, dont la chirurgie fasse usage pour le soulagement des hommes, écrivait ce praticien, étant l'amputation de quelque membre, opération que chacun envisage en frémissant; j'ai cru ne pouvoir mieux remplir mon intention, ni rendre un meilleur service, qu'en prouvant que les occasions de l'exercer sont beaucoup moins fréquentes que l'on ne l'a cru jusqu'à présent, et qu'on peut même s'en passer.

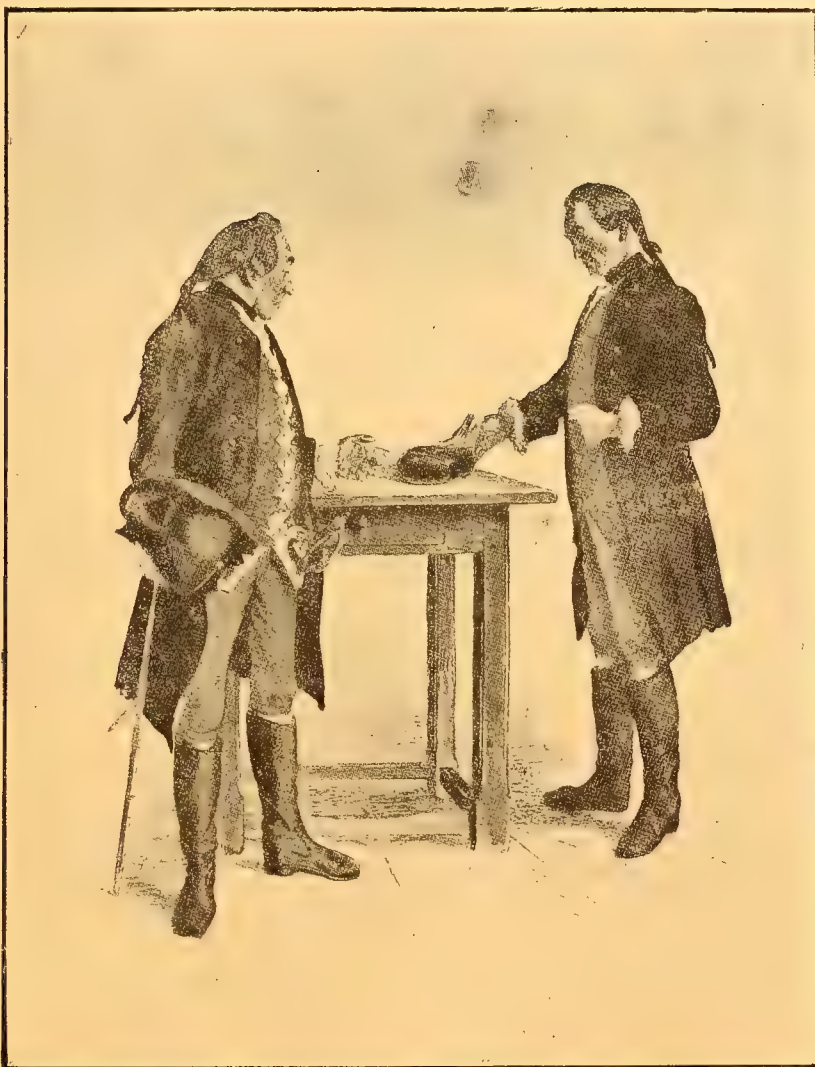
Ce qui l'avait fortifié dans son opinion, c'était le spectacle qui s'était offert à ses yeux, au cours des campagnes auxquelles il avait pris part. « ... Dans un très grand nombre de cas... où les chirurgiens de l'armée *et les blessés mêmes* jugeaient l'amputation nécessaire pour sauver la vie du malade, il arrivait rarement et presque jamais que ce secours réussit. » D'autre part, soignant bon nombre de blessés auxquels les boulets avaient enlevé quelque membre, il réussit à les guérir sans ce « triste secours ». Enfin, « plusieurs autres, dont les membres n'étaient pas tout à fait enlevés, mais si fort détachés, blessés, meurtris, contus que les meilleurs chirurgiens jugeoient qu'on devoit achever l'amputation, se sont guéris, contre l'idée générale, sans amputation ».

Ce chirurgien de l'armée Frédéricienne réduit à six les conditions qui imposent l'opération si redoutée : la gangrène et le sphacèle ; un tel délabrement dans un membre qu'on ait tout lieu de craindre les accidents mortels ; une forte contusion des parties molles, qui aurait, du même coup, brisé les os ; les blessures des grands vaisseaux ; une carie osseuse présumée incurable ; le cancer.

Contre la gangrène et le sphacèle, le chirurgien Germain administrait le quina, qui donne des résultats admirables, « pourvu qu'il n'y ait aucun soupçon d'inflammation intérieure » ; et grâce à l'administration du médicament dont la vogue battait alors son plein, il avait pu remplacer l'amputation par des incisions et scarifications, qui l'ont souvent dispensé d'une intervention plus brutale.

¹ *Dissertatio inauguralis medico-chirurgica de membrorum amputatione, rarissime administranda aut quasi abroganda, quam pro gradu doctoris medicinæ præcipus Chirurgiæ rite consequendo, die vigesima una martii A. S. 1764 in alma regia Fredericiana, Speciminis loco, publice eruditorum censuræ submitit Johannes-Ulricus BILGUER, Curia-Rhætus, Generalis Præfectus Chirurgorum exercitus Regii Borussiae.*

Cette intervention, ce n'est point par pusillanimité que les chirurgiens dont nous exposons la pratique y répugnaient; des hommes, comme Dionis, démons-



CHIRURGIEN ET APOTHIKAIRE, DE L'ARMÉE DU GRAND FRÉDÉRIC.

trateur de chirurgie au Jardin du Roi, partageaient un sentiment analogue et ne passaient pas précisément pour manquer de hardiesse. Dionis, un des plus habiles chirurgiens de son époque, ne craint pas de s'exprimer en ces termes :

De toutes les opérations, celle qui fait le plus horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand l'on est prêt de séparer une partie de son tout, et que l'on fait réflexion sur les moyens cruels dont on a à se servir, il n'y a point de chirurgien qui ne tremble et qui ne compatisse au malheur du pauvre patient, qui se trouve dans la fatale nécessité d'être privé d'une partie de son corps pour toute sa vie ¹.

Ravaton, un des plus habiles opérateurs de son temps, sans pousser aussi loin le zèle conservateur, ne cache pas la répugnance que lui inspire un mode opératoire dont il a cependant réglé la technique avec minutie. Par cette indication, comme l'a fait observer un de nos écrivains médicaux, qui a consacré à ces tentatives de « chirurgie conservatrice au XVIII^e siècle » une remarquable série d'articles ², Ravaton ³ est fort éloigné des chirurgiens-majors qui suivirent les armées de l'Empire, et même des praticiens qui opéraient alors dans les hôpitaux de Paris. Volontiers, il eût dit avec Cloquet : « L'amputation est la dernière ressource de la chirurgie » ; et il se fût certainement entendu avec Velpeau, pour accorder que « l'amputation, moyen suprême de la chirurgie, ne doit être pratiquée qu'en désespoir de cause ».

¹ *Cours d'opérations*, démonstration 2, article 9.

² Ces articles, qui ont pour signataire le Dr LIOUVILLE, ont paru dans les numéros de la *Tribune médicale* des 16, 23 et 30 septembre 1905.

³ RAVATON était doué d'un véritable talent d'organisateur. Son ouvrage, *Chirurgie d'armée ou Traité des plaies d'armes à feu et d'armes blanches*, pourrait être encore utilement consulté. V. notamment aux pages 140-142 et aux pages 635-6.



CHAPITRE XX

LE RÉGIME DES MALADES ET DES BLESSÉS AU XVIII^e SIÈCLE

A voir les abus qui se produisaient dans les administrations des hôpitaux de la monarchie, force est de reconnaître que ceux-là sont de toutes les époques, de tous les régimes ; sous ce rapport, ni le gouvernement autoritaire de Napoléon, pas davantage, dans des temps plus modernes, la menace de sanctions que les intéressés savent ne jamais ou presque jamais être suivies d'effet, n'ont pu porter remède à une situation dont les Pouvoirs publics ont eu la constante préoccupation.

Au retour d'un voyage en Flandre, où il s'était rendu pour inspecter les hôpitaux militaires, Mareschal, premier chirurgien de Louis XIV, s'empressait de signaler à son maître les irrégularités nombreuses qu'il avait constatées *de visu*. L'intendant de la région ayant été mandé d'urgence à Versailles, il lui fut enjoint de prendre des mesures, afin de « mieux pourvoir aux hôpitaux et à la conduite des munitionnaires, attendu que M. Mareschal a(vait) représenté au roi qu'il était mort bien des blessés faute de médicaments et que les troupes étaient nourries d'un si mauvais pain qu'on pouvait les mettre en danger de périr¹ ».

Dans un livre qui traite des subsistances militaires, et dont l'auteur, commissaire des guerres, avait été chargé longtemps de la surveillance des hôpitaux, les accusations les plus nettes sont articulées contre l'administration de ces établissements, « qui a été, de tout temps, une source d'abus et de brigandage (*sic*) de la part du plus grand nombre de ceux qui en ont l'entreprise... La corruption s'est même étendue jusques sur des contrôleurs pour le roi, honorés de la confiance du ministre de la Guerre, lesquels, loin de tenir les entrepreneurs et les régisseurs dans leurs devoirs, ont concerté ensemble les moyens de s'enrichir² ».

¹ Lettre de la marquise d'Huxelles à M. de Garde. (*Journal de Dangeau*, t. XIII, 49.)

² *Le soldat citoyen* ou *Vues patriotiques sur la manière la plus avantageuse de pourvoir à la défense du royaume*. Dans le pays de la Liberté, M D C C LXXX. Cet ouvrage, attribué à Servan, aurait été commencé en 1760, terminé onze ans plus tard. C'est un véritable réquisitoire contre les malversations des fournisseurs aux armées, principalement sous Louis XV.

Ce citoyen, zélé pour le bien public, entre dans les détails les plus circonstanciés, sur les faits qui se sont passés journellement sous ses yeux. Sa déposition trahit un accent de sincérité, qui ne saurait la rendre suspecte.



LE COMTE DE CLERMONT.
(D'après le tableau de DROUAI).

A l'entendre, « l'on retranche sur les portions de pain, de vin, de viande, de bouillon; et trop souvent, ces aliments sont d'une mauvaise qualité; « la pharmacie n'est jamais fournie de drogues suffisantes : on substitue ou l'on mêle des follicules de saule avec le séné, de la poudre de bois pourri avec du quinquina, du rhapontic avec de la rhubarbe, et l'on fait ainsi plusieurs mélanges qui augmentent la quantité des drogues et nuisent aux malades ».

C'est le système de l'adjudication qui est en partie cause que l'on trafique des hôpitaux comme d'une marchandise qui est délivrée à l'enchère et (qu') on donne la préférence à ceux qui s'en chargent à meilleur marché.

Comment a-t-on pu supposer que « des entrepreneurs penseraient moins à leur fortune qu'à la guérison des soldats? Ne sait-on pas assez qu'un Etat ne connaît point ses intérêts, quand il confie la moindre branche de sa population à des compagnies mercenaires? La vie des hommes est trop précieuse pour en faire l'objet d'une spéculation pécuniaire.

« L'intérêt que chaque entrepreneur a sur les hôpitaux se vend comme un effet ;

les nouveaux acquéreurs veulent gagner sur leur contrat et les derniers peuvent à peine donner du bouillon aux malades ».

Cette incurie avait été signalée dès 1750, par un lieutenant-général des armées du roi.

M. de Feuquièr¹ s'était élevé, en termes indignés, contre les malversations des intendants, « qui ne sont que trop fréquentes et causent certainement la perte des hommes ». « Les friponneries qui se commettent dans les hôpitaux sont infinies... Les principales regardent la bonne ou mauvaise nourriture, les bons ou mauvais médicaments et le peu d'exactitude à marquer le jour précis de la mort ou de la sortie du soldat ; car, pour le jour de son entrée, c'est un soin que le directeur n'a garde de négliger... Comme l'avidité du gain fait toujours passer les entrepreneurs des hôpitaux par-dessus toutes les considérations d'humanité, il est du soin de l'intendant d'armée de veiller avec une grande application à ce que les malades soient bien servis. Il le doit faire de temps en temps par sa présence, et continuellement par ses contrôleurs et commissaires des guerres. »

En 1758, le comte de Clermont faisait entendre les mêmes plaintes. Son premier soin avait été de se faire présenter l'état des troupes dont on venait de lui confier le commandement : rien que pour l'infanterie, il y avait près du quart de l'effectif dans les hôpitaux.

Le prince avait rapporté de sa visite une impression qu'il ne cherche pas à dissimuler au ministre de la Guerre, le maréchal de Belle-Isle² :

Les hôpitaux, lui écrit-il, sont dans un état si pitoyable que le cœur le plus dur en seroit sensiblement touché. Il y règne une saleté et une puanteur qui, seules, feroient périr l'homme le plus sain ; aussi, presque tous les médecins, chirurgiens et infirmiers tombent malades et il en meurt beaucoup. Il n'y a ni lits, ni linges, ni médicaments, et souvent le bouillon manque.

¹ Mémoires de M. le marquis de Feuquièr, lieutenant général aux armées du Roi, contenant ses maximes sur la guerre et l'application des exemples aux maximes. Nouvelle édition, tome I^{er}, chap. XLI (Londres et Paris, MDCCL).

² Le maréchal de Belle-Isle, durant son passage au ministère de la Guerre, se montra des plus humains à l'égard des malades et des prisonniers. « Ne laissez passer aucune semaine, recommandait-il dans ses instructions au comte de Gisors, sans visiter une ou deux fois les malades de votre régiment ; parlez à chacun d'eux avec bonté ; écoutez leurs plaintes et faites-les cesser ; écoutez même le récit de leurs maux, cette complaisance contribuera, autant que les remèdes, à hâter leur guérison. Visitez souvent les prisonniers de votre régiment ; l'homme coupable doit être puni, mais non renfermé dans un endroit malsain... »

Cette lettre, datée du 16 février, est bientôt suivie d'une autre (31 mars) qui, loin d'en atténuer l'effet, l'accroît davantage encore :

Ce qu'il falloit anéantir, au lieu de la continuer, c'est la compagnie des hôpitaux. Elle est détestable, inhumaine, ne cherche qu'à voler, n'est pas assez forte pour soutenir les avances nécessaires ni les dépenses indispensables. Elle a à sa tête... le plus honnête homme du monde, mais qui radote et n'a nulle sorte d'autorité sur ses associés. Jamais les hôpitaux n'iront, tant que cette compagnie en sera chargée ; ou bien il faudra que je fasse sans cesse des punitions, des exemples et que je sois toujours à gronder, à me fâcher, sans que le bien en résulte au point où il le faudra.

Le tableau qu'il faisait à son supérieur n'était pas poussé au noir, bien au contraire ; car, dans le même temps, le comte envoyait à un de ses vieux amis une épître non moins désolée.

... Rien de bon, rien qui ne doive faire saigner le cœur d'un citoyen, écrivait Clermont au maréchal de Biron ; cette pauvre armée, si tant est qu'on doive la plaindre, est dans un état misérable, toute nue, sans tentes, des compagnies où il n'y a pas douze hommes, les hôpitaux d'une saleté et d'une puanteur affreuses, point d'infirmiers, peu de linge, peu de bouillon ; enfin, nous sommes dans un délabrement inconcevable ; point de discipline, ni dans l'officier ni dans le soldat.

Un peu plus tard, le prince, rendant compte au maréchal de Belle-Isle d'une de ses tournées d'inspection, lui annonçait qu'il avait été dans la nécessité de sévir.

Dans l'hôpital, qu'il avait visité inopinément, le comte de Clermont avait trouvé des salles mal tenues, des malades qui lui dirent n'avoir pas changé de linge depuis un mois. Ayant demandé à goûter le bouillon, il avait constaté que « ce n'était que de l'eau et du sel avec de la graisse » ; quant au pain, il l'avait reconnu bon et le vin supportable.

S'étant enquis des médecins, on lui avait répondu « qu'ils avaient fait leur visite le matin ; ils n'étoient pas encore revenus à sept heures du soir ». Sur les cinq chirurgiens de garde, pas un n'était présent. L'intendant, convoqué par le général inspecteur, avait dû convenir qu'il n'avait pas mis les pieds à l'hôpital depuis qu'il en avait la charge ; que des infractions avaient été commises, mais qu'il n'avait pas eu la force de les punir, « parce que sa santé était affaiblie ; que la besogne était trop forte pour lui ; qu'il était bien juste qu'après avoir travaillé quarante ans sans discontinuation, il finit par se reposer » ; conséquemment, il

demandait sa retraite¹. Ne croirait-on pas entendre les doléances d'un fonctionnaire de nos jours ?

Ne pouvant frapper à la tête, on s'en prit aux subalternes; contrôleurs, médecins et chirurgiens pris en faute furent envoyés en prison et les abus n'en continuèrent pas moins.

Il fut interdit aux membres du corps médical, sous peine d'être cassés, « de recevoir aucune rétribution, d'avoir liaison ou intérêt avec les entrepreneurs ».

De nouvelles précautions furent prises, pour empêcher les fraudes trop communes de l'entreprise sur la nature, le poids, la qualité des denrées et médicaments; un sergent de planton veillait à la pesée de la viande et du pain, tandis qu'une sentinelle, placée près de la marmite, assistait à la répartition des aliments dans les salles, assurait l'exécution des ordonnances du médecin.

En dépit de ces mesures, on continuait à se plaindre que la charpie n'était pas renouvelée; qu'on la tenait dans des lieux trop humides². On dissimulait le jour de la mort des malades, afin de compter un plus grand nombre de journées. A énumérer toutes les « prévarications » qui se commettaient dans les hôpitaux militaires, un volume suffirait à peine.

A première vue, rien de plus louable, en apparence, que l'institution de ces hôpitaux :

Un vaste édifice, uniquement destiné à la guérison des soldats; une grande quantité de médecins, de chirurgiens, d'aides-chirurgiens, d'infirmiers, de domestiques, etc., employés et payés pour veiller à la santé des malades; des ordonnances très sages concernant les remèdes, la nourriture, les soins que l'on doit avoir; des officiers nommés pour tenir la main à leur exécution; tout, enfin, semble concourir d'abord à faire de ces maisons l'établissement le plus utile...; mais cet appareil s'évanouit, quand on veut entrer dans les détails, et l'on est bien aisément convaincu des dangers, quand on voit plusieurs malades entassés dans chaque lit, quand des malheureux se portent des uns aux autres les germes pestilentiels de leurs infirmités, quand l'atmosphère empestée répand les maladies et la mort dans un hospice destiné à rendre les hommes à la vie³...

¹ *Le Comte de Gisors* (1732-1758), étude historique, par C. ROUSSET, 2^e édition; Paris, 1868, 430-1.

² Cependant le chirurgien contrôlait (*ou était censé contrôler*) l'état de la charpie à son entrée à l'hôpital et la faisait (*ou devait la faire*) brûler, si elle était de mauvaise qualité. Dans le cas où la provision de charpie avait été épuisée par l'imprévoyance de l'entrepreneur, sans être remplacée immédiatement, on en achetait où l'on pouvait, aux frais de l'entrepreneur. (QUEYRAT, *Du service de santé dans les armées de l'ancien régime*, thèse de Paris, 1903, 82.) Ce qui est en italique, et entre parenthèses, a été ajouté par nous.

³ *Le Soldat ciloyen*, passim.

Le patriote éclairé (Servan, avocat au Parlement de Grenoble), qui reproduit ce réquisitoire, y ajoute des réflexions rien moins que favorables au système alors en pratique. Tenu par son état à faire quelquefois des visites dans les hôpitaux, il déclare n'avoir « jamais parcouru ces maisons qu'avec horreur et compassion ».

J'y ai vu, poursuit-il dans un élan d'indignation, l'avarice décorée du nom d'attention ; j'y ai vu des moribonds, pressés dans le même lit ¹, confondre leurs haleines et précipiter le trépas des compagnons de leurs misères ; j'y ai vu la douleur et les plaintes n'attendrir personne ; la mort, frappant de tous les côtés, avoir l'air d'abattre de vils animaux ; et des hommes endurcis à ce spectacle s'étonnoient qu'on pût y être sensible ! Ces mêmes hommes dénaturés, qui s'engraissent de la substance des misérables qui leur sont confiés, étoient heureux des douleurs de leurs semblables et ils avoient l'air d'avoir conclu un marché avec la mort.

On a parfois incriminé les médecins ; mais « s'il est très difficile qu'un médecin connaisse et guérisse la maladie d'un citoyen bien soigné dans sa maison, que sera-ce de cette multitude de maux compliqués et accumulés les uns sur les autres dans un lieu pestiféré » ?

En réalité, conclut l'impitoyable critique, les abus qui se sont glissés dans la régie des hôpitaux ; les malversations qui semblent attachées à toute institution publique qui prête quelque côté à l'avidité ; la nécessité où l'on est de recevoir beaucoup de malades dans le même lieu, la presque impossibilité de les guérir quand ils sont accumulés ; enfin, le mal que les hôpitaux font aux troupes qu'elles énervent, toutes ces causes se réunissent depuis longtemps pour faire changer la manière dont on veille à la santé du soldat et y substituer des méthodes moins onéreuses et plus sûres pour la guérison d'une partie précieuse de nos citoyens.

¹ Jusqu'à la Révolution, écrit un historiographe de *l'Armée de l'ancien régime*, il a été impossible d'assurer au soldat la jouissance exclusive de son lit. C'est déjà une sorte de privilège que d'avoir un lit pour deux ; c'est un avantage réservé aux bas officiers, aux « maîtres » dans la cavalerie, et quelquefois aux grenadiers, mais les fusiliers couchent trois à trois. « Il est affreux, écrit, de Calais, un commissaire des guerres, de loger les soldats dans de petites chambres basses, mal aérées, humides, malsaines, en face d'égouts où séjournent des eaux croupissantes ; de mettre dix-sept lits dans une petite chambre et surtout *trois soldats dans un petit lit*. » On en était encore, en 1775, à chercher les moyens de faire coucher les hommes deux à deux. (Cf. notre article de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 20 septembre 1913, col. 374-5.) A la veille de la Révolution, cette mesure n'était pas encore réalisée : « Le roi, écrit Necker, dans le temps de mon administration avait ordonné que les malades couchés dans un même lit seraient désormais séparés ; » or, en 1797, à l'hôpital Necker, pour dix-huit cents malades, il n'y avait que cent vingt-huit lits. (*L'Armée de l'ancien Régime*, de Louis XIV à la Révolution, par Léon MENTION, docteur ès lettres. Paris, s. d.)

Trop souvent nous accusons la guerre d'occasionner la perte de nos soldats : elle est bien moins cruelle que la maladie, et la maladie est moins dangereuse que les traitements qu'on emploie dans nos hôpitaux.

Un jeune homme accoutumé à une vie sédentaire s'engage à servir sa patrie : presque aussitôt il est renfermé dans une ville de guerre et il est soumis à tous les exercices et à tous les devoirs minutieux de notre vie militaire. Les membres faibles peuvent à peine se charger des armes qu'on lui remet, et il est déjà forcé de supporter plus de fatigues que le soldat vétérán, dont le corps est endurci, et à qui l'habitude a fait une seconde nature de la vie pénible qu'il mène. Bientôt une nourriture mauvaise et insuffisante, une mauvaise boisson, un air pernicieux, quelques heures de faction dans un endroit malsain, ont donné la fièvre au nouveau soldat ; on se hâte de le conduire à l'hôpital qu'il va connaître à ses dépens et où, en lui assignant un lit, on néglige souvent d'en changer les draps, quoique le nouveau malade remplace presque toujours ou un homme mort ou un homme qui a essuyé quelque maladie dangereuse. Étendu sur ce lit de douleur, il ne peut plus s'adresser pour ses besoins qu'à des infirmiers durs et insolents, qui oublient qu'ils ne sont payés que pour soulager les malades et leur donner des soins continuels. A peine dans le cours de sa maladie aperçoit-il le médecin, dont les visites journalières ne sont, pour ainsi dire, que d'appareil. Ainsi, ou la médecine le tue, ou la nature le guérit. Le voilà convalescent ; mais il est si peu et si mal nourri, il est si resserré, on a tant de soin de lui disputer un air dont il aurait besoin pour se remettre ; enfin, il est encore si fort exposé à retomber malade, qu'il se hâte de solliciter sa sortie. Cette grâce lui est encore disputée, parce qu'il procure du gain aux entrepreneurs, trop souvent d'accord avec les médecins, chirurgiens, etc. Cependant, il obtient sa liberté, et il sort avec des maux qu'il n'avait point apportés, et qu'il va communiquer au dehors. Encore faible et convalescent, il reprend son service pour éviter les propos de ses camarades ; mais il en est bientôt la victime, il retombe sérieusement malade ; il est porté de nouveau, malgré lui, dans cet hôpital qu'il a en horreur ; il se hâte d'en sortir ; il y rentre encore et il meurt ou il passe sa vie en rechutes, en convalescence et à l'hôpital¹.

Nous ne contesterons pas la pureté d'intentions, voire le courage de notre pourfendeur d'abus, mais il faut bien reconnaître que, par endroits, sa diatribe emprunte le ton du pamphlet. Le passage qui suit ne démentira pas cette appréciation ; il s'agit toujours des hôpitaux militaires :

Ce que j'ai ouï dire et ce que j'ai vu de nos hôpitaux à l'armée, n'est pas moins effrayant pour l'humanité. A la course de Zell, les soldats qui tomboient malades étoient envoyés de dépôts en dépôts dans des hôpitaux qui étoient à plus de cent lieues de l'endroit d'où ils étoient partis. L'hôpital de Hanovre étoit si mal servi qu'il y est mort jusqu'à cinq cents hommes par jour : *il y avoit quatre doigts de fumier dans les chambres*. Un chirurgien-major, bien digne de foi, m'a assuré qu'ayant eu le malheur de tomber malade et d'être porté à l'hôpital, il y manqua souvent de bouillon, de tisane et de nourriture. Il voulut saisir, pour se plaindre, le moment que M. d'Armentières, qu'il connoissoit, faisoit sa visite ; il ne put jamais en trouver le moment,

¹ *Le Soldat citoyen*, loc. cit.

tant le commissaire des guerres qui accompagnait l'officier général mit d'adresse à l'enlever d'un lieu où l'on prétendait qu'il n'étoit pas sain de s'arrêter¹...

N'avait-on rien fait pour remédier à un pareil état de choses ? De bons esprits s'y étaient essayés ; mais, soit que leurs efforts n'aient pas été soutenus, soit que le mal fût supérieur à l'insuffisance de leurs ressources, il ne paraît pas qu'ils aient réussi à modifier une situation inhérente à un vice d'organisation.

Déjà, sous Louis XIV, des hommes, comme Louvois et Vauban, avaient échoué, ou presque, dans leurs tentatives². Vauban s'était beaucoup préoccupé de la nourriture du soldat : quand il fut désigné, en 1659 et 1660, pour le commandement effectif de la compagnie du régiment de la Sarre, dont il avait été nommé capitaine, il s'empressa d'introduire dans l'ordinaire un aliment nouveau, dont il se montrait d'autant plus fier qu'il en avait lui-même imaginé la formule. On a retrouvé, il y a quelques années, dans les papiers de l'illustre ingénieur, la recette de la « soupe au bled, inventée par M. de Vauban, en faveur de ses vieux amis du régiment de la Sarre ». Comme elle n'a été publiée que dans un ouvrage³ que son prix élevé rend accessible à peu de bourses, nous la reproduisons ci-dessous :

SOUPE AU BLED INVENTÉE PAR M. DE VAUBAN

EN FAVEUR DE SES VIEUX AMIS DU RÉGIMENT DE LA SARRÉ.

Prenez une livre de bon bled-froment, lavez-le et en ôtez tout ce qui nagera sur l'eau, après quoi, faites chauffer d'autre eau jusqu'à bouillir : mettez-y tremper le bled couvert d'un linge ou d'autre chose et si c'est le soir, laissez-le tremper toute la nuit. Le lendemain, il n'y aura qu'à jeter l'eau dans laquelle il aura trempé, y en mettre de la nouvelle et le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit crevé. Otez-en le trop d'eau et l'écrasez avec la cuiller à pot, comme

¹ *Op. cit.*, 520.

² C'est à Louis XIV que remonte l'idée de construire des casernes proprement dites ; il devait en être construit sept ; mais, pour des raisons multiples, ces projets n'aboutirent que sous le règne suivant. C'est Louis XV qui, vers 1759, date de la construction de l'hôpital du Gros-Caillou, prit à cet égard une décision définitive ; et ce n'est qu'en 1763 que, trouvant le moment favorable pour l'exécution projetée, le monarque autorisa le maréchal de Biron « à contracter des baux de longue durée avec les particuliers qui consentiraient à prendre sur eux les frais d'acquisition des terrains et ceux de construction des bâtiments ». Cf. *Paris militaire au XVIII^e siècle : les Casernes (Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. XXXI, 1904)*.

³ *Œuvres de Vauban (Correspondances et Oisivetés)*, édition A. de ROCHAS, t. I^{er}, 285-6.



INFIRMIERS ALLEMANDS, AU XVIII^e SIÈCLE
(Collection du Dr TUFFIER.)

on fait des pois. Cela fait, prenez un quarteron de lard coupé par petits morceaux, gros comme de gros lardons, faites-les fondre à part avec un oignon ou des poireaux, des ciboules, même de toute autre sorte de bonnes herbes, coupées bien menues, avec du sel. Fricassez cela avec le lard fondu; après quoi versez-le dans la marmite; remuez-le bien et le laissez derechef bouillir un peu de temps, moyennant quoi la soupe sera en état d'être mangée.

Le bled préparé de la sorte peut tenir lieu de pain et de potage et ne saurait manquer de faire une nourriture excellente, parce que le bled sera net et purgé de toutes ordures, d'un fort bon goût et à fort bon marché, puisque la livre de bled ne coûtera le plus souvent au soldat que la peine de le battre pendant et après la moisson et qu'il s'en trouve presque partout. Il n'y a donc que le lard qui pourra coûter quelque six à sept sols la livre, auxquels cas un quarteron leur reviendra à dix-huit deniers, c'est-à-dire à neuf deniers par chaque homme, car deux ou trois feront un très bon repas avec une livre de bled et un quarteron de lard ainsi accommodés; pour lequel lard pouvoir acheter, chaque chambrée pourra vendre la moitié ou le tiers de son pain. Par ce moyen, ils trouveront celui d'apaiser leur faim très agréablement, à juste prix, par une bonne nourriture, qui ne les exposera pas à toutes les saletés et corruptions des farines des vivres, qui sont souvent échauffées et à demi-pourries; le pain mal cuit, mal levé, mal pétri, avec de méchantes eaux troubles, le plus souvent sales et remplies d'ordures, ce qui cause la plus grande partie des maladies dont ils sont affligés pendant le cours des campagnes. Il est enfin constant que cette nourriture les entretiendra sains et gaillards, leur donnera de l'embonpoint et des forces en leur conservant la santé.

Tout comme Vauban, Louvois, pendant son ministère, voulut, lui aussi, tenter une innovation: à l'exemple des Orientaux, il fit distribuer aux troupes de la poudre de viande; mais, ajoute celui qui rapporte le fait, comme dans les pays chauds, c'est le soleil qui fait cette poudre et qu'il n'a pas assez de force dans nos contrées pour opérer le même effet, le ministre avait fait construire de grands fours de cuivre, « capables de contenir huit bœufs ¹ ».

De la sorte, on obtenait une « poudre », dont une once bouillie dans l'eau suffisait pour nourrir quatre hommes. La livre de viande fraîche donnait une once de cette « poudre ». Plus tard, furent fabriquées des tablettes de bouillon, qui rendirent d'incontestables services en campagne et dans les hôpitaux de villes assiégées. Ces tablettes de bouillon étaient, en réalité, de l'extrait de viande, ayant « la consistance d'une gelée ferme, épaisse et brune »; quand cette gelée était suffisamment refroidie, on la mettait sécher dans un four modérément chaud ou à l'étuve; et lorsqu'elle était devenue aussi dure que de la colle forte et friable, on en faisait des tablettes, d'une once et de deux onces.

Ces dernières servaient « pour les soldats sains, dans les marches forcées,

¹ *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, par M. C. Paris, M D C C L XXV.

dans les sièges, en un mot dans tous les cas où les troupes ne peuvent pas avoir la commodité de faire cuire la marmite (*sic*) et dans ceux où la distribution de la viande est difficile ou impossible, et dans les grandes chaleurs, où les viandes se corrompent très facilement ». Il suffisait d'une tablette pour la soupe d'un soldat, à chaque repas : on faisait dissoudre cette gelée dans l'eau, et quand on y voulait joindre des légumes, il fallait les avoir fait cuire auparavant dans cette tablette. On voit que le chimiste allemand Liebig a une part d'inventeur bien restreinte ¹.

Nos anciens ne se sont pas seulement préoccupés de l'alimentation du soldat, ils ont eu également le souci de tout ce qui concerne sa santé ou son bien-être. Ils avaient observé qu'il périssait beaucoup plus d'hommes par les maladies que par les armes, et que les épidémies étaient plus meurtrières que les batailles. « Ménagez vos soldats, écrivait César à un de ses lieutenants qui s'acheminait vers le lieu où devait se livrer un combat, afin que les maladies ne vous en privent point au moment où il sera nécessaire d'agir ². »

Au cours d'un entretien avec Cyrus, Cambyse ne manque pas de lui demander si ses maîtres lui ont indiqué les moyens de préserver une armée des maladies, « puisqu'il n'y a rien dont un capitaine doive être plus curieux » ; à quoi le jeune prince répond qu'il s'est pourvu des plus habiles médecins qu'il a pu trouver. — « Mais, réplique Cambyse, les médecins ne font que réparer de mauvais bâtiments ; vous auriez, ajoute-t-il, un bien plus noble soin de la santé, si vous tâchiez de

¹ Avant Liebig, en 1775, un sieur BOUCHE, chirurgien-major du régiment suisse de Salis, faisait des expériences avec une « poudre nourrissante », sur « quatre particuliers, bien portants et de différents âges... Nourris pendant douze jours avec six onces de cette poudre par jour, divisées en trois distributions, n'ayant bu chacun qu'une chopine de vin à chaque distribution pendant les quatre premiers jours, une chopine de bière pendant les quatre suivants, et de l'eau pendant les quatre jours derniers ». L'essai réussit parfaitement ; la poudre se conservait, paraît-il, très bien, sans la moindre altération, et le prix de chaque ration n'excédait pas le prix ordinaire du pain du soldat. Le comte de Broglie soumit la requête de l'inventeur au ministre de la guerre, le comte de Saint-Germain, mais nous ignorons la suite que celui-ci lui donna. (Cf. *Le comte de Saint-Germain et ses réformes*, par L. MENTION ; Paris, 1884, 220-1.)

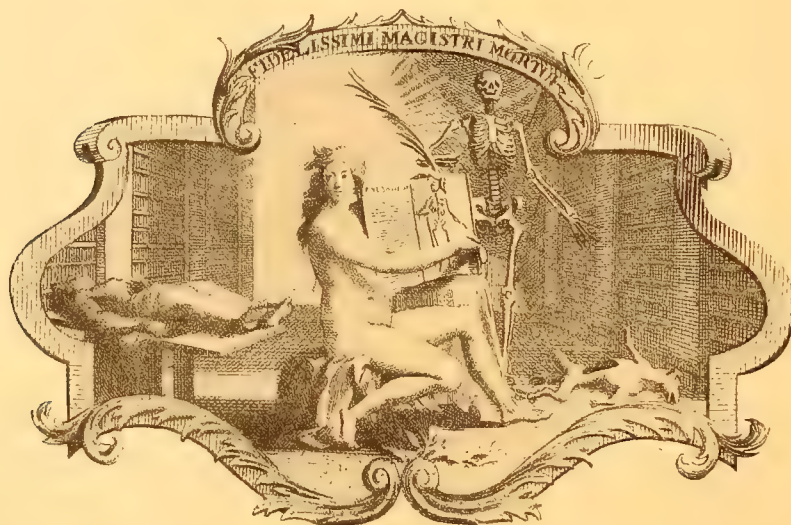
² *Médecine d'armée, ou Traité des maladies les plus connues parmi les troupes, dans les camps et les garnisons*, par M. MONRO, médecin des armées britanniques ; traduction de l'anglais, avec des augmentations considérables, par M. LE BÈGUE DE PRESLE, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, censeur royal ; t. I^{er} ; à Paris, MDCCLXIX.

prévenir les maladies et si vous empêchiez qu'elles se répandissent dans vos troupes. — Et comment cela se pourrait faire ? reprend Cyrus. — Quand vous aurez à faire séjour dans quelque pays, réplique Cambyse, il faut regarder à vous camper en un lieu sain ; ce qui vous sera confirmé par la disposition du corps, la couleur des habitants, etc... »

Ce n'est pas seulement Xénophon ¹, c'est encore, c'est surtout l'auteur du premier traité d'art militaire, Végèce, qui a donné à cette question tous les développements qu'elle comporte. « On n'aura, écrit-il, de bonnes armées que si on y maintient la santé : les moyens pour obtenir ces résultats comprennent les lieux, les eaux, les saisons, les exercices. Les camps doivent toujours s'établir dans un endroit où l'on puisse avoir, en abondance, de l'eau, du bois et du fourrage et où l'air soit sain... On doit éviter en tout temps de manquer de blé, de vin, de vinaigre et même de sel. »

Quand on sait que Végèce a étudié, pour composer son traité, s'est assimilé les écrits de tous ceux qui l'ont précédé, ou qui furent ses contemporains, on ne songe pas à révoquer en doute son autorité.

¹ *Retraite des Dix Mille.*



CHAPITRE XXI

L'HYGIÈNE DU SOLDAT EN CAMPAGNE, AU XVIII^e SIÈCLE LES « RÉVERIES » DU MARÉCHAL DE SAXE

De tous ceux qui ont écrit sur la santé du soldat, il en est un dont la compétence est hors de conteste, non seulement parce qu'il a vu et vécu ce qu'il rapporte, mais parce qu'il nous livre le fruit d'observations et d'expériences multipliées. Le maréchal de Saxe n'est pas seulement le grand homme de guerre que l'histoire a glorifié; à notre tour, nous avons quelque droit à le revendiquer; car, ce qu'on ignore communément, il fut aussi un grand hygiéniste, et c'est le côté de sa puissante et complexe individualité qu'il nous appartient de mettre plus particulièrement en relief.

C'est dans l'ouvrage qui porte le titre, assez singulier, de *Réveries ou Mémoires sur l'art de la guerre*, que Maurice de Saxe a exposé ses idées sur l'habillement, la nourriture, en un mot, sur tout ce qui concerne la conservation de la santé des militaires.

Ce titre de *Réveries* a mis en défiance contre l'auteur, à qui l'on a supposé des projets purement chimériques, qu'on n'aurait jamais le pouvoir ou l'occasion de réaliser; il en est cependant, dans le nombre, qui ont été pris en considération; d'autres, dont les circonstances imposeront peut-être un jour l'application.

Au surplus, le terme de *Réveries* avait, dans l'esprit de celui qui l'imagina, un sens différent de celui qu'on lui prête habituellement: c'est, en effet, pendant les insomnies que lui causa une maladie dont il fut atteint¹, que Maurice de Saxe composa l'ouvrage qui a fourni prétexte à tant de commentaires.

L'objectif de l'auteur ne visait pas, comme d'aucuns l'ont pensé, à composer

¹ Voici les seuls renseignements qui nous soient donnés sur cette maladie; nous les extrayons de la correspondance du maréchal. Dans une première lettre, il écrit: « Les pluies continuelles, depuis quelque temps, ont donné la fièvre à beaucoup de soldats; je l'ai gagnée aussi et m'en suis venu hier ici pour me faire traiter. » Quelques jours après, nous avons un

un traité didactique destiné à révolutionner l'art de la guerre. C'est, en effet, à son père que Maurice de Saxe adressa ces feuilles, composées pendant treize nuits d'insomnie et de fièvre. Le roi Auguste nourrissait le projet de mettre fin à l'anarchie polonaise par les voies diplomatiques; plus hardi et plus prompt à l'action, son fils lui conseillait d'en finir par les armes, et c'est à ce dessein qu'il lui indiquait les moyens d'organiser son armée, de manière à entrer en campagne avec toutes les chances de succès. Sans nous préoccuper davantage du but poursuivi et des hypothèses, plus ou moins discutables, qui ont été émises à ce propos, bornons-nous à notre tâche, qui est de faire connaître les idées du célèbre guerrier en matière d'hygiène militaire.

Abordons le chapitre de l'habillement.

Le maréchal constate que celui-ci « est très coûteux et très incommode; le soldat n'est (ni) chaussé, ni vêtu, ni couvert. *L'amour du coup d'œil l'emporte sur les égards que l'on doit à la santé, qui est un des grands points auquel il faut faire attention* ».

« Les guêtres blanches ne sont propres que pour un jour de parade et ruinent en blanchissage; cette chaussure est très incommode, très malsaine, de nulle utilité et très coûteuse. » On doit préférer des « souliers d'un cuir délié, avec des talons bas, ce qui chausse parfaitement bien et fait marcher de meilleure grâce, parce que les talons les font porter la pointe du pied en dehors, tendre le jarret, et effacer par conséquent les épaules. Il faut qu'ils soient chaussés à nu sur le pied et graissés avec du suif ou de la graisse ». A l'appui, est cité l'exemple des « vieux soldats français qui en usent ainsi, parce qu'avec cette précaution, ils ne s'écorchent jamais les pieds dans les marches et l'humidité ne les pénètre pas si aisément, parce qu'elle ne prend pas sur la graisse; le cuir au soleil ne se racornit point et ne saurait blesser. Les Allemands, qui font porter à leur infanterie des bas de laine, ont toujours une quantité d'estropiés, parce qu'il leur vient des ampoules, des loupes et toutes sortes de maladies aux pieds et aux

bulletin plus précis : « J'ai été vendredi à Versailles prendre congé; mais j'ai passé deux si mauvaises nuits depuis, que je ne puis assurer si je partirai, quelque envie que j'en aie, et quelque besoin qu'en aient mes affaires. J'ai un lobe du poumon attaqué; du moins, j'y sens de la douleur et un sifflement continu. Une petite fièvre ne me quitte que vers le matin et me reprend toujours vers le soir... » Lettres et Documents inédits des archives de Dresde, publiés par le comte C.-F. VITZTHUM D'ECKSTAEDT, dans son livre sur *Maurice, comte de Saxe et Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*. Leipzig, Paris et Londres, 1867.

jambes... ». Au-dessus de ces « escarpins », le maréchal conseillait de mettre des guêtres, « chaussées aussi à nu sur la jambe ».



LE MARÉCHAL DE SANE.

Les culottes, poursuit notre auteur, « doivent être de peau », et elles « arrêteront les guêtres avec des boutons au-dessous du genouil ; moiennant quoi, l'on évite les jarrettières, ce qui n'est pas une petite affaire ; les soldats en ont jusqu'à

trois l'une sur l'autre : une, pour tenir le bas ; l'autre, pour fermer la culotte ; et la troisième, pour arrêter les guêtres, ce qui est un vrai martyr et leur gâte le nerf ». L'hiver, on remplacera les souliers par des galoches « semelées de bois de l'épaisseur d'un pouce », ce qui empêche « les pieds de se mouiller dans les boues, ni à la rosée, et surtout lorsque le soldat est en faction ».

Pour le vêtement de dessus, celui que le maréchal trouve le plus pratique est le « manteau à la turque avec un capuchon ». Ces manteaux « couvrent bien et ne contiennent que deux aunes et demi de drap, pèsent peu et coûtent rien ». En outre, « ils ne collent pas au corps et se séchent à l'air, dès que le beau temps revient ». Il n'en est pas de même d'un habit ; car, « dès qu'il est mouillé, le soldat en ressent l'humidité jusqu'à la peau et il faut qu'il lui sèche sur le corps : l'on ne doit donc pas être étonné de voir tant de maladies dans une armée ; les plus robustes y résistent le plus longtemps, mais à la fin, il faut qu'ils succombent ». « Les manteaux présentent cet autre avantage de pouvoir se rouler et s'attacher le long de la giberne sur le dos, ce qui ne fait point du tout un vilain effet ; et le soldat, lorsqu'il est sous les armes et qu'il fait beau, a toujours l'air ingambe et leste. »

Le Comte de Saint-Germain, alors ministre de la Guerre, partageait, sur ce point, les idées du maréchal de Saxe. « L'habit du soldat, à l'entendre, devrait être à peu près en forme de sac ou de redingote sans aucun pli, descendre jusqu'au défaut du genou et pouvoir se boutonner jusqu'en bas, quand il pleut. ¹ » En vertu de ces principes, il avait prescrit de substituer à l'habit traditionnel l'habit-veste, « dont les revers peuvent être retroussés et agrafés, lorsque le temps permet la parade de l'uniforme, ou couvrir les cuisses quand la saison l'exigera ² ». Le costume se complétait par une redingote de drap, une culotte de tricot, un gilet de toile blanche et une ceinture d'étoffe de laine croisée, la ceinture de course. Toutes les parties de l'habillement, en un mot, devaient être « larges, aisées, proportionnées à la taille des hommes ³ ».

Malgré que les guêtres fassent « sur la jambe un très mauvais effet » et que « la nation française, distinguée de toutes les autres par la belle proportion

¹ *Mémoires de Saint-Germain*, 202.

² Ordonnance sur l'habillement, du 31 mai 1776.

³ *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, par LÉON MENTION, Paris, 1884, 214.



COSTUMES des soldats de différentes armes, habillés selon les principes
du MARÉCHAL DE SAXE.

des jambes, perde absolument cet avantage à l'œil, lorsqu'elle est ainsi chaussée ¹», le ministre réformateur ne craint pas, « au grand scandale des défenseurs de l'ancien uniforme », de faire porter au soldat des guêtres de toile blanche ou de laine noire, allant jusqu'au-dessus du genou, soucieux avant tout du bien-être des troupes, au détriment même du coup d'œil et de l'élégance.

Un brin de coquetterie ne messied pas aux enfants de Mars : pourquoi, dès lors, conserveraient-ils une chevelure luxuriante ? Les cheveux sont « un ornement très sale pour le soldat ², et quand la saison pluvieuse est arrivée, sa tête ne se sèche plus ». Le maréchal demande qu'on tienne, au militaire, les cheveux courts, et qu'il ait « une petite perruque de peau d'agneau d'Espagne, de couleur grisaille ou noire, qu'il mettroit lors des mauvais tems. Cette perruque imite la tête naissante à ne pouvoir la distinguer et coëffe très bien, quand la coupe en est bien faite ; elle coûte environ vingt sols et on (n') en voit pas la fin. Cela est très chaud, garantit des rhumes et des fluxions et a tout à fait bonne grâce ».

Plus de chapeau : on le remplacera avantageusement par le casque à la romaine, qui ne pèse pas plus, garantit des coups de sabre et, ce qui ne gâte rien, est du plus bel ornement. C'est par des considérations du même genre que le comte de Saint-Germain avait supprimé les casques de l'infanterie et de la cavalerie, pour les remplacer par une coiffure assez bizarre. Imaginez un chapeau de laine feutrée, imperméable, en forme de cône obtus, et muni de quatre ailes ; ces ailes, d'inégale dimension, pour ne pas gêner le port d'armes, étaient susceptibles de se relever ou de se rabattre en forme de parapluie, pour mettre les épaules à couvert, au moyen de cordons noués sous le menton. Ce chapeau étrange, surmonté d'un panache de plumes blanches, figurant à peu près une fleur de lys, était destiné à abriter le soldat contre la pluie, l'humidité, le soleil

¹ Dépôt de la Guerre, Suppl. à la Correspondance. (*Op. cit.*)

² « Ce soldat, si bien frisé et poudré à blanc, est souvent chargé de crasse, de vermine et de misère, depuis la tête jusqu'aux pieds » Le maréchal de Saxe, qui fait cette constatation, dit ailleurs : « Là-bas, les souliers et les pieds pourrissent ensemble. » Quant aux cheveux, Saint-Germain ne va pas aussi loin que son émule : il se contente de substituer « aux cadenettes et au catogan le *crapaud*, sorte de bourse de laine noire, dans laquelle sont renfermés les cheveux ramenés derrière la tête. Les *faces* doivent former sur le côté une boucle uniforme assez raccourcie. Elles ont, ainsi que le *crapaud*, l'avantage de laisser libres les mouvements de la tête et de ne pas graisser l'habit. L'usage de la poudre est réservé pour les dimanches, les fêtes et les jours de grande parade. » Ordonnance du 25 mars 1776, titre II, art. 27.

et à le défendre au besoin des coups de sabre ¹. Cette coiffure bizarre ne laissa pas que d'être l'objet des plaisanteries du public. Les gazetiers raillèrent, à qui mieux mieux, la réforme. « On commence à porter des chapeaux à quatre cornes, écrivait malicieusement Bachaumont, et les petits-maitres ont adopté le matin en déshabillé cette coiffure grotesque ². » Mais on ne méconnaissait pas, toutefois, les avantages hygiéniques qu'elle présentait. « On la dit excellente pour le soldat, en ce que, de la façon dont il se couvrira le chef, les cornes latérales ne le gêneront point du côté du fusil; le bord du côté du front sera plus large et se rabattra comme un abat-jour pour garantir les yeux de la poussière, du soleil, et le devant du corps de la pluie ³... »

Le maréchal de Saxe ne s'est pas contenté de formuler des préceptes, il a voulu les mettre en pratique : il a habillé ses « Houlans » comme il le conseille dans ses *Réveries*; le maréchal de Soubise a donné à ses volontaires un habillement à peu près analogue; le baron de Clausen, colonel du Royal Deux-Ponts, en a agi de même avec ses grenadiers; enfin, on a adopté le casque pour les dragons et, assure celui qui nous informe ⁴, « il paraît qu'on s'en trouva bien ».

Tout n'est pas à rejeter, loin de là, dans ces projets émanés soit de militaires, soit de médecins; et nos modernes chefs de corps, aussi bien que nos confrères de l'armée, auraient profit à prendre avis de leurs devanciers, tireraient un bénéfice certain de leur expérience. Un auteur du XVIII^e siècle, qu'on ne lit plus aujourd'hui, en quoi l'on a tort, propose, « un très bon moyen d'empêcher, en grande partie, l'action du froid sur les extrémités, qui y sont plus sensibles et plus exposées que les autres parties du corps »; ce moyen, c'est de les frotter avec de l'huile ou de la graisse.

Ainsi, lorsqu'on fait travailler des soldats pendant un grand froid, soit à une tranchée soit à des retranchements, soit à quelque autre ouvrage où ils agissent des mains, il faut leur faire huiler ou graisser les mains, afin que leurs doigts ne gèlent pas. Si on était en marche ou à un travail qui exposât le visage à un froid très fort, on pourrait faire la même chose au visage et au cou; mais quand on use de cette précaution, il convient d'en prendre une autre

¹ *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, loc. cit.

² *Mémoires*, 18 mai 1776.

³ *Id.*, *ibid.*

⁴ *Médecine d'armée*, de MONRO, traduct. LEBÈGUE de PRESLE, I, CIX.

encore, c'est de laver avec l'eau chaude les parties graissées ou huilées, quand le moment de la nécessité du préservatif est passé ¹.

Loin de s'attribuer le mérite de l'invention, notre auteur s'autorise de nombreux précédents et il nous rappelle que les Grecs, conduits par Xénophon dans leur retraite fameuse, tout comme les soldats d'Annibal ² ont fait l'essai du procédé qu'il remet en honneur et que les deux célèbres généraux n'ont eu qu'à se louer de l'avoir mis en pratique.

L'auteur d'un traité de médecine d'armée, trop rarement cité, donne à cette question des développements qu'on chercherait vainement dans les ouvrages d'une publication antérieure. Selon cet hygiéniste militaire ³, le froid est un des ennemis qu'il faut le plus énergiquement combattre.

Le froid n'occasionne pas moins de maladies que la chaleur, surtout aux troupes, qui sont souvent obligées de camper ou de faire la guerre dans des tems et dans des pays froids.

Je crois qu'il ne seroit pas impossible de les garantir d'une bonne partie de ces maladies, en leur donnant, comme je l'ai vu pratiquer en Bohême et en Bavière, de bonnes camisoles de molleton, ou de laine, ou même de peau passée (celles-ci seroient plus légères, coûteroient moins, et dureroient plus longtems). Les officiers et les commis peuvent aisément se pourvoir de bonnes fourrures; et même les soldats en peuvent avoir de peau d'agneau ou autres, à bon marché, pour doubler leurs vestes ou leurs camisoles.

Ils doivent les prendre et les quitter lorsque le tems et les saisons le demandent, afin de s'entretenir dans un degré convenable de chaleur, qui ne doit point être excessive; se donnant de garde de les prendre trop tard, et de les quitter de trop bonne heure; les boutonnant et les déboutonnant suivant le besoin.

Les gens de guerre auront soin de les tenir bien croisées (ainsi que leurs habits, ou du moins leurs vestes, qu'il paroît à désirer qu'ils croisassent) sur leur poitrine, ou du moins bien boutonnées dans les tems froids, surtout quand ils seront échauffés à l'air froid, par quelque cause que ce soit, ou quand ils seront obligés d'y dormir, ou dans des appartemens froids, ou sous des tentes, surtout quand ils sortiront d'un endroit fort chaud; circonstances où le froid qui les saisit peut leur être très funeste. Les pores de leur peau étant alors extrêmement dilatés, leur sang et leurs humeurs étant fort raréfiés, un froid vif les resserre et les condense promptement, et par-là donne naissance à beaucoup de maladies inflammatoires et rhumatismales.

Ils devroient encore avoir des gands fourrés, ou de bonnes mitaines de laine, épaisses et bien serrées, et chacun deux paires de chaussons de pareille matière, pour en pouvoir changer quand les leurs seroient mouillés ou mal propres. Une paire ou deux de bons bas drapés, ou de laine forte et bien serrée, leur seroient aussi très utiles alors. Leurs culotes doivent être suffisamment

¹ MONRO, *op. cit.*, XLIX.

² Cf. *Tite-Live*, lib. XXI.

³ DE MEYSERREY, *La Médecine d'armée*, 53-55.

épaisses, justes et bien fermées de toutes parts. Il est plus utile qu'on ne pense, de leur garantir les pieds, les mains et les cuisses, du froid ; parce que, de même que la chaleur de ces parties réchauffe presque toujours avec avantage le reste du corps, le froid qu'elles éprouvent y porte aussi un refroidissement presque toujours dangereux. Il n'est pas même nécessaire que le froid soit fort violent pour produire de mauvais effets : un froid médiocre, même le serein, quand il est considérable, saisissant aussi les blessés et ceux qui ont des vieux ulcères ou des cautères, peut leur être très funeste, en empêchant la suppuration, ou en la faisant rentrer dans le sang.

Une des parties de l'habillement à laquelle il faut particulièrement veiller, chez le soldat, est la chaussure.

Il seroit bon qu'ils eussent des souliers à quartiers relevés, et appelés *brodequins*, qui leur couvrissent une bonne partie du bas de la jambe, et qu'ils serreroient assez juste par le moyen de courroies ou de rubans.

Ces souliers seroient préférables sans doute à leurs guêtres, avec lesquelles ils pourroient les accommoder : ils vaudroient infiniment mieux que leurs souliers ordinaires, parce qu'ils seroient plus propres à empêcher l'eau, la neige, la grêle, et la boue, de parvenir à leurs piés et de les refroidir : ce qui est encore plus dangereux, c'est qu'ils n'ont guere alors la commodité de les réchauffer. Pour les mêmes fins et pour les mêmes avantages... de légères bottes molles (telles qu'en portent dans les Alpes, en 1747, les dragons des volontaires Royaux) seroient bien plus avantageuses que les bottines qu'ont coutume de porter les Dragons.

Dans les pays froids, chaque soldat devra être muni d'une couverture de laine, qu'il fera porter, ainsi que son bagage, par un mulet, un cheval ou des ânes.

Ces montures, qui coûtent peu, et qu'on nourrit souvent aux dépens de l'ennemi, chez lequel les troupes du Roi ont coutume de faire la guerre, et même d'hiverner, sont très propres à empêcher que les soldats, fatigués par de longues et pénibles routes, et par le poids de leurs armes et de leur bagage, ne se couchent tout échauffés, même quelquefois suans, sur la terre, froide ou humide, ou ne restent derrière leur corps ; ce qui leur facilite souvent les moyens de désertir, les expose au danger d'être pris par les Houssards ou autres troupes légères des ennemis, qui ont grande attention de prendre les traîneurs et les marodeurs. Les havresacs de peau de veau ou de chien, dont le poil seroit en dehors, paroissent bien plus propres que ceux de coutil ou de toile, à moins qu'ils ne fussent couverts de toile cirée, pour conserver sèchement les chemises, les bas, les chaussons, etc., des soldats, qui ont besoin d'en changer, et souvent point de commodité pour les sécher à tems.

Il n'est pas douteux que des soldats qui marcheroient ainsi à leur aise, ne fussent garantis d'une infinité de très grandes maladies, parce qu'ils ne seroient pas si exposés au danger de se refroidir trop vite, soit en se reposant, soit en buvant de l'eau froide, soit en se couchant ainsi fatigués, et quelquefois même suans, surtout dans un temps et dans un país froid, quelquefois

simplement humide, sous des tentes, ou dans des maisons de cantonnement, ou dans des baraques, en se couchant, sans couvertures, qui leur seroient alors fort nécessaires, et qui leur tiendroient en bonne partie lieu des manteaux des Cavaliers, des Dragons et des Houssards. C'est à cette cause surtout, et à leurs bottes, qu'on doit principalement attribuer le peu de maladies qui attaquent ces troupes, en comparaison du grand nombre de celles auxquelles les Fantassins sont sujets dans les tems et dans les pays froids et humides.

Enfin il seroit fort avantageux que les soldats fussent pourvus d'espèces de petits capuchons de camelot, ou de bouracan, ou de toile cirée, qui descendissent trois ou quatre doigts plus bas que le col de leurs habits, qui fussent percés à l'endroit des yeux, de la bouche et du nez, ou qui fussent un peu ouverts devant ces parties, et attachés lâchement pardevant avec des boutons, ou des crochets de fil de fer. Ces capuchons serviroient beaucoup à empêcher le froid, la neige, la grêle et l'humidité, de parvenir à leur poitrine, où il devient souvent funeste par les rhumes, esquinancies, pleurésies, fluxions de poitrine, catarrhes suffoquans, même quelquefois des morts subites ou presque subites, qu'il occasionne. Un simple morceau de toile un peu grosse ou mouchoir commun, mis entre la tête et le chapeau, descendant jusqu'au cou, et qui seroit clair ou percé vis-à-vis des yeux et de la bouche, ou du nez, peut mettre un soldat à l'abri d'une bonne partie des maladies (dont on vient de parler), parce qu'il retiendrait entre lui et le visage une partie de l'air chaud qui sort de la poitrine par la respiration, et qu'il réchaufferoit en partie l'air froid qui y vient de dehors.

Prévoyant les dépenses qu'entraîneraient les réformes qu'il préconise, notre confrère n'hésite pas à mettre celles-ci à la charge, au moins partielle, de ceux qui sont appelés à en profiter.

Les soldats, dit-il, ne pourroient-ils pas faire eux-mêmes ces légères dépenses, et quelques autres dont je parlerai dans la suite ? La conservation de leur santé et de leur vie n'est-elle pas une chose assez précieuse pour les engager à se procurer des secours que les frais immenses de la guerre empêchent quelquefois l'Etat de leur donner ? C'est en vain qu'ils s'excuseroient sur la médiocrité de leur paie. Il y en a parmi eux qui tirent de l'argent de leur famille ; l'industrie et les travaux des sièges en procurent aux autres. Il y en a beaucoup à qui les dépouilles des ennemis sur les champs de bataille procurent des profits considérables ; et tous ou presque tous reçoivent l'argent de leur engagement. Ne feroient-ils pas mieux d'employer les diverses sommes qu'ils se procurent par ces différens moyens, pour se pourvoir des choses nécessaires à la conservation de leur santé, que de les dépenser mal-à-propos au cabaret, au jeu et à la débauche ? Mais les soldats sont comme la plupart des autres hommes, ils se donnent le superflu plutôt que d'avoir le nécessaire.

Ces réflexions si sensées ne devoient cependant provoquer qu'un faible écho. Il fallait des voix sinon plus autorisées, du moins plus retentissantes, pour donner l'éveil à l'opinion.

Le Grand Frédéric avait coutume de dire que, « pour bien établir le corps d'une armée, il faudroit commencer par le ventre et que c'est la base et le

fondement de toutes les opérations¹ ». C'est dire qu'un général ne doit négliger aucun des détails de la subsistance des troupes.

La ration ou portion d'aliments que l'on donne aux soldats a varié plusieurs fois. En 1751, la ration de pain de munition était de 28 onces²; on distribuait, en plus, aux troupes françaises, une demi-livre de viande chaque jour, par personne, excepté le vendredi.

Le maréchal de Saxe souhaitait qu'on donnât à chaque soldat sa portion, à midi en soupe et bouilli, et le soir, en rôti. Il aurait voulu aussi qu'on l'accoutumât au biscuit, « parce qu'il se conserve cinquante ans et plus dans les magasins et qu'un soldat en emporte aisément avec lui pour sept à huit jours... Les pourvoieurs de vivres font accroire tant qu'ils peuvent que le pain vaut mieux pour le soldat, mais... c'est pour avoir occasion de friponner qu'ils cherchent à le persuader : ils ne cuisent leur pain qu'à moitié et mêlent toutes sortes de choses malsaines qui, avec la quantité d'eau qu'il contient, augmente le poids et le volume du double³ ».

Il est à croire que ces fraudes étaient communes, car les blessés eux-mêmes recevaient « du pain fait de farines aigres et du vin de même qualité ».

Les chirurgiens avaient remarqué, et ils s'en étaient plaints, que, « sous l'influence de cette mauvaise alimentation, les blessures les plus belles devenaient blafardes et sèches; qu'une suppuration louable étoit remplacée par une sérosité

¹ Pendant la guerre de Sept ans, ce monarque disait : « Rien ne m'a plus désolé dans le cours de ma vie, que lorsque j'ai appris qu'on négligeait les maladies et les blessures de mes braves soldats. Un grand nombre d'entre eux, je le sais, sont morts faute de soins. » Il ajoutait : « Je donnerai des ordres tellement sévères, que tous ces coquins de médecins, chirurgiens, administrateurs, qui manqueront à leur devoir, seront ou renfermés ou pendus. » Malgré les menaces du roi, les hôpitaux militaires de Prusse continuèrent à être mal surveillés; l'impunité continua, et les abus augmentaient chaque jour. (Cf. *Mon voyage en Prusse*, par le marquis de LANGLE, 132-3.) Sur la sollicitude que Frédéric II témoigna pour ses troupes, v. la *Chronique médicale*, 1912, 117.

² La ration, en temps de paix, était ordinairement de 24 onces de pain cuit et rassis, livré au soldat moyennant une retenue de 24 deniers. Une première ordonnance, rendue le 14 février 1776, avait réduit cette retenue à 20 deniers, afin que le soldat pût se procurer, pour sa soupe, une certaine quantité de pain bis-blanc; mais elle n'avait rien changé à la quantité ni à la qualité de la ration, toujours composée, d'après une ordonnance du 1^{er} mai 1758, d'un tiers de seigle et de deux tiers de froment. (L. MENTION, *Le Comte de Saint-Germain et ses réformes*, 218-9.)

³ *Les Réveries... de Maurice, comte de Saxe*, 16, 17.

âcre, qui enflammoit tout le contour de la plaie et en faisait sortir une quantité de petits boutons érysypélateux¹ ».

Il fallut l'intervention de l'intendant de l'armée pour mettre un terme à ces agissements, au moins pendant un certain temps².

On dut prendre également des mesures rigoureuses contre les soldats qui, contrevenant aux ordres donnés, mangeaient avec excès des fruits « qui n'étaient pas mûrs ou de bon acabit (*sic*) ». On savait pourtant, alors comme aujourd'hui, que « le meilleur moyen de rendre sains par la cuisson les fruits qui ne sont pas suffisamment mûrs, est de les faire bouillir dans l'eau ». On n'ignorait pas davantage qu'il n'était méthode supérieure à l'ébullition de l'eau pour la purifier. A l'aurore des temps historiques, Cyrus y recourait déjà³; et, récemment, un de nos collaborateurs exhumait un texte d'Hérodote, d'où nettement il ressort qu'au fameux conquérant doit être restituée la priorité de cette prétendue innovation.

Quelle que soit l'origine de ce procédé, incontestablement très ancien, nous le retrouvons, il y a près de deux siècles, prescrit très explicitement. Qu'on lise ce qui suit et l'on sera édifié :

¹ *Traité des Plaies d'armes à feu*, par M. DESPORT, maître en chirurgie à Paris, chirurgien de la Reine et ancien chirurgien-major des camps et armées du roy. Dédié à la Reine. A Paris, M D C C XLIX.

² Il fut une époque où la viande fut l'objet d'une visite particulière : « Elle devait être belle, bien saignée, de belle qualité, et l'on en retranchait la tête, le cœur, les poumons et les pieds. Elle était examinée en présence du contrôleur; si elle était jugée de qualité inférieure, il en prévenait le commissaire des guerres : immédiatement, on dressait procès-verbal et la viande était jetée à la rivière ou enfouie devant témoins. Le boucher était condamné d'abord à « la perte d'icelle », puis à une amende qui ne pouvait être inférieure à 20 livres la première fois; si l'y avait récidive, l'amende s'élevait à 50 livres et le boucher était renvoyé. Dans tous les cas, on se procurait de la viande de première qualité aux frais de l'entrepreneur... Le pain devait être de pur froment et convenablement cuit; si on le trouvait mélangé de seigle ou d'autres farines, il était rejeté... l'entrepreneur était condamné à 100 livres d'amende et le boulanger emprisonné... Les balances, les poids et mesures, destinés aux aliments, étaient vérifiés à l'improviste, au moins une fois par mois, par le commissaire des guerres. Dans le cas où ils n'étaient pas conformes aux ordonnances, ils étaient brisés sur l'heure, et on dressait procès-verbal à l'entrepreneur. Les peines alors étaient sévères : la première fois, l'entrepreneur se voyait condamné à 1.500 livres d'amende, et, si l'y avait récidive, on l'envoyait faire un stage de neuf ans sur les galères de Sa Majesté. » Règlements de 1707 et de 1747; Ordonnance du 1^{er} septembre 1746. (*Recueil Cangé*, t. LVII.)

³ Cf. la *Chronique médicale*, 1^{er} juin 1916 : La question de l'eau potable au temps de Cyrus, parle D^r BRAILLON, d'Amiens.

On peut quelquefois occuper dans des lieux où il ne se trouve ni rivières, ni ruisseaux ou fontaines, parce qu'il y a facilement des puits, l'eau se trouvant à peu de distance de la superficie de la terre : cette eau est bonne, en général, lorsqu'elle séjourne sur un terrain de sable, mais dans les autres terrains, elle a presque toujours une odeur marécageuse et est communément nuisible ; souvent il suffit de tenir ces eaux un peu à l'air pour qu'elles deviennent meilleures au goût, mais *on ne les rendra moins malfaisantes qu'en les faisant bouillir*, surtout si on y met quelque racine aromatique ou potagère, ou quelque légume ou de l'eau-de-vie, ou du vinaigre...

Tant que le vinaigre ne leur manqua pas, les troupes romaines purent changer impunément de climats : leur état sanitaire resta excellent. Doit-on aussi attribuer à l'usage de cet acide une partie des prodigieux succès qu'elles ont obtenus ? Nous n'en déciderons pas. Nous ne retiendrons de ces observations que ceci : à savoir que les Romains faisaient distribuer le vinaigre par ordre ; chaque soldat avait sa portion, qui lui servait plusieurs jours, et il en versait quelques gouttes dans l'eau qu'il buvait.

Pendant la période médiévale, le vinaigre étendu d'eau a été consommé, comme boisson hygiénique, par le soldat en campagne¹. Dans les vieux recueils médicaux, on le considère surtout comme un stimulant des fonctions digestives² ; dans l'armée, il a été employé, on peut dire de tout temps, pour stériliser l'eau de boisson ; peut-être devons-nous regretter que l'on ait renoncé à cet ingrédient peu coûteux, dont Bonaparte, plus tard Napoléon, crut devoir faire largement usage³.

Le vin, la bière, le cidre, voire les liqueurs spiritueuses, en quantité modérée toutefois⁴, et dans des circonstances particulières, le sel, etc..., ont toujours été au nombre des produits de première nécessité dont on ne doit jamais laisser

¹ L'hygiène militaire au Moyen âge (*Le Caducée*, 3 août 1907).

² V. la *Chronique médicale*, 1911, 508.

³ Cf. la *Chronique médicale*, 1911, 398 et années suivantes. (Art. *Vinaigre*, aux Tables annuelles.)

⁴ Déjà, sous Louis XIV, on avait dû prendre des mesures pour combattre l'alcoolisme à l'armée. Dans une plaquette, datée de Strasbourg, 3 février 1683, et qui est timbrée de l'écu de France, il est dit : « Nous défendons très expressément à toutes sortes de personnes, de telles qualités et conditions qu'elles soient, et aux magistrats des villes où il y a garnison, d'établir aucune cantine d'eau (*sic*) de vie, et d'en vendre aux cavaliers, dragons et soldats, à tel prix et sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine de 150 livres d'amende (*sic*), et de tous dépens, dommages et intérêts, la moitié applicable aux dénonciateurs et l'autre aux couvents des Capucins les plus proches ; de chacunes villes, citadelles et châteaux où il

manquer les soldats : *frumenti, vini, aceti, nec non etiam salis omni tempore necessitas declinanda*, écrivait déjà un auteur latin du IV^e siècle; mais, de tout temps aussi, il a fallu veiller à ce qu'on ne donne pas au soldat de la viande corrompue, du pain moisi, des boissons adultérées¹; et, à ce propos, consignons au passage cette remarque, d'un médecin du XVIII^e siècle : « Il n'arrive que trop souvent qu'on mêle dans le vin de vrais poisons, tels que le sel de Saturne, la litharge et les autres chaux de plomb, pour le rendre meilleur ou rétablir celui qui est gâté; et c'est, dit-on, dans l'Allemagne principalement, que ce crime est commun². » Nos ennemis ne se sont pas amendés depuis, ils n'ont que varié, perfectionné et multiplié leurs modes d'empoisonnement.

Puisque nous parlons de poisons, il est singulier de constater que des militaires éminents et, ce qui paraîtra plus surprenant, des hygiénistes dont l'autorité est encore invoquée³, n'ont pas craint de recommander l'usage du tabac pour les armées en campagne. Dès 1686, on avait fait des distributions régulières de tabac aux troupes, mais, antérieurement (1672), Louis XIV avait ordonné de fournir à chaque soldat pipe et tabac, reconnaissant qu'il n'était pour les militaires meilleure distraction.

Le tabac, proclame d'autre part Vauban⁴, est nécessaire *pour amuser le soldat*, qui s'en fait une si grande habitude qu'il ne s'en peut plus passer. Cela s'est vu dans plusieurs sièges où ils ne se sont plaints que d'en manquer. Cette manie va si loin parmi eux qu'on en a vu qui, à défaut de tabac, ont fumé des feuilles de chêne ou de noyer. Cette manie ne se borne pas au simple soldat : l'officier y participe aussi, en le prenant en poudre ou en fumée. La vérité est que rien ne contribue plus que le tabac à désennuyer l'oisiveté et à émousser le grand besoin qu'ils ont de manger. Le soldat se trouvant donc dans le cas, j'ai cru en devoir faire un article.

aura été contrevenu à la présente ordonnance, laquelle sera leue, publiée et affichée partout où besoin sera, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. » *Chronique Médicale*, 1901, 782. La marquise de Pompadour mandait, en juillet 1756, après la prise de Port-Mahon, à la comtesse de Brionne : « Nos soldats ont montré une intrépidité et une passion pour la gloire qui étonnent. Le maréchal de Richelieu, voyant que la débauche et la crapule lui tuaient beaucoup de monde et feraient beaucoup de dégâts dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'enivrerait à l'avenir serait privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est-à-dire de l'honneur de se faire casser la tête... » (*Id.*, 1909, 70.) Cette ingénieuse idée avait été suggérée à Richelieu par le maréchal de Beauveau. (*Le maréchal de Richelieu*, par P. d'ESTRÉE, 297.)

¹ Cf. Les Idées médicales du Prince de Ligne (*Chronique Médicale*, 1^{er} août 1914.)

² Médecine d'armée, de MONRO, traduit par LEBÈGUE DE PRESLE, CXLV.

³ Cf. *le Temps*, 22 août 1916. (L'hygiène des troupes en campagne au XVIII^e siècle, par le Dr H. B.)

⁴ *Œuvres de Vauban : Correspondances et Oisivetés*, édit. de ROCHAS, t. I^{er}, 251.

Comme Vauban, Louvois avait remarqué que le tabac sert à dissiper la mélancolie et à soutenir le moral des hommes¹ « cantonnant dans un pays froid et humide² »; qu'il n'est pas moins propre à diminuer l'appétit : aussi ce ministre fut-il accusé de n'avoir fait distribuer du « pétun » aux troupes, que pour avoir un prétexte de diminuer leur ration de pain.

Le tabac passait alors pour une panacée³; aussi bien agissait-il comme topique, en application sur les plaies, dont il prévenait la gangrène⁴, qu'en fumigations, contre la peste⁵ ou autres maladies contagieuses⁶. On avait éga-



*Quand nous sommes remplis d'humeur mélancolique,
La vapeur du Tabac ramène nos esprits,
Lors de nouvelle ardeur entièrement surpris,
Voulez-vous le Dieu Mars sur sa furieuse ballique.*

LE TABAC DANS LES ARMÉES, SOUS LOUIS XIII.

¹ On fumait déjà dans les armées de Louis XIII; sous Louis XIV, on a, sinon encouragé, tout au moins toléré l'usage du tabac : qui ne connaît l'épisode de Jean Bart? Ce qui est moins connu, c'est qu'une ordonnance de 1688 accordait, à titre *gracieux*, aux troupes de terre une livre de tabac par mois, alors qu'une autre ordonnance, de 1681, prescrivait que « tout officier marinier, matelot et soldat serait privé d'un mois de solde et mis aux fers pendant huit jours », s'il était surpris fumant. Singulière contradiction à quelques années seulement d'intervalle! Le 20 août 1734, un nouveau règlement intervint, qui décréta la suppression de la distribution gratuite du tabac à la troupe et la remplaça par une taxe, il est vrai peu onéreuse; en 1748, on dut édicter des punitions très sévères contre les militaires qui revendaient au prix courant le tabac de cantine, qu'ils achetaient au tarif réduit. (Cf. *De l'usage du tabac dans l'armée*, par M. E. DECROIX, Paris, 1894.)

² « Le meilleur remède contre l'humidité trop grande de l'air est la fumée du tabac, » déclare un auteur du XVIII^e siècle. (*Préceptes sur la santé des gens de guerre*, par M. COLOMBIER, Paris, MDCCLXXXV.)

³ E. GONDOLFF, *Le Tabac sous l'ancienne monarchie*; la Ferme Royale; Vesoul, 1914; cf. *Remèdes d'autrefois*, du Dr CABANÈS, t. I^{er}, 279 et s.

⁴ SIMÉON PAULLI, *Commentarius de abuso tabaci...* Strasbourg, 1665.

⁵ Cf. *Temps*, 22 août 1916 (art. cit.).

⁶ RICHARD MEAD, *Œuvres*, t. I^{er}, 376.

lement reconnu que la fumée du tabac était très utile dans les chambrées, « pour corriger le mauvais air ¹ » ; et quand on songe que les soldats couchaient à trois dans le même lit et qu'on tenait pour un progrès, à la veille de la Révolution, de ne les faire coucher que deux à deux, on doit reconnaître que des fumigations avec « l'herbe à Nicot » ne pouvaient qu'heureusement modifier l'atmosphère des chambrées.

Nous aurions encore à faire connaître, pour être complet, les conditions qui déterminaient le choix de l'emplacement d'un camp; les règles qu'on avait à observer, pour que la salubrité y fût maintenue; mais, outre que nous en avons touché çà et là quelques mots, il ne semble pas que les idées aient notablement varié sur ce point: rappelons, seulement, que les prescriptions pour l'établissement des latrines dans des endroits appropriés étaient des plus minutieuses: petit détail, mais de grandes conséquences. Dans les instructions aux soldats, il leur était recommandé, en outre, de « se laver les mains, le visage tous les jours, se raser deux fois la semaine, laver leurs pieds et leurs bas tous les quinze jours, changer de linge une fois la semaine ² », afin d'éviter les maladies de peau et, en particulier, la gale, si fréquente alors dans les armées ³. Lorsque des rivières ou des cours d'eau se trouvaient à proximité, on ne manquait pas d'y faire baigner les militaires, en

¹ *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, 106, 165.

² Les directeurs d'hôpitaux, relevons-nous dans la thèse de Queyrat, avaient l'obligation de faire laver et blanchir à la chaux les murs et parois de l'hôpital, « pour détruire les vermines et insectes qui s'y attachent ». Les couvertures et les bois de lits devaient être lavés tous les six mois; les matelas, autant qu'il était nécessaire. Il était recommandé de ne point faire coucher ni malades, ni blessés dans le lit d'un mort, et on devait empêcher les malades « de détériorer les fournitures, en se couchant avec leurs chaussures sur le lit ». D'après les règlements de 1701, 1728, 1747, les salles doivent être nettoyées deux fois par jour: le matin, avant le pansement; le soir, immédiatement après le repas, et plus souvent s'il est nécessaire. Les cours, les escaliers et corridors, balayés au moins une fois par jour. Il était ordonné de tenir les cuisines, la boulangerie et autres endroits de l'hôpital dans « un grand état de propreté ». Le commissaire des guerres avait à veiller à ce que les ustensiles de cuivre fussent étamés une fois par mois, afin d'éviter la formation de vert-de-gris. Les poêles et fourneaux étaient soumis également au contrôle, ce qui n'empêchait pas les asphyxies par le charbon de se produire, comme le mentionne un médecin du XVIII^e siècle, dans son ouvrage (Desport, *op. cit.*, 110-112); dans le même ouvrage, ce qui se rapporte au nettoyage des salles, changement de linge, etc., et tout le chapitre qui a trait au régime des blessés, sont à lire; nous en avons, d'ailleurs, tiré parti au cours de notre travail.

³ Cf. *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIII^e siècle*, par Ant. DUPUY, 225 et 229.

observant qu'ils ne le fissent pas « après un mouvement de corps assez violent pour les avoir mis en sueur; quand ils viennent de manger ou de boire¹ ».

N'omettons pas de mentionner que, dès les époques les plus reculées, on a reconnu l'utilité, pour soutenir les soldats dans les marches prolongées, comme pour mener les troupes à l'assaut, de la musique pour les accompagner. En Grèce, peuple passionné pour cet art, on chantait des hymnes en l'honneur de Mars, de Castor et Pollux et autres divinités guerrières². Au cours de notre incursion rétrospective, il nous était réservé de faire une autre découverte, et non la moins inattendue : en 1759, un médecin proposait qu'il y eût, dans chaque régiment, « deux ou trois de ces gens facétieux, chansonniers et conteurs », pour distraire les soldats à leurs heures de loisir, « comme sont les espèces de Bardes qui suivent les régiments écossais ». On voit que nos pères ont pensé à tout, même à envoyer des Botrels et des Fursys dans la tranchée.

Le maréchal de Saxe avait de son côté, remarqué que les troupes se fatiguaient beaucoup moins lorsqu'on battait la caisse en marche que lorsqu'elles voyageaient en silence; que, même, selon que le mouvement du tambour était plus vif ou plus lent, le soldat était naturellement porté à presser ou à ralentir son pas³. Le même maréchal disait encore que « les Français n'étaient jamais si bien que lorsqu'on les menait gaiement, et que ce qu'ils craignaient le plus à la guerre, c'était l'ennui. Il savait qu'un couplet de chanson, une bonne plaisanterie, un mot fin et piquant, faisaient plus d'effet sur l'esprit vif et ardent de nos militaires que les plus belles harangues ». C'est dans ce but qu'il s'était fait accompagner, en campagne, d'un grand nombre de comédiens et de chanteurs.

Ayant appris, en Flandre, que l'Opéra-Comique de Paris avait été supprimé, au mois de juin 1745, et que son jeune directeur-auteur, le sieur Favart, qu'il avait eu l'occasion de voir et d'applaudir chez un fermier général de ses amis, en était réduit à faire jouer des pantomimes à la foire, le maréchal conçut le projet de le mettre à la tête de la troupe théâtrale qu'il avait amenée aux armées. Le grand capitaine n'entendait pas seulement faire de Favart un impresario, il

¹ MONRO, *op. cit.*, t. I^{er}, CXV.

² DESGENETTES, *Examen de quelques idées du maréchal de Saxe, sur la conservation de la santé des troupes*.

³ *Nouvelle Hygiène militaire, ou Préceptes sur la santé de l'Homme de guerre, considéré dans toutes ses positions, etc.*, par E.-B. RÉVOLAT, docteur en médecine de Montpellier. A Lyon, an XII (MDCCCIII), 143-4.

voulut, en même temps, l'instituer le chansonnier de l'armée et le charger d'en célébrer les événements les plus intéressants.

Mais l'illustre guerrier poursuivait un autre but, qui ne manqua pas d'être atteint selon ses désirs. Le goût que prirent les officiers pour un spectacle, aussi heureusement choisi que bien ordonné, les éloigna de passions plus dangereuses, comme le jeu ou les femmes. Cet honnête délassement les sauva de mille désordres, selon l'expression un peu ponceive d'un annaliste ¹.

En septembre 1746, Favart, qui voyageait avec son matériel, avait fait construire un théâtre sur la grande place de Langres. Le 9 octobre, il était mandé par le maréchal qui, à son arrivée, faisant retirer toutes les personnes qui se trouvaient autour de lui, dit à l'acteur : « Demain, je livre bataille, on n'en est pas encore instruit; faites-la annoncer ce soir à la fin du spectacle, par des couplets que vous ferez à cette occasion. Que rien ne transpire jusqu'à ce moment. » Le lendemain, Favart faisait débiter ce couplet par un de ses artistes :

Demain, nous donnerons relâche,
Quoique le directeur s'en fâche;
Vous voir comblerait nos désirs:
On doit céder tout à la gloire;
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs;
Vous ne songez qu'à la victoire.

Le lendemain avait lieu la bataille de Raucoux, qui fut un triomphe pour nos armes.

¹ *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, par A. DINAUX (Valenciennes, 1855), troisième série, t. V, 80 et suiv.

M. de Saxe

Signature autographe du MARÉCHAL DE SAXE.

CHAPITRE XXII

LE CORPS DE SANTÉ ET LE SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

Comme l'a synthétisé, en termes excellents, un des historiens du service de santé militaire en France ¹, ce service, « dont les progrès furent aussi rapides que ceux d'aucun des autres services de l'armée, fournit, pendant les deux siècles que nous venons de parcourir, des hommes dont les noms sont glorieusement inscrits dans les fastes de l'humanité, aussi bien que dans ceux de la science ».

La chirurgie militaire a brillé, durant cette période, d'un éclat bien plus vif que la chirurgie civile : n'est-ce pas des armées que sont sortis, au XVIII^e siècle, les Planis-Campi, les Tassin, les Abeille, et aussi les Belloste, les Verduc, les Jean-Louis Petit? Encore celui-ci appartiendrait-il plutôt au XVII^e siècle; mais sa carrière s'est poursuivie jusque dans les premières années de l'avant-dernier siècle.

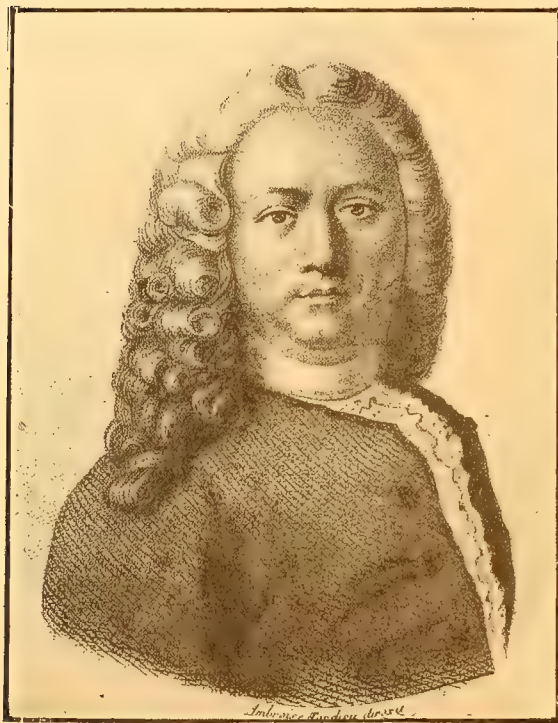
Un simple fait témoignera de l'estime en laquelle on tenait ce remarquable praticien, à l'étranger comme en France : en 1744, le roi de Prusse chargea J.-L. Petit de lui envoyer un certain nombre de chirurgiens français, pour remplir les plus hautes fonctions aux armées et dans les hôpitaux des principales villes de son royaume.

Le fils de J.-L. Petit soutint honorablement le nom qu'il avait reçu de son illustre père. A peine âgé de 24 ans, il fut nommé chirurgien-major de l'armée qui devait assiéger Philippsbourg; c'est en raison de son jeune âge, que lui fut adjoint un homme d'une expérience et d'une autorité reconnues de tous,

¹ BEGIN (L.-J.), *Etudes sur le service de santé militaire en France, son passé, son présent, son avenir*. Paris, 1860.

Henri-François Le Dran : le *Traité des Plaies d'armes à feu* de Le Dran est un des ouvrages que doit consulter, avant tous autres, quiconque veut être initié aux pratiques de nos maîtres d'autrefois.

Non moins classique est l'œuvre de Desport, qui avait prit part à sept campagnes, lorsqu'il fit imprimer le recueil de ses observations. Nous avons montré



H.-F. LE DRAN, Chirurgien du XVIII^e siècle.

de combien d'idées originales nous sommes redevables à ce devancier ; nous devons ajouter qu'il fut un des premiers à pressentir l'utilité qu'il peut y avoir à étudier le terrain, ce que nous appelons l'état diathésique.

Bien qu'il eût lutté contre l'abus des spiritueux¹, dans le traitement des blessures, il n'en a pas moins eu recours à l'alcool mélangé de camphre et de sel ammoniacal, pour les plaies menacées de mortification. En même temps qu'il se montrait par là partisan des antiseptiques, le mot existait, d'ailleurs, sans avoir peut-être tout à fait la même signification qu'aujourd'hui, Desport se prononçait en faveur de la théorie du *vent du boulet*, (à

laquelle on est revenu, au cours de la guerre actuelle), et signalait l'existence de lésions auriculaires chez les artilleurs.

Si la postérité s'est montrée injuste pour Desport, elle a peut-être glorifié plus que de raison La Peyronie qui, avant d'être chirurgien à la Charité de Paris, avait été, à 26 ans, chirurgien-major à l'armée du maréchal de Villars, dans

¹ Le Dran s'était élevé, aussi, contre l'abus des liquides alcooliques, dont il réservait l'usage pour les plaies contuses.

les Cévennes, puis chirurgien-major à la compagnie des chevau-légers. A La Peyronie revient, il est vrai, l'honneur de la création de l'Académie de Chirurgie. Cette savante compagnie, où se recrutèrent les chirurgiens les plus éminents de l'époque qui en vit la naissance et le plein développement, s'était donné pour tâche d'encourager et de diriger les progrès de notre art.



BATAILLE D'ODENARDE, 14 juillet 1708
D'après une gravure du temps.

« Réunir dans des conférences fréquentes les chirurgiens les plus autorisés, éveiller l'émulation par des prix dont la valeur était rehaussée par le renom qui s'y attachait ; rechercher les observations rares et curieuses ; provoquer les recherches personnelles, tels étaient les moyens sur lesquels elle s'appuyait pour atteindre ce but. La chirurgie militaire prit, de l'avis de tous, la plus grande part

à l'institution de cette Académie, qui compte toutes ses personnalités marquantes parmi ses membres fondateurs¹ ». Nous nous bornerons à rappeler les plus connues d'entre elles.

Aux côtés de La Peyronie, il convient de faire une place, dans la galerie des gloires chirurgicales de ce temps, à De La Faye, qui, pendant la campagne de Flandre, à laquelle il participa, en qualité de chirurgien-major des camps et armées du roi, eut l'idée d'un appareil de transport ingénieux pour les blessés atteints de fractures, par coup de feu, du membre inférieur ; à Nicolas Puzos, qui avait assisté aux sanglants combats de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet.

Quesnay, qui devint plus tard premier médecin de Louis XV, était, avec le duc de Villars, à Metz, en 1744 ; c'est sur un soldat que Quesnay imagina, pour arrêter une hémorragie de l'intercostale, de comprimer le vaisseau saignant avec un jeton d'ivoire attaché à un ruban.

Avant d'être attaché au service du roi Stanislas, Houstet était chirurgien de l'armée qui fit le siège de Kehl, en 1733, où il fut chargé d'organiser le service chirurgical des tranchées.

A Morand, devenu chirurgien de l'Hôtel des Invalides, et à Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, ont été consacrées des biographies spéciales : tous deux ont été successivement chirurgiens-majors, puis inspecteurs généraux des hôpitaux militaires. Hevin avait occupé les mêmes fonctions.

Nous nous étendrons un peu plus longuement sur Garengot, à qui, entre parenthèses, on continue à attribuer, à tort, la paternité de la *clef* qui porte son nom. Or, aucun des ouvrages de Garengot, si nous en croyons le dernier en date de ses biographes², aucune de ses communications aux Académies n'en font mention. Garengot construisit seulement un pélican, sur le modèle de la *clef* anglaise qui existait, pélican déjà décrit dans Ambroise Paré ; et le frère Côme aurait, à son tour, perfectionné l'instrument de Garengot, tout au moins à s'en rapporter aux assertions de son neveu.

Garengot appartint, lui aussi, pendant une bonne partie de sa carrière, au

¹ DELORME, *Traité de chirurgie de guerre*, t. I^{er} (Paris, Alcan, 1888.) Pour ce chapitre, nous avons tiré profit des indications historiques fournies par l'éminent inspecteur général.

² *Garengot, sa vie, son œuvre* (1688-1759), par LOUIS JARNOUEN DE VILLARTAY ; thèse de Paris, 1889.

corps de sa santé militaire¹ : durant quinze ans, il fut attaché au régiment du Roi-Infanterie ; tantôt prenant part, avec ses troupes, aux actions de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld ; puis, dans la campagne de Prusse, aux batailles de Rosbach,



A stylized, cursive handwritten signature in dark ink, reading "P. J. Garengeot".

PORTRAIT ET SIGNATURE AUTOGRAPHE DE GARENGEOT.

Crevelt et Minden ; tantôt revenant à Paris, dans des intervalles de paix, où il continuait ses fonctions de démonstrateur à Saint-Côme et de chirurgien du Châtelet, c'est-à-dire de médecin légiste.

¹ Il avait même été, à une certaine époque, chirurgien de marine, à bord du vaisseau-corsaire, le *Comte-de-Toulouse*, en compagnie de M. de La Motte-Banos, chirurgien-major.

Lorsque mourut Terryer, chirurgien-major du régiment du Roi-Infanterie, Garengéot recueillit sa succession ; il était encore au service de l'armée, quand l'apoplexie le terrassa : il était âgé de 71 ans.

Si nous nous en rapportons à son panégyriste, et en tenant compte de la tendresse que nourrit toujours un peintre pour son modèle, Garengéot a fait maintes fois preuve d'un réel sens clinique. Sa prudence ne l'empêche pas, au besoin, d'être hardi quand il convient.

Il est partisan des pansements rares et non irritants ; de la réunion rapide des plaies : c'est pourquoi il rejette les tentes, qui retardent la cicatrisation.

Andouillé

*après le 19 mai 1773
Tenon*

*après le 26 mai 1773
Dufour*

SIGNATURES de Chirurgiens du XVIII^e siècle : ANDOUILLE, DUFOUTART, TENON.

Il opérait les hernies et, le premier, signala la hernie crurale. Dans sa thèse d'agrégation, Segond a fait observer que l'étude des hernies fit les plus grands progrès au cours du XVIII^e siècle ; « variétés, symptômes, anatomie pathologique, tout fut abordé, tout ou presque tout fut éclairci, et on peut dire que ce siècle a laissé peu à faire au siècle qui vient après ».

Le premier, Garengéot a parlé de l'hydrocèle du cordon. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie* (1743), une communication de Garengéot, sur plusieurs « hernies singulières », entre autres : une hernie de l'estomac, « chez un jeune chirurgien qui se la fit dans une leçon de danse, en voulant jeter le bras en avant, pour bien présenter la poitrine » ; une deuxième, survenue chez une femme qui changeait son enfant de place » ; « une hernie

intestinale dans le vagin » ; enfin, une « hernie par le trou ovalaire », qu'il dit « si peu connue, qu'elle n'a pas même paru possible à beaucoup d'anatomistes ».

Il comprend les avantages de la trachéotomie, lorsque celle-ci est entreprise



Jean FAGET, membre de l'Académie de Chirurgie, de la Société Royale de Londres.
Ancien Chirurgien-major de la Charité. (D'après une gravure de 1761.)

en temps opportun. Il s'est occupé aussi du traitement des polypes du nez, de la fistule anale.

La façon dont il traite des amputations est très remarquable. Notons, enfin, que Garengéot a su retrouver la taille latérale de frère Jacques et de Rau, sans avoir eu, comme Morand, besoin de faire le voyage de Londres.

Dans Garengéot se trouve également l'idée de nos appareils amovo-inamovibles. Pour les fractures du membre inférieur, on ne se servait plus de bandes roulées sur de simples attelles, mais l'on mettait déjà le membre dans des gouttières en carton ou écorce d'arbre, premier rudiment de la gouttière de Bonnet. Garengéot et J.-L. Petit reconnurent bien vite que ces substances, sous l'influence de l'humidité et de la chaleur, cessaient bientôt d'offrir une résistance suffisante ; aussi conseillèrent-ils, avec raison, de les remplacer par des gouttières en fer-blanc ¹.

La réputation de Garengéot, quelque grande qu'elle fût, n'est point parvenue à éclipser complètement celle de Bagieu, chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi, dont les tendances conservatrices se sont affirmées dans maints écrits, que nous avons antérieurement analysés ; pas plus qu'elle ne doit nous faire oublier Andouillé, chirurgien-major, puis démonstrateur royal, dont le successeur à la chaire de pathologie fut le célèbre Tenon qui, lui aussi, servit comme chirurgien de 1^{re} classe aux armées, de même que Faget et son neveu, Dufouart, furent, tous deux, chirurgiens-majors des gardes françaises.

Aux noms que nous avons cités, il convient de joindre ceux de Le Vacher, chirurgien des hôpitaux de Besançon, qui combattit avec énergie la doctrine du *vent du boulet* et reconnut la possibilité de la déviation des projectiles par les tissus, « que quelques modernes croient avoir trouvée ² » ; de Faure, chirurgien-major du régiment de Royal-Vaisseaux, qui conseillait de « ne recourir à l'amputation immédiate des membres que dans les cas pour lesquels l'indication n'en paraît pas douteuse » ; de Pibrac, chirurgien-major du Royal-Dragons, qui eut, peut-être le premier, l'idée d'une étude médicale générale sur le recrutement ³.

Loubet, chirurgien-major des régiments de Santerre et de Touraine, très préoccupé, bien avant Lisfranc et Verneuil, des états constitutionnels, relativement à leur influence sur les plaies, a insisté surtout sur la syphilis ⁴ et le scorbut ;

¹ *Th. cit.*, 350.

² DELORME, *op. cit.*

³ *Id.*, 102.

⁴ On doit à ce chirurgien une observation de syphilis extra-génitale, très curieuse pour l'époque ; depuis, on a signalé quelques cas analogues, mais ils sont encore relativement rares. Voici celui que notre auteur a rapporté : « Des cavaliers, sortant de table après un repas de récréation et un peu trop pleins de nourriture, rencontrèrent sur leur chemin de fausses vestales. Le vin anima les cavaliers ; ils prirent des libertés avec ces filles attaquées de virus ;

mais il fait aussi la part de ce qui revient aux fatigues de la guerre, à la nourriture insuffisante, à l'alcoolisme, comme aux cachexies et à la vieillesse, etc.



Laurent Heister, Médecin et Chirurgien allemand.

Pour certaines blessures, cet avisé praticien se servait de vessies remplies d'eau

tout se borna à des jeux de mains, après lesquels les filles s'éclipsèrent. L'un des cavaliers, sans réfléchir à ce qui venait de se passer, prit une prise de tabac avec ses doigts, qui avaient été introduits dans les parties naturelles d'une de ces créatures. Peu de temps après, il lui survint au nez un bouton qui, par la suite, est devenu chancreux et lui a rongé une partie du nez. » Ce cavalier guérit rapidement, grâce aux frictions mercurielles.

chaude, ou les soumettait au rayonnement de briques chaudes. Comme le remarque le professeur Delorme, « il y a bien des idées toutes modernes dans ces pratiques ». Moins bien inspiré fut-il, quand il se mit à employer, pour les plaies qui avaient tendance à s'enflammer, des cataplasmes de navets, ou de l'étope fine!

Encore un nom à retenir, celui de Ravaton, à qui l'on doit la conception et la description d'un manuel opératoire de la désarticulation coxo-fémorale et l'application des pansements occlusifs au diachylon, bien avant Chassaignac.

Ravaton avait conçu le projet de former « des brigades destinées à suivre les gros détachements de l'armée qui vont à la guerre, afin que les troupes pussent avoir *des secours prompts et assurés* ». Ces brigades devaient être composées d'un chirurgien aide-major, cinq élèves, un aumônier, un apothicaire, cinq infirmiers, un commis de la direction, et « un caisson sur lequel on chargerait une caisse d'instruments de chirurgie, un ballot d'appareils et des draps, une boîte de plumaceaux, des médicaments, un petit tonneau de vin, du pain frais, six brancards, etc... » Il présentait en ces termes l'économie de son projet :

On éviteroit par là les accidents que j'ai vu arriver bien des fois, où les blessés ont été plusieurs jours sans secours ; outre qu'on pourroit charger sur le caisson ceux des blessés qui ne pourroient point marcher.

Il se passera environ un demi-siècle, avant que ce projet soit réalisé par Larrey et Percy, sous le nom d'*ambulances volantes*.

Ravaton était le type du chirurgien d'armée ; il comptait trente-six années de pratique dans les camps et hôpitaux militaires. Longtemps il était resté attaché comme chirurgien à l'hôpital de Landau, qui, pendant la guerre de la succession d'Autriche et la guerre de Sept Ans, fut un de nos principaux hôpitaux d'évacuation¹. A l'étranger, peu de praticiens ont joui d'une notoriété aussi considérable ; nous ne voyons guère à mettre en parallèle avec Ravaton que Ranby, en Angleterre ; Laurent Heister, en Allemagne ; Acrel, en Suède ; Jacob van der Haar, en Hollande.

En France, la province n'était pas restée en arrière de la capitale. Caqué, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Reims, servit dans les hôpitaux militaires,

¹ Sur le service de santé en campagne et le service des évacuations, à cette date, cf. *Les Campagnes du maréchal de Saxe*, 1^{re} partie, par J. COLIN, 223 et s.

de 1714 à 1747 : « c'est là, dit Louis, dans l'Éloge de ce praticien, qu'il développa son habileté chirurgicale, et qu'il recueillit les observations intéressantes auxquelles il dut plus tard le titre de correspondant de l'Académie ». Au siège de Fribourg, Caqué donna un exemple de dévouement digne d'être rappelé : « pendant huit jours et huit nuits, il pansa sans relâche les blessés dans la tranchée ». Il quitta l'armée après la paix de Maëstricht (1748).

Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, Flurant fut employé dans nos ambulances et nos hôpitaux, en Italie et en Espagne, sous le règne de Louis XV ; il comptait au nombre de ses ascendants Flurant apothicaire-major des armées de Louis XIV. On a prétendu que Molière se serait souvenu de cet apothicaire, quand il créa le type de Fleurant, du *Malade imaginaire* ; cette assertion a donné lieu à beaucoup de controverses ¹, et il ne semble pas que le problème soit définitivement résolu.

Voici la version qu'en donne Antoine Louis ; comme il avait pu recueillir la tradition orale, son opinion n'est point négligeable :

Claude Flurant, dit-il, dès l'exorde de son Eloge, naquit à Lyon le 18 juillet 1721. Il descendait d'un Flurant, ancien apothicaire des armées de Louis XIV, dont le nom a été transmis à la postérité, dans la scène si ingénieusement comique qui sert de début à la pièce du *Malade imaginaire*. Ce Flurant, étant jeune élève chez un apothicaire de Paris, dans le voisinage de Molière, eut quelques occasions de lui rendre des services utiles à sa santé, et il devint son ami par une tournure d'esprit naturellement portée à la gaieté et à la bonne plaisanterie.

Encore un provincial, comme Flurant, que Claude-Nicolas Lecat, qui porta l'habit ecclésiastique pendant dix ans et soutint une thèse sur toutes les parties de la philosophie, puis étudia les mathématiques et les fortifications ², avant de se déterminer à embrasser la carrière qu'il devait illustrer.

Bien que Lecat n'ait pas fait partie du corps de santé militaire, il n'est pas

¹ Cf. *la Chronique médicale*, 15 avril 1898 : *Où Molière a-t-il pris le type de M. Fleurant ?* Et dans le même recueil (1^{er} mai 1905) : *La légende de M. Fleurant*.

² « Il se fit connaître, en 1724, par une dissertation sur le phénomène des arcs-boutants de l'église Saint-Nicaise de Reims, lesquels, tandis que l'on sonne, éprouvent un balancement très sensible. En 1725, il publia une lettre sur l'aurore boréale, nouveau météore qu'on avait observé cette année. » *Eloge de Lecat*, par Louis. (Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de Chirurgie, de 1750 à 1792, par A. Louis, recueillis et publiés... par E.-Fréd. Dubois, d'Amiens. Paris, 1859.)

oiseux de relater qu'il a composé plusieurs mémoires sur le traitement des plaies par armes à feu : à ce titre, son nom méritait d'être rappelé.

Si Lecat s'est occupé, incidemment, de chirurgie militaire, Bordenave, mettant à profit l'expérience qu'il avait acquise au siège de Maëstricht, en a recueilli les fruits dans un *Précis*, qui peut être encore utilement consulté ¹.

Dans un chapitre précédent, nous avons fait allusion à la dissertation du chirurgien prussien Bilguer, sur l'inutilité de l'amputation des membres : c'est pour répondre aux arguments qui y sont exposés que La Martinière, alors directeur de l'Académie Royale de Chirurgie, prit la plume afin de prouver que la doctrine dont on faisait tant de bruit n'était pas nouvelle, que lui-même l'avait vue appliquer par nombre de ses collègues, et qu'il l'avait personnellement mise en pratique, « depuis la guerre de 1733, jusqu'à la dernière, en Italie, en Bohême, en Allemagne, en Flandre ».

Par un de ses biographes ², nous connaissons les états de service, à l'armée, de La Martinière.

En 1733, il avait suivi le grand écuyer à l'armée d'Italie, commandée par le maréchal de Villars ; au commencement de 1734, il rejoignait l'armée d'Allemagne ; il était au siège de Fribourg, où fut tué le généralissime Berwick.

Il était promu chirurgien-major le 1^{er} avril de l'année suivante et, en novembre, dirigeait l'hôpital de Trèves.

En 1741, au mois de juin, il était attaché à l'armée de Bavière, qui ne tardait pas à passer en Bohême ; il assistait à l'escalade de Prague, dans la nuit du 25 novembre. Il montra, pendant le siège de cette ville, un zèle infatigable, dont les historiens ont rendu témoignage ; à son retour en France, il était nommé chirurgien-major aux Gardes Françaises, aux appointements de 5.000 livres : en cette qualité, il prenait part aux sièges de Menin, d'Ypres et de Fribourg.

A Fontenoy, La Martinière était chirurgien-consultant de l'armée, tandis que son élève et futur successeur, J.-B. Antoine Andouillé, lui était adjoint comme chirurgien-major ³. La Martinière se distingua aux sièges de Mons, de Namur, à la bataille de Raucoux et, d'une manière générale, pendant la campagne de 1746.

¹ Cf. *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, t. II. (Précis de plusieurs observations sur les plaies d'armes à feu en différentes parties.)

² Dr Léo DESAIVRE, *Germain Pichault de La Martinière*. Blois, P. Girardot, 1895.

³ Dans un mémoire, que présenta son élève Andouillé, sur un projectile qui avait traversé le bassin, du pubis au sacrum, celui-ci raconte qu'il administra le quinquina au malade (comme

Je Certifie Chirurgien major de l'hôpital royal
de Guy, que Canonius la franchise, soldat de l'Empyragne
de monpieur le procureur Caprie Duregmont de juredmont
à No-Bleffé pendant le dernier siege de maestricht
d'un Estlat de gendarme, a la partie moyenne &
externe de la Jambe gauche, avec fracture du
Femur, & y estant resté un blaise annuel, atroce
de toutes Caparles, & une Contraction des tendons
d'extenseurs du pied, le qui luy Empresche de faire
Commodement ~~raport~~ n'estant pas en estat de faire
le service, Je luy ay donné le present Certificat pour
luy servir En le que de son son dact à luy
le 18 de decbre 1672. *W. P. M.*
peu a l'avant pour 1673.
10000, le 24 mars.

Il se montra aussi vigilant administrateur et organisateur, qu'il avait été praticien habile. Il existe, au Musée historique du Val-de-Grâce, un très beau portrait de La Martinière, que nous reproduisons (p. 299), peint par Latinville, où « le commensal favori de Louis XV » est représenté debout, jusqu'à mi-jambes. Il est revêtu d'un riche costume ou habit ouvert, dans lequel passe le grand cordon de Saint-Louis. Presque sur le même plan que le personnage, l'artiste a figuré une scène qui nous intéresse particulièrement : des soldats, faisant office d'infirmiers, placent avec précaution un blessé sur un brancard et se disposent à le transporter aux voitures d'ambulances, qui sont proches. De sa main droite, le chirurgien montre la scène, semblant dire : « Voici mon œuvre ! » A gauche, le peintre a figuré une scène allégorique, représentant « le Génie de l'Art, accueilli par la France, sous les traits de Minerve casquée et portant une draperie chargée de fleurs de lys : elle reçoit, avec l'expression d'une vive sollicitude, les deux Génies qui lui présentent, l'un le tableau de l'*École pratique*, dont le nom est écrit au-dessus de l'image d'un blessé, étendu à terre ; tandis que l'autre apporte les plans et parchemins chargés de leurs sceaux. On lit : *Établissements d'Écoles publiques de chirurgie* ; et, au bas de chacun des parchemins déroulés, les noms des principales villes de France, où l'on avait établi, d'après les plans de La Peyronie et par les soins de La Martinière, des écoles pour les progrès et les illustrations de l'Art : Bordeaux, Toulon, Toulouse, Lyon, Orléans, Nancy¹.

C'est La Martinière qui inspira l'ordonnance du 4 août 1772, en vertu de laquelle fut créée une commission permanente, pour l'administration des hôpitaux militaires, sous les ordres du secrétaire d'Etat au département de la Guerre. Cette commission était composée d'un médecin inspecteur général, de cinq médecins inspecteurs et de deux chirurgiens ayant aussi grades d'inspecteurs.

Les trois branches professionnelles du service de santé militaire ont toujours été distinctes, mais elles n'ont pas toujours été, tant s'en faut, sur un pied d'égalité.

Lors de l'organisation primitive de ce service, la médecine était en possession d'une suprématie, déjà contestée, mais généralement admise, sur la chirurgie

le lui avait appris La Martinière, pendant la campagne de Bohême, où il l'employait), *même en l'absence de fièvre*. (Léo DESAIVRE, *op. cit.*).

¹ *Les Collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris*, par L. LANDOUZY et Noé LEGRAND ; Paris, 1911, 307.

et la pharmacie : « celle-là n'occupait qu'un rang secondaire, tandis que celle-ci était reléguée dans une condition subalterne ¹ ». Grâce aux talents déployés par



Le Chirurgien LA MARTINIÈRE. (D'après une peinture du Val-de-Grace.)

les chirurgiens et aux succès obtenus par eux, au cours des diverses guerres, leur situation se releva progressivement; mais les médecins conservèrent la pré-

¹ *Etudes sur le service de santé militaire en France, son passé, son présent, son avenir*, par L.-J. BEGIN. Paris, 1860.

éminence, l'emportant sur leurs collègues en chirurgie, tant par le rang qu'ils occupaient, que par leur nombre dans le Conseil supérieur de santé.

Dans les amphithéâtres destinés à l'instruction, les chirurgiens et apothicaires surnuméraires ne pouvaient entrer qu'en justifiant d'études et en subissant des examens ; tandis que les conditions d'admission de leurs camarades médecins n'étaient pas déterminées. Dans l'Ecole, ceux-ci n'étaient pas exactement soumis à la même discipline que leurs condisciples ; l'examen des candidats aux places d'élève chirurgien n'était pas confié au chirurgien inspecteur, mais au médecin inspecteur général¹.

Dans tous les hôpitaux, dit en termes formels le code annexé à l'ordonnance du 1^{er} janvier 1780, le médecin, vu la supériorité de son grade, est à la tête de tous les officiers de santé. Ces inégalités, ces privilèges ne disparurent qu'en 1788.

Le but principal de l'ordonnance était la création d'*hôpitaux régimentaires*, à côté desquels devaient fonctionner des hôpitaux dits *auxiliaires*, destinés à recevoir « les malades de la garnison des places où ils se trouvaient établis ; les malades en route, les semestriers, les recrues, tous les soldats dont les corps étaient éloignés. Ils étaient aussi destinés à procurer des secours aux hommes atteints de certains genres de maladies qui n'auraient pas pu être traitées dans les hôpitaux régimentaires ; et, en temps de guerre, les cinq principaux d'entre eux² servaient d'entrepôts, pour les malades appartenant aux armées³ ».

Dans ces hôpitaux devaient recevoir leur instruction les officiers de santé appelés à être placés à la suite des troupes, où dans les hôpitaux du royaume ou des armées. Le principe était enfin adopté de mettre chirurgiens et médecins sur le pied d'égalité, tant pour le traitement que pour le grade⁴.

La solde des officiers de santé n'a pas moins varié, dans les siècles qui ont précédé le nôtre, que les conditions relatives à leur constitution et à leur hiérarchie.

¹ Ordonnances de 1772, 1777, 1781 ; règlement de 1775, art. 2 et 3.

² Les hôpitaux de Metz, Lille, Strasbourg, Toulon et Brest.

³ J.-P. GAMA, *Esquisse historique du service de santé militaire* (Paris, 1841), 243.

⁴ Pour ne pas être accusé nous-même de sacrifier les médecins aux chirurgiens, nous allons rappeler les noms de ceux d'entre les premiers qui méritent d'être conservés. Chapelain et Castellan sont restés tous deux populaires dans l'armée : « on aurait dit, rapporte de Thou, qu'ils n'avaient l'un et l'autre qu'une âme ; frappés tous deux de la peste, qui désola le camp de Saint-Jean-d'Angély en 1569, ils perdirent la vie au même jour, et presque à la même heure ». De Meyserey, médecin ordinaire du Roi, ancien médecin des armées de Sa Majesté, en Italie

Tous les efforts pour l'établir sont presque voués d'avance à la stérilité¹ : outre que les mêmes grades étaient rétribués différemment, suivant l'importance des établissements dans lesquels le titulaire était employé, il y aurait à tenir compte de l'évaluation, toujours controversée, du rapport entre les valeurs métalliques et les moyens d'existence aux diverses époques.

Quant au costume, à l'uniforme, il avait été réglé dès 1757².

Médecins inspecteurs et premiers médecins des armées devaient porter un habit en drap gris de fer foncé, doublé de serge, de même couleur ; le collet, en velours noir rabattu, brodé aux extrémités des deux boutonnieres en filets d'or. Habit et veste étaient « bordés d'un galon d'or, dessin guilloché, de la largeur de huit lignes ».

Pour les *médecins des hôpitaux militaires et des armées*, l'habillement était le même que pour les médecins inspecteurs, sauf que « le galon des poches et des parements ne sera pas double et n'aura en largeur que huit lignes ». Le costume des *médecins surnuméraires* ne s'en différenciait que par la suppression des deux boutonnieres brodées du collet noir. Les *chirurgiens inspecteurs des hôpitaux militaires et des armées* avaient un « habit de drap gris, vulgairement appelé gris d'épine ; doublure de couleur assortie ; parements en drap rouge ; la patte de la poche en long, garnie de trois boutons ; veste et culotte de drap rouge ;

et en Allemagne ; Portius, Jourdan Le Cointe, Le Bègue de Presle, traducteur de l'ouvrage de Monro, Révolat se sont plus spécialement occupés de la santé et des maladies du soldat ; Colombier, à qui l'on attribue le plan de réformes de 1788, dont nous parlons autre part, a écrit un code de médecine militaire, un traité d'hygiène militaire et un traité général de médecine militaire, « ouvrages remarquables par l'exactitude des observations et la sagesse des préceptes ». Richard de Hautesierck fut le rédacteur des premiers volumes des *Mémoires de médecine militaire* ; de Horne rédigea la première série du *Journal de médecine militaire*. Enfin, n'oublions pas Coste, premier médecin des camps et armées du roi, devenu plus tard médecin en chef des Invalides, et qui est l'auteur du *Service des Hôpitaux militaires rappelé aux vrais principes*, sorti des presses de l'Imprimerie de Monsieur, en 1790. (Cf. sur ce dernier la *Chronique médicale*, septembre 1917.)

¹ Voici, toutefois, quelques chiffres positifs, que nous empruntons aux *Mémoires de Feuguière*, parus en 1750 (sous le règne de Louis XV) : les appointements des chirurgiens-majors de l'armée étaient, à cette époque, de 350 livres par mois de trente jours et dix rations de pain ; ceux des aides-majors chirurgiens, de 150 livres par mois de trente jours et quatre rations de pain. Les sous-aides-majors chirurgiens ne touchaient que 60 livres par mois et trois rations de pain ; et les garçons-chirurgiens, 50 livres et deux rations de pain.

² Cf. *Chron. Méd.*, 1903, 697-8.

habit et veste bordés d'un galon d'or guilloché, large de huit lignes, et un second galon de la largeur de seize lignes, ajouté aux paremens et aux poches ».

L'habillement était pareil pour les *chirurgiens-majors des hôpitaux militaires, citadelles, forts et châteaux*,



mais sans galon. Boutons en métal jaune du dessin appelé *limace*, pour les officiers de santé de cette dernière catégorie, les médecins inspecteurs, et les premiers médecins des armées; boutons de dessin guilloché, pour les autres. Epée pour tous les officiers indistinctement, « à garde en cuivre doré et poignée en argent à la mousquetaire ».

Les grades étaient désignés par la largeur des galons et le nombre des boutonnières, tant sur la veste que sur le devant de l'habit, le collet, les paremens et les poches. Deux ans plus tard, l'habit du chirurgien, au lieu d'être en drap gris d'épine, fut en drap gris d'ardoise, le collet et les paremens restant en velours noir¹.

Ces prescriptions furent à peu

près observées, jusqu'au jour où, « lors de la levée en masse, chirurgiens et médecins s'habillèrent comme ils voulurent et surtout comme ils purent ». La Révolution, qui apporta de si brusques modifications dans tant d'institutions, ne devait pas davantage ménager le corps de santé militaire. Les changements qu'elle apporta furent-ils toujours malheureux? C'est ce que nous allons impartialement examiner.

Le premier médecin des armées
Corte

¹ Règlement du 26 février 1777, art. 39.



LES SOINS AUX BLESSÉS PENDANT LA RÉVOLUTION.
(Frontispice de DUPLESSI-BERTEAUX.)

CHAPITRE XXII

LE RECRUTEMENT SOUS L'ANCIEN RÉGIME HÉROS EN GUENILLES, CONQUÉRANTS DU MONDE

Sous l'ancien régime, le recrutement n'a jamais été fait d'après des règles fixes : la valeur des recrues dépendait à la fois et des procédés mis en usage par les recruteurs, et de la qualité de ces derniers. Ceux-ci enrôlaient des soldats, comme un entrepreneur embauche des ouvriers. L'Etat passait avec eux un marché, aux termes duquel les recruteurs recevaient, pour chaque homme qu'ils engageaient, une somme déterminée. Libre à eux de se servir de tous les moyens qu'ils jugeaient utiles à leurs fins. Les racoleurs, auxquels les recruteurs devaient s'en remettre du soin de se procurer le « bétail humain » qui leur était nécessaire, ne s'embarrassaient pas de beaucoup de scrupules. Ils n'apportaient pas, dans l'exercice de leurs fonctions, « cette franchise et cette délicatesse qui, suivant l'expression d'un administrateur ¹, doit être l'apanage de ceux qui suivent la profession des armes ». C'est dans les auberges et les mauvais lieux qu'ils fréquentaient,

¹ Lettre de 1764 (*Archives de l'Aube*, C. 271 ; cité par A. BABEAU, *La Vie militaire sous l'ancien régime*, t. I).

sachant bien qu'il avaient les plus grandes chances d'y découvrir les « bons pigeonneaux » qu'ils cherchaient à faire tomber dans leurs filets. Il n'était pas de ruses auxquelles ils n'eussent recours : tantôt entraînant dans les cabarets, les jours de revue, les jeunes gens éblouis par l'éclat de l'uniforme; tantôt promenant dans les rues de longues perches de volaille et de gibier, image trompeuse de la chère qu'on fait dans les régiments¹. Dans les fumées de l'ivresse, ils obtenaient aisément un acte d'engagement que, de sang-froid, auraient hésité à signer les malheureux qu'ils cherchaient à gagner². Parfois, l'histoire impartiale doit le reconnaître, l'audace des racoleurs ne connut pas de bornes et, quand la persuasion n'avait pas réussi, ils n'hésitaient pas à employer l'intimidation et la violence, en dépit des mesures de rigueur qui, de temps à autre, frappaient ceux qui s'en rendaient coupables³.

Le quartier-général des recruteurs était le quai de la Ferraille et les environs du Pont-Neuf.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs.

Au temps où Florian écrivait ces vers, le marché de « viande humaine » battait son plein. Dans un tableau du Paris de cette époque, J. Janin a tracé du racoleur un portrait qui n'appelle pas de retouche :

Le *racoleur* était chez lui, dans ce lieu de perdition. Vous le reconnaissiez à sa démarche hardie. Il allait la tête haute, la jambe tendue, appelant tout haut les jeunes gens qui passaient et les conduisant dans sa boutique, au bruit criard des trompettes et des tambours. A peine entré dans ce taudis de la gloire, l'innocent se sentait enguirlandé par toutes les séductions imaginables. Voici des armes ; le vin coule à longs flots ; les plus belles promesses remplissent l'oreille de l'innocent qui les écoute... Pour résister à ces belles avances, il eût fallu être un héros ; les racolés consentaient bien vite, et, l'engagement signé, tout changeait : le vin de Beaugency et la piquette, le pain bis et les coups de bâton ! Beaucoup de ces pauvres diables réclamaient la liberté perdue, appelant à leur aide leur papa, leur maman et le nom qu'ils portaient. On leur riait au nez. Et voilà comme, avec l'autorisation de *Sa Majesté*, messieurs les sergents du roi remplissaient les cadres de l'armée. Une fois engagés, c'était sans rémission. Les plus courageux faisaient contre fortune bon cœur, et, trois ou quatre ans après, ceux qui n'étaient pas morts ne s'en portaient pas plus mal.

¹ Séb. MERCIER, *Tableau de Paris*, t. I et IV.

² *Souvenirs d'un nonagénaire* : Mémoires de François-Yves Besnard, publiés par Célestin PORT, t. I, 197-198 ; cf. *Le Soldat citoyen*, de SERVAN.

³ LA TOUR DU PIN, *Mémoire sur l'organisation de l'armée* (Alb. DURAY, *L'Armée royale en 1789*, ch. II).

REGIMENT
D E
CLERMONT-TONNERE,
CAVALERIE,
EN QUARTIER A LAON.



DE PAR LE ROI.

ON fait à sçavoir à tous ceux qui voudront prendre parti dans le Régiment de Clermont-Tonnerre, qu'ils pourront s'adresser à Monsieur le Chevalier de SAINT-VAILLIER, Capitaine dudit Régiment, demeurant en son Château de Vauchamps, près Montmirel, qui leur donnera de bons engagements & toutes sortes de satisfactions. Les Jeunes Gens de Famille y seront distingués. On récompensera largement ceux qui produiront de beaux Hommes.

*Pareilles Affiches, sont sur la Porte.
on n'en recorra point au dessous de cinq pieds quatre pouces quatre lignes,
ni moins qu'il ne soit au dessus de vingt ans.*

(Collection Paul Flobert).

AFFICHE DE RACOLEUR

(D'après le Bulletin de la Société, le Vieux Papier).

La consommation de chair humaine fut telle sous le règne du plus glorieux des monarques, qu'à défaut d'hommes faits, on dut arriver à prendre jusqu'à des enfants ! Madame de Sévigné raconte qu'un jour, Boileau vint, avec Gourville, visiter Condé sous sa tente. Le héros leur fit admirer son armée.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda-t-il à ses nobles visiteurs. — Monseigneur, répondit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne, lorsqu'elle sera majeure.

Un des illustres guerriers du règne, comptant parmi les rares satellites du Roi-Soleil qui eussent conservé leur franc-parler, Vauban, écrivait à Louvois, à la date du 11 janvier 1675 :

Cela va toujours de mal en pis et me fait trembler ; car quand je vois des places gardées par des garnisons composées de compagnies d'enfants et de pauvres petits misérables qu'on enlève violemment de chez eux ou qu'on escamote de cent diverses manières, qui sont commandés par des officiers, la plus grande part aussi misérables qu'eux, en vérité j'apprends pour la monarchie !...

D'autant plus qu'il n'y a que peu ou pas de fondement à faire sur eux, vu que, dans la plupart des places, les soldats sont logés comme des porcs, à demi nus, à demi mourants de faim : ce qui, au dire des prêtres et médecins, qui en ont soin, est la principale cause des maladies et de la mortalité que l'on voit régner parmi eux.

On avait beau multiplier les ordonnances contre le racolage, sévir contre les gouverneurs et commandants de place qui le toléraient, interdire aux racoleurs « d'enrôler au hasard des hommes et des enfants, qu'ils faisaient instruire à coup de plats de sabre, pour les revendre ensuite avec bénéfice aux chefs de corps, la veille de l'entrée en campagne », toutes ces mesures restaient sans effet.

Louvois envoya, dès lors, les ordres les plus sévères, objurguant même le lieutenant de police ; mais celui-ci se déclarait et se montrait impuissant à réprimer ces abus :

L'intention du roi, écrivait le ministre à M. de La Reynie, n'est pas de tolérer les friponneries qui se font dans Paris pour les levées, et Sa Majesté trouve bon que tous ceux qui sont présentement dans les prisons, et qui seront pris à l'avenir pour ce fait-là, soient punis suivant la rigueur des ordonnances contre de pareils crimes¹.

Le ministre revient sur le même sujet quelques mois plus tard (25 mai 1678), insistant à nouveau sur le châtiment qu'il faut infliger aux coupables :

¹ 31 janvier 1677.

AVIS A LA BELLE JEUNESSE.

CINQUIEME RÉGIMENT DE CHASSEURS.



LES Jeunes gens qui desirent servir le Roi, ne peuvent trouver dans aucun Corps l'avantage qu'ils rencontrent dans les *Troupes Légères*; une bonne paie de six deniers, un service aussi doux qu'agréable, & une subordination qui s'accorde parfaitement avec la légèreté des armes.

Ceux qui voudront prendre parti au Régiment, pourront s'adresser avec confiance à M. MONCEY, Capitaine aud. Régiment, & la campagne à Moncey, proche Riez; au Sr. LAMBELIN, Sous-Officier, à Valleroy-le-Bois, près Monbozon; au Sr. Convalley, Sous-Officier à Monbozon; au Sr. Jaquot, Chasseur aud. Régiment, à Verson.

Ceux qui procureront de beaux hommes, seront généralement récompensés.

AFFICHE DE RACOLEUR

(D'après le Bulletin de la Société Historique, le Vieux Papier.)

Sa Majesté estime que vous ne sauriez faire une trop sévère punition des gens qu'Auzillon a menés au Châtelet, après avoir trouvé des gens qu'ils avaient pris par force et enfermés à Aubervilliers, puisque, en même temps qu'ils troublent le repos public, ils décrient la levée des soldats par leur violence.

Malheureusement, Louvois ne fit pas toujours montre d'autant d'énergie, et l'on est obligé de constater qu'il fut parfois le premier à recommander aux chefs de corps de violer les prescriptions qu'il avait lui-même édictées. N'écrivait-il pas aux inspecteurs d'armées, à la date du 23 février 1685 :

Sa Majesté ne veut point que l'on mesure les soldats, et il ne faut point chasser un vieux soldat parce qu'il est trop petit, ni un jeune homme de belle espérance.

Il y avait cependant un minimum de taille exigé : défense d'engager aucun homme qui ne fût bien fait et bien conformé, et qui n'eût, dans l'infanterie, au moins cinq pieds un ponce¹ ; dans les hussards et les chasseurs, cinq pieds deux ponces et pas plus de quatre ; dans les dragons et dans la cavalerie, cinq pieds trois ponces et moins de cinq². Mais il y avait des tolérances et, plus encore qu'à la taille, on s'attachait à l'apparence extérieure : pour la milice, on réformait sans miséricorde ceux qui avaient *vilaine figure*, *laide figure* ou *petite figure*³. « Quoiqu'ils aient la taille, écrit un major de 1770, parlant des hommes enrôlés par un capitaine de dragons, ce sont des figures et des tournures qui choquent. Le régiment passe pour beau, il faut soutenir sa réputation. »

Un colonel, après avoir promis une place à un gentilhomme, dans son régiment, la lui refusait sur sa mine désavantageuse ; ce qui lui attirait cette réplique, de la mère du solliciteur évincé : « Il est bien malheureux pour moi, Monsieur le duc, et pour mon fils, qu'il existe une ordonnance pour soumettre tous les jeunes gens qui entrent au service de Sa Majesté, à être bien faits, bien tournés et d'une jolie figure ; cette loi ne peut être ancienne ou, du moins elle n'a pas toujours existé ; je suis bien sûre, par exemple, qu'il n'en était pas question lorsque vous êtes entré au service. »

¹ JOURDAN LE COINTE, docteur en médecine, *La Santé de Mars* (Paris, 1790), 52-53.

² Lors de la guerre de Sept ans, on exigeait des hommes, pour être admis dans l'infanterie, cinq pieds un ponce et demi au moins, et qu'ils fussent « d'âge, de force et de tournure convenables pour bien servir ». BABEAU, II, 336.

³ Cf. *Chronique méd.*, 1916, à la rubrique : *Singuliers cas de réforme*.

DÉPARTEMENT
DE LA GUERRE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

VISITE
DES MILITAIRES
près
LE CONSEIL DE SANTÉ
DES ARMÉES.

Regist. 36.

N° 492.

SIGNALEMENT

Âgé de
Taille de
Cheveux
Sourcils
Yeux
Front
Nez
Bouche
Menton
Visage

LIBERTÉ.



ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ.

CERTIFICAT DE VISITE

DÉLIVRÉ à Paris, le 8 vendémiaire de l'an 9.
de la République française, une et indivisible.

Le C.^{en} *Sioussi*, armurier, 35.7.18

natif d

Canton d

Département d

adressé aujourd'hui par le C.^{en} *Sioussi*

pour faire constater son état, est atteint de maigreur,
et de faiblesse paralytique à toute l'extrémité

du bras gauche par infirmité gamba par suite d'affection rhumatismale.
Le 10/10/18

Les soussignés, Officiers de santé, chargés de la visite des
militaires près le Conseil de santé des armées, estiment que
le Citoyen dénommé ci-dessus *Doit être réformé.*
et qu'il ne peut faire autre à pied.

Paris *Rouille*

Vu par moi Commissaire des guerres, pour légalisation des signatures des
Officiers de santé apposées ci-dessus.

Fravich

CERTIFICAT DE VISITE.
(An IX de la République.)

Aussi incroyable que cela semble, aucun certificat de chirurgien n'était exigé, aucun examen médical n'était pratiqué en 1790 : à cette date, un hygiéniste militaire¹ recommande, à tous « militaires instruits », de n'engager les hommes qu'après les avoir examinés nus ; et « lorsqu'ils leur trouveront des cicatrices, des ulcères ou des brûlures douteuses, (de) les faire visiter par des chirurgiens entendus et (de) ne les enrôler jamais qu'après en avoir reçu un certificat de santé, signé d'un médecin, qui déclare ne leur avoir reconnu aucun principe de maladie, ou qui énoncera les causes morbifiques qu'il aura aperçues dans le sujet qui lui aura été présenté ». Le « Conseil de revision » était à créer ; et c'est ce qui explique comment il put s'introduire dans les armées de la monarchie jusqu'à des femmes et des enfants ayant l'apparence de jeunes hommes.

Il existe un portrait d'une jeune fille, nommée Geneviève Premoy, costumée en officier de dragons. Engagée dans la cavalerie, elle avait fait plusieurs campagnes et s'était tirée avec honneur de ses aventures de guerre. La paix venue, elle reprenait les vêtements de son sexe et « sa vertu passait pour égale à son courage ». Geneviève Premoy, née à Guise, en 1660, fut nommée plus tard « nourrice supplémentaire, pendant un an, du duc de Berry », mais ne fut pas assez heureuse « pour donner le sein à ce grand prince² ».

En 1696, une autre jeune fille, « déguisée en homme », réussissait à « prendre parti » dans une compagnie, et ce n'est que lorsqu'elle s'avisa de désertir, qu'on s'aperçut, en la reprenant, qu'elle avait trompé sur son sexe : toutes les ordonnances contre les déserteurs ne faisant aucune mention des filles, on se contenta d'emprisonner la délinquante. Même fait s'étant produit sous le règne suivant, on se montra plus indulgent encore : en 1762, une demoiselle de Saint-Simon, âgée de 24 ans, leva une petite recrue sous le nom de ses frères, et fit toute la campagne, en qualité d'officier surnuméraire, dans le régiment de Vaubecourt, où son père était lieutenant-colonel³.

En 1770, on découvrait une fille sous le costume militaire : l'intendant du Hainaut la fit habiller aux dépens du Roi, et lui fit donner 15 francs, pour lui faciliter les moyens de se retirer. On avertit, toutefois, la jeune personne de ne

¹ JOURDAN-LECOINTE, docteur en médecine, *La Santé de Mars* (Paris, 1790), 52-3.

² *Hist. de la Dragonne*, etc. ; 1703, in-12 de 614 pages.

³ *Mercure Dijonnois*, cité par Alb. BABEAU, *La Vie Militaire*, t. II, 103, note 2.

point récidiver, si elle ne voulait être fustigée. Une autre, nommée Adélaïde Ellié, servit comme matelot sous Louis XVI, fut maintes fois blessée et ne fut reconnue qu'à son retour en France, après avoir été prisonnière des Anglais pendant plusieurs mois. Le Roi lui accorda la demi-solde des matelots¹.

Les limites d'âge avaient beau être fixées par les ordonnances, — il était interdit de recevoir aucun homme dans les régiments avant seize ans dans certains, avant dix-huit ans dans d'autres, — on n'en acceptait pas moins qui n'avaient pas atteint l'âge réglementaire, et on ne les renvoyait pas toujours², quand on s'était aperçu de la fraude.

Aux approches de la Révolution, le recrutement s'améliora : il se fit au nom du roi et plus au nom des capitaines de compagnies ; mais « on ne demandait aux engagés aucun renseignement sur leurs antécédents ; on ne se préoccupait même pas de s'assurer de leur identité : aucun extrait des registres paroissiaux, qui tenaient alors lieu des actes de l'état-civil, ne leur était réclamé. On s'inscrivait sous un faux nom, en donnant approximativement son âge ; qu'importait, d'ailleurs, le véritable nom, puisque le soldat, en entrant au régiment, ne devait plus être connu que sous un nom de guerre ?³ »

Ces pratiques ne devaient point changer brusquement avec l'état de choses ; le lien qui rattachait le passé au présent ne pouvait se rompre d'un coup.

L'armée de la nation ne deviendra pas, du jour au lendemain, la nation armée ; les enrôlements volontaires et les levées en masse y feront entrer des éléments de force et de valeur très inégales. Dans les volontaires de 1791, on comptait déjà pas mal d'hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre ; mais la levée de l'année suivante entraîna tous les sujets malingres et chétifs.

Beaucoup d'officiers se plaignaient qu'on ne leur envoyât que des enfants ou des gens contrefaits, qui ne pouvaient soulever leur arme : le tiers du 12^e bataillon de la Haute-Saône se composait de garçons de treize à quatorze ans. « Dans tous ces bataillons et leurs dépôts, écrivait Carnot-Feulin au Ministre de la Guerre, il

¹ BÉRENGER, *Le Peuple instruit par ses propres vertus* (1787), t. I, 27 (cité par A. BABEAU, *La Vie Militaire*).

² On voyait arriver au régiment des enfants de 14 à 15 ans ; on en vit même de 12 à 13 ans se présenter avec un brevet d'officier dans leur poche, comme Noailles, Wimpfen, Saint-Mauris Montbarey, etc. (BABEAU, II, 100).

³ BABEAU, *loc. cit.*, 59-60.

existe des citoyens qui n'ont ni l'âge ni la force pour remplir le métier auquel ils se sont voués¹. »

Ce qui distingue les volontaires de 1791 de ceux de 1792, ce qui établit la supériorité des premiers, c'est que la levée de 91 « s'était accomplie dans le calme, avec ordre et méthode; en 1792; au contraire, tout fut désordre et bousculade² ».

Nombre de volontaires se trouvèrent, en outre, dans de déplorables conditions physiques, une loi du 28 juillet ayant supprimé les limites d'âge et de taille exigées jusque-là. Les volontaires pouvaient être admis à seize ans, mais on en reçut qui n'avaient même pas cet âge. Ce n'est que lorsqu'ils furent encadrés par de vieilles troupes et commandés par des chefs habiles, qu'ils donnèrent toute leur mesure; mais ils étaient soutenus par leur idéal patriotique³, qui leur permit de vaincre tous les obstacles.

Les meilleures troupes, au dire même des experts militaires⁴, sont les troupes du recrutement national, quand elles sont animées d'un patriotisme ardent, solidement encadrées et instruites; après, viennent les professionnels, soldats de goût et de métier. Mais, avant d'arriver à des cadres bien constitués, quel désarroi dans les troupes révolutionnaires!

Si l'on vous dit que l'armée est organisée, on vous trompe, mandait au président de la Convention le citoyen Vézu, chef du 3^e bataillon de Paris à l'armée du Nord; si l'on vous dit que les 300.000 hommes décrétés sont rendus à leur poste, l'on vous trompe encore, car il est bien démontré qu'il n'en existe que la moitié dans les armées et, dans le nombre, un tiers, aux yeux de la République entière, est incapable de service.

Les uns sont atteints de maladies incurables, les autres sont imbéciles, d'autres borgnes, bossus, boiteux. Les uns sont trop âgés, les autres jeunes et trop faibles pour soutenir les fatigues de la guerre (et ce n'est pas le plus petit nombre); d'autres, enfin, sont si petits que leurs fusils leur passent la tête d'un pied⁵... On a presque tout fait marcher ou par le sort

¹ Arthur CHUQUET, *les Guerres de la Révolution : la première invasion prussienne* (11 août-2 septembre 1792); Paris, 1888; 70 et suiv.

² FUNCK-BRENTANO, Introduction à la Correspondance de Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution (1793-1796).

³ Un volontaire de Sambre-et-Meuse écrivait, le 10 juin 1792, à un de ses amis : « Voici ma profession philanthropique : j'aime mieux ma famille que moi; j'aime mieux ma patrie que ma famille; j'aime mieux le monde entier que ma patrie. »

⁴ Capitaine J. COLIN, *Les transformations de la guerre*, 301; cité par Albert MATHIEZ, *La victoire en l'an II* (Paris, 1916), 278.

⁵ « On nous envoie de très petits hommes et, ce qui est pis, des hommes faibles, des enfants qui seraient hors d'état de résister aux fatigues de la guerre », écrivait, le 6 février 1792,

ou par argent... On décrète à la hâte une armée, elle se lève de même, on prend tout ce qu'on trouve ; le nombre d'hommes complet, on les habille, on les nourrit ; on envoie ces gens-là à l'armée, qui la plupart sont incapables de servir¹...



UN VOLONTAIRE DE LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.
(D'après RAFFET.)

un volontaire, dont on a récemment publié la correspondance (*Au temps des volontaires* : lettres d'un volontaire de 1792, présentées et annotées par G. NOËL ; Paris, 1912, 62). « Vous me parlez de lilliputiens à Nancy, écrivait le même trois semaines plus tard ; nous en avons bon nombre ici qui ne supporteraient sûrement pas les fatigues d'une campagne. » *Op. cit.*, 109.

¹ C. ROUSSET, *Les Volontaires de 1791-1794*, 225 et suiv.

Il n'y a presque pas d'exagération dans cette supplique dont l'auteur a été témoin des faits qu'il dénonce; ce qu'il ne signale pas et que nous savons d'autre source, c'est que ces hommes étaient, par surcroît, mal alimentés¹, mal vêtus².

« Il faut absolument se contenter de son pain, qui n'est pas bon, et de sa demi-livre de viande, de la charogne que des chiens n'auraient pas mangée, » écrit le volontaire Joliclerc³; et un autre jour: « Je ne peux vous peindre la misère où se trouve le soldat. Vingt onces de pain, qui est pire que celui d'avoine gelée de chez nous, avec une demi-livre de mauvaise viande qui ne fait pas plus de soupe qu'un morceau de bois⁴. » ,

Nous pourrions multiplier les citations, nous choisissons les plus significatives.

Nous sommes ici (à Lorient) depuis le 1^{er} fructidor, c'est-à-dire depuis environ quinze jours. Nous n'avons qu'une livre de pain par jour, six onces de poids (*sic*) et notre demi-livre de viande. Le pain ne vaut rien du tout, quoique aussi blanc que les dents d'un chien, mais il est fait avec des farines gâtées... Il est aussi amer que de la suie et l'on dirait qu'il est pétri avec de l'huile. Nos pois... nous donnent la dysenterie; pour moi, j'en suis bien attaqué, voici plusieurs jours.

¹ L'ordonnance du 5 juillet 1790 avait alloué aux troupes une ration de 24 onces d'un pain composé de trois quarts de froment et d'un quart de seigle, sans extraction de son. Plus tard (arrêté du 24 brumaire an IV), l'orge put être occasionnellement substitué au seigle de métail, et l'instruction du 1^{er} ventôse an V (19 février 1797) fit de cette substitution la règle (La Vie aux armées sous la Révolution et le Premier Empire, par le C^{te} de SÉRIGNAN, in *Revue des Questions historiques*, 1^{er} avril 1908, 531).

² Le 28 janvier 1796, Augereau, « maigre comme un hareng, faute de viande », se plaindra que ses soldats n'ont touché, depuis deux jours, qu'un peu d'huile et de pain. Le 17 du même mois, il avait déjà écrit au commissaire du Directoire à l'armée d'Italie, la lettre, souvent citée: « ... Je suis présentement tout nu, je ne puis me faire raccomoder mon habit; le fil ne veut plus tenir. C'est un vieux militaire, il a trois campagnes d'hiver et trois campagnes d'été sur le corps. Je réclame du drap pour m'abiller (*sic*) au nom de l'humanité souffrante. Si vous ne venez bientôt à mon secours, vous m'exposez à montrer tout ce que je porte... » *Journal*, 11 janvier 1901, et *Revue des Questions historiques*, 1^{er} juillet 1908, 180.

³ *Lettres d'un volontaire*, passim (17, 210, 220, 224, 243, etc.).

⁴ En temps de guerre, sous Louis XV, du moins, le soldat recevait une ration de pain un peu plus forte; et, dans les années de disette, le roi en prenait souvent la fourniture entière à sa charge: en 1754, il avait ainsi prélevé, sur les fonds de sa cassette, plus de 1.150.000 francs; en 1769 et 1770, la dépense s'éleva au chiffre, relativement considérable pour l'époque, de 2.213.990 francs. (Cf. *Mémoires de Choiseul*.)

Aussi, quelle aubaine, quand le brave soldat est convié à une table bourgeoise :

... Dernièrement, raconte-t-il à sa mère, j'ai vécu une décade à la table d'un docteur en médecine, qui m'a bel et bien restauré l'estomac et m'a bien fait oublier la rigueur du temps... A tous mes repas du vin de Bordeaux¹, et des volailles. C'était un peu étrange pour mon estomac, mais cela y a passé tout de même...

Combien différent était le régime habituel des volontaires ; souvent ils passaient six jours sans voir aucune distribution de viande ; « la plupart du temps, réduits à ne manger qu'une livre et demie de pain de mauvais seigle, qui... passe par le ventre comme de la bouillie... »

Quant à l'habillement, la plupart des soldats sont nus, sans souliers²... Malgré cela, « tous les jours en course ou de garde ». Celui qui nous conte ses tribulations ajoute qu'il couche sur la dure, « l'habit lui servant à la fois de draps et de couverture ». Il s'en console, en songeant qu'on n'est pas plus heureux dans l'Armée de l'Ouest : « On se déchire tout, on s'abîme tout, on semble des diables. » Notre volontaire marche sans bas³, vêtu seulement d'un

¹ Devant Landau, en 1794, un volontaire regrette « le bon vin à bon marché », qu'il buvait à Besançon : « Maintenant, dit-il, nous ne buvons ni vin, ni eau-de-vie, et les trois quarts du temps, nous manquons de pain. » Un de ses compagnons d'armes écrit, à la même date : « Nous étions obligés de vivre de pommes de terre et de raves, encore pas tant que nous en aurions bien mangé. » Pareilles plaintes se font entendre à l'armée du Rhin, en 1795. Un lieutenant crie famine, se plaignant que le pain ne leur est pas distribué depuis deux jours. A l'armée des Alpes, on peut se procurer à peu près tout ce qu'on veut, mais à des prix exorbitants.

² Le 20 janvier 1795, Amsterdam, au dire de Jomini, vit « avec admiration dix bataillons de ces braves, sans souliers, sans bas, privés même des vêtements les plus indispensables, et forcés de couvrir leur nudité avec des tresses de pailles, entrer triomphalement dans ses murs au son d'une musique guerrière, placer leurs armes en faisceaux, bivouaquer pendant plusieurs heures sur la place publique, au milieu de la neige et de la glace, attendre avec résignation, sans un murmure, qu'on pourvût à leurs besoins et à leur casernement ». J. Gros, *op. infra cit.*, 269.

³ A l'armée des Pyrénées, « un bataillon était pieds nus, et l'on hésitait à accepter de ces hommes exténués un sacrifice au-dessus de leurs forces. Apprenant qu'on va les laisser, ils découpent leurs havre-sacs, s'en enveloppent les pieds et courent supplier leurs chefs de leur permettre d'aller changer de chaussures avec les Espagnols ». N. FERVEL, *Campagnes de la Révolution dans les Pyrénées-Orientales* (cité par SAINT-F-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. 2 (1864), 65-6 ; et J. GROS, *Le Comité de salut public de la Convention nationale*, 267 (Paris, 1893).

pantalon qu'il s'est taillé lui-même dans un tablier « trouvé dans la Vendée ».

A peine un soldat a-t-il des souliers, qu'il s'empresse de les aller vendre; il en est qui vendent jusqu'à leurs habits!¹

En dépit de toutes ces misères, quel moral admirable conservent ces héros en guenilles!

« Le soldat est misérable et excédé de service..., mais il n'y a aucune privation qu'il ne soit prêt à supporter, pour ramener le bonheur de la République². » Depuis la dépréciation des assignats, la solde³ qu'il touche est insignifiante;

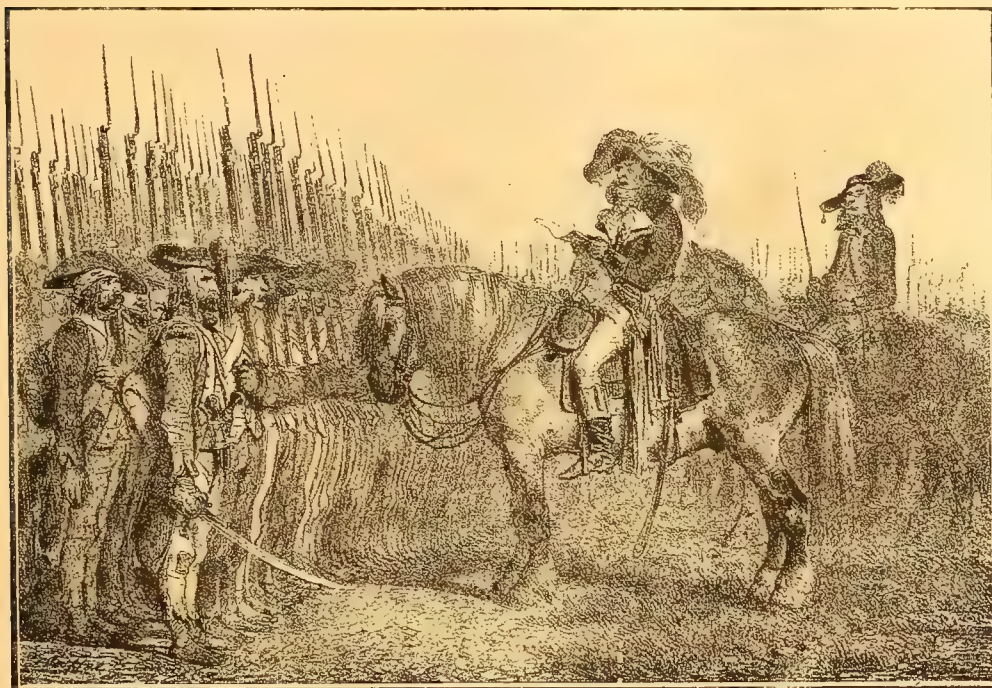
¹ Le conventionnel DUBOIS-CRANCÉ écrivait, le 13 ventôse an II (3 mars 1794) : « Les routes sont pavées depuis Orléans jusqu'ici (Nantes) d'allants et venants très dispendieux et très inutiles à la République. La plupart des hommes voyagent sans autres buts que de se faire payer 3 sols par lieue et l'étape, d'attraper ici un habit, qu'ils vendent à 6 lieues de là, des souliers qu'ils revendront sur le champ... je suis convaincu qu'il y a plus de 40.000 hommes qui ne font d'autre métier en France... » *Arch. nat.*, A. F. II, 273 (P. BLIARD, S. J., L'indiscipline dans l'une des armées de la Révolution, in *Revue des Questions historiques*).

² La langue révolutionnaire se parle même aux armées; l'officier ne dit pas : « Nous avons perdu quelques hommes », mais « quelques braves républicains ». Il est fier de « l'ardeur républicaine » qui bout dans ses veines. Le défenseur de la liberté bénit le coup qui l'a frappé; il sait que son sang ne coule que pour la liberté. « Au milieu des douleurs aiguës, écrit le sergent Fricasse, les blessés ne donnaient aucun signe de plaintes. Leurs visages étaient calmes et sereins; leur dernière parole était : *Vive la République!* » Ce dédain de la souffrance, nous en retrouvons l'expression dans d'autres documents de l'époque. Un défenseur, couvert de blessures, à qui l'on donnait des soins et que l'on plaignait, répondit fièrement : *Apprends qu'un républicain ne souffre jamais!* Un fusilier, du nom de Mercier, reçoit deux coups de sabre sur la tête et sur le poignet gauche; le hussard qui l'a frappé le somme de se rendre : « Un lâche le ferait, riposte Mercier; un républicain, jamais! » Et se relevant à peine, il ramasse son fusil, le décharge à bout portant sur l'Autrichien, qu'il tue net. Dans une autre circonstance, un capitaine s'écrie, en tombant frappé mortellement : « Ma vie n'est rien, je la donnerais mille fois pour le triomphe de la République. » On ne peut nier après cela, comme l'écrit Henry Houssaye, que les armées de la République ne fussent littéralement dans une sorte d'ivresse républicaine et qu'ainsi possédées, elles n'eussent un irrésistible élan. (Les Commentaires des soldats, 1792-1815, in *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1883, 552 et s.; cf. *La Défense nationale, de 1792 à 1793*, par Pierre CARON; Paris, 1912.)

³ Sous Louis XV, la solde variait, suivant les corps de troupes, entre 6 et 8 sous. Tandis que l'infanterie touchait 6 sous 8 deniers par jour (encore l'infanterie légère ne recevait-elle que 6 sous 4 deniers, de même que les régiments étrangers : allemands, irlandais et liégeois), la cavalerie avait jusqu'à 8 sous 8 deniers. C'est peu, quand on songe que le militaire devait acheter sa viande et ses légumes (le pain seul lui étant fourni, à raison de 2 sous la livre et demie), et prélever sur sa solde « tant pour sa coiffure, tant pour son blanchissage et son tabac, tant pour la chandelle et le balai dans les chambrées; pour le sel de la soupe, pour l'en-

il souffre la faim, la soif, le froid, le chaud ; point de tabac, point de linge blanc ; toujours bon appétit, mais rien à se mettre sous la dent : il souffre *pour la Patrie*, cela suffit à lui faire tout endurer en patience.

Un militaire de l'Armée du Nord écrit, en 1793 : « Qu'importent les ravages de la maladie et des balles... pourvu que la patrie soit sauvée ! » On pourrait



LES SOLDATS DE LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.
(D'après RAFFET.)

faire tout un recueil de ces mots stoïques ou sublimes. Le recueil a, du reste, été commencé. Dans un *Discours sur les plus beaux traits de courage, de bravoure et de patriotisme des soldats de la République*, prononcé à la Société fraternelle de la section des Sans-Culottes, le 7 nivôse de l'an II de la République, le citoyen L.-J. Jauffret nous en cite quelques-uns, que nous nous plaçons à enregistrer.

retien de ses guêtres, chemises, cols, cocardes, bas, souliers et boucles, pour le noir de ses guêtres et de sa giberne, et pour le blanc de sa buffleterie ». Il y arrivait pourtant, puisqu'il rengageait. (Cf. *l'Armée royale en 1789*, par A. DURUY.)

Un blessé, transporté dans la maison de secours et étendu sur son lit de douleur, s'écrie : « *Mes amis, je souffre pour la République, et je suis mieux sur ce lit qu'un tyran sur son trône* ». Un volontaire ayant eu, sous les murs de Dunkerque, un bras emporté par un boulet, s'en console, en pensant qu'il lui en reste « un autre pour la République ». Un brave républicain dit en mourant : « *Je ne puis vivre pour la République; il m'est doux de mourir pour elle* ».

Un Marseillais reçoit un coup mortel; en expirant, il prend la main d'un patriote, qui était à ses côtés et sans armes : « *Embrasse-moi, mon ami, lui dit-il, je te lègue mon fusil, fouille dans mes poches, tu y trouveras des cartouches; venge-moi! venge ton pays!* » Puis il chante un couplet de l'*Hymne de la Liberté*, et rend le dernier soupir en murmurant : *Vive la Nation*¹!

Ce trait d'un sergent des grenadiers de Bressuire, nommé David, mérite d'être signalé. « Cet intrépide soldat reçoit une balle dans son sein; à l'instant même il tire son couteau. — *A quoi bon ce couteau?* lui dit son camarade — *C'est pour arracher de mon sein la balle que les rebelles viennent de m'envoyer: la voici; je me hâte de la leur rendre.* » Il la met dans son fusil et tire sur l'ennemi.

Et cet autre, canonnier au 8^e régiment d'artillerie, nommé Louis Louesdon. Il eut, dans la Vendée, le bras tellement fracassé, qu'il fallut lui couper le poignet. Au moment où il reçoit la blessure, il répond à ses camarades qui volaient à son secours : *Ce n'est rien, mes amis, Vive la République!* Arrivé à l'hôpital, on lui dit que sa blessure ne pourra se guérir, et que, pour lui sauver la vie, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de lui couper le poignet : il présente son bras et souffre, sans dire un mot, l'opération. Lorsqu'elle est finie, il crie de toute la force de ses poumons : *Vive la nation! Vive la République!* Et comme le chirurgien, qui avait ramassé la partie séparée du bras, se préparait à l'emporter : *Où vas-tu?* lui dit-il; *porte ma main à mon canon, et dis de ma part à mes camarades de l'envoyer à ces infâmes brigands.*

Toute la psychologie du volontaire de la Révolution se trouve concrétée dans cette phrase de Stendhal : « En 1794, notre sentiment intérieur était tout entier renfermé dans cette idée : être utile à la patrie. Tout le reste, l'habit, la nourriture, l'avancement, étaient à nos yeux un misérable détail éphémère². »

¹ LOURDE, *Hist. de la Révolution à Marseille et en Provence*, t. III, 96 (n.); cité par J. POLLIO et A. MARCEL, *Le Bataillon du 10 août*, 318.

² PICARD, *Au service de la Nation*, XIX.

A la veille de Jemappes, Malus écrivait à Pache, qu'il ne pouvait rendre la douleur dont il était pénétré, en voyant le dénûment de son administration : il n'avait ni chirurgiens ¹, ni ambulances, et ce service pouvait manquer absolument à la première affaire. Deux semaines après, les médecins et les étudiants qu'annonçait le ministre n'étaient pas arrivés, malades et blessés manquaient des soins nécessaires ; il n'y avait ni argent, ni fournitures, ni instruments de chirurgie ². Que les maladies aient sévi avec intensité, dans les conditions d'hygiène où vivait le militaire sans-culotte, qui songerait à s'en étonner ?

Trois affections ont principalement exercé leurs ravages dans les armées révolutionnaires : la *phthiriasis*, la *gale* et la *syphilis*.

Un volontaire de 92, cantonné dans un village dont les habitants ignorent complètement le français, décrit avec bonne humeur le poêle (la *schtouffe*) où il loge ; il ne manque pas de signaler les hôtes importuns qu'il y trouve installés, mais il paraît assez bien s'en accommoder :

Nous avons deux lits pour cinq, le sort a décidé que je serai dans celui où il y aura trois personnes. Nos lits sont formés de paille, sur laquelle est étendu un drap ³. Par dessus le drap, un lit de plumes en guise de couverture. Ce qui n'est pas très ragoûtant, c'est que tous les détachements ont couché tour à tour dans les mêmes draps. *Il y a aussi les poux*, mais ne parlons pas de cela. Je suis soldat et citoyen, en cette double qualité toute délicatesse m'est défendue. Je coucherai donc tout habillé sauf l'habit ; ainsi je serai plus vite prêt quand il faudra se relever pour les patrouilles ⁴.

Un autre jour, sous la tente, le même se félicite de n'avoir que des poux de tête, les poux de corps lui laissant quelque répit.

A l'armée du Rhin, il en est comme à l'armée du Nord : de temps en temps,

¹ Parmi les chirurgiens, beaucoup firent montre d'une véritable incapacité ; un exemple entre cent : « BERTHELOT, chirurgien-major du 3^e bataillon des Volontaires d'Indre-et-Loire, depuis le 10 octobre 92, donna sa démission le 13 avril 93 ; ce jeune homme s'étant toujours montré insensible aux reproches qu'on lui adressait, un mécontentement universel le força à partir. » PICARD, *op. cit.*, 12-13.

² *Jemappes et la conquête de la Belgique (1792-1793)*, par Arthur CHUQUET, note 2 de la page 163.

³ Arthur CHUQUET, *Jemappes*, 168-9, 175 et *passim*.

⁴ Albert MATHIEZ, *La victoire en l'An II* ; Paris, Alcan, 1916, 87-88 ; cf. G. NOEL, *Au temps des volontaires*, 20.

les soldats n'ont pas de « couvertures », parce qu' « on les a retirées, dit-on, pour les laver, *rapport aux poux*...¹ ».

A l'hôpital de Cologne, les hommes gisent sur des paillasses ou par terre, sans draps, sous de mauvaises couvertures, *pleines de poux*; dans celui de Liège, on prenait ces bestioles « à poignées ».

Non moins que la phthiriasse, la gale trouve un excellent terrain de culture dans les agglomérations où les mesures de propreté ne sont pas rigoureusement observées. Avant qu'on eût découvert l'acare pathogénique, le traitement était purement empirique, et le mal était tenace; l'on estimait alors à un dixième le nombre des militaires éloignés de leur corps pour cause de gale².

Avant la Révolution, la gale était endémique dans certaines contrées. En 1781, le régiment de Rouergue, qui compte près de soixante galeux, doit en loger quarante à ses frais. Quant aux lits qui leur sont destinés, les États, « considérant qu'on ne saurait, sans courir le risque de répandre cette espèce de maladie, assujettir les contribuables à fournir les lits auxdits soldats, ordonne qu'il sera pourvu à cette fourniture par des entrepreneurs avec lesquels on traitera à cet effet³ ».

En Lorraine et en Franche-Comté, au dire d'un médecin militaire⁴, plusieurs habitants ont la gale depuis leur naissance et ont été sur le point de périr, « parce que la gale les avait quittés à plusieurs reprises ». En 1789, le régiment de Berwick donne, sur sa caisse, 468 livres « pour le dépérissement des draps employés pour les soldats galeux, à Quimper⁵ ».

Dans une grande partie de la Basse-Bretagne, cette affection se perpétuait de génération en génération. Les paysans bas-bretons n'avaient point de communication avec d'autres habitants que ceux de leurs villages ou de leurs hameaux. Ils y vivaient isolés, dans des cabanes grossières et malpropres. La guerre les ayant mis en contact avec des armées où ils avaient été eux-mêmes appelés à porter les armes, ils y avaient été traités; et, rentrés dans leurs foyers, ils y

¹ Joliciere, 99.

² BRIOT, *op. cit.*, 371 et s.

³ Arch. d'Ille-et-Vilaine, citées par Ant. DUPUY, *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIII^e siècle*, 225 et 229.

⁴ COLOMBIER, *Médecine militaire ou Traité des maladies, tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés*, t. V (Paris, 1778).

⁵ DUPUY, *loc. cit.*

étaient revenus dans un état de santé dont ils n'avaient jamais joui auparavant, et avec les habitudes d'une hygiène qu'ils n'avaient pas connue jusqu'alors¹.

Il fut un temps où les moyens thérapeutiques dirigés contre cette

*je soussigné, Docteur en médecine, Jureur
auprès de l'Hôpital St, certifie que
le Citoyen Bertrand Jusant, ancien
employé des archives postales, est atteint
de la gale
en son sein, j'ai signé le présent
Certificat.*

*A Paris le 25 Bre 1793 l'an 2^e
de la République Française JMM*

*Visé par nous Commissaires
des Hôpitaux Jureur.*

*Bon à recevoir à la Maison
de Santé.*

*Wagendie
Bertrand Jusant ancien employé dans les Postes*

CERTIFICAT DÉLIVRÉ A UN GALEUX.
(Septembre 1793.)

affection parasitaire étaient loin d'être efficaces. « Quand j'aurai le plaisir de vous embrasser, mandait un lieutenant de l'armée du Rhin à ses parents, je ne sentirai ni la pipe, ni le vin; mais, pour la gale, il ne faut jurer de rien. La mienne n'est pas encore guérie, quoique j'aie fait et que je fasse toujours des

¹ V. l'art. GALE, du Dr FOURNIER, dans le Dict. des Sciences médicales; en 60 vol.

remèdes ¹. » La plupart des militaires qui en étaient atteints se contentaient de se frotter avec de la poudre à canon humectée d'eau, ou mieux, d'alcool; le respectable M. Coste, premier médecin des armées, assurait qu'ils réussissaient le plus souvent à se guérir par ce moyen.

La visite du major avait lieu au moins une fois par mois², ce qui n'empêchait pas la gale d'être commune et de se répandre dans tout un régiment, dans toute une armée³.

Pendant longtemps, on avait soigné les galeux ou les « racheux », comme on les appelait parfois, avec de la décoction de tabac. Boerhaave a vanté le tabac comme antipsorique; le médecin botaniste hollandais Dodoens assure qu'il était fort employé de son temps contre la gale. A leur exemple, Coste se servit de l'infusion vineuse de nicotiane, pour guérir des militaires galeux, confiés à ses soins, à l'hôpital de Calais; mais on n'avait pas tardé à reconnaître que l'infusion de cette plante, et, à plus forte raison, sa décoction irritait la peau, y causait des éruptions, et quelquefois des inflammations vives; les sujets irritables éprouvaient des malaises, des lassitudes, des vomissements, des coliques, qui firent abandonner ce remède trop actif.

Outre les lotions de tabac, on avait recours aux pommades et aux liniments⁴, l'huile ou la graisse servant de véhicule au principe actif de la plante. Dans le courant de l'année 1795, les officiers de santé de l'armée du Rhin et Moselle, ne pouvant se procurer la quantité de suif ou de saindoux nécessaire pour la confection de l'onguent antipsorique, dont on avait reconnu les bons effets à la suite de plusieurs expériences, proposèrent de nouveau la nicotiane bouillie, mais il fallut vite y renoncer, pour éviter de graves accidents.

Ce fut un chirurgien militaire, du nom d'Helmerich, qui imagina le traitement encore suivi dans nos hôpitaux spéciaux. Voici comment le décrit un contemporain de ce praticien :

¹ PICARD, *loc. cit.*

² NOËL, 49.

³ Dans un des catalogues d'autographes de Noël Charavay, en 1916, figurait un dossier de lettres d'un volontaire du 18^e bataillon de la Côte-d'Or, nommé Claude RIBOULOT, qui, étant en Allemagne, fit un séjour à l'hôpital des galeux. En 1793, à l'armée des Pyrénées occidentales, l'un des trois hôpitaux de première ligne, celui de St-Pée-sur-Nivelle, était « destiné tout d'abord, aux galeux ». (*Archives de méd. milit.*, 1891, XVII, 199.)

⁴ Peyrilhe avait recommandé le liniment ammoniacal, comme moyen curatif de la gale; plus tard, on proposa d'y ajouter du camphre.

Ce moyen (celui proposé par Helmerich) consiste à porter le corps dans un bain ordinaire avec un savon liquide appelé savon de Flandres ; à le frictionner ensuite trois ou quatre fois le même jour et les jours suivants, avec une pommade composée de huit parties d'axonge, deux de soufre sublimé, et une de potasse purifiée. Par ce moyen, on guérit communément les gales simples et récentes en trois ou quatre jours ; celles, plus abondantes et plus anciennes, en six ou sept ; et jamais il n'a fallu plus de vingt jours pour guérir les gales chroniques les plus opiniâtres.

Un autre chirurgien-major avait proposé une formule moins compliquée, et

Mettemberg.

ancien Chirurgien-Major
nouveau Procédé chirurgico-médical.
également constaté en France et à
l'Etranger. Chevalier de l'Ordre royal du
Auteur et Distributeur autorisé
de l'Essence anti-psorique, ou Eau de Mettemberg, pour la guérison des Gales récentes
et dégoûtées. 2^e de l'Essence camétique de Mettemberg, à l'usage de la Toilette hygiénique.



Paris, le 2 Décembre 1839
Rue St. Thomas d'Enfer. N. 3
187
Médecin-consultant
des Corps armés. Inventeur d'un
par lotions et par crèmes naturelles,
l'Etranger. Electeur du dip. de la Seine.
Mérite civil de l'Emp. de 1^{re} classe. 80 80
1^{er} du Remède connu sous le nom

En-tête de facture de METTEMBERG, inventeur de la Quintessence antipsorique.

(Collection de l'auteur).

qui avait, de plus, l'avantage d'être moins coûteuse : d'après les calculs de ce praticien, son remède, administré dans un hôpital, ne revenait pas à plus de dix francs pour cent galeux, soit dix sols par individu. Il joignait à l'avantage d'être le moins dispendieux, celui de « guérir promptement, sûrement et d'épargner le linge et les vêtements ». Cette drogue consistait en deux grammes de sulfure de chaux, que le sujet affecté de gale n'avait qu'à tenir dans la paume de la main, en y ajoutant quelques gouttes d'huile d'olives, pour en faire une pommade extemporanée. « Il se frotte les mains avec ce mélange pendant un quart d'heure environ, prescrivait l'inventeur de la mixture, le Dr Pyhorel, et

se met ensuite au lit ou se tient près du feu. On réitère ce moyen deux fois par jour¹. »

Il y avait encore la « quintessence antipsorique de Mettemberg, remède le moins antipsorique et le plus dangereux de tous », dont l'auteur, « se disant chirurgien-major des armées », avait fait la découverte dans un formulaire de *Médecine des pauvres*, et pour laquelle il sollicita du gouvernement, à titre de récompense nationale, la modique somme de 400.000 livres !²

Nous possédons, dans notre collection personnelle³, une curieuse « Annonce d'un remède singulièrement propre à la guérison de la gale et de la gratelle, dans l'espace de huit jours, sans que le malade court (*sic*) le moindre danger d'aucune autre infirmité ou incommodité, soit habituelle, soit accidentelle ». C'était une poudre minérale « d'une odeur agréable », ayant « la vertu de purifier le sang, de faire sortir subitement l'âcreté de toutes les humeurs » ; et, au bout de deux fois vingt-quatre heures, la peau commençait à se dessécher et à devenir propre.

En dépit de toutes ces recettes, la gale n'en continuera pas moins à faire rage dans les armées impériales, quelles qu'aient été les précautions employées, bien qu'on fit marcher séparément les galeux durant les étapes⁴, et qu'on eût établi un peu partout des hôpitaux pour les recevoir⁵.

Un fléau autrement redoutable que la gale⁶, et qui, loin de s'atténuer, n'a fait qu'acquérir un développement bien propre à alarmer tous ceux que préoccupent les problèmes sociaux, la syphilis, pour la désigner par son nom scientifique, a fait dans les armées de la première République, un nombre de victimes qu'il serait vain de vouloir, même approximativement, évaluer.

¹ Jasser avait également donné la formule d'une pommade, composée de soufre, sulfate de zinc, axonge et huile de laurier, dont on a fait grand usage dans les armées prussiennes.

² Art. GALE, du *Dictionnaire de médecine*, en 60 volumes, t. XVII, 223, note 2.

³ Nous avons également un certain nombre de bons de pommade pour galeux, datés de l'époque révolutionnaire.

⁴ MORVAN, *Le Soldat impérial*, II, 297, 305, 309, 319.

⁵ *Recueil général des Lois et Règlements sur le service des Hôpitaux militaires*, par Ch. COURTIN, t. I (1809).

⁶ Nous devons, cependant, reconnaître que la gale offrit parfois des caractères d'une réelle gravité : Larrey rapporte qu'un chirurgien de 1^{re} classe, Joseph Destienne, mourut à Alexandrie, au mois de fructidor an VII, d'une maladie psorique répercutée. (*Archives de médecine et de pharmacie militaires*, t. XII, 1888, 476.)

Lorsque le soldat français est en présence des femmes, il connaît rarement la retenue, et la continence n'est pas une des vertus dont il se targue. « Quand on est au régiment, disait le bouillant trompette Chevillet, les jolies filles, c'est du gibier que l'on aime à chasser; » et le sergent Bourgogne qui, lui aussi, était un franc luron, déclarait sans ambages que, « faire des conquêtes..., tel est le caractère du militaire français : *du combat à l'amour et de l'amour au combat*¹ ». La promiscuité des sexes dans les corps de troupes ne pouvait qu'amener les conséquences trop aisées à prévoir.

En même temps qu'elle publiait, le 23 août 1793, le décret de mise en réquisition de tous les Français pour le service des armées, la Convention avait assigné aux femmes leur rôle : « Elles feront des tentes, des habits et serviront dans les hôpitaux. » Bientôt elles ne s'en contentent plus : mères et épouses, femmes ou maîtresses, toutes s'associent à l'élan qui entraîne le pays entier². Elles excitent à l'envi l'ardeur des volontaires, les encouragent à voler au secours de la patrie. Beaucoup veulent accompagner à la frontière leurs maris ou leurs amants, demandent à partager leurs périls et leurs fatigues.

Le 6 mars 1792, une pétition couverte de 304 signatures de citoyennes, qui sollicitaient le droit de porter les armes, était adressée à l'Assemblée législative ; les requérantes demandaient la permission de se procurer « des piques, des pistolets et des sabres, même des fusils pour celles qui auront la force de s'en servir » ; de s'assembler, « les fêtes et dimanches, au Champ de la Fédération ou autres lieux convenables », pour s'exercer à la manœuvre desdites armes ; de nommer, pour les commander, des « ci-devant garde-françaises », toujours en se conformant aux règlements prescrits « pour le bon ordre et la tranquillité publique ».

Ces bataillons féminins restèrent à l'état de projet ; mais de nombreuses femmes s'enrôlèrent dans les rangs des volontaires : les plus connues sont les deux sœurs

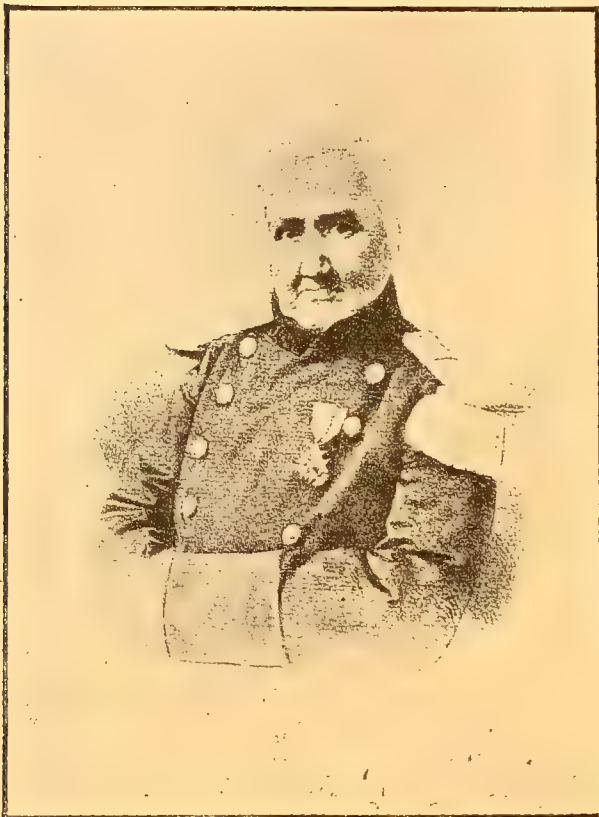
¹ Raoul BRICE, *La femme et les armées de la Révolution et de l'Empire (1792-1815)*, d'après des Mémoires, Correspondances et Documents inédits. Paris, Ambert, s. d.

² Les vieillards, les enfants demandaient à s'enrôler : ceux-là voulant fournir un bataillon de vétérans, dont le moins âgé aurait 60 ans accomplis ; ceux-ci s'échappant de la Pitié, pour aller demander du service à l'Hôtel-de-Ville. (De GONCOURT, *La Société française pendant la Révolution* ; Paris, 1889 ; 59-60.)

Fernig¹ et Angélique Duchemin, veuve Brulon, qui alla finir ses jours aux Invalides, sous le costume d'officier².

Dans la promotion de 1793, on relève les noms de Rose, parfois nommée Alexandrine Barreau³; Rose Bouillon, à qui la Convention accorda une pension

de 300 livres et une autre de 150 pour chacun de ses enfants; Thérèse Figueur, dite *Sans-Gêne*; Reine Chapuy, blonde aux yeux bleus, qui, à 17 ans, s'était engagée dans le 24^e régiment de cavalerie; Reine Chatton⁴, etc.



Angélique DUCHEMIN, veuve BRULON, en costume d'officier.

temps, s'est comportée à Gesco ainsi qu'une véritable héroïne. Blessée de nouveau au siège de Calvi, elle fut admise, le 24 frimaire an VII, à l'hôtel des Invalides. Enfin, en 1822, sur la proposition faite à Louis XVIII par le général Latour-Maubourg, elle reçut le grade de *sous-lieutenant*, et fut décorée, en 1851, sur la proposition du général Randon. »

³ Rose-Liberté Barreau n'était âgée que de 19 ans, lorsqu'elle s'engagea dans la même compagnie que son mari. Son père tomba, frappé mortellement, à ses côtés, et son mari fut blessé près d'elle. (Cf. *Les Femmes soldats pendant la Révolution, in la Révolution française*, n° du 14 juillet 1904, article de F. GERBAUX.)

⁴ Le 15 mars 1793, lors de la levée prescrite par la loi des 21 et 24 février, Reine CHATTON, domestique chez un cultivateur de Melleroy, se présentait sous un vêtement d'homme devant la

¹ M^{lle} Théophile de FERNIG, *Correspondance inédite*, par H. Bouchemme, 1873; *Notice biographique sur les Demoiselles de Fernig, volontaires de 1792*, par le D^r Duhem (Trav. de la Soc. Acad. de Valenciennes, 1876).

² « M^{me} veuve BRULON a servi sept ans et fait sept campagnes (1792 à 1799), dans le régiment devenu la 83^e brigade, en qualité de fusilier, de caporal, de caporal-fourrier et de sergent-major. Elle se distingua, le 5 prairial an II (1794), à l'affaire du fort de Gesco, où elle reçut à la fois un coup de sabre d'un Anglais, et un coup de stylet d'un rebelle corse. Angélique-Marie-Josèphe Duchemin, veuve Brulon, dit un document du

L'une de ces héroïnes, Madeleine Petit-Jean, mérite une mention spéciale. Agée de 48 ans, elle s'était enrôlée « dans la 4^e Compagnie des Canonniers de la Sorbonne, attachée au 72^e Régiment d'Infanterie », à l'exemple de son mari, sapeur dans cette même Compagnie. Dans une demande de secours, que nous avons eue



Alexandrine BARREAT, grenadier au 2^e bataillon du Tarn.
26 Thermidor en II : 13 août 1793.

sous les yeux, la pétitionnaire expose, qu'en allant combattre les « Brigands de la Vendée », elle a été faite prisonnière par ces Scélérats (*sic*) le 7 juin 1793 (vieux style). « Aussitôt qu'elle a eu sa liberté, elle retourna au poste que l'honneur lui désignoit, mais elle fut forcée de l'abandonner... après avoir été blessée très

municipalité du lieu. Elle se faisait inscrire sous le nom de Louis Chatton, au service du citoyen Tarnier, laboureur, mais bientôt reconnue, on manqua de lui faire un mauvais parti. La première effervescence tombée, elle déclara persister dans sa résolution. Le district de Montargis soumit le cas au directoire du département, qui répondit que si Reine Chatton était sincère, on devait l'admettre au nombre des volontaires. (*La Révolution française*, 14 novembre 1905, 440-1.)

grièvement à l'affaire du Château-du-Loir. » Elle réclamait, en conséquence, « la pension que la République accorde aux militaires blessés en deffendant la cause de la Liberté et de l'Égalité ». La citoyenne Petit-Jean présentait, à l'appui de sa demande, un certificat du représentant du peuple Francastel, attestant « qu'elle s'est conduite dans la guerre de la Vendée, en qualité de canonnier, avec la valeur et la bravoure d'un vrai républicain; qu'elle a été prisonnière de guerre et a reçu plusieurs blessures; qu'elle est même très estropiée ». Elle joignait à cette pièce deux certificats de chirurgiens : l'un, de l'officier de santé Vivaise, de La Rochelle, qui reconnaît que la citoyenne a été blessée « d'un coup de pique à la cuisse droite et d'une fracture au pied droit, à la prise de Château-du-Loir »; le deuxième, portant la signature d'un nom bien connu : « Dufouart, chirurgien-major de l'hôpital militaire du Gros-Caillou », constate qu'« elle a eu la partie inférieure et interne de la jambe droite au-dessus de la cheville fortement contuse et déchirée par un coup d'arme à feu et que, de cette blessure presque cicatrisée, il lui est resté une gêne et une difficulté dans les mouvemens de toute l'extrémité ».

Le général en chef de l'Armée de l'Ouest certifie véritables tous les faits énoncés ci-dessus. Cette brave citoyenne, n'ayant pas perdu l'usage de la jambe, ne pouvait jouir de la pension de 600 livres; mais celle de vingt sous par jour étant aussi trop modique, on proposait aux citoyens commissaires de laisser au Comité des pensions de la Convention nationale le soin de régler la pension de cette intrépide citoyenne.

Bientôt l'affluence des femmes fut telle dans les armées, que les Pouvoirs publics s'émurent. « La quantité de femmes est effrayante, mande l'agent Defrenne à Bouchotte, Ministre de la Guerre. Ce sont autant de bouches infiniment coûteuses à la République et nos soldats finiront par n'être plus bons à rien. »

Carnot se plaint, à son tour, « que les casernes et les cantonnements sont engorgés de femmes... Elles énervent les troupes et détruisent, par les maladies qu'elles y apportent, dix fois plus de monde que le feu des ennemis¹ ».

Un autre représentant, Delacroix, leur reprochait de consommer beaucoup

¹ En 1791, les autorités militaires avaient ordre de faire conduire dans les dépôts de mendicité les filles et femmes arrêtées par discipline militaire... Par décret rendu le 24 frimaire an II (14 déc. 1793), la Convention tolérait qu'un *quantum* déterminé de femmes suivît les armées à une distance plus ou moins proche; ce qu'elle refusait, c'est que les armées en fourmillassent (*sic*). (*L'Armée et la police des mœurs*, par Louis FIAUX; Paris, Alcan, 1917, 33.)

Comp^{te} de Canonnière attachée au
- 72^e Régiment d'Infanterie

Le Capitaine de la dite Compagnie
Certifie que la M^{lle} Petit Jean à l'origine
dans la susdite Compagnie en qualité de
Canonnière et s'y est comportée en
Garde Républicaine, depuis le 8 Mars
dernier, jusqu'en sept Juin suivant époque
à laquelle elle a été faite Prisonnière de
guerre par les Rebelles de la Vendée
au fort de l'Annois de M^{lle} Jeanne
de la République une et indivisible

Contre Boucher
Lieutenant
Finck
Sergent major
honore
Loux

et d'occuper une quantité de chariots destinés à porter les bagages et les provisions; « le troupeau des femmes, au dire du député Poultier, chargé de présenter un rapport à la Convention sur la question, rendait les marches et les retraites pénibles et dangereuses; elles étaient la source de querelles sans fin; elles semaient la terreur dans les camps. »

Certains chefs de corps étaient particulièrement visés. « Dumouriez trainait à sa suite des maitresses, des comédiennes et son quartier avait beaucoup de ressemblance avec le harem d'un vizir. » Cette contagion avait gagné les officiers et les soldats; le général eût été mal venu d'empêcher ce qu'il pratiquait lui-même.

A toutes les observations que font les généraux, les volontaires répondent que la loi prescrit de loger les femmes des soldats mariés; et tous se prétendent, pour la circonstance, unis par des liens légitimes à leur compagne du moment. L'Assemblée prend alors une décision énergique : toutes les femmes inutiles au service des armées seront renvoyées dans les huit jours; on ne gardera, dans chaque bataillon, que quatre blanchisseuses, munies d'une lettre du chef de corps, visée par le commissaire des guerres et portant une marque distinctive, et les vivandières préposées à la vente des vins et boissons. Les vagemestres et les voituriers ne recevront plus sur leurs voitures que les femmes dûment mandatées.

Mais ce fut à qui éluderait les prescriptions de l'autorité¹. Les bataillons comptèrent bientôt presque autant de filles que de soldats; il y avait même des endroits où celles-là étaient en nombre supérieur à l'effectif : dans les casernes de Douai, on comptait près de trois mille femmes, pour une garnison réduite à trois cent cinquante soldats²! C'est à ce propos que Carnot réclamait une loi « très forte et très menaçante » : « Débarrassez-nous des catins qui suivent l'armée, s'exclamait-il dans un langage dépouillé de circonlocutions; débarrassez-nous des catins et tout ira bien³. »

¹ « Un soldat, lâche ou fripon, gagne exprès la gale ou la vérole, il va à l'hôpital. Sortant au bout d'un mois, il demande une route pour rejoindre son corps; si le commissaire des guerres l'ignore (et c'est presque toujours ce qui arrive), le soldat déclare que son corps est à l'armée des Alpes, tandis qu'il sait bien qu'il doit le trouver aux Pyrénées. Alors, le voilà décidément dispensé de servir, voyageant avec l'étape et 3 sols par lieue toute la campagne sans jamais rejoindre son corps. » Rapport de Dubois-Crancé (P. BLIARD, *loc. cit.*).

² BRICE, MATHIEZ, etc.

³ Arthur CHUQUET, *La trahison de Dumouriez*, 54.

Il n'y avait cependant pas que des *catins*, il y eut aussi des épouses bonnes et braves, qui firent vaillamment leur devoir : telle Rose Bouillon qui, au combat de Limbach, voyant son mari tomber à ses côtés, frappé de trois coups de feu,



Bonneville del. et sculp.

Le Général DESAIX.

n'en continua pas moins son métier de soldat, et à tirer sur l'ennemi jusqu'au moment où le bataillon se retira¹. Mais c'était l'exception.

Tous les généraux de cette époque n'étaient pas vertueux comme Hoche, qui mena, au moins pendant un temps, une vie austèrement républicaine ; ou comme

¹ BONNEVILLE de MARSANGY, *Journal d'un volontaire de 1791* ; cf. Etienne JOLICLERC, *op. cit.*, 77.

Pichegru, qui enjoignait aux commandants d'armée de donner eux-mêmes l'exemple aux soldats placés sous leurs ordres¹. La plupart prenaient plutôt modèle sur Marceau qui, au retour de la Vendée, soupait à Paris, au Bois, en compagnie d'une demi-douzaine de dames aux mœurs légères²; sur Rossignol, qui se faisait accompagner d'une femme déguisée en aide de camp; ou sur Desaix, qui s'était lié à Strasbourg avec la femme d'un capitaine, dont il eut une fille, et qui, plus tard, confiait à son ami Larrey, qu'il souffrait encore des restes cuisants d'une gonorrhée mal guérie³.

On sait que gonorrhée et syphilis étaient alors confondues et que ces deux affections, pourtant si dissemblables, étaient soumises à un traitement uniforme, lequel consistait le plus souvent en une ou deux saignées, mais en outre dans l'usage de bains, purgatifs, frictions mercurielles⁴, liqueur de Van Swieten, ou pilules du chirurgien Belloste⁵. Lorsque les symptômes ne cédaient pas à ces moyens, on recourait aux opiatés et aux bols de térébenthine, baume de copahu, etc.

Rares étaient les médecins assez clairvoyants déjà pour établir une distinction entre les deux virus. Astruc avait entrevu leur dualisme, mais Hunter et Swediaur le niaient. Ricord sera, du reste, longtemps de la même opinion que ces derniers. Avant Ricord, cependant, nombre de praticiens avaient montré les caractères distinctifs des deux maladies : tous leurs arguments ont été longuement exposés dans l'ouvrage de Briot⁶, qui avait eu, lui-même, à soigner pas mal de vénériens dans différents hôpitaux, tant en France qu'en Allemagne et en Italie, et qui avait constamment veillé à séparer les sujets atteints de l'une ou l'autre des

¹ Dans une lettre, écrite par Pichegru au général de division Balland, le 20 floréal an II, le futur conquérant de la Hollande fait les recommandations suivantes à son subordonné : « Tu dois arriver dans cette place sans femme, la loi le défend. Tu dois y mener une vie exemplaire sous tous les rapports, etc. » Catalogue d'autographes N. CHARAVAY.

² *Mémoires du général Sarrazin* ; Bruxelles, s. d., 27.

³ *Chron. méd.*, 1907, 600-1 : cf. Supplément du *Figaro*, 28 juillet et 4 août 1906 ; *Revue bleue*, 26 octobre 1907 : *Desaix en Italie*, par Arthur CHUQUET.

⁴ Il y avait, dès cette époque, des médecins qui prétendaient guérir la syphilis par le traitement végétal *sans mercure*, comme le « citoyen » qui adressait au Comité de salut public pétition sur pétition, à l'effet d'être autorisé à appliquer sa médication aux défenseurs de la patrie, et signait MIRRIÉ, médecin de Paris, septuagénaire et valétudinaire, un des plus anciens officiers de santé des Armées et des Hôpitaux.

⁵ Sur BELLOSTE, v. la *France médicale*, du 10 décembre 1905.

⁶ *Histoire de l'Art et des Progrès de la Chirurgie militaire en France, pendant les guerres de la Révolution*, 338 et suiv.

deux affections. D'ailleurs, parmi les chirurgiens militaires, il en était qui n'ignoraient pas les divers modes de contagion des affections vénériennes. « Une multitude de faits, écrit le citoyen Dufau¹, médecin à Mont-de-Marsan, en l'an III, attestent que la gale, les maladies vénériennes, la lèpre, etc., passent des sujets infectés à des sujets sains, par le contact plus ou moins immédiat ou par le commerce des sexes. »

Nos aïeux n'ignoraient pas davantage l'infection par l'allaitement et la syphilis professionnelle ; mais il était alors de croyance commune, que la syphilis engendre surtout, chez les descendants, le rachitisme et les écrouelles.

Nos devanciers paraissent également avoir pressenti la syphilis héréditaire tardive² : il est d'autant plus singulier qu'ils aient si longtemps regardé comme identiques le virus de la gonorrhée et celui de la vérole. C'est pourquoi, dans l'histoire des opinions médicales relatives aux maladies cypridiennes, il eût été injuste de ne pas rendre hommage à ceux qui, en avance sur leurs contemporains, ont, les premiers, reconnu le dualisme des affections que nous venons de spécifier.



Stanislas Mitié, inventeur d'un remède contre la gale.

¹ *Vues nouvelles sur la médecine pratique*, etc., 93 (Mont-de-Marsan, an III).

² *La gale et les maladies vénériennes dans les armées de la Révolution et de l'Empire*, par M. le Dr SPICK, médecin-major de 2^e classe à l'École du service de santé militaire de Lyon. (*Annales de dermatologie et de syphiligraphie*, 4^e série, t. IX (1908), 593-608.)

CHAPITRE XXIII

LE SERVICE DE SANTÉ SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE HOPITAUX SÉDENTAIRES ET HOPITAUX AMBULANTS

Au début de l'ère révolutionnaire, le service médical dans les armées actives n'était pas encore approprié aux besoins qu'une situation nouvelle avait fait naître. Sans doute, on avait eu à pourvoir aux cas de guerre, qui, fréquemment, s'étaient présentés dans les derniers temps de la monarchie. Un personnel, alors suffisant, s'occupait, pendant la paix, dans les hôpitaux militaires, et se tenait prêt, quand les hostilités étaient déclarées, à exercer son ministère en campagne ; mais, les armes déposées, la plupart des médecins reprenaient leur poste antérieur, ou rentraient dans la vie civile ; ce n'est que plus tard qu'on verra le service de santé devenir permanent et acquérir graduellement la stabilité qui en fait aujourd'hui un des rouages les plus essentiels d'une société organisée.

C'est l'honneur des assemblées républicaines d'avoir édicté une série de décrets qui portent la marque de l'esprit humanitaire de l'époque où ils furent promulgués. On peut dire que la première République a reconnu au militaire, surtout au militaire blessé, une personnalité plus haute. Elle attachait d'autant plus de prix à sa conservation, qu'il était, désormais, non plus un sujet du roi, mais un citoyen appelé par la loi à la défense de la patrie et de la liberté. Certes, la sollicitude royale avait intérêt à s'exercer envers ceux dont elle appréciait, à son prix, les services ; mais les secours charitables que le monarque prescrivait d'administrer à ses zélés défenseurs, étaient limités aux ressources dont il disposait.

Quand l'État eut la charge de ces mêmes soins, il comprit plus libéralement son rôle. « La République, est-il proclamé dans une instruction de l'an III, ne veut rien épargner pour le rétablissement de ses défenseurs, mais elle entend que toutes les dépenses qu'elle y destine, tournent véritablement à leur avantage : elle condamne également la parcimonie et la déprédation. »

Comme première conséquence du principe établi par la République, le service de santé doit être « composé des hommes les plus éclairés et les plus dignes de confiance que le pays puisse fournir; l'État ne peut faire moins pour les soldats en santé ou en maladie, que pour l'ouvrier, l'indigent ou le prisonnier à qui, par d'habiles et libérales combinaisons, il assure les soins des praticiens les plus distingués de nos cités¹ ».



VIGNETTE DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

(Extrait de l'ouvrage de A. BOPPE et R. BONNET, *infra cit.*)

Dès le principe, la Révolution modifie du tout au tout la situation de l'officier de santé : celui-ci devient « partie intégrante de l'armée » ; mais, par une inconséquence dont on pourrait relever de trop nombreux exemples, cet officier de santé, qu'on a déclaré assimilé à un officier des troupes actives, tant sous le rapport de la hiérarchie que du traitement, se voit presque toujours refuser les avantages accordés à ce dernier.

¹ L. J. BEGIN, *op. cit.*, 89-90.

En dépit de cette injustice, le recrutement des officiers de santé fut relativement aisé, même en un temps où ce service était en pleine désorganisation; outre que les hôpitaux militaires étaient en grande partie détruits, et leur personnel licencié, les hôpitaux régimentaires n'avaient pu être établis complètement : c'est dans ces circonstances critiques qu'il fallut improviser, presque de toutes pièces, une organisation sanitaire qui s'y adaptât.

Et d'abord, le nombre des officiers de santé qui n'atteignait pas 200, exactement 170 en 1788, s'élevait, quatre ans plus tard, à 1.400; par suite des épidémies et des fatigues du service, ce nombre se réduisit; mais on fit appel à de nouveaux concours et, dans les premiers mois de 1793, on ne comptait pas moins de 2.570 médecins ou chirurgiens militaires. Près de 4.000 sont inscrits sur les cadres, dans les six derniers mois de cette même année et, au commencement de 1794, ils sont 8.000. Vers la fin de 94, on arrive au chiffre imposant de 9 à 10.000, c'est-à-dire « au delà de toute proportion avec les besoins »¹.

On comprend que, dans ces conditions, le corps de santé ait laissé quelque peu à désirer, sous le rapport de la valeur professionnelle, pendant la période que nous essayons de faire revivre. « Mais aussi, pourquoi, s'écrie un historiographe « de l'état et des progrès de la chirurgie militaire en France pendant les guerres de la Révolution² », pourquoi, dans ces temps où l'on avait si besoin de gens instruits dans l'art de guérir, brisait-on en France, d'une main impie et homicide, les autels consacrés au culte de la médecine? Pourquoi dispersait-on les membres de cette société savante qui, par d'intéressants travaux, a si rapidement perfectionné plusieurs branches de la médecine? Pourquoi dissolvait-on cette illustre Académie, à laquelle la chirurgie française doit son éclat et sa gloire?... Était-ce le moment où l'humanité réclamait le plus impérieusement les secours d'un art conservateur, qu'il fallait choisir pour renverser tous les établissements qui lui étaient le plus directement consacrés? » Si cette diatribe comporte sa part de vérité, il serait injuste d'en induire, que la Révolution avait systématiquement résolu de se priver du concours des anciens membres de l'Académie de chirurgie ou de la Société de médecine; mais il est certain que le recrutement ne fut pas toujours pratiqué avec discernement; ce qui se comprend, quand on songe que tous les officiers de santé, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de quarante, étaient soumis à la réqui-

¹ Rapport de FAUVEL, au Conseil des Cinq-Cents (12 brumaire an VI).

² BRIOT, Histoire... de la chirurgie militaire, etc. (A Besançon, 1817).

à Paris le 23 avril 1793, 11^e de la dép

Le Conseil de Santé
au Citoyen Bouchotte, ministre de la guerre.
Citoyen ministre,

Le Vœu des Commissaires de la Convention
est conforme à l'intérêt des malades et au
besoin urgent de pourvoir aux soins qui leur
sont dûs. C'est de réunir l'hôpital de Gravelines
à l'administration générale.

Nous vous prions instamment, Citoyen
ministre, de vouloir bien donner les ordres les
plus pressants pour cette réunion. Nous
n'insisterons pas d'avantage sur la nécessité;
la perspective des dangers aux quels le moindre
retard exposerait les malades, suffit pour
l'établir.

Les membres du Conseil de Santé
Maubourg Pelletan - Coste
Bayer Pignat Delacour
Drouin
Perrin

LETRE DES MEMBRES DU CONSEIL DE SANTÉ AU MINISTRE DE LA GUERRE (1793).

sition du ministre de la guerre et devaient lui adresser, dans les quinze jours de la publication du décret, des attestations relatives à leur individualité, à leurs titres scientifiques et à la durée de leur temps d'étude ou de pratique.

Il suffisait que le candidat justifiât d'une année d'étude au moins; les officiers de santé, servant comme volontaires dans les armées, pouvaient être admis dans les hôpitaux militaires, s'ils en étaient jugés dignes par le Conseil de santé¹. C'était, évidemment, une garantie; de même que les examens institués par un décret de ventôse an II : présentation de trois mémoires sur des questions arrêtées par le Conseil de santé, et rédigées sous la surveillance des municipalités et des sociétés populaires; exercices pratiques, sous les yeux des gens de l'art; mais, en présence des besoins de plus en plus croissants, que de facilités et d'indulgence pour les candidats!

Sans doute faisait-on montre de quelque rigueur dans leur choix : afin d'empêcher les sujets incapables d'occuper des fonctions où ils se seraient montrés inférieurs à leur tâche, le ministre ne délivrait des commissions que sur la présentation du Conseil de santé et après exhibition d'un certificat de civisme, lequel n'était accordé, par les sections de Paris, qu'à ceux qui étaient déjà munis de la commission ministérielle; mais, en dépit de ces mesures, que de jeunes gens inexpérimentés et inhabiles qui, après des réponses à des questions élémentaires, étaient commissionnés sous-aides! Leur instruction était à peine ébauchée, elle paraissait suffisante pour la circonstance; quelques-uns, d'ailleurs, entraînés par une vocation décidée, ou animés d'un zèle soutenu par le travail, ne se montrèrent pas trop indignes de la faveur dont on les avait gratifiés.

Leur jeunesse les rendait, par ailleurs, plus empressés que leurs aînés à porter secours à ceux que la malchance des combats rendait leurs tributaires. « Aller au devant des blessés, les chercher sur le champ de bataille, se dépouiller de ses vêtements pour les en couvrir, se priver de ce qu'on avait de nourriture pour le leur donner libéralement; puis, les panser, les faire porter ou les porter quelquefois soi-même aux ambulances et les éloigner du danger, étaient le propre des jeunes chirurgiens qui, souvent, atteints eux-mêmes par le feu de l'ennemi, dans ces exercices et dans ces actes d'une ardeur patriotique, y trouvaient la mort, ou prenaient place comme blessés à côté des guerriers dont ils étaient venus protéger la retraite. Le même empressement, les mêmes soins se renouvelaient aux

¹ BEGIN, 106.

ambulances, dans les hôpitaux de lignes avancées, partout où les *braves* se rencontraient ¹. »

Lorsqu'elle avait réorganisé les hôpitaux militaires, la Convention avait

Arrêté au Conseil de Santé le 16 -
Brumaire, de l'An 2.^e de la République
une et indivisible

Les Membres du Conseil de Santé

ego. 1. *Tassier* *De la Roche*
Magnan *Parmenius* *Ant. Dubois*
Bayer
Deurteville
Brion

SIGNATURES AUTOGRAPHES DES MEMBRES DU CONSEIL DE SANTÉ (An II de la République).

maintenu l'ancienne division en : hôpitaux d'instruction ; hôpitaux fixes ou collectifs ; hôpitaux ambulants, sédentaires et spéciaux, à la suite des armées ; hôpitaux d'eaux minérales ².

¹ GAMA, *op. cit.*, 271-2.

² On consumma les eaux minérales à domicile dès le règne de Louis XIV ; souverains et

Barèges posséda de bonne heure un hôpital de cette nature. Sous l'ancien régime, celui-ci ne comportait que 60 lits; l'auteur¹ d'un projet de réédification de cet établissement, au début de l'ère révolutionnaire, se faisait fort d'arriver à y faire traiter 4.200 blessés par jour, de manière à ce qu'au bout de la saison, 8.000 hommes fussent soulagés; mais il fallait, à cet effet, dépenser de 8 à 900.000 livres, rien qu'en constructions provisoires et en acquisitions pour préparer les constructions définitives.

Les considérations dont l'auteur accompagnait son projet valent d'être sauvées de l'oubli²: elles portent bien l'empreinte de l'époque où elles furent formulées.

Quoique l'ancien gouvernement ait plus fait pour Barèges que pour toutes les eaux des Pyrénées ensemble, il n'y a rien qui ne se ressente de sa nonchalance et de sa corruption. Qu'il ait à peine compté avec ses soldats, c'est tout simple. A l'air dont les nobles se glorifioient du sang qu'ils avaient versé dans les combats, ils sembloient croire qu'il n'y avoit qu'eux qui en eussent et qu'on versoit de l'eau quand on répandoit celui du plébéien. Mais que les rhumatismes des courtisanes, les vapeurs des grandes dames, les indigestions des prélats n'aient pas ému les entrailles de la cour; que leurs maux, comptés alors au nombre des calamités publiques, n'aient pas suscité de somptueux établissements, provoqué une scrupuleuse recherche des sources, excité le zèle des gens de l'art à effectuer le meilleur aménagement des eaux, c'est assurément ce qui seroit le plus difficile à concevoir, si l'on ne savoit que les lieux où les sources sont situées paroissent tellement effroyables à des ministres de toilette, et à d'anciens généraux de la plaine des Sablons, qu'à peine on s'y croyoit en sûreté durant deux mois, contre les lavanges du printemps et les neiges de

grands seigneurs se faisaient « voiturier » les eaux dans leurs palais ou leurs châteaux; pour les militaires, il ne fut guère question qu'au siècle suivant, de substituer aux eaux minérales naturelles l'usage des artificielles, mais ce ne fut qu'un projet; on continuait à envoyer les soldats qui en étaient justiciables aux stations thermales, notamment à Bourbonne, Barèges, St-Amand (Nord). Un auteur contemporain estime à peu près à 1.500 le nombre des soldats qui se rendaient tous les ans à ces eaux: 800 pour Bourbonne, 700 pour Barèges et St-Amand. (Cf. l'ouvrage de COSTE, *Du service des hôpitaux militaires*, 444 et suiv.; et *Recueil général des Lois, Réglemens, Décisions et Circulaires sur le service des Hôpitaux militaires*, par Ch. COURTIN, tome premier (Paris, 1809).

¹ Celui-ci, nommé LOMET, confesse, dans la Préface de son ouvrage, qu'il a eu pour collaborateur le célèbre RAMOND, le « pyrénéiste » bien connu; en réalité, c'est Ramond qui a dû fournir tous les matériaux de l'œuvre, que l'auteur n'a eu que la peine de traduire en langage révolutionnaire, et de signer.

² *Mémoire sur les Eaux minérales et les Etablissements Thermaux des Pyrénées*, comprenant, etc. Publié par ordre du Comité de Salut public. A. Paris, chez Vatar, imprimeur du Comité du Salut Public, an III de la République Française (Bibl. Nat., Te 163 1357).

l'automne, et qu'on auroit ri du faiseur de projets qui auroit proposé des établissemens d'éclat dans ce lieu de passage:

Autour d'un « monument consacré à l'humanité souffrante », expose ensuite le réformateur, on ne saurait trop multiplier les agréments de toute espèce.

... Que les Orientaux sont plus habiles que nous dans l'art salutaire de charmer les sens du malade ! Et que gagne notre triste médecine à n'avoir ni fleurs, ni musique, ni parfums ? Il faut une promenade, un jardin au nouvel hôpital : le voilà trouvé... Il faut que l'on apporte de la montagne les viornes, le sorbier des oiseaux, ces chevrefeuilles si variés, le rosier des Alpes, sans épines comme la vertu !... Il faut que le défenseur de la Patrie la reconnoisse partout à ses tendres soins, et repose ses membres endoloris sous des ombrages plus rians que ceux où nos oppresseurs alloient se délasser du soin de faire la misère du peuple...

L'heure est venue où la République doit créer des établissemens thermaux, partout où elle en reconnaitra l'utilité.

Quelque part que l'on aille en France, il semble être encore au milieu de ces natures scythiques qui ne se baignèrent jamais. La médecine, en consacrant l'usage d'un petit nombre de sources, leur a laissé tout le dégoûtant d'un remède. Ce sont partout des cloaques obscurs, malpropres, infects, administrés par l'ignorance et régis par la cupidité ; ce sont des bains loués par des particuliers, qui n'ont pas pu sortir des étroites combinaisons de la parcimonie ; ce sont des bains communaux affermés par des cantons, où tout le monde est prêt à partager les produits et personne à faire les avances ; ce sont des fermiers de passage dont l'intérêt actuel est de dégrader, et des surveillans qui n'ont point intérêt à conserver. Une misérable contribution, qui n'est à charge qu'aux indigens, ouvre la porte d'un bain que n'ouvrent ni les ulcères du pauvre, ni les sollicitations d'une malheureuse famille qui apporte son chef impotent... O ma patrie ! tu ne le souffriras plus. Ce que la terre accorde sans travail sera distribué sans salaire ; et l'Etat fera payer à l'Etat ce qu'il ajoutera pour sa gloire aux bienfaits de la nature.

L'auteur propose donc, d'élever une sorte de monument votif, « un édifice simple, mais gracieux et solide », qu'on placerait « hors de l'enceinte des établissemens thermaux, sur une éminence où, vu de partout, il serait le but de l'espérance et des vœux. Le sentier qui s'y élèveroit indiqueroit, par un peu de raideur, la force qu'a acquis le blessé qui y porte son offrande. Il seroit conduit solennellement au monument par les officiers de santé, qui viendroient y rendre un défenseur à la patrie ; et les officiers municipaux, environnés de militaires armés, recevraient en son nom ce soldat de la liberté, sauvé des coups mal assurés de ses ennemis ».

CHIRURGIENS ET BLESSÉS, PENDANT LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(1793)



Bosio, peintre.

A la prise d'Arden, un carabinier blessé était étendu près d'un Autrichien. Un chirurgien arrive : « Accourez, mon ami, dit le carabinier; il y a longtemps que je vous attends! Ce n'est pas à moi, ajoute le brave Français, que vos premiers soins sont dus, en voici un autre blessé plus grèvement que moi, c'est un Autrichien. » (7 juin 1793.)

Sur le fronton du temple, on lirait cette inscription : A la Patrie secourable ; au fronton extérieur, seroient gravés les noms des principaux combats qui ont décidé les succès de nos troupes victorieuses ; au dedans, les honorables béquilles seroient suspendues à des rubans tricolores : on y inscrirait le nom et la patrie de celui qu'elles ont supporté et l'action où il a reçu sa blessure ; il seroit ensuite rendu à ses compagnons d'armes, qui le reconduiroient en triomphe. On fermeroit le temple à la paix, comme celui de Janus : il ne recevrait plus d'offrandes après celles des guerriers qui auront terminé la guerre de la liberté contre la tyrannie... Quel monument de la piété publique et quel spectacle pour la postérité !

Quel dommage, en vérité, ajouterons-nous, qu'un pareil monument n'ait pu être édifié ; mais combien s'atténuent nos regrets, à la pensée que nous y aurions peut-être perdu un pareil chef-d'œuvre de littérature déclamatoire !...

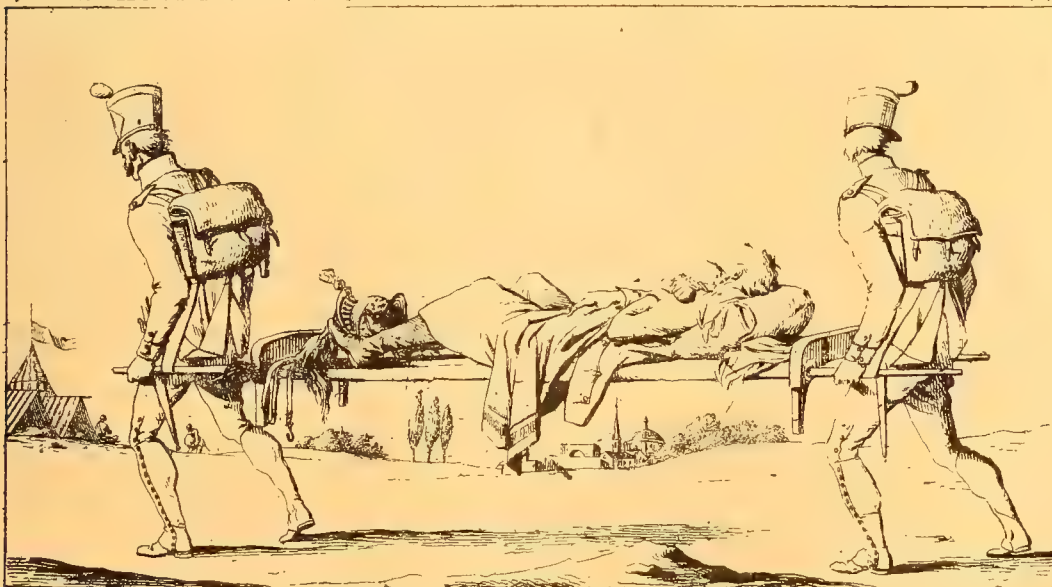
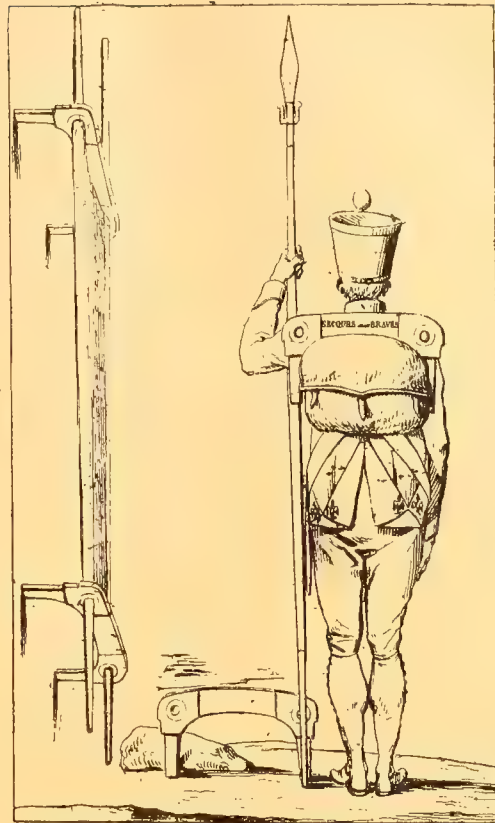
Si les hôpitaux des stations thermales ne reçurent pas même un commencement d'exécution, par contre, dès l'envahissement des frontières par la première coalition, l'Assemblée législative avait décrété l'établissement d'*hôpitaux sédentaires* et d'*hôpitaux ambulants*, dont le service n'était plus donné à l'entreprise, mais mis en régie au compte de l'Etat. Quant aux hôpitaux d'instruction, ils étaient conservés dans les villes où ils avaient été fondés : Lille, Metz, Strasbourg et Toulon.

Aux armées, la direction des établissements sanitaires fut dévolue aux officiers de santé en chef, ainsi que la police de leur personnel. Un corps d'infirmiers devait être organisé, ceux-ci partagés en deux classes et sévèrement choisis ¹.

Il n'y avait alors, tenant la place d'infirmiers, que d'anciens soldats, la plupart infirmes eux-mêmes, mais encore actifs, et remplissant plus ou moins consciencieusement leur office ; ce n'est qu'à l'entrée de la campagne de l'an VII, que sera formée, par l'initiative du chirurgien Percy, une compagnie de « cent vingt infirmiers, bien habillés, pris parmi les soldats de bonne volonté ». Mais à la paix, ce corps fut dispersé, et Percy ne parvint à le rétablir, encore transitoirement, qu'au moment où s'ouvrit l'expédition d'Espagne.

Percy avait imaginé, pour ces modestes auxiliaires, un uniforme qui ne devait pas manquer de pittoresque : « un habit court, de drap brun, petits revers, collet et parements rouges, boutons jaunes et demi-sphériques, gilet rouge, grand pantalon brun avec des bandes rouges sur les côtés, chapeau rond retroussé par devant, bordé d'un galon de laine jaune, et à plumets de couleurs distinctives,

¹ *Le Corps de santé militaire en France*, par le D^r BRICE et le Capitaine BOTTET, Paris et Nancy, 1907.



COSTUME ET ÉQUIPEMENT DES INFIRMIERS.
(D'après le projet de PERCY.)

bonnet de police, casaque pour le service, baudrier blanc avec un sabre à poignée de cuivre¹. » A mesure qu'on les équipait, ces infirmiers étaient mis en activité, et bientôt le service, jusqu'alors négligé, s'améliorait; mais, sous la Révolution, l'organisation de ce corps était encore loin d'être constituée.

Aux officiers de santé se mêlèrent parfois des personnes absolument étrangères à notre art, notamment beaucoup de séminaristes ayant complété leurs cours de latinité, et déçus de leurs espérances de revêtir le sacerdoce. Certains d'entre eux embrassèrent l'état militaire, pour lequel ils ne se sentaient qu'une vocation assez atténuée; mais l'étude d'une science se rattachant à des sentiments de bienfaisance et de philanthropie, les changeait à peine de leurs habitudes premières.

La chirurgie militaire comptait alors nombre d'hommes, dont quelques-uns fort distingués, qui avaient été dans les ordres, et même avaient reçu la prêtrise.

Au début de la Révolution surtout, comme il n'y avait guère, pour tous ceux qui étaient en état de porter les armes, de sécurité qu'aux armées², ou dans les établissements qui en dépendaient, et que passait pour suspect quiconque abandonnait sa résidence habituelle, on comprend que les hôpitaux aient servi d'asile providentiel à ces « embusqués » d'une autre époque³. Mais, pour échapper à un danger, souvent ils tombaient dans un pire.

Les hôpitaux, tant sédentaires qu'ambulants, tous les lieux, en un mot, où l'on recevait des troupes ou des « apparences de troupes » en état de maladie, n'étaient, pour ainsi parler, que des « sépultures vivantes ». Les épidémies qui y régnaient moissonnaient aussi bien les vieux praticiens qui, grâce à l'accoutumance, avaient longtemps résisté aux atteintes du fléau, que les jeunes chirurgiens, moins acclimatés, qui lui fournissaient une proie plus facile. Les hôpitaux, qui regorgeaient déjà de malades, devaient encore ouvrir leurs portes aux blessés, qui

¹ Art. *Infirmiers*, du Dict. en 60 (PERCY et LAURENT).

² « Pendant cette crise, la meilleure sauvegarde d'une famille était la présence d'un de ses membres aux armées. Le jeune étudiant en théologie assurait la sécurité de ses parents, en s'engageant comme volontaire. Réfugié, pendant la Terreur, sous le drapeau français, où du moins il ne risquait de périr que de misère ou par les mains de l'étranger, il se consolait des maux de la France en combattant pour elle. » *Souvenirs militaires d'un jeune abbé, soldat de la République* (1793-1801); publiés par le baron ERNOUF. Avant-Propos (Paris, 1881).

³ Il y eut, en effet, des « embusqués » sous la Révolution, comme pendant cette guerre. (V. *La Guerre et le Passé*, par André FRIBOURG (Paris, 1916), 47 et s.; cf. Ch. L. CHASSIN, *L'Armée et la Révolution*; Paris, 1867, 222-3; Albert MATHIEZ, *La victoire en l'an II*, 125 et s.; *Chron. méd.*, 1^{er} décembre 1917, p. 374.)

refluaient des champs de bataille, ou des places-frontières qui soutenaient des sièges. En dépit de cet encombrement, et de ces mauvaises conditions de salubrité, le personnel sanitaire rivalisa de zèle et de dévouement, aussi prompt à porter les secours de son art à qui les réclamait, que les combattants à s'élancer contre l'ennemi. Mais avec quelle insuffisance de moyens le chirurgien dut remplir le rôle qui lui était assigné, et combien de fois il eut à suppléer, par son ingéniosité, aux ressources qui lui faisaient défaut !

Manquant souvent des objets les plus indispensables, le chirurgien militaire savait, sur le champ de bataille, changer en moyens de guérison tout ce qui se présentait à lui : il avait bientôt converti le premier morceau de linge qui tombait sous sa main en charpie, en bandes, en compresses ; un simple bistouri lui servait à faire toute espèce d'incision et presque d'opération. L'indicateur lui suffisait pour découvrir, quelquefois pour extraire les balles, les esquilles, les portions d'armes, de vêtements et autres corps étrangers. La pince à pansement remplaçait exclusivement celui-ci, lorsque le cas l'exigeait. Le pouce d'un aide intelligent tenait lieu de garrot ou de tourniquet. Le doigt appliqué sur un vaisseau qui fournissait une hémorragie la suspendait, jusqu'à ce que le chirurgien lui eût opposé une sûre barrière au moyen d'un fil. De simples bandes, artistement disposées et placées, remplissaient quelquefois plusieurs indications en même temps... A défaut de charpie et de linge, il (le chirurgien) se servait de mousse, d'herbes, de feuilles ; à défaut de viande ordinaire, il employait celle du cheval pour faire du bouillon, qu'à défaut de sel, il salait avec la poudre à canon...¹

Nous avons montré, dans le précédent chapitre, que l'alimentation du soldat, sous la première République, laissait fort à désirer. Un « témoin oculaire » dénonçait à la tribune de la Convention, au mois de novembre 1792, entre autres abus qui se commettaient dans l'administration des hôpitaux ambulants et permanents des armées, l'insuffisance des vivres destinés aux militaires. « Sur trois onces de pain qui devaient être distribuées, quelquefois il manquait une once. Des malades ont passé un jour et la nuit suivante sans bouillon ; des soldats mutilés, et dont les os fracassés rendaient jusqu'au toucher douloureux, sont couchés sur le carreau ou sur un peu de paille² ; de manière que si, par le mouvement du malade, elle s'écarte à droite ou à gauche, ils se trouvent immédiatement sur le marbre des églises qui leur servent de dortoirs³. »

¹ BRIOT, *op. cit.*, 2-3.

² « Nous couchons trois cents dans une église, sur quelques bottes de paille, les uns galeux, les autres racheux, etc. », écrivait le volontaire Jolielerc à sa mère, le 20 juin 1794.

³ *Journal militaire*, 18 novembre 1792 (cité par BRICE et BOTTET). La preuve qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau, c'est qu'un médecin contemporain fait, de ces hôpitaux improvisés,

Ces révélations provoquèrent, au sein de l'assemblée qui les entendit, une émotion qui se traduisit presque aussitôt par un décret, concernant les hôpitaux ambulants, le transport des blessés, et l'administration des établissements où ils étaient reçus.

Désormais, « toutes les municipalités, dans l'étendue desquelles se trouveront établis les hôpitaux ambulants, ou les municipalités voisines, seront tenues de fournir aux officiers de santé autant de matelas qu'il y aura de blessés, sauf l'indemnité aux particuliers dans le cas où ils l'exigeraient, lorsque leurs matelas leur seront remis ».

Il était stipulé « qu'il serait établi, à la diligence du ministère, le plus tôt possible, à la suite des armées, des chariots suspendus et couverts, pour transporter les blessés aux hôpitaux ». Le ministre de la guerre était invité à rendre compte, dans le plus bref délai, sous trois jours, des « abus qui ont eu lieu dans l'administration des hôpitaux, et des mesures qu'il a prises pour en punir les auteurs ».

Contrairement à ce qui se passe de nos jours, on avait alors la notion des responsabilités; à tous les degrés de la hiérarchie, chacun avait à répondre de sa conduite et de ses actes.

En outre, quelle délicatesse, quelle élégance de procédés vis-à-vis de celui qui avait reçu une blessure au service de la patrie!

Toutes les fois que, dans un combat, le militaire blessé sera porté sur le lieu où l'attendent les secours, tout corps stationné, toute garde devant laquelle il passera lui rendra les honneurs militaires; les tambours battront aux champs et la troupe présentera les armes.

une description qui l'emporte en réalisme sur celle qu'on vient de lire. Voici ce qu'écrivait le Dr Jourdan-Lecoq, en 1790, dans la première édition de son ouvrage, et rien n'était changé trois ans plus tard, daté de la deuxième édition : « Une *église*, une *grange*, une *masure* ou un *vaste bâtiment*, sont ordinairement les premiers asyles qu'on prend pour les loger : c'est là qu'ils arrivent, durement cahotés pendant leur transport... Couchés à terre sur de la paille, à peine couverts, souffrant toutes les rigueurs des vents, du froid, de l'humidité, des aliments altérés, des fournitures et des remèdes de mauvaise qualité... Les *églises*, qui sont trop souvent préférées, sont presque toujours froides; humides et malsaines... Un *camp* bien aéré offre l'asyle le plus sûr, le plus salubre et le plus propre à établir un entrepôt capable de soulager des malades et de panser des blessés... Les *masures*, ou vieux bâtiments déserts, sont si mal couverts, si peu à l'abri de toutes les intempéries d'une saison et presque toujours tellement humides, qu'on doit éviter autant que possible d'y placer jamais un entrepôt militaire... Les *grands bâtimens* mériteront toujours la *préférence*... » *La Santé de Mars*, ch. XXIII, 573 et s.

COMMUNE DE PARIS.

Le 8. Thermidor



L'an deuxième de la

République française,

une et indivisible.

AGENT NATIONAL.

Citizens,

La Convention nationale a décrété que, le
jour de la fête de Sarra et Viola, elle serait
environnée des militaires blessés à la défense de
Patrie. j'en suis à choisir dans votre Section...
soit dans les hospices nationaux qui s'y trouvent,
soit dans les familles des citoyens, tous les Soldats
de la liberté qui, ayant reçu quelque blessure,
pourront assister à cette fête auguste et y rendre
les témoignages de reconnaissance et
d'estime que leur doivent tous les Français.

Le Rendez-vous aujourd'hui national, doit avoir lieu à neuf heures de matin et le départ pour le Pantheon commencer à Midi.

Solent et fraternité
J. Lubin *subt.*

HOMMAGE RENDU AUX BLESSÉS, SOUS LA RÉVOLUTION.
(Collection d'autographes du Musée Carnavalet.)

Tout fonctionnaire, dans les postes où il devra le salut militaire, portera les armes devant tout soldat mutilé dans un de ses membres ¹, qui, revêtu de son uniforme, passera devant son poste.

Dans toutes les fêtes publiques, il sera affecté une place aux guerriers blessés.

La Révolution honora tout particulièrement le blessé au service de la patrie. Non seulement, elle créa un insigne spécial, assez analogue à notre croix de guerre, « une étoile d'or sur son vêtement, à l'endroit où il a reçu des blessures... S'il est mutilé ou s'il a été blessé au visage, il portera l'étoile sur le cœur » ; mais encore, des fêtes officielles furent organisées, « fêtes de la Reconnaissance et fête des Victoires », spécialement en l'honneur des blessés.

On a le compte rendu d'une de ces fêtes ², où fut chanté l'air patriotique : *Veillons au salut de l'Empire* qui, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas un air impérialiste, mais bien un air révolutionnaire ; car, primitivement, il était connu sous le titre d'*Offrande à la Liberté*. Particularité non moins curieuse, la musique de cet opéra est de Dalayrac, un des créateurs de l'Opéra-Comique en France, et les paroles d'un ancien chirurgien en chef de l'armée du Rhin, le citoyen Boy ³.

Non seulement les blessés eurent leurs fêtes spéciales, mais ils avaient leur place marquée dans toutes les réjouissances publiques, dans toutes les cérémonies

¹ Une pension fut accordée aux estropiés et mutilés de la guerre et à leurs ayants-droit, par un décret de la Convention du 6-16 juin 1793. Les officiers, jusqu'au grade de capitaine inclusivement, ayant perdu deux membres ou la vue, recevaient à titre de pension, quels que fussent leur âge et leur temps de service, la totalité des appointements attachés à leur grade en temps de paix, sans néanmoins que cette pension pût excéder jamais le maximum de 10.000 livres. Les lieutenants, sous-officiers et soldats, dans le même cas, étaient élevés au grade de capitaine honoraire et en recevaient le traitement. Les officiers et soldats, incapables de travailler par suite de leurs blessures, avaient un droit d'admission aux Invalides, ou de recevoir la pension représentative de cette admission, sans que cette pension pût être inférieure, pour le simple soldat, à une livre par jour. Les veuves des militaires estropiés, qui justifiaient n'avoir contracté leur mariage qu'après l'époque des blessures reçues, recevaient la moitié de la pension de leur mari, sans que cette pension pût dépasser 1.000 livres. La Révolution avait, en outre, créé l'allocation pour les parents des soldats aux armées ; mais, pour en bénéficier, il fallait justifier du manque de ressources. (Cf. le très intéressant ouvrage d'Albert MATHIEZ, *La Victoire en l'an II*, chapitre des Allocations, 199 et s.).

² Cf. Ed. CHARDON, *Révolution, Directoire : Dix ans de fêtes nationales et de cérémonies publiques à Rouen (1790-1799)*. Rouen, 1911.

³ André FRIBOURG, *La Guerre et le Passé : les Fêtes des blessés sous la Révolution*.

patriotiques : la Fête de la Jeunesse fut célébrée, le 10 germinal, « en présence des vieillards et des défenseurs de la patrie blessés pour sa défense » ; à la fête de la Fondation de la République, le 1^{er} vendémiaire, le maire présentait les blessés au



ADMINISTRATION MILITAIRE ET SERVICE DE SANTÉ.
(Collection de l'auteur.)

peuple, énumérant leurs titres à la reconnaissance de leurs concitoyens, et leur exprimait publiquement l'admiration et la gratitude de la nation.

Les prisonniers de guerre, qui étaient placés « sous la sauvegarde de la nation et la protection spéciale de la Loi », devaient recevoir dans les hôpitaux les

mêmes soins que les autres malades ou blessés : « lorsque les officiers de santé n'entendront pas la langue de ces étrangers, il leur sera procuré un interprète ». Un détail marque bien le sentiment humanitaire qui guide tous les esprits en ces temps héroïques : certains boutons de l'uniforme des officiers de santé portent au centre le mot *Humanité*, entouré de l'exergue : *Hôpitaux militaires*.

Les hôpitaux étaient, nous l'avons indiqué, de deux sortes : il y avait les sédentaires et ceux qui suivaient les troupes en campagne.

Les premiers étaient administrés par une sorte de Directoire, composé de trois officiers de santé en chef, du commissaire des guerres et du directeur de l'hôpital. Les membres du Directoire faisaient partie, de droit, du Conseil d'administration, qui comprenait, en plus, un officier général, des officiers commandant les différents corps de la garnison, le commandant de la place ; un officier municipal, un commissaire ordinaire des guerres attaché aux hôpitaux, et des chirurgiens-majors des corps en garnison dans la place. Plus tard, on visera à plus de simplification, et la plupart des éléments disparates qui faussaient un rouage aussi complexe, disparaîtront, pour faire place à un conseil plus réduit.

Tout d'abord, les commissaires des guerres eurent seuls la mission de visiter chaque jour les hôpitaux et, d'accord avec les officiers de santé en chef, ils étaient chargés de régler l'ordre du service et d'en surveiller la marche, dans le but commun de concourir efficacement au bien des malades¹. Il leur était enjoint de prendre l'avis des officiers de santé en chef et de tenir scrupuleusement la main à l'exécution du règlement : par exemple, les officiers de santé fixaient le nombre d'infirmiers qui devaient être de garde dans chaque salle, et les fautes relatives au service étaient punies par les commissaires des guerres, sur les plaintes des officiers de santé. Dans d'autres cas, ils exerçaient une action commune.

« Tous les ordres de détail, concernant la salubrité, tels que ceux relatifs à la température des salles, au balayage, aux parfums, à l'emplacement des lumières

¹ L'harmonie ne régna pas toujours entre médecins et administrateurs. Un chirurgien de cette époque se plaint assez amèrement du mauvais vouloir de ces derniers, et prétend que les résultats thérapeutiques eussent été meilleurs, « si les militaires, trop habitués à commander ; les administrateurs et commissaires, trop habitués à gouverner ; les fournisseurs, trop habitués à économiser, n'eussent été si souvent sourds à leurs justes demandes (celles des chirurgiens), à leurs pressantes réclamations ; s'ils les eussent consultés plus souvent sur les localités, le placement des hôpitaux ; s'ils eussent veillé à la qualité des alimens, des boissons, des médicaments, des fournitures, et à l'ensemble des objets qui contribuent et conduisent au succès dans le traitement des malades ». Brior, *op. cit.*, 415.

ARMÉE
DU NORD.

Place de Grouinque.



1^{re} Division.

1^{er} Grouinque 1^{er} Régiment
1^{re} année Républicaine.

Les Commissaires Des Guerres **HERBIN**,
Au Citoyen **Leboss** Employé des Hospices Milit.

J'ous rends bien, Citoyen, sous rendu le plus
possible à Vichy, auprès du Directeur Principal,
à l'Effet de lui faire la demande des fonds, des feuilles
d'Impression et d'Infirmeries nécessaires pour assurer le
service de l'hospice Militaire de cette Place, dont
J'ous dois prendre la direction. Je prie le C.
Député de cette disposition, et je l'invite en
conséquence à continuer le service jusqu'à son
retour, que J'ous presserai le plus que J'ous pourrai.

Arrière le train de l'armée
et l'ordre de l'armée
sous le N. 10.



Salut & fraternité.

Herbin

INSTRUCTIONS données par un COMMISSAIRE DES GUERRES à un employé des Hospices militaires
(An III de la République).
(Collection de l'auteur.)

et des poêles, à la division et à la distribution des salles, à la position des latrines, et aux précautions nécessaires pour prévenir l'influence de leurs émanations, sont donnés par les commissaires des guerres et les officiers de santé en chef. Ceux-ci, lorsque les emplacements désignés par la nécessité n'avaient ni l'étendue ni la salubrité convenables, pouvaient faire placer les malades sous la tente ou les faire baraquier¹. »

Les attributions des commissaires des guerres furent étendues à toutes les parties de l'administration militaire, à tous les objets qui tiennent à l'économie, dans les dépenses et consommations des armées, à tout ce qui concerne la police et la discipline des troupes, ainsi que celles des employés attachés aux armées².

L'administration, édictait un décret ultérieur³, a pour base l'humanité, pour principe l'amour de l'ordre, pour but l'économie. La solde et la subsistance des militaires, le soin de leur vêtement, de leur logement, de leur santé, enfin la facilité de leurs mouvements, tels sont les engagements que la République a contractés envers ses généreux défenseurs. Elle a établi des règlements pour déterminer la manière dont elle veut les remplir, et elle a chargé les commissaires des guerres d'en surveiller immédiatement l'exécution.

C'est ici, continuait l'instruction, dans les hôpitaux où sont recueillis ceux que « la maladie ou les blessures mettent hors d'état de rien faire pour eux-mêmes », c'est ici que les « commissaires des guerres peuvent se distinguer par des services essentiels rendus à leurs concitoyens; mais c'est moins l'ouvrage du talent que de l'expérience, et surtout de la sensibilité ».

La division entre l'élément administratif et l'élément médical est toujours aussi tranchée : aux médecins, de traiter les malades, d'ordonner les remèdes et le régime alimentaire; aux commissaires, de maintenir le bon ordre et la tranquillité, de veiller à la propreté dans les cours, les salles, les corridors; de goûter chaque jour le pain, le vin, la viande, le bouillon, etc. Plus tard, il y aura mainmise de l'administration sur le service de santé, jusqu'à exiger des officiers de santé en chef de remettre tous les trois mois au commissaire des guerres, chargé de la police de l'hôpital, des notes particulières sur le talent, les mœurs et la conduite de ses subalternes : cette disposition exorbitante ne disparaîtra qu'en l'an VIII.

Dans les régiments, le service fut également réorganisé sur de nouvelles bases.

¹ Décret du 16 ventôse an II, titre III, art. 2 et 3.

² Loi du 28 nivôse an III, section III, art. 1.

³ Décret du 16 ventôse an III.

Les officiers de santé étaient tenus de visiter tous les jours les casernes ou les tentes, de faire envoyer aux hôpitaux les hommes dont l'état l'exigeait, ne conservant, à la chambre ou sous les tentes, que ceux affectés de blessures ou d'indispositions. Ils avaient aussi à rechercher toutes les causes d'insalubrité ou



EN-TÊTE DE LETTRE de la *Pharmacie Centrale des Hôpitaux militaires* de la République française.
(Vignette du Comité de Salut public, extraite de l'ouvrage de A. BOPPE et R. BONNET, *Les Vignettes emblématiques sous la Révolution*; Berger-Levrault, edit., Paris.)

de maladie, dans les corps auxquels ils étaient attachés, et à faire part de leurs observations au commandant de leur corps.

La Convention venait d'approuver et avait prescrit de distribuer une « Instruction sur les moyens d'entretenir la salubrité et de purifier l'air des salles dans les hôpitaux militaires de la République ». Nous avons eu entre les mains cette instruction, qui mériterait d'être reproduite intégralement, la plupart de ses articles n'ayant nullement vieilli; nous en citerons de copieux extraits, qui témoigneront du soin avec lequel nos ancêtres de la Révolution veillèrent aux mesures d'hygiène, collective ou individuelle.

La propreté si essentielle dans toutes les circonstances de la vie, y est-il énoncé, est le plus puissant correctif des vices locaux de salubrité ; elle doit donc faire l'objet principal de l'attention de tous les agents des hôpitaux. Les officiers de santé, chargés plus spécialement d'en surveiller l'observance, s'attacheront à convaincre les malades de l'influence directe qu'a la propreté sur leur entier et prompt rétablissement... *Que nos braves défenseurs n'oublient jamais que la propreté fut toujours une vertu chez les Républicains.*

Quand ils entreront à l'hôpital, les malades auront les pieds et les mains lavés à l'eau tiède. Les vases destinés à tous leurs usages seront nettoyés le plus souvent qu'il se pourra ; les capotes et couvertures, battues et fumigées au soufre ; la laine des matelas, rebattue et cardée tous les six mois ; la paille des lits, renouvelée¹ ; les baignoires en bois, peintes et vernies intérieurement et au dehors ; les murs et plafonds, des salles, blanchis à la chaux ; les bois des lits, des planchers, des tables et des croisées, lavés avec une forte lessive alcaline.

Les malades auront des crachoirs... On observera toujours entre les lits et le mur un intervalle de deux à trois pieds... Quelque étendue qu'ait une salle, il sera expressément défendu d'y établir des rangées de lits dans le milieu²... Les chaises percées seront assez

¹ Une ordonnance de 1781 exige que « la paille des lits de convalescents soit renouvelée tous les six mois ; celle des lits des malades, toutes les fois que le médecin ou le chirurgien-major le jugera à propos ». Il était expressément ordonné, à tous les officiers des hôpitaux, « de ne pas souffrir qu'aucun malade ou blessé soit jamais mis dans le lit d'un mort, avant que la paille en ait été changée ».

² Plusieurs malades couchaient encore dans le même lit : « La nuit, les soldats couchés deux à deux s'étouffent mutuellement », écrivait le médecin Jean Colombier, à la fin du dix-huitième siècle : « Gardez-vous, écrit le rédacteur de l'*Encyclopédie méthodique*, d'être séduit par l'extérieur de quelques casernes, pénétrez dans les chambrées et vous verrez là entassés trente ou quarante soldats et quelquefois davantage, pour dix, douze ou quatorze lits, des fenêtres basses, un air méphitique, etc. » Il est hors de conteste, que, sous l'ancien régime, on n'eut qu'un très vague souci de l'hygiène et du confort : qu'on se reporte à ce que nous en avons dit, dans les *Mœurs intimes du passé*, 1^{re} série ; on y verra que la première noblesse du royaume, Louis XIV lui-même, se contentaient de logements dont nos ouvriers se satisferaient à peine aujourd'hui ; on s'étonnera moins, après cette évocation, qu'on fit coucher plusieurs soldats dans le même lit. D'ailleurs, la condition des militaires des autres pays n'était pas plus enviable. En ce qui concerne l'Allemagne, les ouvrages de GUIBERT, MIRABEAU, TOULONGEON, les Mémoires du prince de LIGNE, etc., sont là pour attester que nos voisins n'étaient pas plus favorisés que nous, sous ce rapport. Dans un mémoire, publié en 1790, le Premier Médecin des Camps et Armées du Roi (Louis XVI), souhaitait que l'on opérât en France une réforme « qui serait, sans contredit, la plus humaine, la plus féconde en résultats ». COSTE, *Du service des hôpitaux militaires, rappelés aux vrais principes*. (A Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1790.) Quinze ans auparavant, un hygiéniste militaire avait déjà demandé, qu'on

nombreuses pour pouvoir en substituer sur-le-champ à celles enlevées à mesure des besoins; cependant, il n'en sera placé qu'auprès des malades affectés gravement. On aura soin de tenir de l'eau dans ces chaises et d'en laver exactement le siège. Elles seront recouvertes, extérieurement et intérieurement, d'une forte couche à l'huile siccative.



Un hygiéniste militaire de l'époque révolutionnaire : E.-B. Révolat.
Docteur en médecine de l'ancienne Université de Montpellier.
ex-Médecin des armées d'Italie et des Pyrénées-Orientales.

Même minutie pour ce qui est relatif à l'établissement de poêles dans les

dédoublât les chambrées, pour faire cesser l'accumulation trop grande d'hommes dans un espace étroit; il réclamait des chambres hautes et spacieuses, bien éclairées, bien aérées par de grandes fenêtres se correspondant, un plus grand espace entre chaque lit, etc. (Cf. le travail du Dr GALLOT-LAVALLÉE sur : Un hygiéniste au XVIII^e siècle: Jean Colombier; thèse de Paris, 1913.) Presque toutes les prescriptions d'hygiène militaire, qu'on mit en pratique à la Révolution et sous les régimes qui suivirent, se trouvent exposées, avec détails souvent circonstanciés, dans les ouvrages de Colombier; plus spécialement son *Code de médecine militaire*, ses *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, et son *Traité de Médecine militaire*. Ce médecin doit être considéré, avec E.-B. Révolat, antérieurement cité, comme un précurseur en ces matières.

salles, de vasistas et de ventouses pour aider au renouvellement d'une atmosphère viciée et, pendant l'été, d' « un grand éventail qui, mis en mouvement à l'aide d'une corde, agiterait l'air qu'il forcerait à sortir, et porterait sur les malades une fraîcheur salubre ».

Lorsqu'il règnera des chaleurs excessives, « on arrosera souvent le devant des salles; on distribuera çà et là, dans leur intérieur, des branches d'arbres récemment coupées, pour obtenir le rafraîchissement tant désiré et si nécessaire ».

Dès cette époque, on se sert du thermomètre pour prendre la température des salles, qui ne doit jamais excéder 15 à 16 degrés; on crée des jardins autour des hôpitaux, en ayant reconnu la vertu assainissante.

Autant qu'il sera possible, on entretiendra des arbres, des arbustes et des plantes inodores, en pleine végétation, dans le voisinage de l'hôpital.

Mais il ne suffit pas d'empêcher l'air de se corrompre, il faut détruire « ces émanations, *ces germes même vivans* après la destruction de leurs foyers », qui « s'attachent et se fixent aux murs, au plancher, aux draps, aux couvertures, aux vêtements, aux bois de lits », et qui ont « la dangereuse faculté de conserver longtemps la qualité délétère, comme aussi d'empoisonner continuellement l'air ».

Les fumigations aromatiques, le vinaigre jeté sur une pelle rougie au feu ont, certes, leur utilité; mais des moyens plus énergiques sont nécessaires pour anéantir les miasmes; et c'est dans ce dessein que le Conseil de santé recommandait « le procédé que Guiton, représentant du peuple, a mis en usage en 1773, dans la ci-devant cathédrale de Dijon, infectée par des exhumations, au point qu'on fut obligé de l'abandonner ».

Ce procédé, imaginé par le chimiste Guyton-Morveau, nous ne l'exposerons pas longuement¹; il nous suffira de rappeler qu'il consistait, après avoir évacué les malades de la salle à désinfecter, et avoir fait fermer hermétiquement portes et fenêtres, à disposer dans le milieu de cette salle un fourneau, garni d'une petite chaudière ou capsule de fer, à demi remplie de cendre tamisée, sur laquelle on posait une autre capsule de verre, de grès ou de faïence, chargée de neuf onces de sel marin, humecté d'une petite quantité d'eau; quand la capsule était assez échauffée, on versait sur cette solution saline quatre onces d'acide sulfurique, et les

¹ Cf. *Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion et d'en arrêter les progrès*, par L. B. GUYTON-MORVEAU; seconde édition; à Paris, an XI (1802).

vapeurs d'acide chlorhydrique qui en résultaient agissaient comme *antiseptiques*¹ (le mot est déjà employé dans le sens moderne) et désinfectants.

Les chirurgiens étaient prévenus de ne pas laisser leurs instruments dans la salle, si le gaz muriatique était en expansion, en raison de son action sur le fer, qu'il « rouille en un instant ». Aux pharmaciens, il était recommandé de ne laisser pénétrer à nouveau les malades dans les salles, que quand le gaz avait épuisé son action et de recueillir le résidu de la réaction, qui pouvait être utilisé, car c'était du sulfate de soude. En ajoutant de l'oxyde de manganèse au mélange indiqué plus haut, on obtenait de l'acide muriatique oxygéné, encore plus énergique que l'acide simple, comme l'avait fait observer le représentant du peuple Fourcroy, dont les talents en chimie n'étaient pas contestables.

Les expériences avaient été faites dans les hôpitaux de Saint-Cyr, de Franciade (Saint Denis), et du Gros-Caillou; elles avaient été assez démonstratives pour que l'essai fût poursuivi dans les autres établissements relevant de l'autorité militaire.

Tous les officiers de santé étaient invités à se prêter aux vues du Gouvernement qui, pour la circonstance, employait le style pompeux, mais qui avait sa grandeur, en usage à une époque par quelques côtés glorieuse :



Le chimiste GUYTON-MORVEAU.
(D'après un portrait placé en tête d'un de ses ouvrages.)

¹ GUYTON-MORVEAU, *op. cit.*, 254.

L'amour de la Patrie et de l'humanité, s'écriait le rédacteur anonyme, qui n'était probablement que le porte-parole d'une inspiration collective, la reconnaissance due à nos généreux défenseurs, le civisme des Officiers de santé et des employés des Hôpitaux militaires, répondent à la République qu'ils s'empresseront de concourir, chacun en ce qui le concerne, à opérer le bien qu'on doit attendre de l'adoption et de l'exécution des moyens qui leur sont offerts.

A ces puissantes considérations se réunit leur propre intérêt : vivant, pour ainsi dire au milieu du foyer des émanations morbifiques, ils deviennent journellement, par l'oubli des précautions qui peuvent les garantir, victimes eux-mêmes du fléau dont le préservatif et le remède sont l'objet de la présente instruction.

Point n'était besoin de faire appel à ce sentiment égoïste pour stimuler le zèle du corps médical; celui-ci allait donner, aux armées, de nombreuses preuves de son humanité, de son zèle, de son dévouement au bien public.



EN-TÊTE DE LETTRE de soldat de la Première République.

(Collection N. CHARAVAY.)



LARREY ET SON AMBULANCE VOLANTE.
(D'après un tableau conservé dans la Bibliothèque de l'Académie de Médecine.)

CHAPITRE XXV

L'ÉVACUATION DES BLESSÉS ET LEUR TRAITEMENT A L'AMBULANCE, DANS LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

Un des principaux soucis du commandement a toujours été de retirer de la mêlée et de faire transporter en un lieu où il puisse recevoir des soins appropriés le militaire mis hors de combat à la suite de blessures. La Révolution n'a pas plus manqué à ce devoir que les gouvernements qui l'ont précédé ; de nombreux décrets ont été rendus par les assemblées légiférantes, pour régler le mode d'évacuation de ceux qu'avaient atteints les projectiles.

Jusqu'ici, nous avons pu constater que les moyens employés dans ce but étaient assez imparfaits. Dans un *Code de médecine militaire*, publié en 1772, l'auteur, qui avait pris part, en qualité de chirurgien, à plusieurs campagnes, montre toutes les lacunes de cette organisation. « Quand on transporte les blessés, écrit le docteur-régent Colombier, ils souffrent beaucoup soit par le défaut de commodité, soit par l'intempérie de l'air, et quand on est obligé de les abandonner à la merci de ses ennemis, en leur laissant même tous les gens nécessaires pour en avoir soin, on court beaucoup de risques. » Afin d'y remédier, notre confrère proposait certaines mesures qui auraient constitué un progrès réel, si on avait prêté l'oreille à ses remarques.

A l'entendre, le nombre des chariots dont on se sert « est toujours plus grand qu'il n'est utile, parce que leur construction est telle, que les malades y sont mal à leur aise, cahotés, peu aérés, et difficilement soignés. Ce sont... des fourgons recouverts de toile cirée, dans lesquels on met de la paille ou du foin, pour placer plusieurs malades à côté les uns des autres, souvent mal couverts et quelquefois étouffés les uns sur les autres... » Combien se trouverait-on mieux de « chars où les malades seraient suspendus dans des espèces de lits » ; il y aurait, « dans chaque chariot, quatre soupentes et deux places : l'une, pour un infirmier qui soignerait ces malades, et l'autre pour un chirurgien. Ces chars auraient la forme des fourgons, et, pour leur donner plus de légèreté, le corps serait entièrement d'osier, recouvert d'une toile peinte. Le couvercle du fourgon s'ouvrirait à volonté ; mais il faudrait qu'il fût percé d'une lucarne vitrée sur le devant et sur le derrière, en manière de fenêtre, afin de pouvoir renouveler l'air.

Trois barres solides, situées à distances égales et appuyées sur les côtés du char, serviraient à suspendre les quatre lits, qui seraient garnis chacun d'une paillasse, d'une couverture, d'un traversin et de draps... Il y aurait, sur le devant et sur le derrière, des enfoncements en forme de niches, où il serait possible de placer l'infirmier et le chirurgien, qui seraient à couvert comme les malades... Le corps des voitures serait posé sur un train à quatre roues et suspendu comme le sont les carrosses ordinaires¹... »

En 1793, peu de modifications ont été apportées dans ce service ; car un chirurgien de l'époque se plaint encore que les chariots, dont on se sert pour transporter les blessés, sont « plutôt capables d'aggraver l'état des malades que de les soulager : pressés sans ordre sur un même char, n'ayant rien qui les soutienne, s'entre-heurtant l'un l'autre, éprouvant des cahotements affreux par l'inégalité des terrains où l'on passe, n'ayant devant eux d'autre image que celle de leur sang, qui se perd sans retour, et d'autre but qu'une mort presque inévitable²... ».

Bien que les chirurgiens missent beaucoup de hâte à secourir les blessés, le temps qui s'écoulait avant qu'ils arrivassent à l'ambulance, trop éloignée de l'endroit d'où ils partaient, semblait toujours trop long ; c'est pourquoi notre réformateur engageait « MM. les officiers à se pourvoir, par leurs domestiques,

¹ *Ambulances d'autrefois*, par Jean LAILLER (*Revue hebdomadaire*, 30 juillet 1916).

² JOURDAN LE COINTE, *La Santé de Mars*, 399-400.

de quelques brancards fabriqués en bois vert, pour faire transporter, par deux hommes capables de les enlever du champ de bataille », ceux qui avaient été frappés : « C'est, concluait-il, la manière la plus douce et la plus sûre dont on puisse porter les blessés. »



COMMENT ÉTAIENT TRANSPORTÉS LES BLESSÉS, PENDANT LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.
(Épisode de la *Bataille de Jemmapes*, 1792.)

Comment cela se passait généralement, un témoin oculaire¹ va nous l'apprendre.

« Trois ou quatre soldats portent dans leurs bras, ou sur leurs fusils, sur des branches, dans des manteaux, des capottes (*sic*), quelquefois au moyen de ses seuls vêtements, le guerrier qui vient d'être blessé ; un cinquième se charge de son sac, un sixième de son fusil, un autre de son shako ; enfin, six ou huit

¹ BRIOT, *op. cit.*, 400.

quittent la ligne, pour un seul qui est atteint; et un régiment qui a vingt ou trente blessés voit bientôt diminuer d'un tiers le nombre de ses soldats.

« Souvent, à la vérité, le zèle des chirurgiens militaires les porte à se rendre sur le champ de bataille même, pour y pourvoir de suite aux pansements des blessés, à leur mise en sûreté et à leur transport; mais, outre que les moyens de transport leur manquent également, et qu'ils sont, le plus souvent, réduits à ne pouvoir donner que d'inutiles conseils sur la manière la moins nuisible de les rendre à la première ambulance, on ne peut pas exiger que des hommes chargés spécialement de conserver la vie des autres, compromettent essentiellement leur propre existence. »

La plupart du temps, les chirurgiens étaient dans l'obligation de se servir des moyens de transport qu'offrait le pays dans lequel ils se trouvaient, des véhicules de fortune mis à leur disposition.

Dans l'Allemagne, dans le Palatinat, on avait des « petites voitures d'osier très légères, dans lesquelles deux blessés n'étaient pas mal ». En France, on emploie des « voitures à quatre roues et à échelles, sur lesquelles on entasse jusqu'à douze et quinze malades, sans avoir l'attention de les garnir d'un peu du foin ou de la paille qu'elles sont destinées à charrier ».

Dans les Alpes, dans les Grisons, dans la Valteline, dans l'Engadine, on avait recours aux mulets, communs dans ces régions; en Suisse, les traîneaux rendirent de nombreux services. Mais combien de fois n'eut-on d'autre ressource que « ces chars lourds et incommodes », dont nous avons énuméré les inconvénients!

« Par toutes sortes de tems, de saisons, quelquefois la nuit comme le jour, dans des instants où le repos leur était nécessaire, combien n'ont pas gelé sur les voitures! Que de cris douloureux et inentendus n'ont pas poussé ceux qui conservaient dans leurs plaies le corps vulnérant ou des esquilles; ceux dont les plaies étaient en proie à la série des accidents inflammatoires! Combien sont arrivés morts dans les hôpitaux où on les envoyait chercher la guérison! Combien n'y sont pas même arrivés et qui n'ont eu d'autre tombeau que le fossé dans lequel on les jetait, ou le chemin sur lequel on les laissait! » Quelle force de résistance, physique et morale, ne fallait-il pas à ces infortunés, pour ne pas succomber avant de recevoir des secours!

Nous avons le récit d'un lieutenant de grenadiers, aux armées du Nord, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, qui est bien le tableau le plus navrant, mais

apparemment le plus véridique, des tribulations qu'éprouvait un blessé, même quand il était officier.

Pendant la retraite de l'armée du Nord, après la bataille de Neerwinden, le lieutenant Claude Simon avait eu la jambe droite écrasée par un boulet de canon ;



LE TRANSPORT DES BLESSÉS, EN 1793.
(Bataille de Wattignies, Musée de Versailles.)

voici en quels termes il contait l'accident à l'ami avec lequel il correspondait ; cette lettre est un document trop représentatif d'un état d'âme et d'un état de choses, pour que nous ne le donnions pas dans son intégralité :

Je me suis *réveillé* dans une charrette, souffrant des douleurs inouïes à la tête et à la jambe, mon chapeau et ma culotte en morceaux. Je demandai où j'étais et ce que j'avais : on me dit que, puisque je parlais encore et que je n'étais pas *mort*, comme on le croyait depuis quinze heures, j'étais entre Bruxelles et Mons, où l'on me menait à l'hôpital, vu ma malheureuse aventure, que je me fis raconter, afin de la *savoir*. Vous croyez peut-être qu'arrivé à

Mons, après vingt-quatre heures de marche dans une charrette qui avait achevé de me rompre la tête et le corps, on va panser mes blessures et me soigner : eh bien ! mon ami, rien de cela. Je ne trouvai ni chirurgien pour me panser, ni lit pour me coucher ; on me dit qu'il fallait aller jusqu'à Valenciennes.

Prêt à rendre l'âme, je priai, j'intercédaï et j'obtins enfin un mauvais matelas par terre et un peu d'eau chaude qu'on appelait *bouillon*. A peine m'avait-on étendu depuis dix minutes sur mon matelas que l'ordre d'évacuer arrive ; on me prend et l'on me jette, sans autre forme, dans une caisse à mener le pain de l'armée.

Sur onze malheureux officiers, tous estropiés ou blessés, me voilà encore en route sans être pansé, secoué dans la maudite charrette, comme jamais ne le fut aucun pendu, souffrant le martyre pendant les douze heures que dura le maudit voyage de Mons à Valenciennes, où l'on daigna me recevoir au troisième hôpital. Encore voyais-je le moment où l'on m'envoyait jusqu'à Péronne ; mais la compassion et mon argent m'ayant gagné le cœur des infirmiers chargés de porter les blessés, ils me montèrent bien vite dans un lit, d'où je ne suis pas sorti depuis le 25 que je suis entré, et d'où je vous écris. J'eus cependant ici le bonheur de pouvoir être pansé ; les chirurgiens jugèrent que les apparences de mon pied et de ma jambe droite ne dénotaient rien de cassé, mais une contusion et une pression excessivement forte dans les nerfs et la partie endommagée. Quant à la tête, on me tranquillisa en me disant que si l'on ne me mettait des vésicatoires sur le col sur-le-champ, le dépôt qui avait eu le temps de se former, depuis près de trois jours que j'étais blessé sans être pansé, m'étoufferait indubitablement sous peu. C'est pourquoi je me laissai mettre les vésicatoires qui ont fort bien réussi ; mais je souffre toujours de la tête ¹.

Les malades n'étaient pas mieux traités que les blessés. Un fiévreux de l'armée du Rhin, cantonné dans la Haute-Saône, se présente à l'hôpital de Vesoul : on le refuse ; à Luxeuil, à Remiremont, on lui réserve même accueil. « Avec son portemanteau dans le dos, et la ressource de trois sous par lieue », il se dirige, à pied, sur Besançon. Quand la fièvre le prend en route, il se couche sur le revers d'un fossé, attendant, pour se remettre en marche, la fin de l'accès. Lorsqu'il arrive enfin à Besançon, on ne le trouve plus « assez malade » ; il retourne à son corps, au delà de Bâle, d'où, « dès le lendemain, il est renvoyé à l'ambulance du régiment ² ».

Plus chanceux, relativement, fut le jeune abbé, dont les *Souvenirs* nous ont été si profitables pour retracer les épisodes de la vie des volontaires aux armées de la Révolution.

Nanti de son billet d'hôpital, il est d'abord envoyé à Maubeuge, où l'on

¹ P. CARON, *La défense nationale de 1792 à 1795* (Paris, 1912) ; cf. *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4^e série, t. XII, 73-76.

² Jean MORVAN, *op. cit.*, II, 297.

manquait de place ; on le joint à un convoi de blessés et de malades, qu'on dirige sur Avesnes, où ils passent « une nuit des plus tristes, dans l'église paroissiale » ; ils repartent le lendemain pour Etréaupont, « où l'on avait organisé une sorte d'hôpital ou de gîte de passage pour les malades ». A l'arrivée, notre



UN PANSEMENT SUR LE CHAMP DE BATAILLE, PAR LARREY (1795).

(Composition d'HORACE VERNET.)

ecclésiastique était « tellement exténué, anéanti », qu'il resta enfoncé dans la paille, « inaperçu, oublié... n'ayant pas eu la force de descendre de charrette, ni de donner signe de vie ». Après un assez long temps, il eut conscience de sa situation et commença par gémir, puis par crier au secours. On l'entendit heureusement ; car, « dans l'état où j'étais, déclare-t-il, je n'aurais peut-être pas survécu à une nuit passée en plein air ». Mais il fallut repartir dès le lendemain, dans la matinée ; les malades furent conduits à Marles, où ils furent, comme à

Avesnes, installés dans l'église. Ils y souffrirent « horriblement du bruit de la musique et des tambours, et surtout des cris populaires ». De Marles, notre abbé fut encore porté plus loin, à l'Hôtel-Dieu de X..., qu'il ne désigne pas plus explicitement.

Sa maladie était une « fièvre putride maligne », que nous appellerions aujourd'hui fièvre typhoïde. Après bien des péripéties, qu'il serait oiseux de rapporter, il finit par entrer en convalescence et put obtenir un congé, pour cause d'infirmité temporaire ¹.

Dans une page trop peu connue des *Nouveaux Lundis* ², Sainte-Beuve a narré les tribulations d'un jeune soldat de la République, qui devint plus tard une des gloires scientifiques de notre pays.

M. Biot, à dix-neuf ans, soldat et canonnier, revenait de la bataille de Hondschoote: fort malade, ayant un commencement de plique, il ne pouvait se traîner. Il résolut pourtant de traverser le nord de la France avec un billet d'hôpital, sans passe-port, pour revenir au moins mourir chez sa mère.

Entre Ham et Noyon, sur la grande route, se traînant comme il pouvait, appuyé sur son sabre, il entend venir une voiture: « Si c'est une charrette, se disait-il, je monterai dessus. » C'était un cabriolet; un jeune homme élégant était dedans, qui lui dit: « Mais, mon camarade, où allez-vous? vous ne pouvez vous traîner! » M. Biot lui dit ce qu'il était et sa résolution. Le jeune homme lui offre une place dans son cabriolet; M. Biot accepte et l'on cause... « Comment êtes-vous aux armées? Quel est l'esprit de l'armée en face de l'ennemi? » — « Ils parlent allemand et nous français; ils nous tirent des coups de fusil et nous leur répondons par des coups de canon. On nous envoie un journal, le *Jacobin*, que nous brûlons régulièrement tous les matins. » — « Mais vous avez donc reçu de l'éducation? » — « Mais oui. » — « Où avez-vous fait vos études? » — « A *Louis-le-Grand*. » — « Et moi aussi ». Et là-dessus de causer des professeurs.

Arrivé à Noyon, le jeune homme conduit M. Biot dans sa famille, très aimable, et l'y installe; celui-ci couche dans un bon lit pour la première fois depuis des mois. Puis le lendemain, son bienveillant introducteur et guide lui offre une place pour Paris: M. Biot accepte encore. A chaque relais venaient des gendarmes pour demander des papiers; un simple mot du jeune homme les satisfaisait, et l'on passait. A Compiègne on fut retardé pourtant; le Comité révolutionnaire, sachant qu'il y avait un militaire dans la voiture, exigea qu'il comparut. On descendit M. Biot de voiture, et on l'aida à monter, en lui donnant le bras, dans la salle du Comité. Mais là, le jeune homme s'emporta contre le Comité, qui employait de tels procédés contre un soldat de la République; il les traita comme des misérables; et ils le reconduisirent avec excuses, très humblement.

¹ *Souvenirs militaires d'un jeune abbé*, publiés par le baron ERNOUF, 45 et s.

² T. II, 74 et s.

Arrivés à Paris, déposé à la porte de sa mère, M. Biot demande au jeune homme de savoir le nom de celui à qui il a tant d'obligation. — Il lui fut répondu : SAINT-JUST, avec l'adresse à un certain hôtel. Après un mois et plus de maladie, lorsque le convalescent put aller à l'adresse indiquée, Saint-Just n'y était plus, et M. Biot ne l'a jamais revu depuis.

Il y avait, cependant, un article du règlement relatif aux évacuations, qui

BILLET DE SORTIE DE L'HOPITAL.

du Lit.

N°.

Genre
des Maladies.

Glp

LE Citoyen Jean Noël Charette

au susdit Corps & Compagnie, natif de Loudun

Distrikt de Bourdeaux Département du Lot

entré le vingt trois du mois de fructidor à l'Hôpital ambulatoire
d'Christophe Colomb est sorti ce jourd'hui huit du mois
d'vendémiaire l'an trois de la République française.

Vu par Nous Commissaire des
Guerres chargé de la police dudit
Hôpital.

Orion

Vérifié par Nous Directeur dudit
Hôpital.

Ramel

BILLET DE SORTIE DE L'HOPITAL (An III de la République.
(Collection de l'auteur.)

interdisait aux officiers de mettre en route « aucun malade attaqué d'affection aiguë ou chronique, quand l'agitation du transport ou l'impression de l'air pourroient empirer le mal ». Il était également interdit de faire « voyager aucune fracture du crâne ou des extrémités supérieures, aucune grande amputation, surtout si elle est fraîchement faite, aucune blessure à laquelle on peut supposer

un grand vaisseau ouvert, ou qui fait craindre une hémorragie considérable, aucune plaie accompagnée d'accidens inflammatoires et dont les symptômes graves et dangereux peuvent empirer par le mouvement, nulle plaie, enfin, dont la terminaison par la mort est jugée certaine et peu éloignée¹ ».

Les blessés devaient être d'abord pansés sur le champ de bataille même.

Le premier pansement effectué, ils étaient évacués à l'ambulance, où ils étaient couchés sur une pailleasse, « ou sur des planches, si l'on avait eu le temps d'en établir dans le local destiné à ce service ; on y ajoutait des draps, un sac à paille servant de traversin et une couverture, et on pouvait coucher deux hommes dans le même lit, lorsque les blessures étaient légères ».

Mais les blessés ne séjournaient pas dans ces ambulances provisoires : on s'empressait de les évacuer sur les hôpitaux ambulants, que l'on commençait à organiser. Ceux-ci formaient « un centre, en arrière, à environ une lieue ou deux de l'armée » ; on y avait réuni « tous les objets nécessaires au pansement des blessés ».

Lorsque j'étais employé aux ambulances légères ou aux ambulances divisionnaires, relate un chirurgien de l'époque révolutionnaire, je faisais préparer à l'avance tout ce que mes confrères et moi pouvions avoir besoin pour panser deux, trois ou quatre mille blessés, quelquefois même un plus grand nombre, suivant les besoins présumés. Provision de charpie, bandes de toute grandeur, compresses de toute taille et de toute forme, emplâtre agglutinatif étendu, bandages de toute espèce, tout était préparé, casé, étiqueté, numéroté dans des caisses qui ne quittaient pas l'ambulance ; tout tombait sous nos mains aussitôt que nous en avions besoin. D'un œil, nous voyions la nature de la blessure ; de l'autre, le secours le plus convenable. Un guerrier venait-il de recevoir un coup de feu ? la balle restée paraissait-elle accessible à nos instruments évulsifs ? la partie blessée était aussitôt placée dans la position la plus convenable ; deux incisions, si elles étaient jugées nécessaires, avaient bientôt agrandi le trajet de la balle et favorisé sa recherche... Nous apportait-on un blessé ayant une fracture de la jambe ou de la cuisse ou, quelquefois encore, étions-nous appelés pour porter de prompts secours à un malheureux qui venait d'éprouver l'un ou l'autre de ces accidents ? sourds au bruit du canon, affrontant le péril, munis de tous les objets dont nous avions besoin, nous étions aussitôt rendus à l'endroit même où le soldat avait reçu le coup fatal²...

On ne pratiquait jamais une amputation, ni une opération tant soit peu grave, sur un blessé fortement saisi par le froid. « J'ai vu, rapporte un chirurgien en chef de l'armée du Rhin, quelques blessés opérés ainsi et je suis sûr que la

¹ Les blessés d'autrefois (*l'Opinion*, 3 juin 1916, étude de M. André FRIBOURG).

² BRIOT, *op. cit.*, 381-2.

N.º

HOSPICE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

MILITAIRE

ARMÉE

des

HÔPICES OCCIDENTALES.

BILLET DE CONVALESCENCE.

Nous, Officiers de Santé et Directeur de l'Hospice Militaire de *tarbes*, certifions et attestons que le Citoyen *pierre labis* natif de *Nonfillac*, District d'*eyraudon* Département d'*auzat* malade audit Hospice, est convalescent, & qu'il a besoin d'aller prendre l'air natal pour achever de rétablir sa santé; en conséquence, d'après l'article IV du titre III de la loi du 2 Thermidor, nous estimons qu'il doit lui être accordé une permission pour *quatre* Décades, sans que cette fixation puisse le dispenser de se rendre à son Corps aussitôt son rétablissement, s'il étoit opéré avant l'expiration du temps qui lui étoit accordé.

A *tarbes* le *24 nivôse*
année de la République Française, une et indivisible.

LES Officiers de Santé
en chef,

Sharry

LE Directeur de l'Hospice
militaire,

[Signature]

Vu par moi, Commissaire des Guerres, chargé de
la Police des Hôpices Militaires.

[Signature]

BILLET DE CONVALESCENCE. (Époque révolutionnaire.,
(Collection de l'auteur.)

mort prompte qui les a frappés est due en grande partie à ce qu'on n'a pas eu l'attention si simple, si naturelle, de n'opérer qu'après avoir réchauffé ces malheureux¹. »

La méthode générale des pansements qu'on suivait consistait « à ne jamais rien faire sans motifs ». On employait avec succès, et presque toujours jusqu'à parfaite guérison, l'eau froide dans les blessures faites par armes blanches; l'eau tiède, dans celles faites par armes à feu et qui étaient en suppuration. On y ajoutait quelquefois un peu d'acétate de plomb. On se servait aussi d'eau marinée ou aiguisée d'alcool. En général, les chirurgiens militaires retiraient autant et plus d'avantages de l'usage de l'eau, que de celui de tous les autres remèdes réunis : ce qui ne signifie pas que les pansements, à sec, la charpie, les cataplasmes et le cérat fussent abandonnés; et, malgré le défaut d'antisepsie, on enregistrait encore de meilleurs résultats que chez l'ennemi.

En Prusse, par exemple, il résulte de nombreuses relations, que les malades et les blessés étaient fort mal soignés en temps de paix et, en temps de guerre, presque toujours abandonnés. Un fusilier, qui avait visité les hôpitaux prussiens, les comparait à des « coupe-gorges ». Dès l'entrée, il avait reculé d'horreur, tant ceux-ci étaient encombrés d'excréments.

Pas un endroit où l'on pût passer sans se souiller, pas de tables de nuit, très peu de lieux d'aisance, des malheureux se traînant à peine jusqu'à la porte, des cadavres qu'on ne relevait pas et qui gisaient au milieu des immondices... La puanteur était horrible... On ne faisait même pas de fumigations, on n'ouvrait pas les fenêtres, on bouchait les vitres cassées avec des chiffons; la plupart des dysentériques couchaient, sans couverture, sur la paille, sur le parquet, où la vermine les dévorait; leur linge n'était jamais lavé, leur chemise pourrissait sur leur peau.

Ce même soldat rapporte qu'en 1792, des milliers de Prussiens moururent, faute de soins². « Les infirmiers, insensibles aux souffrances d'autrui, ne songeaient qu'à remplir leur bourse; ils buvaient le vin des malades et vendaient au dehors le riz, la semoule et les fruits. »

¹ Boi, *Quelques réflexions sur les plaies d'armes à feu* (BRIOT, loc. cit.)

² « Les hôpitaux regorgent de malades ennemis », écrit le volontaire Denis BELOT, en 1792. Il est impossible de les transporter sans mettre leur vie en danger. L'armée prussienne que j'ai vue offre le plus lamentable aspect. Les soldats sont sans pain, sans vêtements; les trois quarts souffrent d'une maladie terrible, connue sous le nom de dysenterie. On les rencontre pâles, défaits, l'œil morne et hagard, chancelant à chaque pas qu'ils essaient de faire. Quel état pitoyable !... » (*Journal d'un volontaire*, par BONNEVILLE de MARSANGY, 80.)

Dubateau
N°
off. de santé

N° 1^{er}
du modèle

DÉPARTEMENT
DE LA SEINE.

LIBERTÉ.



ÉGALITÉ.

CANTON de

DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Loi du 28 Nivôse, an 7.

CERTIFICAT d'infirmité ou de validité à délivrer par
l'Officier de santé, nommé par l'Administration Muni-
cipale.

SIGNALEMENT.

Je soussigné
nommé par l'Administration Municipale du *canton de Paris*
4^e arrondissement en vertu de la loi du 28 Nivôse, pour l'examen
des Conscrits et Réquisitionnaires soumis à la susdite loi, certifie
que le citoyen *Pierre Broz*, *conseiller de la 3^e légion* exerçant
la profession de *friseur* natif de *Paris* *canton d'Idre*
Département de *la Seine* domicilié à *Paris rue de*
Champfleur 22 1/2 *est proposé, muni d'un certificat*
des citoyens Belquel et grandjean oculistes qui déclarent
qu'il ne requerra d'aucun traitement pour ses yeux
ils l'ont soumis et lui en ont délivré un
de reconnaissance de son état de santé
et d'un grand opérateur.
j'estime en conséquence qu'il est susceptible de passer à
l'examen de l'Administration Centrale

Agé de *92 ans* *soixante*
Taille de *1 m* *1 m 65* *centimètres*
Cheveux *châtains*
Sourcils *châtains*
Yeux *bleus*
Front *haut*
Nez *mignon*
Bouche *de*
Menton *fourchu*
Visage *ovale*

Fait à *Paris* le *11* *pluv* de l'an
de la République française, une et indivisible. *Dubateau*

Vu par le Commissaire du Directoire exécutif près l'Adminis-
tration Municipale du *4^e arrondissement*
Le *12* *pluv* an *7* de la République
française, une et indivisible. *Leo: Nuciy*

Les lazarets de Trèves, de Longwy, de Verdun, de Dun, de Grandpré rebutaient les soldats par leur malpropreté. Un témoin oculaire affirme avoir vu les dysentériques se soulager où ils pouvaient; les grabats des malades, affreusement souillés et pourris; les morts, gisant dans leurs ordures et jetés au dehors avec leur paillasse¹. On n'en était pas là chez nous; bien que, les guerres se prolongeant, les soins aux malades et aux blessés fussent de plus en plus négligés.

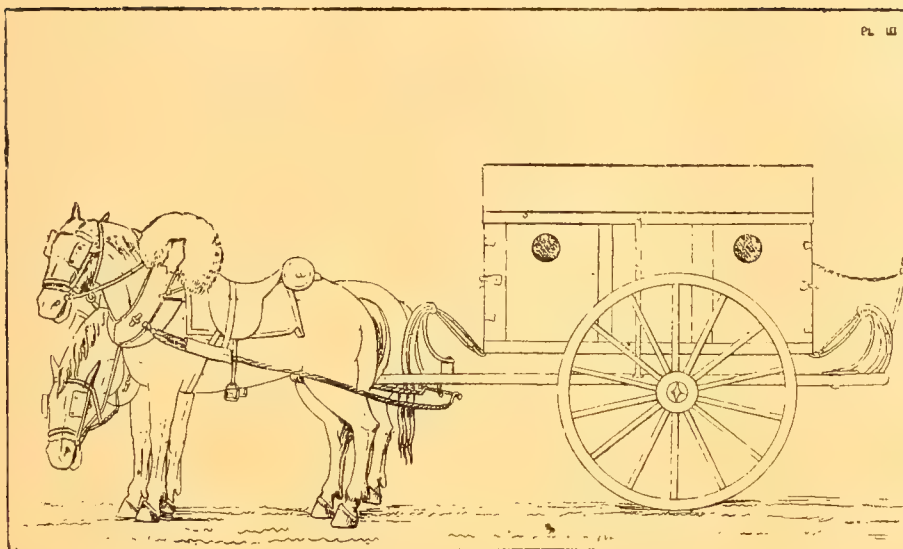
Au début de la Révolution, on avait témoigné de plus de sollicitude; mais, comme tout était à organiser, on se ressentit, à la longue, de ce manque d'organisation.

Les règlements militaires portaient que les ambulances devaient se tenir à une lieue au plus de l'armée; mais la quantité d'équipages interposés entre l'armée et les chirurgiens, sans compter beaucoup d'autres difficultés, retardaient l'arrivée de ces derniers, en sorte que la plupart des blessés périssaient faute de secours: c'est ce qui donna l'idée à Larrey, alors chirurgien-major à l'armée du Rhin, de proposer au général en chef et au commissaire général l'établissement d'une « ambulance capable de suivre tous les mouvements, à l'instar de l'artillerie volante ».

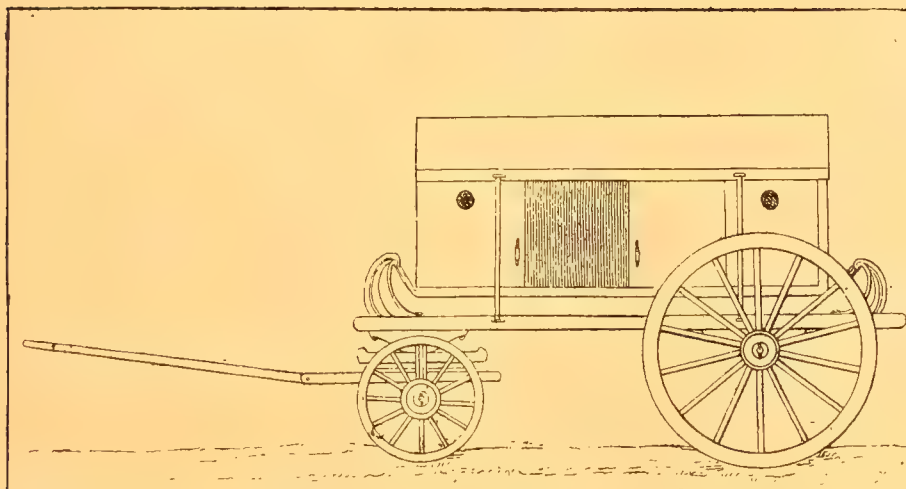
Les vues de Larrey furent acceptées par le commandement: des essais furent tentés, dès 1792, sur le Rhin. Le 30 septembre, à la prise de Spire, où il vit le feu pour la première fois, Larrey fit transporter les blessés dans un grand couvent, convenablement aménagé; il passa toute la nuit et la matinée qui suivit à opérer, et il eut la satisfaction de ne perdre que quatre hommes sur quarante. Ce fut peu de temps après, à un combat que livra l'avant-garde de Houchard aux Prussiens de Hohenlohe, dans les défilés d'Ober-Ursel, que le jeune chirurgien inaugura son *ambulance volante*, qui ne se composait alors que de trois chirurgiens et un infirmier, montés sur de vigoureux chevaux, avec des porte-manteaux contenant les instruments et objets de pansement. Le 6 janvier suivant, après une bataille des plus meurtrières, les ambulances volantes rendirent de si grands services, que Larrey reçut les félicitations des représentants en mission auprès de l'armée de Custine.

¹ Arthur CHUQUET. *Les Guerres de la Révolution*, t. I : *La première invasion prussienne*, 107 et s. (D'après le Duc de Choiseul, Laukhard, et le prince de Ligne, *Mémoires et Mélanges*, t. III).

LES PREMIÈRES AMBULANCES LÉGÈRES



VOITURE A DEUX ROUES.



VOITURE A QUATRE ROUES.

Le courageux chirurgien se signala encore dans l'affaire du 22 juin 1793. Beauharnais, qui avait été témoin de sa brillante conduite, la signalait en ces termes, dans un rapport adressé à la Convention :

Parmi ceux des braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la République pendant cette journée, je ne dois pas laisser ignorer... le chirurgien-major Larrey, avec ses camarades de l'ambulance volante, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité, en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie ¹.

L'innovation de Larrey avait été suivie de quelques tentatives qui, dans un historique que nous nous sommes efforcé de faire aussi complet que possible, ne doivent pas être passées sous silence.

Le 11 novembre 1792, la Convention nationale décrétait la construction de voitures suspendues, pour le transport des blessés et des malades aux armées. Pour se conformer aux vœux de l'Assemblée, le Ministre de la Guerre établissait un concours avec prix, destiné au meilleur modèle qui serait présenté. Le jury appelé à se prononcer, devait se composer du Conseil de santé, auquel étaient adjoints dix membres, pris dans la Faculté et la Société de Médecine, le Collège et l'Académie de Chirurgie, et l'Académie des Sciences. Voici la lettre, inconnue des historiographes du service de santé militaire, qui fut adressée, à cette occasion, par le Ministre de la Guerre à l'Académie des Sciences, invitant celle-ci à désigner un de ses membres, pour se joindre à ses collègues des autres corps savants. Elle nous a paru assez curieuse pour être tirée du recueil ² où nous avons réussi à la découvrir :

Pache, Ministre de la Guerre, à l'Académie des Sciences.

Paris, le 22 décembre 1792, l'an 1^{er} de la République Française.

Je vous prévien, Citoyens, que la Convention nationale ayant ordonné, par son décret du 11 de ce mois, l'établissement de voitures couvertes et suspendues pour le transport des malades et blessés aux armées, j'ai fait publier un avis par lequel j'invite les artistes à proposer des modèles de voitures qui réunissent la commodité pour les malades et la solidité de construction.

¹ Séance de la Convention du 25 juillet 1793 (rapporté dans l'ouvrage de Paul TRIAIRE, *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire* (1768-1842) ; Tours, 1902).

² *Le Carnet*, historique et littéraire, t. VIII (avril-mai-juin 1901), 291-2.

DEPARTEMENT DE LA GUERRE.

AVIS AUX ARTISTES.

PRIX proposé pour les Voitures destinées au transport des Malades et Blessés dans les Armées, en exécution de la Loi du 11 Novembre dernier.

LA CONVENTION NATIONALE ayant décrété le onze Novembre dernier, qu'il seroit établi à la suite des armées, des voitures couvertes et suspendues, pour le transport des malades et blessés; le Ministre de la Guerre avoit proposé un prix de 2000 liv. à adjuger à celui des Artistes qui offrirait le modèle de voitures, le plus propre à remplir cet objet.

Il a reçu pour le terme fixé, onze modèles et quatre plans, qui ont été soumis à l'examen et au jugement des membres du Conseil de Santé des hôpitaux militaires, auxquels on avoit adjoint deux commissaires de la commune de Paris, neuf membres des Sociétés savantes, et huit Artistes choisis par les concurrents.

Les juges ont trouvé dans la plupart de ces modèles et plans, du génie et d'excellentes vues, mais aucun ne leur a paru remplir les conditions nécessaires au but proposé.

Cependant ils ont cru convenable et juste de distribuer par forme d'indemnité, la somme de 2000 liv. entre les Artistes qui ont le plus approché du but, et dont les modèles présentent quelque nouveauté utile, par rapport à la construction de ces sortes de voitures.

Le Ministre de la Guerre invite les Artistes, au nom de l'humanité, de s'occuper de nouveau de cet important objet, et propose le même prix de 2000 liv. à l'auteur du modèle qui méritera la préférence.

Pour faciliter ce travail, le Ministre a jugé convenable d'indiquer les conditions principales qui doivent diriger les Artistes. Ces conditions sont:

1°. Que ces voitures soient commodes et sûres, simples et le moins dispendieuses possible, légères et solides, faciles à construire, sur-tout faciles à réparer.

2°. Qu'elles puissent passer par de mauvais chemins, dans la boue, dans les ornières pro-

fondes, etc., sans être exposées à verser, ou aux accidents dépendans de la chute des chevaux.

3°. Qu'elles garantissent les malades des insectes, de la poussière, des éclaboussures, des intempéries de l'atmosphère, sans cependant empêcher le renouvellement de l'air, ni l'accès de la lumière.

4°. Qu'elles soient à un seul étage, de grandeur et de forme à contenir quatre malades couchés, un plus grand nombre à demi couchés, ou assis, mais toujours commodément.

5°. Que le chargement et le déchargement des malades, soit facile, prompt et sûr, et qu'il n'exige que le moins possible de personnes. Que les malades puissent satisfaire à tous leurs besoins, sans se nuire mutuellement, que les officiers de santé et les infirmiers, puissent rendre les services nécessaires à chacun en particulier, sans incommoder les autres.

6°. Que ces voitures contiennent les choses indispensables pour les malades, pendant la route, ainsi qu'à leur transport.

7°. Que, lorsqu'il n'y aura pas de malades à transporter, elles puissent être employées à d'autres usages.

Le concours sera irrévocablement fermé le vingt-huit Février prochain.

Les modèles seront déposés au Conseil de Santé des hôpitaux militaires, rue Caumartin, N° 35.

Arrêté au Conseil de Santé, le 23 Janvier 1793, l'an deuxième de la République française, d'après l'avis des membres du Conseil de Santé et des commissaires des Sociétés savantes, invitées à concourir à la rédaction du programme ci-dessus.

Signés, les Membres du Conseil de Santé, et les Commissaires adjoints.

Le Secrétaire du Conseil de Santé.

Signé BIRON.

De l'Imprimerie de GUILLAUME JAMON et POUJON, Imprimeurs du Département de la Guerre, rue Mazarine, n°. 1602.

AFFICHE DU CONCOURS DE VOITURES D'AMBULANCE (1793).
(Collection de l'auteur.)

Le but que je me suis proposé en publiant cet avis étant d'obtenir la meilleure exécution possible, j'ai pensé qu'il ne pourroit être rempli parfaitement qu'en soumettant les modèles de voitures qui seront proposées à l'examen des savants et des artistes, et j'ai dû m'attendre que l'établissement dont il s'agit intéressant spécialement l'humanité et particulièrement nos généreux frères d'armes blessés ou surpris par des maladies en combattant pour la défense de la Patrie et pour le maintien de la liberté et de l'égalité, je serais puissamment secondé par les Académies et les sociétés dont les connaissances et les lumières sont principalement dirigées vers les objets d'utilité publique.

C'est dans cette vue, Citoyens, que, déterminé par la confiance que j'ai dans votre patriotisme, je m'empresse de vous inviter à nommer l'un de vos membres pour procéder, en qualité de commissaire, conjointement avec le Conseil de santé des hôpitaux militaires, à l'examen des modèles de voitures qui seront présentés et juger celui qui devra être accepté sous les rapports réunis de la commodité pour les malades ou blessés, de la solidité de construction et de l'économie.

Je vous prie, dès que vous aurez nommé ce commissaire, de vouloir bien m'indiquer son nom et sa demeure, afin que je puisse l'avertir du jour et de l'heure qui seront pris pour l'examen des modèles, ainsi que du lieu où sera fait cet examen.

Le Ministre de la Guerre :

PACHE.

Quelques jours après, le Département de la Guerre faisait afficher, sur les murs, un *Avis*, dont nous possédons un exemplaire dans notre collection, et que nous avons fait reproduire en *fac-simile* réduit, pour accompagner notre texte. Cet *Avis* indique qu'un prix de 2.000 livres a été proposé pour celui des *Artistes* qui offrirait le modèle de voiture le plus propre à remplir l'objet que l'on se propose. Onze modèles et quatre plans avaient été soumis à l'examen et au jugement des membres du Jury spécial réuni à cette intention, mais les juges n'en avaient trouvé aucun qui leur eût paru remplir les conditions exigées; en conséquence, les *Artistes* étaient, à nouveau, engagés à poursuivre leurs recherches, et le programme qui leur était tracé était le suivant: « les voitures devaient être commodées et sûres, simples et le moins dispendieuses possible, légères et solides, faciles à conduire, surtout faciles à réparer », ayant « à passer par de mauvais chemins, dans la boue, dans les ornières profondes, etc. ». Il fallait trouver le moyen de garantir les malades « des insectes, de la poussière, des éclaboussures, des intempéries de l'atmosphère, sans cependant empêcher le renouvellement de l'air, ni l'accès de la lumière »; la hauteur des véhicules était limitée à celle d'un étage, de « grandeur et de forme à contenir quatre malades couchés, un plus grand nombre à demi couchés ou assis, mais toujours commodément ».

Il était, en outre, recommandé, dans l'instruction officielle, de veiller à ce que « le chargement et le déchargement des malades soit facile, prompt et sûr, et qu'il n'exige que le moins possible de personnes; que les malades puissent satisfaire à tous leurs besoins, sans se nuire mutuellement; que les officiers de santé et les infirmiers puissent rendre les services nécessaires, à chacun en particulier, sans incommoder les autres; que ces voitures contiennent les choses



COMMENT ÉTAIENT TRANSPORTÉS LES BLESSÉS EN 1796.
(*Bataille de Castiglione*, par CARLE VERNET.)

indispensables pour les malades, pendant la route, ainsi qu'à leur transport; que, lorsqu'il n'y aura pas de malades à transporter, elles puissent être employées à d'autres usages ».

Quel fut le résultat du concours? Après bien des hésitations, on se décidait, à la longue, à le publier : deux modèles, qui avaient été d'abord retenus, furent finalement rejetés et, quelques mois plus tard, le comité militaire de la Convention, s'inspirant des nombreux projets qui lui avaient été soumis, faisait construire des voitures dont « la disposition était telle, qu'on pouvait y placer

jusqu'à seize soldats, les uns couchés, les autres assis; elles contenaient aussi tout ce qui était nécessaire pour subvenir, dans la route, au besoin des malades; enfin, c'était un véritable *hôpital ambulant*... qui exigeait huit chevaux pour le traîner¹ ».

Ces pesants véhicules étaient trop peu pratiques pour avoir des chances de durée. « Non seulement ces énormes masses ne purent être que difficilement trainées et, en raison du mauvais calcul de leurs dimensions, chavirèrent souvent dans les chemins creux, mais elles eurent parfois de la peine à franchir les portes de quelques anciennes villes de guerre. Ainsi échoua la généreuse tentative de la Convention; il était réservé au siècle de la vapeur de réaliser ce projet et de lancer sur les voies ferrées ces *hôpitaux roulants* entrevus et désirés cent ans auparavant². »

Après cet essai malheureux, on dut revenir aux antiques chariots, auxquels on adjoignit des véhicules de toute sorte, réquisitionnés dans chaque district; toutefois, ces convois rudimentaires furent mieux organisés : « des chirurgiens, des employés et des infirmiers les accompagnèrent; on aménagea pour le mieux les voitures, on les couvrit de bâches, on les garnit de paille, on les munit de matelas, que la Convention ordonna de réquisitionner dans les départements-frontières, pour le service des *hôpitaux ambulants*³ ».

L'ambulance volante, selon le type imaginé par Larrey à l'armée du Rhin, ne fut adoptée qu'en l'an IV, par une décision du 30 Floréal. Les objets de pansement et les caisses d'instruments; des bandes, de la charpie, des compresses, du vin, du vinaigre, de l'eau-de-vie, du sel, du bouillon, etc., étaient transportés dans des caissons; les couvertures, les brancards étaient placés dans d'autres. Des voitures, garnies de paille, de cerceaux et de toiles, devaient être toujours prêtes pour accompagner le convoi. Ce n'était pas l'idéal, mais le système n'était pas encore au point; ce n'est qu'au cours de la campagne d'Italie (1797), que Larrey réalisera pleinement son idée et la rendra véritablement pratique.

¹ *Encyclopédie méthodique (Médecine militaire)*; Paris, 1816 (*Chr. méd.*, 1910, 106).

² *Les concours de voitures d'ambulance sous la Convention*, par le Dr MONÉRY, médecin de l'Ecole de Saint-Cyr (*Chr. méd.*, loc. cit.).

³ *Les premiers transports d'ambulance aux armées de la République et de l'Empire*, par le Dr MONÉRY (*Le Caducée*, 20 novembre 1909, 301 et s.).



LARREY.



DESGENETTES.

CHAPITRE XXVI

L'ÉTAT SANITAIRE DE L'ARMÉE ET LES AMBULANCES PENDANT LES CAMPAGNES DE BONAPARTE, EN ITALIE ET EN ÉGYPTÉ

On ne possède que peu de renseignements sur la situation sanitaire de l'armée française, au cours de la première campagne de Bonaparte en Italie. Le canonnier Bricard, qui avait pris part à l'expédition, mentionne seulement, dans son *Journal*¹, que plusieurs hommes de sa compagnie ont été atteints de la fièvre ; que, « tous les jours, un convoi considérable partait pour l'hôpital, et ceux qui restaient étaient jaunes comme des citrons » ; à l'époque des chaleurs, nombre de soldats tombèrent malades, mais comme les hôpitaux étaient mal tenus, la plupart préféraient « languir sur leur botte de paille ».

A cette époque (thermidor an V), l'effectif des hôpitaux de l'armée s'élevait, d'après le canonnier improvisé historien, à 25.000 hommes. « Une aussi grande quantité de malades était attribuée aux marécages, aux fruits, au poisson, ainsi qu'aux logements ; car il était bien étonnant que, dans un pays de tant de ressources, le soldat fût si mal soigné, toujours logé dans les églises et dans des corridors, sans paille, sans couverture, ni ustensiles pour faire cuire ses aliments ; un soldat ne pouvait reprendre ses forces en sortant de l'hôpital, avec une pareille convalescence. Enfin, ce que l'on ne pourra croire, c'est qu'à l'hôpital de Bazzolo, le portier fut obligé d'avancer un écu de trois francs, pour faire une soupe à

¹ Publié en 1891, par ses petits-fils, Alfred et Jules BRICARD.

l'oignon à tous les malades ; *ils n'auraient rien mangé sans l'avance du brave portier.* »

C'était surtout le paludisme qui sévissait, et qui faisait d'autant plus de ravages que les conditions d'hygiène étaient plus défectueuses. « Beaucoup de bourgeois et de militaires avaient les fièvres ; le pays est extrêmement malsain », déclare le militaire dont la relation nous sert de guide. Grâce à lui, nous apprenons que « ce pays est extrêmement pernicieux pour les étrangers ; que la quantité de Français morts en Italie est innombrable. Les habitants faits au climat ont presque tous les ans une petite maladie et plusieurs ont des fièvres incurables, principalement dans Mantoue ».

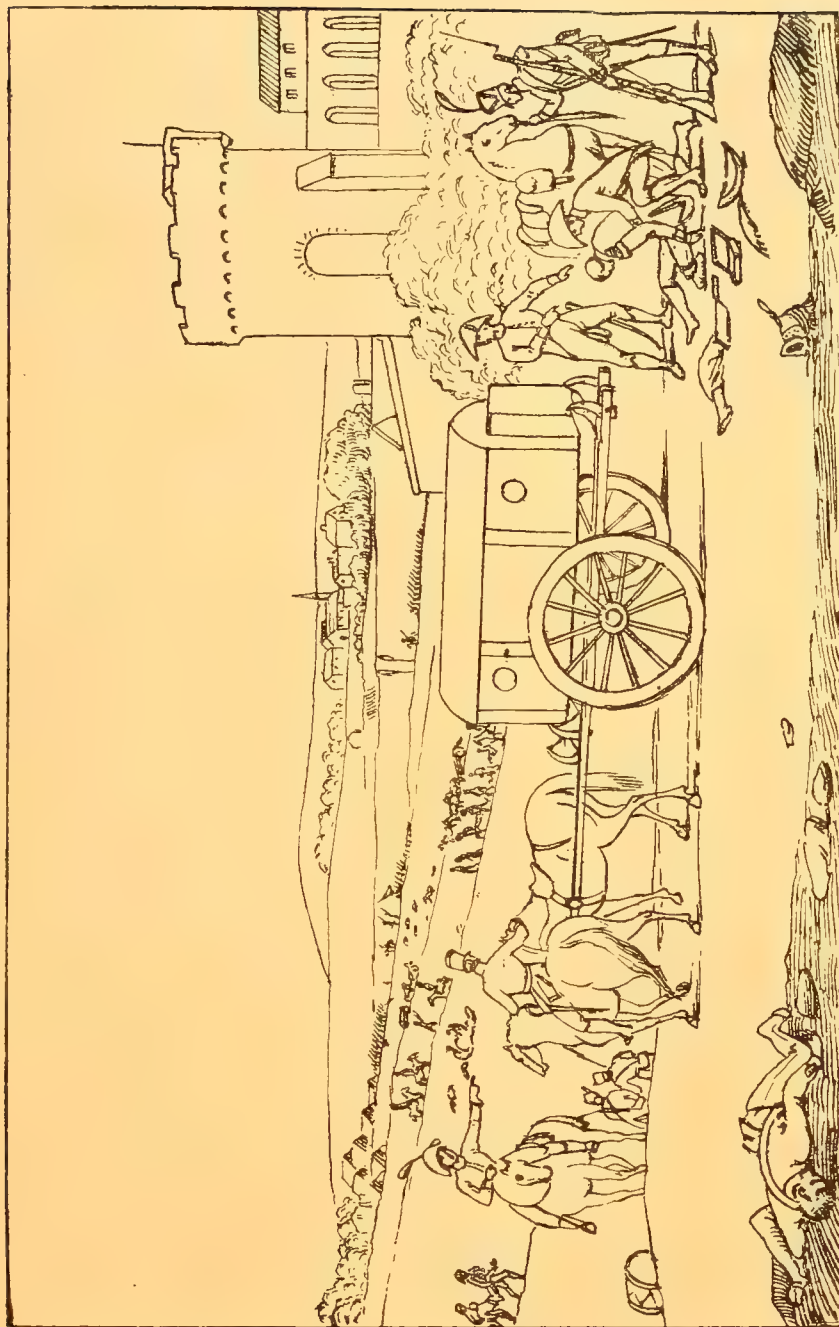
Cette situation n'avait pas été sans préoccuper le service de santé des armées qui, dès le 6 prairial an IV, envoyait aux médecins une Instruction des plus détaillées, « sur les moyens de conserver ou de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie ¹ ».

Après un coup d'œil rapide sur « les productions et la température de cette partie du monde, devenue le théâtre de la gloire de nos armes », les inspecteurs généraux, qui avaient rédigé l'*Avis* officiel, rappelaient « les précautions consacrées par l'expérience, pour préserver les troupes des influences qui pourraient déranger leur santé, dans la saison et le climat où elles se trouvent ». Ils mettaient en garde les soldats du corps expéditionnaire contre les excès de toute nature, « soit en aliments âcres ou épicés, soit en liqueurs fortes, soit relativement aux plaisirs de l'amour ».

Cette dernière recommandation était loin d'être superflue. Le canonnier, dont nous avons consulté le journal, constate que les femmes, en Italie, sont « très aimables, très complaisantes... enfin, de charmantes femmes, à la chambre et non au ménage ». Le nom de « mal de Naples » ne fut jamais mieux justifié. Desaix, qui avait été « échaudé » et s'en ressentait encore, note que les Italiennes ont parfois ce qu'il nomme le « venin de l'amour » ; et un chef de brigade, vers la même époque, écrit que, « lorsqu'elles vous font un cadeau, on s'en souvient longtemps ». Paul-Louis Courier, dans une lettre de Rome, datée de 1799, constate que les Français qui, sans précaution, usèrent des femmes, coulèrent des jours fort désagréables : le frère du général en chef, Louis Bonaparte, en savait quelque

¹ A Paris ; de l'Imprimerie de la République, prairial an IV.

LE TRANSPORT DES BLESSÉS, SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE



LES PREMIÈRES AMBULANCES VOLANTES DE L'ARREY.

chose¹ ; il ne fut pas le seul, car les victimes de Vénus encombrèrent les hôpitaux.

Outre les affections vénériennes, les officiers de santé eurent à soigner des maladies épidémiques, entre autres la dysenterie et le typhus.

Bonaparte avait conçu, un moment, le projet d'occuper les îles Ioniennes, pour le compte de Venise ; il avait fait venir de Toulon, à ce dessein, l'escadre de l'amiral Brueys dans l'Adriatique, et désigné Corfou comme base des opérations de la flotte. Une épidémie s'étant déclarée parmi les équipages, Larrey fut chargé d'inspecter les bâtiments, de rechercher les causes du mal et d'indiquer les moyens de le faire disparaître. Il n'eut pas de peine à reconnaître les symptômes du typhus : « l'absence de propreté, le manque d'aération, la négligence des équipages, l'insouciance des officiers avaient fait, de chacun d'entre eux, des foyers pestilentiels, d'où se propageaient à chaque instant de redoutables épidémies² ».

Larrey donna des ordres pour que les bâtiments contaminés fussent désinfectés, puis goudronnés, repeints, fumigés au soufre, et l'escadre purifiée put remettre à la voile pour Corfou. Il procéda de la même façon, c'est-à-dire par des mesures d'assainissement, pour faire cesser une épidémie de typhus, qui avait éclaté parmi les troupes cantonnées dans le Frioul ; il dut, dans cette circonstance, s'improviser vétérinaire et combattre une épizootie qui désolait les campagnes de cette région. C'est alors que l'ordonnateur en chef, qui avait vu Larrey à l'œuvre et avait apprécié ses talents d'administrateur et d'hygiéniste, prêta une oreille plus attentive à son projet *d'ambulances volantes*, et aux dispositions qu'il avait arrêtées au sujet de l'organisation des hôpitaux militaires.

Il fallut toute l'énergie du chirurgien, secondé par le commissaire des guerres, pour mettre un terme au désordre et à la gabegie qui furent la plaie des armées du Directoire³. « Avant mon arrivée, écrivait Larrey à sa femme, le mot *humanité* était proscrit. Les blessés et les malades étaient relégués dans des coins affreux, privés de toute espèce de secours... Ces braves gens sont bien maintenant : l'ordre et la discipline sont rétablis ; les fripons n'ont plus beau jeu depuis notre arrivée...⁴ ».

¹ *Journal de voyage du général Desaix* (Suisse et Italie ; 1797) ; publié avec Introduction et notes, par Arthur CHUQUET, Paris, Plon, 1907.

² P. TRIAIRE, *Dominique Larrey* (Tours, 1902), 97.

³ Cf. *Journal de voyage du général Desaix*, 250.

⁴ Correspondance privée : lettre du 28 thermidor an V (TRIAIRE, *op. cit.*).

Blessés et malades gisaient sur la paille ou sur d'infecés matelas. Il n'y avait ni médicaments, ni vivres ; ou ceux-ci étaient plus ou moins avariés. Les dilapidations étaient pratiques courantes. « L'un vendit une caisse de quinquina, que le roi d'Espagne avait envoyée à l'armée ; un second, les matelas des hôpitaux ;



INFIRMIERS MILITAIRES, TRANSPORTANT UN OFFICIER BLESSÉ.

un autre, cinquante mille mètres de toile fine, que la ville de Crémone avait fournie pour nos malades. »

Au lieu de placer ceux-ci et les blessés dans des locaux bien exposés et convenablement aménagés, tels que des couvents, des monastères, on les avait mis dans des maisons particulières, des hôtels abandonnés, où l'encombrement s'ajoutait à la malpropreté. Larrey ordonna de les transporter dans des locaux plus appropriés, et réquisitionna les lits, les couvertures et le linge nécessaires ; l'alimentation fut surveillée, et les fonctionnaires indécis, signalés à l'autorité supérieure, reçurent le châtiement de leur incurie et de leurs malversations.

C'est au cours de sa tournée d'inspection, que Larrey constitua son ambulance

volante, avec les perfectionnements que lui avait appris l'expérience. Tout avait été minutieusement prévu par l'illustre chirurgien ; comme l'a dit un médecin qui fut attaché à l'une de ces ambulances, « jamais organisation ne fut plus complète : elle suffisait à toutes les indications, se portait partout avec célérité, et fonctionnait, dans toutes les circonstances, avec un ensemble et une précision admirables¹ ».

L'ambulance volante, telle que l'avait conçue Larrey², et qui fonctionna d'abord à l'armée d'Italie (nous avons parlé des essais qui en avaient été faits à l'armée du Rhin), avait été désignée, par son fondateur, sous le nom de *centurie* : elle se composait de trois divisions, ou *décuries* : l'une était à Udine, la seconde à Padoue, la troisième à Milan.

Chacune d'elles comprenait : un chirurgien-major de 1^{re} classe, ayant sous ses ordres deux aides-majors ou chirurgiens de 2^e classe ; douze sous-aides-majors, ou de 3^e classe, dont deux remplissaient les fonctions de pharmaciens. Un lieutenant faisait fonction d'économe ; un sous-lieutenant, de sous-économe. Le commis de 1^{re} classe d'ambulance était un maréchal des logis en chef, et les commis de 3^e classe furent choisis parmi les brigadiers. Un trompette et un tambour étaient préposés à la garde des instruments de chirurgie. Un sergent-major, deux fourriers et trois caporaux étaient occupés à diverses besognes.

Les infirmiers à cheval, au nombre de 12, appartenaient à différents corps de métier : selliers, maréchaux ferrants, bottiers. Vingt-cinq soldats faisaient office d'infirmiers non montés ; au total, cent treize personnes étaient attachées à chaque division d'ambulance ; toute la légion, y compris le chirurgien en chef, se composait de 340 soldats.

Chaque division comprenait douze voitures légères, les unes à deux roues, les autres à quatre. Les premières, au nombre de huit, convenaient pour les pays plats ; celles à quatre roues étaient destinées au transport des blessés dans les pays montagneux. L'aération y était assurée par des fenêtres, convenablement disposées, et un cadre mobile, garni d'un matelas de crin avec son traversin et recouvert en cuir, glissait facilement, au moyen de roulettes, de façon à permettre le placement des blessés, sans leur imprimer des secousses douloureuses.

Lorsque l'armée devait s'engager dans des cols plus ou moins escarpés, on avait recours à des mulets ou à des chevaux de bât, avec des paniers à compartiment,

¹ BEGIN, *op. cit.*

² *Mémoires de chirurgie militaire*, par LARREY (Campagne d'Italie), t. I, 150 et s.

COMMENT LES CHIRURGIENS SE RENDAIENT AUPRÈS DES BLESSÉS



AMBULANCES DE PERCY, DITES WÜRSTE.

pour le transport des appareils à pansement, des instruments, médicaments et autres objets nécessaires aux premiers secours : c'était le principe du *cacolet*, qui sera si largement utilisé dans les guerres de la Péninsule, et au cours de nos expéditions africaines.

Dans les grandes voitures, il était aisé de porter quatre blessés couchés dans leur longueur, mais « leurs jambes se croisaient un peu ».

Dans l'esprit de leur fondateur, les ambulances volantes étaient « destinées à



UN CHIRURGIEN DES ARMÉES
SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE.

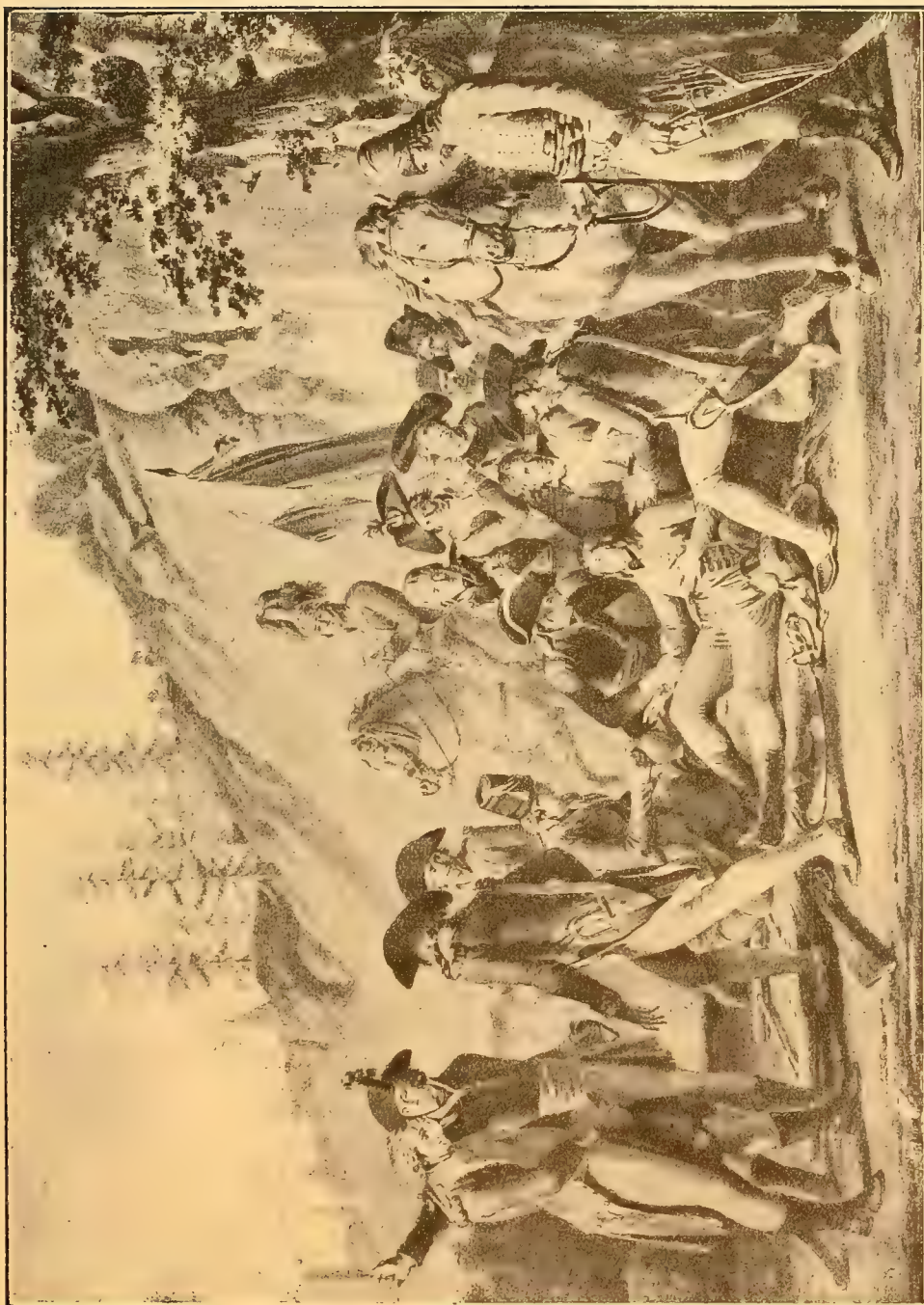
enlever les blessés du champ de bataille, après leur avoir donné les premiers secours, et à les faire transporter aux hôpitaux de première ligne... Elles étaient destinées aussi à enlever les morts et à les faire ensevelir : les soldats infirmiers à pied étaient spécialement chargés de cette fonction, sous les ordres ou l'inspection de l'officier, inspecteur de police, autorisé à requérir, chez les habitants, les hommes de corvée qui lui étaient nécessaires ».

L'uniforme des chirurgiens d'ambulance ne différait pas sensiblement de celui de chirurgien des armées : ceux-là portaient, en plus, « une petite giberne en maroquin noir, légèrement brodée, dont l'intérieur, divisé en plusieurs compartiments, contenait l'étui des instruments portatifs de chirurgie, quelques médicaments et

les objets essentiels pour donner les premiers secours aux blessés sur le champ de bataille ». Ces mêmes chirurgiens étaient porteurs d'une sorte de glaive, suspendu à un baudrier de cuir noir, arme d'ornement et de défense au besoin.

Les employés, les infirmiers à cheval et à pied, avaient leur uniforme respectif ; ces classes de militaires se distinguaient soit par les couleurs du collet et des revers, soit par les garnitures de l'habit.

Les officiers d'administration avaient droit au port des épaulettes ; les infirmiers à cheval portaient des bottes à la hussarde ; ceux qui n'étaient pas montés devaient se contenter de forts souliers, avec des guêtres de drap noir ; la ceinture de laine rouge, dont ils se ceignaient les reins, pouvait servir, le cas échéant, au transport des blessés.



MARCEAU blessé, fut transporté sur une échelle couverte de foin et de manteaux.
(Gravure de LE BANNER aîné : Musée Cornaralet.)

Larrey, qui avait pour son invention des entrailles de père, n'avait que dédain pour le mode de transport, qui ne manquait pas, il est vrai, de singularité et de pittoresque, qu'avait imaginé son collègue à l'armée du Rhin, le chirurgien Percy : « C'est, dit-il sur un ton assez dégagé, une espèce de *Wurf* (*sic*), sur lequel les officiers de santé sont à cheval, comme les artilleurs ; cette voiture porte, en même temps, les instruments de chirurgie et les appareils à pansement... »

Il n'est que juste de recueillir, de la bouche même de Percy, les explications qu'il a données sur son invention, et sur les mobiles qui l'ont inspirée.

Percy n'avait pas été sans remarquer, qu'ordinairement les chirurgiens à pied n'arrivent sur le champ de bataille qu'après avoir couru et fait à la hâte plus ou moins de chemin, ce qui les épuise, les met hors d'haleine, et les rend par conséquent peu propres à secourir les blessés. C'est alors qu'il proposa, pour y remédier, « cette espèce de voiture leste, légère, sur laquelle dix individus se tiennent à califourchon sans être gênés ». (V. p. 387.)

Il avait fait valoir, avec tant d'éloquence communicative, les avantages qu'on devait retirer du nouveau véhicule, « pour la sûreté, la promptitude et l'amélioration du service », qu'il fut, sur-le-champ, ordonné qu'on mit à la disposition du chirurgien en chef plusieurs *würste* non attelés ; mais, quand il s'agit de trouver les chevaux pour trainer ces bizarres *saucisses*¹, les difficultés commencèrent. « Les chevaux ne furent pas refusés, mais on multiplia les entraves, les défaites, les prétextes ; et les *würtz* (*sic*) tirés de l'arsenal, pour le soulagement des chirurgiens et le bien-être des blessés, y rentrèrent, parce que c'eût été peut-être un spectacle dangereux à donner que celui d'officiers de santé en voiture... On veut qu'ils aillent à pied et qu'ils soient malheureux ; autrement, disent quelques administrateurs, ils deviendraient trop insolents². »

Percy masque, sous un prétexte spécieux, la défaite infligée à son amour-propre. La vérité est qu'à l'usage, les *würste* ne répondirent pas aux espérances qu'en avait conçues leur inventeur. Percy se voit contraint de reconnaître que si, au début, ces attelages ont été un objet de curiosité et d'étonnement, l'attrait de la nouveauté finit par disparaître, et l'on en revint

¹ C'est la traduction française du mot allemand *würste*.

² *Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825)*, publié d'après les manuscrits inédits, avec une Introduction, par M. Emile LONON. Paris, Plon, 1904.

aux anciens moyens de fortune, employés de tout temps pour le transport des blessés.

Un des jours où fonctionnaient les *würste*, Percy raconte qu'il vit « deux volontaires attelés à une petite charrette, sur laquelle ils ramenaient leur camarade



BLESSÉ TRANSPORTÉ SUR LES ÉPAULES D'UN DE SES CAMARADES.
(Combat du col de Monte.)

blessé. D'autres portaient un blessé sur un brancard de branches et sur leurs épaules; d'autres, sur des fusils¹, liés ensemble avec leurs mouchoirs, canon contre

¹ Marceau, blessé mortellement, fut transporté d'abord sur deux fusils, jusqu'au village voisin, et de là sur une mauvaise échelle, « couverte de foin et de manteaux », jusqu'à la rencontre d'un officier de santé : ainsi le représente la gravure de Le Barbier aîné, reproduite p. 389. (Cf. le

canon ; ils passaient deux fusils, ainsi liés, sous les jarrets et, avec deux autres pareillement attachés, ils portaient le tronc, moyennant d'autres mouchoirs ou un sac à pain passé sous les aisselles, et dans l'anse duquel ils avaient enfilé leur fusil. D'autres, enfin, les portaient sur leurs épaules, comme des enfants ont



BLESSÉ TRANSPORTÉ SUR UN FUSIL.
Épisode de la prise d'Alexandrie.

coutume de se porter ; ils n'avaient sur leurs épaules que les jambes et les cuisses ; des camarades, placés derrière, portaient les bras et le tronc ».

Plus tard, en Espagne, en 1808, Percy, au spectacle de colonnes de chariots basques, trainés par dix bœufs et portant, chacun, quatre ou six malades entassés les uns sur les autres, put amèrement déplorer d'avoir été si mal compris.

récit de la mort de Marceau, fait par le capitaine SOUHAI, publié par H. MAZE, dès 1889, dans son livre sur le général (391-394), et donné comme inédit, dans la *Nouvelle Revue rétrospective*, 1902, n° 94, 258 et s.)

L'invention de son collègue Larrey eut une autre fortune, bien qu'elle ne fût pas exempte d'inconvénients; mais pour l'époque, elle constituait un progrès incontestable, et, durant les guerres de l'Empire, elle rendit de signalés services.



DUBOIS PANSAIT UN BLESSÉ A ALEXANDRIE.

(D'après une peinture de Louis GUDIN, lithographie d'ENGELMANN.)

Avant d'arriver à cette période, l'ingéniosité de celui que Napoléon avait proclamé l'homme le plus vertueux qu'il eût connu, avait eu lieu de s'exercer, dans des circonstances où le climat, la configuration du pays rendaient impraticables ses ambulances volantes : c'est à l'expédition d'Egypte que nous entendons faire allusion.

Afin d'assurer le service sanitaire de l'expédition, Larrey avait fait appel aux Ecoles de Montpellier et de Toulouse, pour qu'on lui envoyât, « dans le plus

court délai possible, un nombre déterminé de chirurgiens instruits, courageux, et capables de supporter des campagnes pénibles et de long cours¹ ».

Bientôt cent huit chirurgiens se trouvèrent réunis à Toulon, prêts à embarquer; il ne restait qu'à les exercer à la théorie et à la pratique de leur art, dans l'hôpital militaire d'instruction du port d'embarquement.

Tandis que Larrey s'occupait à faire une collection complète d'instruments de chirurgie, et à se procurer un nombre suffisant de brancards, « flexibles et faciles à transporter dans tous les lieux », son collègue Desgenettes, médecin en chef, veillait à la préparation et à la réception des médicaments.

Chaque division d'ambulance fut pourvue d'une ou plusieurs caisses d'appareils à pansements, de médicaments et d'une caisse d'instruments de chirurgie.

Le départ de l'escadre eut lieu le 30 floréal au soir; on atteignit Malte le 22 messidor, à la pointe du jour; après s'être emparé de l'île, la flotte partit pour Alexandrie, qui fut prise d'assaut après quelques heures de combat (2 juillet 1798).

Il y eut, au cours de cette journée, environ 250 blessés, entre autres les généraux Kléber et Menou, qui furent portés dans le couvent des Capucins, transformé en ambulance². Un hôpital sédentaire fut également créé pour les malades.

Après quatre jours de marche dans le désert, on parvint à une ville qui offrait quelques ressources : Damanhour; le lendemain, on était à Rahmanieh, où le général en chef reçut « un coup de pied d'un cheval arabe, qui lui fit à la jambe droite une contusion assez forte pour qu'on pût craindre des accidents consécutifs ». Grâce aux soins de Larrey, Bonaparte guérit rapidement de sa blessure³.

Jusqu'à Gizeh, la troupe ne fut incommodée que par de légères dysenteries, « que la fraîcheur du pays et l'abus des pastèques paraissaient avoir produites ».

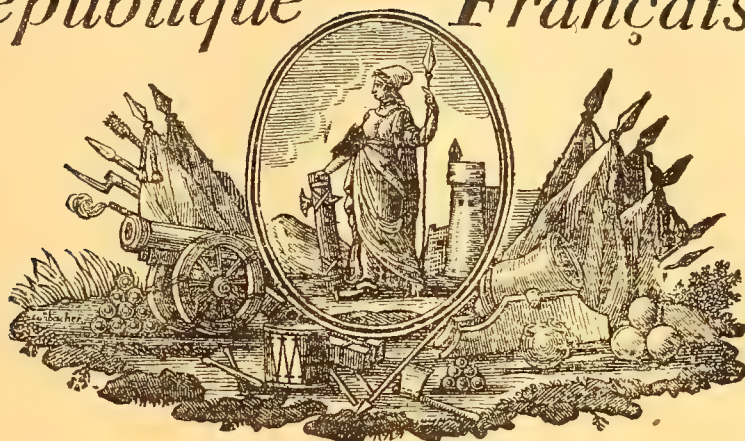
Soit l'ardente réverbération du soleil sur le sol blanchâtre de l'Egypte, soit faute de couvertures la nuit, et de capotes pour mettre le soldat à l'abri du serein, il se déclara un grand nombre d'ophtalmies, surtout à l'époque du débordement du Nil. On sait que cette affection, déjà observée au temps des Croisades, est endémique

¹ *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie*, par D. J. LARREY. A Paris, an XI (1803).

² Larrey n'avait avec lui qu'Antoine Dubois, auquel fut confié Kléber, et quelques jeunes chirurgiens. Dubois ne tarda pas à rentrer en France.

³ D'après une note manuscrite de Larrey, ce serait « la seule blessure authentique connue » que Napoléon ait jamais reçue (Cf. *Larrey*, par TRIAIRE, note 1 de la page 150).

République Française.



Au Quartier Général à *Meaux*
le *15 fructidor* — an 6.

KLÉBER, Général de Division,

Au Citoyen Dubois

Ci-joint, Citoyen, la permission de retourner en France à la première occasion. Je vous l'envoie bien à regret, d'abord pour les services essentiels que vous nous avez déjà rendus dans des moments extraordinairement pénibles; services qui me faisaient pressentir tous ceux que nous pouvions attendre de vous; ensuite parce que je vois que votre demande est fondée sur une indisposition à laquelle je prends une part bien sensible. Je désire, Citoyen, que les rives de la Seine vous procurent un prompt rétablissement; il me consolera de votre perte.

Il me reste à vous témoigner ma reconnaissance particulière des soins assidus que vous avez donnés à ma blessure. Je regrette, actuellement, que vos secours m'aient guéri sitôt; si j'étais encore souffrant, votre amitié, malgré votre situation, ne vous aurait pas permis de me quitter.

Je vous salue bien cordialement,

KLÉBER.

Lettre de KLÉBER à DUBOIS, pour le remercier des soins que ce medecin lui'avait donnés,
au moment où le général avait été blessé.
(Collection Noël CHARAVAY.)

en Egypte, et que le véritable facteur de sa propagation est la contagion ; cela n'empêche que les mesures prescrites¹ étaient loin d'être superflues ; mais la plupart de ceux qui en furent atteints eurent le tort de s'adresser aux empiriques et beaucoup, parmi ceux-là, perdirent la vue.

Le tétanos avait fait son apparition dans les ambulances de l'armée après la bataille des Pyramides (21 juillet) ; bien peu réchappèrent, des malheureux qui en furent atteints. Une opération hardie assura cependant le salut de quelques-uns, parmi ceux qu'avait frappés ce mal, réputé toujours mortel : Larrey, tantôt par l'amputation faite à propos, tantôt par la section du nerf lésé (névrotomie), parvint à sauver des malades dont l'état avait été considéré comme désespéré.

Entre autres maladies qui sévirent sur le corps expéditionnaire, nous ne devons pas manquer de signaler la peste qui, après de longs sommeils, a de si terribles réveils.

Bien qu'on ne soupçonnât pas alors son étiologie microbienne, on ne s'en attachait pas moins à en arrêter le développement, par des prescriptions sévères d'hygiène et de salubrité. Des lazarets furent installés et un conseil sanitaire fonctionna dès le début de l'occupation. Le linge, les vêtements portés par les pestiférés, furent brûlés ; quant aux médecins et infirmiers qui devaient approcher ces derniers, il leur était prescrit d'être vêtus, pour entrer dans un hôpital de pesteux, « d'une tunique de toile cirée ou de taffetas gommé, ou, à leur défaut, d'une toile serrée et passée récemment à l'eau, additionnée de vinaigre ». Pour chaussures, on leur recommandait « des sandales ou des sabots, vernissés en dehors avec l'esprit de térébenthine ou un vernis à l'esprit de vin » : de se laver les mains avec du vinaigre ; de se couvrir le visage d'un masque de toile, également trempé dans ce liquide.

¹ Les officiers de santé en chef de l'armée, consultés par Bonaparte, avaient recommandé surtout que les conscrits nouvellement arrivés de France, et pas encore acclimatés, se couvrissent soigneusement la nuit, « surtout la tête, pour éviter l'ophtalmie, et les pieds, pour éviter la dysenterie ». On leur conseillait, en outre, de remplacer les liqueurs spiritueuses par le café, de se tenir très propres, de porter du linge fréquemment lavé ; on les mettait enfin en garde contre les excès de femmes et les excès de la pipe (*sic*). Les revues militaires devaient avoir lieu de préférence « vers le lever ou le coucher du soleil » ; de même, la promenade et particulièrement le bain, dans la saison des chaleurs. De non moins sages mesures furent prescrites pour le logement et le campement des troupes (Cf. le Rapport adressé au général en chef, relativement aux conscrits arrivés de France, par DESGENETTES, LARREY et BOUDET, dans l'*Histoire médicale de l'armée d'Orient*, de Desgenettes, 199-200).

Dans tous les bureaux, les papiers, pris avec des pincettes, passaient dans le parfum et, avant de les rendre, on les plongeait dans le vinaigre. Telles de ces précautions pouvaient, sans doute, être efficaces : mais qui de nous consentirait aujourd'hui à s'affubler du travestissement qui vient de nous être décrit, ou



CAMPAGNE D'ÉGYPTÉ : Bataille d'Aboukir.
(Peinture de LEJEUNE : Salon de 1804.)

se croirait à l'abri, en se contentant de « tenir dans sa bouche un peu de cannelle, ou un morceau de quinquina » ?

Tous les médecins de l'armée d'Orient firent, dans cette circonstance, vaillamment leur devoir ; on n'eut à constater qu'une seule défaillance. Encore paraît-il y avoir eu malentendu.

Un chirurgien, du nom de Lakanal¹, ayant, dit-on, refusé de donner ses soins à des blessés, supposés atteints d'une affection contagieuse, fut condamné à être habillé en femme, promené sur un âne dans les rues d'Alexandrie, avec cet

¹ D'autres l'appellent BOYER.

écriteau infamant sur le dos : « Indigne d'être citoyen français et craint de mourir ». Après quoi, il devait être conduit en prison et renvoyé en France par le premier bâtiment, avec invitation au président de son département de le rayer de la liste des citoyens français.

Contrairement à ce qui est rapporté un peu partout ¹, les faits ne se seraient point passés comme il vient d'être dit. B..., chirurgien de marine, s'étant rendu un matin à l'hôpital d'Alexandrie, pour y faire son service habituel, y apprit que, désormais, cet hôpital était rangé dans l'armée de terre et que, quant à lui, il n'appartenait plus au personnel de l'établissement. Devant cette injonction, il crut de son devoir de se retirer : aussitôt, on le signalait comme ayant déserté son poste ! L'erreur fut reconnue, mais l'ordre du jour n'en subsista pas moins. Cette aventure eut un dénouement assez plaisant, que conte Desgenettes, dans un de ses manuscrits qui n'ont pas été livrés à l'impression ².

Une jeune et jolie femme, mariée à un officier de marine, en résidence au Caire, offensée du jupon imposé au chirurgien présumé coupable, comme un insigne de lâcheté, déclara qu'elle était prête à se battre avec Bonaparte et qu'elle lui montrerait, le pistolet à la main, qu'elle n'avait pas peur, voire même du général en chef ! On lui fit entendre doucement raison, et Bonaparte l'ayant rencontrée quelques jours après dans une fête, l'accabla de prévenances. Ainsi finit ce burlesque incident. Mais ce sont surtout les blessés qui nous occupent : revenons à notre sujet.

Il ne suffisait pas de les panser sur les champs de bataille, il fallait encore les mettre hors de l'atteinte des Arabes, qui les achevaient ou les mutilaient horriblement. A cet effet, Larrey utilisa le seul mode de monture que lui fournissait le pays : le chameau. Il fit donc construire « cent paniers, deux par chameau, disposés en forme de berceau, que l'animal portait de chaque côté de sa bosse, suspendus par des courroies élastiques. Leur construction était telle, qu'ils ne gênaient ni sa marche, ni ses mouvemens, et ils avaient pourtant assez d'étendue, au moyen d'un prolongement à bascule, pour porter un blessé dans toute sa longueur ³ ».

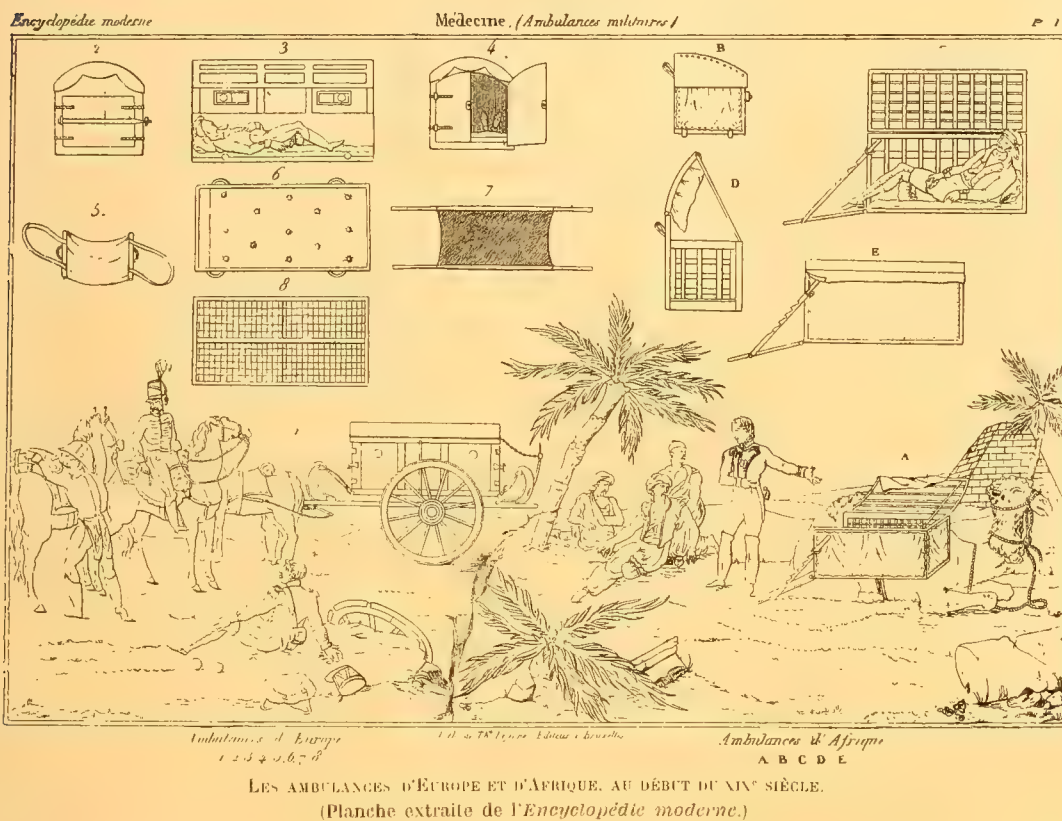
On pouvait craindre que malades ou blessés fussent incommodés par ce

¹ Notamment dans l'ouvrage, d'ordinaire si documenté et exact, de TRIAIRE SUR LARREY.

² Cf. dans le *Temps* du 7 avril 1891, un article du général THOMAS.

³ LARREY, *op. cit.*, 87-8.

mouvement complexe, cette double oscillation, rappelant à la fois le tangage et le roulis, que produit l'animal, qu'on a surnommé, peut-être pour ce motif, « le vaisseau du désert ». L'expérience n'a pas confirmé ces appréhensions. On s'habitue, paraît-il, très rapidement à ces mouvements longs et souples, et assez semblables à un bercement.



Napoléon, qui avait créé, en Egypte, un corps de cavaliers montés sur des dromadaires, prétend, dans ses *Mémoires*, qu'ils éprouvaient, pour la plupart, des nausées, comme le mal de mer ; mais un général, qui faisait partie de ce même corps, assure que ses hommes se faisaient très vite au mouvement de leur monture, et tous ceux qui ont vécu dans les régions sahariennes partagent cette opinion¹.

¹ V. un curieux article du D^r MIRAMOND de LA ROQUETTE, sur « le transport des malades à dos de chameau dans les régions sahariennes », paru, il y a quelques années, dans le *Paris-Médical*, à une date que nous ne saurions préciser, mais que nous croyons postérieure à 1910.

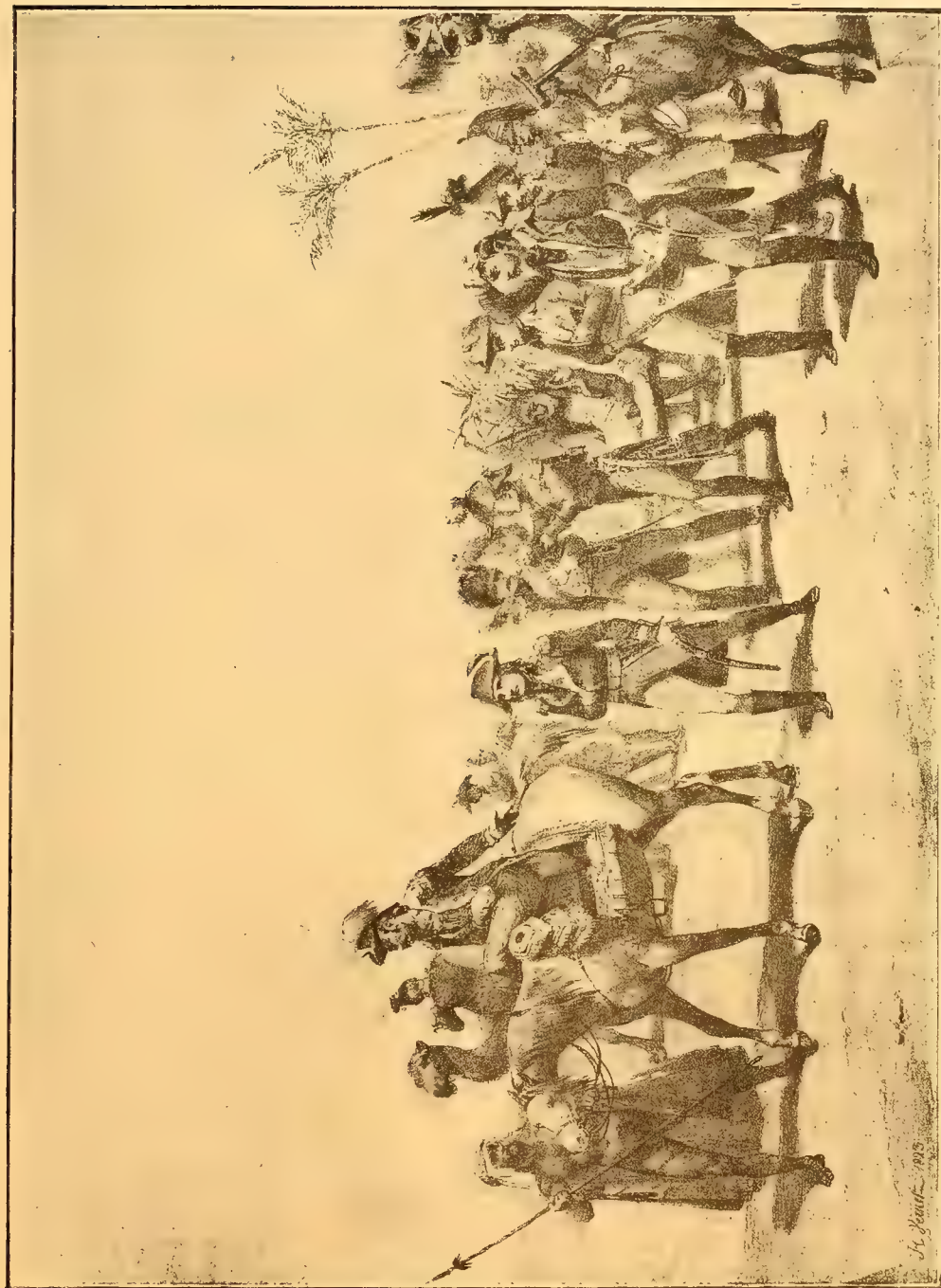
Le chameau serait, à tout prendre, bien supérieur au mulet, « dont la marche, par bipède diagonal, est moins souple et plus pénible pour les malades transportés, en raison des pas plus petits, plus brusques et plus nombreux, que l'animal fait dans un même temps et pour un même espace de terrain ».



DROMADAIRE, SERVANT AU TRANSPORT DES BLESSÉS EN ÉGYPTÉ.
(Musée du Val-de-Grâce.)

Une gravure célèbre représente Bonaparte suivant à pied, dans le désert, un convoi de blessés et de malades ; on y voit qu'outre les chameaux, on utilisa les chevaux ; mais on n'eut recours à ces derniers, que lorsque tout autre moyen de transport fit absolument défaut⁴.

⁴ Dans le désert, les blessés causèrent un embarras extrême pour leur transport : d'après le chef d'escadron Savary, ce transport se fit un jour « à dos de paysans, que l'on était obligé de garder ». *L'Armée de Bonaparte en Égypte*, par le commandant GUIRAT. « Le manque absolu de moyens de transport, relate de son côté Larrey, réduisait les blessés à la cruelle alternative, ou d'être abandonnés dans les ambulances, et même dans les déserts, exposés à y périr de soif ou de faim, ou d'être égorgés par les Arabes. Bonaparte ordonna que tous les chevaux qui se trouvaient à l'armée, sans en excepter les siens, fussent employés au transport de ces blessés. » *Op. cit.*, 117-8. Et, en note, p. 118 : « Le général Bonaparte marcha longtemps à pied, comme toute l'armée. »



BONAPARTE, ayant abandonné ses chevaux pour le transport des blessés, suit le convoi à pied.
(Composition d'Horace Vernet; lithographie de G. Motte.)

On se servit aussi des ânes, ainsi qu'en témoigne le document ci-après ; à la date du 26 messidor an VII, le *Courrier d'Egypte* publiait l'entrefilet suivant :

26 messidor an VII.

RETOUR DE SYRIE

Quelque grandes qu'aient été les fatigues pendant la traversée du désert, les blessés revenus en Egypte par cette voie les ont soutenues avec succès. On avait mis sur des chevaux et des ânes les malades qui pouvaient s'y soutenir ; ceux dont les blessures étaient plus graves ont été transportés en litière par le moyen de brancards placés sur des ânes. On aura de la peine à le croire, il est pourtant vrai que l'état du plus grand nombre s'est amélioré pendant la marche au delà de ce qu'on pouvait espérer d'après les probabilités ordinaires. Le citoyen Larrey, chirurgien en chef de l'armée, nous a dit que la proportion des morts avait été inférieure de moitié à celle qui a eu lieu aux hôpitaux dans les mêmes circonstances...

On eut encore recours, en Egypte, à l'évacuation par eau : un petit convoi de barques fut organisé, qu'on avait pourvues de brancards flexibles, et de provisions de vin, de vinaigre et d'eau-de-vie, qui fournirent les secours nécessaires ¹. Un des nombreux biographes de Larrey écrit à ce propos : « Personne ne possédait mieux que lui la science de l'évacuation des blessés et ne savait aussi bien se servir des divers moyens de transport, entre autres des voies fluviales, que nous n'avons pas su utiliser en 1870. »

Il sut le montrer dans la campagne de France, en 1814 : mais ce mode d'évacuation avait reçu auparavant de nombreuses applications.

La première fois où on l'avait mis en pratique, ce fut, nous croyons l'avoir indiqué, en 1743, année mémorable dans l'histoire du service de santé ; car, cette année-là même, fut signée, entre l'Anglais Stair et le Français Maurice de Noailles, la convention qui rendait le personnel sanitaire et les blessés inviolables : en 1743, après Dettingen, une partie des blessés fut évacuée sur l'Alsace, par le Main et le Rhin, sur des convois organisés en véritables établissements hospitaliers.

Au cours des guerres de la Révolution, notamment au mois d'avril 1797, on eut recours au transport par eau des blessés ; le lendemain du passage du Rhin par les troupes de Hoche, en floréal an V, entre Coblenz et Neuwied, les blessés furent évacués par eau, et de nuit, sur Bonn.

¹ LARREY, *Relation*, etc..., 165 (note 1).

Pendant les campagnes d'Helvétie, dans cette même année, au corps d'armée de Lecourbe, un radeau-ambulance fonctionna sur le lac de Zurich et le chirurgien Briot organisa des évacuations, par grands bateaux, sur le lac des Quatre-Cantons, de Fluelen à Lucerne ; en Italie, on utilisa, aux mêmes fins, le lac Majeur ; et, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, l'Adour et le Gave ¹.

Durant les guerres de l'Empire, on n'aura garde de renoncer à un système qui, dans tant de circonstances, avait fourni ses preuves.

¹ Cf. *Chronique Méd.*, 15 février 1915 : Le service de santé des armées françaises et les évacuations par eau, de 1743 à 1832, par le D^r Michel FERRON, médecin-major de 1^{re} classe.



VIGNETTE DE L'ARMÉE D'ITALIE.

(Extrait de l'ouvrage de MM. BOPPE et R. BONNET.)

CHIRURGIENS ET BLESSÉS AU TEMPS DE L'ÉPOPÉE

On resterait sous une impression fâcheuse et, par surcroît, injuste, si on ne voyait autre chose que des essais avortés, dans ces ambulances mobiles dont Percy est l'inventeur¹, et qui, à leur début, prêtèrent tant matière à railleries. Rappelons la boutade qu'inspirait à Lefebvre, l'époux de la légendaire *Madame Sans-Gêne*, la situation qui existait avant la création de ces ambulances : « Je voudrais, s'exclamait-il dans sa langue imagée, être comme le diable qui transporta Jésus-Christ sur la montagne; j'irais chercher tout le Conseil de santé et lui dirais : « Vois, malheureux, si un chirurgien ayant fait six lieues sac au dos, peut secourir les blessés avec aisance ! » C'est par là qu'on mesure l'étendue des services rendus par Percy, en dépit de l'imperfection du système qu'il a préconisé.

On peut dire que ces véhicules, dont la légèreté, la mobilité, contrastaient avec les trains pesants, les équipages lents qui les ont précédés, ont surpassé par leur utilité les espérances qu'on en avait conçues; ils ont, d'ailleurs, mérité, en maintes circonstances, les plus grands éloges de la part des généraux². Mais il eût fallu, pour en obtenir tout le rendement que son fondateur avait escompté, qu'il fût autrement secondé qu'il ne l'a été; or, nous avons montré combien laissèrent à désirer, tant sous le rapport de la moralité que de l'instruction professionnelle, les collaborateurs qui furent adjoints au chirurgien en chef.

¹ En réalité, Percy doit partager la gloire de la création des *ambulances mobiles* avec Larrey, qui, comme nous l'avons dit, en avait déjà eu l'idée aux sièges de Spire et de Mayence (1792, 1793); et aussi, ce qui est moins connu, avec un compatriote de Percy, THOMASSIN, qui, à l'arrivée du chirurgien en chef à l'armée du Rhin, avait créé deux ambulances légères, dont les médecins étaient montés et dont le matériel était suffisant pour donner des soins à quelques centaines de blessés.

² *Hist. de la vie et des ouvrages de P. F. Percy*, par C. LAURENT ; Versailles, 1827, 178.

Percy avait une idée trop haute de sa tâche pour s'en émouvoir outre mesure.

Il n'y a point de repos pour nous aux armées, proclamera-t-il, quand il sera appelé à prononcer l'éloge de l'homme éminent auquel il avait succédé ; nous y sommes les soldats de tous les jours, de tous les moments ; nous n'y quittons jamais le combat ; les maladies, les blessures, l'insalubrité des lieux, l'inclémence des saisons, la contagion des épidémies, sont pour nous des ennemis implacables et sans cesse renaissants ; et dans cette pénible lutte où les dangers nous pressent de toutes parts, ce sont encore ceux que nous partageons avec les guerriers sur le champ de bataille, que nous avons le moins à redouter ¹.



Le chirurgien Percy, ayant sur son dos un blessé, passe sur le pont de Manheim, criblé de mitraille.

(D'après une peinture murale du Val-de-Grâce.)

Nul ne fut plus brave que le digne Franc-Comtois : son compatriote Pichegru, qui l'avait vu à l'œuvre, rendait hommage à sa vaillance. Nul ne s'exposait au feu avec plus de calme indifférence : on le vit à Manheim, sauver, au péril de sa vie, l'officier du génie Lacroix, grièvement blessé, en le transportant sur son dos ² !

¹ LAURENT, 140.

² En Egypte, Larrey accomplit le même tour de force. En danger d'être pris par les dragons anglais, le vigoureux chirurgien n'hésita pas à charger sur son dos le général Silly, qu'il venait d'opérer et de panser, et, pour éviter les cavaliers ennemis, à se jeter dans un

Une peinture murale du Val-de-Grâce, mesurant 5 mètres de long sur 2^m,50 de large, et signée du monogramme de Gros, a consacré l'émouvant épisode :

Le pont du Rhin était alors battu par douze pièces de canon, tirant à ricochets, et les Français, qui étaient sur la rive opposée, pleins d'admiration pour une si belle action, soutenaient, par leurs acclamations, les efforts du chirurgien en chef, sous les pas duquel les pontons brisés menaçaient de s'écrouler. Il eut le bonheur d'arriver intact sur la rive occupée par l'armée et d'y déposer son blessé, qu'il n'avait pas voulu abandonner ¹.

C'est par de tels exploits, accomplis sans forfanterie, mais avec une tranquille audace, que nos chirurgiens s'imposaient au respect des soldats et des officiers.

Il n'était qu'une catégorie de fonctionnaires avec lesquels ils ne parvinrent point à lier commerce : c'étaient les commissaires des guerres, qui ne pardonnaient pas aux membres du corps de santé les reproches que ceux-ci adressaient aux pouvoirs publics sur leur incurie. « Quelle administration ! s'écriait à ce sujet le chirurgien en chef des armées ; à voir l'indifférence, le sommeil léthargique de tous les gens à la tête des affaires, lorsqu'on leur parle des hôpitaux, on croirait qu'un malade, qu'un blessé cesse d'être un homme, quand il ne peut plus être un soldat ! » Malgré les griefs trop légitimes qu'il nourrissait à l'endroit des bureaucrates, Percy recommandait aux officiers de santé sous ses ordres de ne jamais user vis-à-vis d'eux de représailles :

Oublions, leur disait-il, les torts de ceux qui nous oublient, et laissons les vaines querelles que nous suscitent des hommes peu faits pour nous juger. Que toutes nos pensées, nos sentiments, nos facultés ne tendent plus qu'à procurer à nos défenseurs, que le sort des combats doit frapper, tous les genres de secours qui doivent leur être prodigués. Peut-être, parmi ces honorables victimes, trouverons-nous de ces hommes qui, trop fiers de leur état, ont eu la faiblesse de traiter le nôtre avec dédain ou qui, ayant abusé du droit du plus fort, nous ont persécutés avec autant d'impunité que d'injustice ; si le malheur nous livre de tels adversaires, de quelle attention, de quelle bienveillance il nous sera doux de les prévenir ; ils ne doivent trouver en nous que des amis et des consolateurs, aussi empressés que généreux.

On ne pouvait pratiquer, dans un esprit plus large de charité, le pardon des offenses.

champ de capriers, coupé de fossés profonds, dans lesquels s'abattaient les chevaux de ceux qui le pourchassaient. Il fut assez heureux pour rentrer dans les lignes françaises avec son précieux fardeau.

¹ LAURENT, *op. cit.*, 190-1.

C'est encore le langage d'un homme dégagé de passion, que parle Percy dans les instructions qu'il donne à ses subordonnés, relatives à la conduite qu'ils doivent tenir sur le champ de bataille. Il leur recommande de s'entendre avec les employés de l'administration, pour ne point tourmenter les blessés, réunis à l'ambulance, par la demande brusque de leur nom, ainsi que cela se faisait alors pour la comptabilité. Il entendait qu'en même temps qu'on leur donnerait les soins nécessités par leur état, on leur fit distribuer quelque aliment réconfortant, et il rappelait, à cette occasion, la plaisante réponse, décochée par un grenadier de la 84^e demi-brigade à un commis qui lui demandait comment il s'appelait : « Tu ne le sauras, lui répliqua le militaire, *qu'un bouillon à la main.* »

Il faut lire la navrante description que donne Percy de la situation des blessés au début de sa carrière¹, pour apprécier à leur valeur les réformes qu'il a accomplies et les sentiments d'humanité qui les lui ont dictées.

Dans une circonstance qu'il rappelait plus tard, il conte qu'entouré de chirurgiens, accourus pour le seconder, il s'était tout d'abord mis en devoir d'assurer aux malheureux blessés un gîte convenable :

Il y avait cinq jours que la plupart n'avaient quitté la charrette qui leur avait servi de moyen de transport et de lit. Leur paille était pourrie ; quelques-uns avaient sous eux un matelas, qui était sali du pus de leurs plaies et de leurs excréments. Ils étaient couverts de lambeaux de tapisserie, de rideaux, de pièces de damas, de mauvais drap de paysan...

Ici, un détail d'un réalisme repoussant. Après les avoir, non sans peine, descendus, les chirurgiens avaient dû tenir les blessés suspendus, pour leur donner la faculté d'aller à la selle !

Ces manœuvres, très pénibles et excessivement dégoûtantes, ont duré près de deux heures. C'était une puanteur insupportable. Les plaies n'avaient pas été pansées depuis quelques jours, et plusieurs étaient gangrenées... Il n'y avait rien pour coucher ces pauvres gens, pas même une paille, pas même de la paille. Les matelas qu'ils avaient apportés ont heureusement servi pour une partie ; leurs lambeaux et leurs guenilles aussi. Il a fallu débarrasser une chapelle où les tombeaux avaient été ouverts ; et les blessés ont été placés, les uns sur des planches, avec une poignée de paille pourrie ou un matelas ; et les autres, sur le pavé. Point de linge, point de chandelles, point de vivres ; il n'y a pas eu moyen de renouveler un pansement, ni de réchauffer ces malheureux.

¹ En 1799, le cœur de Percy est angoissé au spectacle des blessés « jetés sur des chariots sans escorte, mourant de froid parce qu'on ne leur donne pas de couvertes, et qu'ils sont tout nus ou couverts d'habits mouillés de sang ». (*Journal des Campagnes*, etc., 34.)

Et Percy termine par cette mélancolique constatation :

Nous avons attendu jusqu'à neuf heures du soir, espérant qu'il nous arriverait du secours, mais nous n'avons vu personne ; on est seulement venu pour compter les victimes de la plus coupable imprévoyance, de la plus barbare insouciance.

C'est pour tâcher d'adoucir, autant qu'il était en son pouvoir, le sort de ces infortunés, que Percy prit soin de faire établir, par les chirurgiens sous ses ordres, une énorme marmite, à la porte de la ville que les blessés devaient traverser, veillant lui-même à ce que chacun reçût, en passant, une tasse de bouillon, un peu de pain et de l'eau dans laquelle il faisait mettre un peu d'eau-de-vie, quand il pouvait s'en procurer.

A défaut d'hôpitaux, les blessés étaient répartis dans les couvents ou les abbayes, où ils étaient soignés et nourris par des moines : mais que de fois ils sont entassés dans des salles basses et humides, où ils succombent en grand nombre, en dépit des soins que leur prodiguent les ministres de la religion, « qui ne craignent point de braver la contagion et la mort, pour venir consoler et donner des marques de la plus haute bienveillance à l'infortuné que tout abandonne » !

Encore étaient relativement favorisés ceux qui trouvaient asile dans ces infirmeries improvisées ; parfois, il arriva que les blessés abandonnés ne reçurent qu'un secours tardif, quand encore on accourait à leurs cris ! Il fallait des circonstances exceptionnelles, pour qu'on laissât les blessés au pouvoir de l'ennemi¹.

Le plus souvent, les chirurgiens se multiplient, pour leur prodiguer leurs soins. Mais ou ils sont insuffisants, ou le matériel d'ambulance arrive trop tardivement, comme à Iéna.

Le 2 octobre 1806, Percy emploie deux journées à envoyer des lettres de service à des chirurgiens dont il a l'adresse, les uns ayant servi, les autres demandant à être appelés à l'armée ; il réclame à l'ordonnateur en chef 10 chirurgiens-majors, 20 aides et 20 sous-aides supplémentaires : il ne voit arriver les jours suivants que quelques effets d'ambulance, « portés sur de misérables chariots de paysan, où ils sont mouillés et presque tous avariés ». L'un d'eux transporte des béquilles et des

¹ Comme à Krasnoë, en 1812 ; mais on était en pleine retraite, en plein désastre (Cf. *En Guerre et en Prison*, par le général LEJEUNE (1809-1814), 261-2).

jambes de bois, « ce qui a fait rire et murmurer les troupes ». Mais la charpie, les caisses d'instruments manquent : faute de moyens de transport, tout est resté en arrière¹.



BLESSÉS SOIGNÉS DANS L'ABBAYE DE MARIENBOURG.
(Musée du Val-de-Grâce.)

Les blessés ont dû être « couchés presque sans paille, n'ont eu, pour la plupart, ni eau ni vivres. A peine a-t-on pu trouver assez de linge ».

Le 16 octobre, « tous ces infortunés étaient encore dans l'ordure, au milieu des excréments de ceux qui ne peuvent se lever, des jambes et bras qui ont été

¹ BRICE et BOTTET, *op. cit.*, 192-3.

coupés, des cadavres ensanglantés, du fumier qu'a produit le peu de paille sur laquelle il se sont jetés¹ ».

A Eylau, le champ de bataille offre un aspect non moins terrifiant. « Qu'on se figure, sur un espace d'une lieue carrée, 9 ou 10.000 cadavres, 4 ou 5.000 chevaux tués, des lignes de sacs russes, des débris de fusils et de sabres, la terre couverte de boulets, d'obus, de munitions; 24 pièces de canons auprès desquels on voyait les cadavres des conducteurs tués au moment où ils faisaient des efforts pour les enlever : tout cela avait plus de relief sur un fond de neige. » Cette rédaction du 64^e Bulletin est d'une remarquable sobriété, mais combien loin de la tragique réalité ! Demandons celle-ci aux témoins et aux acteurs du drame, aux chirurgiens et médecins qui ont occupé la scène, ont joué le premier rôle.

A Eylau, Larrey a établi ses ambulances de première ligne dans des granges qui bordent le chemin, à l'entrée du village. Dans ces mesures, ouvertes à tous les vents, il n'y a plus même de paille : on l'a enlevée pour en nourrir les chevaux.

Le froid est intense, le thermomètre marque — 14°; des flocons de neige pénètrent dans l'abri où on a entassé les blessés. Les chirurgiens, gelés, ayant à peine un peu de pain noir avec des pommes de terre pour leur repas, passent la nuit à opérer. Le froid était tellement vif, que leurs instruments leur tombaient des mains ! « Je fus le seul, déclare Larrey, de tous les chirurgiens, en état d'opérer pendant la moitié de la journée : les autres ne purent tenir un instrument². » Impassible, il allait de l'un à l'autre, sourd à toute supplication, n'ayant égard ni au rang ni au grade, commençant toujours par les plus gravement atteints.

Il avait des procédés à lui pour calmer les impatiences de ceux qui avaient les nerfs trop excités. Un colonel est agité de spasmes qui gênent l'opérateur : celui-ci donne un soufflet au blessé, qui suffoque de colère. « Vous abusez

¹ *Journal de Percy.*

² Larrey disait de lui-même qu'il était « un des hommes les plus robustes de l'armée ». A Eylau, il opéra, les pieds dans la neige, pendant 36 heures ; après Essling, il resta, pendant 24 heures, sans songer à la fatigue et aux besoins de son corps, à la tête de cette ambulance de l'île Lobau, que représente le tableau de Meynier, qui se trouve au Musée de Versailles et dont une réplique est au Val-de-Grâce. Enfin, pendant la retraite de Russie, Larrey se reposait de la marche de toute une journée sur la terre neigeuse et glacée, en opérant et en pansant toute la nuit les blessés des hôpitaux de Smolensk et de Wilna.

lâchement de mon état, vous m'en rendrez raison ! » Sans s'émouvoir, Larrey lui offre ses excuses : « Je savais, lui dit-il, que vous aviez trop le sentiment de l'honneur, pour ne pas bondir sous l'outrage ; vous en avez oublié votre blessure, c'est tout ce que je cherchais ; l'opération est terminée ; voici la balle ! » Et les deux hommes se serraient la main, pénétrés l'un pour l'autre d'une mutuelle estime.



NAPOLÉON VISITANT LES BLESSÉS DE L'ÎLE LORAIN.
(D'après une peinture de MEYNIER : Musée du Val-de-Grâce.)

Un jour, c'était encore à Eylau, un brouhaha se produit : les Russes, dit-on, se dirigent sur l'ambulance. La panique saisit blessés et infirmiers, voire certains chirurgiens ; seul, Larrey termine sans hâte l'amputation commencée ; son calme communique la confiance, jusqu'au moment où une troupe française apparaît, qui met en fuite l'ennemi et dissipe les appréhensions.

Mais comme on ne peut laisser, sans danger d'épidémie, un aussi grand

nombre de blessés dans des granges aux toitures en partie enlevées ou dégradées, quand ils ne sont pas restés au seuil même de ces granges, où la plupart n'ont pu trouver place, Napoléon, sur le conseil de Larrey, ordonne leur évacuation.

On charge à la hâte, sur de grands caissons et dans des traîneaux¹, tous ceux qui sont transportables : les amputés du bras feront la route à pied.

La cavalerie a reçu l'ordre d'explorer les villages, pour ramener tous les blessés ingambes qui ont cherché un asile souvent fort éloigné des lieux où l'on s'est battu. Les charrettes découvertes de la Compagnie Breidt — le train des équipages d'alors — une fois déchargées des biscuits et de l'eau-de-vie qu'elles ont apportés reçoivent les blessés, qu'on élève à l'aide d'échelles par-dessus les parois des caissons, pour les déposer, presque à nu, sur les planches. « Cela ressemblait au supplice de la roue, » constate tristement Percy.

L'empereur, voyant, de sa fenêtre, passer quelques traîneaux vides, s'impatiente, disant qu'on n'active pas assez l'évacuation des blessés ; il ordonne de les emmener tous, « fussent-ils moribonds² ».

On évacua jusqu'à cinquante lieues d'Eylau et, loin de s'en trouver incommodés, les blessés supportèrent à merveille les fatigues de ce long transport, bien que les chemins fussent affreux, transformés par le dégel en abominables fondrières, et que souvent des ponts rompus obligeassent à traverser des ruisseaux débordés. En dépit de conditions aussi défavorables, et malgré le défaut de vivres et de médicaments réparateurs, presque tous parvinrent à destination « sans fièvre, les plaies détergées et en très bon état. Beaucoup avaient regardé leur translation comme un acte de barbarie³ ».

Pendant que Larrey s'occupait de faire convoyer les blessés de la garde, Percy et les chirurgiens sous ses ordres évacuaient ceux dont ils avaient la charge, vers les hôpitaux des villes situées sur les bords de la Vistule.

Arrivés à Landsberg, ils trouvaient la ville pleine de blessés, dont il fallut aussi assurer l'évacuation. L'empereur mit ses voitures à la disposition de Percy, ainsi que toutes celles qui passaient sur la route. Il n'y eut pas jusqu'aux carrosses des officiers généraux, qui ne fussent réquisitionnés à cet usage ; de même, les voitures

¹ Ce mode d'évacuation fut souvent utilisé (Cf. LAGNEAU, 226 ; COIGNET, 143).

² *Journal des campagnes du baron Percy* ; cf. *Revue de Paris*, 15 mars 1914.

³ LARREY, *Mémoires et Campagnes*, III, 50 (TRIAIRE, D. Larrey, 422).

des cantiniers; et, malgré toutes ces mesures, on dut abandonner la plupart des blessés à leur triste sort. « Trois cent cinquante blessés sont restés à Landsberg, faute de voitures pour les transporter, » consigne Percy dans son *Journal*, et il en prend son parti, comme de l'inévitable.



NAPOLÉON, honorant le malheur des blessés ennemis.

Les convois de blessés se succèdent, les chirurgiens qui les accompagnent arrivent tout morfondus; ils reprennent leur route, après avoir pris une tasse de bouillon chaud, qui les réconforte pour un moment. « Plus de deux mille hommes sont hors d'état de marcher, pour des engelures aux doigts de pied ou aux talons.

Il en est beaucoup qui ont le pied déchiré par les glaçons... Nombre de soldats ont les pieds emmaillotés de vieux linges et marchent ainsi.. Il n'y a de vivres nulle part, ni pour les blessés, ni pour les charretiers. »

Il faut avoir fait les guerres d'Allemagne, déclarera plus tard un de ceux qui y avaient pris part¹, pour avoir une idée des fatigues et des privations de toute espèce qu'éprouvaient les chirurgiens militaires en campagne. Il fallait beaucoup de courage, soutenu par l'amour de l'humanité, pour résister aux premières, et un bon fonds de santé, pour ne pas succomber aux secondes. L'admirable, c'est qu'ils aient, pour la plupart, gardé un moral intact dans l'atmosphère où ils vivaient.

Certains ont même le mot pour rire, comme Percy, qui sut toujours conserver son esprit et sa gaité. Quelques fragments de sa correspondance, qui sont parvenus jusqu'à nous, témoignent de son inaltérable bonne humeur.

Que le logement soit incommode, que les vivres manquent, il se fait à tout, ne maudit jamais le sort.

Arrivés à Freymark, écrit-il, nous trouvâmes le village absolument désert et ruiné. Chacun s'y est logé comme il a pu. Nous entrâmes dans une maison dont les chambres étaient encombrées de fumier. Chacun mit la main à l'œuvre, et en moins d'une heure, notre chambre avait un certain air de propreté; mais point de viande, point de pot pour faire la soupe; rien, absolument rien. Il fallut s'industrialier et chacun de nous fut à la picorée: j'ai rapporté un seau, un autre, une marmite, etc.; enfin nous nous sommes montés peu à peu. Mais un officier de la maison de l'empereur est venu réclamer le meuble dont je venais de m'emparer, disant qu'il l'avait trouvé avant moi et qu'il venait de s'en servir lorsque furtivement je m'en étais emparé. « Je n'ai rien à vous rendre, lui ai-je dit, et si vous connaissiez la qualité dont S. M. vient de m'honorer, vous ne persisteriez pas dans votre réclamation. » — « Qui êtes-vous donc, Monsieur? » — « Ce que je suis! apprenez que je suis garde des sceaux! » Il s'est mis à rire et s'est retiré.

Il n'en est pas qui se soit mieux accommodé des circonstances que le chirurgien dont nous utilisons la relation: là est le secret de cette endurance qui fait notre émerveillement.

Quel contraste! hier logé magnifiquement, nourri délicatement, couché à merveille, et aujourd'hui sous le chaume, au pain bis et sur la paille! Voilà la vie des gens de guerre. Je ne sais pas pourquoi j'ai du plaisir à m'arranger dans le plus mince des logements. La plus petite commodité me semble délicieuse; de la paille fraîche m'enchanté; une soupe à la farine est

¹ C. LAURENT, *op. cit.*, 201-2.

pour moi une bonne chère; si, au lieu d'une lampe, je trouve une chandelle, c'est à mes yeux une bonne fortune; et pour peu que je sois bien, je me trouve à ravir. J'ai tellement l'habitude de cette vie, que je sais tirer parti de tout. Je me loge partout, dans une grange, dans un grenier, dans la sacristie d'une église... A genoux dans la paille, je me rase ou me peigne; je me lave au ruisseau, à la pompe; il faut beaucoup de propreté en campagne : si on s'y néglige, on est bien plus sujet à tomber malade.

Cette tranquillité d'âme, on la retrouve dans cette lettre, inédite¹, que Percy envoyait à un de ses collègues et amis :

A Ruchozin, près Dantzig, le 20 mai 1807.

... Nous sommes ici au milieu du tapage des bombes, des grenades, des morts, des blessés et la chirurgie est occupée jour et nuit, et j'ai éprouvé que c'était un fort vilain métier que d'aller à la tranchée où cependant j'ai perpétuellement une direction de chirurgie des batailles. Mes collaborateurs vont à merveille; c'est à qui en dira du bien. Au premier signal ils sont à cheval, et suivent la troupe partout, quand il s'agit d'expéditions dans les places et îles voisines.

Vous entendrez parler de la prise que nos gens ont faite d'un schloo de 24 pièces de canon. C'était le spectacle le plus curieux et le plus plaisant qu'on pût voir. C'est dommage qu'il ait été si périlleux. Jamais je n'avais vu tomber tant de boulets à la fois. Cependant nous n'avons eu que peu de choses à faire. Dans quelques jours vous apprendrez de grandes nouvelles, à ce que je présume.

La grande nouvelle, c'était la bataille de Friedland, livrée le jour anniversaire de Marengo, et qui fut une victoire triomphale, mais combien chèrement payée !

La bataille de Preuss-Eylau avait fourni une immense quantité de blessés, mais celle de Friedland ne lui cédait en rien ni pour le nombre ni pour la gravité des blessures. Cent chirurgiens furent occupés pendant toute la soirée et toute la nuit à donner les secours de leur état. Ils firent plus de deux cents amputations. Le devant de la maison qui servait d'ambulance était jonché des cadavres des blessés arrivés mourants; dans la chambre au rez-de-chaussée, près et derrière la porte, se trouvait un monceau de membres coupés. Le sang ruisselait de toutes parts; les cris, les hurlements des malheureux qu'on apportait sur des fusils², des échelles³,

¹ De notre collection personnelle.

² Ce mode de transport était le plus fréquemment mis en usage (COIGNET, 175, etc.), quand on ne pouvait pas charger le blessé sur le dos (Elzéar BLAZE, 192, etc.). Il fallait être un blessé de marque, pour qu'on se servît de la litière (LARREY, par TRIAIRE, 631, etc.).

³ C'est sur une échelle que fut transporté Marceau mourant (V. le dessin de LE BARBIER reproduit dans un précédent chapitre).

des perches¹, etc., de ceux qui demandaient qu'on les opérât sur-le-champ, et de ceux que l'on opérait. Ces accens de la douleur et du désespoir, ce tableau déchirant de misère et d'infortune que présentait cet asile du courage malheureux, tout cela était bien fait pour émouvoir le cœur même de l'homme qui pendant seize ans avait si souvent assisté à ces scènes d'horreur, et contre lesquelles l'habitude pouvait l'avoir endurci.

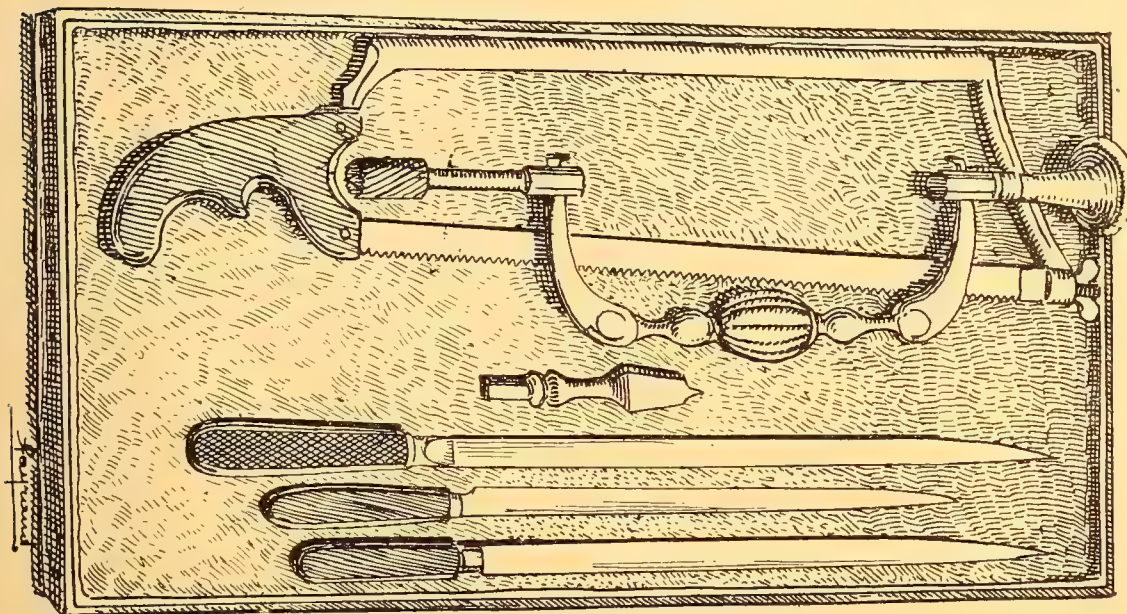


Transport du général THIÉBAULT, blessé, sur un brancard.
(D'après une gravure tirée des *Mémoires* du général; édition PLON-NOURRIT.)

A Friedland, toutes les maisons, granges et écuries du voisinage regorgeaient de blessés; le champ de bataille en était jonché. Napoléon, qui l'avait parcouru, disait, quelques jours plus tard, à Percy : « Convenez que c'était un terrible spectacle! »

¹ Lorsque le général THIÉBAULT fut blessé par une balle de mitraille, au combat de Sokolnitz, on chercha d'abord une charrette et on ne trouva qu'un avant-train à deux roues, mais avec sept fractures, couché dans un tel équipage, il éprouvait des soubresauts si douloureux, qu'on substitua au véhicule une espèce de brancard fait avec des perches, des planches, avec ce que l'on put trouver (Cf. *Mémoires du général baron Thiébault*, III, 481 et s.). Notre gravure représente l'épisode, d'après l'ouvrage cité (id., 484).

Spectacle non moins impressionnant, celui du champ de bataille, transformé en amphithéâtre de chirurgie ! Un de ceux qui ont su le mieux voir et le mieux peindre ces champs de carnage et de désolation, car il fut à la fois peintre et historien, nous en a rendu toute l'horreur, dans cette page où la plume lui a tenu lieu de pinceau¹.

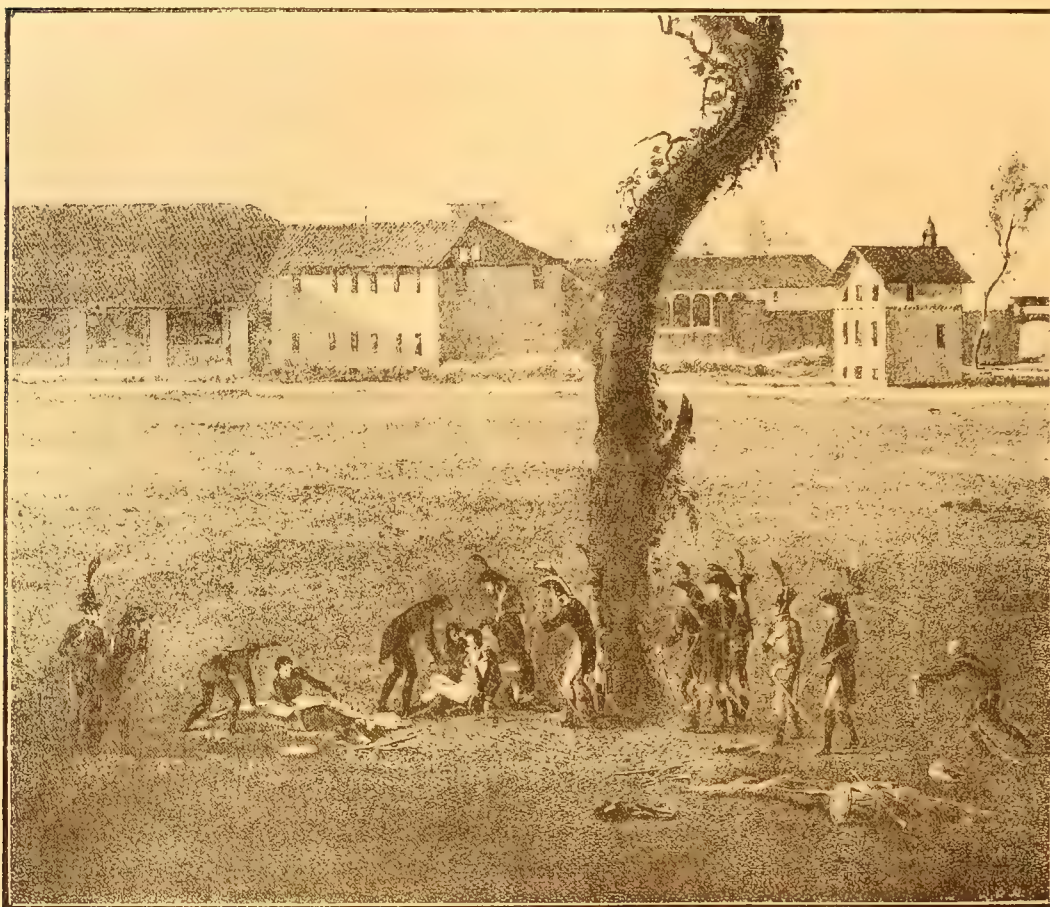


TRousse DE CHIRURGIE DU BARON PERCY.
(Musée du Val-de-Grâce.)

La scène se passe dans l'île de Lobau, « où tous nos blessés, épars dans les broussailles, étaient venus se trainer pour chercher des secours. Grand Dieu ! quels secours ! partout la scie et le fer tranchant les membres aux mourants pour leur sauver la vie ! partout l'amphithéâtre sanglant des Percy, des Larrey, ces hommes aux cœurs sensibles et compatissants, mais cruels par charité. Ah ! quel dégoût on prendrait de la gloire, s'il fallait, pour la chercher, traverser toujours ces prairies couvertes de membres séparés de leurs corps, ces lieux affreux de mutilation et de dissection qu'on appelle, à l'armée, l'ambulance. Mais, heureusement, les brillants résultats de la victoire que l'on espère nous font bien vite oublier le triste tableau des douleurs à braver pour l'obtenir ».

¹ De Valmy à Wagram (Mémoires du général LEJEUNE), 345.

C'est à Essling qu'on voit Larrey « s'agenouillant à terre, l'habit bas, le chapeau rejeté, jaugeant les entrailles, pesant les cassures, sondant les trous... Par tombereaux, jambes et bras cisailés s'en iront dans le fossé se confondre¹ ».



LA MORT DE DESAIX, A MARENGO, par BAGETTI.

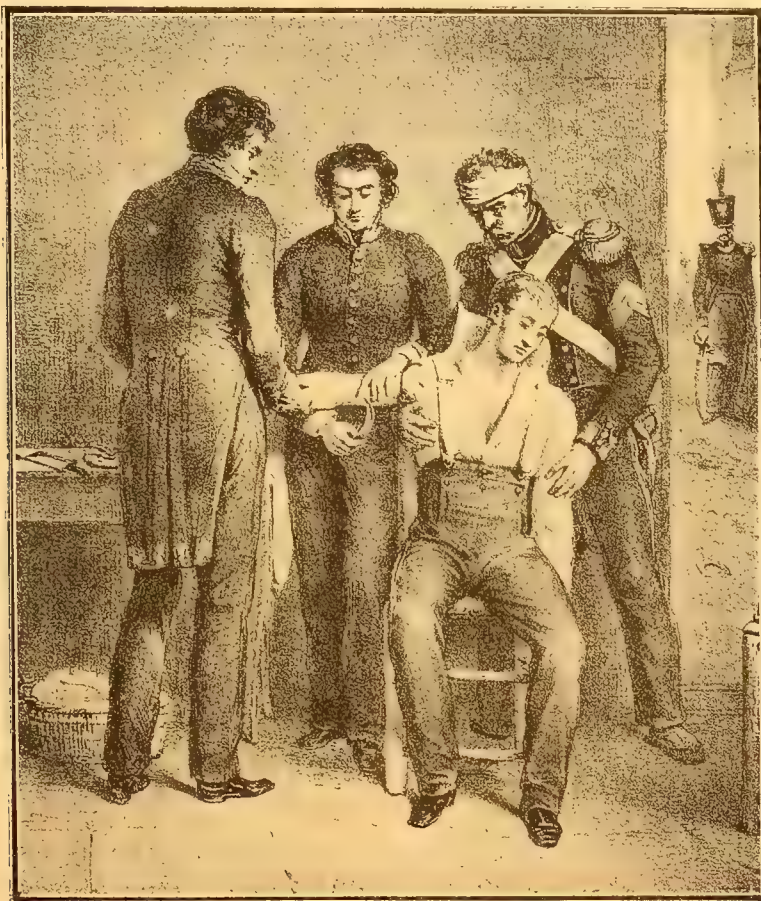
(Musée du Val-de-Grâce.)

A Marengo, les blessés furent étendus à même la paille, et c'est sur cette litière, plus ou moins souillée, que l'on pratiqua les amputations ; car il n'était encore question ni de chloroforme ni d'un anesthésique quelconque. « C'était déchirant

¹ H. BOUCHOT, *Epopée du costume militaire français*.

d'entendre des cris partout, » conte le capitaine Coignet qui, bien longtemps après l'événement, gardait l'impression fraîche de cette heure d'épouvante.

On s'installait comme on pouvait, tous les moyens de fortune étaient mis à contribution.



UNE AMPUTATION, SOUS LE PREMIER EMPIRE.
(Collection de l'auteur.)

Un jour, au delà du Rhin, on s'arrêta dans un mauvais village, où, pour faire le logement de l'Empereur, on fut obligé de prendre une baraque de paysan qui avait servi de salle d'opération aux chirurgiens. On dut, à la hâte, enlever les membres coupés et laver les taches de sang, et le travail était à peine terminé quand Napoléon et sa suite arrivèrent.

Le général Lejeune rapporte — c'était lors de la retraite de Russie — que, fatigué de marcher, il s'était assis sur un tronc d'arbre, à côté d'un canonnier, récemment blessé. Deux officiers de santé viennent à passer; le général les prie d'examiner l'artilleur.

Au premier aperçu, ils sont d'accord que, pratiquée de suite, l'amputation sauvera le blessé; mais celui-ci est-il disposé à la supporter? « Tout ce qu'on voudra, » répond-il sans sourciller. — « Mais, ripostent les chirurgiens, nous ne sommes que deux; il faudrait, Monsieur le général, pour sauver cet homme, que vous eussiez la bonté de nous aider. » Le général fait la grimace; il apparaît que la proposition ne lui sourit guère. « Il suffira, disent les médecins, que vous permettiez au canonnier de s'appuyer sur votre dos pendant l'opération; de cette façon, vous ne verrez rien. » Alors, poursuit le narrateur, « j'y consentis; je me mis en posture, et je crois que cela me parut plus long qu'au patient lui-même. Les officiers de santé ouvrirent leur giberne; le canonnier ne proféra ni une parole, ni un soupir; je n'entendis un moment que le petit bruit de la scie et, peu de secondes ou de minutes après, ils me dirent: « C'est fini! nous regrettons de n'avoir pas un peu de vin à lui donner à boire pour le remettre de l'émotion. » Il restait au général une demi-fiole de malaga, qu'il ménageait comme la prune de ses yeux, n'y touchant que de loin en loin, goutte à goutte. Il l'offrit à l'amputé, jusque-là pâle et silencieux; dont les yeux aussitôt s'illuminèrent. Il l'avalait d'un trait, et la rendit complètement vide; puis il partit d'un pas ferme, disant ces simples mots: « J'ai encore loin d'ici à Carcassonne¹!... »

Parfois, c'est le père même du blessé qui sert d'aide au chirurgien.

Repsomen², neveu et aide-de-camp du général Gros, marchait à côté de ce dernier, au moment le plus décisif de la bataille de Hanau (1813), quand tout à coup il reçut « le choc d'un boulet de petit calibre, qui lui désorganisa le bras à l'articulation, en sorte que l'avant-bras ne tenait plus au reste du membre que par quelques tendons et par des bandelettes fibreuses de l'articulation fracassée. Ce violent coup d'artillerie l'avait renversé sur le terrain, et il y avait été subitement frappé de syncope³. »

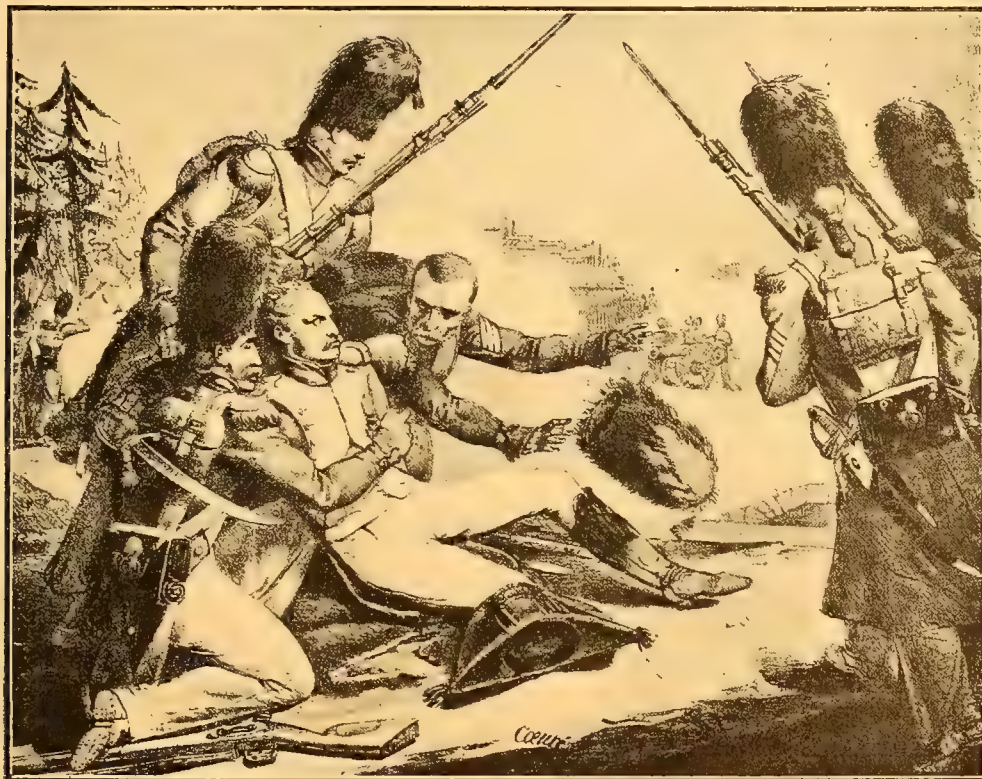
Le père du jeune officier était capitaine de la compagnie des chasseurs chargés

¹ *En guerre et en prison* (Mémoires du général LEJEUNE), 1809-181, 272-34.

² Ce nom est écrit ailleurs *Rebsomen*; nous adoptons l'orthographe de Larrey.

³ Récit de LARREY (*Relation médicale de Campagnes et Voyages*).

de monter à l'assaut de la redoute principale que l'ennemi avait établie. Tandis qu'il marchait à la tête de ses troupes, il heurte, sur son chemin, un corps ; il se penche et il reconnaît... son fils ! Sans perdre un instant, il le prend à bras le corps, le met sur ses épaules et le porte à Larrey, qui opère non loin de là. « Il a un bras



REPSOMEN, blessé, est frappé de syncope sur le terrain.
(D'après une gravure publiée par le Dr MAX-BILLARD, dans la revue *l'Asepsie*.)

presque totalement emporté, » dit le père du blessé au chirurgien. Mais un rapide examen fait découvrir une seconde blessure, non moins grave : la jambe droite paraît avoir été fracassée. — « Cela n'est pas possible, répond le père ; car, lorsque je l'ai relevé du champ de bataille, il s'est tenu sur ses jambes, pour que je puisse le charger sur mes épaules. » — « C'est donc sur votre dos, réplique Larrey, dans la courte distance que vous avez parcourue, qu'un nouveau boulet est venu l'atteindre à cette jambe. » — « Eh bien ! il ne s'en est pas plaint, et moi-même je n'ai rien senti ! » Sans doute, le blessé était-il trop faible, ou le père trop préoccupé de

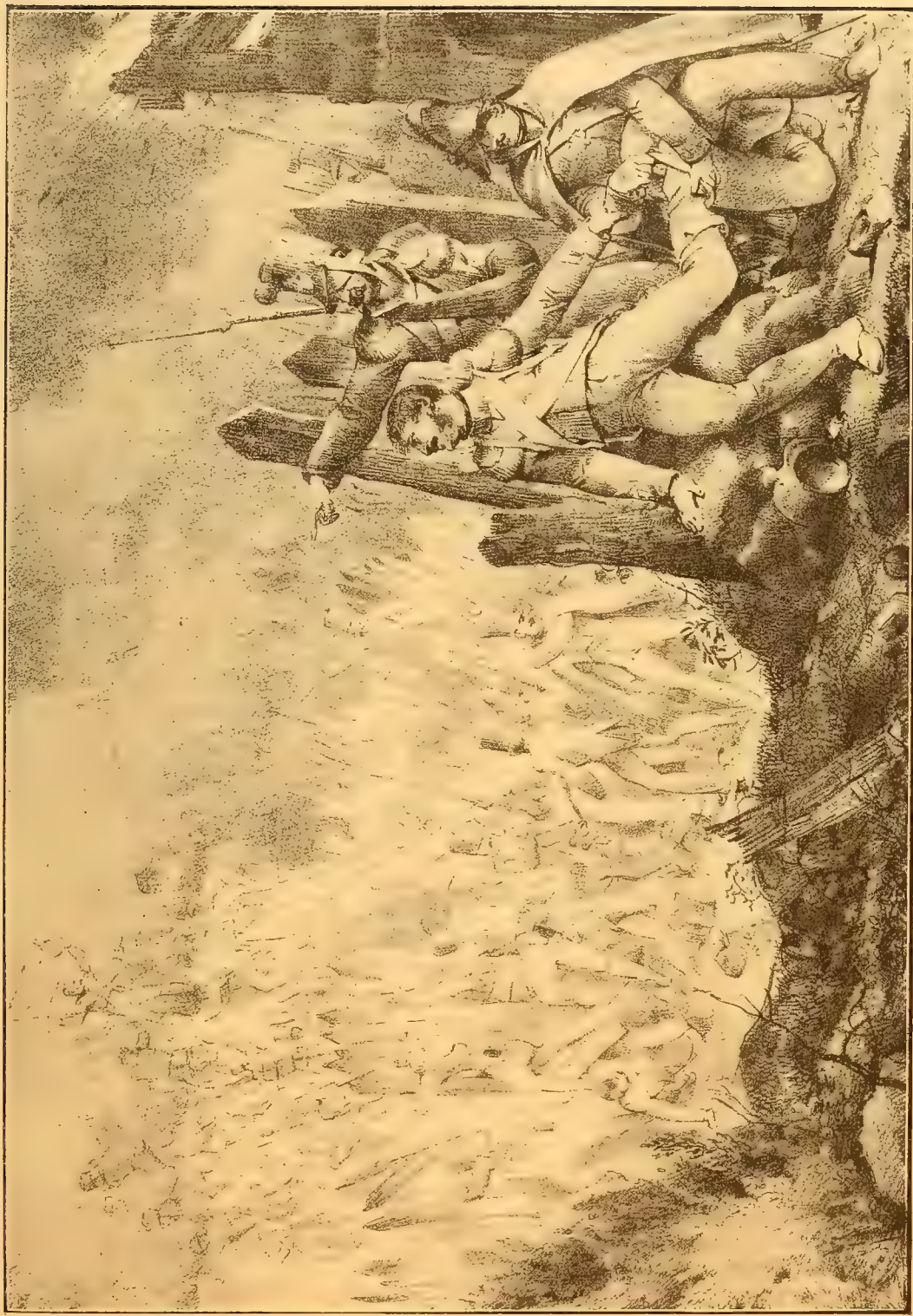
l'existence de son fils, pour s'en apercevoir sur le moment. Ce n'est donc plus une amputation, mais deux que Larrey doit pratiquer. L'opération est urgente, et Larrey est dépourvu de la plupart de ses auxiliaires habituels, occupés à d'autres besognes. Le père se propose, et remplit son office sans émotion apparente : le blessé ne fait entendre aucune plainte et, tandis que l'artillerie gronde, que la mitraille fait rage, Larrey poursuit sa tâche, impassiblement.

C'est encore Larrey qui fut chargé de pratiquer l'amputation du bras chez un brave officier, qui fit preuve, durant l'opération, d'un courage stoïque. La veille de la bataille de Waterloo, le colonel Sourd, chargeant à la tête d'un régiment de lanciers rouges de la garde, reçoit un boulet qui lui perce le bras. Il court à l'ambulance, présente le membre déchiqueté au chirurgien : celui-ci l'ampute et le panse séance tenante ; à peine l'appareil était-il appliqué, que le colonel remontait à cheval et chargeait une seconde fois ! Au combat de Lubnitz (27 avril 1813), le général Girard, ayant eu le dessus de la tête emporté par un éclat d'obus, subit l'opération du trépan, ce qui ne l'empêcha point de se conduire héroïquement à Ligny, où il fut mortellement atteint.

On n'observe pas moins de sang-froid, moins d'intrépidité dans l'armée de mer que dans l'armée de terre. A la bataille d'Aboukir, l'amiral Brueys est d'abord blessé au bras, puis à la tête : il refuse de se laisser porter aux ambulances : « Un amiral français, dit-il, doit mourir sur son banc de quart. » Et, quelques instants après, il succombait à ses blessures. Le 17 octobre 1810, au combat livré par *la Somnambule*, le capitaine Sauvage est tué à la barre qu'il manœuvrait lui-même. Son second, l'enseigne Lecomte, saisit le gouvernail. Atteint d'un biscaien, qui lui traverse les deux cuisses, il n'en continue pas moins à gouverner. Il est frappé successivement de deux balles ; il ne consent à se rendre que lorsque la mâture du vaisseau, complètement démolie, rend toute résistance inutile. Lecomte était si affaibli par le sang qu'il avait perdu qu'on ne put le descendre dans un canot, et qu'il fallut lui passer une corde sous les bras pour le hisser, comme un ballot, sur le pont ennemi.

Dans une autre rencontre, rapporte M. Germain Bapst, un matelot canonnier eut un bras coupé en deux par un boulet. Il ramassa son bras, le plaça tranquillement dans la gueule du canon qu'il servait, et l'envoya en guise de projectile à l'ennemi !

Cette impassibilité, ce mépris de la douleur, sont communs à cette époque légendaire. Serait-ce que nos ancêtres souffraient moins ; que, chez eux, la



Soldat pause sur le champ de bataille et désespéré de ne pouvoir suivre ses camarades montant à l'assaut.
(Collection de l'auteur.)

sensibilité était émoussée¹? D'ailleurs, sur des sujets de même race, la sensibilité à la douleur ne diffère-t-elle pas presque autant, pourrait-on dire, qu'il y a d'individus?

Dans son histoire de la campagne de 1812, M. de Ségur rapporte, en évoquant le souvenir du combat de Borodino, que les Russes parurent plus fermes contre la douleur que les Français. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, qu'ils souffrissent plus courageusement, mais ils souffraient moins; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation moins avancée et à des organes endurcis par le climat. »

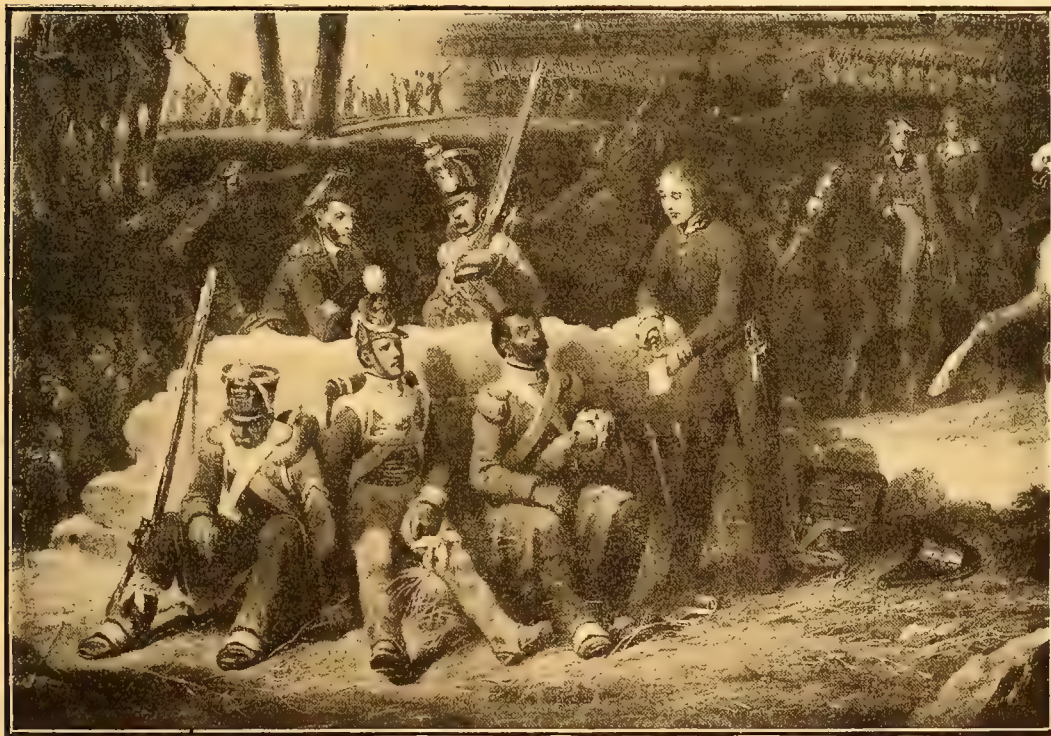
Cette influence du climat n'est pas, en effet, négligeable. Percy, qui avait eu occasion de beaucoup observer, dans le cours des campagnes auxquelles il avait pris part, avait remarqué que les hommes du Nord étaient moins sensibles que ceux du Midi; et que c'était peut-être chez les Orientaux, et spécialement chez les Egyptiens et chez les Arabes qu'on notait la plus complète insensibilité². Ces remarques de Percy ont été confirmées, depuis, par d'autres observateurs. « Le 5 pluviôse, rapporte Berthier, à la page 64 de son *Registre*, un boulet partit de la place de Mantoue et vint au poste avancé occupé par les grenadiers. Il coupa la jambe droite à Jean Royer, grenadier du 2^e bataillon; et le bas de la jambe et le pied tenaient encore par un nerf et de la peau. Royer, sans être ému de la perte de sa jambe, dit à un de ses camarades, avec la tranquillité d'un soldat: « Coupe-moi avec ton couteau ce qui attache encore ma jambe cassée. » Le camarade, affecté, lui répond: « Je n'en ai pas la force. » Royer riposte: « Donne-moi ton couteau; et, avec le sang-froid et le courage le plus héroïques, *il coupa lui-même le nerf et la peau qui restaient, et jeta de côté son pied et sa jambe cassés*³. »

¹ Le 28 novembre 1812, conte M. de Fezensac, dans son *Journal de la campagne de Russie*, on apprenait la mort de M. de Noailles, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, qui avait été tué la veille auprès du duc de Reggio. Le maréchal Ney, quand on lui en apporta la nouvelle, se contenta de répondre: « que c'était assurément son tour, et qu'enfin il valait mieux que nous le regrettions que s'il nous regrettait ». Dans de pareilles occasions, le maréchal témoignait toujours de la même insensibilité: « Que veux-tu que j'y fasse, dit-il à un blessé, qui lui demandait de le faire emporter; tu es une victime de la guerre. » Et il passa son chemin.

² Le mameluck Roustam « se brûlait la main au bain de l'Empereur: *il ne craignait pas l'eau bouillante* ». Souvenirs et Anecdotes du domestique du grand Napoléon, consignés par moi, Billion, d'Arras, ex-artilleur de la Vieille-Garde, etc. (Ces souvenirs ont été publiés par Hector FLEISCHMANN, dans son ouvrage sur « Roustam, mameluck de Napoléon », 329).

³ *Chron. Médic.*, 1914, 343.

A Wagram, un officier a un bras emporté par un boulet; son unique préoccupation est de retrouver la main qui vient de lui être enlevée, pour en retirer une bague à laquelle il attachait un grand prix. Quand il l'eut retrouvée, il rejeta le membre ensanglanté, disant à ses hommes : « Je vous donne cela, mes amis; faites-en ce que vous voudrez¹ ! »



Un épisode de la guerre d'Espagne : BATAILLE DE LA COROGNE (1809).

(Musée de Versailles.)

N'allez pas crier à l'invraisemblance, à l'exception; car voici d'autres anecdotes de même nature; celle-ci est relatée par le grenadier Coignet².

Un boulet emporte la jambe de son fourrier; celui-ci coupe un peu de chair qui restait, et dit à ses camarades : « J'ai trois paires de bottes à Courbevoie;

¹ Elzéar BLAZE, *op. cit.*

² COIGNET, 141.

j'en ai pour longtemps ; » puis, il prend deux fusils, s'en sert comme de béquilles et se rend à l'ambulance, sans vouloir que personne le soutienne.

Pendant la campagne de Russie, parmi ceux qui faisaient partie de l'escorte de l'Empereur, se trouvait un jeune officier du 7^e hussards, qui avait eu la cuisse coupée au cours d'un combat. Transporté dans un petit chariot russe, le glorieux mutilé était parvenu, malgré la difficulté du passage, à franchir la Bérézina et à gagner Wilna. Au départ de cette ville, sur une colline recouverte de glace, le chariot versa ; il n'était pas encore relevé, que des dragons ennemis arrivaient et sabraient impitoyablement le blessé, puis le dépouillaient de ses vêtements. Celui-ci, criblé de blessures, entièrement nu sur la neige, eut encore l'incroyable énergie de se traîner sur ses trois membres jusqu'à l'hôpital de la ville voisine, où il fut immédiatement admis ; il réchappait de l'aventure, et rentrait en France quelques mois plus tard ¹.

Encore un fait qu'on aurait peine à croire, s'il n'était attesté par un témoin véridique.

Dans la vallée de Roncal, le 23 mai 1809, soixante hommes de la garde nationale (légion d'élite des 10^e et 11^e divisions), sont surpris par une troupe de plusieurs milliers d'Espagnols. Les gardes nationaux se défendent jusqu'au dernier ; tous sont tués, sauf le commandant de Puisalis, laissé pour mort sur le champ de bataille, et qui revint à la vie, comme par miracle : c'est lui qui devait rendre témoignage à ses supérieurs de ce qui s'était passé sous ses yeux. « Au plus chaud de l'affaire, déposa-t-il, un garde national eut le ventre ouvert d'un coup de mitraille. Comme tous ses intestins s'échappaient par cette horrible blessure, il me demanda ma ceinture, pour refermer la plaie et maintenir les parties internes de son corps, qui menaçaient de tomber à terre. A peine eut-il fini le pansement qu'il continua, appuyé sur un arbre, à faire le coup de feu aussi tranquillement qu'auparavant. Mais bientôt, une balle reçue en pleine poitrine l'étendit raide mort ».

A ceux qui nieraient encore l'influence du moral sur le physique, de méditer l'histoire suivante, dont le général de Brack se porte garant : près de Tilsitt, un des hussards de la compagnie, qui relevait de son commandement, reçut vingt-deux coups de lance ; un mois après, il était à cheval ! *Il n'avait pas douté un seul instant de sa guérison.* Plus extraordinaire est le cas de cet officier,

¹ *Catalogue de l'Exposition historique et militaire de la Révolution et de l'Empire* ; Préface de Germain BAPST (Paris, 1895).

un aide-de-camp du maréchal Davoust, nommé Baratinski, dont l'histoire tient du roman, et d'un roman tel que l'imagination la plus dévergondée n'en saurait inventer de plus fabuleux.

Blessé par un boulet, qui lui avait emporté la jambe et la cuisse, ne lui laissant à peu près intact que le bassin, l'officier fut présenté dans cet état aux chirurgiens, qui déclarèrent que l'amputation était impossible, et qu'un miracle seul pouvait le sauver. Le maréchal résolut alors, pour ne pas le laisser aux mains de l'ennemi, de le faire emporter. Il ordonna au capitaine d'une compagnie d'infanterie de veiller sur lui; il dispensa cette compagnie de toute espèce de service et lui recommanda seulement le dépôt qu'il lui confiait : ses ordres furent exécutés; les soldats portaient alternativement le blessé, et quand il fallait faire le coup de fusil, ils le déposaient un moment et le reprenaient ensuite.

Cependant, l'excessive rigueur du froid fit succomber, le premier jour, quatre soldats de la compagnie; le lendemain, il en mourut trois; les jours suivants virent tomber de nouvelles victimes; enfin, il ne restait plus que deux hommes le jour où le malheureux aide-de-camp arriva à Wilna. Il fut déposé chez un Juif, qui fit rafraîchir les porteurs : l'un d'eux mourut après avoir bu un verre d'eau-de-vie; le survivant dit au blessé que son devoir était de rester avec lui pour exécuter les ordres de son maréchal, mais le malade lui répondit noblement qu'il avait déjà assez de remerciements à lui faire de son dévouement, qu'il ne voulait pas lui en demander une nouvelle preuve; il lui donna sa montre, un peu d'argent et ils se séparèrent.

Les Russes arrivèrent bientôt à Wilna; le Juif crut alors pouvoir se débarrasser d'un hôte aussi incommode, et le fit jeter rudement d'une fenêtre du rez-de-chaussée dans la rue. Un lieutenant de cosaques, qui passait à ce moment, se fit raconter ce qui était arrivé; indigné d'un pareil trait de cruauté, il monta chez le Juif et, après en avoir fait constater l'identité, il lui brûla la cervelle.

On prodigua les soins les plus assidus à l'infortuné Baratinski; et, ajoute celui dont nous avons emprunté la narration, *en 1827 il vivait encore* : il était alors maître de poste en Pologne¹. Doutera-t-on, après ce récit, que vraiment les hommes de ce temps étaient d'une trempe particulière, et qu'un idéal, l'amour de la gloire, ou de leur Empereur qui l'incarnait à leurs yeux, les soutenait dans leurs plus dures épreuves ?

¹ *Mémoires d'Alissan de Chazet*, t. III, 95-7.

A ceux dont le moral fléchissait, il suffisait d'une bonne parole dite à propos, d'un mot de « leur Empereur », pour leur rendre tout leur courage.

Un matin, en 1810, Napoléon visitait l'hôpital du Gros-Caillou; le bruit d'une vive discussion l'attire au chevet d'un sapeur de la Garde.

— Que signifie, dit l'Empereur, en fronçant le sourcil?

— Sire, c'est le gros major — et il désignait Larrey — qui veut me couper la jambe, et moi je ne veux pas.

— J'ai donc des grenadiers qui ont peur?

— Peur? mon Empereur veut rire? mais si je troque ma quille de chair pour une quille de bois, adieu le service! alors j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de me faire enterrer en détail.

— Es-tu décoré?

— Non, Sire!

— A ton âge! pourquoi?

— Parce que, Sire, parce que, quand vous faisiez les distributions, j'étais toujours dans quelque f..... ichue ambulance.

— Et si je te décorais, te laisserais-tu couper la jambe?

— Ah! Sire, la jambe et tout ce que vous voudrez. Seulement, dommage de ne plus servir!

Le lendemain, le grenadier se faisait couper la jambe, en fumant sa pipe, et, quand il fut guéri, Napoléon le nomma gardien d'une grille à Rambouillet.

Même crânerie, même stoïcisme chez les officiers que chez les soldats. On a cité¹ ce capitaine Francœur qui, tandis qu'on lui coupe le bras, ne cesse de « blaguer » le chirurgien, lui disant: « N'avoir qu'un bras n'est pas un si grand malheur! quand je ferai la cour à une femme, j'aurai l'air, avec mon moignon, d'un pigeon qui bat de l'aile ».

Chacun réagit selon son tempérament. Le général Thiébault, d'humeur peu endurante, invective le chirurgien qui le panse. Pendant un pansement, celui-ci déclare au blessé qu'il va falloir lui donner un coup de bistouri, pour ouvrir un abcès qui s'est formé dans la poitrine: il désigne l'endroit; ce ne sera qu'une incision de quelques lignes. Le général exige que le praticien en trace la longueur au charbon; et, à l'aide d'un petit miroir, qu'il tient de la main gauche, il

¹ *La Médecine dans l'Art, l'Histoire et l'Archéologie*, revue mensuelle, nouvelle série, n° 12 (septembre 1909). Lyon, Jacquemaire.

suit les phases de l'opération. Voilà qu'au lieu d'enfoncer l'instrument au lieu désigné, le chirurgien le plonge beaucoup plus bas : brusquement il reçoit un coup de poing sur le nez; son bistouri vole en l'air. « Je pouvais vous tuer, dit l'opérateur, bougonnant et encore mal remis de la tape qu'il avait reçue, et il faut pourtant que l'opération se fasse ». Une vive discussion s'engage, où le patient n'est pas celui qui crie le moins. — Il y a un autre moyen, finit par dire le chirurgien : c'est la pierre infernale. — Il n'y a rien d'inférieur que je ne préfère à vous, réplique Thiébault aigrement. — Fort bien, mais vous souffrirez dix fois plus que pour l'opération. — Que vous importe? — Et il fait l'application du caustique. Une demi-heure après, il retourne auprès du malade, il lui demande ce qu'il sent. — Rien! Il paraît surpris; au bout d'une nouvelle demi-heure, il se présente à son chevet. Quoique les douleurs qu'il éprouvait fussent fort vives — « si des chiens, relate Thiébault, m'avaient maché les chairs, ou si j'avais été en contact avec un fer rouge, je n'aurais pas souffert davantage », — le blessé répond encore un *non* impavide. Troisième visite, question renouvelée pour la troisième fois : même réponse. « C'est trop fort », s'écrie le médocastre; et pour juger par lui-même, il lève l'appareil : sur la grandeur d'une pièce de trois sols, la chair gangrenée chut avec l'emplâtre, l'abcès se vida et l'Esculape répétait, avec un rire sarcastique : « Je suis bien aise de savoir que vous ne sentez rien »; pendant qu'en ricanant, pour ne pas crier, sa victime s'écriait avec assurance : « Non, je ne sentais rien. »

On a souvent conté dans quelles circonstances le général Moreau trouva la mort¹ : ce fut un canonnier français qui, sur l'ordre de Napoléon en personne,

¹ Le témoignage du général Stewart est décisif; son récit se trouve confirmé par un habitant du village de Roecknitz, témoin oculaire de l'événement. Voici ce que raconte cet homme.

Moreau se trouvait, le jour *pluvieux de la bataille*, à cheval, à côté de l'empereur de Russie, sur une hauteur, immédiatement derrière le village de Roecknitz, non loin de la maison du témoin, lorsqu'il fut atteint d'un boulet, parti vraisemblablement d'une batterie de campagne. Le chirurgien de l'empereur Alexandre, à ce que je sais de bonne part, a indiqué aussi le 27 comme le jour où il donna des secours à l'infortuné général. On sait, par d'autres relations, que l'amputation fut faite le jour même de la blessure. Les jambes coupées avaient été enterrées dans le jardin de la terre de Noethnitz; mais en 1814, on les exhuma, on les plaça dans une urne, et le 4 novembre, on les déposa solennellement dans le monument que l'on a élevé à Moreau, sur la place même où il fut blessé. On trouve une description de la cérémonie qui eut lieu à cette occasion, avec un portrait historique de l'illustre général, et des détails,

pointa les deux coups de la pièce, dirigés contre l'état-major, au milieu duquel se trouvait le transfuge. Le boulet ne manquait pas le but : il fracassait la jambe droite de Moreau et, traversant le cheval qu'il montait, il emportait le mollet de l'autre jambe. Le général perdit connaissance. Aussitôt revenu à lui, il se faisait donner « *une cigarette*¹ » !

Dès qu'il se sentit mieux, on le porta, dit une relation contemporaine², que nous avons eue sous les yeux, « sur des piques de Cosaques, mises en travers, dans une chaumière voisine; mais il y était tellement exposé au feu ennemi, qu'après avoir été légèrement pansé, il fallut le transporter plus loin au quartier général de l'Empereur, où on lui fit l'amputation d'une jambe³, *pendant qu'il continuait tranquillement de fumer.* »

D'après un de ses panégyristes, Moreau aurait dit à son fidèle ami, Rapatel⁴, qui l'assistait à ses derniers moments : « Je suis perdu, mais il est glorieux de mourir pour une si belle cause ». Et à l'empereur de Russie : « Il ne vous reste que le tronc, mais le cœur y est et la tête est à vous ».

Durant le long trajet que suivit la sorte de litière découverte, qui transportait le blessé à travers les défilés de la Bohême, « sous des manteaux qui protégeaient mal contre la pluie son corps tremblant de fièvre », des Russes, des Croates, des Prussiens se relayaient autour de lui. Pendant cinq jours, son agonie se prolongea.

Jusqu'à ce qu'il perdit entièrement connaissance, il ne voulut convenir du rôle

puisés dans des sources authentiques, sur les dernières années de sa vie, dans une brochure intitulée : *F. Thr. A. Masse, Johann-Victor Moreau, und seine todtenfeier. Dresden in der Arnoldischen buchhandlung; 1816, in-8°*. Pour les jeunes militaires et les amateurs de l'histoire, *Jean-Victor Moreau, et la cérémonie funèbre qui fut célébrée en son honneur*, par F. Chr. HASSE, à Dresde, dans la librairie d'Arnold, 1816, in-8°. (*Relation circonstanciée de la campagne de 1813 en Saxe*, par M. le baron d'ODELEBEN, traduite de l'allemand, tome II, note des pages 307-8).

¹ Le mot *cigarette* était alors du genre féminin; il n'était pas encore « masculinisé » en 1824.

De la cigarette enfin esquissons les vertus,

lisons-nous dans un poème didactique sur *Le Tabac*, par P. F. (FORGET); Rochetort, 1824, 25 et 39.

² *Détails sur les derniers moments du général Moreau*, avec le portrait de Moreau fait après sa mort; Paris, chez F. Schœll; 1814.

³ En réalité, MOREAU fut amputé des deux jambes.

⁴ Le « fidèle Rapatel », devenu aide de camp du tsar, alla périr d'une balle française à La Fère-Champenoise, en sommant de se rendre un carré, où combattait son frère, officier d'artillerie. (Cf. *Les Français en Russie et les Russes en France*, par L. PINGAUD, 388.)

odieux qu'il avait joué. Ce renégat affecta jusqu'au bout cette criminelle attitude. Pas un instant il ne connut ni le remords ni la défaillance ! Quelques heures avant de mourir, il écrivait à sa femme une lettre, contenant ce dernier trait à l'adresse de l'Empereur : « ce coquin de Bonaparte est toujours heureux... » Il dicta ensuite ces lignes, à l'adresse de son nouveau maître : « Je descends au tombeau avec les sentiments de respect, d'admiration et de dévouement que j'ai éprouvés pour



MOREAU SUR SON LIT DE MORT.

Votre Majesté dès la première minute de notre entrevue. » Puis il ferma les yeux et parut expirer sans souffrance¹. »

Cette maîtrise de soi, cet apprivoisement de la douleur, il est certain que nos pères l'ont pratiqué plus que nous : que d'exemples, d'exemples historiques, pourrions-nous citer, de généraux en chef domptant leur mal à force d'énergie ! Il nous suffira d'évoquer le maréchal de Saxe, gagnant la bataille de Lawfeld, torturé par la goutte ; le maréchal de Villars, blessé, parcourant le champ de bataille et donnant ses ordres dans sa chaise de poste ; le maréchal de St-Arnaud, au combat de

¹ PINGAUD, *loc. cit.*

l'Alma; Napoléon III, le jour de Sedan... Mais tenons-nous à la période du premier empire, celle qui présentement nous occupe.

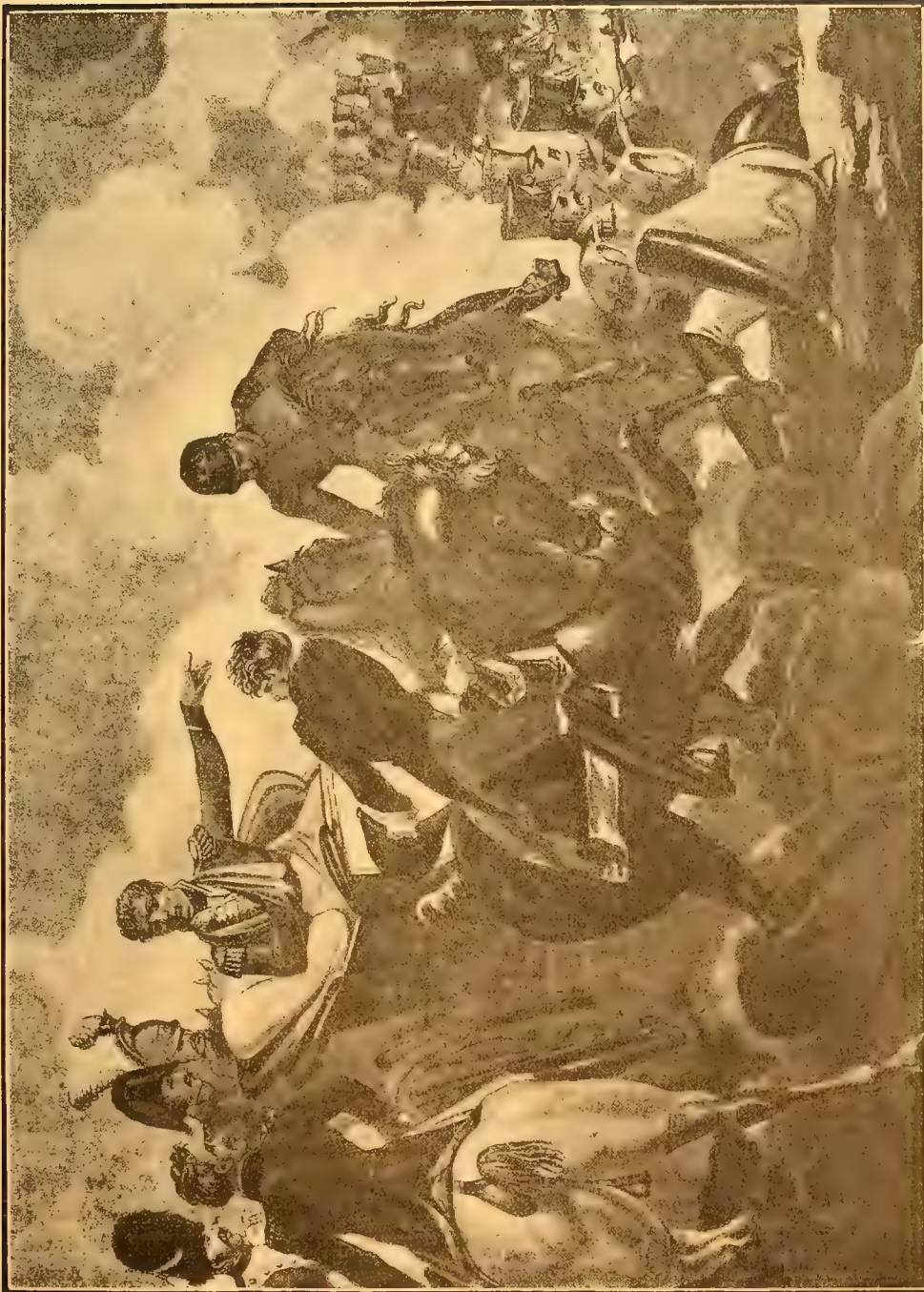
Au combat de Pultusk, Lannes, bien que souffrant, n'abandonne pas un instant le champ de l'action, et ce n'est que quand un coup de feu l'atteint, qu'il doit céder le commandement. Le général russe Benningsen souffrait de la pierre à Eylau¹.

*Mais rien à eni, à la bataille de Dordrecht y a trois
jours, j'ai eu la sueur jantes enportée d'un boulet de canon
le lequin de l'empereur et toujours heureux.
on m'a fait l'empereur tout aussi bien qui possible qui que
l'a rime ait fait un mouvement de l'empereur, l'empereur
me: avant nous par de nous et se rapprocher du 8^e de la ch
Ex: me le jour de l'empereur et l'empereur de tout mon cœur
Je change regret de fin Vally*

DERNIÈRE LETTRE ÉCRITE PAR MOREAU À SA FEMME

L'avant-veille de cette bataille, le général comte Lepic, alors colonel des grenadiers à cheval de la garde impériale, qui se montra ce jour-là d'une bravoure allant jusqu'à la témérité, fut pris d'un accès de rhumatisme goutteux aux articulations des genoux. Larrey le trouve cloué au lit, incapable d'accomplir un seul mouvement et désespéré de ne pouvoir prendre part à la bataille du lendemain. Il supplie le chirurgien, qui est accouru à son appel, de le mettre, par n'importe quel moyen, en état de monter à cheval. Cédant à ses instances, Larrey imagine un traitement qui produit le plus heureux effet : il prescrit une application de ventouses scarifiées sur la région douloureuse et met par-dessus un appareil de compression, dont les pièces sont imprégnées de vin chaud camphré;

¹ *Causeries militaires*, par le général THOMAS, 3^e série, 217.



A la bataille de Wagram, Masséna, blessé, parcourt le champ de bataille et donne ses ordres, assis dans sa calèche.

grâce à cette médication, après tout raisonnable, le brave général Lepic pouvait le lendemain se montrer à la tête de ses troupes et conduire l'héroïque charge où il se signala si brillamment. « Ce succès inattendu et vraiment remarquable, écrira plus tard Larrey ¹, fut d'autant plus heureux pour Lepic, qu'il assura presque à lui seul la victoire de la célèbre bataille d'Eylau. C'est au moment fatal où l'aile droite de l'armée russe nous avait débordés... et allait s'emparer de notre chemin de retraite, que le général Lepic, en vertu des ordres de Napoléon, se lança à la tête de sa cavalerie sur cette colonne ennemie et la coupa en deux. »

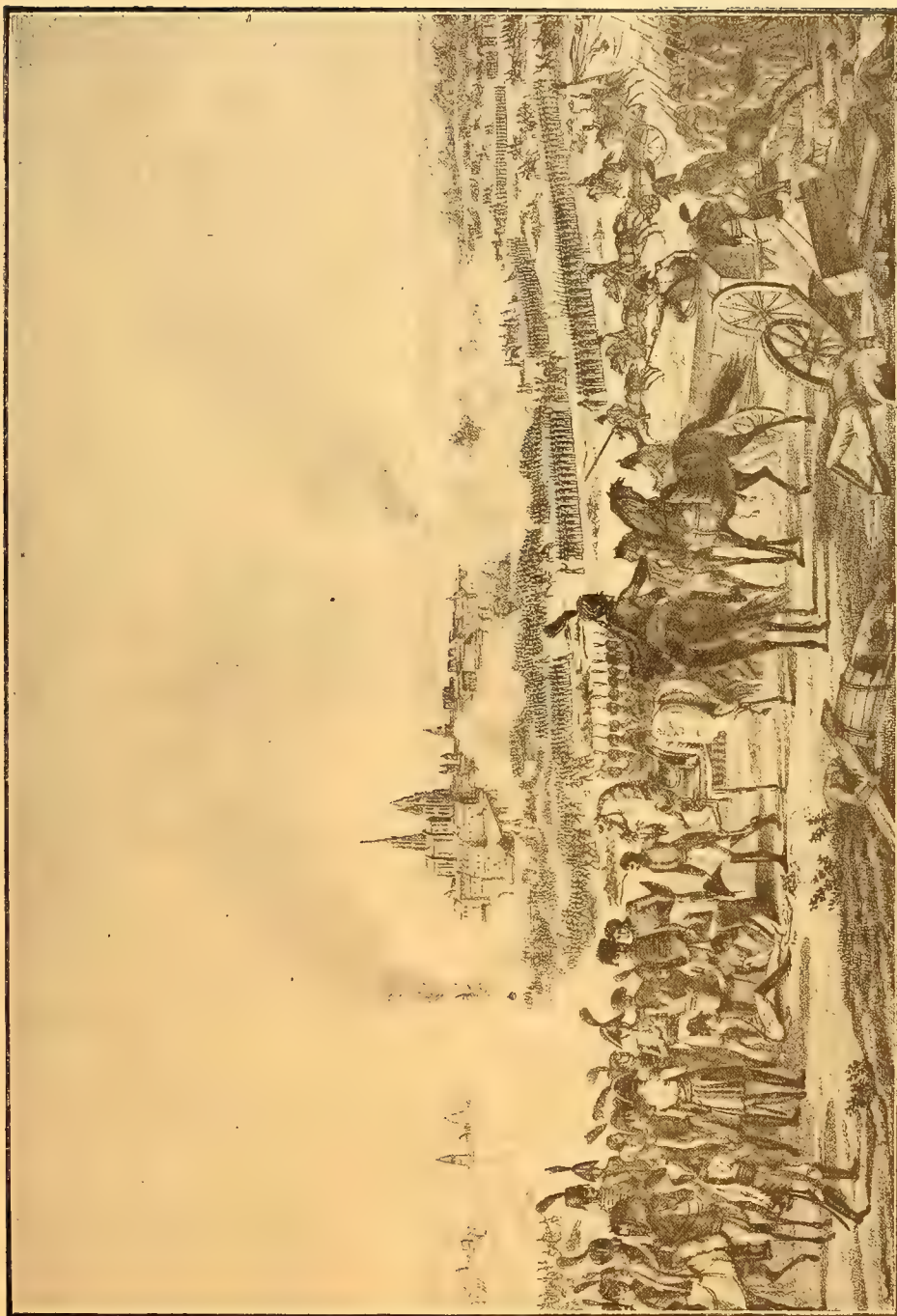
Se souvenant de la médication qui lui avait si bien réussi, le chirurgien en chef de la Garde la mettait de nouveau en pratique, lorsqu'arriva à Masséna le stupide accident qui faillit compromettre le succès de la bataille de Wagram.

Le maréchal parcourait, avec Napoléon, l'île de Lobau ², quand, par suite d'un écart de sa monture, il fut désarçonné et se fit à la jambe une contusion, légère, mais dont les suites pouvaient être plus sérieuses qu'il ne paraissait. Larrey ordonna de tenir en permanence des compresses résolitives, renouvelées d'heure en heure et conseilla au maréchal de se rendre sur le terrain dans une calèche qui le transporterait sur tous les points où sa présence serait reconnue nécessaire; mais, comme la voiture pouvait ne point passer partout, l'Empereur, par précaution, avait placé auprès de Masséna le général Reille, chargé de le suppléer en cas de besoin; de plus, un médecin, assis aux côtés de l'illustre blessé, était chargé de veiller aux pansements. Ce chirurgien ne le quitta pas pendant toute la durée du combat. L'histoire, du moins l'histoire locale, a conservé son nom : la petite ville d'Hirson (Aisne) se flatte de posséder l'hôpital Brisset, ainsi appelé en mémoire de son fondateur.

Brisset avait fait la connaissance de Masséna, lorsque lui était arrivé l'accident de chasse qui faillit lui coûter la vie. Le chirurgien Boyer n'ayant pu, en raison de ses multiples occupations, continuer ses soins à l'illustre guerrier, s'était fait

¹ LARREY, *Relation médicale de Campagnes et Voyages*, de 1815 à 1840. Paris, 1841.

² Le tableau de Meynier, que nous avons reproduit, représente Masséna marchant aux côtés de Napoléon. On reconnaît également, parmi les chirurgiens qui donnent leurs soins aux blessés, le célèbre Larrey. Dans une lettre que le peintre adressait, le 25 septembre 1831, à « Monsieur de Cailleux, Secrétaire Général des Musées royaux », l'artiste confirme que le « baron Laray (*sic*) figure dans le grand tableau représentant Napoléon, traversant l'île de Lobau, au moment du pansement des soldats blessés. Ce tableau, commandé par le Sénat, Monsieur le Maréchal Serrurier, alors Référendaire, en a orné plusieurs années une grande salle du Luxembourg avec ceux de MM. Prudhon, Regnault et Gros ». (*Lettre inédite.*)



NAPOLÉON, blessé à la bataille de Ratisbonne, est pansé, sur le champ de bataille, par le chirurgien YVAN.

remplacer par un jeune étudiant, qui put, grâce à l'influence de Masséna, passer rapidement ses examens d'aide-major et ne quitta plus, dès ce jour, son puissant protecteur.

Brisset servit maintes fois d'aide-de-camp au maréchal, et ces fonctions d'aide-de-camp étaient parfois périlleuses. Un chirurgien-major d'ambulance, appartenant au corps d'armée du maréchal Lefebvre, fut, au cours d'une mission analogue, blessé par un boulet, qui lui fractura la jambe, et on dut l'amputer immédiatement. Sans doute était-il libre de refuser; mais, en de pareilles circonstances, l'honneur, l'intérêt, quel que soit le mobile qui vous guide, on ne discute pas l'ordre donné, on marche. Quoi qu'il en soit, le médecin de Masséna remplit ce jour-là un double office : en même temps qu'aide-de-camp, il n'oublia pas qu'il était officier de santé et, en cette qualité, il resta aux côtés du maréchal, tout le temps que sa présence fut jugée nécessaire.

Deux autres serviteurs du maréchal avaient tenu à ne point quitter leur maître : son cocher et son postillon n'avaient voulu laisser à aucun autre le soin de le conduire. Quand sa calèche fut amenée sur le terrain, par deux soldats du train des équipages, ils demandèrent à les remplacer, ce qui leur fut facilement accordé : le cocher eut sa redingote traversée d'une balle; le postillon eut son cheval tué sous lui. Ces deux héros obscurs, « l'orgueil de la domesticité », comme l'a fort bien dit Legouvé¹, reçurent les félicitations de l'Empereur, pour s'être exposés au danger, alors qu'il n'y avait pour eux aucune obligation à l'affronter. Quant au chirurgien du maréchal, devenu momentanément son aide-de-camp, il se multiplia dans cette journée et reçut la croix pour son admirable conduite. Napoléon, qui l'avait remarqué, tint à le lui annoncer sur le champ de bataille même, en présence de son état-major.

C'était surtout le sang-froid et le mépris du danger qu'il avait entendu récompenser. Sous ce rapport, l'Empereur était le premier à donner l'exemple.

A Ratisbonne, une balle ennemie vint le frapper à la cheville du pied droit. La douleur fut d'abord si vive que, malgré toute son énergie, Napoléon se vit obligé de s'appuyer sur le maréchal Lannes, qui se tenait à ses côtés. Une toile, un peu théâtrale, de Gautherot, élève et ami de David, a popularisé l'épisode : elle représente l'Empereur, le visage impassible, ayant un de ses pieds encore à l'étrier, tandis que le chirurgien Yvan (et non Larrey, comme on l'imprime

¹ *Epis et bleuets* : Etudes et Souvenirs, 148. Paris, Hetzel, s. d.

communément), à genoux sur le sol, panse le talon de l'auguste blessé, impatient de remonter en selle.

Dur pour lui-même, il avait d'autant plus le droit de l'être pour autrui. Lorsqu'un de ses lieutenants, souffrant un jour de bataille, s'obstinait à prendre part à l'action, l'Empereur ne le félicitait de son zèle qu'à la condition que le résultat fût bon : c'est ainsi qu'en 1807, quatre jours après Eylau, où le 7^e corps d'armée, commandé par Augereau, avait été presque totalement anéanti, Napoléon écrivait au maréchal Lannes, qui, malade à Varsovie, se désolait de ne pouvoir prendre sa part des périls de la journée :

Nous avons eu une affaire très chaude... Augereau était malade à ne pas pouvoir monter à cheval ; il a voulu s'y trouver par zèle, mais à la guerre, il faut de la santé puisqu'il faut rester une partie de la nuit à cheval ; pensez donc à vous guérir, pour reprendre votre commandement¹...

On a souvent cité cette phrase de Guizot : « la guerre est un jeu de la force et du hasard ». Incontestablement, il existe ce que l'on peut appeler la chance des combats : tandis que l'un est frappé, l'autre, placé à deux pas, échappe au coup qui lui était destiné. Des exemples nombreux pourraient être relevés dans nos annales. Rappelons-en seulement un qui est resté mémorable : le lieutenant général Chastenot de Puysegur, père du maréchal, mourut en 1682, après avoir servi quarante-deux ans. Il avait pris part à trente combats ou batailles et à cent vingt sièges² ; or, dans une carrière aussi bien remplie, il ne fut jamais blessé !

Masséna, dirigeant la retraite de l'armée le soir d'Essling, voit tomber autour de lui officiers et soldats et regagne, sain et sauf, le refuge de l'île Lobau ; Lannes, moins heureux, est atteint par un boulet, qui lui brise la rotule d'une jambe et déchire le jarret de l'autre. A la Moskowa, Murat et Ney, toujours au premier rang, ne furent pas touchés, alors que la plupart des généraux et colonels sous leurs ordres étaient tués ou blessés. « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, » énonce un dicton populaire ; on pourrait dire aussi : ce sont toujours les mêmes qui sont blessés³.

Le général Rapp était à l'ambulance, où le pansait Larrey, lorsque Napoléon vint lui rendre visite. « Eh bien, Rapp, toujours blessé et toujours au mauvais

¹ THOMAS, *op. cit.*, 216.

² Dr FOISSAC, *La Chance ou la Destinée*, 380.

³ Parmi les « maléficiés du sort », il convient de mettre hors pair le célèbre maréchal de

bras, » lui dit-il en l'apercevant : c'était, en effet, la neuvième blessure que Rapp recevait au bras droit.

Au dire de l'intéressé lui-même¹, il avait été blessé douze fois : quatre fois, dans ses premières campagnes, aux armées du Rhin, sous Custine, Pichegru, Moreau, Desaix ; deux fois, sous les ruines de Memphis ; dans la Haute-Egypte, sous les murs de Thèbes ; à la bataille d'Austerlitz, à Golymin, etc. De Golymin il avait été transporté à Varsovie, où Napoléon lui rendit visite et prononça les paroles que nous venons de rapporter. Rapp lui aurait répondu : « Ce n'est pas étonnant, Sire ; toujours des batailles ! » A quoi l'Empereur répliquait : « Nous finirons, quand nous aurons 80 ans. »

Boyer et Yvan² pansèrent le général en présence de Napoléon, qui leur dit, en voyant l'étendue de la fracture : « Il faut lui couper le bras ; il est déjà trop malade, il pourrait en mourir. » A quoi Boyer ripostait en riant : « Votre Majesté veut aller trop vite en besogne ; le général est jeune, il est vigoureux, nous le guérirons. »

Rapp, que sa bonne humeur n'avait pas abandonné, dit au chirurgien : « J'es-

RANTZAU, qui perdit un œil au siège de Dôle, une jambe et une main au siège d'Arras, et qui reçut des blessures sur la plupart des champs de bataille où il parut : on n'en comptait pas moins de soixante !

Il mourut en 1650 d'une hydropisie, qu'il avait contractée à la Bastille ; on lui fit cette épitaphe :

*Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa partout ses membres et sa gloire ;
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur ;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.*

¹ *Mémoires de Rapp*, 128, 139, 206, etc.

² C'est à Yvan que Rapp écrivait la lettre suivante, inédite, datée de Thorn, le 30 mars 1807 : « J'ai reçu votre lettre, mon cher Yvan, j'ai de suite fait donner l'ordre à votre domestique d'aller vous rejoindre. Mon bras est bien guéri, mais il me reste de fortes douleurs dans l'épaule et du côté opposé où j'ai reçu le coup, c'est surtout le soir que je souffre le plus, j'attribue cela à la fatigue du jour et j'ai peut-être trop tôt quitté l'écharpe ; je sens aussi des élancements dans la blessure et j'y éprouve une grande faiblesse, mais surtout au changement de temps. Je ne serai bien que lorsque Sa Majesté m'aura rappelé à l'Armée, je suis sûr que l'activité fera plus à mon bras que les eaux.

« Adieu, mon cher Yvan, croyez à tout mon attachement. Je vous embrasse.

« RAPP ».

père bien que ce n'est pas la dernière fois que vous me martyriserez. » Il ne croyait pas être si bon prophète : à Wagram, il eut une épaule démise et trois côtes fracassées. A la Moskova, il fut touché quatre fois dans l'intervalle d'une heure, d'abord de deux coups de feu assez légèrement, ensuite d'un boulet au bras gauche, qui lui enleva le drap de la manche de son habit et la chemise jusqu'à la chair : un peu plus tard, un bisciaën le frappait à la hanche gauche et le jetait à bas de son cheval. Il fut pansé par le chirurgien de Napoléon.

Ce dernier, apprenant que Rapp avait été mis hors de combat, accourut à son chevet : « C'est donc toujours ton tour, lui dit-il encore cette fois. Comment vont les affaires? » — « Sire, je crois que vous serez obligé de faire donner votre Garde. » — « Je m'en garderai bien, je ne veux pas la faire démolir. Je suis sûr de gagner la bataille sans qu'elle y prenne part. »

Comme Rapp, le général Trézel, à chaque rencontre, recevait une balle.

Le maréchal Oudinot comptait autant de blessures que de combats : Oudinot n'avait pas moins de trente cicatrices sur le corps. Le maréchal Canrobert, qui s'était rencontré avec lui aux eaux de Salies-de-Béarn, où lui-même se faisait soigner de sa première blessure, reçue à Constantine, disait qu'Oudinot était criblé de trous « comme une passoire ». Il suffit, du reste, de parcourir ses états de service ; dans son laconisme, la pièce administrative parle plus éloquemment que tous les commentaires dont nous pourrions l'accompagner.

Une balle à la tête à Buxvillers, le 6 frimaire an II, en commandant le 2^e de ligne ; la jambe fracassée dans une charge de cavalerie, à la prise de Trèves ; cinq coups de sabre à la tête et au corps et une balle dans le corps à Neckrau, le 16 vendémiaire an IV ; une balle dans la cuisse à Ingolstadt ; trois coups de sabre sur le bras et deux au col, à Gampsheim ; une balle dans la poitrine, près de Zurich ; une balle dans l'omoplate à Schwitz, à la tête d'une charge de dragons ; une balle en pleine poitrine, à Zurich ; une balle traversant la cuisse, à Hollabrunn, à la tête des grenadiers réunis ; la jambe brisée et un cheval tué sous lui, à Danzig ; des contusions et un cheval tué sous lui, à Friedland ; un coup de sabre au bras, à l'île Lobau ; une balle à l'oreille, à Wagram ; un bisciaën à l'épaule, à Polotsk ; une balle dans le côté, à la Bérézina ; un éclat de bois, à Pletchitzoïe ; une contusion et un cheval tué sous lui, à Leipzig ; les deux cuisses éraflées par un boulet, à Brienne ; une balle en pleine poitrine, à Arcis-sur-Aube ; une balle à la tête, à Bar-sur-Ornain, le 28 mars 1814.

Et malgré toutes ces blessures, le maréchal ne mourut qu'en 1846 !

Ce qui est plus surprenant encore que tout ce que nous venons de rapporter, c'est la quantité de blessures que peut recevoir le même individu, dans la même journée, sans y succomber.

Un fait entre cent !

Ceci se passait sous la première République. Pendant la campagne de l'Ouest, Jordy s'en va reprendre Noirmoutiers ; il saute dans une barque, et, en abordant, reçoit un coup de feu qui lui brise la cuisse ; il se fait porter par des grenadiers : dix-huit autres balles l'atteignent ; sept d'entre elles lui cassent un os ; un chouan lui fend la langue d'un coup de baïonnette, il a un œil sorti de l'orbite ; et, pour le tirer d'affaire, le chirurgien lui applique le trépan¹ !

Le général Lejeune relate, dans ses *Mémoires*², le cas de ce sergent auquel l'Empereur demande, au cours d'une revue, combien il a de blessures. — « Trente, répond l'interpellé. — Je ne te demande pas ton âge, réplique l'Empereur avec bonté, je te demande combien tu as reçu de blessures. » Levant la voix, le sergent répète son monosyllabe. S'adressant alors au colonel, Napoléon lui dit : « Cet homme se trompe, il pense que je lui demande son âge. — Sire, il a bien compris, réplique l'officier supérieur ; il a bien été blessé trente fois. — Comment ! dit l'Empereur avec surprise, tu as été blessé si souvent et tu n'as pas la croix ! »

Le sergent, alors, découvrant sa poitrine, montre l'étoile des braves, que dissimulait le baudrier de sa giberne ; et, s'enhardissant, il dit à l'Empereur, en élevant la voix : « J'en ai bien une, mais j'en ai f... bien mérité une douzaine ! » L'Empereur, heureux quand il rencontrait de tels hommes, dit à celui-ci, en lui tirant fortement la moustache, la formule sacramentelle : « *Je te fais officier !* — Et bien ! mon Empereur, vous ne pouviez pas mieux faire », répartit le nouveau sous-lieutenant, en relevant fièrement la tête.

A la bataille de Jemappes, un lieutenant de gendarmerie avait reçu 41 coups de sabre, en essayant de dégager son général des mains des Autrichiens. Et cependant, ce lieutenant ne détient pas le record des blessures multiples : un chef d'escadron du 4^e cuirassiers en reçut cinquante-six — le chiffre est officiel et dûment constaté — à la bataille d'Heilsberg, en 1807. Il n'abandonna le champ de bataille que, lorsqu'affaibli par le sang qui s'écoulait de ses plaies, il fut dans l'impossibilité de se tenir plus longtemps à cheval ; il mourut de maladie deux ans plus tard.

Plus favorisé du sort fut un maréchal des logis de l'escadron des mameluks de la garde, qui, au combat d'Héliopolis, pendant la campagne d'Egypte, ne reçut pas moins de 35 blessures ; plus tard, il était encore blessé à Austerlitz,

¹ H. BOUCHOT, *Épopée du costume militaire français*, 139.

² *De Valmy à Wagram*, 293-4.

Détail de mes blessures.



CROQUIS A LA PLUME, fait par un blessé, à l'appui d'une demande de réintégration dans les cadres.
(Collection de l'auteur.)

à Eylau, à Madrid — et il mourait tranquillement dans son lit, à l'âge de soixante-deux ans.

Parfois, on ne sait par quel hasard providentiel le blessé échappe à la mort.

A la bataille d'Eckmühl, le lieutenant Dequevauvillers du 10^e cuirassiers, est blessé au cours d'une charge, d'un coup de sabre à la tête, et reçoit une contusion à la cuisse gauche; il continue, néanmoins, à charger. Dans son ardeur, il se trouve tout d'un coup isolé du reste de ses troupes, avec un cuirassier, au milieu de cavaliers autrichiens. Il se précipite alors avec une telle impétuosité, qu'il s'empare d'un étendard. Déjà il rapportait le glorieux emblème à son régiment, lorsqu'il se voit entouré par une vingtaine de cuirassiers ennemis : il se bat au sabre contre eux, mais il reçoit à la tête et ailleurs plus de dix blessures; à bout de forces, il abandonne son trophée, mais est assez heureux pour échapper à l'ennemi et rejoindre son corps¹.

Dans ses états de service, Marbot mentionne onze blessures; une fois, « la balle s'était incrustée dans les os, au point où le haut du bras se joint à la clavicule. Il fallut, pour l'extraire, élargir la plaie² ». La blessure eût été mortelle, si les grosses torsades de l'épaulette, que la balle avait dû traverser avant d'atteindre le membre, n'avaient changé la direction du projectile et beaucoup amorti la force du coup.

Marbot est blessé partout et toujours il s'en tire sain et sauf; sa vigoureuse constitution hâte sa convalescence et lui permet de se rétablir promptement.

A Eylau, monté sur sa jument favorite, Lisette, « qui ne perdait jamais l'occasion d'arracher avec ses dents la figure à un Russe, ou d'étriper un Autrichien », Marbot est frappé d'un coup de baïonnette : il tombe de cheval et perd connaissance. Revenu à lui après un assez long temps, il se voit complètement nu, n'ayant plus que son chapeau et une de ses bottes, qu'un pillard s'efforce à lui arracher. Quand il se retrouve à l'ambulance, il constate que son pied est gelé et que la gangrène commence à s'y montrer. Le chirurgien dut creuser jusqu'à l'os pour enlever les chairs mortes, « absolument comme on creuse dans une pomme gâtée », dit en propres termes Marbot, qui ajoute placidement : « Je souffris beaucoup, cependant sans me plaindre; il n'en fut pas de même quand le docteur, montant sur une chaise, trempa une éponge dans du vin chaud

¹ *Exposition historique et militaire de la Révolution et de l'Empire*, par G. BAPST; Paris, 1895; 17.

² *Mémoires du général baron de Marbot*, t. III, 86. Paris, Plon, 1892.



SOLDATS, BLESSÉS ET MALADES, transportés sur des charrettes, traînées par des mulets.
(Lithographie de MARLET.)

sucré, qu'il fit tomber goutte à goutte dans la plaie; la douleur devint intolérable. Je dus, néanmoins, pendant huit jours, subir, matin et soir, cet affreux supplice, mais ma jambe fut sauvée. »

C'est au cours de la guerre d'Espagne, à l'échauffourée de Santa-Engracia, que le brave général fut le plus grièvement blessé. Tout d'abord, il n'avait éprouvé aucune douleur et pensait que l'adjudant, placé à ses côtés, l'avait poussé par inadvertance; mais, voyant le sang sortir à gros bouillons, il se rendit compte que cela était plus sérieux qu'il n'y avait apparence. Il était prêt à s'évanouir et pas de brancard pour le transporter! A la guerre comme à la guerre: les soldats lui passent un fusil sous les deux bras, un autre sous les jarrets, et l'emportent ainsi. En attendant le médecin qu'il a fait demander, le blessé comprime lui-même avec son mouchoir l'orifice de la plaie. Comme il n'existe plus aucun meuble dans la chambre, pavée de briques, où on l'a transporté, on forme une pile de manteaux, sur laquelle on le couche.

Voici qu'accourt enfin le docteur, tout affairé; après un examen rapide, il reconnaît que la balle a passé entre deux côtes, sans les briser; ce doit être une balle *plate*, présume-t-il.

Pour trouver le projectile — nous empruntons, pour plus d'exactitude, le récit du patient — Assalagny enfonce une sonde dans la plaie... il ne trouve rien! Sa figure devient soucieuse, et voyant que je me plains d'éprouver les plus vives douleurs dans les reins, il me place sur le ventre et visite mon dos... Mais à peine a-t-il touché le point où les côtes aboutissent à l'épine dorsale que je ne pus retenir un cri: le projectile était là! Assalagny, s'armant alors d'un bistouri, fait une grande incision, aperçoit un corps métallique se présentant entre deux côtes et veut l'extraire avec des pinces. Mais ne pouvant y parvenir, malgré de violents efforts... il fait asseoir un de mes camarades sur mes épaules, un autre sur mes jarrets et réussit enfin à arracher une balle de plomb du plus fort calibre, à laquelle les fanatiques Espagnols avaient donné la forme d'un petit écu, *en l'aplatissant à coups de marteau*. Une croix avait été gravée sur chaque face; enfin, *des entailles pratiquées tout autour faisaient ressembler cette balle à la roue d'une montre*. C'étaient ces espèces de dents qui, s'étant prises entre les muscles, avaient rendu l'extraction si difficile. La balle ainsi écrasée, présentant trop de surface pour entrer dans un fusil, avait dû être lancée par un tromblon; se présentant de biais, elle avait agi comme un instrument tranchant, passé entre deux côtes, contourné l'intérieur du corps pour sortir de la même façon qu'elle était entrée, en conservant heureusement assez de force pour traverser les muscles et les chairs du dos⁴.

C'était comme une sorte de balle *dum-dum*; et le cas était si anormal, que

⁴ MARBOT, t. II, 104-5.

le projectile fut envoyé à Napoléon, pour lui faire connaître avec quel fanatisme acharnement les habitants de Saragosse se défendaient.

Cette campagne d'Espagne fut une des plus meurtrières du premier Empire. « Nous avons laissé en Espagne, dit un historien de la guerre de la Péninsule¹, près de deux cent mille hommes »; à ceux qui ont été tués dans les combats ou dans les embuscades, il convient d'ajouter ceux qui sont morts dans les prisons de l'ennemi ou sur les pontons; égorgés par la populace ou emportés par les épidémies, typhus ou fièvre jaune, qui anéantirent des armées entières.

La santé des troupes s'était tout d'abord ressentie d'un climat auquel celles-ci n'étaient pas habituées². Ces brusques variations de température, surtout la nuit, provoquèrent de nombreuses maladies; c'est pour s'en préserver, que Napoléon ordonna de s'emparer de toutes les pièces de drap brun existant dans les couvents, pour les robes des religieux, afin d'en confectionner des capotes pour nos soldats, dont l'état s'améliora aussitôt³.

On eut plus de peine à lutter contre une sorte d'entérite, alors connue sous le nom de *colique de Madrid*. Le mal survenait surtout chez ceux qui avaient fait abus de vin d'Espagne. On crut que les Espagnols avaient préparé ces vins, dans l'intention de se défaire des Français. Une autre opinion fut que nos ennemis laissaient circuler à dessein, parmi les Français, des prostituées infectées pour les contaminer. La vérité est que la *colique de Madrid* a existé de tout temps, et qu'elle frappe aussi bien, quoique dans une moindre proportion, les indigènes que les étrangers; mais il est probable, toutefois, que les ingrédients que les Espagnols mélangeaient à leurs vins, pour les empêcher de se corrompre, ne furent pas sans influence sur les progrès de l'épidémie.

En raison de la configuration du pays, les ambulances volantes de Larrey ne pouvant être utilisées pour les malades et les blessés, force fut de recourir à des véhicules pouvant passer partout et gravir les défilés et montagnes inaccessibles à tout autre mode de transport. On acheta donc un nombre suffisant de mulets,

¹ Séb. BLAZE, *Mémoires d'un aide-major sous le Premier Empire*; nouvelle édition; préface, par Napoléon NEY, vi.

² Il y eut un grand nombre de cas d'asphyxie, déterminée par l'usage inintelligent des *braseros*. Les dangers de ce mode de chauffage fit l'objet de deux notes, remises au major général, par le chirurgien en chef Percy. (*Journal des campagnes du baron Percy*, Introduction, LXV.)

³ BLAZE, *op. cit.*, 7.

garnis de bâts, pour porter les caisses d'appareils à pansements, d'instruments de chirurgie et de médicaments; ils furent attelés à ces petits chars en usage dans la Biscaye qui, dans la circonstance, rendirent de notables services.

Mais si les chirurgiens arrivaient à remplir leur office, dans les limites compatibles avec les difficultés d'une expédition mal préparée, les médecins éprouvèrent des obstacles presque insurmontables, de la part d'une administration qui ne veillait ni à l'alimentation des troupes, ni à la bonne tenue des hôpitaux,

Ces établissements constituaient de véritables cloaques, dans lesquels n'existaient ni hygiène, ni propreté, ni literie, ni distributions fixes. Les blessés français s'y trouvaient confondus avec les prisonniers espagnols et anglais. Les maladies n'étaient pas mieux classées que les malades : les fiévreux, les contagieux et les blessés croupissaient ensemble. Les chirurgiens, animés de la meilleure volonté, s'agitaient, réclamaient, se désespéraient, mais leur patriotisme et leur bonne volonté se brisaient contre la force d'inertie administrative ¹.

On s'explique, d'après ce tableau tracé sans passion, par un témoin des faits qu'il rapporte, comment nos soldats payèrent à la maladie un tribut plus élevé qu'aux armes de l'ennemi. Il y eut cependant des batailles fort meurtrières, comme celle de Burgos, dont Napoléon s'empara, après une offensive des plus vigoureuses.

C'est quelques jours avant cet événement, que Lannes, qui suivait l'Empereur à franc étrier, fut renversé avec son cheval sur le Mont-Dragon, pic très escarpé et couvert de neige presque en tout temps. Le cheval, ayant essayé de se relever, était retombé sur la poitrine du maréchal, qui fut ramassé dans le plus piteux état : il était couvert d'ecchymoses et présentait les signes d'une inflammation péritonéale des plus alarmantes. C'est alors que Larrey imagina une médication qui, toute bizarre qu'elle fût, ne laissa pas de produire rapidement le plus heureux effet.

Ce chirurgien se souvenait d'avoir vu, au cours de sa campagne de Terre-Neuve, les Esquimaux, pour ranimer les naufragés jetés à demi morts sur leurs côtes, recourir à un procédé qui l'avait frappé par son originalité; c'est ce procédé qu'il décida d'appliquer à l'auguste blessé confié à ses soins.

Un énorme mouton, étourdi par un coup de massue, fut écorché tout vivant. Pendant qu'on dépouillait l'animal, on prépara une embrocation, très chaude, d'huile de camomille fortement camphrée. Immédiatement après, la peau, toute fumante, qui laissait transsuder de sa

¹ *Correspondance officielle de Larrey (Larrey, par TRIAIRE, 467).*



MORT DE LANNES, A ESSLING.
(Collection de l'auteur.)

surface écorchée une rosée sanguinolente assez copieuse, fut appliquée sur la peau de Son Excellence. On la croisa exactement et on en cousit les bords. Des flanelles chaudes furent appliquées sur les jambes et sur les bras du maréchal, qui absorba en même temps quelques tasses de thé léger avec un peu de jus de citron et du sucre.

Sous l'influence de ce singulier remède, le maréchal éprouva un mieux sensible; surtout quand, après lui avoir retiré la peau de mouton, on lui eut fait de vigoureuses frictions avec l'embrocation dont il vient d'être question, et qu'on lui eût administré des lavements émollients et camphrés. Des ventouses scarifiées, des frictions aromatiques et des bains chauds achevèrent de mener à bien cette cure, qui fit grand bruit, et qui, à tout prendre, était parfaitement rationnelle : n'était-ce pas, en effet, réaliser une indication urgente, que de ramener, le plus promptement qu'il se pouvait, la chaleur et le mouvement circulatoire, chez un blessé de l'abdomen? Et si, aujourd'hui, nous avons des moyens plus simples de l'obtenir, tels que des feuilles de ouate ou des cataplasmes sinapisés, nous ne saurions qu'applaudir à l'ingéniosité du chirurgien qui n'hésita pas à recourir à une thérapeutique d'un autre âge, estimant judicieusement que les médications empiriques, toujours ou presque toujours, sont le fruit de l'observation et de l'expérience.

Lannes en réchappa cette fois; mais le destin lui réservait une fin prochaine : l'année suivante, le maréchal duc de Montebello était frappé à mort, à la bataille d'Essling. Nous avons fait ailleurs¹ le récit de cette fin tragique, nous ne la rééditerons pas à cette place. Nous rappellerons seulement que ce dénouement fut dû pour le moins autant qu'à l'état du blessé, au défaut d'entente des chirurgiens.

Peut-être ceux-ci eussent-ils été mieux inspirés de ne point pratiquer l'amputation² sur un sujet considérablement affaibli, sans lui laisser le temps, ni lui

¹ Cf. *Napoléon jugé par un Anglais*, 189 et *passim*; Paris, Émile-Paul, 1908.

² On a beaucoup discuté pour savoir lequel des deux membres, droit ou gauche, avait subi l'amputation; il n'y a pas de doute que c'est la cuisse gauche, ainsi qu'en témoigne Larrey lui-même qui avait pratiqué l'opération sanglante (Cf. *Intermédiaire*, 19 avril 1911, col. 452). Nous avons dit, à une autre place (*Napoléon jugé*, etc., 196, note), que Lannes avait commis, au dire de Napoléon, une grande imprudence, dans la nuit qui précéda la bataille où il fut blessé; sans préciser davantage, il nous suffira, pour nous faire comprendre, de reproduire ces lignes, extraites d'un ouvrage de chirurgie, de l'avant-dernier siècle, *Clinique chirurgicale des plaies par armes à feu*, par A.-C. LOMBARD, 308-9 : « La prostration des forces, l'abattement général qui suit l'acte vénérien, même dans l'état de santé, doit faire pressentir combien il est dangereux pour un blessé, de succomber aux désirs libidineux... »

donner les moyens de réagir contre le schok opératoire¹. Le maréchal avait perdu beaucoup de sang avant l'opération; il avait éprouvé une violente commotion: il eût été prudent de différer l'intervention. Sans doute, aussi, eut-on le tort de placer le blessé dans les conditions d'hygiène les plus défectueuses: un entresol



Dernière entrevue de Napoléon avec Lannes mourant.
(Cliche de *L'Intermédiaire des Chercheurs*.)

au-dessus d'une écurie; mais avait-on le choix du local? Au surplus, ne sommes-nous pas mal avisé, dans nos critiques rétrospectives, de discuter l'opportunité de mesures que les circonstances durent probablement imposer?

¹ *L'Intermédiaire des Chercheurs*, du 10 avril 1911, a reproduit le tableau de BOTTIGNY, représentant la mort du maréchal Lannes; nous donnons la reproduction ci-dessus, d'après cette revue.

LE SERVICE DE SANTÉ A LA GRANDE ARMÉE

A lire les relations des personnalités éminentes du corps de santé qui ont joué un rôle actif dans la période des guerres impériales, on se prend d'admiration pour les résultats qu'elles ont obtenus, avec les moyens imparfaits dont elles ont disposé.

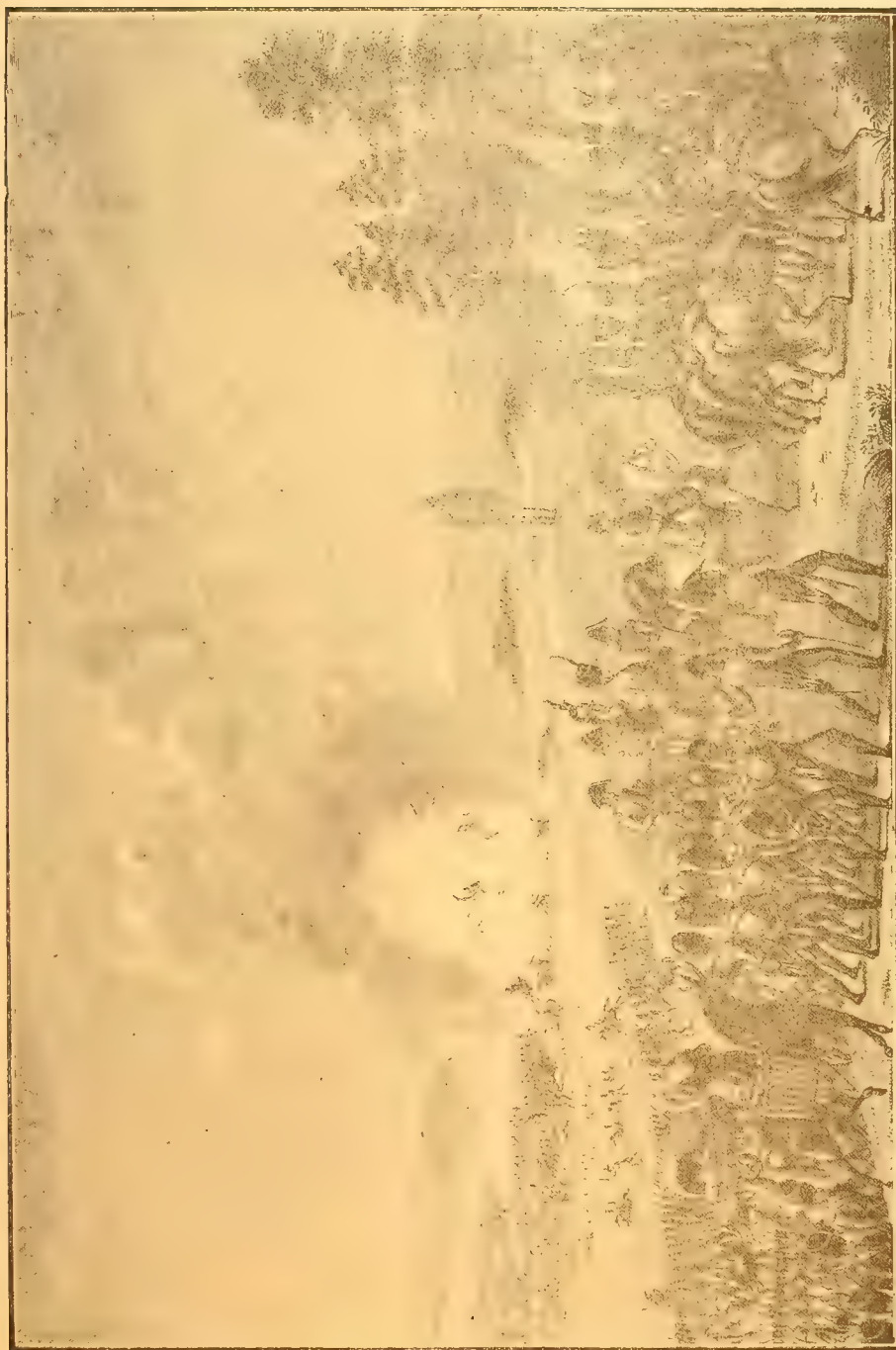
C'est qu'aux qualités d'habileté et de technique professionnelles, des hommes comme Percy et Larrey joignaient celle d'administrateurs, sachant organiser rapidement le service et, livrés à leurs seules ressources, n'éprouvant jamais le moindre embarras. Larrey faisait tuer ses propres chevaux pour nourrir ses blessés, déchirait son linge pour les panser, improvisait en l'absence de matériel régulier les moyens indispensables : à Smolensk, fabriquant des attelles et des draps fanons avec des parchemins, des compresses avec les feuilles des registres qu'il avait découvertes dans les archives de la ville; substituant à la charpie, qui lui faisait défaut, le chanvre et l'étaupe, qui remplirent le même office.

A Leipzig, le matériel des ambulances avait été capturé; plus de charpie, plus de linge à pansement : qu'imagine Larrey pour y suppléer? Il fait découper quelques morceaux d'habits de soldats, étendus morts sur le terrain; et, comme ils ne suffisent pas, il se sert « de sa chemise, de sa cravate et de son mouchoir de poche ¹ », pour la confection des appareils que nécessitaient les nombreux blessés qui réclamaient ses soins.

Obligé de faire parcourir de longues distances aux blessés, à travers les déserts de l'Égypte, Larrey immobilisait leurs membres dans des appareils inamovibles, faits de papiers et de blancs d'œufs.

Jamais services d'évacuation ne furent mieux compris que ceux qu'il organisa; il n'y avait guère que Percy capable de rivaliser, sous ce rapport, avec le chirurgien de la Garde Impériale.

¹ *Relation médicale de Campagnes et Voyages*, de 1815 à 1840, 385.



BATAILLE DE LEIPZIG.
(1813.)

Percy n'était pas moins adroit que Larrey à tirer parti des circonstances ; il n'hésitait pas à faire couper les arbres dans une forêt, pour en construire des bois de lit, des baraques en planches, « telles que jamais nos faiseurs hospitaliers n'en eussent construit une ». Dans un de ses ouvrages, il rapporte un expédient assez ingénieux, qui lui avait réussi « dans quelques cas de fracture non compliquée, où le malade devait être transporté au loin, presque immédiatement après la déligation » : il avait eu l'idée d'arroser le bandage avec de la colle forte liquide, « qui, en se desséchant, en faisait une espèce de moule, dans lequel le membre était maintenu avec beaucoup de fermeté ».

D'une manière générale, Percy était partisan des méthodes les plus simples. Il avait coutume de répéter qu'il aurait abandonné la chirurgie des armées, si on lui eût interdit l'usage de l'eau. Les eaux de la Moselle, du Rhin, du Danube, de l'Elbe, de la Vistule, du Tage ou du Nil, ont souvent, et fort heureusement, fait seules les frais des pansements de nos blessés.

A ce propos, il convient de rétablir la vérité sur un point d'histoire médicale encore imparfaitement élucidé. Percy se fait généralement honneur de l'emploi systématique de l'eau dans le traitement des plaies. Or, c'est à un chirurgien de Dôle, Lombard, qu'en revient incontestablement le mérite. Percy, écrivant en 1814 après la mort de Lombard, qui par suite ne pouvait le contredire, a donné une version de cette découverte où la fantaisie entre pour une bonne part. Le 4 juin 1785, à Strasbourg, comme on essayait des pièces d'artillerie, plusieurs canonniers furent blessés et, parmi eux, Pichegru, alors simple soldat, en qui on avait déjà reconnu le germe des plus grands talents.

On les conduit à l'hôpital militaire. Lombard applique le premier appareil... mais un meunier alsacien, ayant eu vent de l'événement, vient trouver l'intendant de la province, lui persuade qu'il sait communiquer à l'eau commune des propriétés miraculeuses et obtient que tous les blessés lui soient livrés. Notre meunier s'empare donc des blessés, écarte les chirurgiens, *de peur qu'ils ne rompent le charme*, en sorte qu'ils ne peuvent assister au pansement que le douzième, le vingtième et le trente et unième jour : les plaies étaient tout simplement recouvertes de linge et de charpie, et arrosées d'eau de rivière trois fois par jour, sans préjudice des signes et paroles secrètes ; en trente-six jours, elles furent toutes cicatrisées.

Mais la leçon ne fut pas perdue : les chirurgiens, ayant bien réfléchi, déclarèrent qu'ils en feraient tout autant avec de l'eau simple, sans signes ni paroles.

De nouvelles épreuves d'artillerie amènent, les deux mois suivants, 34 nouveaux blessés : on les panse à l'eau tiède et à l'eau froide, on les guérit, on envoie le meunier à son moulin. Percy décide Lombard à écrire son *Précis sur les propriétés de l'eau simple, employée comme topique dans la cure des maladies chirurgicales*. Tel est le récit de Percy ; mais alors comment expliquer que Lombard, dans le mémoire qu'il présentait, peu de temps après les événements qu'il y relatait, à la Société royale de médecine, n'ait fait allusion ni au meunier, ni à l'eau enchantée, ni à Percy lui-même ? Tout ce qu'il dit, c'est qu'on lui a apporté à l'hôpital sept canonniers blessés, qu'il les a traités en personne, d'abord par l'eau tiède, puis par l'eau froide, enfin avec de la charpie sèche¹. Il rapporte, en outre, le cas d'un fusilier au régiment d'Alsace, blessé d'un violent coup de couteau, le 9 février 1783, et qu'il avait traité par des affusions continues d'eau froide. Le fusilier sortit guéri, deux mois et demi avant la date indiquée par Percy pour l'intervention du meunier !

Dans la Préface de son ouvrage, Lombard articule, d'ailleurs, avec netteté, qu'il connaissait depuis longtemps la vertu curative de l'eau, et qu'il l'avait employée bien avant l'affaire de Strasbourg : « Les propriétés topiques de ce liquide, dit-il en propres termes, m'en étaient déjà connues depuis plusieurs années. J'en avais fait les premiers essais à Dôle, ma patrie, sur d'anciens ulcères qui avaient résisté à une foule d'onguents et d'emplâtres. » Lombard signale encore les avantages de l'eau froide dans les entorses, les hémorragies, les fractures compliquées. Il traitait également, par le même agent, l'asphyxie par le charbon, les brûlures, les congélations, etc. Mais il a soin de faire observer qu'il n'est pas un partisan aveugle de l'eau, que cette médication a, elle aussi, ses contre-indications, et doit n'être parfois employée qu'à titre d'auxiliaire².

Les indications de l'eau, Percy les a plus particulièrement spécifiées dans le passage que nous citons ci-après :

C'est principalement dans les plaies avec déchirement des membranes, écrit Percy, des aponévroses, des tendons, etc., que l'eau a le plus d'efficacité. Avec elle j'ai sauvé, dans une foule de circonstances, où aussi bien je n'avais pas d'autres secours à ma portée, des membres et surtout des mains et des pieds, qui étaient à tel point dilacérés et maltraités qu'il paraissait imprudent d'en différer l'amputation. De longues immersions dans l'eau froide ou dégoûdée,

¹ RICHET, *De l'emploi du froid et de la chaleur dans le traitement des affections chirurgicales* (1847) ; thèse d'agrégation.

² DELMAS, *Emploi de l'eau en médecine* ; thèse de doctorat, 113 et s.

selon la saison et l'opportunité des lieux ; l'application d'éponges ou de linges épais, imbibés d'eau ; l'eau, enfin, sous toutes les formes, prévenait ou modérait les accidents, contenait dans de justes bornes l'irritation et l'inflammation, amenait une suppuration aussi bonne que le comportait la nature des parties, et j'obtenais une guérison que nul autre moyen ne pouvait disputer à l'eau, puisque je n'avais eu recours qu'à elle. Il ne serait pas difficile de démontrer qu'en sachant varier la nature et la température de l'eau, prenant tantôt celle d'un puits et tantôt celle de source ; l'appliquant tantôt froide et tantôt chaude ; en y ajoutant quelque substance médicamenteuse ou l'employant toute pure, on pourrait satisfaire à toutes les indications et pourvoir à tous les besoins... Il en est de l'eau comme du feu ou cautère actuel : jadis on abusa de l'un et de l'autre, et à présent on en fait trop peu d'usage. Je ne prétends pas, avec quelques-uns des partisans outrés de l'eau, qu'elle doive être regardée comme une panacée chirurgicale, mais je suis persuadé qu'on a tort de l'employer en si peu d'occasions¹.

Content des résultats obtenus par Percy, Napoléon, en 1807, lui en fit témoigner sa satisfaction ; le chargeant, en outre, de dire à ses collaborateurs, qu'il avait trouvé en eux courage, bravoure, zèle, dévouement et, par-dessus tout, patience et résignation ; qu'il pensait, plus sérieusement que jamais, à avoir une chirurgie organisée dans ses armées, et qu'il était disposé à accueillir tous les plans qu'on pourrait lui soumettre à ce sujet. C'est alors que Percy put présenter à l'Empereur son projet de *Chirurgie des batailles*, qui contenait nombre d'innovations, dont la plupart ne devaient être adoptées que sous la pression des événements et des circonstances.

Ce corps permanent, dans l'esprit de son fondateur, devait être divisé en plusieurs *centuries*, distinguées par autant de numéros ; à la tête de chaque *centurie*, se trouvait un chirurgien-major *centurion*, un chef de *centurie*, et un gérant-comptable pour la partie administrative.

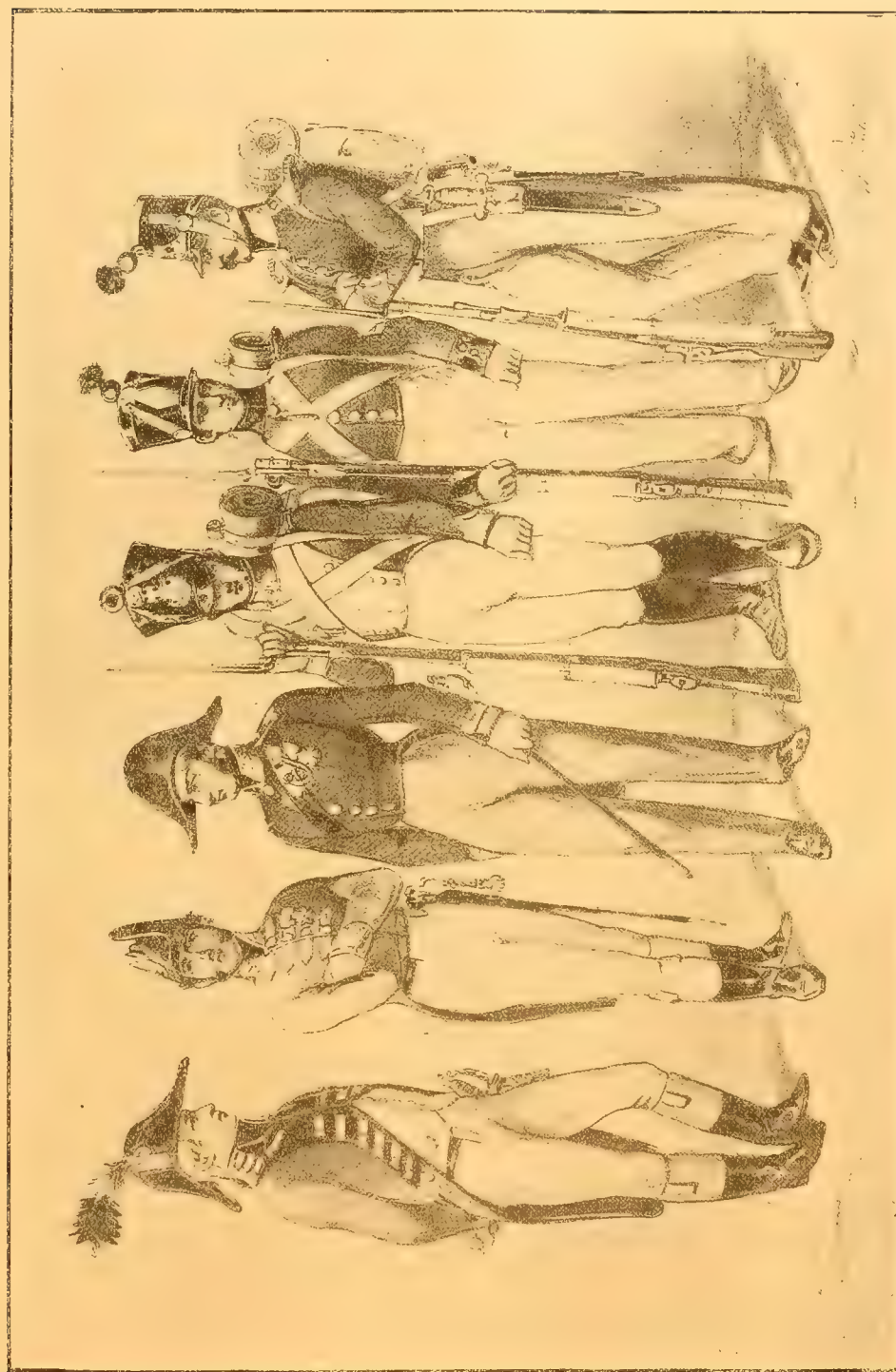
La *centurie* était divisée en dix *décuries*, et chaque *décurie* composée d'un chirurgien-major *décurion*, de deux aides-majors, sept sous-aides, un adjudant-gérant, un sergent-écrivain, un sergent de police, un caporal-dépensier, un caporal de police et vingt-cinq servants ou soldats-hospitaliers-infirmiers.

Chaque *décurie* était pourvue de deux voitures légères, chargées de moyens de secours de toute espèce ; deux chevaux de bât, pour porter rapidement ces secours sur le champ de bataille ; et quinze chariots du pays, pour ramener les blessés du champ de bataille au premier hospice et les transporter successivement plus loin.

¹ *Histoire de la vie et des ouvrages de P. J. Percy*, par G. LAURENT, 289 et s.

COSTUMES DE CHIRURGIENS, MÉDECINS ET INFIRMIERS MILITAIRES

(1798-1843).



MÉDECIN	OFFICIER DE SANTÉ DE 1 ^{re} CL.	CHIRURGIEN-MAJOR	INFIRMIERS
4798	1810	1843	1829
			1843

Percy n'avait pas été sans souffrir, comme ses collègues, de la confusion, du désordre, « que le concours de plusieurs administrations, et la pluralité et le conflit d'autorités différentes jettent dans un service qui, pour bien aller, doit avoir ses chefs naturels, être soumis à une seule volonté, et formé de parties similaires¹ ».

Ce n'était rien moins que l'autonomie du service de santé que réclamait le chirurgien en chef des Armées, et un long temps s'écoulera avant que cette réforme soit obtenue.

Mais Percy poursuivait un autre but, plus immédiatement réalisable. En établissant la chirurgie de bataille, il tendait à conserver dans la ligne tous ceux qui lui appartenaient, et enlevait tout prétexte d'en distraire un seul homme, pour le service des blessés des hôpitaux et des convois, qui n'ait fait preuve d'aptitudes spéciales.

On a vu ce qui se passait le plus souvent : un soldat venait-il à tomber, plusieurs de ses camarades sortaient aussitôt des rangs, qui pour lui porter ses armes, qui son shako, qui pour le soutenir jusqu'à l'ambulance parfois la plus éloignée : il en fut ainsi tant qu'il n'exista pas un corps d'infirmiers organisés.

Dans une lettre qu'écrivait, du bivouac de Sausgarten, le maréchal Davout au général Gudin², le maréchal-duc se plaignait qu'« un grand nombre de soldats se retiraient sur les derrières, sous prétexte de conduire les blessés... » Il faut, ajoutait-il, que les braves soldats se chargent de punir eux-mêmes les trainards et les fuyards », en donnant « la savate et avec *du gras* à tous ceux qui n'ont pas paru à la bataille, ou qui s'en sont absentes sans motifs légitimes... » Sous cette rigueur se cachait beaucoup d'indulgence, puisqu'au lieu de déferer les défaillants à la justice militaire, le maréchal se contentait de les livrer à leurs camarades, à leurs égaux ; c'est sans doute qu'il trouvait dans le vice d'organisation des circonstances atténuantes.

Pendant le siège de Dantzig, où l'on eut à traiter seize cents blessés et deux mille malades, il n'y avait pas un seul infirmier ; pour mettre un blessé hors de la portée du canon, six grenadiers ou soldats étaient distraits de leurs occupations militaires.

Dans l'île de Lobau, les blessés, épars dans les broussailles, se traînaient pour chercher du secours. Il n'y avait point d'ambulance ; on n'entendait, de

¹ *Journal des Campagnes du baron Percy*, 217 et s.

² Cf. *Gazette anecdotique*, 1896, 152-154.

tous côtés, que des cris de blessés réclamant des soins. Un musicien d'état-major, dont les Souvenirs ont été publiés il y a quelques années¹, raconte qu'il dut



COMMENT ÉTAIENT TRANSPORTÉS LES BLESSÉS, PENDANT LES GUERRES DU PREMIER EMPIRE.
(D'après un dessin de GÉRICAUT.)

s'improviser infirmier, pour leur venir en aide. Il y avait là un capitaine de grenadiers, qui avait eu l'épaule emportée par un boulet; le musicien-infirmier dépouilla de leur chemise plusieurs morts mêlés aux blessés, pour en faire des

¹ *Revue rétrospective*, n° 129 (1890), 193 et s.

bandes ; puis, ayant rempli d'eau sa gamelle de fer-blanc, il lava la plaie de l'officier et la banda du mieux qu'il put. Aidé de quelques-uns de ses camarades, il pansa ainsi une vingtaine de blessés ; mais « notre plus grand ouvrage, dit-il, fut de donner à boire à ces pauvres malheureux, à qui la soif faisait sortir la langue de la bouche ». Ils ne s'arrêtaient pas de remplir leur gamelle, qui servait alternativement à laver les plaies et à donner à boire aux blessés de l'eau toute boueuse. Ce ne fut que lorsqu'un convoi de prisonniers autrichiens fut arrivé, qu'on obligea ceux-ci à remplir leurs bidons, pour donner à boire à nos blessés, en même temps qu'aux leurs.

La crue du Danube ayant augmenté, un certain nombre de ces derniers furent entraînés par le courant, parmi ceux qui, ayant une jambe ou un bras cassé, ne pouvaient faire un mouvement ; bien peu furent sauvés, aussi bien des ennemis que des nôtres.

A Wagram, le nombre des blessés était si considérable, que beaucoup de ces infortunés, perdus dans les blés, exposés à l'ardeur du soleil, ne furent retrouvés vivants qu'au bout de cinq jours d'atroces souffrances. Quelques-uns étaient à moitié brûlés par le feu qui avait pris aux moissons pendant la bataille ; d'autres, qui n'avaient pas eu la force de s'éloigner des cadavres en décomposition des hommes tués à côté d'eux, étaient altérés par une fièvre ardente et, pour apaiser la soif qui les dévorait, certains en furent réduits à boire leur propre urine ! Ils appelaient, on les appelait aussi ; mais, dans ces vastes plaines, le son de la voix se perdait, et les épis de blé étaient déjà si abondants et montaient si haut qu'ils dissimulaient, à la vue de ceux qui les recherchaient, les malheureux qui y étaient entassés.

Ceux qui le pouvaient mettaient leur mouchoir au bout de leur fusil et, dès qu'on apercevait ce signe de détresse, on accourait à l'endroit où il s'était montré. Napoléon lui-même, visitant le champ de bataille, mettait pied à terre, quand il voyait un de ces signaux et, après avoir adressé quelques paroles d'encouragement au blessé, ordonnait son transport immédiat.

Après chaque combat, il s'informait du nombre de blessés ; il entendait le rapport des Percy, des Larrey, des Heurteloup, sur les dispositions qui avaient été prises pour les secourir, s'informait si les ambulances s'étaient trouvées pourvues de tout le nécessaire. « A Eylau, disait Percy à un de ses collaborateurs, un mot de ma part eût fait porter aux ambulances jusqu'à sa moindre cantine et même ses vêtements, tout enfin. » Un général, qui n'est pas suspect d'adulation pour

Napoléon, atteste que « l'Empereur s'efforçait de réparer par des soins individuels une faible portion des maux résultant de ses combinaisons. Après une bataille, il visitait les hôpitaux en personne, ou bien il y envoyait ses principaux officiers¹ ».

Il s'enquêrait des généraux qui avaient été frappés, les recommandait aux soins attentifs des chirurgiens. Non seulement il se renseignait sur la manière dont ils étaient traités, sur le mode d'évacuation employé², sur les maladies qui sévissaient aux armées; mais il tenait à savoir si les instruments étaient de bonne qualité³; si les praticiens anglais ou prussiens usaient de meilleures méthodes de traitement que les nôtres.

Était-ce curiosité vaine, comme l'a prétendu Marmont, qui met en doute la sensibilité de l'Empereur, à l'occasion d'une visite de Napoléon au champ de bataille de Wagram? « Je n'ai jamais compris, écrit ce maréchal, l'espèce de curiosité qu'il éprouvait à voir les morts et les mourants couvrant ainsi la terre. » Cette curiosité s'explique, cependant, par la sollicitude que Napoléon a constamment témoignée pour les blessés, sollicitude où n'entrait pas que de l'intérêt. Il tenait à voir par lui-même si des blessés n'avaient pas été oubliés; il accomplissait ce pénible devoir après chaque bataille importante.

Les soins à donner aux blessés ont été, on peut le dire, la préoccupation constante de Napoléon⁴. « De tous les généraux anciens et modernes, écrit le général

¹ *Histoire de la guerre de la Péninsule*, par le général Foy, t. I, 145 (cité par GAMA).

² Notamment, les évacuations fluviales, qui furent, à maintes reprises, pratiquées (PERCY, *op. cit.*, 369 et *passim*).

³ *Journal de Percy*, 333.

⁴ Sans doute, pourrait-on nous opposer le sentiment de Chateaubriand qui, dans son célèbre pamphlet, *De Buonaparte et des Bourbons*, a dressé un si violent réquisitoire contre Napoléon : « ... Un homme blessé devient pour Bonaparte un fardeau : tant mieux s'il meurt, on en est débarrassé. Des monceaux de soldats mutilés, jetés pêle-mêle dans un coin, restent quelquefois des jours et des semaines sans être pansés ; il n'y a plus d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades d'une armée de sept ou huit cent mille hommes, plus assez de chirurgiens pour les soigner. Nulle précaution prise pour eux par le bourreau des Français ; souvent point de pharmaciens, point d'ambulances, quelquefois même pas d'instruments pour couper les membres fracassés, etc. ». Mais c'était la retraite, c'était le désastre ; et que peut un homme, voire un surhomme, contre tous les éléments déchainés ? Chateaubriand nourrissait une haine trop violente contre Bonaparte, pour garder la sérénité de jugement qui s'impose à l'historien.

Gourgaud¹, Napoléon est celui qui a porté l'intérêt le plus tendre, le plus sincère aux blessés... ; jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier... ; sa première pensée, après chaque bataille, a toujours été pour eux. Si ses soldats ont quelquefois manqué de vivres, de lits, de médicaments, d'objets nécessaires au pansement, c'était la faute de l'intendant général de l'armée. Les blessés furent abandonnés souvent faute de moyens de transport : vainqueurs ou vaincus, nous avons perdu quatre fois plus de monde par le désordre inséparable de notre système de guerre que par le fer ou le feu de l'ennemi². »

Déjà, en 1796, Bonaparte avait prescrit au commissaire ordonnateur, en même temps qu'il établirait un hôpital de cent lits à Millesimo, de « faire suivre d'une ambulance chacune des divisions des généraux Masséna, Laharpe et Augereau³ ».

A la fin de septembre 1805, vers le Rhin ou au delà de ce fleuve, les maréchaux se plaignent que « le service des ambulances est dans un entier dénuement » ; qu'ils sont « sans moyens pour les premiers secours à donner aux blessés⁴ » ; la Garde seule possède le service d'ambulance volante, récemment créé par Larrey, et ce service réclame bien des perfectionnements, avant d'entrer définitivement dans la pratique.

La même année, à Gunzburg, les blessés n'ont presque point de paille, point d'infirmiers, peu de vivres ; ils gisent dans une excessive malpropreté.

Des plaintes s'élèvent : Davout convient que « le service de santé n'est nullement organisé ». A son corps d'armée, les moyens d'ambulance « sont nuls » ; le commissaire-ordonnateur proteste qu'il « n'a aucun argent pour faire des établissements, même temporaires ». La division d'avant-garde n'a pas de caisses à amputations et « il n'y a nulle part de pharmacie⁵ ».

A Austerlitz, si les blessés de la Garde sont presque tous pansés sur le terrain, ceux des autres corps sont accumulés dans les maisons, ou gisent sur le sol.

Napoléon visite le champ de bataille vers le soir et fait boire un verre d'eau-de-vie de la cantine qui le suit toujours à ceux qui n'ont pas encore été relevés.

¹ *Napoléon et la Grande Armée en Russie*, ou Examen critique de l'ouvrage de M. le comte Ph. de SÉGUR, par le général GOURGAUD ; troisième édition ; Paris, 1826, 181-2.

² Général FOY, *Histoire de la guerre de la Péninsule*, loc. cit.

³ 14 avril 1796 (n° 162 de la *Correspondance de Napoléon I^{er}* ; édition PLON).

⁴ *Le soldat impérial*, par Jean MORVAN, ch. V.

⁵ *Correspondance de Davout*, 17 octobre 1805.

Le lendemain, tandis que les blessés de la Garde sont évacués vers l'hôpital voisin, on distingue, aux cris, les maisons occupées par les Français; les Russes restent silencieux : une preuve de plus que, chez les deux peuples, la sensibilité est différente.

Durant la campagne d'Allemagne, sauf dans la Garde, qui est un corps privilégié, aucun service médical n'existe, en dehors du service sanitaire de bataillon. Les officiers de santé étant plus que jamais nécessaires à l'avant, il est impossible de les fixer à l'arrière. Les blessés, tardivement pansés, « sont charroyés pêle-mêle avec les blessés russes, sur des voitures de paysans, sont enfournés dans des hôpitaux primitifs, sont opérés par des chirurgiens qui n'appartiennent pas à leur corps d'armée et souvent pas à l'armée, c'est-à-dire qui sont irresponsables et parfois hostiles ¹ ». Encore quand ils ne sont pas soignés par des habitants improvisés garde-malades; ou par des soldats qui se vantent d'avoir des secrets à eux, tels que des suceurs de plaies ou des rebouteux, ignares ou malpropres, lorsqu'ils ne réunissent pas les deux qualités.

La succion des plaies a longtemps été en usage dans nos armées; elle fut longtemps en vogue, principalement pour les plaies pénétrantes de la poitrine². « Il est évident, écrivait Percy en 1821, que, dans toutes les plaies pénétrantes de la poitrine, avec lésion d'un vaisseau considérable, et, à plus forte raison, avec une atteinte quelconque au cœur, la succion est une pratique meurtrière, puisqu'elle peut s'opposer à la formation d'un caillot salutaire, ou l'attirer au dehors, s'il était déjà formé. Il n'y aurait que l'enthousiasme du dévouement, du zèle, de l'attachement, vertus si précieuses et si respectables, qui pussent faire excuser, dans un chirurgien du XIX^e siècle, un procédé et une manœuvre qui appartiennent notoirement à ce que Peyrilhe appelait les vieilleries de l'art ³. »

Il n'était pas de régiment, sous l'Empire, qui n'eût son opérateur attiré : les soldats le désignaient sous le sobriquet caractéristique de trompe-la-mort ⁴. Ce troupier, approvisionné de remèdes pillés sans doute dans les almanachs ou dans

¹ J. MORVAN, *loc. cit.*

² En Russie (1812), les vieilles commères y avaient recours, même pour les plaies de tête (*Mémoires du sergent Bourgogne*, édition COTTIN; Paris, 1898, 186).

³ LAURENT, *Hist. de la vie et des ouvrages de Percy*, 310-311.

⁴ Ailleurs, on l'appelait, nous ne savons pourquoi, « le docteur en soupe salée ». (Cf. *La Vie militaire sous le Premier Empire*, par Elzéar BLAZE, édit. Garnier. 285).

a magie blanche, tenait séance à la cantine; il était porteur d'une trousse contenant rasoir, canif, ciseaux, amadou, tournevis, etc. Il pratiquait la saignée, posait une ventouse et envoyait *ad patres*, en sautant à pieds joints par-dessus l'hôpital. Puis, il faut en convenir, le langage, mélangé d'aphorismes, de l'artiste, était si persuasif, si consolant ! *La tisane est la mort de l'estomac; le bon vin est l'ami de l'homme; la diète fait mourir de faim*, etc., etc.

Mais voyons-le dans l'exercice de ses fonctions, tel qu'il nous est dépeint par un officier qui l'a vu à l'œuvre.

« Allons, troubadour, avance à l'ordre ! Il retourne du cœur... connu, mon fils ! As-tu vingt sous?... Tu les as, suffit. La mère Radis ! Dix-neuf sous de vin et un sou de pain. » Cela fait, il relevait ses moustaches, se versait une rasade à pleins bords et au patient seulement la hauteur de trois doigts environ, sur lesquels il étendait la poudre d'une cartouche de guerre¹, une grande cuillerée (?) d'extrait de coloquinte, quelques prises de cendre de tabac provenant de sa pipe : il remuait cet affreux breuvage avec une épinglette ; après quoi, saisissant son verre, il s'écriait d'une voix de stentor : « Attention !... une !... deux !... » On trinquait une dernière fois, le coude à la hauteur du menton, et hop ! les deux verres étaient vidés. « C'était l'enfer que le crédule conscrit s'était mis dans l'estomac, ajoute le narrateur. Le lendemain il était guéri, ou chevauchait vers l'autre monde, en croupe sur une colique de *miserere* ; tandis que, de son côté, l'Esculape, riant dans sa barbe, se rendait au lieu ordinaire de ses séances, pour y attendre une nouvelle pratique². »

Ces médocastres d'occasion ne devaient pas chômer, car on manquait à peu près partout d'officiers de santé.

Au moment où commence la campagne contre la Prusse, en septembre 1806, médecins et chirurgiens sont réclamés de tous les côtés. A Wurtzbourg, Percy passe ses journées à expédier des lettres aux médecins, militaires ou civils, des places de l'Est. Aux divisions, aux corps d'armée, le service demeure à l'état embryonnaire : il n'y a d'ambulance volante qu'à la Garde. Le 8 octobre, il n'est encore arrivé, à Bamberg, ni linge, ni charpie, ni instruments.

¹ La poudre à canon entraînait fréquemment dans la composition de ces remèdes d'occasion (Elzéar BLAZE, *op. cit.*, 300).

² Mémoires d'Adolphe d'HOUDETOT (*Presse médicale*, septembre 1916 : les Rebouteux à l'Armée, par le Dr RIVIER, aide-major de réserve).

Une ambulance régimentaire doit comprendre 54 kilog. de linge à pansement, 12 kg. 5 de charpie, une paillasse et une caisse à amputation complète : or, la plupart des régiments en sont dépourvus, ou si des instruments arrivent enfin à destination, ils sont avariés ou rouillés et ne peuvent plus servir. Percy en est réduit à acheter une scie chez un quincaillier !

Le soir d'Iéna, toute la campagne est couverte de blessés ; dans la nuit, on doit faire du feu pour réchauffer ceux qu'on n'a pu relever ; les plus favorisés sont ceux qu'on a transportés dans les maisons, où on les a couchés presque sans paille, sans eau ni vivres. Les blessures les plus graves ne peuvent être pansées que quelque temps après la bataille, soit parce que les divisions d'ambulance sont éloignées, soit parce que les militaires blessés légèrement et en état de marcher ont occupé les chirurgiens pendant le premier jour. Deux cent soixante-dix blessés sont oubliés dans un village ; le surlendemain, on les retrouve dans leurs ordures, mourants !

L'Empereur réclame en vain des médecins ; il en distrait des corps qui n'en ont cependant pas trop, pour les donner à ceux qui n'en ont point.

D'ici trois ou quatre jours, écrit-il de Varsovie, le 21 décembre (1806), nous aurons une grande bataille... Il est donc bien important de prendre toutes les mesures relatives aux ambulances. Où sont-elles ? dans quel état se trouvent-elles et où sont les chirurgiens ? Il est un objet bien important et qui n'a jamais été assez prévu dans nos batailles, c'est d'avoir, indépendamment des ambulances, quelques brigades de voitures du pays avec de la paille, confiées à plusieurs agents, pour, aussitôt après l'action, parcourir le champ de bataille, et y ramasser les blessés. Il serait utile d'avoir dix de ces brigades à dix voitures chacune, ce qui ferait cent voitures. Cela doit être indépendamment des ambulances et de tout ce qui y est attaché ; c'est un moyen de plus et qui est bien nécessaire ; mais, pour que cela puisse être réellement utiles il faut que ces voitures se trouvent sur le champ de bataille au moment où le combat finit, de manière qu'avant la nuit, tous les blessés soient enlevés. Mais, je vous le répète, il faut que cela soit indépendamment des ambulances ordinaires et de tout autre moyen d'évacuer des blessés ¹.

Le 27 décembre au soir, à Golymin, « une grande partie des blessés n'a

¹ *Correspondance générale de Napoléon I^{er}*, Plon édit., n° 11507. Désormais, nous n'accompagnerons les extraits de cette correspondance que de la mention abrégée G. N. et du n° de classement de la lettre reproduite. Celle qu'on vient de lire a été donnée dans l'ouvrage précité de M. Jean MORVAN, mais fragmentairement ; et aussi, moins la phrase terminale, dans le journal *Le Caducée*, n° du 4 décembre 1909 : dans ce dernier recueil, elle est publiée, comme inédite, par M. RAVENAZ, et c'est à tort, puisqu'elle figure dans l'édition de la Correspondance, d'où nous l'avons tirée.

pas encore reçu de secours ». On les transporte à Pultusk ; ils n'y arrivent que le 30. Heureusement, le lendemain il gèle : les voitures roulent assez facilement.

Le 3 janvier (1807) on atteint Varsovie : là, malgré les ordres, il ne se trouvait, à la mi-décembre, aucun hospice pour recevoir les blessés. La municipalité avait réquisitionné lits, matelas, draps, linge ; les hôpitaux étaient prêts ; il ne manquait que des chirurgiens et des infirmiers ! On finit par en recruter ; mais ils parlent la langue du pays et les blessés ne peuvent décrire leurs souffrances à des praticiens qui ne comprennent pas un mot de français.

Par surcroît, pas d'instruments pour les amputations ! Un grenadier demande en vain qu'on lui coupe la jambe : « la gangrène s'y met, elle est déjà toute bleue ! » Et ce disant, il rejette la couverture et montre le membre hideux. « Je sais bien, murmure-t-il en grognant, qu'on ne s'inquiète plus de nous quand nous sommes blessés ; nous ne servons plus à rien ; nous ne sommes plus qu'un embarras ; on aime nous savoir morts. Eh ! bien, qu'on nous tue, et que cela soit fini ! »

A la fin de janvier 1807, Percy quitte Varsovie avec soixante chirurgiens. Le 29, à Pultusk, il voit des blessés sur des lits de cinq pieds : « Ceux qui ont une blessure à la jambe ne pourront échapper à un raccourcissement de plusieurs pouces. »

Le 5 février, près de la moitié des chirurgiens se sont dispersés ; ceux qui restent se plaignent de n'avoir pas même de compresses pour panser les blessés. L'Empereur reconnaît qu'il a « perdu peut-être deux cents hommes à Eylau, faute de chirurgiens et d'employés ». Combien ce chiffre est au-dessous de la vérité !

Après Eylau, cinq mille blessés ont été évacués sur Thorn et sur les hôpitaux de la rive gauche de la Vistule, à l'aide de traîneaux. Les chirurgiens observent avec étonnement que la fatigue de cette évacuation n'a point nui à ceux qui ont été transportés¹. Est-ce le grand air, le défaut de secousses, ou la distraction du paysage qui ont agi favorablement ? A peine est-il mort un blessé sur onze, et les officiers de santé se félicitent à bon droit de ce résultat.

Mais, arrivés au lieu de leur destination, les infortunés ne sont pas au bout de leurs peines. A Thorn, un sous-lieutenant blessé est logé dans « un bouge étroit, qui a servi d'écurie : on l'y dépose sur un lit de fumier, qu'une cantinière, traînant avec elle un tas de sales enfants, vient encore, pendant la nuit, partager

¹ 64^e Bulletin de la Grande Armée.

avec lui ». Il demande à changer de logement, on le met dans un petit château, où il n'y a « qu'une femme, qui est folle » !

Un chirurgien, que nous avons eu souvent l'occasion de citer, Gama, rapporte que, comme chef de service, on lui confia près de huit cents blessés, qu'il trouva « dans une grande maison, couchés plutôt sur du fumier que sur de la paille, serrés les uns contre les autres, jetant des cris perçants, se plaignant avec d'abondantes larmes de l'abandon où on les laissait, demandant la mort... » Avec la collaboration de deux ou trois sous-aides, il était parvenu, en quelques jours, « à rendre ce lieu d'un aspect un peu moins dégoûtant, à procurer quelque adoucissement à tant de souffrances, à faire respirer dans l'intérieur un air moins corrompu que celui qu'altéraient les émanations qui s'élevaient partout de la matière des plaies et des ordures dans lesquelles croupissaient ceux de ces pauvres soldats qui ne pouvaient bouger de place ». On était cependant dans une ville qui n'était pas dépourvue de ressources ; mais l'administration avait, comme ailleurs, montré son insuffisance.

Il n'y avait ni commissaire des guerres pour organiser les secours, ni économe ; « presque point d'infirmiers, deux ou trois, encore fort peu au fait de leur service ; point d'endroit propre à faire du bouillon pour plus de vingt-cinq malades, et on n'avait pas de marmites à faire bouillir en plein air ; point de vases pour donner de l'eau à titre de tisane à des hommes tourmentés par une soif inextinguible, due à la fièvre ardente que provoquaient leurs blessures. Manquant d'assistance, de moyens..., obligé de faire des pansements avec de mauvais restants de caissons d'ambulance..., cinq mille blessés étaient répartis de la même manière, dans plusieurs maisons qu'on appelait hôpitaux ; ils recevaient des soins à peu près semblables, et l'abandon ne pouvait différer que du plus au moins¹ ».

Ce qui est plus inconcevable, c'est que les chirurgiens reçurent l'ordre de partir toute affaire cessant, appelés au quartier général de l'Empereur ; il ne resta auprès des blessés que « le quart de ceux qu'il eût fallu pour le service, en les supposant même occupés du matin au soir ».

Et, pendant toute cette campagne, mêmes errements, même incurie, imputables à la défectuosité, à l'incoordination des services administratifs !

Le 9 juin (1807), les trois cents blessés de Saalfeld sont « peu secourus » ; ceux de Friedland (14 juin) restent la nuit sur le terrain : on ne les soigne que le

¹ *Esquisse historique, etc.*, par GAMA, 434 et s.

lendemain, plutôt mal, car on manque une fois encore d'instruments : un chirurgien-major doit « se servir d'un couteau ordinaire et d'une scie d'artisan. Il n'y a ni employés, ni infirmiers, et le premier caisson de pansements n'arrive qu'à neuf heures du soir ¹ ».

On annonce la venue prochaine de chirurgiens ; mais ce sont « des enfants, de dix-neuf ans, qui n'ont d'autre vocation, selon l'expression de Percy, que de se dérober à la conscription. La plupart sont... des jeunes gens sans fortune, fils d'artisans et devant l'être eux-mêmes ». Dans une autre circonstance, Percy déclare qu'ils ne sont pas instruits et qu'il ne les croit pas très désireux de s'instruire ².

Outre que le savoir pratique de ces néophytes est insuffisant, leur nombre reste encore au-dessous de celui qui serait nécessaire aux besoins de l'armée.

L'impatience de l'Empereur a beau se manifester, les chirurgiens qu'il réclame sont à quinze ou vingt journées de marche ; il faut, de plus, cinq jours pour les prévenir ; comment arriveraient-ils en temps utile ? Force fut de se contenter de médecins polonais ou allemands, qui ne devinaient le mal qu'à la contraction des traits du visage ou à la puanteur des plaies, et ne pratiquaient que l'empirisme le plus grossier.

Le système suivi par Napoléon n'était pas étranger à la difficulté de recrutement de bons chirurgiens. « Après avoir essuyé de grandes fatigues et de fréquents dangers », les chirurgiens n'avaient, en effet, d'autre perspective que de « trouver, à la paix, au lieu d'une existence honorable, un licenciement désespérant pour eux, et funeste aux intérêts des armées ». Certains d'entre eux, « étant devenus hors d'état de continuer le service, par l'effet de leurs blessures ou de maladies contagieuses qu'ils avaient contractées », avaient été, par le fait de la conscription, « incorporés dans un régiment ou réformés comme soldats ». En ne maintenant pas aux officiers de santé les garanties et prérogatives que leur avait accordées la Convention, Napoléon avait détruit l'homogénéité de ce corps et l'avait amené à un état regrettable d'appauvrissement et de médiocrité ³. A part un nombre relativement restreint d'hommes instruits et de praticiens habiles, qui avaient survécu au licenciement et surmonté les dégoûts dont les abreuyaient les fonctionnaires de l'administration de la Grande Armée, on ne comptait guère que des jeunes gens, aussi dépourvus de science que d'expérience.

¹ J. MORVAN, 321.

² *Journal de Percy*, 208, 351.

³ G. LECHARTIER, *Les services de l'arrière à la Grande Armée : 1806-7* (Paris, 1910).

Et cependant, la Grande Armée était citée comme un modèle, sous le rapport de l'organisation et des compétences. Les chirurgiens les plus distingués en faisaient partie ; ce n'est que lorsque leurs rangs s'éclairciront, par suite de décès ou de maladies, que l'on se verra contraint de recourir à ces chirurgiens sous-aides, qui acquéraient leur brevet « après trois mois d'Ecole de médecine », et cherchaient à esquiver le service en exerçant leur art à l'armée.

A la Grande Armée, trois officiers de santé étaient attachés au Grand Quartier Général : c'étaient, en 1806, Coste, comme médecin ; Percy, comme chirurgien ; Bruloy, comme pharmacien. Ils discutaient en commun les questions intéressant toutes les parties de l'art de guérir, et proposaient à l'ordonnateur en chef des hôpitaux les ordres et affectations concernant le personnel médical de l'armée.

A la Grande Armée, il y avait quatre sortes d'ambulances : *l'ambulance régimentaire*, la plus utile aux yeux de l'Empereur, « parce que l'esprit de corps portait les chirurgiens à s'attacher aux hommes, et leur acquérait l'estime des officiers¹ » ; *l'ambulance divisionnaire* ; *l'ambulance de corps d'armée*, ou *ambulance légère*, parce que le personnel devait, autant que possible, être monté ; enfin, la *réserve d'ambulance* du grand Quartier général, qui comprenait une cinquantaine de chirurgiens, les uns montés, les autres transportés sur des voitures. Un noyau d'une dizaine d'entre eux accompagnait partout le chirurgien en chef ; les autres étaient expédiés, à mesure des besoins, sur les points où leur présence était réclamée².

Dix compagnies d'infirmiers militaires furent créées, par décret du 13 avril 1809 ; mais, mal recrutées, elles rendirent peu de services.

L'hospitalisation était assurée, en première ligne, par les *ambulances de premier secours* ; puis, par les *hôpitaux temporaires* ; enfin, par les *hôpitaux sédentaires* et *permanents*.

Les hôpitaux temporaires, comparables à nos hôpitaux de campagne actuels, se divisaient eux-mêmes en deux catégories : les *hôpitaux de ligne*, qui recueillaient les évacuations des ambulances ; et les *hôpitaux spéciaux*, destinés à recevoir les galeux et les vénériens. Les *dépôts de convalescents* recevaient les hommes sortis des hôpitaux temporaires, et encore incapables de reprendre leur place dans le

¹ C. N., n° 11.508.

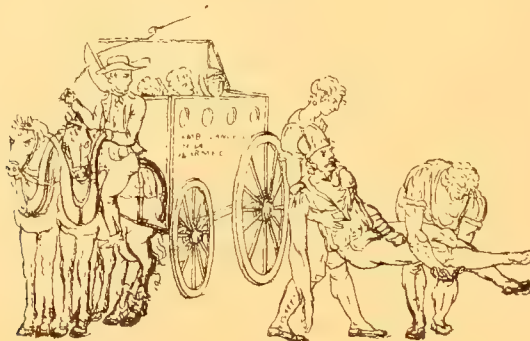
² *Journal de Percy*, 84, 92.

rang ; quand la distance le permettait, les blessés des hôpitaux temporaires pouvaient être évacués sur les hôpitaux permanents de l'intérieur.

On a très justement fait ressortir les nombreuses analogies qui existent entre cette organisation et notre Règlement, du 31 octobre 1892, sur le service de santé en campagne ; mais il est faux de prétendre que nous nous sommes inspirés d'une réglementation allemande, puisque les grandes lignes de cette organisation étaient déjà réglementaires, il y a plus d'un siècle, dans les armées françaises ¹.

Malheureusement, les règlements ne valent que par la manière dont ils sont appliqués et, en dépit du zèle et de l'activité dont firent preuve les chirurgiens, ceux-ci étaient trop peu nombreux, la plupart trop inexpérimentés ; les services administratifs laissaient si fort à désirer, que les résultats obtenus furent plus que médiocres.

¹ Cf. Le service de Santé de la Grande Armée, par le D^r ROMARY, médecin-major de 2^e classe (*Le Caducée*, 6 août 1910).



LE TRANSPORT DES BLESSÉS, PAR LES AMBULANCES
DE LA GRANDE ARMÉE.

(D'après un croquis de l'époque.)

CHAPITRE XXIX

CAMPAGNE D'ESPAGNE

Lorsque l'armée de Junot entra en Espagne (1808), elle ne possédait qu'un service médical assez rudimentaire, et les blessés étaient soignés dans les hôpitaux de la Péninsule, notamment à Salamanque, par des barbiers castillans ! Après la bataille de Vimeiro, où nous perdîmes 1.800 hommes en deux heures et demie de combat, ce furent les Anglais qui soignèrent la plupart de nos blessés.

Le matériel des ambulances n'existait pour ainsi dire pas, quand Larrey dut en organiser à Vittoria; il acheta un certain nombre de mulets de bât, pour porter les caissons d'objets de pansement et d'instruments, des petits chars de Biscaye et des brouettes basques, pour le transport des blessés¹, et il évacua ceux qui pouvaient être évacués, les uns jusqu'à Carcassonne, les autres jusqu'à La Rochelle ; mais les villes regorgeaient de « conscrits épuisés, anéantis », et elles se refusaient à en accepter de nouveaux.

Après avoir abandonné Girone, Duhesme sacrifia son artillerie pour ramener ses blessés ; mais cela ne les sauva pas de la mort et, en sept mois, il en succomba le tiers.

Les blessés de Gamonal furent transportés à Burgos ; même ceux des Espagnols, qu' « on sépara d'avec les Français ». Les blessés de Somo-Sierra

¹ Lorsque le maréchal Marmont fut blessé, son chirurgien avait voulu le faire transporter sur un brancard, que portaient des mules, l'une attelée devant, l'autre derrière ; mais la marche inégale de ces animaux produisait des secousses et, par suite, des souffrances que le blessé ne pouvait endurer. « Aussitôt que cette circonstance fut connue de l'escorte, relate le commandant Parquin, dans ses *Souvenirs et Campagnes* (Paris et Nancy, 1892), les cavaliers proposèrent spontanément de porter la litière sur leurs épaules... vingt-quatre hommes, sur près de deux cents dont se composait l'escorte, mirent pied à terre ; douze hommes portant les deux brancards de devant, et le même nombre portant les deux brancards de derrière. Ces vingt-quatre hommes étaient relevés par leurs camarades, quand ils étaient fatigués. »

furent pansés et opérés le long du chemin qui gravit la montagne, et qui était « jonché d'hommes et de chevaux tués » ; ceux que l'on releva le soir étaient, pour la plupart, gelés !...

A Espinoza, onze cents blessés « demeurent à terre » : le maréchal Victor n'a ni ambulance ni officier de santé avec lui. Ceux qui survivent restent cinq jours sans soins ; quand ils arrivent à l'étape fixée, ils ne trouvent pas même de paille pour se coucher, mais des administrateurs étaient là, « pour les compter » !

Au corps de Moncey, il n'y a « ni ambulances, ni transports, ni chirurgien en chef ; seulement quelques jeunes gens sans expérience ». A Briviesca, les blessés sont sous la garde d'un prêtre espagnol, « éclairé, charitable, philanthrope », qui veille sur eux.

A Aranda, ils sont plus favorisés : c'est un médecin, également espagnol, qui les soigne ; mais, à Madrid comme à Burgos, les chirurgiens français n'ont pas le moyen de renouveler les pansements et craignent de manquer bientôt de tout ; seuls, les blessés de la Garde sont choyés ; les autres vont mourir au seuil des hôpitaux réservés à ces privilégiés.

Après le départ de l'Empereur, la situation empire encore.

Soult doit abandonner ses blessés dans « des masures inhabitées et nues ». Les Anglais en soignent quelques-uns, les habitants massacrent les autres.

Une partie des 7.000 blessés de Talavera est abandonnée aux Anglais, qui s'en occupent peu ou prou ; les Espagnols qui se sont chargés du surplus, les torturent ou les empoisonnent ; on en ramène un très petit nombre à Madrid, dans le plus lamentable état.

A l'armée de Portugal, même incurie : aucun service d'ambulance n'a été organisé.

Les blessés de Busaco sont transportés sur des brancards improvisés, ou sur des ânes. « Ceux dont on a amputé les jambes, ou qui sont grièvement atteints au corps, sont laissés gisants sur les bruyères ; en route, pour ceux qui meurent, on creuse des tombeaux avec les baïonnettes¹. »

Masséna reconnaît qu'il n'a plus de médicaments, ni de linge à pansements ;

¹ Tous ces détails nous sont fournis par le très attachant ouvrage de M. Jean MORVAN, qui a condensé en quelques pages les nombreux Mémoires qu'il a consultés ; nous avons dû nous-même « ramasser » sa relation, ayant suivi un plan différent du sien.



UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE : BATAILLE DE SOMO-SIERRA.
(Musée de Versailles.)

à l'armée qu'il commande, il est mort 4.500 hommes par le feu, autant de leurs blessures, et plus de 20.000 sous le couteau des Portugais, ou faute de soins ¹.

A chaque combat, on abandonne les blessés qui ne peuvent être transportés, faute de moyens de transport : seuls, échappent à la mort ceux qui ont l'énergie et la force de rester dans le rang, malgré leurs blessures : tel le colonel de Reiset, qui continue son service, après avoir eu trois dents de la mâchoire supérieure tranchées, et trois blessures sur différentes parties du corps ².

En 1812, le sort des blessés en Espagne devient tragique. « Rien n'est plus démoralisant, écrit un témoin, que de voir les victimes des combats laver eux-mêmes leurs blessures avec du vin, et demeurer sur place, tandis que l'on pourrait employer à leur transport des cacolets, *si l'on se souciait plus de leur bien-être.* »

¹ Lettre de Masséna, 31 mars 1811.

² Souvenirs d'un adjudant (*Revue rétrospective*, 1893).

CHAPITRE XXX

CAMPAGNES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE

Ce qui s'est passé dans la péninsule espagnole, on va le retrouver, à quelques modifications près, dans les campagnes d'Allemagne et de Russie.

La campagne de 1809 avait commencé avec des troupes encore plus dépourvues de médecins que les précédentes. Dans les corps d'Oudinot et de Masséna, on déplore le manque de secours médicaux; il n'y a guère que dans le corps de Davout que chaque compagnie du train des équipages convoie avec elle quatre ambulances.

Daru réclame 25 médecins, 69 chirurgiens et 70 pharmaciens. A Essling, presque personne pour opérer ou soigner les blessés; à Lobau, les chirurgiens doivent marquer à leurs aides, à la craie, la place des amputations. L'Empereur eut beau faire visiter les hôpitaux par des officiers en grande tenue, accompagnés de médecins et d'administrateurs, suivis par quatre valets de la livrée impériale, portant des corbeilles pleines d'argent, dont on distribuait 60 francs à chaque soldat, il n'en reste pas moins qu'à Essling, le service de santé fut notoirement insuffisant.

A Wagram, 7 à 8.000 blessés de toutes nations gisaient en tas: il en résulta une mortalité effrayante. Un blessé de cette journée¹ rapporte qu'il fit de la charpie avec les draps de son lit, et qu'il se pansa lui-même, en entretenant la plus grande propreté dans les plaies, attendant qu'un infirmier-major arrivât pour lui porter secours.

Le général d'Aboville, dont un boulet avait emporté l'épaule, fut placé « sur un mauvais lit de paille ou plutôt de fumier ». On le crut mort. Sa blessure était effrayante. Larrey, qui l'examina, la jugea mortelle; cependant,

¹ ROUTIER, cité par J. MORVAN.

comme le général était revenu à lui, et réclamait ses soins, il le pansa, afin, croyait-il, de lui laisser quelques illusions dans son agonie. Transporté à Vienne, le blessé guérit, au grand étonnement du chirurgien qui, rencontrant après la campagne, son opéré de Wagram, n'en pouvait croire ses yeux.

— Vous êtes mon sauveur, lui dit le général, mais j'attends de vous un autre service. Ce boulet m'a si mal arrangé que je ne sais plus comment m'y prendre pour porter décentement l'habit ou l'uniforme. Ne pourriez-vous, au moyen de quelque armature, me rendre par à peu près l'épaule que je n'ai plus? Ce fut alors que Larrey fit confectionner la curieuse armature d'acier, que la famille du général d'Aboville a donnée au Musée de l'Armée.

C'est à Wagram qu'on vit sur le champ de bataille même, au dire de Méneval, un des secrétaires de Napoléon, l'Empereur « essuyer avec son propre mouchoir la terre qui obstruait la bouche et les narines d'un sous-officier affreusement mutilé, pour lui rendre la faculté de respirer » ; mais voici l'autre volet du diptyque : auprès d'une ambulance, « un monceau de membres, bras et jambes » empoisonnait l'air, tuant tous ceux qui avaient réussi à échapper à la mitraille !

Ce n'était cependant pas faute d'instructions de la part du grand Chef, qui appliquait, là comme ailleurs, sa prodigieuse intelligence, mais hélas ! aussi son esprit de système, auquel il resta toujours convaincu que tout devait se plier.

L'armée d'Allemagne étant composée de cinq divisions, ou cent bataillons, et de dix régiments de cavalerie, régler le nombre d'ambulances d'après ces chiffres¹ : c'était comme une équation, qui devait, d'après l'Empereur, se résoudre selon une formule mathématique. Il édictait encore : quatre compagnies d'infirmiers peuvent servir dix à quinze mille malades ; en Allemagne même, on n'a besoin d'infirmiers que sur la première ligne².

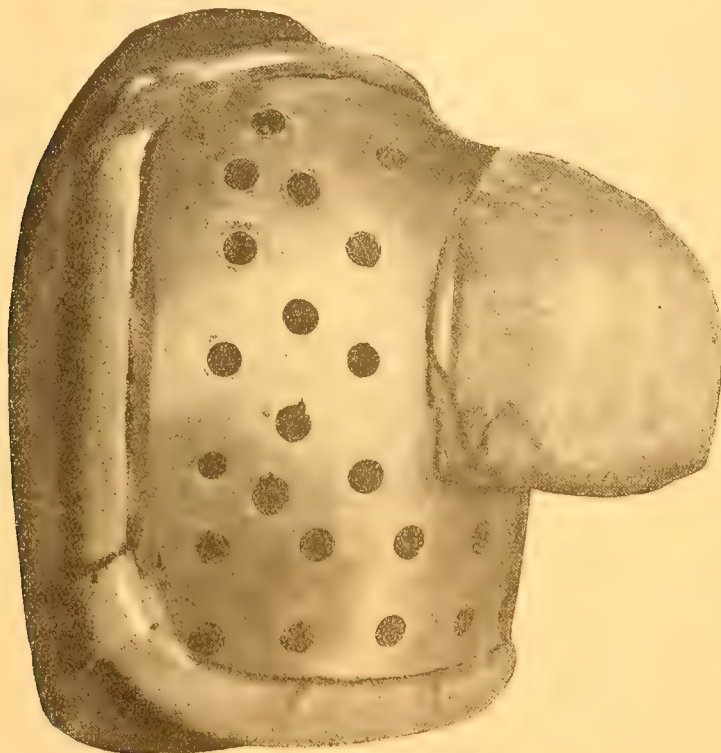
Au point de vue des évacuations, trois catégories sont à envisager : ceux qui peuvent marcher ou qui, blessés légèrement, peuvent guérir en quinze jours ; ceux qui ne seront guéris que dans deux ou trois mois ; ceux qui sont amputés et hors d'état de servir ; enfin, ceux qui mourront de leurs blessures. Les officiers seront, les premiers, évacués³.

¹ C. N., 6 avril 1811, n° 17.578.

² C. N., 1811, n° 17.624.

³ C. N., n° 19.254.

En 1813, l'Empereur faisait demander, à l'inspection générale du service de santé des armées, un aperçu de ce qu'il fallait de linge et de charpie pour une armée de cent mille hommes, pendant une campagne de six mois. Voici, d'après Percy, la réponse qui lui fut faite : 1^o chaque pansement de blessé nécessitait,



LA CUIRASSE DU GÉNÉRAL D'ABOVILLE
(Musée de l'Armée.)

l'un dans l'autre, quatre onces pesant de linge et une de charpie; 2^o on devait compter, pour chaque blessé (même compensation ayant lieu), trente pansements, depuis le commencement du traitement jusqu'à sa terminaison; 3^o la quotité des blessés ne pourrait être calculée moins d'un sur dix combattants; 4^o il résultait de ces évaluations que, pour dix mille blessés et, par conséquent, pour les besoins d'une armée de la force susdite, il fallait dix-huit mille sept cent cinquante livres de linge et cent cinq mille livres de charpie.

On savait que lui répondre avec cette assurance, c'était flatter sa manie de l'exactitude, son amour de la précision jusqu'à la minutie.

C'est dans le même esprit que l'Empereur entrant, à son habitude, dans les moindres détails, demande à Daru, s'il voit un inconvénient à prescrire, par décret, « que le caisson d'ambulance des régiments portera deux matelas assemblés au caisson avec leurs couvertures; quatre demi-fournitures, ce qui donnera de quoi coucher à douze hommes; douze brancards-sangles; une caisse à amputation; 500 kilogrammes de charpie; 125 grammes de linge de pansement; une boîte de médicaments pesant au moins 5 kilogs ».

Quelques jours après, Napoléon, à la veille de pénétrer en Russie, écrivait à Larrey : « Je me trouve dans la situation de craindre de n'avoir aucune ambulance pour les premières affaires, qui sont toujours très sanglantes. » Larrey répondait, en se mettant promptement à la besogne.

Par ses soins, six divisions d'ambulances volantes sont organisées, comprenant chacune huit officiers de santé, que chaque chirurgien-major exerce journellement à la pratique des opérations; tandis « que, dans tous les salons, les dames sont occupées à faire de la charpie, à préparer des bandes de diverses formes, afin qu'il n'y ait pas un Polonais qui n'ait dans son sac le petit attirail qui peut, sur le champ de bataille même, suffire au pansement d'une blessure ».

A Witepsk, Larrey établit quatre hôpitaux, pour y recueillir les nombreux blessés, Français et Russes, provenant des combats qui se sont livrés autour de cette ville; mais il a beaucoup de peine à assurer les pansements; il lui faut se servir du linge des soldats, employer jusqu'aux chemises des chirurgiens.

A Smolensk, il doit recourir aux moyens de fortune que nous avons signalés : les parchemins découverts dans les archives servent d'attelles et de draps fanons; l'étoffe et le coton de bouleau remplacent la charpie : « le papier servit avantageusement à coucher les malades¹ ». C'est de Smolensk que Larrey écrivait à sa femme :

... Jamais je n'avais autant souffert. Les campagnes d'Egypte et d'Espagne n'ont rien été en comparaison de celle-ci, et encore nous ne sommes pas, il s'en faut, au terme de nos maux. J'étais fort mal en arrivant ici, mais 24 heures de repos m'ont suffi pour me remettre dans l'état où j'étais à peu près en partant de Moscou, et je puis dire encore bien me porter. Aussi, tranquillise-toi; mais, comme mes camarades, j'ai à peu près tout perdu et nous n'avons aucune

¹ Le fait est confirmé par un autre chirurgien, qui avait pris part à la campagne, le Dr J.-J. E. Roy, dont la relation, « les Français en Russie, souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie », est du plus haut intérêt. (Tours, Mame, MDCCCLV.)

espèce de récompense... Souvent nous avons été trop heureux de saisir quelques lambeaux de chair de chevaux morts que nous trouvions sur notre route. On les faisait cuire sur les charbons des bivouacs et voilà toute notre nourriture ¹...

Les chirurgiens sont, en maintes circonstances, obligés de laver eux-mêmes ou de faire laver le linge qui avait servi aux pansements, afin de le renouveler.

Un capitaine blessé, qui s'en va vers Moscou, voit un soldat russe dont « la jambe fracturée est attachée avec des chiffons ; la moitié de son corps est dans le ventre d'un cheval, dont il dévore la chair comme un chien ² ».

Un adjudant remarque deux soldats convalescents qui jouaient au piquet : ils avaient pris pour table de jeu le dos glacé d'un de leurs camarades, mort gelé ; ils appelaient ce dos leur table de marbre ³.

Un chirurgien prussien conte « avoir assisté à la mort effroyable d'un colonel du génie, français, qui eut la tête emportée par un boulet, et dont le corps resta, quelques instants encore, droit, tandis que le sang jaillissait très haut, comme chez un décapité ! »

A Mojaïsk, où se trouvent un grand nombre de blessés français, « gisent des membres, amputés avec une telle hâte, qu'on n'en a pas ôté les chaussures ». Entre Mojaïsk et Moscou, « les malheureux blessés restent abandonnés sur la terre, exposés à l'influence d'une température extrêmement rigoureuse, privés de

¹ A. CHUQUET, *Lettres de 1812*, 1^{re} série, 145.

² MORVAN, *op. cit.*, 352. Le fait est également rapporté par le sergent Bourgogne, dans ses curieux Mémoires : « Le bruit courut qu'un grenadier français avait été trouvé sur le champ de bataille, vivant encore : il avait les deux jambes coupées et, pour abri, la carcasse d'un cheval, dont il s'était nourri de la chair, et, pour boisson, l'eau d'un ruisseau rempli de cadavres. L'on a dit qu'il fut sauvé. » D'après une autre version, c'est une femme, une cantinière, qui aurait été surprise dans cette situation singulière. « Dans le milieu d'une des rues de Smolensk, au moment où M. L. se retirait à huit heures du soir, il crut apercevoir du mouvement à côté d'un cadavre de cheval qui était étendu devant lui. Il s'approcha et, à la pâle lueur de la lune réfractée par les neiges, il aperçut une femme vêtue d'un mantelet couleur de rose doublé en cigne (*sic*), laquelle était enfoncée dans la cavité du ventre de ce cheval : il s'arrêta pour l'examiner et vit bientôt que son intention était d'enlever le foie de l'animal ; mais comme elle n'avait à sa disposition aucun instrument tranchant, elle avait pris le parti de l'arracher avec ses dents et elle y était occupée. M. L. lui demanda ce qu'elle faisait : elle sortit à l'instant tout ensanglantée du corps du cheval, et, lui montrant sa proie avec un sourire forcé, elle s'esquiva sans dire un seul mot. M. L. la reconnut pour une cantinière. » *Tableau de la campagne de Moscou*, par R. BOURGEOIS, *témoign oculaire*, 187, note 6.

³ *Mémoires de Langeron*, n° 1 de la p. 100.

tout aliment et de toute consolation, et sans avoir même une goutte d'eau pour étancher leur soif... Il n'y avait point de matériel d'ambulance, point de pharmacie où l'on pût puiser des moyens de préparer les blessés aux opérations et d'en assurer la réussite. A peine pouvait-on, en ramassant les dépouilles des morts, éparses sur le champ de bataille, et à l'aide des vêtements du blessé lui-même, appliquer sur sa plaie le premier appareil ; il restait ensuite confondu et entassé avec plusieurs milliers d'autres blessés, sur la place qu'il avait arrosée de son sang¹ ».

On employa huit jours à panser les blessés tant Français que Russes, et à les recueillir dans des hangars, dans des granges, sur de la paille. Les plus favorisés furent transportés dans les bâtiments d'une vaste abbaye, et dans le village au milieu duquel elle était bâtie.

Un médecin de la Grande Armée rapporte qu'entre l'abbaye de Kolotskoï et le camp, il y avait, à gauche de la route, un fossé rempli de jambes, de bras et aussi de cadavres. « Nous en conclûmes, ajoute-t-il, que Larrey et ses collègues avaient opéré en cet endroit la veille². »

Non seulement la plupart des blessés n'étaient pas secourus, mais on insultait à la douleur de ceux qui imploraient de l'aide. Un officier, gisant à terre demi-mort, invoquait à grands cris la commisération de ceux qui passaient. « Camarades, disait-il, portez-moi secours ; je suis capitaine du génie, ayez pitié de ma déplorable situation. » Un grenadier se retourna, s'arrêta un instant et s'écria, d'un ton moitié sérieux, moitié goguenard : « Comment, tu es capitaine du génie ! — Oui, camarade, » répond avec empressement l'officier. — « Eh bien ! tire ton plan », répliqua le grenadier en tournant le dos, et accompagnant sa cruelle riposte d'un sourire ironique.

Dans les environs de Mojaïsk, où chaque maison était transformée en hôpital, se trouvait un petit village, qui avait été rempli de blessés russes. « Le feu y avait pris et plusieurs maisons étaient réduites en cendres. » On voyait encore « les squelettes et les membres calcinés des malheureuses victimes qui, blessées à Borodino, avaient été transportées là, au prix d'horribles souffrances, pour y devenir la proie des flammes³ ».

¹ R. BOURGEOIS, Relation de la campagne de Moscou en 1812, *passim*.

² Heinrich Roos, *Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée*, traduit de l'allemand, par M^{me} LAMOTTE ; Paris, 1913.

³ H. Roos, 77.

Lorsque Napoléon fit son entrée dans Moscou, un de ses premiers soins fut de visiter les hôpitaux, dont une grande partie avait été préservée de l'incendie



NAPOLÉON I^{er}, PENDANT LA CAMPAGNE DE RUSSIE

allumé par Rostopchine¹. « Quel fut son étonnement, lorsqu'on lui rapporta que ces maisons se trouvaient dans le plus grand dénûment des secours nécessaires,

¹ Sur les détails de l'incendie, cf. *Français et Russes*, par Alfred RAMBAUD (Paris, 1877), 34 et s.

sans médecins, sans remèdes, sans surveillans : qu'on avait trouvé une quantité de morts; que, sur plus de dix mille blessés (il y en avait, en réalité, plus de 25.000, dont près de 13.000 périrent dans les flammes¹), arrivés récemment de l'armée, la moitié avait péri faute de secours... On donna ordre aussitôt à tous les chirurgiens de l'armée française d'établir une administration de secours pour tous les genres de maladies, en distribuant les malades dans les lieux convenables, et de faire des rapports exacts de l'état de ces malheureux². L'Empereur s'étant fait rendre compte du nombre d'officiers généraux et de colonels blessés, susceptibles d'être transportés, en fit mettre une partie en route, sous le commandement du général Nansouty, blessé lui-même. Certains, comme le général de division Pajol, quoique dangereusement blessés, résistèrent à toutes les instances, ne voulant pas s'éloigner de l'armée. Napoléon avait demandé à l'intendant général en combien de jours il pourrait effectuer l'évacuation des blessés : sur la réponse qu'il faudrait 50 jours, l'Empereur, mécontent, chargea directement l'intendant de visiter tous les hôpitaux de Moscou et de lui présenter l'état numérique, par régiment ou par corps d'armée, des soldats et des officiers blessés et, de plus, d'apprécier le nombre de ceux en état d'être transportés. Le nombre des malades et blessés dépassait 12.000; bien peu d'entre eux auraient pu supporter les fatigues de la route³. »

Les soldats qui avaient eu la chance de rester valides trouvèrent, à Moscou, après l'incendie, des ressources de toute sorte : « de la farine, du vin, du poisson salé et beaucoup d'autres denrées⁴ ». Dans les décombres fumants, on découvrit une telle quantité d'objets de luxe, de modes, et d'autres superfluités, que les

¹ « Après leur désastre du 7 (octobre), les Russes avaient rempli de leurs blessés les hôpitaux de Moscou. Dans sa patriotique fureur, M. Rostopchin n'a pas daigné s'occuper de l'affreuse destinée qu'il préparait à des milliers de soldats mutilés. Qui peut penser sans horreur aux angoisses de ces infortunés, quand le feu s'est approché du lit de douleur sur lequel ils étaient forcément immobiles ? » *Journal du général Fantin des Odoards* (1800-1830); Paris, 1895, 338. Dans la relation du chirurgien R. BOURGEOIS, il est dit qu'un des hôpitaux de Moscou servit d'asile à 20.000 blessés russes, qui se traînèrent, en poussant des hurlements, vers les issues, ou se précipitèrent par les fenêtres; ils périssaient un peu plus loin, ou atteints par les flammes, ou écrasés par les poutres embrasées qui se détachaient des bâtiments incendiés.

² Récit de l'abbé Surrugues, dans GOURGAUD, *op. cit.*, 293.

³ *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de 1812*, par le baron DENNÉE. Paris, 1842.

⁴ Lettre écrite par un soldat du camp de Moscou, le 8 octobre 1812.

rues étaient jonchées de leurs débris. Il en résulta les scènes les plus burlesques, dont un témoin oculaire¹ nous a conservé le souvenir. « Dans un char doré, trainé par des rosses mourant de faim, se pavanent des soldats gorgés d'eau-de-vie ; deux paysans se battent pour s'arracher quelques nippes... : survient un Français qui met fin à la querelle, en leur enlevant la pomme de discorde, qu'il va jeter dans la boue, à quelques pas de là, pour se charger d'une autre proie. On emporte de la farine dans une tenture de damas, des liquides dans de grands vases que je ne nomme pas, des pains de sucre dans une robe de bal. On voit des goujats affublés de l'habit des popes, des cantinières crottées, couvertes de cachemires... »

Une troupe française a eu tous ses costumes, tout son mobilier brûlé : elle envoie, vers le grand-maréchal du palais, « une députation suppliante et larmoyante », dans laquelle figurent « deux actrices et une danseuse fort jolies ». L'Empereur ordonne qu'on leur ouvre un autre théâtre, afin qu'elles puissent reprendre leurs représentations interrompues ; et c'est ainsi que nos soldats purent jouir de spectacles variés : comédie, ballet, opéra-comique.

Cela ne fut pas sans ajouter une note piquante à l'étrange, à la tragique situation dans laquelle se trouvait notre armée. Le pillage avait heureusement pourvu à ses besoins : des coussins de canapé, des soutanes, des nappes d'autel tenaient lieu de lits² ; le linge de table, les ustensiles de ménage étaient en abondance ; les troupeaux de bêtes à corne qui avaient rejoint l'armée, fournissaient la viande nécessaire ; les boulangers faisaient du pain avec la farine trouvée sous les cendres. On avait emmagasiné dans le palais du Kremlin pour près de

¹ FANTIN DES ODOARDS, *Journal*, 337 et s.

² Cette relation est de tous points confirmée par cet autre témoignage *de visu* : « Toute cette masse d'hommes désorganisés, dont le nombre s'accroissait journellement, s'étaient surchargés des vêtements les plus bizarres et les plus disparates ; ils étaient enveloppés de fourrures de toute espèce, de peaux de différens animaux, de jupons de femmes de toutes couleurs, de grand schalls, de lambeaux de draps ou d'étoffes, de mantelets, de couvertures de cheval fendues dans le milieu, et dont les extrémités pendaient de chaque côté en forme de chasubles. Pour suppléer aux chaussures, dont la plupart manquaient, ils s'entouraient les pieds de chiffons, de morceaux de feutre ou de peaux de moutons, qu'ils assujétissaient avec des liens de paille. Cet assemblage singulier des costumes les plus grotesques présentait un tableau dont il est difficile de donner une idée. » *Tableau de la campagne de Moscou en 1812*, par René BOURGEOIS, docteur en médecine, chirurgien-major, etc., *témoin oculaire* (Paris, J.-G. Dentu, 1814), 103-4.

six mois de vivres : vins, rhum, café, sucre, chocolat, thé, jusqu'à de la confiture de feuilles de roses ! Le vin chaud et le punch coulaient à flots dans des coupes d'argent et de porcelaine.

Mais, pendant que les bien portants se roulaient dans l'orgie, que devenaient les malades, les blessés ?

Quand, le 23 octobre (1812), le général russe Ilowaïki entra à son tour dans Moscou, il trouva, dans les hôpitaux encore existants, environ 1.400 malades ou blessés russes et 650 malades ou blessés français, trop faibles pour avoir pu être transportés avec leurs camarades. Une partie de ces derniers fut cependant jetée sur des chariots, pour être trainés à Twer ; mais ils périrent tous de froid et de misère, tués par les cosaques, qui surgissaient le plus souvent à l'improviste¹, ou assassinés par les paysans chargés de les conduire, qui les égorgeaient pour prendre leurs habits. Le reste fut laissé dans les hôpitaux avec les chirurgiens français qui étaient restés pour les soigner, mais on ne leur donna ni vivres, ni médicaments².

Afin d'évacuer les blessés qui avaient été, pour la plupart, abandonnés sans soins dans les hôpitaux de Moscou, Napoléon décida que tous les carrosses et voitures, sans distinction, les siennes comprises, seraient employés pour transporter ceux qui pourraient supporter le voyage³ ; chaque voiturier était tenu d'en prendre un ou deux ; ceux des véhicules qui seraient trouvés sans blessés devaient être brûlés.

A peine hors de la ville, quelques cantiniers jetèrent dans les fossés⁴, sans se soucier de leurs protestations et de leurs gémissements, ceux qu'on leur avait confiés.

Mais le crime fut aussitôt réprimé que commis, et des menaces sévères empêchèrent cette infamie de se renouveler⁵ ; la plupart des blessés qui, d'après

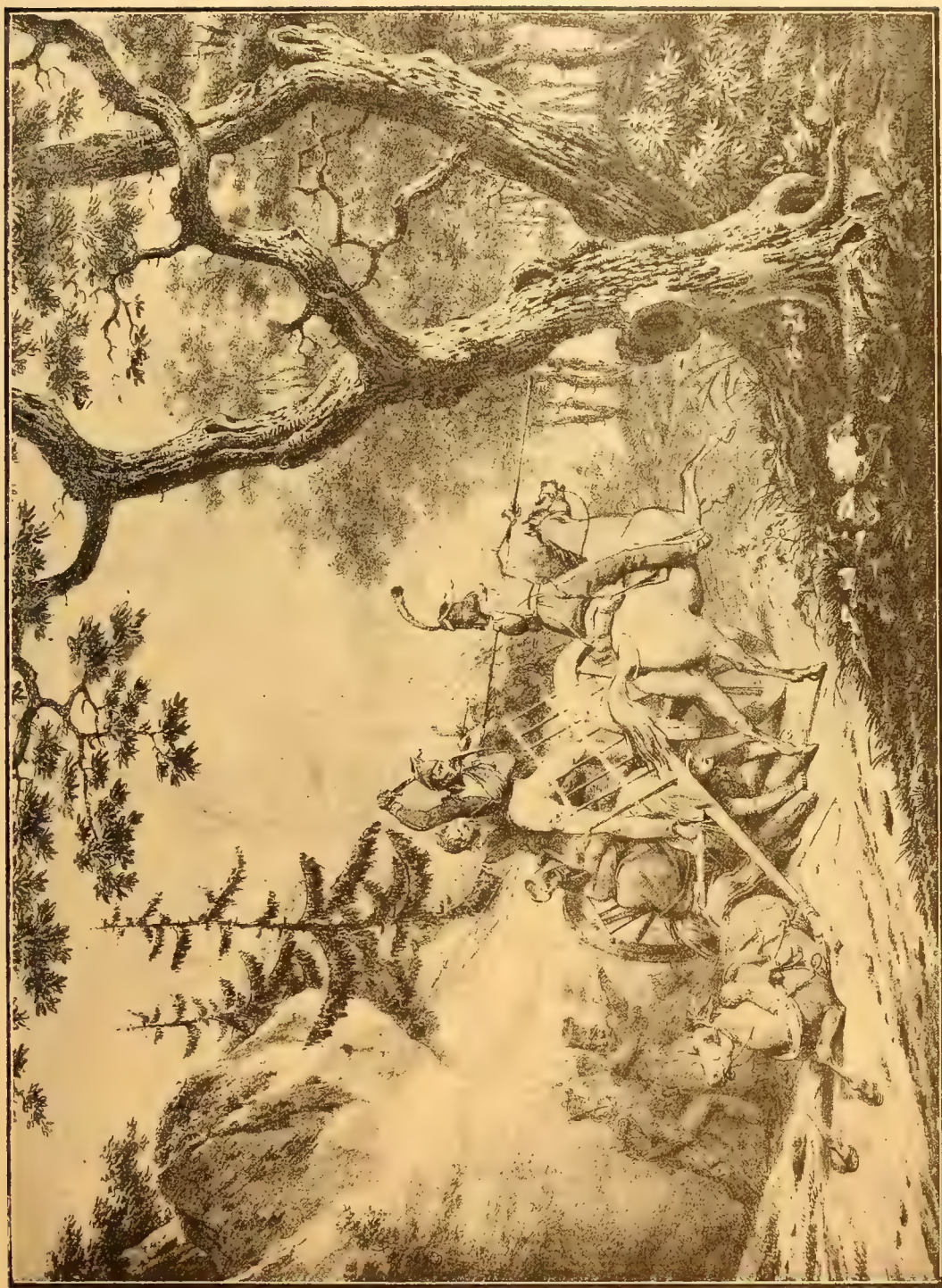
¹ C'est ainsi que le maréchal Oudinot, grièvement blessé à l'aîne, étendu sur un grabat sans pouvoir faire un mouvement, fut attaqué par des Cosaques, auxquels il réussit à tenir tête, en attendant que le général Pino, ayant lui-même le bras en écharpe, vint à son secours et mit en fuite les agresseurs. (Sur cet épisode, cf. *l'Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de 1812*, par le baron DENNÉE, 164 et s.)

² Général Guillaume de VAUDONCOURT, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812* (cité par GOURGAUD, 324-5).

³ C. N., 19.308 (octobre 1812).

⁴ *Mémoires du sergent Bourgogne*, 61.

⁵ GOURGAUD, *op. cit.*, 356-7.



ATAQUE D'UN CONVOI DE BLESSÉS PAR LES COSAQUES; (composition d'Hippolyte Lecomte et Horace Vernet (1877).
(Collection de l'auteur.)

les ordres de Napoléon, avaient été reçus sur ses voitures et sur celles de l'armée furent sauvés.

A côté d'actes infâmes, il y eut quelques traits d'humanité, qu'il serait injuste de passer sous silence.

Deux officiers d'état-major, blessés tous les deux, portaient, l'un le bras gauche, l'autre le bras droit en écharpe ; en plein air, par le froid, la neige, la tempête et quelquefois au milieu de la nuit, ils venaient se faire panser. Ils étaient frères d'armes et amis depuis longtemps. « C'était touchant, relate le médecin qui procédait à ces pansements¹, de les voir s'entr'aider pendant les marches qui étaient alors si pénibles, chacun ne disposant que d'un bras, et tous deux n'ayant personne pour les servir. »

Beaucoup de soldats furent atteints d'ophtalmie, au cours de cette désastreuse retraite. On en voyait mener leurs camarades, munis d'un bâton comme des mendiants. Cette ophtalmie avait pour cause principale la fumée des feux de bivouac : « car, pour se réchauffer le mieux possible, on se mettait, pendant la nuit, la tête et les mains au-dessus du feu » ; d'autre part, les grandes étendues de neige que l'on traversait avaient un effet pernicieux sur la vue ; joint à cela l'affaiblissement dans lequel se trouvaient la plupart de ces infortunés.

Les bêtes partageaient le sort des hommes. Les chevaux eux-mêmes étaient atteints ; beaucoup devinrent aveugles.

On vit des soldats porter, durant plusieurs jours, sur leurs épaules, qui leur officier blessé, qui leur chien ; d'autres, en plus grand nombre, prenaient les armes et les sacs des mains de leurs camarades, qui ressemblaient à des automates, « marchant quand on les conduisait, s'arrêtant aussitôt qu'on les laissait ».

Indépendamment des forces et de la raison qu'ils avaient perdues, à bon nombre manquaient des doigts de pied ou de main, que la gangrène, consécutive au froid, leur avait enlevés.

Heureux quand ils n'étaient frappés que de gangrène, « dans les points où le froid avait anéanti les propriétés vitales ». Sur certains, « la peau et les muscles s'exfoliaient, comme dans les statues de cire ; les os restaient à nu ».

Chez quelques-uns, « le nez s'enlevait comme un faux nez de carton » ; les mains, putréfiées, tombaient comme des fruits gâtés. Le sergent Bourgonne

¹ H. Roos, *op. cit.*, 126.



BATAILLE DE LA MOSCOWA.
(Musée de Versailles.)

raconte qu'il vit un jour venir à lui un malheureux presque nu : « il n'avait sur son corps qu'une capote en grande partie brûlée ; sur sa tête, un mauvais bonnet de police ; ses pieds étaient enveloppés de morceaux de chiffons et attachés avec des cordons, au-dessus d'un mauvais pantalon de gros drap troué. Il avait le nez gelé et presque tombé ; ses oreilles étaient tout en plaies. A la main droite, il ne lui restait que le pouce, tous les autres doigts étaient tombés jusqu'à la dernière phalange. » C'était un des soldats que les Russes avaient abandonnés ; il fut impossible de se faire comprendre de lui ; à peine put-il ouvrir un peu la bouche pour avaler un peu de genièvre, dont plus de la moitié fut perdue.

Un autre jour, sur les bords du Niémen, Bourgogne, tombé dans un fossé couvert de glace, implora vainement les soldats qui passaient. Seul, un vieux grenadier s'approcha de lui et lui montra ses moignons, pour lui expliquer pourquoi il n'avait plus une main à offrir : tous les doigts lui étaient tombés, les uns après les autres. Notre sergent dut lui rendre le service de lui déboutonner ses culottes, pour satisfaire à un besoin pressant ; mais, quand il fallut le reboutonner, il avait lui-même les doigts si engourdis, que force lui fut de réclamer l'aide d'un camarade.

Il y avait des villes dont les rues étaient encombrées de soldats en état d'ivresse, et chez lesquels ne restait qu'une étincelle de vie ; ceux que les Russes ne jetaient point par les fenêtres, pour loger leurs propres malades, étaient impitoyablement massacrés par les Juifs. Le froid, la faim achevaient l'œuvre de destruction. On a été jusqu'à prétendre que le supplice de la faim en poussa quelques-uns à se nourrir de chair humaine (J.-J.-E. Roy, Bourgogne, Ségur, Heinrich Roos, etc.).

Ce nous est une occasion de citer la page fameuse de Chateaubriand¹, que les amateurs du beau style ne se lassent pas de relire :

Dans la campagne de Moscou, faute de charpie, on pansait les blessés avec du foin ; le foin manqua, ils moururent. On vit errer cinq cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France ; on les vit errer parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, et couverts, pour tout vêtement, de la peau sanglante des chevaux qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était

¹ De Buonaparte et des Bourbons (*Mélanges politiques et littéraires*, par M. le vicomte de CHATEAUBRIAND, 184-5 : Paris, 1868).

resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie : tant ils éprouvaient les tourments de la faim ! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit ; et le matin, on voyait encore ces fantômes, debout au milieu des frimas. Les seuls témoins des souffrances de nos soldats dans ces solitudes, étaient des bandes de corbeaux et des meutes de lévriers blancs demi-sauvages, qui suivaient notre armée pour en dévorer les débris...

Les assertions de Chateaubriand ont trouvé un contradicteur en la personne de René Bourgeois, qui avait assisté à la retraite de Russie, et qui conteste que les soldats se soient couverts de peaux, récemment écorchées, des chevaux morts. « Il eût fallu, en effet, beaucoup de tems et des instrumens appropriés pour disséquer la peau d'un cheval, de manière à la retirer dans toute son intégrité. » Y serait-on, d'ailleurs, arrivé, que « cette peau humide se serait gelée sur-le-champ et que tous les sucs qu'elle contenait s'étant glacés, elle se serait raidie et raccourcie de manière à ne pouvoir être appliquée sur le corps ». Le même témoin assure n'avoir jamais rencontré aucun des lévriers blancs, faisant partie des meutes dont parle Chateaubriand, et qui suivaient l'armée pour dévorer les cadavres. Mais l'auteur d'*Atala* n'en était pas à une image près, pour corser sa description.

La vérité est que des quantités de cadavres jalonnaient les routes : on ne prenait plus la peine de les relever ; morts et moribonds se trouvaient mêlés et, parfois, ceux qui prirent part à cette désastreuse retraite assistèrent à des scènes, comme celle que rapporte un de ceux qui en eurent le spectacle sous les yeux ¹ : « On vit un jeune Russe se relever d'entre les morts, se frotter les yeux, regarder autour de lui avec ahurissement et se mettre lentement debout, comme si les rayons du soleil et le va-et-vient l'eussent réveillé. Puis, il s'en alla dans une direction où il lui sembla devoir rencontrer peu de monde, sans que personne songeât à l'en empêcher. Il est probable, et ce fut l'avis unanime, que ce jeune homme avait eu, la veille au soir, un évanouissement, dû soit à un coup de canon tiré tout près de lui, soit à un obus qui avait labouré la terre en la soulevant à ses côtés, et qu'il avait passé la nuit parmi les morts. »

A Eylau, on avait vu la femme d'un colonel français chercher, sur ce grand charnier, le corps de celui qu'elle avait aimé et, l'ayant retrouvé défiguré, reconnaissable seulement à une ancienne cicatrice, elle l'avait trainé jusqu'à la ville voisine, pour l'embaumer ensuite et l'ensevelir auprès des siens ². Ce trait de

¹ H. Roos, *op. cit.*, 73-4.

² ERNOUF, *Les Français en Prusse*, 206-7.

dévouement conjugal trouva son pendant, cinq ans plus tard, aux portes de Moscou.

La veuve du général Toutchkov s'en vint, elle aussi, après la grande bataille, la nuit, « dans cette plaine qu'empestaient trente ou quarante mille cadavres, et où l'on voyait flamber les bûchers sur lesquels on s'était décidé à brûler les morts, faute de pouvoir les ensevelir ». Elle la parcourut, seulement accompagnée d'un moine qui, d'une main, aspergeait les morts d'eau bénite, de l'autre, promenait sa lanterne sur leurs visages décomposés. La recherche fut infructueuse : M^{me} Toutchkov ne voulut plus désormais quitter cette terre ; la retraite qu'elle s'était créée se transforma en monastère ; elle en devint abbesse, et sa communauté compta bientôt près de deux cents personnes. Mais rien ne la pouvait distraire de ses lugubres pensées : elle revoyait son mari, son enfant défunts et restait inconsolable. Une chapelle funéraire, où l'on prie pour toutes les victimes, orthodoxes ou non, de la guerre, atteste, aujourd'hui encore, la fidélité d'un amour conjugal qui, jusqu'à la mort, ne trahit pas une défaillance¹.

« Rien n'est comparable à l'aspect que présentaient nos débris dans les derniers jours de la retraite, conte un autre témoin². Ce qui restait de cette armée, auparavant si brillante et si uniformément vêtue, n'était plus qu'une hideuse mascarade. Ceux dont la chaussure était usée, y avaient suppléé par des lambeaux de havresac ou de feutre. Pour garantir du froid sa tête et son buste, chacun avait pris ce qui était tombé sous sa main, comme fourrures, couvertures, vieux sacs, pièces d'étoffe de toute couleur et jusqu'à des nattes de paille. Qui avait endossé l'habit d'un pope, qui la robe d'une femme. On arrachait aux morts et même aux mourants leurs vêtements, et on les entassait sur soi comme au hasard. Outre ces déguisements, auxquels nous participions tous plus ou moins, notre barbe longue d'un pouce, nos yeux hagards et nos visages noirs de crasse et de fumée et amaigris, nous rendaient si différents de nous-mêmes que les meilleurs amis avaient peine à se reconnaître. Mais les cœurs étaient encore bien plus changés que les figures. »

En 1813, la situation ne s'était guère améliorée, bien que Napoléon eût multiplié les instructions, afin d'éviter le retour de ce qui s'était vu dans la précédente campagne. « Chaque division des corps d'observation, édicte-t-il, aura six caissons

¹ Cf. RAMBAUD, *Français et Russes* : la veuve de Borodino, 123 et s.

² *Journal du général Fantin des Odoards* (1800-1830), 362.

d'ambulance, portant de la charpie et des bandages, au moins pour panser 3.000 blessures¹. » Cinq ambulances suffiront pour panser 5.000 blessés².

L'Empereur projette de former un bataillon d'équipages militaires d'ambulances, composé de douze compagnies : chaque compagnie, de 50 voitures, et une forge.

Chaque voiture sera organisée comme les ambulances de la Garde, à savoir : un homme, deux chevaux, une voiture. Ces véhicules sont destinés principalement à retirer les blessés du champ de bataille.

Il y aura, sur chacun d'eux, un petit coffret contenant du linge à pansement, un peu de charpie, un choix d'instruments, un peu d'eau-de-vie ; au résumé, l'équivalent de l'ambulance à dos de mulêt, accordée à chaque bataillon. Chacune de ces voitures pouvant porter quatre hommes, il a été calculé qu'elles serviraient au transport de 24.000 blessés.

Ce bataillon spécial était placé sous les ordres des chirurgiens de l'armée, eux-mêmes secondés par des infirmiers à pied en nombre suffisant.

Dans les marches, les voitures que l'Empereur propose de mettre en service, pourront aider à transporter les éclopés et les fatigués, que l'on conduira aux dépôts où il y aura de la place pour les recueillir³.

Un peu plus tard, il est question d'employer des cabriolets, pour enlever les blessés du champ de bataille ; on parle aussi d'armer les compagnies d'infirmiers, non point de fusils, comme on l'a fait jusqu'alors, mais « de piques, dont ils se serviront comme de brancards pour transporter les blessés⁴ ».

En 1807, pendant la campagne de Pologne, Percy avait, un moment, songé à utiliser les mutilés comme infirmiers : « Nous avons à l'armée, écrivait-il au maréchal Duroc, plus de 500 soldats qui ont perdu ou se sont coupé un doigt⁵ ; dernièrement, il y en avait 162 ainsi mutilés dans les hôpitaux de Posen ; il faudrait mettre ces gens-là à notre disposition, pour en faire des servants de

¹ C. N., 19.591 (février 1813).

² *Id.*, 19.695.

³ C. N. (Napoléon à Daru), 20.050 (26 mai 1813).

⁴ *Id.*, 20.976.

⁵ A toutes les époques, il y a eu des soldats qui, pour se rendre impropres au service militaire, se sont coupé ou fait couper un doigt, ou ont pratiqué des mutilations les rendant incapables de servir (*Etudes sur l'administration municipale de Bretagne au XVIII^e siècle*, 247-8 ; *Souvenirs d'un médecin aide-major sous le Premier Empire*, par Séb. BLAZE ; article *Simulation* du Dict. de méd. en 60 vol. ; *Union médicale*, 1868, 513, 549, 693 ; *Chron. méd.*, 1908, 293).

chirurgie. » Sans doute, le maréchal n'accueillit pas la proposition, car le premier chirurgien insistait à nouveau auprès de lui, sans plus de résultat, semble-t-il. Il lui exposait de quelle manière il s'assurait qu'ils s'étaient volontairement privés d'un doigt : « Quand nous les pansons, dit-il, nous leur proposons une légère opération, qui a le merveilleux avantage de faire repousser le doigt perdu ; ils s'y refusent, se cachent, se sauvent : d'où nous concluons que ces drôles-là se sont mis hors d'état de servir. »

Pendant la campagne d'Espagne, Percy entonne la même antienne : « Il est temps qu'on mette à notre disposition 400 de ces soldats mutilés volontairement ; » mais le major général, auquel cette requête s'adressait, continuait à faire la sourde oreille.

Dans les dernières années de l'Empire, le nombre des mutilés s'accroissait d'une façon tout à fait anormale : au 1^{er} septembre 1812, on ne comptait pas moins de 250.000 réfractaires ! Outre la section des doigts, les conscrits pratiquaient une autre mutilation : en se faisant extraire les dents les plus antérieures, ils espéraient ainsi se rendre incapables à déchirer la cartouche, et obtenir, grâce à ce moyen, leur réforme¹.

Sur ces entrefaites, survenait l'épisode bien connu des mutilés de Bautzen : sur 8.000 soldats, blessés au cours de cette bataille, 3.000 étaient atteints à la main.

Arrêtés et enfermés dans un camp retranché, un ordre du jour de flétrissure les signala comme s'étant mutilés volontairement. L'Empereur, instruit de l'incident, réunit un conseil de médecins, pour avoir leur avis : tandis qu'Yvan et Desgenettes soutenaient que les blessures avaient été provoquées volontairement, Larrey défendit l'opinion contraire. Un jury fut constitué, que Larrey présida, et qui comprenait quatre autres chirurgiens. 2.632 blessés furent examinés, et l'enquête démontra que les mutilations pouvaient avoir pour cause l'inexpérience des conscrits dans le maniement des armes. « Dans les charges d'infanterie, les soldats couraient à l'ennemi, qui occupait les hauteurs, le fusil haut ; les mains se trouvant, dans cette position de l'arme, également élevées, étaient plus particulièrement atteintes par les coups de feu. » Napoléon voulut bien se contenter de cette explication, et mit fin à l'incident².

¹ *Les mutilations volontaires dans l'armée française*, par le D^r Fr. GEORGES. (Th. de Lyon, 1910.)

² Pour les détails, v. l'étude du D^r Max-BILLARD, parue dans la *Chron. Méd.*, du 1^{er} octobre 1907, complétée par les observations du D^r RAVARIT, même revue, 15 nov. 1907.



LE ROI DE PRUSSE, FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, VISITANT UN HÔPITAL DE BLESSÉS, APRÈS LA BATAILLE DE BAUTZEN
(1812).

Après la sanglante affaire de Bautzen, où s'étaient passés les faits que nous venons de conter, les habitants transportèrent à Dresde, distante de quinze lieues, les deux tiers des blessés, en employant une espèce de brouette fort commode, en usage dans le pays. L'épuisement complet des contrées occupées par l'une et l'autre armée, ne permettant pas de se procurer le nombre suffisant de voitures pour le service, et les chevaux dont on disposait étant réservés aux bataillons du train, on n'avait pas d'autre ressource que de recourir au mode de transport qu'offrait la région où l'on se trouvait ; « aussi voyait-on tous les jours plus de mille brouettes, régulièrement rangées en files, et escortées par la gendarmerie saxonne, s'acheminer vers Dresde, chargées de blessés¹. »

Plusieurs édifices publics furent convertis en hôpitaux ; la ville entière offrait l'aspect d'un vaste hôpital. « On voyait dans les rues, encombrées d'ordures, de longues files de blessés, couchés par terre et poussant des cris lamentables ; on faisait des amputations dans les places publiques. Tous les jours, de malheureux soldats se traînaient en foule des maisons particulières dans les hôpitaux, où la précipitation des chirurgiens en mutilait des centaines sans nécessité. Devant quelques hôpitaux, on voyait des tas de doigts ou d'autres membres, qui servaient à l'insouciant jeunesse pour ses jeux². »

Après les combats si meurtriers qui avaient eu lieu dans la Lusace, les hôpitaux de Dresde furent de nouveau encombrés ; mais, grâce à quelques mesures intelligentes, on évita un foyer de contagion, qui menaçait de s'étendre avec rapidité.

On fit descendre l'Elbe en bateau à un grand nombre de blessés ; on en évacua, en voiture, sur les frontières de la Franconie ; on transporta, dans un camp établi devant les portes de la Ville vicille, ceux qui avaient été logés dans la Ville neuve ; le mois suivant, il partit encore un grand nombre de bateaux, chargés de Français plus ou moins grièvement blessés. Mais hélas ! ces évacuations fluviales n'étaient pas dépourvues de risques ; parfois, des bateaux échouaient, et la mort, une mort qu'on avait espérée plus utile à la patrie, mettait un terme prématuré aux tourments de ceux dont le gouffre glacé anéantissait à jamais les rêves glorieux.

¹ *Relation circonstanciée de la campagne de 1813 en Saxe*, par M. le baron d'ODELEBEN, l'un des officiers généraux de l'armée ; traduit de l'allemand sur la seconde édition, par M. AUBERT de VITRY ; Paris, 1817, t. I, 96-7.

² ODELEBEN, II, 135-6.

CHAPITRE XXXI

NAPOLÉON, HYGIÉNISTE MILITAIRE LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES ET ENDÉMIQUES DANS LES HOPITAUX ET DANS LES ARMÉES IMPÉRIALES

Geoffroy-Saint-Hilaire, qui avait accompagné Bonaparte en Égypte, a rapporté que celui-ci montrait, pour les sciences naturelles, un véritable penchant : ce n'était point la curiosité banale d'un esprit encyclopédique, mais un goût ferme et décidé pour tout ce qui touchait au domaine scientifique. C'est principalement au cours de l'expédition d'Égypte, que le général en chef rechercha la société des savants, dont il avait su déjà s'entourer lors de la première campagne d'Italie : Monge et Berthollet, qui l'accompagnèrent en Orient, étaient à ses côtés sur les glacis de Mantoue assiégée¹.

Plusieurs fois, conte Larrey, « le général Bonaparte m'interrogea, spécialement en Égypte, sur la peste ou autres maladies endémiques, telles que l'ophtalmie, et il en parlait comme un médecin : aussi, poursuit l'illustre chirurgien, quand je lui donnai la véritable cause de cette dernière maladie, qui est la suppression subite de la perspiration cutanée, accueillit-il avec empressement la proposition que je lui fis de changer l'habillement actuel de l'armée, consistant en toile de coton, et de lui donner des vêtements, pantalons et capotes, en bon drap de laine² ».

Pour résister à la chaleur de midi (35° à l'ombre), les soldats furent autorisés à se vêtir de toile de coton blanc et à porter un casque de maroquin noir ; mais, pour éviter les effets de la fraîcheur des nuits et des matinées, ils eurent un burnous de tricot, auquel ils finirent, non sans peine, par s'habituer. Non sans peine, disons-nous, car on voit, entre temps, le général en chef prescrire de « ne pas aller en

¹ Cf. Napoléon a-t-il manqué sa vocation ? (*Indiscrétions de l'Histoire*, 2^e série, 149 et s.)

² Note inédite de Larrey (*TRIAIRE*, *op. cit.*, 233).

chemise, et d'avoir soin de se bien couvrir : c'est le seul moyen d'éviter les maux d'yeux¹ ».

Soucieux d'assurer avant tout la subsistance des troupes², et aussi de les mettre à l'abri des épidémies ou des affections endémiques dans les pays qu'elles sont destinées à parcourir, Bonaparte ordonne, dès le début de l'expédition, de réquisitionner toutes les denrées alimentaires et de faire une distribution régulière d'eau-de-vie et de vinaigre aux troupes, quand elles bivouaqueront dans une région malsaine ou marécageuse³.

Afin de parer au danger de contagion, au cas où il se déclarerait une maladie infectieuse, il donne le plan d'un lazaret, à construire sur le modèle de celui qui existait à Marseille, et qui passait pour le plus vaste et le mieux administré de l'Europe.

Le plus souvent, c'est à l'instigation de Desgenettes et de Larrey, que Bonaparte prend les mesures que lui commandent les circonstances et qui deviennent le texte de ses ordres du jour.

Un jour, Larrey l'amène au grand hôpital du Caire, pour lui faire vérifier *de visu* la légitimité de ses réclamations. Là, Bonaparte trouve les officiers couchés dans les mêmes salles que les soldats ; il observe le manque d'eau, l'absence de boissons hygiéniques, et l'insuffisance de médicaments qui lui ont été signalés. Il exprime son mécontentement à l'ordonnateur en chef, prescrit de placer les officiers dans des chambres séparées, et de pourvoir immédiatement aux lacunes qu'il vient de constater. Il ordonne, en outre, que « deux moines de Terre Sainte seront de planton à l'hôpital, pour servir d'interprètes, et concourir aux soins des malades⁴ ».

De nouveaux lazarets sont institués à Rosette et à Damiette ; un bureau de

¹ C. N., 29 octobre 1798, n° 3.557.

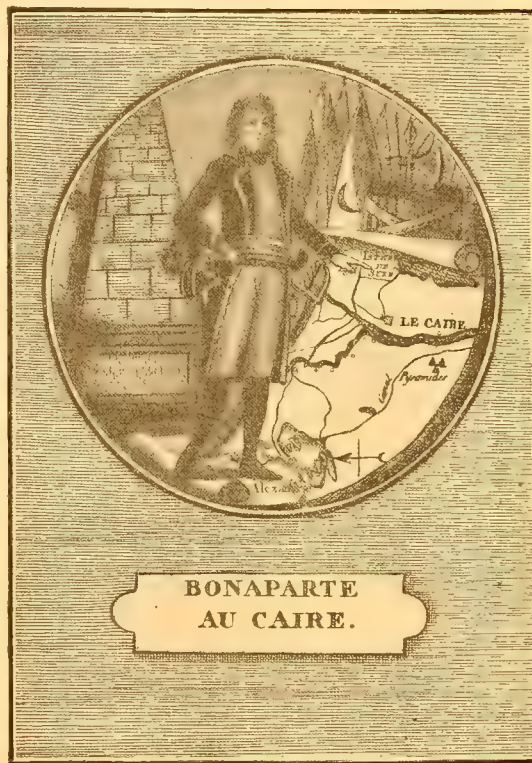
² Lors de la première campagne d'Italie, Bonaparte avait prescrit de donner aux troupes, alternativement, de la viande fraîche et de la viande salée (C. N., n° 105). « Le succès des armées tient à leur subsistance, » déclarait-il déjà (*id.*, n° 140) ; le pain des hôpitaux doit être plus soigné que celui des soldats valides ; mais « il est défendu, sous quelque prétexte que ce soit, aux administrateurs et aux garde-magasins, de donner de ce pain ni au général en chef, ni à aucun général, ni au munitionnaire général ». (C. N., 3.119.)

³ C. N., 8 juin 1796, n° 593 ; 2 juin 1797, n° 1.858.

⁴ Lettre de Bonaparte à l'ordonnateur en chef Sucy, du 16 thermidor an VI ; et lettre au général Dupuy, commandant du Caire, datée du même jour.

santé est établi au Caire, « pour la salubrité de la ville, afin de prévenir la peste et autres maladies épidémiques¹ ». L'ordre avait été donné de ne pas laisser les cadavres exposés à l'air, et de les enterrer dès que possible; mais c'est surtout quand l'Institut d'Égypte eût été créé, qu'avec l'appui des savants qui en firent partie, Bonaparte donna une impulsion nouvelle à tous les travaux se rapportant à la salubrité.

Dès lors, on vit naturalistes, ingénieurs, chimistes, médecins rivaliser de zèle. Le général en chef assiste à la plupart des séances, témoignant de l'intérêt passionné qu'il porte aux discussions qui s'agitent au sein de l'assemblée dont il s'est constitué le protecteur. « Au fond, c'est lui qui propose et gouverne à son gré les ordres du jour. Il imprime de suite à la discussion le caractère lumineux et pratique qui est la marque de toutes ses idées d'administration. Il procède par questions précises et nettes sur des sujets d'utilité publique, générale ou urbaine, sur l'hygiène, la santé, l'habillement et l'armement des troupes; sur les recherches scientifiques; il fait ensuite nommer des commissions, dont il sanctionne les conclusions, en les transformant en actes de gouvernement... Les questions qu'il posait étaient immédiatement étudiées et résolues, et on voit, dans les procès-verbaux de l'Institut, les rapporteurs se succéder la plupart du temps à la tribune, à la séance même qui a suivi la nomination des commissions, et y lire les travaux dont ils sont chargés². »



BONAPARTE AU CAIRE.

¹ C. N., 29 septembre 1798, n° 3.399.

² *Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire (1768-1842)*, par Paul TRIAIRE (Tours, 1902), 189-190.

Nous ne pouvons qu'énumérer les principales des mesures dues à l'initiative du chef de l'armée, ou inspirées par ses conseillers scientifiques. Bonaparte et l'Institut réussirent à imposer aux habitants du Caire et des autres grandes villes la propreté, que les Arabes considéraient presque à l'égal d'une profanation religieuse. Ceux-ci furent tenus de « faire écouler les eaux croupissantes, d'empêcher qu'on bouche les latrines qui s'y dégorgent et d'y jeter des immondices¹ ».

Lorsque se manifestent des menaces de peste, on envoie les troupes camper sur les lieux les plus élevés. Les soldats sont envoyés à la baignade et, au sortir du bain, ils sont frottés de la tête aux pieds; leurs habits sont lavés à grande eau. « Dès l'instant que, dans une maison française, il y a la peste, que les individus campent ou se barquent, mais qu'ils fuient cette maison avec précaution et qu'ils soient mis en réserve en plein champ. Enfin, qu'on se lave les pieds, les mains, le visage tous les jours et qu'on se tienne propre². »

La peste est-elle déclarée, tous les hommes qui sont atteints de la fièvre à bubons sont soumis à une quarantaine; les morts sont jetés dans des fosses remplies de chaux vive.

Inquiet des ravages produits par le fléau, qui fait de jour en jour des progrès menaçants, Bonaparte propose de nommer une commission, chargée de recueillir tous les faits concernant la maladie, qu'on aura observés dans le cours de la campagne. Il laisse entendre aux membres de la commission, sans leur en donner toutefois l'ordre formel, qu'il attend d'eux une déclaration sur la non contagiosité de la peste. La proposition pouvait à la rigueur se soutenir, car on était assez divisé, — ne l'est-on pas encore? — sur cette question toujours controversée : les uns soutenant la doctrine de l'infection des maladies; les autres, beaucoup plus nombreux, il est vrai, y ajoutant la transmissibilité. Le but que poursuivait Bonaparte était surtout de préserver du découragement son armée, en persuadant aux soldats qu'ils n'avaient pas à redouter la contagion; et c'est pour ce motif que le mot « peste » avait été rayé du vocabulaire des médecins et chirurgiens militaires et qu'il était interdit de le prononcer ou de l'employer dans les actes officiels.

Contrairement à toute attente, le général en chef rencontra un opposant déterminé en la personne de Desgenettes, celui-là même qui s'était, fictivement ou réellement,

¹ C. N., 16 novembre 1798, n° 3.641.

² C. N., 28 janvier 1799, n° 3.909.

mais en tout cas publiquement, inoculé le virus, afin de rendre la confiance aux troupes. Le médecin en chef avait-il reconnu les inconvénients qu'il y avait à abuser celles-ci ; toujours est-il qu'il combattit, avec une ardeur qui ne fut pas sans être remarquée, la proposition de Bonaparte. Etonné de trouver un contradicteur aussi décidé dans l'homme qui s'était offert comme sujet d'expérience, précisément pour démontrer l'innocuité du virus pestueux, le général s'écria dans un accès d'impatience :



DESGENETTES, S'INOCULANT LA PESTE, EN ÉGYPTE.

« Voilà comment vous êtes, vous tous, avec vos principes d'Ecole, médecins, chirurgiens ou pharmaciens ! Plutôt que d'en sacrifier un, vous feriez périr toute une armée ou toute la société. » On dit même qu'il alla jusqu'à traiter la chimie de *cuisine de la médecine* ; et la médecine, de *science d'assassins*¹.

On pouvait croire à une boutade, à une de ces saillies dont plus tard Napoléon se montra contumier : on sait qu'il n'accueillait guère autrement son premier médecin Corvisart qu'en lui tirant les oreilles et en le traitant d'assassin ; mais Corvisart, avec sa finesse de Champenois, se contentait de sourire, ou ripostait avec la retenue que lui imposait sa situation et le tact inhérent à son éducation et à son caractère.

Desgenettes, moins maître de lui, fit preuve, dans cette circonstance, d'une

¹ THIBAudeau, *Hist. de Napoléon Bonaparte : Guerre d'Égypte*, t. II, 347 (TRIAIRE, *loc. cit.*).

indépendance rare, mais aussi d'une maladresse qui étonne chez un esprit d'ordinaire avisé. Vit-il la dignité professionnelle en jeu, ou obéit-il à un mouvement inconsidéré ? Quoi qu'il en soit, il se précipita d'un bond à la tribune et, sans se préoccuper des conséquences de son acte, il se mit à objurguer personnellement son chef, affectant de ne voir en lui qu'un collègue, comme Bonaparte lui-même avait toujours demandé qu'on le traitât aux séances de l'Institut. Après avoir déclaré que l'art des conquérants n'avait rien à envier à celui des médecins, Desgenettes fit une allusion à son entretien avec Bonaparte, au sujet des pestiférés abandonnés à Jaffa, rappelant, bien qu'à mots couverts, qu'il s'était refusé à commettre l'acte criminel qu'on avait sollicité de sa complaisance. En vain Monge, qui présidait ce jour-là, appuyé par un nombre imposant de membres de l'Assemblée, que ces révélations avaient rendue quelque peu houleuse, essaya-t-il de mettre fin à l'incident, par des rappels à l'ordre répétés : l'orateur, de plus en plus excité, repoussait les conseils de ses amis, comme il dédaignait les interruptions de ceux qui voulaient lui couper la parole. Il aggravait plutôt qu'il n'atténuait la vivacité de son apostrophe : « Certains oublis de morale conduisent à d'autres oublis... Je sais, citoyen, je sais, général, puisque vous avez voulu être autre chose ici que membre de l'Institut et que vous voulez être le chef partout ; je sais que j'ai été entraîné à dire avec chaleur des choses qui retentiront loin d'ici ; mais je ne rétracte pas un seul mot ; je ne crains aucun ressentiment et je puis dire ce que Philippe dit à un autre homme comme vous, à Alexandre : « Mon existence, à laquelle on a pu voir que je ne tenais pas beaucoup, ne peut être désormais compromise... et je me réfugie dans la reconnaissance de l'armée ¹. »

On a beaucoup vanté, à cette occasion, Desgenettes, pour avoir osé tenir tête à un homme aussi puissant que Bonaparte ; mais, comme l'a fait remarquer notre confrère Triaire, il fut un héros à peu de frais. Bonaparte n'avait pas encore le pouvoir suprême ; il affectait, à l'Institut d'Égypte, de se considérer comme un simple membre, et on pouvait, sans grand péril, diverger avec lui d'avis, surtout en matière scientifique. Il est probable, comme la suite l'a d'ailleurs montré, que si le médecin en chef de l'armée eût prévu Brumaire et l'Empire, il aurait eu une attitude plus réservée et aussi plus correcte ; car on ne saurait approuver son indiscretion professionnelle, au cas même où on passerait condamnation sur les allusions offensantes que n'autorisaient ni le lieu, ni les circonstances.

¹ THIBAUDEAU, *op. cit.* ; *Revue rétrospective*, 1^{er} juillet 1892, etc.

Cet incident nous a un instant éloigné de notre sujet, auquel nous nous empressons de revenir, après un court détour.

Avant de quitter l'Égypte, Bonaparte, toujours préoccupé de remonter le moral de son armée, avait eu l'idée d'y faire venir une troupe de comédiens et de danseuses¹, afin de distraire les soldats et les garder de la nostalgie.

Alors qu'on n'était pas encore fixé sur le but de l'expédition, qui se préparait dans le plus grand mystère, Bonaparte avait demandé à un académicien, qu'il honorait de son amitié, de lui « trouver » un poète, un compositeur de musique et... un chanteur. Le « bonhomme » Ducis, qui fut d'abord pressenti, s'excusa sur son âge; Méhul, sur les devoirs de sa charge; Lays, sur ce qu'il pouvait gagner un rhume (*sic*).

— Au fait, répondit Bonaparte, quand Arnault lui rendit compte du résultat de ses démarches, Ducis est un peu vieux, il nous faut quelqu'un de jeune; Méhul tient à son Conservatoire et, plus encore, à son théâtre sans doute; c'est tout simple: là sont ses moyens de gloire; qu'il nous compose quelques marches militaires, son génie sera avec nous, cela nous suffira... Quant à Lays, je suis fâché qu'il ne veuille pas nous suivre, c'eût été notre Ossian, il nous en faut un, il nous faut un barde qui, dans le besoin, chante à la tête des colonnes; sa voix eût été d'un si bon effet sur le soldat²!... » Celui qui accepta de remplacer Lays était celui-là même qui le doublait à l'Opéra: il se nommait Villoteau.

On sait quel parti les anciens médecins ont tiré de la musique pour la cure des maladies nerveuses ou mentales; la médecine contemporaine a peut-être un peu trop dédaigné ce moyen de thérapie physique; Bonaparte n'a eu garde, pour sa part, de le négliger, ainsi que l'atteste le document suivant, récemment exhumé³:

ORDRE DU JOUR — QUARTIER GÉNÉRAL

Au Caire, 1^{er} nivôse an VII (21 décembre 1798).

Tous les jours à midi, il sera joué sur les places, vis-à-vis des hôpitaux, par la musique des corps, différents airs qui inspirent de la gaieté aux malades et leur retracent les beaux moments des campagnes passées.

Signé : BONAPARTE.

¹ C. N., n° 4394. Dans l'ordre même, il n'est pas question de danseuses, mais elles figurent à la table analytique; serait-ce qu'au dernier moment, on aurait fait une suppression dans le texte officiel de la Correspondance? La supposition n'a rien d'in vraisemblable.

² A. V. ARNAULT, de l'Académie française, *Souvenirs d'un sexagénaire* (Paris, Dufey, 1834).

³ Cf. *Chron. méd.*, 1^{er} juillet 1908.

Ce diable d'homme veillait à tout ; on en eut une preuve nouvelle, peu après le 18 brumaire.

L'agence générale des hôpitaux avait envoyé, de Paris, dans les différentes armées, « des caisses composées d'instruments défectueux et de scies avec lesquelles on déchire les militaires auxquels il faut faire des opérations¹ ». Bonaparte donna des ordres pour mettre fin au plus tôt à cette pratique et pour rechercher et punir ceux qui s'en étaient rendus coupables.

Ayant appris que les officiers de santé ne font pas des visites assez fréquentes aux malades qui sont dans les hôpitaux de Toulon, « et que soignent des forçats² », il adresse un blâme à l'administrateur, exige qu'on fasse cesser promptement cet abus. Mais il a beau se plaindre et sévir, nombre de soldats, retour d'Egypte, abordent à Toulon « dans un état de santé affreux, atteints de scorbut et de dysenterie ». On leur refuse le pain, l'eau, « même le bois pour faire la soupe ». Les invalides sont évacués vers Lyon « sur des béquilles », ne recevant, comme aide pécuniaire, que le fruit d'une collecte de leurs camarades³.

Ceux qui sont envoyés à Saint-Domingue y débarquent fatigués par la traversée : la fièvre jaune trouve en eux une proie facile ; des régiments entiers périssent dans la semaine qui suit leur débarquement : nous aurions ainsi perdu 1.500 officiers et 20.000 soldats dans quelques mois.

Le Premier Consul multiplie les prescriptions sanitaires ; même les malades qu'on prétend incurables ne doivent pas être abandonnés sans secours ; il faut les envoyer à Paris, afin qu'on essaie sur eux « tous les moyens et toutes les ressources de l'art⁴ ».

Les villes où règnent les fièvres à l'état endémique seront délaissées, s'il est nécessaire. S'agit-il de faire choix d'un camp pour les troupes, par-dessus tout qu'on les place dans des lieux sains, si on ne veut voir l'armée fondre et se réduire à rien. C'est là la première de toutes les considérations militaires⁵. Napoléon renouvelle, à maintes reprises, les mêmes recommandations⁶. « Il

¹ C. N., 11 février 1800, n° 4.584.

² C. N., 17 juin 1801.

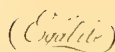
³ MORVAN, II, chap. V.

⁴ C. N., n°s 5.150, 5.247, 5.610, 6.431.

⁵ C. N., n° 7.139. Lettre à Davout, commandant le camp de Bruges, 28 septembre 1803.

⁶ *Id.*, n°s 13.762 et 13.763.

OFFICIERS DE SANTÉ.



COMMISSION DE Chirurgien DE Troisième CLASSE Des Hôpitaux

CAMPAGNES.

Pour le Citoyen *Alexandre Blancbûé*
Né le 26 Mars 1787 des hautes Alpes âgé de 25 ans

Entrée au Service En 1793, pour l'indemnité d'assurance
pour l'année dévolue, Compté par M. B. 279 n. 10
279^e du 10^e pour l'année d'Etat. Le 18. 279 n. 10
au 4 Confirme le 27. 279 n. 10 au 8^e

c. 1 Fair for campaignal daymes / an 1743 Bangu' a: ca. 1000

Sous l'Autorisation du Ministre de la Guerre.

NOUS COMMISSAIRE ORDONNATEUR EN CHEF de l'Armée d'Italie.

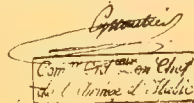
En vertu de l'autorisation qui nous a été donnée le 28 Septembre An 8^e d'expédier une Commission de Chirurgien de Troisième classe au Citoyen Jean Blanchet, le Ministre de la guerre a, sur la proposition des Inspecteurs généraux du service de santé, nommé pour être employé à la suite du Hôpital de Saint-Étienne lui avons délivré la présente pour exercer les fonctions de son grade sous les ordres immédiats de ses chefs, et la police des Commissaires Ordonnateurs et ordinaires des guerres.

Il est en conséquence ordonné à tous qu'il appartiendra de reconnaître et recevoir en sa qualité ledit Citoyen ~~aux~~ ^{Blancsubert} de le faire jouir du traitement que la loi a fixé à ses fonctions.

Au Quartier-général à *Milan* le *Président* *Francais* de l'Amica de la République Française, une et indivisible.

Le Commissaire Ordonnateur en Chef,

Neutrality of the gas the American
 House of Representatives. Despatch to
 the President.



COMMISSION DE CHIRURGIEN DE 3^e CLASSE DES HOPITAUX, A L'ARMÉE D'ITALIE. (AN VIII de la République française.)
(Collection de l'auteur.)

vaut mieux, dit-il, donner la bataille la plus sanglante que mettre les troupes dans un lieu malsain ¹. »

Qu'on ait soin d'éviter les bords des rivières et tous les endroits où il y a de l'eau : en campant dans des régions bien à l'abri de l'humidité, on a moitié moins de malades ².

Afin de purifier l'eau de boisson, il est attribué à chaque ordinaire « une chausse contenant du charbon pilé. »

En 1804, l'Empereur s'inquiète de ce qu'il y a « plus de malades dans un corps que dans un autre : il faut en savoir la raison, qui n'est souvent que dans la mauvaise qualité des fournitures ». Dans les régiments qui sont les mieux exercés, la mortalité est moindre ; cela tient à ce que « la bonne nourriture et l'exercice sont les plus grands antidotes des maladies ».

C'est surtout à l'égard de ses soldats d'Italie que se manifeste la sollicitude du premier Consul. « La saison va devenir mauvaise à Mantoue : il faut n'y laisser qu'un bataillon de troupes françaises avec le bataillon noir et les troupes italiennes. »

« Il faut tenir peu de monde à Legnano, où l'air est très malsain. » Il mande, d'autre part, à Jourdan, de veiller à la santé des garnisons piémontaises, la maladie étant « l'ennemi le plus dangereux qu'il ait ».

Bien avant d'être revêtu de la pourpre impériale, l'attention de Napoléon s'était portée sur toutes les questions ressortissant à l'hygiène, et en particulier à l'hygiène hospitalière. Lors de la première campagne d'Italie, le général en chef, visitant les hôpitaux, constatait qu'il y avait plus de cinq cents malades sans lit : sans coup férir, il réquisitionnait les couvents et demandait, en outre, que chacun de ces établissements monastiques fournit les lits, le pain, la viande, le bouillon, le vinaigre, enfin tout ce qui est nécessaire aux malades. Ils seront également tenus de fournir les « servants ³ ».

Deux mille malades encombrement les rues de Brescia : Bonaparte ordonne qu'il en soit mis trois cents dans chaque couvent et qu'on les traite comme ils doivent l'être. Et il spécifie le nombre et la nature des fournitures : trois mille aunes de toile pour linge à pansement, trente mille pintes de bon vin, dix pièces de vinaigre,

¹ C. N., n° 18.041, 18.089, 18.110.

² *Id.*, n° 18.170.

³ C. N., 28 juillet 1796, 795.

quinze cents pintes d'eau-de-vie, deux milliers (de kilogs, probablement) de sucre ou cassonade, trois mille citrons, six mille chemises¹.

Il s'informe de l'état des blessés et des malades dans les hôpitaux de Milan, Pavie, Brescia, Trévise, etc. Il veut savoir combien chaque demi-brigade a de malades à chacun de ces hôpitaux².

Il prescrit de placer les malades et blessés de l'ennemi dans des hôpitaux séparés et destinés à eux seuls, et de les faire soigner par des médecins de leur nationalité³. Qu'on veille surtout à mettre à part les blessés et les fiévreux⁴.

Bonaparte connaît l'adage latin, *De minimis non curat prætor*, mais il en prend le contre-pied. « On manque de marmites à l'hôpital et de vases pour laver les plaies... Il ne faut, pour les blessés, que de l'orge et du miel pour faire la tisane, et il n'y en a point! » On se procurera, sans délai, de l'orge, du miel et des vases. Le linge et la charpie sont sur le point de manquer⁵ : qu'on en trouve!

Les hôpitaux sont dans le plus mauvais état à Boulogne; il n'existe aucun moyen d'évacuer les malades sortant de ces hôpitaux; « aucune couverture n'est encore arrivée » : il est instant d'y pourvoir⁶.

Des « dépôts de convalescents » seront établis à Boulogne, Ostende, Montreuil⁷, dépôts où « tous les hommes sortants de l'hôpital resteront une ou plusieurs semaines ».

Du palais de Saint-Cloud, comme du milieu des camps, Napoléon s'inquiète de la santé de ses soldats. « L'idée que des malades sont abandonnés et manquent de tout est terrible⁸. »

Comment sont-ils soignés, ont-ils les drogues nécessaires? Tous les hôpitaux manquent de quina et l'on arrive dans une saison où généralement éclatent les fièvres. « Prenez des mesures efficaces, mande l'Empereur à celui qui est chargé de ce service, pour faire venir une grande quantité de quina... En général,

¹ C. N., 12 août 1796, 871 et 872.

² 11 décembre 1796, n° 1.266.

³ 12 février 1797, n° 1.485.

⁴ 23 mars 1799, n° 4.053.

⁵ 22 mars 1799, n° 4.051.

⁶ C. N., 8 octobre 1803, 7.179.

⁷ *Id.*, n° 7.206.

⁸ *Id.*, n° 10.807.

n'épargnez pas l'argent pour acheter des médicaments... Donnez ordre qu'on distribue tous les jours de la bière aux convalescents ¹. »

Les évacuations font aussi l'objet de ses préoccupations. « Faites-vous faire un rapport sur les malades et blessés qui ont été évacués de Varsovie, écrit-il au général Lemarois. Comment ont-ils été évacués? Où sont-ils dans ce moment? S'ils ont été évacués en règle et qu'ils soient dans de bons hôpitaux, on peut lentement et insensiblement continuer l'évacuation; mais si, au contraire, ils souffrent et qu'ils soient dans de mauvais hôpitaux, il faut la retarder ou l'arrêter ². »

Il descend aux plus infimes détails d'administration ³. « La journée d'hôpitaux coûte 32 sous et 8 sous en sus, pour les dépenses générales, ce qui fait 40 sous : cela est scandaleux, dans un pays où les médicaments de toute espèce sont à très bon marché : la journée ne devrait pas coûter plus de seize sous... Il y a dans tout cela vice d'administration ⁴. » On arrive à la réduire à un franc pour les hôpitaux civils, à 4 franc 30 pour les hôpitaux militaires. « Cela commence à devenir raisonnable ⁵. »

L'Empereur n'est pas d'avis de multiplier les hôpitaux, car c'est multiplier les employés; ceux-ci peuvent, sans inconvénient, être remplacés par des gens du pays; de même, l'on peut se servir des médecins et chirurgiens des endroits où sont établis ces hôpitaux. Il n'y a que devant l'ennemi que l'on n'a besoin que de Français, « parce qu'on ne peut se fier qu'à eux »; sur les derrières, ils sont beaucoup moins utiles ⁶.

Pourquoi à Berlin, à Magdebourg, à Leipzig, les malades français ne seraient-ils pas aussi bien soignés par les médecins du pays? Il serait convenable que l'ordonnateur des hôpitaux, les officiers de santé en chef et le régisseur se rendissent à Varsovie, fissent choix de six hôpitaux et qu'on eût soin de destiner le même hôpital à un ou deux corps d'armée. Il y a à Erfurt 751 malades français,

¹ C. N., n° 12.063 (17 mars 1807).

² *Id.*, n° 12.049 (15 mars 1807).

³ « Quand la tête de Napoléon n'était point préoccupée de ses projets, il s'intéressait à des objets sans rapport avec son affaire essentielle. Il demandait, par exemple, à la vue d'une porte d'école, la destination de ce bâtiment, et ensuite le nombre des écoliers. » *Relation circonstanciée de la campagne de 1813, en Saxe*, par M. le baron d'ODELEBEN, traduite de l'allemand, t. I, 40.

⁴ N° 13.462.

⁵ N° 13.723.

⁶ Ordre à Daru : Ostende, 20 mars 1807 (Cf. *Le Caducée*, 4 décembre 1909).

formant cinq hôpitaux; ils auraient pu être placés dans un hôpital ou deux, et alors il n'aurait pas fallu des employés pour cinq hôpitaux. Ces malades auraient dû être laissés avec un seul médecin français et tous les autres médecins ou chirurgiens étrangers; d'autant plus que, parmi ces 751 malades, il y a un grand nombre de Prussiens.

Pendant cette campagne, Napoléon n'oublie pas non plus d'établir des dépôts de convalescents, comme il l'avait fait dans les expéditions du Nord. « On doit établir des petits dépôts, aérés et sains, où l'on soignera tout ce qui sortira des hôpitaux, pour de là les diriger, par détachement d'une centaine d'hommes, sur leurs corps... Ce n'est qu'en s'occupant sans cesse de ces petits soins, qu'on empêche la destruction d'une armée¹. » S'il y a des hommes fatigués dans les différentes colonnes, qu'on les envoie dans un de ces hôpitaux de convalescents, et qu'on les y laisse « pendant une huitaine de jours. On sauve ainsi des hommes, on épargne des maladies ».

Le 16 juillet 1809, Napoléon écrit au prince de Neuchatel, major-général de l'armée d'Allemagne, pour se plaindre que « les hôpitaux vont très mal; il leur manque les ustensiles indispensables... le pain est très mauvais ».

Quant aux blessés, s'est-on préoccupé de leur sort? Voici sur ce point les instructions impériales : « renvoyer à Strasbourg tous les hommes amputés et évidemment hors de service ». Les autres, fortement blessés, seront répartis entre diverses abbayes, qui sont nominativement désignées. « On peut en mettre 6.000 dans chaque. » Les convalescents et ceux qui n'ont reçu que des blessures légères reçoivent également leur affectation : « Ceux qui appartiennent aux Bavares se rendront droit à Linz; ceux qui appartiennent aux Saxons se rendront à Presbourg. Mais, bien entendu, il ne sera évacué aucun homme sur ces points, 1^o — qu'il ne puisse marcher et suivre les troupes dans les mouvements inattendus; 2^o — que sa blessure ne soit dans le cas d'être guérie en 15 ou 20 jours². » Tous les généraux sont prévenus qu'ils auront à établir des hôpitaux de convalescence dans les lieux où sont placées leurs divisions³. Les abbayes seront organisées sans retard, en vue de leur nouvelle destination⁴.

¹ GRISARD, *Maximes napoléoniennes* : Ambulances, Hôpitaux, Blessés.

² C. N., 16 juillet 1809, n^o 15.540.

³ *Id.*, 17 juillet 1809, n^o 15.546.

⁴ 10 septembre 1809, n^o 15.783.

En Espagne, il convient de prendre des mesures appropriées au climat.

L'Empereur veut que, dans chaque camp, on étende « des tentes horizontales, en manière de ciel de lit, attachées soit à des arbres, soit à des piquets. Ces tentes interceptent le soleil, et non le vent. Des hommes de corvée en arrosent fréquemment le dessus. Le soldat peut avoir là-dessous des tables et des chaises et ne souffrira pas de la chaleur ». L'idée avait du bon; il ne semble pas qu'elle ait été réalisée. Il mourait autour de Madrid 400 hommes par mois: Moncey perdit plus du quart de son effectif dans l'expédition de Valence, et Dupont dut abandonner ses malades à la férocité des Andalous.

Les routes de Bayonne à Jaen, de Saragosse à Valladolid, sont parsemées de cadavres français; et les hôpitaux de Castille, de Biscaye et de Catalogne sont peuplés d'agonisants¹.

Bordeaux refuse de recevoir les évacués; à Saint-Jean-de-Luz, on les laisse « dans une corderie ouverte à tous les vents ». Il devient manifeste que « les intentions de l'Empereur pour la tenue des hôpitaux ne sont point remplies ».

L'intendant général Denniée reconnaît lui-même que le service est mauvais; qu'il n'y a ni couvertures, ni quinquina. Depuis que les Anglais ont interdit « d'introduire en France du quinquina ou des plantes médicinales », ce médicament manque, et on essaie de le remplacer par des succédanés, écorce de saule ou de marronnier, quand on ne lui substitue pas de l'arsenic; mais on s'aperçoit que tous ceux auxquels ce médicament trop actif a été administré meurent au bout de cinq ou six mois, sans doute parce que les médecins n'en savent pas régler l'usage et n'interrompent pas de temps à autre la médication, afin d'éviter les dangers de l'accumulation.

Là où l'Empereur n'est pas, les abus ne tardent point à reparaitre. A peine a-t-il quitté l'Espagne, que les hôpitaux sont de plus en plus encombrés et dépourvus de ressources. Les malades de Soult sont abandonnés dans des masures inhabitées et nues; ceux de Ney sont privés de remèdes. L'armée de Portugal cantonne longtemps dans des bergeries; elle y gagne la fièvre putride, et un peu plus tard le typhus. Les fièvres, le typhus, la dysenterie, le scorbut, telles furent les affections qui frappèrent le plus communément les armées impériales.

Après la paix de Tilsitt, la Grande Armée vint occuper la ligne de l'Elbe et

¹ C. N., n° 13.939; LARREY, FOY, BLAZE, etc.

reçut dans sa marche l'influence d'une atmosphère brûlante, qui détermina une affreuse dysenterie. Les villes de Königsberg, Braunsberg, etc., en furent infestées. Tandis que nous perdions peu de malades dans nos hôpitaux, où ils étaient pourtant si mal, au rapport de Percy, il mourait considérablement de monde parmi les habitants, auxquels les médecins du pays prodiguaient les remèdes les plus incendiaires. Les bestiaux périssaient aussi de la dysenterie, et les vétérinaires ne réussissaient pas mieux à guérir leurs bêtes, que les médecins leurs malades.

Contre la dysenterie, Napoléon prescrivit de donner une once de riz par jour aux soldats¹, et une amélioration fut bientôt constatée. Quant au *typhus nosocomial*, voici ce qu'écrivait, en 1808, le chirurgien en chef, qui avait eu tant d'occasions de l'observer :

La mortalité est effrayante et hors de proportion dans presque tous nos hôpitaux... toutes les victimes de l'encombrement, de la plus détestable administration, de l'insouciance de l'autorité, des spéculations, de l'avarice, la mort les choisit parmi les jeunes conscrits de vingt ans. Il est vrai que ces soldats sont déjà épuisés lorsqu'ils arrivent à l'armée ; la route, la mauvaise nourriture, la vermine, les insomnies, l'habitation pendant la nuit dans des églises froides, dans des couvents abandonnés, où des milliers d'hommes ont laissé leurs ordures, et où il faut coucher sur le pavé, exposé au froid, à l'humidité, aux émanations putrides et infectes : toutes ces causes, surtout la nostalgie qu'elles contribuent à augmenter, jettent ces nouveaux soldats dans l'état le plus fâcheux, et déterminent bientôt les maladies qui les moissonnent².

Les typhiques furent, à un moment, en tel nombre qu'on dut les entasser dans les couvents, dans les églises³. Pour les enterrer, on eut recours, faute d'autres, à des forçats, qui les chargeaient dans de grandes charrettes garnies de paille et quelquefois conduites par des femmes, tous à peine vêtus. L'Empereur, avisé de ces faits, recommanda d'éviter l'encombrement des malades dans les grandes villes ; surtout d'éviter d'en mettre dans les abattoirs, comme cela se produira plus tard⁴.

Les débris de la Grande Armée étaient arrivés à Mayence le 1^{er} octobre 1813, apportant avec eux le typhus. Les hôpitaux de la ville furent tout de suite

¹ C. N., n^{os} 20.137 et 20.139.

² *Histoire de la vie et des ouvrages de P. F. Percy*, par C. LAURENT, 344-5.

³ Napoléon avait justement remarqué que les abbayes, les couvents étaient généralement placés dans des lieux sains, avantage qui n'existait pas dans l'intérieur des villes (Cf. C. N., 18.759, 18.979, 18.983, 19.049, 19.095 et 19.188).

⁴ C. N., année 1814, n^o 21.319.

encombrés. Voici ce qu'écrivait à ce sujet, dans le tome V du *Journal de médecine militaire*, le médecin principal Bartoli :

Les hôpitaux de Mayence manquaient d'une foule d'objets indispensables pour former un service régulier. Il n'y avait presque point de draps ni de chemises. Les matelas et les paillasses pourris ne pouvaient être changés que très difficilement par une saison froide et humide. Aussi la malpropreté et l'infection étaient à leur comble.

Les infirmiers alors employés étaient généralement de mauvais serviteurs et leur nombre n'était pas suffisant... Ils ne remplissaient leurs fonctions qu'avec la plus grande répugnance et à force de menaces...

Les malades étaient couchés deux à deux, au milieu de l'encombrement et du désordre, aux prises avec le mal, dégoûtants de matières fécales. Position affreuse qu'on ne peut se rappeler qu'en frémissant.

Sur 4.500 malades des hôpitaux de Mayence, plus du quart fut enlevé par le typhus ¹.

Outre l'encombrement, le typhus reconnaissait pour cause la disette, dont souffrirent si souvent les troupes. Pendant la campagne de Saxe, notamment, au lieu de la ration accoutumée d'une once et demie de viande de boucherie, à laquelle chaque soldat était réduit depuis longtemps, celui-ci n'en recevait plus que le double en chair de cheval, « le plus souvent si mauvaise que les soldats la rejetaient, quoique tourmentés par la faim ».

Ces malheureux s'arrachaient les débris des chevaux morts et à moitié pourris, qu'on trouvait partout dans les rues : on y rencontrait fréquemment des carcasses dont on avait détaché tous les filaments.

Ici, l'on voyait quelques-uns de ces misérables occupés à écorcher un chien maigre, pour en faire rôtir la chair. Là, on en voyait d'autres ramasser, pour se nourrir, des restes jetés dans les ruisseaux, ou recueillir sur le fumier des pelures de pommes et de pommes de terre ; et pour achever d'un seul trait ce tableau de la plus affreuse misère, on vit un de ces infortunés dévorer avidement des pommes de terre qu'un de ses camarades avait rejetées de son estomac, presque crues!...

Fréquemment, on voyait, dans des coins de rues écartées, ou sur des tas de fumier accumulés partout, des soldats étendus mourants sans secours, et qui aimaient mieux attendre leurs derniers moments, à la vue du ciel et à l'air libre, que de mourir dans les hôpitaux. Des prêtres catholiques cherchaient ces malheureux

¹ BRICE et BOTTET, *Le corps de santé militaire en France*, 229.

sur leur lit de mort, et s'agenouillaient auprès d'eux, pour leur donner l'extrême-onction.

Tous les jours, il sortait au delà de deux cents morts des hospices de malades où, s'il faut en croire le bruit public, on ne reculait devant aucune mesure meurtrière. Les cadavres, nus, restaient pendant des heures entières rangés le long des lieux de sépulture, les chariots de transports étant dans un mouvement continu, et ne pouvant attendre.

Les enterrements avaient été donnés à forfait à des fossoyeurs, qui recevaient 8 gros¹ pour chaque cadavre, et pour en charger beaucoup à la fois, foulaient souvent aux pieds ces corps sur les voitures, avec une insensibilité que ces hommes sans pitié et endurcis par l'habitude, poussaient jusqu'à un excès effrayant². Ces tas de corps étaient accumulés dans de larges fosses. Parfois, les employés des hospices de malades donnèrent l'exemple d'une impitoyable insouciance, *en faisant enterrer des malades encore vivants*; d'autres revinrent à la lumière dans les maisons mêmes des fossoyeurs; et il arriva quelquefois que des mourants, qu'on jetait dans l'Elbe, achevaient dans les flots de se débattre contre la mort.

Le manque de remèdes dans toutes les apothicaireries, la mort d'un grand nombre de médecins et de chirurgiens, porta au comble le malheur général³.

Nous n'avons parlé, au cours de ce chapitre, que des maladies qui ont affecté le plus habituellement les armées impériales, sous leur forme épidémique. Il en est une, qu'on peut dire plutôt endémique, qui mérite une mention spéciale; en raison de sa fréquence, sinon de sa gravité : c'est de la gale que nous voulons parler.

Elle avait fait son apparition dans les régiments de la monarchie⁴; nous l'avons retrouvée dans les légions de volontaires de la République : peu après Fleurus, « tout l'état-major de Kléber était plus ou moins infecté de gale ». Kléber lui-même n'en aurait pas été exempt; pas davantage Pichegru. Quant à Marceau, on en a la confirmation irrécusable : nous devons à l'amitié, toujours agissante, de

¹ A peu près 1 franc 30 centimes.

² On peut comparer à ce récit l'écrit très remarquable d'un témoin bien informé, intitulé : *Horreurs des hôpitaux militaires français*, imprimé en 1814.

³ *Relation circonstanciée de la campagne de Saxe, en 1813*, par ODELEBEN, t. II, 232 et s.

⁴ Cf. *Mémoires de Tilly*, 266, 298 (BABEAU, *La vie militaire sous l'ancien régime*, t. II, 194).

M. Raoul Bonnet, la communication d'un très curieux document, qu'il possède en original, et dont il a bien voulu nous autoriser à publier le fac-similé.

Au revers d'un extrait du procès-verbal de la Convention, du 13 juin 1793, déclarant que le citoyen Marceau « a bien mérité de la patrie », en arrachant « des mains des rebelles, près Saumur, le citoyen Bourbotte, représentant du

peuple, qui eut son cheval tué sous lui d'un boulet de canon », le bénéficiaire de cette récompense civique a transcrit, entièrement de sa main, l'ordonnance que nous reproduisons ci-contre, et qui, sans nul doute, le concernait.

La fleur de soufre, la pommade au soufre et au sel ammoniac, les lotions à la guimauve et au sureau : il n'y a pas à se méprendre sur la nature du mal auquel cette médication s'applique. Peut-être aurait-on le droit de concevoir quelque soupçon à l'égard d'une affection plus... spécifique, en voyant men-

Quinze de guimauve fleur de Sureau.

*Prendre tous les matins un pain
de fleur de soufre*

*Des pilules de Belos chaque pillule
tient huit grains de mercure.*

*Surdons avec 3 onces de sel ammoniac
un gros fleur de soufre 3 gros sucre
Quatre onces de miel de St. Eustache
L'ensemble faire un gros.*

RECETTE CONTRE LA GALE, ÉCRITE DE LA MAIN DE MARCEAU
(Collection R. BONNET)

tionner les pilules de Belos, orthographe défectueuse de Belloste : ces pilules étant à base de mercure, on aurait quelque droit de suspecter le spirochète. Ce n'est pas la première fois qu'on le verrait faire bon ménage avec l'acare ; mais le mercure est aussi un dépuratif général, et sa présence dans une prescription n'autorise pas à incriminer, sans autres preuves, l'agent pathogène qui rend les traits de Vénus si redoutables.

Quoi qu'il en soit, on conserve aux Archives de la Guerre un certificat, délivré à Marceau, attestant que celui-ci était atteint de la maladie qui infectait alors les armées, et à laquelle il n'avait pas plus échappé que ses collègues Kléber et Pichegru. Voici la pièce, publiée dans l'ouvrage d'Hippolyte Maze : *Le général F.-S. Marceau, sa vie, sa correspondance, d'après des documents inédits* (Paris, 1889) :



EXTRAIT
DU PROCÈS-VERBAL
DE LA CONVENTION NATIONALE,

Du treize juin — 1793,

L'AN DEUXIÈME DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Sur la proposition d'un de ses membres, la Convention nationale
Décrète que le citoyen Marceau Officier de la légion Germanique
qui a arraché des mains des rebelles près Saumur le citoyen —
Bourbottre représentant du peuple, qui eut son Cheval tué sous lui
d'un boulet de canon, en essayant plusieurs fois de rallier nos
troupes dispersées pour les ramener au feu, a bien mérité de la patrie,
et qu'il est expressément recommandé au Ministre de la guerre pour
qu'il l'élève à un grade supérieur à celui qu'il occupe.

Visé par le Specteur

Joseph Becker

Collationné à l'original par nous secrétaires de la convention
à Paris ce 14 juin 1793. L'an second de la République française.

Purand Mailland Secrétaire

Q. J. M. M.

P. A. Calvez

ARMÉE DE L'OUEST — HÔPITAUX AMBULANTS

Nous, officiers de santé de la 2^e division, stationnés à Chateaubriant, attestons que le général Marceau éprouve les accidents d'une galle (*sic*) répercutée que les travaux militaires ont fait négliger et qu'il est utile, pour sa santé, qu'il aille, dans un endroit favorable, employer les moyens curatifs.

A Chateaubriant, ce 23 nivôse, l'an 2^e de la République une et indivisible.

NOIRAY, officier de santé aide-major;

FERRIÈRE, médecin de l'armée;

GAULT, officier de santé.

Marceau vint se soigner à Paris, où il paraît avoir suivi un traitement pendant six semaines, ce qui laisserait supposer que la galle se compliquait, chez lui, d'une autre affection¹; le 14 avril 1794, entièrement guéri, il était envoyé à l'armée des Ardennes. Il ne devait mourir que deux années plus tard².

Ignorant à cette époque la nature parasitaire de la galle, les médecins la traitaient empiriquement³; et cela explique pourquoi elle était si tenace et comment elle revêtit parfois l'aspect d'un eczéma chronique : ce fut le cas de Napoléon⁴.

¹ Dans le catalogue d'une vente d'autographes, faite le 22 décembre 1910, figure une lettre de Marceau à Bouchotte, ministre de la guerre, par laquelle il lui annonce l'envoi d'un certificat, signé de deux médecins, qui attestent sa maladie. « Il est retenu au lit par des maux de tête et une toux cruelle, qui rend sa situation insupportable. Il lui demande l'expédition du congé qu'il a sollicité pour rétablir sa santé. » A s'en rapporter à un de ses meilleurs biographes, Marceau aurait été, à cette époque, assez gravement indisposé... « Les efforts inouïs qu'il avait déployés pendant un an des affreuses guerres de la Vendée, toujours menant les avant-gardes et poursuivant les rebelles, à cheval jusqu'à des 15 à 20 heures, tant d'excès de forces avaient fini par amener chez lui une suppression momentanée des fonctions vésicales; et à cette maladie s'était jointe une affection parasitaire endémique, trop commune alors dans la Vendée et la Bretagne. » Noël PARFAIT, *Le général Marceau*; Paris, 1892, in-8, 181, note.

² Voir la gravure de la page 519.

³ Notamment, avec de la décoction de tabac, comme nous l'avons indiqué plus haut, et comme le confirme le passage du Journal du canonnier Bricard, qu'a bien voulu nous signaler M. R. BONNET : « Le 16 [nivôse an III], par ordre du chef de brigade, je fus établir dans le château du prince d'Orange, une salle pour y traiter les galeux. Comme j'étais affligé de cette maladie, je résolu d'y aller. Notre chirurgien-major nous traita avec une décoction de feuilles de tabac. » *Journal du canonnier Bricard*, p. 146.

⁴ On a prétendu que, « en toute saison, et en toutes circonstances, Napoléon portait des gants de daim ». Ce n'était point par coquetterie, ni pour se garantir du froid qu'il aurait adopté cet accessoire de toilette, mais afin de dissimuler les traces d'eczéma galeux, dont il eut grand mal à se débarrasser.

C'est au siège de Toulon (septembre 1793), rappelons-le sommairement¹, que Bonaparte, chef de bataillon d'artillerie, chargeant, faute de canonniers, une des pièces abandonnées, contracta la gale, en se servant d'un écouvillon qui avait été manié par un galeux. Il ne parvint à s'en guérir qu'*au bout de plusieurs années*.

Le virus se développa pendant les campagnes d'Italie et d'Égypte. Au retour de la première campagne d'Italie, les troupes, défilant à Lyon sur la place Bellecour, les élégants, lorgnon à la main, s'approchaient des soldats, leur demandant s'ils venaient d'Italie. — Oui, Messieurs, répondaient-ils. — Et vous n'avez pas la gale? — Non, Messieurs. — Ah! vraiment, c'est *incroyable!* Et, là-dessus, ils frottaient leur lorgnon sur les manches de leur habit².

A la même époque la malignité publique décochait à Bonaparte le quatrain souvent cité :

Le petit Caporal s'est occupé de moi,
En générosité nul autre ne l'égale ;
Il m'a serré la main, m'a promis un emploi :
Le lendemain, j'avais la gale³.

En 1797, la gale était si répandue dans les armées⁴, que Bonaparte ordonnait

¹ Nous y reviendrons, dans un travail que nous nous proposons de consacrer à la santé de Napoléon.

² Cf. *Les Cahiers du grenadier Coignet*.

³ On a donné plusieurs variantes de cette épigramme, attribuée généralement au poète Ecouchard-Lebrun. (V. la *Chron. Méd.*, 1^{er} juillet 1900.)

⁴ Voici deux documents, tirés de l'inépuisable collection d'autographes de Noël Charavay, qui attestent combien la gale était commune chez les soldats. La première lettre est adressée par le général de division HAQUIN au chirurgien-major du 20^e régiment de cavalerie, du quartier général de Bron, le 14 fructidor de la 4^e année républicaine : « Je vous serai obligé, citoyen, de vouloir bien examiner celui de mes domestiques qui vous remettra cette lettre et de lui dire s'il peut guérir de la galle (*sic*) qu'il a en restant chez moi et en continuant de faire son ouvrage qui consiste en pancement des chevaux, ou bien si vous croyés qu'il soit nécessaire qu'il aille à l'ambulance des galeux... Dans ce dernier cas vous lui donneriez un billet pour y être reçu : dans le premier cas veuillez lui prescrire le régime qu'il doit suivre chez moi, lui donner de la pommade, et surtout le mener un peu rondement.

« Salut et fraternité.

« HAQUIN ».

La seconde épître, signée de l'aide de camp du général, recommande au même destinataire « un jeune homme sans fortune, hors d'état de se procurer de la pommade, pour se faire guérir la galle (*sic*) qui le dévore ».

de traiter les galeux dans des hôpitaux spéciaux¹. En l'an VIII (1800), on estimait à un dixième le nombre des militaires qu'elle éloignait de leur corps².

En 1802, à Lyon, on ne veut pas loger en ville les soldats, « parce qu'un grand nombre ont la gale³ ».

Au camp de Boulogne, en 1804, il reste, selon les rapports officiels, « prodigieusement de galeux ». Trois ans plus tard, le maire de la ville s'étant plaint à l'administration militaire qu'on ait logé les soldats contaminés chez l'habitant et non plus dans des granges, comme en 1804, le commissaire des guerres répond que « c'est un mal de tous les temps et de tous les lieux » et qu'il ne voit qu'un remède, « c'est d'avoir à Boulogne, comme dans tous les lieux de passage de l'Empire, un casernement complet, pour y recevoir les hommes dont il s'agit, ce qui est actuellement impossible ».

Puisque l'armée a la gale, il est juste que les civils l'aient. Et l'on ne prend nulle précaution pour empêcher la contamination. Au surplus, « quelles que soient les précautions, la gale, dont les habitants de la Haute-Autriche sont atteints, se communique aux troupes de ligne *d'une manière effrayante*⁴ » ; et bien qu'on fasse marcher les galeux séparément durant les étapes, le mal gagne de proche en proche.

Au mois d'avril 1807, Napoléon recommande à l'Intendant général de la Grande Armée d'établir plusieurs dépôts de galeux et d'y attacher « les médecins les plus habiles à traiter ces maladies, afin de détruire le mal⁵. » Pendant l'hiver de cette même année, la gale continue à sévir en Prusse, et l'on établit, pour ceux qui en sont atteints, des baraquements spéciaux.

Les galeux abondent dans les armées de Portugal et d'Espagne. « La moitié de leur effectif est galeux; on les traite, mais très mal. »

En 1809, dans le grand-duché de Berg, sur 860 hommes, 400 ont la gale. Auprès d'Anvers, en septembre, 2 à 300 gardes nationaux entrent à l'hôpital chaque jour, non compris les galeux, « qui doivent rester à la caserne ou au cantonnement ».

¹ C. N., 4 juin 1797, n° 1.866.

² BRICE et BOTTET, 143.

³ MORVAN, I, 257.

⁴ Corresp. de DAVOUT, 20 et 24 décembre 1805; 26 janvier 1806; LARREY, PION DES LOCHES, etc.

⁵ *Lettres inédites de Napoléon I^{er}*, par LÉON LECESTRE, t. I (Paris, 1897), n° 146.

En 1811, l'Empereur se plaint qu' « il y a beaucoup de galeux à Oléron. Il y est mort 190 hommes en décembre. Il n'y a pas de médecin. Qu'on établisse des hôpitaux de galeux, et qu'on nettoie les fournitures ».



LA GALE DANS LES ARMÉES IMPÉRIALES.
(Composition d'Hippolyte BELLANGÉ.)

En 1813, la presque unanimité des conscrits bretons sont infectés de gale, et l'on a bien du mal à les en débarrasser¹.

¹ Voici ce qu'écrivait Rousseau, soldat au 5^e tirailleurs de la Garde, de Dresde en Saxe, le 26 juillet 1813 : « Mon cher Père et ma chère Mère, si je mets la main à la plume, c'est pour m'informer de l'état de votre santé ; tant qu'à moi je me porte bien, je souhaite que la présente vous trouve de même. Je vous dirai que depuis que je suis parti de Dresde, je me suis bien porté en route sinon que j'ai attrapé la gale ce qui veut dire la *Charmante*, je suis dans les remèdes en ce moment icy. » Un charlatan, du nom de METTEMBERG, dont il a été question plus haut, avait rédigé un prospectus, pour lancer une eau de sa composition, destinée à combattre les éruptions galeuses ; cette réclame, en allemand, fut envoyée à profusion, en avril 1814, aux troupes alliées séjournant à Paris : nous devons à M. R. BONNET le signalement de cette amusante pièce.

Pour s'expliquer cette fréquence de la maladie acarienne, on ne doit pas oublier que, par suite de l'habitude, qui n'avait pas complètement disparu, de faire coucher les soldats deux à deux, la nouvelle recrue contractait le mal par le contact avec son aîné. De plus, la malpropreté, le défaut d'hygiène aidaient à son développement. Et ce qui atteste que la gale revêtit parfois un caractère de gravité particulière, c'est qu'on la trouve notée *comme cas de réforme*, dans les instructions du 11 germinal an VII, et dans la circulaire du 14 octobre 1811¹.

Les affections vénériennes furent aussi très répandues, et cela s'explique : les armées étaient suivies de quantité de femmes « de mauvaise vie » qui, en dépit des châtiments qu'on leur infligeait², suivaient les soldats, soit dans les convois ou équipages, soit sur les voitures de subsistance, soit même à pied.

Carnot les avait chassées des casernes sous la première République : Bonaparte voulut interdire aux officiers d'en emmener avec eux³. Mais interdictions, pénalités, tout devait échouer.

En 1797, les femmes continuaient à suivre l'armée ; les officiers donnaient l'exemple aux soldats ; le général en chef dut menacer de destitution ceux qui enfreindraient ses ordres :

¹ Cf. *France médicale*, 25 juillet 1910 (*Les Femmes aux armées*, par Louis ARNAUD, médecin aide-major de 1^{re} classe).

² Ce passage, d'un ouvrage médical du dix-huitième siècle, prouve assez que ces moyens de répression étaient loin de suffire. « Il seroit à souhaiter qu'on trouvât un moyen sûr de purger les armées, les garnisons et les quartiers, des femmes publiques qui en sont la peste. Il ne suffit pas simplement de les chasser d'un camp, d'une garnison, d'un quartier, de les faire passer par les verges, ou de les mettre sur des chevaux de bois, parce qu'on les voit quelquefois bientôt après reprendre leur infâme métier dans un autre endroit, et très souvent même dans les lieux où elles ont été flétries. Ne pourroit-on pas les enfermer dans des maisons de force, comme je l'ai vu pratiquer dans plusieurs endroits, ou leur imprimer sur le visage une marque particulière, comme j'ai entendu dire qu'un commandant fort zélé pour le service du Roi, M. le maréchal duc de Bellisle, a fait pratiquer avec beaucoup de succès pour exterminer cette dangereuse vermine ? Ces précautions conserveroient tous les ans au Roi un grand nombre de braves gens, qui après avoir beaucoup coûté à Sa Majesté, qu'ils ont quelquefois été longtemps sans servir, périssent souvent de blessures ou de maladies, qui n'étant pas jointes à des maux vénériens, auroient pu être facilement guéries ; mais qui s'y trouvant jointes deviennent plus longues et plus dangereuses, et font enfin quelquefois périr ceux qui les ont, après les avoir fait beaucoup et longtemps souffrir... » De MEYSEREY, *La médecine d'armée*, 429-430. Cf. BABEAU, DURUY, MENTION, etc.

³ Ordre du jour du 11 mai 1796 (C. N., n° 400).

Il ne doit y avoir, à la suite des corps, que le nombre de blanchisseuses et de cantinières fixé par l'ordonnance, elles seront munies chacune d'une autorisation signée par le chef de l'état-major général de l'armée. Toute cantinière et blanchisseuse qui ne sera pas autorisée, sera obligée de se retirer sur les derrières dans les cinq jours... Il sera accordé huit jours à celles dont les divisions seront trop éloignées du quartier général du général en chef pour pouvoir se conformer aux précédentes dispositions ¹.



BELLE ACTION DE L'ÉPOUSE DU GÉNÉRAL VERDIER. brumaire an IX (octobre 1800).

M^{me} VERDIER avait voulu suivre son mari en Égypte et partager ses fatigues. La gravure ci-dessus représente un épisode, qui est rapporté en ces termes, par l'éditeur de l'image : « Un jour, parcourant seule le désert, elle entendit les cris du désespoir d'un soldat aveugle et abandonné; elle court à lui : *« Attache-toi, lui dit-elle, à la queue de mon cheval, et ne le quitte plus; il ne te fera aucun mal; viens, pauvre misérable, j'aurai soin de toi. »* Le soldat obéit et suit sa bienfaitrice. Souvent il s'écriait, dans les transports de sa reconnaissance : *« Est-ce un ange qui me conduit, qui me nourrit ? — Eh! non, mon ami, répondait-elle, avec cette simplicité embellie par les grâces; non, c'est M^{me} Verdier, une Italienne, la femme du général. »*

Quinze jours après, nouvel ordre du jour plus explicite, sur les sanctions encourues par les délinquantes :

Toutes les femmes qui ne sont pas autorisées par le Conseil d'administration sont tenues

¹ C. N., 5 avril 1797, n° 1.697

de s'éloigner dans les vingt-quatre heures de la division ; à défaut de quoi, elles seront arrêtées par les soins des chefs de bataillon, barbouillées de noir et exposées pendant deux heures sur la place publique ¹.

Comment sévir, quand les femmes d'officiers généraux elles-mêmes éludaient les prescriptions du commandement ? Car les épouses accompagnaient leurs maris, sans souci des fatigues ou du danger.

La première femme d'Augereau le suivit en Catalogne, pendant qu'il était général à l'armée des Pyrénées-Orientales : la générale Barthe, la générale Carteaux, la générale Poinot ne quittèrent point leurs maris.

La cantatrice italienne, que le général Verdier avait épousée pendant son séjour en Italie, fit à ses côtés la campagne d'Égypte ². Elle montait à cheval, portait l'épée, tirait le pistolet... comme un homme ! La gravure que nous reproduisons (p. 317) la représente sur un cheval fringant, qu'elle monte en cavalier ; vêtue d'une redingote très décolletée, d'un pantalon long très collant, elle est, on en peut juger, d'aspect fort séduisant.

À l'exemple des femmes légitimes s'attachant aux pas de leurs maris, les maitresses ne voulurent pas quitter leurs amants : mais s'il en fut qui vécurent dans une ombre discrète, d'autres provoquèrent du scandale, s'étalant publiquement dans des équipages somptueux : telles furent les maitresses de deux maréchaux français, qu'on avait, pour cette raison, surnommées « les maréchaies ».

Les « suiveuses d'armée » appartenaient généralement à la dernière catégorie de la société ; si, parmi elles, il se glissa des femmes d'une classe un peu plus relevée, appartenant au monde du théâtre ou sorties des rangs de la bourgeoisie, que la soif d'aventures avait entraînées, la plupart étaient des professionnelles de la galanterie qui, en temps de paix, fréquentaient les galeries de bois du Palais-Royal, ou déambulaient autour des casernes. Ce sont surtout ces ribaudes qui propagèrent l'avarie parmi les troupes en campagne, en distribuant leurs faveurs aux imprudents qui se laissèrent prendre aux artifices de leurs charmes.

Les visites sanitaires existaient cependant ; elles avaient été instituées dès l'époque révolutionnaire. Le 24 novembre 1796, Ney prescrivait aux chefs de corps de faire faire « une visite, par les officiers de santé, pour s'assurer si leurs

¹ 17 avril 1797, n° 1.742.

² Raoul BRICE, *Les femmes et les armées de la Révolution et de l'Empire* (1792-1818), d'après des Mémoires, Correspondances et Documents inédits. Paris, Ambert, s. d.

hommes ne sont pas atteints du virus vénérien ». Les femmes vivandières et blanchisseuses y étaient soumises comme les autres.

Le capitaine Coignet a raconté comment ces visites se pratiquaient, en 1808, dans la Garde impériale. Tous les quinze jours, le général Dorsenne venait avec le chirurgien-major visiter les soldats dans leur lit. « Il fallait se présenter en chemise, et défense de se soustraire à cette visite, sous peine de prison. S'il en



MORT DE MARCEAU

Cette petite eau-forte de DUPLESSI-BERTAUX, qui figure au bas du portrait de MARCEAU, par LEVACHEZ, représente ce général à l'entrée d'une tente, recevant les soins d'un médecin ou chirurgien, qui puise dans une petite cantine les instruments ou médicaments nécessaires.

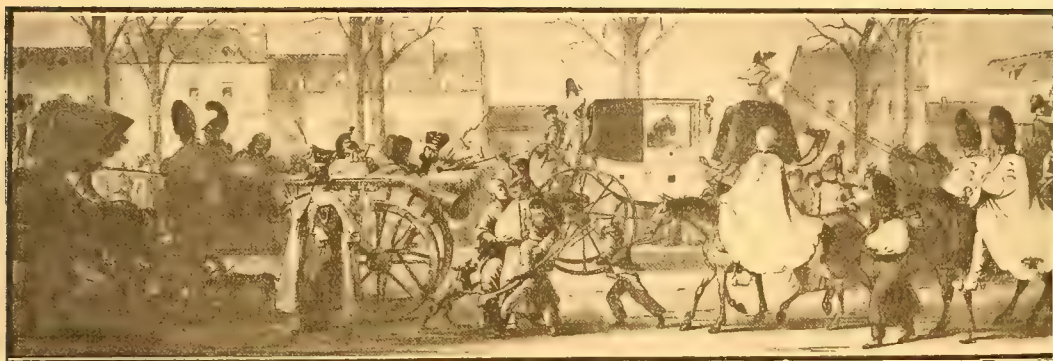
trouvait qui avaient attrapé du mal, ils partaient de suite à l'hôpital; il leur était retenu quatre sous par jour; et, à leur sortie, ils avaient quatre jours de salle de police. »

Un ordre du 18 mai 1811 enjoignait aux officiers de santé des corps de visiter tous les huit jours les officiers et soldats, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas atteints de maladie. Le 18 septembre de cette même année, le général de division Friant ordonnait d'arrêter les « coureuses » qui s'introduisaient dans le camp de Rostock : « le grand nombre de maladies vénériennes démontrent trop que ces filles sont presque toutes gangrenées ; elles devront être conduites dans les prisons de Rostock ». Dix jours plus tard, toutes les filles rencontrées dans le camp étaient arrêtées et présentées à une commission de santé, composée d'un médecin militaire, d'un chirurgien-major, d'un aide-major, auxquels furent adjoints un médecin civil et un officier de police.

Devons-nous ajouter qu'une surveillance médicale plus rigoureuse, une connaissance plus approfondie des moyens thérapeutiques n'ont guère réussi jusqu'à présent à enrayer un mal qui a pris les proportions d'un fléau, et qui menace non plus directement la santé de ceux qui s'y exposent, mais l'avenir même de la race? Serait-ce un mal nécessaire? Nous n'aurions garde de nous appesantir sur un sujet aussi grave, qui mérite toute l'attention de nos sociologues et de nos législateurs.



VIGNETTE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE.
(Extrait de l'ouvrage de MM. BOUDET et R. BONNET.)



LES BLESSÉS DE LA GARDE, RENTRANT A PARIS, EN 1814, APRÈS LA BATAILLE DE MONTMIRAIL.
(D'après le tableau de DELÉCLUZE : Musée de Versailles.)

CHAPITRE XXXII

LES BLESSÉS DE WATERLOO

(18 JUIN 1815)

Le 5 mars 1815, une nouvelle « sensationnelle » venait surprendre les Parisiens à leur réveil : l'Empereur avait débarqué au golfe Juan; il se dirigeait, à grandes étapes, vers la capitale.

Le 20 mars, Napoléon faisait son entrée aux Tuileries vers huit heures du soir, « aussi librement que s'il fût revenu d'une partie de chasse ». Un peu moins de trois mois après, nos armées se trouvaient face à face avec celles de l'ennemi : les Prussiens de Blücher étaient battus à Ligny (16 juin). Victoire, hélas ! sans lendemain : le 17, une inexplicable panique se produisait parmi une partie des troupes ; jusqu'à des officiers « occupant des rangs supérieurs », s'échappaient, au grand trot de leur cheval, « d'une mêlée qui n'existait pas ! »

Le chirurgien Gama, qui a conté l'épisode dont il avait été le témoin, dit que, dans un moment, l'alarme fut générale et grande la contagion. Il venait de faire une amputation de l'avant-bras près du coude; il lui restait à lier les vaisseaux, lors-

qu'il s'aperçut qu'il était seul, avec son blessé; autour de lui, tous avaient fui précipitamment. Tout entier à sa besogne, il ne retourna pas même la tête, « de crainte qu'un intérêt de conservation ne le troublât, dans cette fin d'opération qui demande une attention sérieuse ».

— Suivez tous ces fuyards, dit-il à son amputé; on achèvera de vous panser plus loin.

Un régiment de cuirassiers vint heureusement rétablir l'ordre; tous ces hommes, que frôlait déjà le vent de la défaite, s'étaient laissé gagner par cette sorte de « contagion mentale », à laquelle les plus braves n'échappent pas. Quelques heures plus tard, allait se livrer l'épique, la légendaire bataille de Waterloo.

Durant toute la nuit qui précéda ce titanesque combat, la pluie était tombée, torrentielle, ininterrompue, transperçant jusqu'aux os nos soldats, qui n'avaient pas eu le temps de préparer le moindre abri contre l'orage.

Au matin, le ciel était sombre encore, mais aux grosses averses avait succédé une bruine légère; par intervalles, quelques rayons de soleil perçaient à travers l'épaisse atmosphère.

Les soldats dormaient, en attendant le jour qui devait être le dernier pour un si grand nombre d'entre eux. Quelques *Qui vive!* de loin en loin et le bruit du tonnerre qui grondait interrompaient seuls le silence. On aurait pu se parler de l'une à l'autre armée, tant elles étaient rapprochées¹.

L'horloge du village de Nivelles sonnait onze heures, au moment où, du centre français, partit le premier coup de fusil, suivi immédiatement sur la gauche par un feu rapide de mousqueterie².

Nous passons sur les phases de la bataille, pour n'en retenir que les résultats : des 74.000 Français qui combattirent à Waterloo, on estime qu'environ 25 à 27.000 furent tués ou blessés³; 8 à 10.000 faits prisonniers; un nombre à peu près égal désertèrent.

¹ *L'Echo de la Presse*, 30 mars 1843 (Souvenirs de Jean-Baptiste LACOSTE).

² ALISON (*Echo de la Presse*, 30 juillet 1843). D'après G. BARRAL (*Itinéraire illustré de l'Epopée de Waterloo*), le signal de la bataille aurait été donné à 11 heures 1/2 par trois salves d'artillerie de la vieille Garde. « Immédiatement après, la bataille commence par une violente canonnade de 200 canons sur toute la ligne anglo-hollandaise, à laquelle répondent 200 canons français. Cette canonnade effroyable dura jusqu'à midi sans discontinuer. » *Op. cit.*, 28.

³ Parmi les blessés de la journée, il convient d'honorer d'une citation particulière le prince d'Orange, qui déploya une bravoure singulière et dut son salut à l'aide de camp de Wellington;

Comment se déclencha ce mouvement rétrograde ? Voici l'explication qu'en a donnée Larrey.

Des torrents de pluie, précédés d'un orage violent, étaient venus interrompre la manœuvre de notre artillerie, en dégradant les routes et en embourbant les chariots et les pièces de canon dans les terres argileuses et dans les tourbières du terrain où se livrait le combat. Profitant de ce contretemps, des traîtres ou des agents soudoyés se répandaient dans les rangs, parcouraient les batteries, criant aux soldats du train : « Sauve qui peut ! Coupez les traits de vos chevaux et décampez, car vous êtes coupés de tous les côtés ». C'était une fausse alerte, mais il suffisait que le mot de trahison eût été prononcé, pour trouver un écho multiplié ; répercuté de bouche en bouche, il ne tardait pas à provoquer la débandade.

Quelques chirurgiens sous-aides tentèrent vainement de barrer la route aux fuyards ; peine perdue, opposition aussi imprudente qu'inutile. La fuite continua, éperdue, à travers champs et sentiers, ou le long des haies qui dérobaient à la vue les fuyards mieux que les passages trop découverts.

Ainsi, « cent mille Français, une grande partie ayant jeté ses armes, se rendent en désordre sous les murs de la capitale... A plus de dix lieues, des frayeurs



LE PRINCE D'ORANGE-NASSAU, BLESSÉ À L'ÉPAULE A WATERLOO.

celui-ci voyant le prince héréditaire en péril, le plaça sur son propre cheval, le conduisit hors de la mêlée, et comme les Français s'avançaient, il ôta la plume du chapeau du prince, afin qu'il ne fût pas reconnu. Le prince d'Orange avait reçu à l'épaule un coup de feu, qui l'avait obligé à quitter le champ de bataille, vers les 8 heures du soir.

ridicules, causées par l'idée de trahison, viennent encore précipiter la marche de tout ce monde, qui suivait indistinctement la même route, indifférent à se rallier, silencieux maintenant, et dont les acclamations, quelques jours auparavant, faisaient présager un triomphe ».

Un cultivateur des environs de Waterloo qui, le jour de la bataille, avait servi de guide à l'Empereur et qui parcourut le champ du carnage le lendemain, rapporte que le petit château de Gomont¹ (Hougoumont) était criblé de mitraille², et rempli de morts. Sur les débris des murs du jardin et de la cour, on voyait, en plusieurs endroits, les empreintes de mains sanglantes : c'étaient des blessés qui, avant d'expirer, étaient venus s'appuyer contre ces murs ; un grand nombre furent écrasés et brûlés sous les décombres.

Tout le champ de bataille de Waterloo, trempé de pluie et de sang, pétri avec la moisson de seigle et de maïs par les pieds des chevaux, ressemblait à une espèce de pâte. Il présentait alors à l'œil 25.000 morts et blessés au moins, et un plus grand nombre de chevaux dans le même état. La terre était jonchée d'armes, de selles, de brides, de sacs, de vêtements divers, de débris de cartouches, de livrets militaires, etc.³

Le lendemain, on consuma sur des bûchers, dressés à la hâte, et l'on enterra dans des espèces de tranchées qui traversaient le champ de bataille, les corps qui semblaient ne plus respirer, sans s'informer bien strictement s'ils n'auraient pas pu être ramenés à la vie. Le reste fut aussi bien soigné qu'il fut possible⁴.

¹ Le vrai nom de ce château est GOMONT. Sa dénomination viendrait « de ce que la colline, où se trouve actuellement le plantis qui l'avoisine, était garnie de gros pins, dont la résine était très recherchée. On appela ce lieu GOMONT, comme qui dirait *Mont de Gomme* ». *Ode sur la Bataille de Waterloo ou de Mont-Saint-Jean*, suivie de Remarques historiques, etc., par M. LE MAYEUR ; A Bruxelles, chez P. J. de Mat, MDCCCXVI, 55.

² « Les arbres qui entourent Hougoumont sont encore mutilés par la mitraille et les boulets. De nouvelles portes ont été placées en 1829, pour remplacer les anciennes, qui étaient tellement criblées et déchiquetées par les balles, qu'elles ressemblaient à des tamis. » G. BARRAL, *Itinéraire illustré de l'Épopée de Waterloo*, 96. C'est à Hougoumont que fut blessé le général Foy. Dans la cour du château, on voit les vestiges d'un grand puits, dans lequel furent jetés pêle-mêle des centaines de cadavres et de blessés évanouis (*Id.*, 96).

³ Dans les premières années, en labourant la terre, on trouvait de telles quantités de tous ces objets, qu'on les vendait à la livre ! Plus tard, des habitants du pays profanèrent les tombes, pour en retirer des ossements et particulièrement des crânes, qu'on cédait, après les avoir plus ou moins soigneusement nettoyés, à des collectionneurs fanatiques (*Waterloo*, par MÉRY et BARTHÉLEMY ; Paris, 1829, Notes).

⁴ Récit de LACOSTE, aliàs DECOSTER.

Je soussigné, Docteur-Médecin, Domicilié à Paris dans le second arrondissement, ancien Chirurgien-major des Camps et Armées et de l'ex-garde impériale, atteste que Monsieur Antoine Novel, adjudant-major du 2^{ème} Régiment de l'ex-vieille-garde, a été atteint à la bataille de Waterloo, d'un coup de feu qui lui a fracturé comminativement le bras droit; que la réunion de l'os n'a été procurée qu'avec un raccourcissement et une difformité sensibles; qu'en ce moment même, c'est à dire plus de trois mois après l'accident, les plaies de l'entrée et de la sortie de la balle ne sont pas encore cicatrisées, et qu'il en sort de temps à temps des fragmens osseux; qu'enfin l'articulation du coude est dans un état de rigidité qui ne permet aucun mouvement et que tout le membre ne saurait même être soutenu un seul moment sans un secours étranger;

et ainsi en conséquence que conformément aux nouvelles ordonnances du Roi, Monsieur Novel est dans la position d'obtenir sa retraite, et qu'il doit se retirer par-devant les chefs du service de santé à l'hôpital de la Garde, pour y être visité et son état dûment attesté par eux. —

Paris, le 4 Octobre 1815 —

Jourdan —

Rue du Mont-blanc — n^o 64. —

Larrey avait installé son ambulance dans la petite ferme du Caillou¹, à trois kilomètres environ de la grande ferme de la *Belle-Alliance*² (devenue aujourd'hui une habitation de plaisance); mais bientôt, les Prussiens y mettaient le feu, ne prenant pas même la peine d'en retirer au préalable les blessés³.

Quant à Larrey, on sait qu'il n'échappa ce jour-là que par miracle à la mort.

A huit heures du soir, il avait reçu l'ordre de l'Empereur de lever son ambulance et de gagner la frontière; avec ses aides et ses infirmiers, le chirurgien en chef de la Garde impériale avait pris un chemin de traverse, qui devait, lui avait-on assuré, le conduire en territoire français. Arrêtée en cours de route par une avant-garde de uhlans prussiens, la petite troupe avait réussi à s'échapper; au moment où il se croyait définitivement hors de péril, Larrey était de nouveau entouré par un détachement de cavalerie ennemie et fait prisonnier. Sa ressemblance avec l'Empereur, du moins par la taille, et la redingote grise qu'il portait ce jour-là par-dessus l'uniforme; son sabre, sur lequel était gravé le nom de Bonaparte, toutes les apparences avaient fait croire à ceux qui s'étaient emparés de lui qu'ils tenaient enfin Napoléon en personne! Furieux de s'être mépris, lorsque l'identité du prisonnier leur eut été révélée, les Prussiens voulurent passer celui-ci par les armes. Larrey ne dut son salut qu'à une circonstance toute fortuite : le médecin militaire qui avait été chargé d'appliquer sur ses yeux le bandeau fatal⁴,

¹ Après la bataille de Ligny, Napoléon établit son quartier général à la ferme du Caillou, où il arriva le 17 juin, vers 9 heures du soir. « La pluie tombait par torrents. La ferme avait été abandonnée par le fermier, nommé Boucquéau, vieillard octogénaire, qui s'était retiré à Plan-cenois... On servit un souper à la hâte, employant en partie ce qui restait de la vaisselle du fermier. Bonaparte coucha dans la première chambre de la maison. On lui monta au milieu de cette chambre un lit garni d'une étoffe de soie bleue à crépines d'or. Son frère Jérôme, le duc de Bassano et plusieurs généraux logèrent dans d'autres chambres... Vers neuf heures, on servit à Bonaparte un déjeuner-dîner dans sa propre vaisselle. Avant son départ... il ordonna qu'on rappelât le fermier... (qui) le trouva entouré de son état-major, le corps couvert d'un frac gris, et la tête d'un chapeau à deux cornes... Ces renseignements viennent du fermier même. » LE MAYEUR, *op. cit.*, 69-70.

² Le nom de cette ferme ou métairie proviendrait, d'après la tradition, de ce qu'« autrefois, elle fut possédée par une femme d'une conduite peu régulière. Elle voulut épouser un villageois aussi peu réglé dans ses mœurs. Le curé du lieu, informé de leur résolution, ne put s'empêcher de dire : *Nous allons faire une belle alliance!* On nomma l'habitation des nouveaux époux la maison de la *belle Alliance*. (LE MAYEUR, *op. cit.*, 62.)

³ H. HOUSSAYE, 1815, *Waterloo*, 423, note 1.

⁴ Ce bandeau n'était autre chose qu'une bande d'emplâtre agglutinatif! (Cf. *Relation médicale des Campagnes et Voyages*, par LARREY, 12).

avait suivi ses cours de chirurgie à Berlin, en 1812, et avait reconnu son ancien professeur. Il fut aussitôt ordonné de surseoir à l'exécution et le feld-maréchal Blücher, avisé de l'incident, se confondit en excuses, ordonnant qu'on remit des vêtements au prisonnier, qu'on lui restituât sa bourse; par comble d'égards, il engagea Larrey à diner et, après l'avoir reçu à sa table, le fit conduire à Louvain, avec un de ses aides-de-camp pour l'escorter.

Arrivé à Louvain, Larrey fut accueilli par une « brave femme » qui, moyennant une pièce d'or, lui servit une *soupe à l'oignon* et lui procura un jeune chirurgien pour panser ses blessures.

Quand l'officier de santé eut reconnu l'hôte de marque qu'hébergeait la pauvre, il courut à la municipalité; il en revint, au bout de quelques instants, accompagné d'un officier municipal. Une voiture attendait à la porte, pour conduire l'illustre praticien chez un honorable bourgeois, où il reçut de son nouvel hôte les secours et les soins les plus empressés.

Après quelques jours de repos, Larrey tint à parcourir et à visiter les hôpitaux militaires dans lesquels avaient été recueillis nos blessés; mais il dut se borner à assister de ses conseils les chirurgiens belges chargés de la direction de ces ambulances. Il a rendu, d'ailleurs, un juste hommage « au zèle, à l'activité et à l'intelligence qu'ils mirent à remplir leurs pénibles et importantes fonctions¹ ».

Les Anglais avaient établi leurs hôpitaux à Bruxelles. Le transport en avait été effectué dans la soirée du 18; avant la nuit, tous les blessés anglais furent transportés du terrain², sur Mont-Saint-Jean³ et Waterloo, et installés partout où on put les abriter.

Jour et nuit, pendant plus d'une semaine, le service médical n'eut, pour ainsi dire, pas de repos. Après s'être occupé des blessés anglais, on s'inquiéta de ceux appartenant à la légion germanique du roi d'Angleterre, ensuite des blessés hanovriens.

¹ *Relation médicale de Campagnes et Voyages, de 1815 à 1840*, par M. le baron LARREY. Paris, 1841.

² Wellington avait donné l'ordre d'employer toutes les voitures disponibles; ce qui n'empêcha pas d'avoir recours aux moyens de fortune : c'est ainsi qu'un canon de 12 livres hollandais servit au transport d'une douzaine d'hommes blessés, qui étaient « assis ou cramponnés, tout sanglants et souillés, la tête ou les membres bandés, et parmi eux, deux ou trois femmes ».

³ La ferme de Mont-Saint-Jean servit d'ambulance aux armées alliées pendant la bataille. (BARRAL, 125).

Les Brunswickois, les Hollandais et les Belges avaient chacun leurs ambulances, ou leurs fourgons-hôpitaux, à l'usage de leurs propres blessés. Mais le soin de recueillir les blessés français fut abandonné aux charrettes des campagnards, et les pauvres diables, très nombreux, restèrent longtemps étendus sur le terrain¹. Ce ne fut que le quatrième jour après la bataille que le dernier fut relevé. L'officier d'état-major anglais², qui rapporte impartialement ce qu'il a vu, ajoute ces réflexions, qui font honneur à ses sentiments humanitaires : « Il est pénible de penser à ce qu'ils ont dû souffrir de leur mal, du froid, et même de la faim pendant de fastidieuses journées et de longues nuits : nombre d'entre eux ont dû périr, qui auraient vécu s'ils avaient reçu des soins et le secours immédiat des chirurgiens. On ne leur distribua d'autre nourriture que celle que pouvaient leur fournir les femmes des paysans, qui circulaient avec des cruches d'eau et du pain... Les villages et les hameaux voisins recueillirent les Français, qui remplissaient les églises, les granges et leurs dépendances, chaque petite commune se cotisant pour fournir les quantités de pain, de viande et de légumes, pour la soupe nécessaire à leur subsistance. »

Pendant les premiers jours qui suivirent la bataille, il paraît qu'il ne fut pas possible de classer les militaires blessés des différentes nations : ils étaient tous entassés pêle-mêle dans les ambulances ; mais la séparation ne tarda point à se faire, et il nous est particulièrement agréable de consigner, d'après les relations contemporaines, qu'à Louvain comme à Bruxelles, les habitants se disputèrent à l'envi l'honneur de posséder chez eux le plus grand nombre de blessés français. « Rien ne leur était épargné... jamais hospitalité n'a été exercée avec plus de désintéressement. »

A Anvers, en moins de quinze jours, vingt hôpitaux étaient organisés. Deux vieux bâtiments, la *Corderie* et la *Menuiserie* de l'arsenal, furent principalement consacrés à recevoir les blessés français : le 29 juin, on était parvenu à en abriter 1.650 ; le 7 juillet, on en comptait 2.200 ; du 29 juin au 14 août, il en entra 2.383, sur lesquels 275 moururent. Le Dr Vrancken, médecin en chef, auteur du travail qui nous fournit ces détails, ajoute que « la plupart des Français évacués à Anvers étaient gravement malades : ils étaient atteints de fièvre, même à leur

¹ L'enterrement des morts ne dura pas moins de quinze jours. (BARRAL, 82.)

² Lieut.-colonel BASIL JACKSON, *Waterloo et Sainte-Hélène* ; traduit de l'anglais, par Em. BROUWET. Paris, Plon, 1912.

arrivée à Bruxelles ; leur transport à Anvers dans des bateaux fermés avait encore aggravé leur position. Ces circonstances, jointes au grand découragement des esprits, qui était la conséquence naturelle d'une si grande défaite, contribua beaucoup à augmenter les cas de mort parmi les prisonniers français blessés... D'ailleurs, la *Corderie* et la *Menuiserie* étant situées près de l'Escaut, et entourées du terrain paludéen du canton de Berchem, où les fièvres intermittentes règnent presque tous les ans endémiquement, ces fièvres y sévirent plus généralement que dans les autres hôpitaux établis dans la ville... Parmi les blessés français, il y en eut plusieurs atteints de pourriture d'hôpital. Ces malheureux avaient été ramassés les derniers sur le champ de bataille de Waterloo ; étant plus éloignés de Bruxelles (12 lieues), ils avaient été transportés, après plusieurs jours, aux bateaux amarrés dans le canal de la susdite ville, puis évacués à Anvers, après avoir été plusieurs jours sans que leurs blessures eussent été pansées. L'influence morale vint hâter ou augmenter l'action, de toutes les causes physiques : le chagrin, l'éloignement de leur pays, l'incertitude de leur sort, en avaient jeté plusieurs dans un abattement complet... »

Le célèbre chirurgien anglais, sir Charles Bell, a rapporté ses impressions *de visu*, sur les blessés de Waterloo qu'il avait eu occasion de traiter. Durant trois jours, il opéra sans relâche, tenant en mains le bistouri dès six heures du matin, et poursuivant sa besogne jusqu'à sept heures du soir. Mais laissons-le raconter ce qu'il a su si bien observer.

Toutes les convenances dans l'accomplissement des opérations chirurgicales furent bientôt négligées. Pendant que j'amputais un homme de la cuisse, ils étaient treize en même temps à demander à être opérés le premier : l'un, plein de menaces ; l'autre, me rappelant ma promesse de m'occuper de lui ; cet autre se contentant de pester ! C'était une étrange chose de sentir mes vêtements roidis par le sang et mes bras rendus sans force par la fatigue de l'emploi du couteau ; et ce qui était plus extraordinaire encore, c'était de retrouver mon esprit calme au milieu d'une telle diversité de souffrances... ¹

Bell fit des croquis de blessés, qui sont « d'une puissance et d'un effet remarquables ». Ils ont été reproduits plus tard à l'aquarelle ; beaucoup de ces croquis, ainsi que des peintures à l'huile, ont été donnés au Collège Royal des chirurgiens d'Edimbourg, et lady Bell a fait présent d'un certain nombre, ainsi que du carnet de notes de son mari, à l'hôpital de Netley.

¹ Sir Charles Bell à Waterloo (*Chron. Méd.*, 1912, 401).

A l'heure où les Anglais sont devenus nos frères d'armes et mêlent leur sang au nôtre, nous sommes heureux de reproduire ce récit, dû à la plume d'un des chirurgiens les plus illustres du Royaume-Uni¹ :

Je viens d'assister, écrivait sir Charles Bell au lendemain de Waterloo, à l'installation des blessés français... Ah! si vous les aviez vus couchés tout nus, ou à peu près nus, dans un rang de cent lits dressés par terre, quoique blessés, épuisés, battus, vous diriez encore avec moi que ces hommes étaient bien capables de marcher sans obstacle de l'ouest de l'Europe à l'est de l'Asie! Robustes et endurcis vétérans, braves indomptés, si vous aviez rencontré leurs regards fixés sur vous, si vous aviez vu ces yeux sombres et ces teints bronzés, contrastant avec la blancheur des draps, ils auraient excité votre admiration. Ces hommes n'ont été transportés ici (Bruxelles), qu'après être restés plusieurs jours étendus sur la terre du champ de bataille, les uns mourants, les autres subissant d'horribles tortures, plusieurs ne pouvant retenir le cri de leur angoisse, et déjà leur gaieté caractéristique reprend le dessus... Vous verrez dans mes notes quelles sont leurs blessures, mais je ne puis m'empêcher de vous dire l'impression que produisent sur mon esprit ces formidables types de la race française c'est un éloge qu'ils m'arrachent malgré moi...

Quel plus magnifique hommage pouvait être rendu aux vaincus de l'épique journée ? En vérité, tant de vaillance méritait un meilleur sort.

¹ Cf. *Chron. Méd.*, 1915, 236-7.

CHAPITRE XXXIII

LES CAMPAGNES DE LA RESTAURATION

EN ESPAGNE (1823) — EN MORÉE (1827)

L'expédition de 1823, entreprise dans le but de raffermir l'autorité du roi Ferdinand VII, sur des sujets qui cherchaient à s'affranchir de son joug et voulaient proclamer une Constitution libérale, n'offre qu'un intérêt médiocre, au point de vue qui nous occupe.

Les armées françaises qui y prirent part avaient été placées sous les ordres du maréchal Moncey qui, dès le début, tint à proclamer sa bienveillance pour le service de santé et son souci de la bonne tenue des hôpitaux. « Chaque fois, dit un historiographe ¹, qu'il rencontrait une position dont il pouvait faire un centre de ses opérations, il ordonnait d'y établir un hôpital. Tous ces petits établissements étaient à dix, quinze, vingt et même vingt-cinq lieues dans l'intérieur des terres : les troupes en marche y déposaient, en passant, leurs blessés et leurs malades... Jamais ordres ne furent mieux exécutés, jamais fonctions mieux remplies et avec plus d'exactitude et de zèle ».

Le corps expéditionnaire comprenait environ 30.000 hommes ; il y eut constamment un dixième de l'effectif de malades ; la perte des blessés ne dépassa pas la proportion ordinaire.

La campagne de Catalogne a fait courir aux officiers de santé de tous grades des dangers d'autant plus grands, qu'ils étaient parfois obligés de suivre, pour se rendre aux postes qui leur étaient assignés, des chemins ou des sentiers qu'ils ne connaissaient pas et que l'ennemi avait semés d'embûches. Ils durent souvent, quand ils avaient à parcourir de grandes distances, prendre des déguisements ou se confier à des commissionnaires du pays, des *arieros*, qui ne les transportèrent pas toujours sains et saufs à leur lieu de destination.

¹ GAMA. *Esquisse historique*, 567 et s.

Ce fut au cours de cette campagne qu'on vit, pour la première fois, des caissons d'ambulance d'une forme particulière.

Qu'on se figure « une énorme caisse de voiture à quatre roues, contenant d'autres caisses en fort bois de chêne, ferrures de coffres-forts, serrures à l'épreuve,



RENCONTRE SUR LA FRONTIÈRE D'ESPAGNE
(Lithographie de BAGLER D'ALBE).

pour renfermer, entre autres objets d'une valeur égale, des gobelets et des écuelles de fer-blanc ». On y plaçait aussi du linge, quelques vêtements, etc. L'administration avait baptisé ces voitures des *caissons-magasins*.

D'autres voitures, plus petites et moins lourdes d'aspect, étaient remplies « d'autant de boîtes qu'il y en a dans le magasin d'une marchande de modes ».

Rep. par M. L. le 13 25

Mad. De Lorient 18 4° 1847

Monsieur le Commissaire Général

Des affaires de famille de ~~quelques~~ ^{certains} intérêts, viennent pour
mon départ pour Paris, je n'ai pu de vouloir bien me
débarquer du vaisseau le Brest où j'ai pu être employé en
qualité de chirurgien auxiliaire de seconde classe !

Je desirois, Monsieur le Commissaire, recevoir mon ordre de
débarquement un peu avant l'expiration de la quarantaine, afin
de pouvoir partir immédiatement, le moindre délai pouvant
m'être préjudiciable j'ose vous en supplier. Si
la grâce que je vous en supplie m'est accordée

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monsieur le Commissaire Général

Signature du Capitaine

Eugène Sue

Ch. des. d. d. cl. à
bord du Brest.

Telle de ces boîtes renfermait des épingles ; telle autre, du cordon, du fil, de la ficelle, ou de petites éponges, des emplâtres ; enfin, on y trouvait d'autres



UN CHIRURGIEN DE LA GARDE ROYALE (1823).
(D'après la lithographie d'Hippolyte BELLANGÉ.)

boîtes, appelées *appareils à pansements*, qui n'étaient retirés de leur récipient que pour être étalés sur le terrain d'une ambulance, ou dans un dépôt de

malades aux armées. Mais comme ces appareils étaient faits en bois de sapin, les planches se déjetaient tellement que, pour amener les tiroirs à soi, on était obligé d'employer la hache ou le marteau!...

Sous le rapport des progrès de la chirurgie, il convient de noter que cette campagne de 1823 marque un véritable recul. L'influence de Broussais régnait

alors en maîtresse et les sangsues étaient à l'ordre du jour; on allait jusqu'à en appliquer sur les plaies envahies par la pourriture d'hôpital!

Plus de pansements alcooliques, plus de pansements secs: on en était revenu aux cataplasmes et aux fomentations émollientes; la médication anti-phlogistique devait suppléer à tout. Nul besoin d'insister sur les désastreuses conséquences qui en résultèrent.



C. BROUSSAIS.

Nous ne possédons que de vagues informations sur la *Campagne de Morée* (1828), qui fut, d'ailleurs, de courte durée.

On sait que les flottes alliées de la France, de l'Angleterre et de la Russie écrasèrent, au combat naval de Navarin, la marine turque, tandis qu'un corps d'armée de 14.000 hommes, commandé par le général Maison, qui y gagna son bâton de maréchal, reprenait aux ennemis de la Grèce les villes dont ils s'étaient emparés.

Détail assez ignoré: à la bataille de Navarin assistait, en qualité de chirurgien auxiliaire de seconde classe, à bord du vaisseau le *Breslaw*, le futur romancier Eugène Sue, qui était loin de prévoir, à cette époque, sa brillante destinée. Il est assez remarquable que les premiers romans de l'auteur des *Mystères de Paris* furent précisément des romans maritimes, en souvenir de la carrière qu'il avait primitivement embrassée.



CROQUIS, PRIS D'APRÈS NATURE DANS LES RUES DE PARIS, PENDANT LES JOURNÉES DES 27, 28 ET 29 JUILLET 1830.

CHAPITRE XXXIV

LES TROIS GLORIEUSES

(JUILLET 1830)

Quelque brève qu'elle ait été, la Révolution de 1830, qui ne dura que trois journées — les *Trois Glorieuses*! — fut relativement meurtrière : à la fin du troisième jour, on ne comptait pas moins de trois mille morts ou blessés, tant civils que militaires.

Parmi les blessés, la mortalité fut considérable : sur 4.200 recueillis dans les établissements hospitaliers, on compta plus de 300 morts.

L'Hôtel-Dieu perdit le cinquième de ses blessés ; sa position centrale, qui l'obligeait à recevoir les plus gravement atteints, et aussi son insalubrité expliquent ce nombre élevé de décès ; c'est là que les hémorragies consécutives, les érysipèles et l'infection purulente firent le plus de victimes ; c'est le seul hôpital où la pourriture d'hôpital et le tétanos se soient montrés.

Les blessés, apportés sur un brancard par leurs frères d'armes, arrivaient sur le parvis Notre-Dame, escortés par une foule d'amis, de parents ou de curieux, qui faisaient irruption jusque dans les salles et y causaient un tumulte des plus nuisibles aux malades. On dut prendre des mesures pour mettre fin à cet état de choses : une douzaine de brancards furent placés sous le péristyle, et les blessés

furent désormais transportés dans la salle, sans être accompagnés d'aucun cortège plus ou moins bruyant.

On doit rendre cette justice au peuple de Paris, qu'il se montra, comme toujours, dans cette circonstance, très empressé à prodiguer aux blessés les secours et ces mille attentions dont son tact est coutumier. Des caisses d'oranges furent

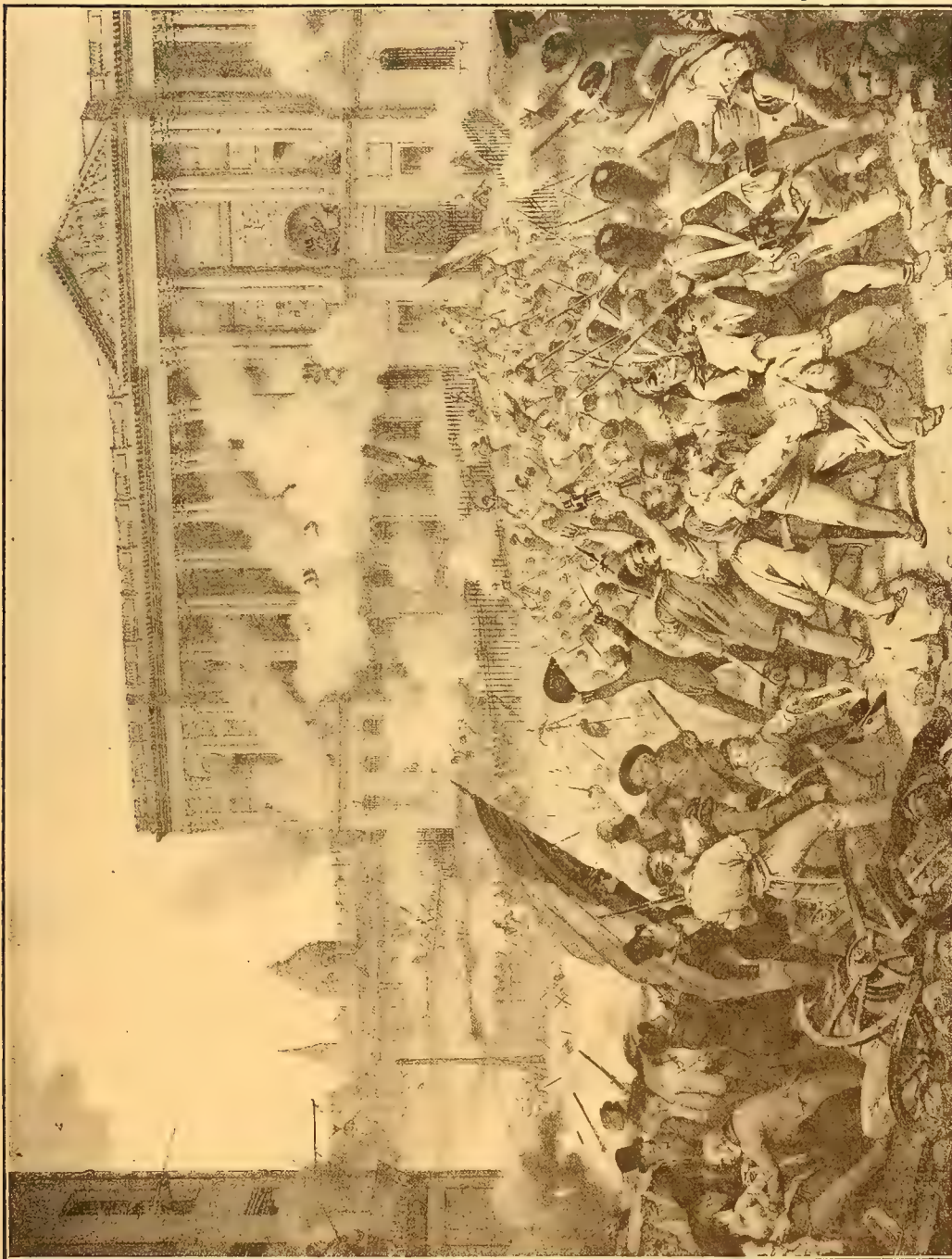


CROQUIS PRIS, D'APRÈS NATURE, DANS LES RUES DE PARIS.
(28-30 juillet 1830.)

envoyées aux hôpitaux ; en maints endroits, une multitude d'ateliers s'improvisèrent, où l'on travailla sans relâche à confectionner de la charpie et du linge à pansement. De grands paniers servaient à recueillir toutes ces charitables offrandes, restées le plus souvent anonymes.

Nous replaçant sur le terrain scientifique, il convient de consigner quelques-unes des intéressantes remarques faites par les chirurgiens qui ont joué un rôle dans ces mémorables journées ; nous nous en tiendrons aux observations d'ordre technique.

La plupart des coups de feu, dans cette lutte corps à corps, ayant été tirés en général à très faible distance et presque à bout portant, il en était résulté des blessures plus dangereuses que dans les batailles livrées sur de grands espaces. On



Phase de Lot aux (29 juillet 1830.)

a observé, par exemple, que des décharges nombreuses, faites au milieu d'une ville, dans des rues plus ou moins alignées, pavées de grès poli par le passage des voitures, produisent beaucoup plus d'effet qu'en rase campagne, où les balles

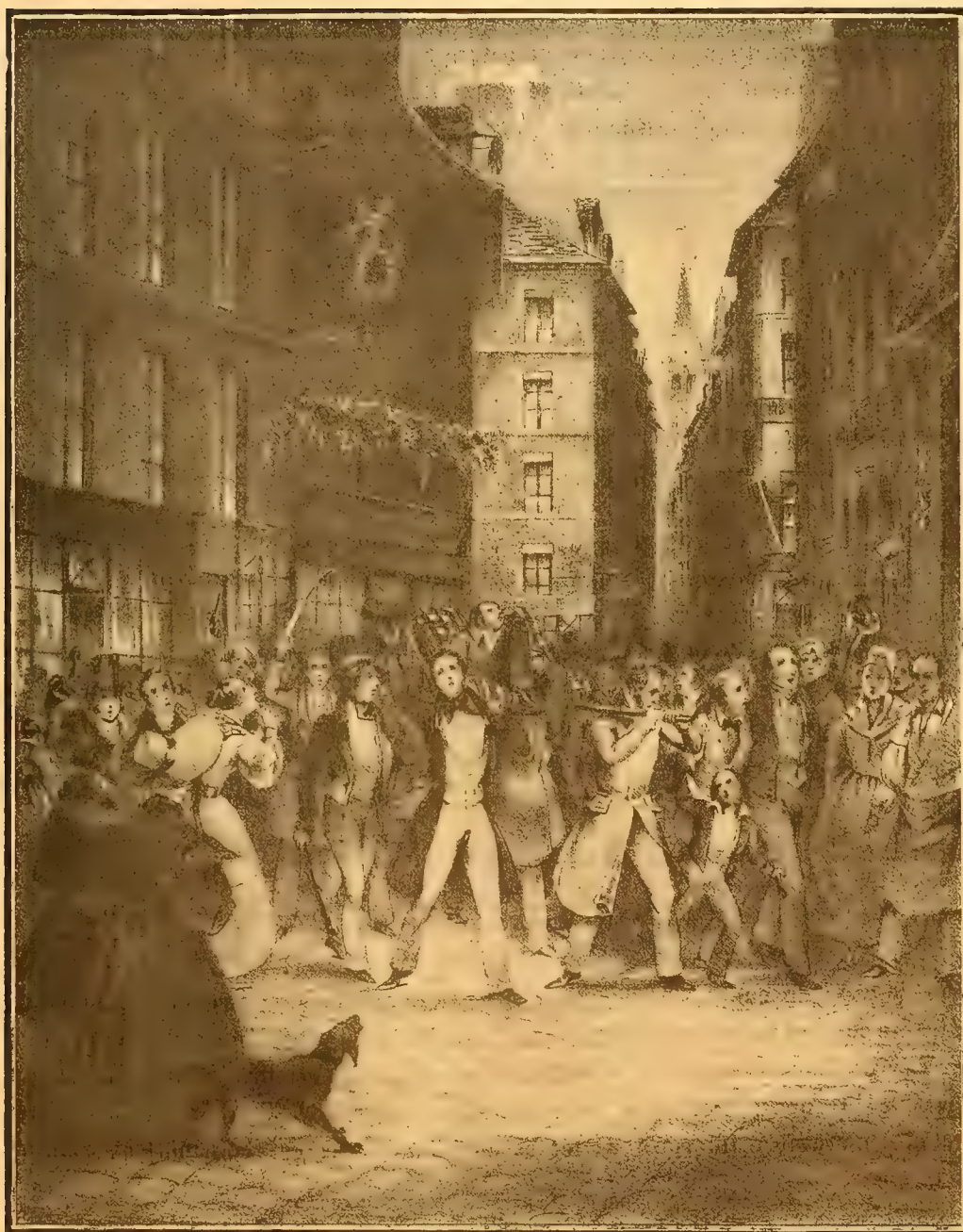


CROQUIS PRIS, D'APRÈS NATURE, DANS LES RUES DE PARIS.

(Fin juillet 1830.)

s'enterrent et ne sont jamais réfléchies, comme quand elles frappent des corps durs. Dans les combats de juillet, on a relevé cette autre particularité, que les blessures au pied, à la jambe et surtout au genou, présentèrent un nombre insolite : cela tenait, a-t-on présumé, à ce que les Suisses, ayant l'habitude de tirer très bas, beaucoup de gens du peuple ont pu être touchés, de préférence, au membre inférieur.

MARDI 27 JUILLET 1830.



ÉCOLE DE MÉDECINE : LES IMPRIMEURS RAPPORTENT UN BLESSÉ, EN CRIANT AUX ARMES.

Presque tous les hommes atteints avaient été transpercés par les projectiles qui, parfois, traversèrent plusieurs individus du même coup : c'est ainsi que fut soignée, à l'Hôtel-Dieu, une jeune fille qui, retirée dans sa chambre, au cinquième étage de la place de Grève, avait reçu dans le sein une balle, qui avait d'abord passé au travers de la poitrine d'un homme placé au devant d'elle. « Un schall, un



BLESSÉS ET MALADES, AU VAL-DE-GRACE
(D'après une aquarelle du Musée du Val-de-Grâce.)

fichu, le bord du corset, la chemise et surtout le volume de l'organe blessé avaient amorti le coup et empêché que le projectile ne pénétrât jusque dans la poitrine¹ ».

Les boulets de canon et la mitraille n'avaient pas fait beaucoup de ravages parmi les troupes, bien que les chirurgiens aient extrait, de plusieurs plaies, quelques morceaux informes de fer et de plomb, des graviers, des parcelles de bois, etc.

¹ *L'Hôtel-Dieu de Paris, en juillet et août 1830*, par Prosper MENIÈRE; Paris, 1830, 164-5.

Les balles de plomb de calibre et surtout les plus petites, dites *chevrotines*, produisirent le plus grand nombre des blessures reçues par les militaires. D'autres balles de plomb avaient été réduites en lingots, afin d'être utilisées dans les fusils de chasse ; mais il ne semble pas exact qu'on ait eu recours à des balles



LA VISITE DE LA FAMILLE ROYALE AUX BLESSÉS DES JOURNÉES DE JUILLET.
AMBULANCE DE LA BOURSE.
(D'après une peinture du Musée de Versailles.)

mâchées, pas plus qu'à des balles empoisonnées. Quant aux balles de cuivre, dont on a aussi parlé, c'est, déclare H. Larrey¹, « un fait aussi illusoire que celui des balles mâchées ».

Se serait-on attendu que l'un des jouets de l'enfance pût servir de défense à des citoyens armés pour leur indépendance ? Il est cependant avéré que les billes

¹ *Relation chirurgicale des événements de juillet 1830, à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, par Hippolyte LARREY, chirurgien-sous-aide-major. Paris, 1831.*

des écoliers ont été employées à Paris, en 1830, en guise de balles de plomb ; et les lésions qu'elles ont déterminées étaient loin d'être dépourvues de gravité : Larrey eut à traiter un soldat qui avait eu la clavicule brisée par une de ces billes de marbre.

Outre les projectiles lancés par la poudre à canon, nous ne devons pas omettre de mentionner ce qu'on a désigné sous le nom d'armes domiciliaires, telles que les meubles, les bûches, les tuiles et surtout les pavés : lancées d'une certaine hauteur ou à quelque distance, ces armes improvisées n'ont pas été sans produire des blessures sérieuses.

Les plaies par armes blanches furent moins communes et moins funestes que celles des armes à feu : la baïonnette, le sabre, l'épée n'ont, en général, donné que des plaies simples ; toutefois, on a relevé une plaie intestinale, produite par la baguette en fer, ou sonde, des commis aux barrières.

Les citoyens, abrités le plus souvent derrière les barricades ou les parapets des quais de la Seine, avaient surtout été frappés dans les régions supérieures du corps, à la tête ou la poitrine, ces parties dépassant seules le parapet qui leur servait de retranchement.

Quelques militaires furent blessés par des coups de fusil tirés des fenêtres ; mais en bien plus grand nombre, des bourgeois, des badauds surtout, comme il en surgit toujours dans ces occasions, furent atteints par les balles, pour avoir commis l'imprudence de regarder dans la rue.

Les influences morales ont joué, comme d'ordinaire, un rôle important dans l'évolution des plaies : les blessés du Gros-Caillou, grâce à la situation de cet hôpital, placé à l'extrémité du quartier, sans usine ni encombrement d'aucune sorte dans ses alentours, présentèrent une mortalité bien moins élevée que ceux de l'Hôtel-Dieu, aux environs duquel résonnaient, sans interruption, les fusillades, le canon et le tocsin. Ceux qui entraient à l'hôpital du Gros-Caillou, plus spécialement affecté aux soldats de l'ex-Garde, paraissaient, en outre, plus confiants dans les soins qu'ils recevaient ; leur constitution physique les prédisposait, du reste, à être moins éprouvés par le choc opératoire : « habitués par discipline et par amour-propre de bravoure, autant peut-être que par tempérament, à subir leur sort, ils savaient se soumettre, presque sans hésiter, à toutes les opérations nécessaires¹. »

¹ LARREY, *loc. cit.*

Contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, les militaires de toutes armes furent placés pêle-mêle avec les citoyens, dans les salles d'hôpitaux, sans qu'il en soit résulté aucun incident fâcheux, ni aucun embarras dans le service. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que les combattants de la veille ne nourrissaient plus à l'égard les uns des autres aucune animosité et fraternisaient sans rancune. Ils s'étaient rapidement rendu compte que, les uns et les autres, ils recevaient les mêmes soins ; que Français et étrangers avaient un droit égal à la sollicitude des chirurgiens ; que la science ne savait pas distinguer entre amis et ennemis, reconnaissant en tous des souffrants et des malheureux.

Le tablier blanc du chirurgien fut plus qu'une sauvegarde pour celui qui le portait ; il inspira du respect et parvint à en imposer à la foule la plus turbulente, la moins disciplinée. L'anecdote suivante en fera foi. Le peuple était occupé au pillage de l'Archevêché, lorsque le chirurgien ordinaire de l'Hôtel-Dieu, le Dr Breschet, se présenta aux insurgés, ceint de son tablier blanc. Ayant réussi à pénétrer dans un groupe, il prit la parole et, sur un ton résolu, engagea tous ces furieux à cesser de jeter dans la rivière les meubles, le linge, l'argenterie et à transporter tous ces objets à l'hôpital, où ils pourraient être employés au service des blessés. Son appel fut entendu ; et aussitôt, linge, lits, ornements, draperies, bijoux et même de l'argent monnayé furent apportés au lieu désigné ; bien mieux, tous ces hommes, toutes ces femmes, tous ces jeunes gens¹, qui, quelques minutes auparavant, ne songeaient qu'à détruire, s'employèrent à découper en bandes, en compresses, la plus grande partie du linge de table ou de chambre, qu'ils avaient sauvé eux-mêmes de la destruction. D'autres individus se mettaient en devoir d'incendier la résidence de l'archevêque de Paris ; on parvint à les en empêcher, en leur faisant sentir combien de risques cet incendie ferait courir aux bâtiments de l'Hôtel-Dieu, où étaient renfermés tant de malades, tant de blessés ! Le sang-froid et la fermeté des chirurgiens avaient réussi à éviter un désastre.

¹ On vit, en effet, parmi les insurgés, prendre rang des petits héros de 16 et 17 ans, voire des enfants au-dessous de 15 ans ; tel « ce jeune RIGAUT qui, marchant à l'assaut des Tuileries, essuie le feu d'un peloton de gardes royaux, et ne s'arrête que lorsqu'une nouvelle décharge lui brise à la fois l'avant-bras et la cuisse. C'est à ce jeune garçon, aussi remarquable par l'exigüité de sa taille que par la vivacité de son esprit, que le général LA FAYETTE disait le jour qu'il visita l'Hôtel-Dieu : « Mon brave, vous avez commencé comme un vieux soldat serait heureux de finir. » — « J'espère bien n'en pas rester là », reprit le petit homme. » (MENIÈRE, *L'Hôtel-Dieu en 1830*, 171-2.)

CHAPITRE XXXV

UN GRAND DÉBAT A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE LES ÉMEUTES DE 1848

Dans les derniers mois de l'année 1847, la monarchie de juillet recevait l'assaut de trois groupes d'adversaires. Les uns préconisaient une réforme électorale et réclamaient une orientation plus libérale de la politique royale ; d'autres projetaient de renverser le gouvernement existant ; restait un petit groupe d'hommes ardents et décidés, qui ne voyaient, dans l'avènement de la République, qu'un moyen de profondes transformations sociales.

Les premiers avaient commencé l'agitation par la campagne dite des *banquets réformistes*. Les seconds, non contents d'être arrivés à leurs fins, établirent à la fois la République et le droit de vote pour tous : le suffrage universel. Quant aux derniers, projetant de faire succéder à la révolution bourgeoise la révolution sociale, au risque de troubler profondément le pays, ils entraînèrent le peuple à descendre dans la rue : ainsi se produisirent les sanglantes journées de juin 1848.

Le 22 juin, les ouvriers de Paris élevaient des barricades ; le 24, le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, massant ses forces entre le siège de l'Assemblée et l'Hôtel-de-Ville, commençait la répression et se rendait maître de l'insurrection, après quatre jours de violents combats. On a estimé à cinq mille le nombre des blessés ou de morts, tant du côté de l'ordre que du côté des insurgés.

Les circonstances transformaient une fois de plus le chirurgien civil en chirurgien militaire ; les praticiens de nos hôpitaux, qui avaient eu l'occasion d'être témoins des événements de 1815 et 1830, purent de la sorte établir, en 1848, un parallèle entre ces trois époques, tant au point de vue de la nature même des blessures, qu'à celui de l'état moral des blessés.

En 1815, le soldat, démoralisé par les revers de nos armes et par le typhus, qui décimait l'armée, voyait ses plaies se compliquer de la pourriture d'hôpital : ce qui ne s'observa ni en 1830, ni en 1848.

« En 1830, les combattants, enivrés par l'enthousiasme de la victoire, ont, dans leurs idées et dans leurs paroles, une grande exaltation : au contraire, ceux de 1848 se montrent calmes, résignés, silencieux ¹. » Il importe d'ajouter que les blessés de nos insurrections ne se sont pas trouvés dans les mêmes conditions que les blessés du champ de bataille.



TRANSPORT DES BLESSÉS AUX AMBULANCES PROVISOIRES.
(1848)

Et d'abord, ceux-là reçurent des secours plus prompts ; ils n'eurent pas à parcourir de longues distances pour être transportés dans les hôpitaux chargés de les recueillir ; de plus, les chirurgiens ont pu les observer à des époques très rapprochées de celles où ils avaient reçu leurs blessures, les suivre pendant tout le cours du traitement, étudier les accidents, plus ou moins tardifs, qui viennent quelquefois donner une gravité menaçante à une plaie dont jusque-là on avait lieu d'espérer la terminaison régulière et favorable ².

Il a été constaté, en outre, que, du côté des insurgés, c'est-à-dire des vaincus,

¹ Communication du Dr Roux à l'Académie de Médecine, séance du 1^{er} août 1848.

² Roux (séance du 17 août).

la mortalité fut plus considérable que de l'autre côté de la barricade¹ : nouvelle preuve de l'influence du moral sur le physique.

Cette opinion n'a pas, il est vrai, été partagée par tous les chirurgiens.

Velpeau, par exemple, a prétendu qu'on exagérât généralement la portée de semblables influences en chirurgie. « Si l'abattement, la tristesse peuvent aggraver l'état des vaincus, l'effervescence, l'exaltation, la joie même ne sont pas toujours sans inconvénient chez les défenseurs de l'ordre. D'ailleurs, le temps ne tarde pas à éteindre ou à niveler ces deux ordres de sentiments. Voyant qu'on les soigne sans distinction, qu'on ne leur adresse aucun reproche, les insurgés reprennent bientôt confiance et cessent de s'inquiéter; en même temps que les autres, ramenés à la réalité, cessent de se réjouir et de se féliciter ». Au résumé, la proportion des morts ou des accidents, la gravité ou les conséquences des blessures n'ont point paru, à cet opérateur émérite, différer sensiblement dans les deux catégories de malades².

Une remarque a été faite, qui mérite d'être relevée : des 179 blessés, reçus à l'Hôtel-Dieu dans son service, le Dr Roux a compté onze femmes. « C'est la première fois qu'on en a tant vu. » La plupart étaient « dans les dispositions morales les plus heureuses, également éloignées de l'enthousiasme du succès et de l'humiliation de la défaite³ ».

Sur la nature des projectiles, les indications les plus précises nous sont fournies par le chirurgien que nous venons de citer. Un seul de ses blessés a présenté un cas de blessure par arme blanche : il avait reçu à la tête, sur le pariétal gauche, deux coups de sabre ; un autre avait été frappé par un boulet, arrivé sans doute à la fin de sa course et renvoyé par ricochet. Presque toutes les blessures avaient été produites par des balles ou des projectiles analogues ; il n'a pas été démontré qu'on ait fait usage de balles mâchées ou déformées volontairement, encore moins de balles toxiques.

Quant au siège des blessures, il semble que, chez les insurgés, celles-ci aient été plus nombreuses à la partie supérieure du corps : de là une mortalité plus grande. « Les insurgés, cachés derrière leurs barricades, ou tirant de fenêtres élevées, ne recevaient de blessures qu'alors qu'ils découvriraient la partie supérieure du tronc ;

¹ MALGAIGNE (séance du 8 août).

² Académie de Médecine, séance du 12 septembre.

³ Séance du 1^{er} août.

96. 1835

JURY MÉDICAL

INSTITUÉ

Près la Commission des Récompenses Nationales

De Juin 1848.

CERTIFICAT DE VISITE.

NOUS, soussignés, membres dudit Jury, certifions que

Antoine Simon

natif de Gallargues département d'Aude

âgé de 63 ans, profession d'ouvrier demeurant

à L'hotel rue

a été atteint, dans les journées de Juin 1848, d'une blessure par arme à feu au bras droit, laquelle n'atteint point que les parties molles, cette blessure a offert cependant quelques complications.

En conséquence, nous estimons que le sus-nommé doit être placé dans la quatrième catégorie

Robert de Lamballe

Paris, le 11 mars 1849

CERTIFICAT, DE ROBERT DE LAMBALLE POUR UN INVALIDE BLESSÉ DANS LES JOURNÉES DE JUIN 1848.
(Collection de l'auteur.)

tandis que les défenseurs de l'ordre exposaient également toutes les parties de leur corps au feu de leurs adversaires ¹. »

Les complications qu'on avait antérieurement observées sur les plaies de guerre, telles que le tétanos, la pourriture d'hôpital, ont été beaucoup plus rares sur les blessés de nos dissensions intestines ².

Cet heureux résultat est-il attribuable à la promptitude des secours; et le tétanos serait-il plus fréquent à l'armée, à cause des conditions dans lesquelles se trouvent placés les blessés, « exposés à de longues marches, aux vicissitudes et aux intempéries des saisons, aux variations subites de température, etc.? » Quoi qu'il en soit, ces accidents ont été rares en 1848, de l'avis à peu près unanime des chirurgiens de cette époque.

Ils se sont trouvés moins d'accord, quand il s'est agi de déterminer à quels cas convenait l'amputation immédiate, et dans quelles circonstances, au contraire, il était préférable de ne pas intervenir.

Malgaigne, discutant un jour cette question à la Faculté, déclarait que, s'il avait la cuisse fracturée d'un coup de feu, il ne se ferait pas couper le membre. « Ni moi non plus », ripostait Marjolin ³. Malgaigne en était arrivé à professer cette doctrine, basée sur son expérience personnelle, « qu'en cherchant à conserver les membres des malheureux blessés, on ne s'expose pas à des chances de mort plus considérables qu'en les amputant. » Les événements de juin lui procurèrent une triste occasion de vérifier par lui-même l'exactitude de l'opinion qu'il s'était depuis longtemps formée à cet égard. Il ne s'était décidé à pratiquer qu'une amputation primitive, une amputation du coude, et la seule excuse qu'il en présentait, c'est qu'elle avait guéri!

Son collègue Roux, plus audacieux, s'était toujours prononcé en faveur de l'amputation primitive, et ne faisait qu'un reproche aux chirurgiens militaires, c'était de se montrer trop avarés d'opérations, en dépit de ceux qui leur reprochaient, non sans quelque apparence de raison, d'en être trop prodigues ⁴.

Contrairement à Roux, Velpeau opinait que « l'amputation médiate est un peu moins compromettante pour la vie que l'amputation immédiate »; et, en ce qui

¹ Roux (séance de l'Académie de médecine, 17 août 1848).

² Séances de l'Académie, 1 et 8 août.

³ Séance du 8 août.

⁴ Séance du 22 août.

le concernait, il se félicitait de n'avoir pratiqué que le moins possible de celles-ci, et d'avoir essayé de conserver le membre dans le plus grand nombre de cas¹.

Sur la valeur du chloroforme comme anesthésique, nous n'avons pu recueillir qu'une opinion, celle de Roux, qui l'avait employé dans toutes les opérations « avec



DÉFILÉ DE BLESSÉS DEVANT LA PORTE SAINT-DENIS (1848).

(D'après le tableau de Ch. MULLER : *Vive l'Empereur!*)

des avantages bien marqués, sans avoir à lui reconnaître jamais le plus petit inconvénient². » Une question préoccupait les chirurgiens plus que celle des anesthésiques : devait-on alimenter les blessés, ou les soumettre à une diète sévère? Sur ce point encore, Velpeau a formulé les prescriptions les plus raisonnables :

Chez les opérés, comme chez les blessés, proclamait le chirurgien de la Charité à la tribune académique, je ne supprime presque jamais les aliments d'une manière absolue ; s'il n'y a pas de fièvre, si la langue reste nette, si le sujet a de l'appétit, je lui donne des bouillons, des potages et même du pain dès les premiers jours. Il est rare que, dans le cours de la seconde

¹ Séance du 12 septembre.

² Séance du 17 août.

semaine, je ne lui donne pas une ou deux portions de toute sorte d'aliments et de vin par jour : ma loi, en un mot, est de n'éloigner de tels malades de leur régime habituel que le moins possible quand ils ont faim, quand il n'y a point de perturbation des voies digestives ou des voies circulatoires... Pour sentir les avantages de cette pratique, il suffit de songer à ce que produit la privation d'aliments chez un homme en santé. Mettez à la diète pendant quelques jours un homme qui se porte bien, et vous pouvez être sûr que bientôt il se trouvera malade. Pourquoi donc priver de nourriture un malade, par cela seul qu'il a un ou plusieurs membres brisés, ou quelques plaies sur d'autres régions du corps, tant que les blessures ne réagissent ni sur le cœur, ni sur l'estomac ?...

Les partisans de la diète ont allégué, en faveur de leur thèse, un document assez impressionnant, mais dont ils ont tiré des conclusions contestables. Ce document, c'est le tableau de la mortalité parmi les blessés reçus, en 1814, dans les hôpitaux de Paris, et appartenant à différentes nations, tableau à côté duquel était noté le régime auquel ces blessés avaient été soumis.

Dans ce tableau on voit figurer des Français, des Prussiens, des Autrichiens et des Russes. Aux blessés des trois premières catégories, fut imposé un régime diététique des plus rigoureux ; les Russes, au contraire, furent rarement soumis à la diète absolue : on leur permettait au moins les bouillons ; les moins gravement atteints avaient la portion ; d'autres, la demi-portion. Or, cette demi-portion, savez-vous de quoi elle se composait ? D'une livre de pain, 240 grammes de viande, 120 grammes de riz ou légumes, 1 demi-litre, de vin et 1 décilitre d'eau-de-vie ! Eh bien, la mortalité ne fut que de 1 sur 27 chez les blessés russes, ainsi suralimentés ; tandis qu'elle fut de 1 sur 11 chez les Autrichiens, 1 sur 9 chez les Prussiens, et 1 sur 7 chez les Français, qui avaient observé un jeûne rigoureux.

Serait-ce qu'on doit tenir compte de l'état individuel des sujets, et du degré de fièvre qu'ils présentent, ou de leur tolérance particulière selon la nationalité ? Toujours est-il que les doctrines à cet égard sont assez différentes selon les pays.

Voici, par exemple, le régime que les chirurgiens américains, lors de la guerre de Sécession, prescrivaient à leurs amputés. Ce texte est emprunté au journal de miss Woolsey, révélé en France par Edouard Laboulaye :

LAFAYETTE R..., 10^e régiment des volontaires du Vermont, amputation de l'avant-bras. Il a mangé presque aussitôt après l'opération et a consommé une incroyable quantité d'aliments. Il a commencé par du bouillon et du punch aux œufs (*egg-nog*). Dans les vingt-quatre heures qui ont suivi l'opération, il a pris vingt-quatre œufs battus dans vingt-quatre onces d'eau-de-vie, avec la proportion ordinaire de lait. Toutes les deux heures, il prenait une cuiller d'essence de bœuf : on prépare cette essence en faisant bouillir à demi le bœuf, puis on le coupe en petits morceaux, et on en exprime le jus avec un outil qui sert à presser les citrons. Je lui donnai en

un jour le jus de treize livres de bœuf maigre, sans parler de ses autres repas. Au bout de trois jours, il but du porter, et, peu à peu, diminuant la quantité du punch et augmentant celle du porter, il en vint à prendre sept pintes de porter par jour, sans parler de ses trois repas ordinaires, composés de beefsteak, purée de pommes de terre au lait et au beurre, huîtres cuites, œufs brouillés, poulet, tarte, etc. Couché dans son lit, il mangeait avec une sérénité olympienne, sans hâte et sans repos. Sa *capacité* étonnait tous les spectateurs. Quatre mois après il nous écrivait du Vermont : « Mon bras gagne de la force rapidement, je crois qu'il vaudra presque l'autre ; ma santé générale est parfaitement bonne ¹. »

Tous les amputés n'avaient pas cet appétit de Gargantua, mais tous étaient largement nourris, tous étaient mis au régime du punch aux œufs et de l'essence de bœuf, et, si l'on en croit miss Woolsey, les succès obtenus ont justifié cette pratique, qui a du moins l'avantage de ne pas être désagréable au soldat ².

Les chirurgiens américains avaient-ils raison d'agir de la sorte ? L'expérience, en tout cas, leur avait enseigné que, pour aider la nature et lui faciliter son œuvre de réparation, il faut remonter les forces et augmenter la vitalité du patient ; mais cela ne signifie point qu'un pareil régime eût été favorable à un homme d'un tempérament et d'une nationalité autres.

On peut raisonner de même au sujet des émissions sanguines. A l'époque de Broussais, il était de pratique commune de saigner les blessés, afin de combattre, prétendait-on, les symptômes de l'inflammation et de la gastrite : en 1848, Broussais était mort depuis dix ans à peine, et déjà s'écroulait pièces par pièces son système.

Comme l'a dit un des plus érudits historiens de notre art ³, « Broussais remplit à lui seul son règne, qui fut court, mais violent. Son école a fini avec lui ».

Déjà de son temps, d'ailleurs, n'avait-il pas rencontré une vive opposition dans le monde médical, et un de ses contemporains ne constatait-il pas que « l'excessive pénurie de sa thérapeutique, bornée aux évacuations sanguines et aux délayants, ne satisfaisait ni aux indications les mieux établies dans une foule de cas, ni au goût des malades?... »

Le discrédit de sa doctrine devait fatalement s'en suivre dans un court délai.

¹ *Hospital Days*, 100.

² *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1869.

³ Louis PEISSE, *La Médecine et les Médecins*, tome second : BROUSSAIS.

CHAPITRE XXXVI

LE SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (1832)

Afin de ne pas interrompre les divers épisodes des premières guerres d'Afrique, nous avons, de propos délibéré, mis à cette place, en manière de hors-d'œuvre, la relation du siège de la citadelle d'Anvers, dont Hippolyte Larrey nous a laissé l'histoire chirurgicale¹.

Au mois de novembre 1832, un corps français mettait le siège devant cette ville, défendue par une garnison nombreuse de soldats hollandais : celle-ci ne tardait pas à se rendre, sans attendre d'avoir subi l'assaut.

En prévision des blessés que ne pouvait manquer de fournir l'action, si rapide fût-elle, on avait installé, outre l'ambulance générale, deux ambulances secondaires, qui devaient former les ambulances de tranchée. On avait soigneusement veillé à leur approvisionnement en linge et en charpie ; les locaux choisis étaient spacieux, aussi commodes que possible, munis de lits de paille et de couvertures. Des matelas avaient été fournis, par l'hôpital d'Anvers, pour l'ambulance du quartier général : un nombre proportionné de brancards avait été réparti à chaque ambulance.

L'ambulance des premiers secours avait été installée dans une église ; on s'y borna aux soins d'urgence : extraction de corps étrangers, arrêt des hémorragies, application d'appareils d'attente aux blessures les plus graves.

L'ambulance de réserve, ou ambulance générale, n'était autre chose qu'une assez petite maison à deux étages, pouvant renfermer tout au plus une centaine d'occupants ; une chambre, pourvue de tous les appareils et instruments utiles, avait été réservée pour les amputations ; les autres opérations étaient pratiquées, sans déplacement des blessés, c'est-à-dire sur leurs lits, dans une position rien moins qu'aisée pour les opérateurs.

¹ *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, t. XXXIV (Paris, 1833).

Pour le transport des tranchées aux ambulances, on se servait de brancards à bras, en raison de la courte distance qui séparait l'ambulance de tranchée de l'ambulance de réserve.

Après un séjour de douze heures à ce dernier dépôt, les blessés les plus graves



SIÈGE D'ANVERS.
(1832.)

étaient évacués sur Anvers ou Malines, à l'aide de voitures, de fourgons d'ambulances, ou de simples carrioles ; pour quelques-uns, on eut recours aux brancards ou à des litières couvertes. Les soldats valides, ou les habitants de l'endroit, aidaient les infirmiers en cas de nécessité, chaque convoi conduit par un ou deux chirurgiens sous-aides, porteurs de quelques appareils de pansement.

Cette campagne fut remarquable par le peu de morts et de malades qu'elle entraîna ; quant aux blessures, leur évolution fut généralement heureuse, grâce à l'état moral satisfaisant des blessés. Larrey cite un canonnier, qui se mit à chanter

La Parisienne, au moment de se faire couper la jambe; un autre, à qui on venait d'amputer la cuisse, s'étonnait que *cela ne fit pas plus de mal*. Il y en avait qui causaient avec le chirurgien pendant l'opération; d'autres s'excusaient de crier! Les blessures les plus graves semblaient exalter le courage de ces braves.

Un soldat, atteint d'un éclat de bombe qui lui déchire le ventre, se sentant près d'expirer, trouve encore assez de force pour faire entendre ces mots : « Je regrette mon vieux père, mes camarades et mon capitaine... Je meurs.... Vive la France ! »

Un autre, qui comprend sa position désespérée, s'écrie : « C'est de l'honneur d'être blessé comme moi ! » « Que l'on me coupe le bras, je n'ai pas peur, dit un jeune volontaire : je suis un combattant de juillet et je serai digne d'avoir été baptisé du nom de Napoléon. »

Presque toutes les blessures de siège avaient été produites par les armes à feu : boulets de canon, obus, bombes, biscapiens, balles et mitraille; les plaies par armes blanches furent relativement rares; presque tous les Hollandais étaient atteints de coups de sabre, et plus souvent de coups de baïonnette. Plusieurs hommes furent blessés par des éclats de bois ou de pierre, ou par des mottes de terre. Quelques-uns perdirent la vue par « la force de commotion ».

Les chirurgiens pratiquèrent pas mal d'amputations; plusieurs de ces opérations furent faites à la lumière, le soir, ou au milieu de la nuit.

Pour le pansement des plaies, on eut souvent recours à l'eau fraîche, parfois additionnée de vinaigre ou d'alcool camphré. Les pansements rares étaient généralement préférés aux pansements fréquents.

Saignée générale ou saignées locales furent employées avec parcimonie.

Quelques blessures à la tête ont dû leur bénignité au port du schako, qui a servi, dans la circonstance, de cuirasse providentielle. Un grenadier, renversé par un obus, tombé d'aplomb sur sa coiffure, ne dut d'échapper à la mort, que parce qu'il portait dans son schako la moitié d'un pain de munition, qui amortit fort heureusement le choc du projectile. Un général fut, de même, protégé par son épaulette à gros grains, très durs et très serrés, sans lesquels son épaulement aurait peut-être été fracassé par l'éclat d'obus qui l'avait atteinte.

On est assez porté à croire, dans le monde, que les blessures reçues dans le dos ou dans les reins sont moins honorables que celles de la partie antérieure du corps. Cette opinion n'est, au dire de Larrey, « qu'un préjugé insultant pour l'honneur mili-

taire. Sur un champ de bataille, durant l'évolution des troupes, les armes à feu peuvent atteindre les plus braves soldats dans le dos, comme à la poitrine : c'est surtout dans un siège qu'il en arrive ainsi, alors que chaque homme voit tomber



HIPPOLYTE LARREY. AU SIÈGE D'ANVERS.
(Musée du Val-de-Grâce.)

autour de lui une grêle de projectiles et qu'il attend presque son tour d'être frappé ».

Pour l'explication de ces faits, en apparence paradoxaux, mais en apparence seulement, nous ne pouvons que renvoyer au mémoire du chirurgien qui a laissé une relation circonstanciée de ce siège mémorable.

CHAPITRE XXXVII

LES GUERRES D'AFRIQUE

LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'AFRIQUE (1830)

Nous rappellerons brièvement les circonstances dans lesquelles fut décidée notre première expédition africaine.

Depuis trois siècles, les pirates barbaresques étaient la terreur de nos côtes; il importait de mettre fin à leurs pillages et à leurs exactions. Une grave insulte faite à notre consul par le dey d'Alger fit déborder la coupe; l'honneur national réclamait une vengeance.

On a parlé d'un coup d'éventail, qui aurait été donné à notre représentant, M. Duval. Voici comment les faits se seraient, en réalité, passés.

Un jour, ont raconté à Alger des habitants qui avaient recueilli de leurs aïeux cette tradition¹, le bey de Tunis avait dans son harem une favorite à laquelle il voulait faire présent d'un beau et riche *sarmah*, tel qu'épouse de bey n'en avait encore jamais possédé. Le *sarmah* est une coiffure de forme longue, assez semblable au hennin que portaient autrefois les femmes de France et que rappelle, assez approximativement, le bonnet des Cachoises, avec cette différence que le *sarmah* est en métal d'or, d'argent ou de cuivre, découpé en filigranes.

Pour se procurer cet objet précieux, le bey s'adressa à un Juif algérien qui, ne pouvant s'en charger lui-même, en fit la commande à un de ses coreligionnaires de Paris. Il fut convenu que le Juif recevrait, contre remise du luxueux couvre-chef, une somme de trente mille francs. Mais le bey, gêné dans ses finances, ne put remplir ses engagements; il offrit, en échange de l'argent qu'il ne possédait pas dans ses caisses, de donner en paiement une certaine quantité de blé, ajou-

¹ Elle a été recueillie par l'auteur d'un article du *Magasin pittoresque* (IV, 403), que nous résumons dans ses lignes essentielles,

tant un permis pour en exporter de Tunis une autre portion déterminée, sans qu'il eut de droits à acquitter.

Précisément à cette époque — on était sous le I^{er} Empire — il y avait disette sur les côtes de Provence; les troupes qui s'y trouvaient manquant de blé, le Juif vendit ce qu'il en possédait aux fournisseurs de nos armées et fut, de la sorte, créancier du gouvernement français, pour une somme excédant un million.

Mais la Restauration vint, qui méconnut la créance¹. Le Juif ne l'entendait pas de cette oreille: il se plaignit de la mauvaise volonté de nos gouvernants au dey d'Alger, qu'il parvint à intéresser en sa faveur. Des réclamations énergiques furent adressées au gouvernement de Charles X, par l'intermédiaire de notre consul général.

Une série de vexations avaient précédé cette mise en demeure: des territoires nous avaient été contestés; des navires avaient été arbitrairement visités; enfin, au cours d'une réception officielle, à l'occasion des fêtes du Ramadan ou du Baïram, à laquelle assistaient tous les consuls étrangers, le dey se plaignit à notre consul, venu pour lui adresser les compliments d'usage, des retards que le roi de France mettait à lui transmettre sa réponse.

Après un colloque assez vif, l'irritation du dey s'accrut et il s'emporta jusqu'à frapper du manche de son chasse-mouches le diplomate, qui avait gardé jusqu'au bout une attitude correcte. On prétend même qu'il aurait accompagné cette voie de fait de ces paroles outrageantes: *Roh! roumi ben alkalb!* ce qui signifie: *Sors d'ici, chien de chrétien!* C'est à la suite de cet incident que fut résolu le débarquement de nos troupes dans la cité algérienne. Le 5 juin 1830, le pavillon aux trois couleurs flottait sur la Casbah.

Dans les derniers jours du mois d'avril, l'armée expéditionnaire avait été cantonnée dans les villes et villages qui avoisinent Marseille et Toulon. Afin de mettre les futurs combattants à l'abri de l'action pernicieuse des brusques variations atmosphériques, on leur fit conserver les vêtements de drap; pour préserver leur

¹ La loi de finances du 24 juillet 1820 avait fixé à sept millions de francs le reliquat de cette dette, tout en réservant une somme de 2.500.000 francs, pour rembourser les créanciers français des deux Israélites: ils étaient, paraît-il, deux qui avaient entrepris l'affaire. Cette solution déplut au bey qui, se substituant aux deux Juifs, prétendit être seul dépositaire du solde de la créance, dont il entendait faire la répartition à son gré. (Cf. Paul EUDEL, *l'Orfèvrerie Algérienne et Tunisienne*, 41-44.)

tête des rayons trop ardents du soleil, on leur distribua des coiffes de schakos en toile blanche, qui ne purent, d'ailleurs, pas être utilisées, parce qu'elles servaient de points de mire à l'ennemi¹. Les militaires furent, en outre, pourvus de couvertures de laine, et chaque officier et soldat reçut une ceinture de flanelle, « suffisamment longue pour entourer plusieurs fois le corps ».

Tous les hommes furent munis d'un petit bidon en fer-blanc, et d'un barillet de bois, de la contenance d'un litre, dans lequel le vin risquait moins de s'altérer. Nous ne donnons ces menus détails qu'à seule fin de montrer que ces précautions hygiéniques furent loin d'être sans effet sur la santé des troupes qui prirent part à l'expédition.

Malheureusement, et en dépit d'interdictions souvent renouvelées, on eut à constater nombre de colites, dues à l'abus de fruits consommés avant leur complète maturité. On observa également plusieurs cas de fièvres intermittentes, et des « irritations cérébrales », qui cédaient généralement à la saignée du pied ou à l'ouverture de la veine temporale. La vie active du camp, la bonne qualité des aliments apportés de France et, avant tout, le moral fortement trempé de nos soldats atténuèrent, dans une large mesure, les effets nuisibles des maladies et l'influence fâcheuse du climat.

Les blessés ne furent pas moins bien traités que les malades.

Au début, le local destiné à les recevoir fut encombré au delà de toutes les prévisions : on manquait de lits, de matelas, et même de paille ; mais, grâce au zèle et aux efforts, heureusement combinés, des officiers de santé et d'administration, les blessés furent bientôt couchés dans d'excellents lits, garnis d'oreillers et de draps et d'un luxe de belles couvertures blanches².

Fidèles à la pratique de Percy et de quelques-uns de ses collaborateurs, on se servit beaucoup d'eau simple, pour le pansement des plaies ; mais, contrairement à certains de leurs devanciers du premier Empire, comme Larrey et ses aides, on eut relativement peu recours à l'amputation. Des hommes atteints de plaies des grandes articulations furent guéris sans accident, malgré ce défaut d'intervention ; quelques plaies abdominales même se trouvèrent bien de cette chirurgie expectante.

¹ Notes recueillies pendant la campagne d'Alger, pour servir à l'histoire médico-chirurgicale de l'Expédition d'Afrique, par le Dr TESNIÈRE (*Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires*, tome XXXI (1831)).

² Episode de la campagne d'Afrique, journée du 19 juin 1830, par M. L. BAUDENS, chirurgien-major (*Recueil de Mémoires, etc., loc. cit.*).

Ainsi qu'on l'avait déjà noté pendant la campagne d'Égypte, les Arabes guérissaient plus aisément que les Français des traumatismes les plus graves; tels d'entre eux, présentant des fractures étendues des os des membres, et qu'on laissait « sans secours, couchés sur le pavé, les habits souillés d'une suppuration abondante », étaient rapidement mis hors d'affaire, sans fièvre, sans complications redoutables.

Ces résultats heureux, observés en dehors de toute intervention chirurgicale, selon un des maîtres de la chirurgie militaire, dont nous avons mis fréquemment à contribution l'ouvrage, « ces résultats étaient bien faits pour rappeler l'attention sur les immenses ressources de la nature dans les traumatismes de guerre; ils constituaient le plus éloquent plaidoyer qu'on puisse fournir en faveur de la chirurgie conservatrice, et ils indiquaient à nos chirurgiens jusqu'à quelle extrême limite on pouvait la tenter chez ces Arabes, qu'ils allaient retrouver, dans leurs ambulances et leurs hôpitaux, dans les campagnes ultérieures¹ ».

AUTRES CAMPAGNES AFRICAINES : L'EXPÉDITION DANS L'ATLAS (NOVEMBRE 1830)

RETRAITE DE CONSTANTINE (1836). — PRISE DE CONSTANTINE (1837)

Quelques mois après la prise d'Alger, une partie de nos troupes quittaient cette ville, le 17 novembre, et, après avoir traversé le premier contrefort de l'Atlas, auquel est adossé Alger et qui circonscrit sa rade, elles descendaient dans la plaine de Métidjah.

Bientôt, elles s'emparaient de Blida, non sans une vive résistance de la part des Arabes. On n'eut cependant dans cette affaire que 62 blessés, qui furent placés dans une mosquée, où des nattes servirent de couchés, et des morceaux de tapis, de couvertures.

A Médéa, qui tombait bientôt entre nos mains, fut établi un petit hôpital destiné à recevoir 150 malades; on y trouva place pour douze blessés par armes à feu, sept hommes atteints de diverses lésions chirurgicales, et dix fiévreux².

Un peu plus tard, par suite d'un retour offensif de l'ennemi, on dut enlever les blessés laissés dans différents postes, partie sur des caissons et des voitures d'artillerie, partie sur les mulets disponibles. Quelques malades suivirent

¹ E. DELORME, *Traité de Chirurgie de guerre*, tome I, 244.

² *Relation de l'expédition faite dans l'Atlas, au mois de novembre 1830*, par M. MAURICHEAU-BEAUPRÉ.

à pied ; ils furent, les uns et les autres, recueillis à Alger, dans les différents hôpitaux de la ville, où une sage prévoyance leur avait réservé des places.

Six ans se passent, sans qu'un événement de quelque importance se produise.

En 1836, le général Clausel est désigné pour marcher sur Constantine ; mais, après un assaut infructueux, il se voyait contraint de donner le signal de la retraite. Nos soldats, harcelés sans cesse par les Arabes, surpris par des bourrasques de neige, épuisés par les fatigues et les privations, durent regagner Bône, en brûlant les étapes.

Au cours de cette retraite, le chirurgien Baudens, armé d'un fusil, prit le commandement d'un détachement, composé de neuf hommes, portant chacun un blessé ; au sortir des Portes-de-Fer, la petite troupe fut assaillie par une vive fusillade, qui mit six hommes hors de combat.

Parmi les nouveaux blessés, les uns purent continuer à transporter les premiers ; ceux qui ne le pouvaient pas aidèrent au moins à placer leurs camarades sur le dos des soldats qui n'avaient pas éprouvé d'accidents. Tout le détachement, blessés et autres, parvint enfin à gagner la colonne qui faisait retraite¹.

Les chirurgiens eurent à traiter, au cours de cette expédition, des plaies de tête, dont plusieurs produites par des yatagans ; mais la plupart des blessés l'avaient été par les projectiles ordinaires, quelques-uns par des biscaïens ; il n'avait été fait usage ni de boulets, ni d'obus.

Une remarque, faite par un des officiers de santé qui a laissé une relation de l'expédition², mérite d'être consignée ici : nos militaires, portant tous des cols rigides, et le collet de l'habit offrant lui-même une résistance notable, ces deux causes contribuèrent à amortir les balles et parfois à neutraliser ce qui leur restait de force de projection ; c'est ainsi que plusieurs hommes furent frappés dans la région du cou, sans qu'on ait découvert chez eux ni plaies, ni contusions suivies d'accidents.

Une autre particularité, celle-ci plus importante, a été notée par le même observateur : les tétaniques ont généralement succombé le troisième jour de l'invasion, les autres ont été guéris : l'opium à haute dose a produit quelques

¹ GAMA, 691.

² Compte rendu des affections chirurgicales de l'armée d'expédition de Constantine, au mois de novembre 1836, par M. F. HUTIN. (*Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie militaires, etc.*, vol. XLIV ; Paris, 1838).

bons résultats ; les autres traitements, révulsifs ou antiphlogistiques, ont complètement échoué. L'amputation du membre réussit, cependant, chez un soldat qui avait reçu une balle dans le pied gauche.



CHIRURGIENS DE L'ARMÉE.
(1832.)

Nombre de blessés ont vu leurs blessures s'aggraver du fait d'un long et pénible transport, opéré « suivant le mode le plus vicieux possible : les cacolets ».

Les cacolets consistaient en une espèce de double fauteuil, porté à dos de mulet ; mais les bêtes qu'on employa n'avaient aucune des qualités qui étaient nécessaires en cette occurrence : elles n'étaient ni vigoureuses, ni dociles. A la moindre halte, elles se couchaient, le transport était à tout moment interrompu, et l'on s'épuisait en vains efforts pour les remettre en mouvement.

Sous les murs de Constantine, il ne se présenta que trois cas d'amputations ;

encore ne furent-elles point pratiquées, soit qu'on arrivât constamment trop tard au bivouac pour qu'il fût possible de les entreprendre ; soit que les sujets se trouvassent dans un état désespéré. Ce n'est qu'arrivés à Bône, qu'on put se risquer à faire les opérations que les circonstances n'avaient pas jusqu'alors permis de tenter.

C'est à moitié chemin de Bône et de Constantine que le corps expéditionnaire se reforma, pour opérer un mouvement en avant.

Parti du camp de Medjez-Amar, le 1^{er} octobre (1837), il était, le 6 dans la matinée, devant la ville qui était l'objectif visé¹. L'ambulance dut bivouaquer dans les terres fraîchement et profondément labourées, que des averses continuelles transformaient en boues épaisses².

Le temps se remit au beau le 12, jour mémorable par la perte que fit l'armée dans la personne de son général en chef, le comte de Damrémont, emporté par un boulet. Quelques instants auparavant, un chirurgien aide-major lui avait fait donner avis de s'éloigner du lieu périlleux qu'il occupait, mais sa bravoure n'en avait voulu tenir compte et la mort fut le résultat de sa témérité.

L'assaut donné le lendemain fournit à l'ambulance de 100 à 150 blessés : une catastrophe imprévue vint augmenter, dans de fortes proportions, ce nombre relativement faible : une poudrière ayant sauté, trois cents personnes furent atteintes par les débris de l'explosion, sans y comprendre ceux qui furent ensevelis, plus ou moins meurtris, sous les décombres des immeubles écroulés.

Malades et blessés furent groupés dans une assez vaste maison à un étage, mais comme toutes les maisons maures dépourvue d'air et de lumière, surtout au rez-de-chaussée. Il fallut se mettre en quête de nouveaux locaux.

On choisit une mosquée et l'ancienne demeure du bey, qui furent aménagées pour recevoir plus spécialement les fiévreux et les militaires atteints de brûlures, provenant du trop plein de l'hôpital réservé aux blessés. Alors que, dans une salle d'hôpital bien ventilée, un seul brûlé, régulièrement pansé, suffit pour

¹ HORACE VERNET, dans son tableau représentant la prise de Constantine, a immortalisé le courageux dévouement dont fit preuve, dans cette journée, le chirurgien BAUDENS.

² « Il était difficile, écrit le D^r C. SÉDILLOT, de donner à l'ambulance une position plus mauvaise, car elle était perdue dans un bas-fond introuvable, et beaucoup trop éloignée des lieux où l'on se battait, pour qu'on pût y amener promptement les blessés ». *Campagne de Constantine de 1837*, par le D^r C. SÉDILLOT ; Paris. 1838, 208.

l'infecter, on se représente ce que pouvait être un local ne remplissant aucune des conditions hygiéniques requises, et abritant plus de cent de ces malheureux, dont la plupart n'avaient pas même de pansement pour recouvrir leurs plaies !

Aussi vit-on bientôt des myriades de vers grouiller sur ces plaies et les compliquer singulièrement ; ils fourmillaient en telle quantité que, pour en alléger les



UNE AMBULANCE, A PROXIMITÉ DU CHAMP DE BATAILLE, PENDANT LES GUERRES D'AFRIQUE.

malades, on faisait prendre de temps en temps leurs objets de literie, pour les secouer d'un premier étage, où étaient les salles, dans la cour intérieure de la maison. Ces vers ou larves s'introduisaient jusque dans les yeux ou dans les oreilles¹ ; un lieutenant se les faisait enlever par son domestique².

¹ Le Dr Sédillot en retira « plus de cinquante de l'orbite d'un malade, où ils s'étaient développés entre la paupière et le globe oculaire, atrophié et à moitié dévoré. Chez un autre, l'oreille en était remplie et ils étaient comme incrustés dans les ulcérations qui l'entouraient. » *Id.*, *ibid.*, 293.

² *Histoire médicale et chirurgicale de l'expédition dirigée contre Constantine en 1837*, par M. Guvon, chirurgien en chef de l'expédition. (*Recueil de Mémoires*, etc., t. XLIV).

Le choléra vint, par surcroît, s'ajouter à toutes ces misères, faisant de nombreuses victimes; il avait accompagné, depuis Marseille, un régiment de ligne, qui l'avait porté en Afrique.

Dans l'épidémie de Constantine, la population indigène paraît avoir été entièrement respectée; le fléau exerça surtout ses ravages parmi les malades et blessés, puis parmi les troupes.

Au résumé, expédition désastreuse, surtout par les pertes en hommes, dues tant à la maladie qu'aux intempéries, aux privations de toute sorte et à l'imprévoyance administrative. Aliments, médicaments, objets de couchage et de campement, à peu près tout fit défaut; alors que, sept ans auparavant, les services sanitaires avaient été organisés avec une prévoyance et une méthode dont on avait éprouvé les bienfaisants effets.

Les campagnes d'Algérie ayant été plus médicales que chirurgicales, nous ne leur consacrerons que quelques lignes. Nous rappellerons seulement que les troupes opérant sur un terrain marécageux, sous un climat aux brusques variations de température, payèrent un lourd tribut aux maladies qui en résultèrent.

Un des combats les plus mémorables de la conquête fut la bataille de l'Isly, livrée le 14 août 1844, et qu'a immortalisée le pinceau d'Horace Vernet¹. On voit, sur son tableau, le médecin principal Philippe, donnant ses soins au lieutenant de spahis Damotte, pendant qu'un de ses aides veille au chargement d'autres blessés sur des cacolets. Le chameau fut également utilisé au cours de cette campagne, pour le transport des malades et des blessés, et on n'eut généralement qu'à se louer d'avoir utilisé cet animal de bât.

¹ Une anecdote, peu connue, se rapporte à la composition de ce tableau. Pendant que le peintre travaillait à son œuvre, dans la salle même où celle-ci devait être placée, le roi Louis-Philippe, traversant cette salle, vint à lui pour le complimenter. « Je trouve cela très bien, lui dit Sa Majesté; seulement, je n'aime point, dit-il à Vernet, ces deux soldats blessés que vous avez placés au premier plan, tournant le dos au public. J'eusse préféré un groupe leur faisant face, un blessé, par exemple, secouru par un autre soldat ». Après quelques paroles gracieuses, le roi passa dans une autre salle. Une demi-heure après, à son retour, Horace Vernet lui montra le groupe nouveau, qu'il avait peint d'après la pensée royale. Sur le premier plan, à droite, on voit un soldat blessé, assis et soutenu par un de ses camarades, qui lui présente à boire. Ce petit groupe, rendu avec un grand talent, peint avec cette rapidité merveilleuse dont Horace Vernet avait le secret, pourrait porter auprès de la signature du grand peintre cette légende : *LOUIS-PHILIPPE invenit.*

L'EXPÉDITION DE ZAATCHA
(1849)

A 40 kilomètres au nord-ouest de Biskra, un groupe de *ksour*¹, presque inconnus des Français, peu visités des Arabes, devait, à la fin de l'été de 1849, nous



BATAILLE DE L'ISLY, par HORACE VERNET.
(Musée de Versailles.)

opposer une résistance qui ne fut pas sans causer dans nos rangs des pertes appréciables. Le principal de ces *ksour* portait le nom de Zaatcha.

Une forêt de palmiers l'entourait de tous côtés, ne permettant même pas de

¹ On désigne ainsi des villages, des villes mêmes dont les habitations sont construites en briques cuites au soleil, placées au milieu de forêts de peupliers. Plusieurs de ces *ksour* avaient une muraille d'enceinte, protégée par un fossé plein d'eau, et qu'entouraient un grand nombre de jardins enclos de murs.

découvrir le minaret de sa mosquée. A la lisière du bois, un groupe de maisons formait comme un ouvrage avancé de la place.

Dès les premiers pas, on était arrêté par une infinité de jardins, fermés de murs à niveaux différents, la plupart coupés par des canaux d'irrigation et comprenant, outre les palmiers, toute sorte d'arbres fruitiers, gênant la vue et rendant toute reconnaissance impossible. Les rares sentiers qui menaient à la ville étaient resserrés entre les murs de ces jardins ; et ce n'est qu'après de nombreux détours, que l'on arrivait à un fossé large et profond, encaissé et entourant la forteresse d'un infranchissable obstacle. Au delà, se présentait l'enceinte bastionnée et crénelée ; à cette muraille s'adossait une partie des maisons de la ville.

A l'intérieur, de grandes maisons carrées, percées seulement, au dehors, de petites ouvertures, étaient merveilleusement disposées pour les ressources extrêmes de la défense. Enfin, les murs des premiers jardins, construits au bord du fossé, formaient déjà comme une première enceinte et, encore au delà, un mur à hauteur d'appui régnait autour de la moitié de la ville, accessoire de l'obstacle principal constitué par la muraille bastionnée et crénelée. Une seule porte donnait entrée dans la place, défendue par une tour également crénelée, dont les feux dominateurs couvraient toutes les approches¹.

C'est à la suite de l'augmentation d'une taxe sur les dattes, un des produits principaux de ces populations ksouriennes, que des réclamations d'abord, puis des agitations se produisirent, qui se transformèrent bientôt en une insurrection véritable.

Après un coup de main manqué de nos troupes, au plein de l'été de 1849, on attendit une saison plus favorable pour marcher sur Zaatcha. Le 25 septembre, le corps expéditionnaire quittait Constantine, abondamment pourvu de munitions de toute nature, et composé de vieux soldats d'Afrique, « animés du meilleur esprit, dominés surtout par le désir de venger un échec »².

Le 7 octobre, le camp était établi devant Zaatcha ; les tentes dressées dans le sable.

A la suite du premier engagement, les blessés arrivaient en nombre aux ambu-

¹ Souvenirs de la campagne des Ziban, par le capitaine Charles BOCHER (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1851) : cf. La Conquête de l'Algérie, par C. ROUSSET (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} nov. 1888).

² Relation médico-chirurgicale de l'Expédition de Zaatcha, par le D^r QUESNOY, chirurgien aide-major au 3^e spahis (Extrait du *Recueil de Mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, 2^e série, vol. VI, 1851).

lances. La plupart des blessures, causées par des projectiles tirés de très près, étaient, de ce fait, d'autant plus graves. La disposition des jardins, que nous avons fait connaître, l'explique suffisamment. Nos soldats, abordant franchement ces murs hérissés des canons de fusils, étaient reçus à bout portant par une grêle de balles. Ils franchissaient ces murs, perçant ceux qui étaient infranchissables ; mais déjà, les assiégés étaient abrités par les murs du jardin voisin et nos hommes retrouvaient les mêmes canons de fusils ; les mêmes obstacles leur étaient opposés. Il fallut se rendre successivement maître des jardins occupés par les Arabes, et chacune de ces opérations était coûteuse. Nos soldats furent un certain temps à se familiariser avec cette manière nouvelle de combattre un ennemi invisible. Cette guerre à coups de pioche et de pelle, ce labyrinthe de jardins fortifiés les déconcertaient et leur moral s'en ressentait : à l'élan du début avait fait place une résignation qui prédisposait aux influences morbides.

Comme les causes d'insalubrité ne manquaient pas, les maladies furent nombreuses. Diarrhées, dysenteries, fièvres intermittentes fournirent leur contingent habituel ; mais les lésions chirurgicales doivent surtout retenir notre attention ; la relation d'un des chirurgiens qui prirent part à l'expédition nous a fourni à cet égard toutes les informations désirables.

En dépit de toutes les précautions, nos soldats avaient affaire à de si adroits tireurs, qu'ils pouvaient difficilement éviter de leur servir de point de mire. L'arme posée sur le bord des créneaux, l'ennemi pouvait choisir la place et prendre la tête ou la poitrine comme cible. Sous le feu roulant et à très faible distance, les blessures étaient terribles. « De larges brûlures entouraient les plaies, et des grains de poudre non brûlée étaient incrustés dans les chairs ».

Les projectiles dont l'ennemi fit usage étaient des plus variés : les pierres, les clous, le petit plomb qui chargeait les tromblons, causaient à petite distance d'horribles mutilations. Les balles étaient généralement sphériques ; quelques-unes, ovales, chagrinées à leur surface ; d'autres offraient des aspérités provenant de petits trous creusés dans l'intérieur du moule. Beaucoup de projectiles étaient formés par un noyau de datte, enveloppé de plomb.

Les résultats furent, en général, satisfaisants ; malheureusement, presque tous les amputés des derniers jours de l'expédition, presque tous les blessés qui, quoique gravement atteints, présentaient encore quelque chance de guérir, furent les victimes du choléra, qui vint assombrir singulièrement le tableau, déjà chargé, des pertes du corps expéditionnaire.

CHAPITRE XXXVIII

LA CHIRURGIE MILITAIRE AU SIÈGE DE ROME

(1849)

En 1849, Louis-Napoléon Bonaparte, alors Président de la République, décidait l'envoi de troupes, placées sous les ordres du général Oudinot, pour mettre le siège devant Rome, d'où les républicains italiens venaient de chasser le Souverain Pontife. Le 30 août, vers onze heures du matin, la première division se ruait contre une porte, depuis longtemps murée, devant laquelle vinrent se briser les baïonnettes françaises.

Le corps d'armée se partagea, en deux sections : l'une qui se dirigea vers la *Porta Cavalligera* ; l'autre, vers la *Porta Angelica*, qui donnait accès dans Rome.

Les chirurgiens durent panser les blessés sous un feu nourri, au milieu de la route, sans autre assistance que celle d'un soldat portant dans un sac quelques bandes, un peu de linge et deux ou trois flacons contenant des médicaments. Et c'est ainsi qu'ils eurent à remplir leur office, faute d'organisation, au milieu du sifflement des balles, du grondement des canons, des plaintes des blessés qui, gisant en tas autour d'eux, réclamaient leur tour et demandaient à grands cris le pansement ou l'opération qui pût les soulager. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on dirigea ceux qui étaient en état de supporter cette translation vers les ambulances centrales.

Trois ou quatre camarades aidaient les blessés ou les portaient ; mais, en revenant sur les pas de la colonne, le petit cortège comptait quelquefois un blessé de plus : un des porteurs était tombé ! Ceux que le chirurgien ne jugeait pas convenable d'envoyer à l'ambulance étaient couchés dans l'endroit le plus abrité : c'est là qu'ils recevaient les premiers secours ; là que plusieurs difficiles extractions de balles furent opérées ; là que l'on parvint à réprimer plusieurs hémorragies inquiétantes¹.

¹ *Mélanges médico-littéraires*, par le Dr Félix Jacquot, 336 et suiv. (Paris, 1854).

Là, comme ailleurs, on nota plusieurs fois les bizarreries des projectiles : souvent, le soldat atteint fut préservé par de minces obstacles, sur la protection desquels il n'eût pas osé compter. Ainsi, à faible distance, un biscaïen s'aplatit sur le ceinturon d'un lieutenant d'artillerie, qui en fut quitte pour une légère contusion ; un capitaine du 36^e reçut trois balles dans son caban roulé, placé sur son épaule. Des faits pareils sont, du reste, loin d'être rares.



UN CONVOI DE BLESSÉS.
(Tableau de TABAC.)

Pour évacuer les blessés, ceux-ci furent placés sur les affûts, mis à cheval sur les canons, portés par les plus robustes de leurs camarades, ou simplement soutenus sur leurs bras. Une ambulance avait été établie dans une espèce de grange, dont les deux greniers reçurent les officiers.

On était assez éloigné du champ de bataille, pour recommencer méthodiquement les pansements faits à la hâte au moment de l'action, et aussi pour tenter les amputations des membres broyés par les projectiles. Le lendemain, on mit en réquisition toutes les voitures du voisinage et celles du train des équipages, pour transporter les blessés plus loin ; après une journée des plus fatigantes, ceux-ci

trouvèrent asile dans de vastes appartements abandonnés, où on les étendit sur une épaisse couche de paille fraîche et où ils furent aises de goûter le repos ardemment espéré.

Une observation faite par les chirurgiens, et qui concerne l'emploi du chloroforme, alors dans sa nouveauté, ne doit pas être passée sous silence : « Chez les sujets exaltés encore, enivrés par la bataille, une chloroformisation immédiate fait naître une excitation souvent excessive et presque toujours dangereuse. La première période des phénomènes produits par l'inhalation est caractérisée par des mouvements, des spasmes, des cris, une agitation qui peuvent jeter dans l'économie les tendances (*sic*) les plus funestes. De là, réaction trop vive, délire, fièvre traumatique ¹. »

Le Dr Pasquier déclare avoir renoncé à l'anesthésique dans beaucoup de cas, afin d'éviter des complications consécutives à son emploi ; cependant, le chloroforme rendit d'incontestables services chez les blessés qui n'arrivaient à l'ambulance qu'après un assez long voyage, leur effervescence ayant eu le temps de se calmer ; mais la précieuse drogue demandait à être maniée avec précaution et à ne pas être employée sur tous les sujets indistinctement. Certains présentèrent une agitation telle, que plusieurs hommes furent nécessaires pour maintenir le patient.

Dans cette campagne, on recourut à l'évacuation par eau : un convoi de 125 blessés fut embarqué sur deux tartanes, remorquées par un petit vapeur, qui devait les conduire, par le Tibre, jusqu'à Fiumicino, situé à l'embouchure du fleuve ; là, des vapeurs pouvant tenir la mer attendaient les malades, pour les transporter à Civita-Vecchia.

Par suite d'insuffisance du matériel, il fallut improviser des brancards avec des sacs de campement, roulés autour des fusils ; on en obtint de plus convenables, avec des couvertures et des branches d'arbres ².

Dans une autre circonstance, les compresses furent affectées à un assez singulier usage. Derrière une maison, connue sous le nom de *maison aux volets verts*, avait été installée une ambulance. Cette maison, bien que criblée de boulets, servait comme de rempart au dépôt des blessés. Cependant, un des boulets brisa le rail d'un caisson, enleva une roue de derrière, tua deux hommes et en blessa un

¹ JACQUOT, *op. cit.*, 342.

² *Id.*, *ibid.*, 380.

troisième. Afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi, on avait eu soin de couvrir les lanternes de compresses mouillées; cette prudente mesure ayant été un instant oubliée, la maison aux volets verts fut de nouveau violemment canonnée, mais sans que l'ambulance eût à en souffrir. Les jours suivants, on parvenait, à l'aide de six grands chariots, attelés de bœufs à longues cornes, à transporter loin de la zone dangereuse les blessés et les éclopés.

Ce transport s'effectuait par une pluie torrentielle. La route n'était qu'une mare, et les voitures s'embourbaient presque à chaque pas. Les trainards furent mis à contribution pour pousser aux roues, et le pittoresque convoi parvint enfin à son lieu de destination.

CHAPITRE XXXIX

LA GUERRE D'ORIENT

(1854-1856)

Les causes de la guerre d'Orient sont trop connues pour que nous les exposions longuement. Nul n'ignore que le tsar Nicolas, ayant annoncé ses vues sur Constantinople, les puissances occidentales s'émurent d'un projet qui n'aboutissait à rien moins qu'à rompre l'équilibre méditerranéen.

La question des *Lieux saints* fut le prétexte qui mit le feu aux poudres. Les religieux latins de la Terre Sainte, dépossédés d'une partie de leurs droits par les moines grecs, sujets spirituels du tsar, s'en plaignirent au sultan. Celui-ci, ayant refusé de reconnaître le protectorat de la Russie sur les chrétiens grecs de l'empire ottoman, Nicolas I^{er} fit envahir les Principautés danubiennes par ses troupes (3 juillet 1853).

Le 23 septembre, ordre était donné à la flotte anglo-française de franchir les Dardanelles ; le lendemain, la Turquie déclarait la guerre à la Russie.

Le 6 février, la France et l'Angleterre rompaient, à leur tour, les relations diplomatiques avec la Russie : le 28 mars, à la suite de l'invasion de la Dobroudja par les Russes, la déclaration de guerre était officiellement notifiée au tsar ; l'envoi d'un corps expéditionnaire en Orient décidé par les puissances alliées ; la presqu'île de Gallipoli désignée pour lieu de rendez-vous à leurs armées.

Trois mois ne s'étaient pas écoulés, que l'état sanitaire des troupes laissait déjà fort à désirer. Les maladies les plus ordinaires étaient des embarras gastriques, quelques fièvres avec ou sans phénomènes typhoïdes ; le choléra vint s'y ajouter, importé du midi de la France, notamment de Marseille et de Toulon, par les soldats qui avaient débarqué à Gallipoli.

L'épidémie fut des plus meurtrières. Le chef de l'expédition, le maréchal Saint-

Arnaud, surpris par une attaque du mal, succombait sur le chemin de France, à bord du bateau qui le transportait : le commandant suprême des armées anglaises, le feld-maréchal lord Raglan, était enlevé à son tour par le fléau.



LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD,
Commandant en chef du corps expéditionnaire français en Crimée.

Le 25 août 1854, les troupes alliées s'embarquaient pour la Crimée et arrivaient, après plusieurs combats plus ou moins violents, en vue de Sébastopol. C'est alors que commence cette période si pénible, qui va durer 135 jours, et pendant laquelle

les troupes creusent de longues parallèles dans un sol rocheux, qu'il faut entamer avec la mine, sous le feu incessant des canons de la place et de ceux de la flotte, embossés dans le port.



LORD RAGLAN, FELD-MARÉCHAL DE L'ARMÉE ANGLAISE.

Au cours de ce siège, nos soldats eurent à déployer tous les genres de courage : tantôt la bravoure aventureuse des équipées nocturnes ; tantôt l'élan impétueux des offensives de jour ; mais, le plus souvent, la patience stoïque dans

la tranchée, la froide intrépidité qui leur permit de supporter, sans se plaindre, les privations et les maladies dont ils furent assaillis.

Dans ce duel héroïque, les adversaires étaient à la taille l'un de l'autre : de part et d'autre, ce fut même ardeur, même ténacité, même héroïsme.

Des deux côtés, ce fut la même vie de fatigues, d'insomnies, de périls. On



BOMBARDEMENT DE SÉBASTOPOL. LE TRANSPORT DES BLESSÉS DANS LA TRANCHÉE.

voyait tomber autour de soi ses camarades, ses amis : l'un avait les deux jambes emportées, un autre la tête broyée, un troisième était réduit en bouillie sanglante : on ramassait ces débris dans un sac à pain, qu'on jetait à côté des cadavres ¹...

Mais pour ceux que la mort avait épargnés, pour les blessés, quelle touchante sollicitude !

Des ambulances, pourvues du linge, des instruments, des médicaments nécessaires, avaient été installées à quelque distance du champ de bataille. Après un pansement sommaire ou une opération urgente, les patients, si leur état le permettait, étaient transportés, un peu plus loin, à l'ambulance du quartier général, où un personnel médical les attendait, pour leur donner de nouveaux soins : dans

¹ Les Russes à Sébastopol, par Alfred RAMBAUD. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril 1874).

la journée du 17 octobre (1854), 110 blessés furent ainsi conduits à ces ambulances, atteints plus ou moins grièvement par des éclats d'obus ou de bombes, par des biscailens, des boulets de gros calibre, ou par l'explosion de deux de nos poudrières.

Lorsqu'on se fut rendu compte que les opérations de siège se poursuivraient pendant plusieurs mois encore, le service chirurgical fut définitivement organisé.

Notre armée d'Orient fut pourvue de trois sortes d'établissements de santé, correspondant à trois degrés de traitement : dans les infirmeries et ambulances de tranchée, étaient reçus les blessés relevés sous le feu ; pansements et opérations faites, on les dirigeait, soit sur les corps de troupes, soit sur les ambulances fixes, afin d'éviter, par le roulement continu, l'encombrement, et de faire des catégories selon l'état de gravité des blessures. Les hommes atteints de blessures légères étaient pansés, après extraction des corps étrangers, s'il y avait lieu, et dirigés de là sur leurs corps respectifs.

Pour les blessures graves, on pratiquait généralement les amputations dans le cas de nécessité immédiate ; et les opérés étaient transportés, en cacolets ou en litières, dans les ambulances ou les hôpitaux. Ceux qui étaient atteints assez gravement passaient aux ambulances divisionnaires ; quant aux hôpitaux situés hors du théâtre de la guerre, ils recevaient les malades dont l'état demandait une longue cure et des soins prolongés¹.

Au début de la guerre, à la suite de la destruction des baraques hospitalières par un ouragan, les blessés avaient été abrités sous des tentes.

Plus tard, chaque division d'infanterie, comptant de 10.000 à 12.000 hommes, fut accompagnée de cinq caissons, garnis de tous les moyens que comporte l'administration des premiers secours. On y avait réuni les éléments d'un petit *hôpital ambulant*, contenant le matériel pour 2.000 pansements.

Outre le matériel roulant, qui ne pouvait suivre les troupes que dans les lieux où existaient des routes carrossables, les ambulances divisionnaires devaient posséder six à huit cantines, contenant des boîtes d'instruments, des objets de pansement et des ustensiles divers, à l'usage des blessés, sur les lieux du combat.

¹ *La Guerre de Crimée* ; les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc., etc., par L. BAUDENS, membre du Conseil des armées, etc. ; Paris, 1858 ; cf. *Hist. médico-chirurgicale de la guerre de Crimée*, d'après les travaux des médecins militaires, recueillie, mise en ordre et publiée par le D^r Adolphe ARMAND. Paris, 1858. ; *Rev. des Deux-Mondes*, 15 sept. 1869.

Ces cantines, portées à dos de mulet, constituaient le matériel de l'ambulance légère, dite *volante*, qui se séparait, pendant la bataille, du dépôt d'ambulance de la division et suivait les combattants jusque sur le champ même de l'action.

Quant aux modes de transport des blessés et des malades, ils avaient été ceux-là mêmes qu'on avait employés dans les guerres d'Afrique. Cacolets et litières



UNE TENTE D'AMBULANCE POUR SIX BLESSÉS. DEVANT SEBASTOPOL.

pouvaient pénétrer partout sans accidents. Les caissons d'ambulance, débarrassés de leur contenu en matériel, servirent commodément au transport de nombreux blessés, sur les routes empierrées; on eut, en outre, recours à des « voitures élégantes, bien suspendues, spécialement installées pour contenir, à l'intérieur, deux malades couchés, et sur le siège de devant trois malades assis¹ ».

¹ SCRIVE, *Relation médico-chirurgicale de la campagne d'Orient, du 31 mars 1854 au 6 juillet 1856*; Paris, 1857, 355; cf. ARMAND, 103 et s.

Nous avons souvent employé le mot de *cacolets*, sans le définir : les cacolets n'étaient autre chose que des doubles sièges en fer, articulés et disposés de façon à y placer un homme de chaque côté. C'est en 1835, pour la première fois à l'expédition de Mascara, province d'Oran, que l'on avait réalisé l'idée de faire porter des litières par des chameaux, une de chaque côté; mais cet animal, imprimant



TYPES ET PHYSIONOMIES DE L'ARMÉE D'ORIENT : TRANSPORTS DE BLESSÉS EN CACOETS.
(D'après l'illustration.)

au blessé un mouvement de tangage pénible, on l'avait remplacé avantageusement par des mulets, plus dociles, plus faciles à conduire.

Dès qu'un blessé tombait dans le rang, ses camarades le portaient quelques pas en arrière, où les muletiers allaient le prendre. Quand les blessés avaient besoin de rester dans la position horizontale, on les portait d'une façon analogue, en litière et par deux, mais on avait soin d'affecter à ce service spécial les mulets les plus solides.

Les infirmiers militaires ne pouvant toujours arriver à suffire au transport des blessés, on eut parfois recours, pendant la campagne d'Orient, aux musiciens des régiments engagés dans l'attaque, comme cela avait eu lieu dans l'île de Lobau, ainsi que nous l'avons conté en son temps.

Quels que soient le dévouement, l'abnégation des infirmiers improvisés, et aussi du personnel médical et chirurgical, rien ne saurait suppléer au nombre : or,

en Crimée, l'insuffisance numérique du corps de santé n'a été que trop manifeste. « En pareil cas, ce n'est pas seulement le chirurgien qui succombe sous la fatigue, c'est le sort du soldat qui est gravement compromis¹ » ; dans un seul jour, on eut à enterrer huit ou neuf médecins !



DIFFÉRENTS MODS DE TRANSPORT DE BLESSÉS (1855).
 (D'après un dessin de DURAND-BRAGER, reproduit par l'Illustration.)

Lorsque le corps médical fut débordé par un excès de besogne, on prit, parmi les militaires convalescents, « des jeunes gens qui avaient reçu de l'instruction, des bacheliers, des avocats même », qu'on employa au rôle de *soldats panseurs*.

Ces utiles auxiliaires firent montre d'un zèle, d'une intelligence, d'une aptitude, que les médecins en chef se sont plu à reconnaître. L'un d'eux déclare que les services rendus par ces hommes ont dépassé toutes ses prévisions. Ils ont permis d'assurer des secours à tous les blessés, « dans un moment d'encombrement où le dévouement du personnel médical, quel qu'il fût, n'aurait pas permis de remédier

¹ CHENG, *De la mortalité dans l'armée* (1870), 327.

complètement à l'insuffisance du nombre ». Ces agents subalternes étaient chargés de la tenue des cahiers de visite, de la distribution des aliments et des médicaments, de l'application des pansements, cataplasmes, vésicatoires, etc. Ils préparaient, avec une rare adresse, les appareils à fracture : ils arrêtaient, par une compression bien faite, les hémorragies, donnant au chirurgien le temps d'arriver et de lier le vaisseau : ils étaient même parvenus à panser les amputés d'une manière très satisfaisante.

Ils remplaçaient, avec avantage, les médecins sous-aides, qui remplissaient avec négligence des fonctions qu'ils considéraient comme inférieures à leurs talents. La plupart de ces sous-aides n'avaient pourtant reçu qu'une instruction médiocre ; ils avaient été enlevés des bancs des écoles pour le service des armées ; leurs années de jeunesse s'écoulaient dans les camps, et quand ils en revenaient, ils n'avaient ni la volonté ni les moyens de recommencer leurs études classiques, pour s'acheminer vers le doctorat ; lorsque les Facultés finissaient par leur accorder le diplôme, c'était le plus souvent en tenant compte de leurs services, plutôt que de leur mérite propre.

En Angleterre, les *porte-blessés* étaient recrutés parmi d'anciens soldats. Ces infirmiers étaient placés sous la direction de femmes hospitalières, à la tête desquelles se fit remarquer la célèbre miss Nightingale, qui avait tout sacrifié, beauté, jeunesse, fortune, à la noble mission de soulager la souffrance. On voyait cette jeune femme frêle, parcourant à cheval les ambulances, prodiguant à tous sans distinction ses soins et ses consolations.

Dans l'armée piémontaise, des sœurs de charité dirigeaient les infirmiers ; elles remplissaient à peu près les fonctions de nos infirmières-majors. Les médecins sardes étaient assistés de soldats exercés à la phlébotomie, et qui étaient chargés des écritures et de la tenue des cahiers de visite. A chaque ambulance était attaché un rémouleur, chargé de tenir en bon état les instruments de chirurgie.

Les *felchers* remplaçaient, chez les Russes, nos soldats-panseurs. Ils avaient le grade de sergent ; leur recrutement se faisait surtout parmi les orphelins de soldats morts au service de l'Empire. Le gouvernement les élevait et leur faisait donner à ses frais quelques notions de chirurgie et d'hygiène militaires. Les chirurgiens, sous les ordres desquels ils étaient placés, n'eurent qu'à se louer de leur conduite, de leur adresse et de leur subordination.

La plupart des opérations chirurgicales se faisaient à l'ambulance. Elles consistaient principalement en extractions de balles, en amputations et en résections.



MISS FLORENCE NIGHTINGALE.
(Collection de l'auteur.)

Pour les grandes opérations, lorsque faire se pouvait, on se réunissait par trois ou par quatre : un des aides faisait respirer le chloroforme, tandis qu'un

autre assurait la compression artérielle; un troisième tenait le membre ou relevait les chairs. La chloroformisation terminée, l'anesthésiste pratiquait les ligatures.

Dans l'administration du chloroforme, alors que quelques chirurgiens se servaient d'appareils spéciaux, d'autres employaient plus simplement une éponge, un plumasseau de charpie ou une compresse, qu'on plaçait sous le nez du patient; de la sorte, celui-ci respirait les vapeurs soporifiques, « sans plus d'embarras que de l'eau de Cologne sur un mouchoir¹ ».

Les Russes recouraient peu au chloroforme, sauf pour les amputations des membres. Leur grand chirurgien, Pirogoff, admiré des gens du métier, était une terreur pour ceux que la malchance des combats avait rendus ses justiciables. Un officier conte que, certain jour, à la porte de l'ambulance, où il contemplait le défilé des civières, il reçut l'ordre d'empoigner l'un des blessés et de le maintenir; et aussitôt, sans préparatifs, sans chloroforme, Pirogoff pratiqua sur le malheureux l'amputation d'un doigt. Comme le blessé se débattait : « Tais-toi, interrompit le rude praticien, ou je vais te couper le bras ». Le patient voulut répliquer, mais l'opération était déjà terminée.

Un lieutenant-colonel de l'armée russe a relaté, dans une narration émouvante, les anxiétés d'un de ses amis, cloué sur son lit d'hôpital par une blessure à la jambe. Le nom seul de l'éminent chirurgien, quand on annonçait sa venue prochaine, suffisait à lui donner la fièvre. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait dans la salle, il frissonnait, pâlisait et ne se rassurait que pour trembler de nouveau. Un jour, la porte s'ouvrit toute grande; un homme entra : c'était Pirogoff! Tout un état-major l'accompagnait. L'angoisse du blessé était à son comble. On approche de son lit. — « Comment va cette jambe? demande une voix brève. — Parfaitement, répond l'interpellé et, avec un effort inouï, héroïque, il montre qu'il peut la soulever, la mouvoir. — Quel courage tu as! lui dit son ami. — Oui, mais j'ai sauvé ma jambe! »

Plus loin, est couché un marin qu'il faut amputer; celui-là, on l'endort avec le chloroforme et le voilà qui délire, chante des chansons, dit « *des mots rouges* », qui ne font pas perdre contenance à l'admirable sœur de charité qui l'assiste. L'opération terminée, on réveille le mutilé, qui revient peu à peu à la vie, à la réalité. A la vue du paquet de chair, mêlé à d'autres débris informes, il éclate en

¹ ARMAND, *op. cit.*, 122.

sanglots, pleurant sur le gagne-pain qui lui manquera désormais, mais ses lamentations restent sans écho...

Encore un croquis pris sur le vif, qui en dit plus que de longs récits : sur un lit, côte à côte, un marin et une femme du peuple, tous les deux amputés, causent fraternellement — « Où as-tu été blessée, ma tante ? » demande le marin. — « Dans ma maison, *mon petit père*, par une bombe » ; et montrant un enfant malingre, couché à ses côtés : « Voilà le petit qui est blessé aussi et qui est bien malade ! »

Souvent l'officier entré dans une cantine, avec l'intention d'y prendre un aliment réparateur, en ressortait sans avoir pu toucher à un mets, parce qu'il avait rencontré les chirurgiens et les médecins, accourus de l'ambulance, « avec leur tablier de toile cirée, tout couvert de sang caillé et de fragments de chair desséchés, les mains luisantes et comme gantées de sang¹ », déjeunant à la hâte, pressés de courir à leur terrible besogne.

Dans la campagne de Crimée, la gravité des blessures n'eut pas seulement pour cause les boulets et la mitraille, tant prodigués dans les sièges : elle tint aussi à l'emploi de nouvelles armes de précision et à la substitution des balles coniques aux balles rondes. Il arriva parfois que des boulets, parvenus à la fin de leur course, bien qu'ayant conservé peu de force d'impulsion, produisirent des blessures mortelles. Les effets des bombes ne furent pas moins singuliers, dans certaines circonstances.

Un général fut littéralement coupé en deux par une bombe qui avait éclaté entre ses jambes : la tête était restée d'un côté, avec une moitié du tronc, un bras et une jambe !

Un éclat d'obus, le jour de l'Alma, frappa le général Canrobert à la poitrine : le muscle pectoral fut broyé, bien que la peau fût restée à peu près intacte.

Le général Bosquet, lui, fut frappé au niveau de l'omoplate ; quoique la peau ne fût pas entamée, trois côtes étaient fracturées par la face interne, « à la manière d'un cerceau redressé avec exagération » : il en était résulté une forte dépression, très visible et surtout fort appréciable au toucher. Cette fracture, compliquée probablement d'une déchirure au poumon, avait amené dans la poitrine un épanchement de sang qui, refoulant le tissu pulmonaire contre la colonne vertébrale, s'opposait à l'introduction de l'air dans les cellules bronchiques.

¹ *Revue des Deux-Mondes*, loc. cit.

Des soldats, criblés de blessures et laissés pour morts sur le champ de bataille, revinrent miraculeusement à la vie : l'un d'eux avait reçu dix-sept coups de lance à la charge d'Eupatoria; il n'eut aucun organe important atteint et devint un de nos plus brillants officiers de cavalerie.

Un chirurgien¹, qui parcourut le champ de bataille de l'Alma le surlendemain de l'action, rapporte qu'il vit « un bon nombre de cadavres russes, qui conservaient des attitudes et des expressions de figure offrant encore l'image de la vie. Quelques-uns paraissaient se torturer dans les angoisses de la douleur et du désespoir; la plupart avaient l'air empreint de calme et de pieuse résignation. Quelques autres semblaient avoir la parole sur les lèvres et sourire au ciel avec une sorte de béatitude exaltée. L'un de ceux-ci... était couché un peu sur le côté, les genoux fléchis, les mains levées et jointes, la tête renversée en arrière, et *l'on eût dit qu'il murmurait une prière.* »

Après la bataille d'Inkermann, l'aspect du champ de carnage offrait à la vue un spectacle non moins poignant : « Plusieurs figures semblaient sourire; d'autres étaient encore menaçantes. Quelques cadavres avaient des poses funèbres : on eût dit que des mains amies les avaient disposés pour la tombe. D'autres étaient restés le genou en terre, serrant convulsivement leur arme et mordant la cartouche. Plusieurs avaient le bras levé, soit qu'ils eussent cherché à parer un coup, soit qu'ils eussent formulé une prière suprême en rendant le dernier soupir. Toutes ces figures étaient pâles, et le vent, qui soufflait avec force, semblait ranimer les cadavres : *on eût dit que les longues files de morts allaient se relever pour recommencer la lutte.* »

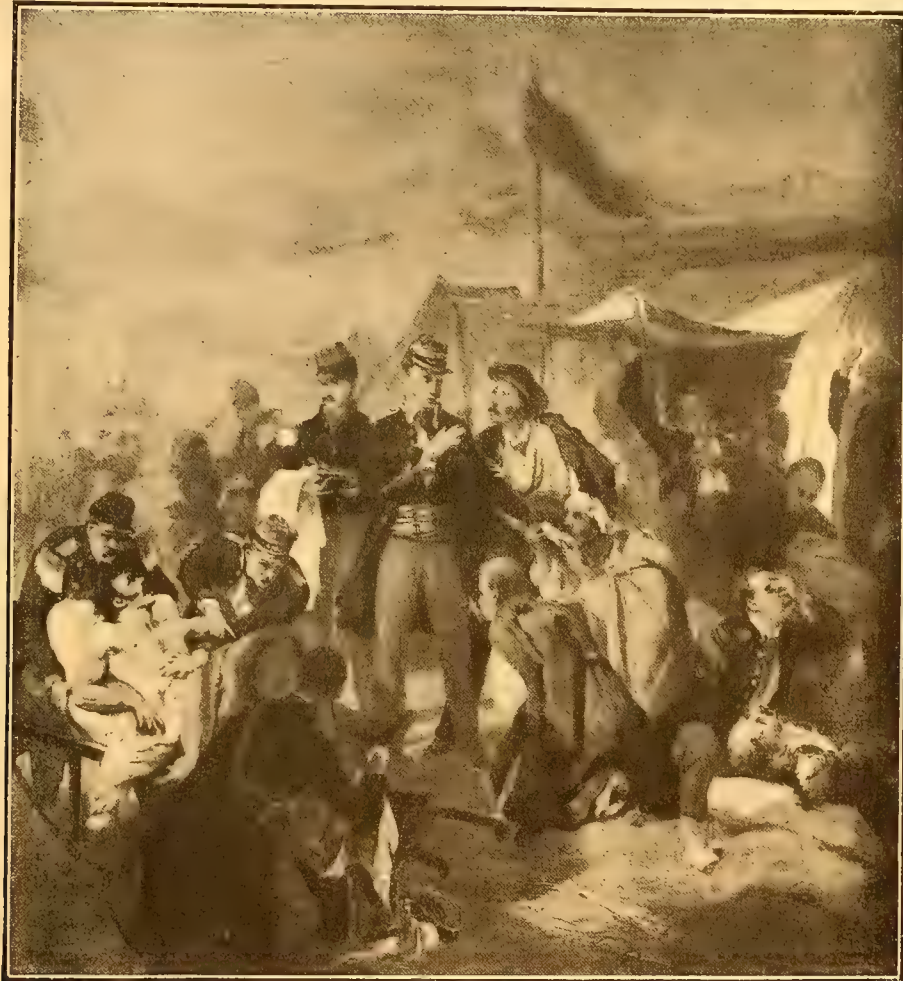
Mais détournons-nous de ces scènes d'horreur et reprenons les constatations de nos collègues de l'armée, afin d'en dégager, si possible, la leçon qu'elles comportent.

On a noté, au cours de cette campagne, un nombre insolite de blessures à la tête. « Cet effet fâcheux, écrit à ce propos le Dr Scrive, démontre combien il serait prudent et avantageux de protéger la tête des troupes employées à un siège, par un *casque à l'épreuve de la balle et des éclats de gros projectiles.* » L'idée ne devait recevoir sa réalisation qu'un demi-siècle plus tard.

Les plaies par armes blanches furent relativement peu nombreuses, en Crimée. On observa, cependant, des plaies de sabre et de lance dans les engagements de cavalerie; de nombreux coups de baïonnette furent constatés sur toutes les parties du

¹ Le Dr PERIER (cité par CHENU, *Rapport au Conseil de santé*; CRIMÉE).

corps, à la suite de combats rapprochés. Il n'était pas rare de compter sur un blessé, français ou russe, dix à quinze blessures de cette nature, à la tête, à la poitrine, au ventre ou sur les membres.



LE DOCTEUR SCRIVE EN CRIMÉE.

Peinture de Rigat, du Musée de Bar-le-Duc, transportée au Musée du Val-de-Grièce.

Des brûlures furent le résultat des explosions successives de dépôts de poudres, déterminées soit par le feu de l'ennemi, pendant le siège de Sébastopol, soit par accident après la prise de la ville.

Cette campagne d'Orient a été féconde en enseignements, tant au point de vue chirurgical, qu'au point de vue médical; et d'abord, sur la question des amputations, alors si débattue.

Durant les guerres de l'Empire, on amputait « à la jarretière », à quatre ou cinq travers de doigt en dessous du genou, « quel que fût le point vulnéré du bas de la jambe. » Le moignon se dissimulait dans l'ampleur du pantalon, et l'amputé se servait d'un *pilon*, non sujet à dérangement; plus tard, on établit comme précepte de faire l'amputation le plus bas possible, immédiatement au-dessus des malléoles, c'est-à-dire des chevilles. L'importante articulation du genou était ainsi conservée, et à l'aide d'un membre artificiel, il était aisé de dissimuler la mutilation.

L'amputation au milieu du mollet avait de graves inconvénients, qui y ont fait renoncer : « le volume de la jambe, plus considérable en cet endroit, donne une plaie plus large et accroît ainsi les chances de mortalité. D'autre part, le moignon, trop long, se prête moins bien à l'application de la jambe de bois ».

Les chirurgiens ont discuté pendant longtemps, pour savoir si l'on devait préférer l'amputation immédiate à l'amputation retardée. Les résultats observés en Orient paraissent avoir fourni des arguments aux partisans de l'intervention rapide; néanmoins, les avis n'ont cessé de diverger à ce sujet.

En Crimée, on a observé que, tandis qu'en très grand nombre succombaient les opérés à la suite d'amputations, ceux auxquels, faute de temps, on n'avait pas fait subir l'opération, étaient guéris dans de plus grandes proportions que les premiers.

Dans cette guerre, comme dans les précédentes, on a eu, une fois de plus, la démonstration que, « sur un champ de bataille, la variété et la multiplicité des projectiles, le jeu de la mitraille, produisent à chaque instant un ensemble imprévu de blessures... Ici, plus de règles tracées, tout est à improviser; il faut s'ingénier vite et bien, pour arrêter la vie qui s'échappe à travers la plaie. Sur le théâtre sanglant, il ne suffit pas d'être savant, il faut de plus posséder un coup d'œil rapide, une intelligence prompte et toujours en éveil¹. » C'est dans de pareilles conjonctures, qu'il faut savoir, « avec une lame de sabre, une baguette de fusil, une baïonnette même et quelques lambeaux de capote », créer de toutes pièces un appareil à fracture, sur le lieu même du combat.

On ne doit pas non plus oublier que les blessures se ressentent des influences météorologiques et de l'état sanitaire général. Dans la campagne d'Orient, on a

¹ BAUDENS, *loc. cit.*



EMBARQUEMENT DES BLESSÉS A BALAKLAVA.
(D'après une gravure en couleurs, anglaise.)

remarqué qu'aux approches de l'hiver, les jours humides et froids exerçaient leur action défavorable sur la nature des plaies; à la suite d'une tempête, les maladies augmentèrent en nombre et en gravité.

Cependant, on a enregistré relativement peu de cas de pourriture d'hôpital et de tétanos, qui ont cédé facilement par l'isolement des blessés contaminés sous des tentes, et par l'aération permanente de ces dernières.

Lorsque la blessure marchait bien, le pansement consistait en linge fenêtré, ou étoffe de gaze, graissé d'une mince couche de cérat et appliqué à nu sur les surfaces traumatisées; par-dessus, un gâteau de charpie était placé et maintenu à l'aide de compresses imbriquées, qu'on attachait avec des épingles.

On ne se servait pas de bandes, afin d'éviter une compression trop marquée; souvent on substitua l'ouate à la charpie, avec de meilleurs résultats.

Pratique plus fâcheuse, les chirurgiens accordèrent leurs préférences, comme pansements, à des onguents digestifs, composés de styrax et de cérat; convaincus qu'ils étaient, à cette époque, que les plaies avaient besoin d'être stimulées, et que la suppuration ne devait, en tout état de cause, jamais être contrariée.

Une mesure eut d'excellents résultats, au point de vue de l'hygiène des troupes: en Crimée, on utilisa les *tentes-abris*, faites avec le sac de campement du soldat: elles avaient été imaginées par le général Bugeaud, en Algérie. Mais ces tentes, placées au ras du sol, étant trop froides, on leur substitua des tentes coniques, puis des *tentes marquises*, celles-ci d'un établissement plus compliqué et résistant mal aux coups de vent.

A défaut de tentes, les soldats se mirent à creuser, à un mètre au moins de profondeur, des carrés longs de sept mètres, larges de trois, hauts de deux mètres et demi, qu'ils avaient baptisés du nom pittoresque de *taupinières*. Le sol et les parois étaient garnis de pierres, quand on avait pu s'en procurer; on élevait des murs avec de jeunes branches tressées, qu'on recouvrait d'une épaisse couche de terre argileuse; sur ces murs, on plaçait une toiture à double pente, composée des mêmes matériaux. Un ou deux trous, pratiqués dans la toiture, donnaient passage à la lumière: s'il venait à pleuvoir, on bouchait ces orifices avec du gazon.

Les Russes avaient des huttes pareilles aux taupinières de nos soldats, mais plus longues et plus larges, enterrées plus profondément: leur ingéniosité leur avait fait remplacer les vitres par des morceaux de papier huilé; mais le bois étant devenu rare, on ne put faire du feu dans ces abris et, par le défaut d'hygiène autant

que par le manque de combustible, les maladies ne tardèrent pas à sévir et à se développer.

Il était à prévoir que des hivernages longs et rudes, sous des abris insuffisants à protéger des intempéries de saison et s'infectant sous l'influence de la vie en commun de trop nombreux habitants, produiraient, à brève échéance, les affections endémiques qu'on avait réussi jusqu'alors, sinon à complètement éviter, du moins à maintenir dans des bornes raisonnables.

En même temps que les maladies climatiques, qui s'aggravèrent par l'abus du raisin, trouvé par l'armée sur son passage, il se manifesta des cas nombreux de scorbut et de typhus¹.

Le scorbut² avait été déterminé par une nourriture trop uniforme, composée de viande salée et d'une quantité insuffisante de légumes frais; la malpropreté du corps, les fatigues et surtout le froid humide avaient aidé à son développement.

Un des remèdes qui réussirent le mieux contre le scorbut fut le vulgaire pissenlit, très répandu en Crimée et qui, assaisonné en salade, produisit de remarquables effets. La salade de pissenlit paraissait tous les jours sur la table du maréchal Pélissier, qui s'en montrait particulièrement friand. Mais le pissenlit lui-même resta sans action, quand il y eut complication de typhus.

C'est à partir du 1^{er} janvier 1856, que le typhus qui, l'année précédente, avait fait quelques victimes, prit une extension inquiétante et offrit un caractère nettement contagieux. Le typhus de Crimée fut loin, toutefois, d'être aussi désastreux que celui de Mayence; mais ce fut, tout de même, pour nos soldats, une terrible épreuve.

Les marécages de la Tchernaiâ déterminèrent de nombreuses fièvres intermittentes, qui cédèrent en général à une médication assez simple.

Une affection épidémique fut, entre toutes, meurtrière : le corps expéditionnaire fut exposé à de fréquentes attaques de choléra. En quittant Varna, pour se rendre en Crimée, au mois de septembre 1854, nos troupes en avaient déjà subi les atteintes; à la suite de la victoire de l'Alma, une nouvelle invasion du mal les éprouva plus encore que la première. Le choléra reparut à chaque arrivage de

¹ Cf. *Histoire médicale de la guerre d'Orient*, par le Dr FAUVEL. Paris, 1874.

² Les Russes n'en furent que légèrement atteints; les médecins de leur armée attribuaient cette immunité presque complète à des distributions journalières de choux et de viande fraîche. Les Anglais accordaient au jus de citron une grande vertu antiscorbutique.

troupes, et il n'y eut, pour ainsi dire, pas d'intermittence entre une recrudescence et celle qui la suivait.

Durant le premier hivernage, l'abaissement de la température produisit un assez grand nombre de cas de congélation et même d'asphyxie par le froid ; mais la plupart des cas mortels avaient pour cause prédisposante l'ivresse ; un ordre général dut être publié, pour prémunir les troupes contre le danger de l'alcoolisme.

Pendant le second hiver, qui fut cependant plus rigoureux que le premier, les soldats n'étant plus astreints à passer de fréquentes nuits dans les tranchées, et des vêtements appropriés leur ayant été distribués sans parcimonie, l'état sanitaire s'améliora.

La *criméenne*, « ample et longue capote, à capuchon et à petit collet, tombant jusqu'à mi-jambe », rendit les plus précieux services ; le drap en était grossier, mais chaud et presque imperméable. Sauf les officiers généraux, qui avaient adopté le pardessus garni de fourrures, tout le monde portait la *criméenne*. On donna aussi aux soldats des paletots et des guêtres en peau de mouton, des bas, chaussons et gants de laine, des sabots, des chéchias et des guêtres bulgares.

Les Russes portaient une capote grise, descendant jusqu'au bas de la jambe, avec des rubans à coulisse qui la faisaient froncer dans le dos. Quant aux Anglais, ils nous avaient emprunté la tunique ; et, comme pardessus, ils portaient un long *spencer* de tricot brun, protégeant la poitrine et les reins, tout en laissant aux mouvements une aisance parfaite. Au lieu de capuchon, ils étaient coiffés d'une casquette de loutre. Ils avaient remplacé le collet par une grande toile de caoutchouc, qui leur servait de drap de lit pendant les nuits de bivouac.

Dans les conditions où se trouvait l'armée française, à un moment où les opérations d'un siège, qui durait depuis longtemps, menaçaient encore de trainer en longueur, on comprend qu'officiers comme soldats fussent envahis par la nostalgie : c'est pour y remédier que quelques chefs eurent l'inspiration de procurer à leurs troupes des jeux de toute espèce, jeux de quilles, jeux de boules, jeux de loto.

Des zouaves imaginèrent de donner des représentations théâtrales. Après avoir fait choix d'un emplacement sur lequel ils montèrent leur théâtre, ils creusèrent le sol, de manière à construire un demi-cirque, ayant comme pourtour plusieurs étages de banquettes en terre ; en face de ces gradins, ils établirent, sur le sol

Dimanche, 20 mai 1855,
MM. LES AMATEURS DU 2^e ZOUAVES
DONNERONT LE SPECTACLE SUIVANT :

1^{er}
LE BAL DU SAUVAGE, folie-vaudeville en trois actes,
par MM. Colguard frères.

1^{er} ACTE.
L'ÉPIROBISTERIE DE M. DIAVET

2^e ACTE
LE SALON DU CADRAN-BLEU.

3^e ACTE.
LE BAL DU SAUVAGE

2^e
INTERMEDE COMIQUE.

3^e
LES FUREURS DE L'AMOUR, tragédie burlesque
en un acte.

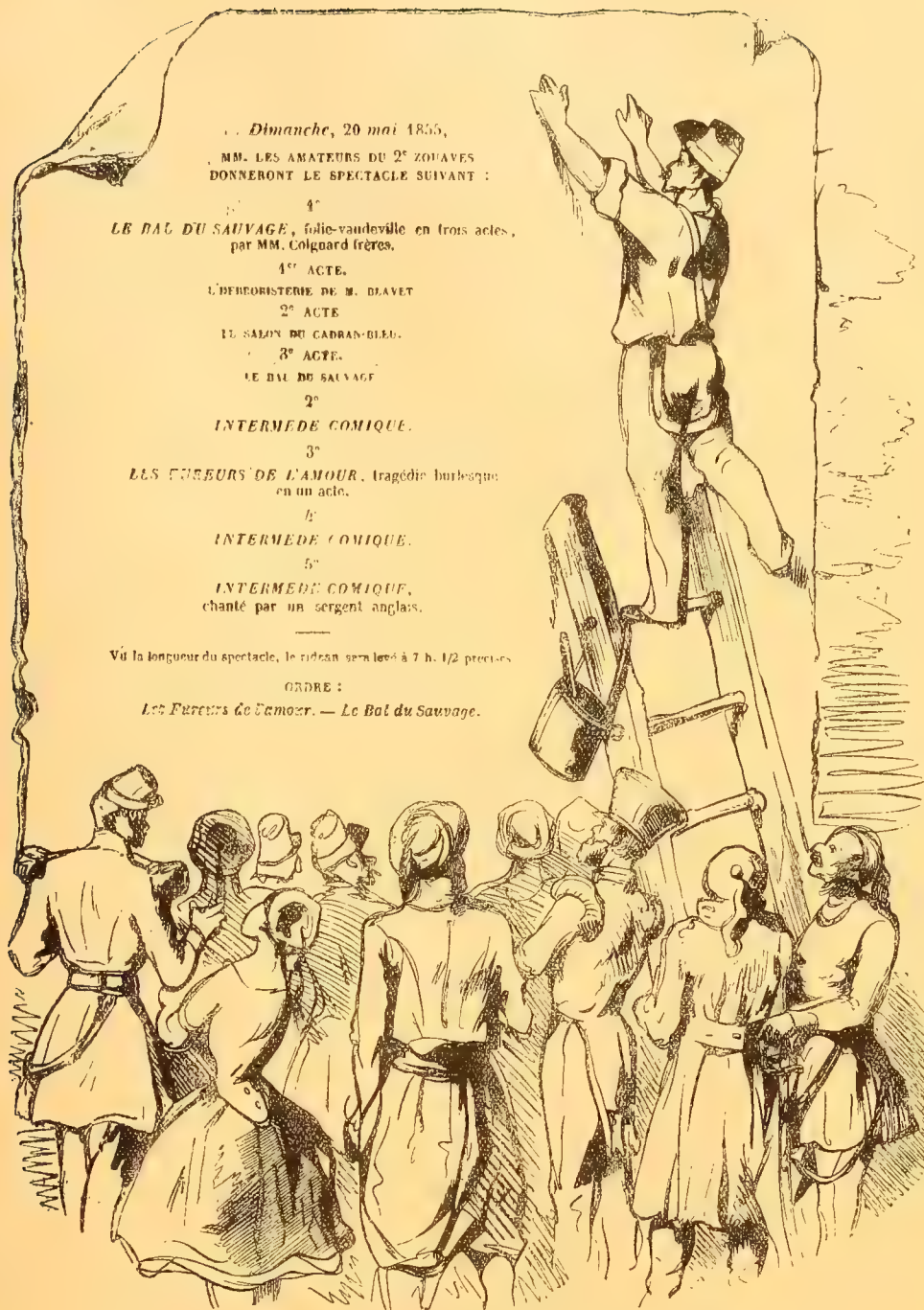
4^e
INTERMEDE COMIQUE.

5^e
INTERMEDE COMIQUE,
chanté par un sergent anglais.

Vu la longueur du spectacle, le rideau sera levé à 7 h. 1/2 précises.

ORDRE :

Les Fureurs de l'amour. — Le Bal du Sauvage.



AFFICHE DE LA REPRÉSENTATION DONNÉE AU THÉÂTRE DU 2^e ZOUAVES, DEVANT SÉBASTOPOL.
D'après l'illustration, 1855.

naturel, avec des planches, des madriers et des étoffes qu'ils s'étaient procurés, le terre-plein, les coulisses et le rideau qui devaient composer la scène.

Un lieutenant, qui dessinait agréablement, se chargea de l'illustration des programmes et les rôles furent distribués selon les aptitudes de chacun. Aux jeunes zouaves furent attribués les rôles de femmes; et ils se travestissaient si bien, imitaient si parfaitement les jeunes premières, les soubrettes, voire les duègnes, que l'illusion était, paraît-il, complète¹. L'entrée du théâtre était ouverte, moyennant une légère rétribution, aux officiers, qui prenaient place sur les banquettes; elle était gratuite pour les sous-officiers et les soldats, qui se tenaient le plus souvent debout à l'extérieur des gradins. Une des célébrités de la Commune, Maxime Lisbonne, avait fait partie de cette troupe d'amateurs².

Les armistices furent des occasions pour les deux armées, qui se combattirent, d'ailleurs, toujours à armes loyales, de se témoigner leur sympathie réciproque.

Le drapeau blanc, à l'heure fixée, était arboré à la fois sur les bastions russes et sur les retranchements français: c'était le signal du rapprochement. On commençait par des présentations, on finissait par des beuveries. Chez les officiers supérieurs, le champagne coulait à flots, et l'on portait des toasts à la valeur de l'adversaire. Dans les milieux d'un rang moins élevé, les nôtres tendaient à leurs ennemis leurs petites gourdes, remplies de rhum ou de cognac, que les Moscovites vidaient d'un trait; les Russes leur offraient en échange d'énormes rasades de leur eau-de-vie, qui faisaient venir « la larme à l'œil » de ceux qui l'absorbaient, et dont le palais n'était pas encore brûlé par les alcools toxiques.

On échangeait aussi des souvenirs: le chasseur de Vincennes troquait son képi pour une casquette; le Russe, qui trouvait la coiffure de nos soldats plus élégante que la sienne, témoignait d'une joie naïve à s'en parer.

Les officiers pouvaient facilement s'entendre, la connaissance de notre langue étant familière aux Russes; quant aux soldats, ils en étaient réduits à une pantomime souvent fort animée.

¹ *Souvenirs des guerres de Crimée et d'Italie*, par le général LEBRUN: Paris, 1890; cf. BAUDENS, 294; *Gazette de Lyon* 1^{er} juin 1859; *Le Moliériste* article de P. d'ESTRÉE, 1886, etc.

² *Intermédiaire*, 25 juillet 1887. *L'Illustration*, du 26 mai et du 9 juin 1885, a donné des croquis et fac-simile d'affiches de ce théâtre de circonstance. La collection Liesville, conservée à Carnavalet, renferme une suite de seize programmes du théâtre des zouaves. Enfin, Emile de la Bédollière a consacré à celui-ci le chapitre XIX de son *Histoire de la guerre d'Orient*, (Cf. *Intermédiaire*, 1887, *passim*).

Qui Bénéfice des blessés du 7 au 8 juin 1855.

Représentation Extraordinaire

Deux aventures ayant été faites
et plusieurs blessés ont été obligés
de changer le spectacle qu'on
se proposait de donner.



Leundi
DIMANCHE 14 JUIN 1855.

M. M. les Comités du 2^e rég. de Zouaves donneront.
le Spectacle suivant :

1^{re}

Une Charbonnette Comique

2^e

La Chambre à deux Litte

vaudeville en un acte

Intermède Comique.

Les Pingues 4^e No. Coquard

La Permission de dix Heures

vaudeville en un acte

5^e

Intermède Comique

6^e

Les Deux sans culotte

La Vente Louis de Mezi.

Intermède Comique

Qui se mariera le plus

Ordre.

La Chambre à deux litte, la permission de dix heures, les deux sans culotte. Qui se mariera le plus.
Le Héros sera joué à 7^h 1/2.

Enfants de l'Inde orthodoxes. Prenez ces spectacles profanes, appliquez-vous de préférence à recueillir le knout avec com-
pensation ainsi que les balles françaises, c'est le vrai moyen d'arriver au ciel.

PROGRAMME DE LA REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE, DONNÉE AU THÉÂTRE DES ZOUAVES,
AU BÉNÉFICE DES BLESSÉS, DU 7 AU 8 JUIN 1855.

Ces armistices permettaient aux soldats qui s'entrebattaient, à se mieux estimer en se connaissant mieux ; ces accalmies étaient un repos et un réconfort.

Un autre passe-temps, qui contribua notablement à entretenir en gaité et en santé les soldats du corps expéditionnaire, fut la création de jardins potagers.

« Mille francs dépensés en légumes frais, disait le médecin-inspecteur Baudens, c'est 500.000 francs épargnés pour les hôpitaux. » Le camp du 81^e de ligne offrit, à cet égard, un vrai modèle d'installation : des champs d'orge, de blé, de pommes de terre, avaient été ensemencés, pour les besoins communs ; on avait même fabriqué au bivouac des charrues à la Dombasle !

Chaque jour, la musique du régiment se faisait entendre sur une belle esplanade, plantée d'arbres par les soldats. Le colonel avait su faire tourner au profit de la collectivité les milliers de bras qui étaient à sa disposition, quand la guerre leur laissait des loisirs et, par un travail qui se doublait d'un plaisir, il avait réussi à maintenir le bon état, physique et moral, du régiment dont il avait la garde.

On voit par là que les jardins potagers aux armées, que récemment on préconisait, ont fait leurs preuves, on peut dire il y a près de deux siècles ; car, dès 1788, on avait, pour la première fois, songé à donner des jardins à cultiver aux soldats, sur les plaines des remparts, dans les villes fortifiées.

Cette mesure ne reçut, il est vrai, à cette date, qu'un commencement d'exécution ; mais, en l'an XII, au camp de Boulogne, les chefs militaires, ayant observé que « l'inaction tue les meilleures troupes et que le travail est la santé du soldat », favorisèrent de tout leur pouvoir la culture de terrains abandonnés ; ils n'eurent qu'à se louer de cette pratique qui, tout en permettant d'occuper agréablement les troupes, constitue, en même temps qu'un exercice hygiénique, une distraction salubre.

CHAPITRE XL

LA CAMPAGNE D'ITALIE ET SES ENSEIGNEMENTS

A la réception du 1^{er} janvier 1859, Napoléon III, s'adressant à l'ambassadeur d'Autriche, ne lui dissimulait pas qu'il considérerait comme *casus belli* l'invasion du Piémont, si le gouvernement, dont ce diplomate était le représentant, passait des intentions aux actes. Dans la dernière quinzaine d'avril, l'Autriche ayant clairement démasqué ses batteries, en ne cédant plus ses projets belliqueux, la France décidait d'envoyer ses armées au secours du roi de Sardaigne.

Un mois plus tard, les premiers corps français étaient concentrés aux alentours de Voghera : le 20 mai, on livrait la bataille de Montebello. Ce fut une lutte corps à corps, dans les rues d'un village qu'il fallut conquérir maison par maison, mais la victoire récompensa nos efforts : les jours suivants, à la suite des combats de Palestro et de Turbigo, l'armée ennemie repassait le Tessin, et il ne restait bientôt plus un seul Autrichien sur le territoire piémontais.

Les blessés de Montebello avaient été transportés en partie à Voghera, d'où ils furent évacués, pour le plus grand nombre, vers Alexandrie.

Le 22 mai, le médecin chargé du service à Voghera, écrivait au baron Larrey, médecin-inspecteur général :

Demain, il nous restera 180 blessés des plus graves, sans comprendre les entrans du jour. Je n'ai que 3 aides-majors avec moi, nous sommes sur les dents... Le service est mal organisé ; nous n'avons pas d'infirmiers... Les malades sont mal couchés, mal nourris, mal soignés... Il faudrait au moins 8 médecins, 30 infirmiers et le matériel suffisant...

Deux jours après, le médecin du 1^{er} corps écrit, de Montebello, qu'il a fait garnir de paille les cloîtres et l'église ; qu'il a prié l'intendant de lui procurer 2.000 couvertures de laine, et qu'afin d'économiser le peu de linge qui lui reste, il a fait requérir des habitants « une certaine quantité de mousse destinée aux fomen-

tations d'eau froide ». Et il ajoute : « Plus de 800 blessés ont été nourris pendant quatre jours par la commisération publique ».

On manquait, en effet, à peu près de tous les moyens de secours, qui durent être improvisés en toute hâte. Les locaux, pour la plupart peu salubres, dénués de mobilier, de personnel, ne possédaient ni cuisine, ni pharmacie, ni magasins¹.

Sardes et Autrichiens, alliés et ennemis de la veille, vainqueurs et prisonniers du lendemain, confondus dans une même infortune, furent placés dans les salles où ils allaient recevoir les soins de la science et les consolations de la charité.

Après Palestro, on avait dirigé les blessés sur Verceil, où ils eurent la bonne fortune d'être reçus dans un fort bel hôpital civil et deux hôpitaux militaires, créés pour la circonstance. Là, se distingua particulièrement le Dr Larghi qui, reprenant une pratique abandonnée depuis Ambroise Paré, se proclama partisan des cautérisations des plaies par armes à feu, substituant seulement au cautère un caustique plus moderne, la pierre infernale, qu'il promenait « dans les trajets sinueux des balles, sur les surfaces escharifiées par les projectiles et jusque sur les lambeaux des moignons amputés² ».

Le chirurgien dont nous venons d'exposer la thérapeutique, qu'il avait songé à faire revivre après trois siècles d'oubli, prétendait, grâce à elle, avoir réussi à diminuer dans de fortes proportions les cas de pourriture nosocomiale et de tétanos, qu'il n'eut que trop fréquemment l'occasion d'observer.

D'après les remarques de nos confrères militaires, cette grave complication des blessures de guerre se montra surtout, et presque exclusivement, dans les églises transformées en hôpitaux. C'est ainsi qu'à Brescia, les deux cathédrales avaient été encombrées par les victimes de Solferino ; en même temps que d'autres édifices de la ville, les palais, les couvents, les collèges, les casernes, servaient d'ambulances. Au centre de la cité, la vieille basilique appelée *il Duomo vecchio* ou la *Rotonde*, avec ses deux chapelles, hospitalisait, à elle seule, un millier de blessés, à qui les femmes de toutes classes apportaient « à profusion, des oranges, des gelées, des biscuits, des bonbons et des friandises³ ».

Soit à cause de la fraîcheur des églises, où on les avait entassés, « indépendamment des mauvaises conditions d'aération des couches déclives, puisque les

¹ *Campagne d'Italie de 1859* : lettres médico-chirurgicales du Grand-Quartier général de l'armée, par le Dr A. BERTHERAND. Paris, 1860.

² BERTHERAND, *op. cit.*, 30.

³ *Un Souvenir de Solferino* par J. Henry DUNANT. Troisième édition. (Genève, 1863).

églises reçoivent le jour par des ouvertures très haut percées¹ », soit par suite de l'encombrement, inévitable après des chocs aussi sanglants, les blessés de Brescia payèrent un lourd tribut au tétanos : trente cas, trente morts ! Alors qu'à Milan, où l'on avait eu recours à un autre mode d'hospitalisation, de même qu'à Turin, on parvenait à en sauver une assez forte proportion.



LE BARON H. LARREY, PRÉSENTANT LES BLESSÉS A L'EMPEREUR, A VOGHERA.
(D'après une peinture du Musée du Val-de-Grâce.)

Entre autres traitements, l'amputation selon la méthode de Pirogoff et le *curare*, dont Claude Bernard venait de révéler les propriétés, produisirent de bons résultats. On eut également à se féliciter de l'enveloppement ouaté des parties douloureuses ; moyen qui, malgré sa simplicité, sauva nombre d'existences en péril.

La gangrène traumatique se montra sur des blessés autrichiens, qui avaient

¹ BERTHERAND, *Campagne d'Italie*, 123

été abandonnés plusieurs jours sur le champ de bataille¹ ; il en fut de même de la pourriture d'hôpital, contre laquelle on fit usage d'un topique à base de coaltar et de plâtre, dont la formule avait été imaginée par MM. Corne et Demeaux, et qui avait été expérimenté sur la recommandation de l'illustre chirurgien Velpeau.

Après dix jours de pansements soigneusement faits, constate un des médecins qui avaient appliqué la mixture², (on observe) une amélioration très sensible des blessures suppurantes, un changement radical de leurs surfaces. Quelques-unes, plus rebelles, laissent encore apercevoir des points ulcérés, qui résistent opiniâtrement à tous les modes de traitement ; mais leur aspect est généralement meilleur, et la cicatrisation progresse visiblement dans les portions détergées de la perte de substance.

Un autre praticien émet quelques doutes sur l'action du topique :

Il est bien vrai, écrit Bertherand, que projetée sur une plaie putrilagineuse fétide, la poudre en neutralise sur-le-champ l'odeur nauséuse *sui generis* ; mais n'agit-elle pas ici... comme enduit obturateur des bouches de dégagement, véritable barrière concrète interposée entre les surfaces exhalantes et les papilles nerveuses olfactives de l'observateur ?

Ce qui semble donner raison à cet observateur, « c'est que la fétidité ne tarde pas à reparaitre, pour peu qu'on donne à la suppuration le temps d'imprégner de nouveau la couche pulvérulente qui masquait seulement les émanations, bien loin de les détruire à la source ». Il y avait là, néanmoins, une tentative d'antisepsie des plaies, qui eût mérité d'être encouragée ; sans doute les temps n'étaient-ils pas révolus.

Il en fut pareillement de l'opération du trépan, qui ne devait se relever du discrédit dont l'avaient frappé d'estimables et très distingués chirurgiens d'armée, que bien plus tard, et qui ne fut pratiquée, pendant la guerre d'Italie, qu'un petit nombre de fois. Par contre, on poursuivit les expériences sur le chloroforme, commencées en Crimée, puis en Kabylie.

Les accidents furent infiniment plus rares que dans les campagnes précédentes. Les chirurgiens sardes n'employaient le nouvel anesthésique qu'avec une répugnance marquée, lui préférant, pour la plupart, l'éther ou un mélange des deux substances. Nos chirurgiens témoignèrent de moins d'appréhension.

¹ DELORME, 316.

² Le Dr MARTENOT de CORDOUX, médecin-major de 1^{re} classe.

Certains nous ont fait part de leurs remarques qui, aujourd'hui encore, conservent leur valeur, pour le moins historique.

Tandis que les blessés autrichiens tombaient, pour ainsi dire, asphyxiés, foudroyés par les premières inhalations, les blessés français, en proie à une grande exaltation, entraient,



VISITE DE NAPOLEON III, DANS LES AMBULANCES DE VOGHERA, AUX BLESSÉS DE MONTEBELLO.

aussitôt la chloroformisation commencée, dans une période de contracture très active, très difficile à modérer, impossible à abolir entièrement... Les soldats ont surtout été affectés de la sorte, à l'exclusion assez absolue des officiers¹.

L'état moral n'a pas été non plus sans influence sur l'évolution des plaies.

Les Français, généralement insoucians, « s'inquiétant peu et ne s'affectant guère », se prêtaient plus volontiers aux opérations que les Autrichiens qui,

¹ BERTHERAND, 83.

« d'humeur moins légère, redoutaient beaucoup les amputations, et étaient plus disposés à s'attrister dans leur isolement¹. »

Il convient d'ajouter que les vainqueurs, partout accueillis comme des libérateurs, étaient « flattés, choyés, encouragés » ; et lorsqu'on leur parlait de leurs victoires, ces souvenirs glorieux, en détournant leur pensée de leur mal, adoucissaient leur position. Les Autrichiens n'avaient pas les mêmes privilèges : dans les hôpitaux où ils étaient parqués, ils étaient traités avec humanité, mais on ne leur témoignait aucune attention particulière.

Le corps de santé s'est cependant prodigué, à son ordinaire, au cours de cette campagne, bien que le service sanitaire ait été en complet désarroi, depuis le début jusqu'à la fin des hostilités : à peine comptait-on un médecin pour mille hommes ; des régiments n'en avaient pas un seul.

A Crémone, après Solférino, le Dr Sonrier, assisté de deux aides-majors, eut à soigner 2.452 blessés, sur lesquels 66 amputations furent pratiquées, « sans compter plusieurs ligatures d'artères et diverses opérations importantes. »

Beaucoup succombèrent à la suite d'hémorragies, résultant de blessures peu graves, faute d'avoir reçu du secours à temps.

A Montebello, écrit le Dr Richepin, pendant que je pensais le commandant L..., atteint d'un coup de feu qui, en lésant une branche de l'artère fémorale, avait déterminé une hémorragie abondante, à quelques pas de moi mourait un soldat, près duquel j'étais appelé aussi, et qui avait reçu une balle faisant simplement séton au tiers supérieur et postérieur de la jambe droite. *J'arrivai trop tard près de lui : il expirait*, par suite d'une lésion de l'artère tibiale postérieure.

A Melegnano, à Solférino, se présentèrent des cas analogues.

A l'ambulance du quartier général, où se pratiquaient les opérations les plus importantes, le médecin-chef n'était assisté que de cinq aides : encore était-il obligé d'en distraire un ou deux après les grandes batailles, pour être occupés dans les centres d'évacuation.

Le 19 juin — la campagne était ouverte depuis six semaines — les médecins de l'ambulance volante n'étaient pas encore montés et, malgré toutes leurs démarches, n'avaient pu obtenir des chevaux. Ils étaient obligés de faire les étapes à pied ou sur les caissons d'ambulance. Quelle assistance attendre d'un personnel « harassé

¹ DUNANT, 112.

par la chaleur et la fatigue de la marche, ou arrêté en arrière, tantôt sur les voitures, tantôt sur des véhicules d'emprunt¹ » !

Avant qu'un seul coup de fusil eût été tiré, on avait requis l'assistance de médecins et d'étudiants italiens, dont un de leurs confrères français disait : « Après les canons rayés, je ne connais rien de plus dangereux que les médecins de Turin, qui pratiquent la médecine antiphlogistique sans mesure et sans intelligence. » Le même médecin signalait la nécessité urgente de demander du personnel en France, car il y avait insuffisance d'infirmiers, comme il y avait pénurie de chirurgiens. Quelques musiciens avaient bien été désignés pour remplacer les infirmiers absents, mais ils ne rendaient aucun service, leur bonne volonté ne pouvant suppléer à leur ignorance. Les infirmiers-majors étaient de simples soldats « sans autorité et la plupart sans intelligence » ; ou des Italiens « sans zèle, sans énergie et sans probité. »

On était arrivé à manquer de caissons d'ambulance, les brancards même faisaient défaut. Pas de couvertures, aucun des médicaments indispensables !

Des ambulances volantes avaient été, néanmoins, établies dans des fermes, dans des maisons, des couvents, ou en plein air, à l'ombre de quelques arbres, et grâce à l'activité, au dévouement infatigable de nos chirurgiens, parèrent aux besoins les plus pressants.

Les officiers blessés y recevaient un premier pansement ; puis, venait le tour des sous-officiers et des soldats. Après Solférino, il y eut tant de membres à couper, tant de pansements à faire, que deux des chirurgiens attachés à l'une de ces ambulances s'évanouirent, épuisés de fatigue ; dans une autre ambulance, un de leurs collègues, pour pouvoir continuer son office, fut obligé de se faire soutenir le bras par deux soldats².

Les blessés capables de marcher se rendaient d'eux-mêmes aux ambulances : les autres étaient transportés au moyen de brancards et de civières. Le plus grand nombre étaient hissés sur des mulets, porteurs de litières ou de cacolets, qui les menaient aux ambulances de seconde ligne, où les moins invalides étaient déjà parvenus à se traîner.

De Castiglione, les blessés devaient être transportés dans les hôpitaux de Brescia, de Crémone, de Milan, pour y recevoir enfin des soins réguliers, ou y

¹ *Statistique de la campagne d'Italie*, par CHENU, *passim*.

² DUNANT, *op. cit.*, 45.

subir les amputations nécessaires ; mais l'ennemi ayant enlevé presque tous les chars du pays, par voie de réquisition, on fut obligé de laisser sans soins, pendant deux ou trois jours, une quantité considérable de blessés français, qu'on avait couchés seulement sur de la paille.

« On met aussi de la paille dans les rues, dans les cours, sur les places, où l'on a établi à la hâte, ici des couverts en planches, là tendu des toiles, pour préserver un peu du soleil les blessés qui arrivent de tous les côtés à la fois. Les maisons particulières ne tardent pas à être elles-mêmes occupées : officiers et soldats y sont reçus par les propriétaires les plus aisés, qui s'empressent de leur procurer tous les adoucissements qui sont en leur pouvoir¹. »

L'insuffisance du nombre des aides et des servants se fait cruellement sentir. Quelque zèle que déploient les chirurgiens, quel que soit l'empressement des habitants à venir réclamer des malades, l'encombrement ne fait qu'augmenter.

Les mouches, les vers envahissent les plaies. Les femmes du peuple se prodiguent, étanchent la soif des blessés, en humectant leurs blessures ; jusqu'aux enfants, tous vont aux fontaines les plus rapprochées et en rapportent, pleins jusqu'au bord, des seaux, des bidons, des arrosoirs. Aux distributions d'eau succèdent les distributions de bouillon et de soupe, sur lesquels se jettent les malheureux affamés : il en est qui n'ont rien mangé depuis trois jours !

Des ballots de charpie ont été distribués à profusion, mais il n'y a ni bandelottes, ni linge, ni chemises. Un hydrographe de la marine écrit à l'Empereur, au lendemain de Solférino :

... Les blessés de Solférino, entassés à Castiglione, n'ont pas même encore été pansés, faute de moyens suffisants. *Nous avons de la charpie, mais pas de linge, mais pas de chemises, pas de sucre, pas de vivres.* J'ai donné tout ce que j'avais avec moi ; j'ai acheté de mes deniers tout ce que j'ai pu trouver. Tout le monde apporte son concours pour ces malheureux soldats, mais ces moyens s'épuisent.

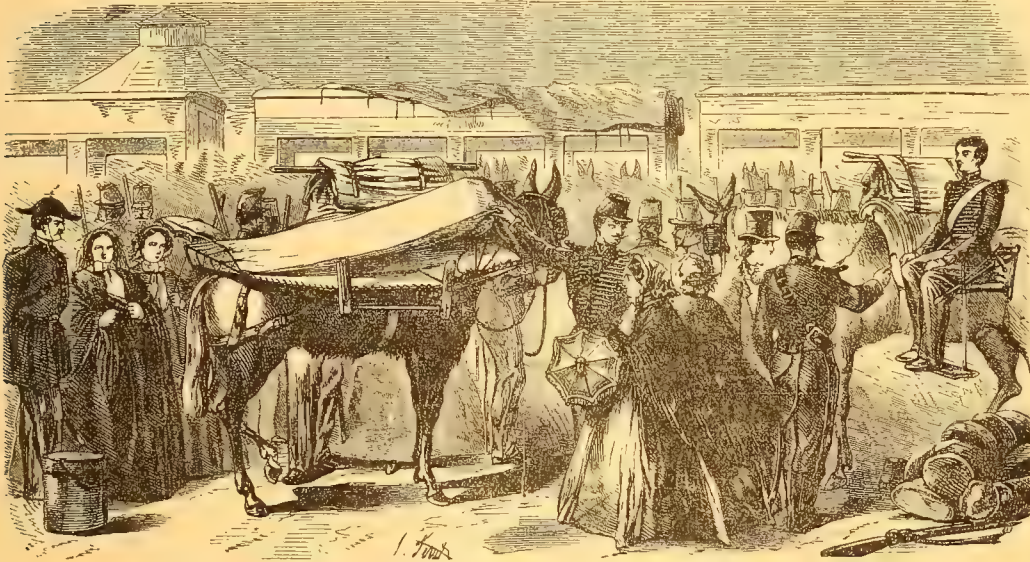
Le manque de nourriture et de repos, l'excitation consécutive à la bataille, les fatigues de toute sorte ont développé chez quelques-uns une sensibilité nerveuse, qui se traduit par des gémissements et des sanglots : d'autres souffrent sans une plainte et succombent sans bruit.

Des Autrichiens refusent de recevoir des soins dont ils se défient, arrachent leurs bandages et font saigner leurs blessures. Un Croate prend la balle qu'on

¹ DUNANT, *op. cit.*, 69.

vient de lui extraire et la lance à la tête du chirurgien qui l'a opéré. D'autres gardent un silence morne; certains témoignent leur gratitude par une mimique expressive.

De Castiglione à Brescia, le service semble avoir fonctionné avec plus de régularité qu'ailleurs. A défaut de voitures d'ambulance, on s'est servi, pour le transport des blessés, de chars grossiers, trainés par des bœufs, qui, bien que



CACOLETS ET LITIÈRES. POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

garnis de branches d'arbres, ne préservent qu'imparfaitement de l'ardeur d'un ciel de feu ceux qu'on y a empilés. Dans tous les bourgs situés sur la route que suivent ces lamentables convois, les villageoises sont assises sur leurs portes, faisant de la charpie; quand les charrettes passent, elles y montent pour changer les compresses, renouveler la charpie, verser des cuillerées de bouillon, de vin et de limonade dans la bouche de ceux qui n'ont plus la force de lever ni la tête ni les bras.

Les autorités communales ont fait, de leur côté, préparer des boissons, du pain et de la viande; et lorsque les habitants sont dépourvus de denrées et de provisions, les soldats de la garde partagent avec les blessés leurs rations et leurs gamelles.

Les blessés de l'armée sarde, transportés dans des villes qui n'ont pas été occupées, à peu de jours d'intervalle, par deux armées différentes, sont plus favorisés.

Ceux qu'on a expédiés sur Brescia sont placés dans de bonnes charrettes, garnies d'une épaisse couche de foin et abrités du soleil par des berceaux de branches feuillées et entrelacées, recouverts d'une toile par-dessus¹.

Dans les divers hôpitaux où se trouvent parqués les mutilés de toutes nationalités, des exhalaisons méphitiques se dégagent, résultant de l'agglomération de tant de malades dans des locaux surchauffés et mal aérés. D'abondantes distributions de tabac les corrigent en partie. On a remarqué que « c'était la seule chose qui diminuât les appréhensions des blessés avant l'amputation d'un membre; beaucoup ont été opérés la pipe à la bouche et plusieurs sont morts en fumant². »

Entre autres particularités propres à cette campagne, il convient de noter que les blessures observées sur les Autrichiens ont présenté plus de gravité que celles de nos soldats : cela tiendrait surtout à ce que nos hôpitaux n'ont reçu en réalité que ceux d'entre eux qui, plus gravement atteints, n'ont pu gagner leurs ambulances, ou ceux qu'on avait négligé d'enlever du champ de bataille. Il a été reconnu, d'autre part, que nos projectiles avaient une puissance plus considérable que ceux de l'ennemi.

Les fréquentes mutilations des mains qu'on a relevées s'expliquent par la nature des combats. « Partout la défense abritée dans des maisons, des fermes, des cimetières, derrière des murs, des retranchements, exigeait, de la part des assaillants, des escalades, des bris de portes, et les mains ont été plus exposées à l'action des projectiles³. »

Comme dans les autres guerres, on a relevé des blessures multiples sur le même individu, par balles ou mitraille, mais surtout par coups de sabre ou de baïonnette.

Nous avons dit plus haut que, pendant cette campagne, nombre de blessés ont succombé à la suite d'hémorragies résultant de lésions artérielles très simples, qui n'auraient pas dû entraîner une terminaison funeste, si l'on avait arrêté l'écoulement sanguin : le docteur Richepin, médecin dans un régiment de ligne, et que nous présumons être le père du poète-académicien, a rapporté qu'à Solférino, il a relevé une dizaine de cas semblables. C'est aussi dans cette journée que le même major découvrit, sur un sous-officier autrichien blessé, un appareil hémostatique,

¹ DUNANT, 98.

² *De la mortalité dans l'armée*, par le Dr J.-C. CHENU. Paris, 1870.

³ *Op. cit.*, 120.



APRÈS LA BATAILLE DE SOLFÉRINO.
D'après le tableau de T. Veron, placé dans la Chapelle du Val-di-Grâce.

« ressemblant à la pelote compressive des boîtes à amputation », et qui, convenablement appliqué, interceptait parfaitement le cours du sang. Ce sous-officier, qui avait été atteint d'un coup de feu au tiers inférieur et interne de la cuisse droite, avait réussi à arrêter par ce moyen une hémorragie de la fémorale, mais il avait été tué par un second coup de feu au cœur, et le dénouement empêcha notre confrère de savoir « si une main chirurgicale avait appliqué la compression, ou si c'était le blessé lui-même, en raison de la simplicité de l'instrument. »

Les chirurgiens militaires, sous l'inspiration de leur chef, le baron Hippolyte Larrey, toutes les fois que les circonstances et la nature des blessures l'ont permis, ont donné la préférence à la conservation sur l'intervention; mais une opération qui fait, cependant, partie de la méthode conservatrice, ne fut que rarement pratiquée, parce que, par suite de l'incurie administrative, il n'y avait pas de *boîte à résection*!

Combien d'autres fautes ont été imputées à la sacro-sainte Administration! Elles ont été signalées par les historiographes du service de santé et stigmatisées comme il convenait; nous n'y insisterons point. Nous associant aux judicieuses réflexions du professeur Delorme¹, nous nous contenterons de contresigner ces lignes de l'éminent inspecteur d'armée :

La guerre eût entraîné en longueur... on eût couru au-devant de désastres médicaux et chirurgicaux tout aussi terribles que ceux de Crimée... La fin si rapide et si inattendue des hostilités sauva une situation compromise... Avec un système d'évacuations à outrance, exécutées sans méthode, n'aboutissant le plus souvent qu'à l'encombrement, avec une organisation ambulancière et hospitalière si défectueuse, avec des services aussi insuffisants, on n'a pas le droit d'exiger de la chirurgie des résultats brillants... Les enseignements épouvantables de la guerre d'Italie doivent rester toujours présents à nos esprits. Cette campagne a servi à démontrer, avec une évidence frappante, la pernicieuse influence que peut exercer, sur la pratique de la chirurgie aux armées, une organisation sanitaire défectueuse.

Il est juste, toutefois, de relever à l'actif de cette guerre, qu'on expérimenta, pour la première fois, en Italie, le transport de blessés en wagons, et qu'on eut l'idée d'établir des ambulances de gare. Ce système d'évacuation, encore à l'état embryonnaire, devait, par la suite, s'amplifier, se perfectionner. On sait le parti que nous en tirons aujourd'hui.

¹ *Op. cit.*, 325.

LES ORIGINES DE LA CROIX-ROUGE. — LA CONVENTION DE GENÈVE

« A quelque chose malheur est bon », proclame la sagesse des nations, dans un de ces adages qui reflètent le bon sens et l'expérience populaires. Le charnier sanglant de Solférino aura été l'humus fécondant, sur lequel a poussé cette fleur d'humanité et de pitié qui s'épanouira quelques années plus tard dans tout le rayonnement de son éclat.

Un homme, qui assistait en simple touriste à cet épique combat, nous en a laissé la peinture la plus saisissante et, parce que la moins chargée de couleurs, la narration la plus réaliste, la plus vraie, parce que la plus vécue, à la comparer surtout aux impressions des combattants qui n'ont forcément vu qu'un coin de l'action, ou aux versions officielles, trop enclines à négliger certains détails, à atténuer certaines taches, que leurs auteurs ont un intérêt trop manifeste à dissimuler.

La bataille de Solférino fut livrée au plus long jour de l'année, le 24 juin ; elle dura plus de quinze heures ; elle mit en présence, sur un terrain de cinq lieues d'étendue, par une chaleur étouffante, près de trois cent mille hommes, dont le plus grand nombre n'avaient pris aucune nourriture depuis la veille, ce qui devait mettre les blessés, à la fois affamés et épuisés, dans les conditions les moins propices à une prompte guérison.

La plupart de ceux qu'on relève sont « pâles, livides, anéantis : les uns, et plus particulièrement ceux qui ont été profondément mutilés, ont le regard hébété et paraissent ne pas comprendre ce qu'on leur dit : les autres sont inquiets et agités par un ébranlement nerveux et un tremblement convulsif ; ceux-là, avec des plaies béantes où l'inflammation a déjà commencé à se développer, sont comme fous de douleur ; ils demandent qu'on les achève et, le visage contracté, ils se tordent dans les dernières étreintes de l'agonie¹. »

¹ *Un souvenir de Solférino*, par J. Henry DUNANT.

Celui qui a parcouru ce théâtre de carnage, raconte qu'il était à chaque instant arrêté par des scènes pareilles de désolation : il a vu « des infortunés qui, non seulement ont été frappés par des balles ou des éclats d'obus, qui les ont jetés à terre, mais dont les bras ou les jambes, ont été brisés par les roues de pièces d'artillerie qui leur ont passé sur le corps. Le choc des balles cylindriques fait éclater les os dans tous les sens..., les éclats d'obus, les balles coniques produisent aussi des fractures excessivement douloureuses et des ravages intérieurs souvent terribles. Des esquilles de toute nature, des fragments d'os, des parcelles de vêtements, d'équipement ou de chaussure, de la terre, des morceaux de plomb compliquent et irritent les plaies du patient et redoublent ses angoisses. »

Durant trois journées et trois nuits, des infirmiers, des soldats, des paysans s'étaient employés à relever les morts et les blessés ; mais combien, cachés dans des fossés, dans des sillons, masqués par des buissons ou des accidents de terrain, ne furent pas vus et qu'on abandonna sans soins, sans secours ! Que de vivants mêlés aux cadavres et qui partagèrent la même sépulture ! De ceux qu'on recueillit, combien n'eurent pas un sort plus enviable que ceux de leurs camarades qui avaient succombé à leurs blessures !

Deux jours après la bataille, à Castiglione, l'encombrement était tel que chaque médecin eut près de 500 blessés à soigner ; jusqu'aux cafés et boutiques, tout était transformé en ambulance.

Une panique se produisit soudain dans la ville, qui eut les plus désastreuses conséquences. Une colonne de prisonniers autrichiens ayant été aperçue au loin, le bruit se répand que l'ennemi fait un retour offensif. Aussitôt, par un de ces phénomènes de contagion mentale bien connus des aliénistes, la panique gagne de proche en proche. Les habitants s'enfuient, emportant leurs objets les plus précieux ; ceux qui restent s'empressent de brûler les drapeaux italiens et français, dont toutes les fenêtres ont été pavoisées, et, à la place de blessés des armées alliées, installent des blessés autrichiens.

Charrettes, voitures et fourgons s'élancent à fond de train sur les routes, « foulent les blessés, qui supplient qu'on les emmène et qui, sourds aux observations, se débarrassent de leurs bandages, sortent tout chancelants des églises et s'avancent dans les rues, sans savoir jusqu'où ils pourront aller. » N'est-il pas à présumer que ces blessés, ces estropiés n'auraient pas obéi aux suggestions d'une terreur collective, n'eussent pas couru au-devant d'un danger réel, pour échapper à un péril imaginaire ; que ces administrateurs, ces médecins n'auraient pas déserté leur poste, si

ces derniers et les malheureux confiés à leur vigilance, s'étaient sentis protégés, « neutralisés » par les lois de la guerre ; s'ils avaient été mis à l'abri par une sorte de cartel de sauvegarde, consenti entre les nations belligérantes ?

Sans doute on a, de tout temps, et comme par un instinct humanitaire, respecté la vie du chirurgien au cours de la bataille : c'est là une « convention de droit naturel, gravée dans le cœur humain », depuis qu'il y a des hommes qui s'entretiennent et des médecins pour panser leurs blessures. Il était à prévoir que ce généreux instinct, qui rend sacrée l'existence de deux êtres devant lesquels toute violence désarme et s'incline, se traduirait quelque jour sous la forme de traités spéciaux, dont on s'engagerait, de part et d'autre, à respecter la teneur.

Par une coïncidence qu'il suffira de relever, sans en tirer de conclusion, c'est au cours de guerres entre l'Allemagne et la France, qu'ont été faites les premières tentatives de protection des hôpitaux ou ambulances et des infortunés que la malechance des combats y avait conduits.

En 1689, le comte d'Asfeld et l'électeur de Brandebourg ; en 1743, le maréchal de Noailles et le comte de Stair, pendant la guerre de la succession d'Autriche ; en 1749, le marquis de Rougé et le baron de Buddenbrock, faisaient déclarer inviolables les asiles où seraient recueillis les blessés de l'une et de l'autre des troupes en présence.

En 1763, un philanthrope qui, toute sa vie, fut dévoré d'un zèle ardent pour le bien¹, demanda que cette noble tradition fût reprise, devint une règle du droit des gens. Parlant du « respect que les nations devaient accorder à ces asiles sacrés, où le vertueux défenseur de la patrie va chercher la guérison d'une blessure dont la cause est si noble », cet homme, éclairé autant qu'ingénieux, véritable apôtre de la solidarité humaine, à une époque où le mot n'avait pas encore droit de cité, demandait déjà qu'on cessât de regarder « les hôpitaux comme des conquêtes et les malades qu'ils renferment comme des prisonniers ». Et il ajoutait fort sensément :

A combien de milliers de malades ou de blessés la crainte de tomber sous la puissance de l'ennemi n'a-t-elle pas coûté la vie ! Les évacuations font périr un nombre infini de malheureux qu'on aurait sauvés, s'ils fussent restés dans le lieu où ils avaient été déposés d'abord. *Comment est-il possible que des nations policées ne soient pas encore convenues de regarder les hôpitaux comme les temples de l'humanité, qui doivent être respectés et protégés par les vainqueurs ?*

¹ Cf. DE CHAMOUSSET, *Œuvres complètes*, tome II, 15 et s. Paris, MDCCLXXXIII.

Et, dans le style un peu déclamatoire, qui porte bien la marque du temps, il poursuivait :

La voix d'une politique inquiète devrait-elle l'emporter sur le cri de la sensibilité, qui réclame des droits si sacrés? Dans un siècle où l'on a tant gagné du côté de l'esprit et des lumières, ne devrait-on pas prouver qu'on n'a rien perdu du côté du cœur et des sentiments, et le moment ne paraît-il pas venu d'établir pour les nations une convention réclamée par l'humanité?

Un historien de la chirurgie¹, qui rédigeait son traité quelques années après la publication de l'ouvrage dont nous avons extrait ces lignes, émettait le même vœu, en termes plus explicites encore :

Aujourd'hui que l'humanité reprend ses droits longtemps réclamés; que les Souverains connaissent mieux le prix du sang de leurs sujets et ne permettent qu'à regret de le verser pour la défense de la patrie, parce qu'elle est moins exposée qu'autrefois aux grandes révolutions; aujourd'hui, les Souverains, laissant agir leur sensibilité naturelle, parfaitement d'accord avec leurs véritables intérêts comme avec ceux de leurs sujets, *ne devraient-ils pas convenir entre eux, par une loi non moins sacrée que celle de prendre soin des malades ennemis faits prisonniers, que les hôpitaux militaires seront, de part et d'autre, des asiles inviolables pour les malades et pour ceux qui les servent; qu'ils seront regardés comme des sanctuaires dont il n'est pas permis d'approcher les armes à la main; enfin, que ceux qui les habitent ne seront pas réputés prisonniers, et n'entreront point dans la balance des échanges?*

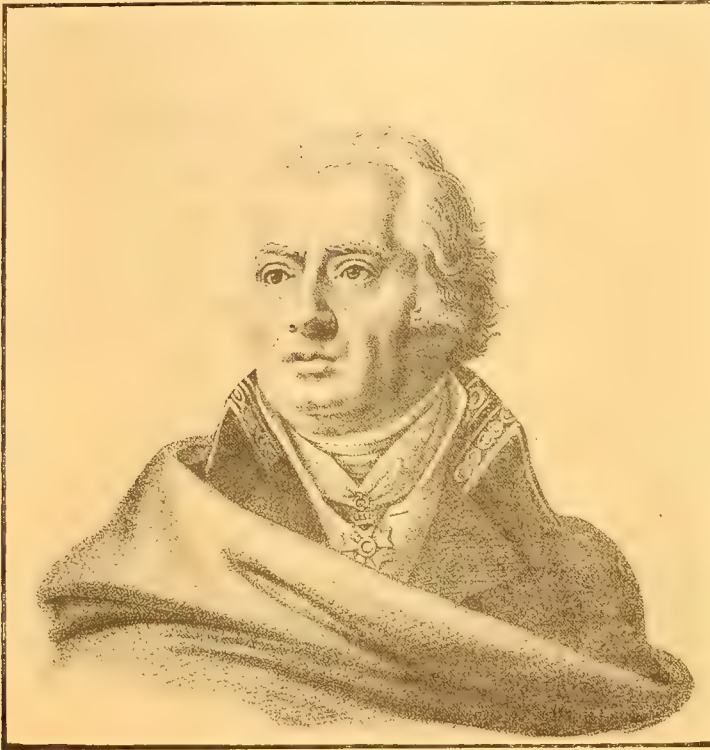
Et cet annaliste de notre art rappelle, à cette occasion, que deux généraux ont exécuté ce projet dans la guerre de 1743, en Allemagne, comme nous-même l'avons énoncé plus haut :

Le comte de Stair, touché de l'espèce de barbarie qu'offrent les transports ou *évacuations* d'un hôpital sur un autre, pendant que l'armée anglaise qu'il commandait était campée à Aschassenburg, fit proposer au duc de Noailles, général français, dont l'humanité lui était connue, de respecter et de protéger réciproquement les hôpitaux. L'accord fut fait et le duc de Noailles profita de la première occasion pour montrer combien il avait à cœur de l'observer religieusement. L'hôpital anglais était à Feckenheim, village situé sur le Mein; le général, envoyant des troupes dans un village voisin de celui-ci, sur la rive opposée, et craignant de mettre l'alarme parmi les malades qui l'occupaient, eut soin de les rassurer, en leur faisant savoir qu'ayant appris que l'hôpital était dans le village, il avait donné les ordres les plus exprès pour qu'ils ne fussent pas inquiétés par ses troupes.

Ce n'était là qu'une sorte d'armistice, s'appliquant à un champ restreint du théâtre des opérations; il fallut attendre plus de soixante ans avant de voir se renouveler une tentative analogue.

¹ *Histoire de la chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, par M. PEYRILHE, tome second. A Paris, de l'Imprimerie Royale, MDCCLXXX, 403 et s.

Le 5 floréal an VIII (25 avril 1800), s'ouvrait la campagne où Moreau, l'heureux rival de Bonaparte, allait conquérir ses premiers lauriers. Dès le début de cette campagne, le chirurgien Percy eut une inspiration qui aurait dû suffire à préserver



LE CHIRURGIEN EN CHEF PERCY.

son nom de l'oubli, s'il n'avait eu d'autres titres à l'immortalité; il proposa au général, sous les ordres duquel il servait, d'imiter le noble exemple donné par son illustre devancier et de déclarer, comme l'avait fait le maréchal de Noailles, l'inviolabilité des hôpitaux militaires. Donnant corps à son projet humanitaire, Percy soumit à Moreau, qui la fit tenir au général ennemi, la rédaction suivante :

Le général Kray, commandant l'armée autrichienne, et le général Moreau, commandant l'armée française, désirant diminuer autant que possible les malheurs de la guerre et adoucir le sort des militaires blessés dans les combats, sont convenus des articles suivants :

Article premier. — Les hôpitaux militaires seront considérés comme autant d'asiles inviolables, où la valeur malheureuse sera respectée, secourue, et toujours libre, quelle que soit l'armée à laquelle ces hôpitaux appartiennent et sur quelque terrain qu'ils soient établis.

Article 2. — La présence de ces hôpitaux sera indiquée par des écriteaux placés sur des chemins aboutissants, afin que les troupes n'en approchent point, et qu'en passant, elles observent le silence et fassent cesser le bruit des tambours et instrumens.

Article 3. — Chaque armée restera chargée de l'entretien de ses hôpitaux, après avoir perdu le pays où ils existent, comme si ce pays était encore en son pouvoir. Les effets continueront à lui appartenir ; les dépenses seront à son compte ; rien ne sera changé au régime de ces établissements, et la consigne donnée à la sauvegarde sera concertée entre les chefs de service et le commandant du poste étranger.

Article 4. — Les armées favoriseront réciproquement le service des hôpitaux militaires situés dans les pays qu'elles viendront à occuper. Elles feront fournir par les habitants, ou fourniront elles-mêmes tous les objets nécessaires aux blessés et hospitaliers, sauf à s'en faire rembourser le montant, ou même à retenir des otages ou des effets, jusqu'à ce que le paiement des avances soit effectué.

Article 5. — Les militaires guéris de leurs blessures seront renvoyés à leur armée respective, avec une escorte qui leur fera fournir en chemin des vivres et des voitures, et les accompagnera jusqu'aux avant-postes de l'armée où ils se rendront. Il sera de même accordé une escorte pour protéger, lors de l'évacuation complète de l'hôpital, les convois de voitures sur lesquelles on aura chargé les effets, si ceux-ci n'ont point été retenus pour garantir l'acquittement des dépenses faites pour le dit hôpital.

La présente convention, seulement applicable aux militaires blessés, sera publiée à l'ordre des deux armées, et lue dans chaque corps deux fois par mois. L'exécution de ses articles est recommandée à la loyauté et à l'humanité de tous les braves, et chaque armée promet de faire punir exemplairement quiconque y contreviendrait ¹.

Le projet de Percy ne fut pas pris en considération ; ce n'est que beaucoup plus tard que la leçon d'humanité, dédaignée par les contemporains du bon chirurgien, sera comprise et entendue.

Cette idée, qui a mis tant de siècles à entrer dans la pratique, devait être reprise par un Italien, membre correspondant de l'Institut de France : le 28 avril 1861, le Dr Palasciano lisait à l'Académie *Pontraniana* un mémoire : *La Neutralità dei feriti in tempo di guerra*, qui doit être considéré, selon l'expression de Maxime du Camp², comme « l'acte de naissance de la Convention de Genève ».

Mais s'il est de toute justice de proclamer les droits à la priorité de notre confrère italien, nous ne saurions méconnaître que c'est à la ténacité inlassable, aux efforts multipliés et persévérants d'un homme qui n'appartint pas à notre corps, mais qui, sans être pourvu d'aucun mandat, puisa dans sa foi d'apôtre la force de conviction qui le fit triompher de tous les obstacles : c'est au Génevois Henry

¹ *Journal des campagnes du baron Percy*, publié par M. Emile LONGIN.

² *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1888.

Dunant, que revient le mérite incontesté d'avoir réalisé cette institution de la Croix-Rouge, dont la Convention de Genève a établi les bases indestructibles.

Pour être, cependant, tout à fait équitable, il convient de rappeler que, le 29 mai 1859, le *Moniteur* publiait un décret, signé quelques jours après la bataille de Montebello, qui statuait que, « désormais, tous les prisonniers blessés seraient rendus à l'ennemi sans échange, dès que leur état le permettrait ». Ce décret ne resta pas lettre morte, énonce formellement le Dr Léon Le Fort (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1871), à qui nous devons la connaissance de cette particularité généralement ignorée; « nous eûmes, rapporte le savant professeur, en 1859, à ramener à Vérone des blessés autrichiens, soignés dans nos hôpitaux de Milan et de Brescia; témoin ému des scènes attendrissantes que provoquait le retour de ces malheureux au milieu de leurs compatriotes, nous pûmes apprécier combien était grand le bienfait réalisé par le décret de Montebello. C'est donc à la France qu'appartient légitimement l'honneur d'avoir réclamé la neutralisation des blessés; mais... c'est au comité de Genève qu'on doit d'avoir vu ce principe, étendu dans son application au personnel et au matériel sanitaires, accepté par tous les gouvernements de l'Europe ».



J. HENRY DUNANT,
Promoteur de la Convention de Genève.

Après cette mise au point, revenons à H. Dunant.

Dunant avait constaté de ses yeux l'insuffisance du service sanitaire, au cours de la campagne dont il a narré les émouvantes péripéties; il avait assisté, spectateur impuissant, à l'abandon presque forcé des blessés sur le champ de carnage et, cependant, il le reconnaissait, « dans aucune guerre et dans aucun siècle, on n'avait vu un si grand empressement et un si beau déploiement de charité ». Mais, alors que les progrès dans l'œuvre de mort étaient incessants, que chaque gouvernement luttait d'émulation pour les accroître encore, l'œuvre de salut n'excitait de leur part qu'indifférence ou dédain.

« Puisque, écrivait le généreux philanthrope, les hommes continuent à s'entre-tuer sans se haïr; puisque l'on déclare, comme l'affirme le comte Joseph de Maistre, que *la guerre est divine*; puisque l'on invente tous les jours, avec une persévérance digne d'un meilleur but, des moyens de destruction plus terribles que ceux que l'on possède déjà, et que les inventeurs de ces engins meurtriers sont encouragés dans la plupart des grands États de l'Europe, où l'on arme à qui mieux mieux, pourquoi ne profiterait-on pas d'un temps de tranquillité relative et de calme, pour résoudre une question d'une aussi haute importance, au double point de vue de l'humanité et du christianisme¹? » Et donnant une forme concrète à sa pensée: « N'y aurait-il pas moyen, concluait-il, de fonder des sociétés *volontaires* de secours, qui auraient pour but de donner ou de faire donner, en temps de guerre, des soins aux blessés? »

Ces sociétés, qui se trouveraient tout organisées dans l'éventualité d'une guerre, devraient-elles rester inactives en temps de paix? Tel n'était pas le sentiment de celui qui les avait conçues: « Ces sociétés pourraient même rendre de grands services pendant des époques d'épidémies ou dans des désastres, comme des inondations, des incendies; le mobile philanthropique qui leur aurait donné naissance les ferait agir dans toutes les occasions où leur action pourrait s'exercer. »

Pour une tâche de cette nature, qui exige tant de dévouement, tant de désintéressement, il importe de ne pas recourir à des mercenaires: « Trop souvent les salariés deviennent durs; ou le dégoût les éloigne et la fatigue les rend paresseux; » il faut choisir des personnes diligentes, préparées, initiées au labeur qu'elles doivent accomplir, « et qui, reconnues par les chefs des armées en campagne, soient soutenues dans leur mission ».

Les exemples qu'offre l'Histoire sont là pour attester qu'il n'est point chimérique de compter sur de pareils concours. Qu'est-il besoin d'évoquer les ombres héroïques d'un Charles Borromée accourant, du fond de son diocèse, pour braver la contagion du fléau qui sévissait à Milan; d'un Belzunce, prodiguant les trésors de sa charité au cours de l'épidémie de peste qui exerça de si cruels ravages dans le midi de la France? Plus près de nous, pendant la guerre de Crimée, ne vit-on pas deux femmes, deux saintes, l'une grande-duchesse de Russie, l'autre, de moins noble extraction, mais appartenant néanmoins à une

¹ *Un souvenir de Solférino*, 150 et s.

catégorie sociale des plus élevées, miss Nightingale, chacune auprès des leurs, penchées sur les lits de souffrance, sans autre récompense, sans autre stimulant que leur ardent amour pour l'humanité souffrante? « L'image de miss Florence Nightingale, parcourant pendant la nuit, une petite lampe à la main, les vastes dortoirs des hôpitaux militaires et prenant note de l'état de chacun des malades, pour leur procurer les soulagements les plus pressants, ne s'effacera jamais du cœur des hommes qui furent les objets ou les témoins de son admirable charité, et la tradition en sera conservée pour toujours dans les annales. »

Deux autres Anglo-Saxonnes, madame Beecher-Stowe, l'auteur du roman qui a fait le tour du monde civilisé, la *Case de l'Oncle Tom*, et madame Elisabeth Fry, la riche quakeresse qui consacra sa fortune et sa vie à l'amélioration du sort des prisonniers dans les geôles du continent, au commencement du dernier siècle, ont agi, à leur insu, sur l'esprit du promoteur de la Croix-Rouge, qui en convient lui-même sans fausse modestie: « L'influence féminine, consigne-t-il dans son opuscule, est précieuse pour le bien de l'humanité, elle est appelée à devenir de plus en plus considérable; » phrase dont le féminisme aurait tout droit de se targuer; n'est-ce pas comme une prophétie qui annonçait son avènement futur? Reconnaissons, du reste, que, sans le concours des femmes, le programme que s'était tracé Dunant n'aurait été qu'incomplètement réalisé.

Ce programme, il fallait, pour le remplir, « réunir en un seul effort collectif tous les efforts particuliers, de façon à leur imprimer un mouvement d'ensemble, concerté dans l'action et fécond dans les résultats. » Comment y parvenir, sinon en gagnant à sa cause toutes les nations intéressées en la personne de leurs gouvernants, et aussi l'opinion publique, dans les pays où celle-ci est souveraine? Ainsi le comprit notre tenace Genevois, qui se mit dès lors en campagne pour faire aboutir son généreux projet.

Par où allait-il commencer cette croisade pour le bien? On le pressent: « C'est Paris qui consacre les idées; c'est de là que les principes nouveaux rayonnent sur le monde. » Dans la capitale de l'univers civilisé, Dunant rencontra un accueil des plus sympathiques; journalistes en crédit, dames du meilleur monde, les personnalités les plus hautes, parmi les lettrés et les savants, c'est à qui lui prodigueraient les félicitations, les encouragements.

« Votre entreprise est la plus grande du siècle, lui écrivait Renan; l'Europe n'aura peut-être que trop l'occasion d'en apprécier les bienfaits. » Guizot, Royer-

Collard, de Lesseps associaient leurs éloges à ceux de l'illustre auteur de la *Vie de Jésus*. Par une inspiration délicate, une femme au grand cœur vint en aide au novateur, de la manière la plus délicate et la plus ingénieuse : M^{me} de Staël, belle-sœur du duc de Broglie, fit confectionner un certain nombre de brassards portant l'insigne de la Croix-Rouge : elle les exposa dans ses salons, bien en vue. Le premier mot de ceux qui les voyaient était pour s'enquérir de la signification de ces insignes ; M^{me} de Staël s'empressait de donner les explications, se constituant la propagandiste zélée de l'œuvre qu'elle avait prise sous son patronage.

Mais la victoire n'était pas complètement gagnée ; les milieux militaires se montraient assez mal disposés ; l'Empereur n'avait pas encore fait connaître ses intentions. Par un heureux hasard, Napoléon III avait servi jadis, au temps où il était simple officier dans l'armée suisse, sous les ordres du général Dufour ; celui-ci, qui avait donné son appui à la tentative de son compatriote, écrivit personnellement au souverain ; et l'Empereur, en dépit des oppositions de son entourage, décidait que la France serait représentée à la conférence qui allait s'ouvrir à Genève.

Bientôt l'Angleterre, à la voix du romancier Charles Dickens, champion de toutes les causes généreuses, la Russie, la Saxe, la Hollande, l'Autriche adressaient leur acquiescement. La reine de Prusse, devenue plus tard l'impératrice Augusta, avait été initiée au projet de Dunant par la lecture de sa brochure sur Solférino, qu'une main inconnue avait déposée sur sa table¹ : quelques jours après, elle trouvait dans le *Journal des Débats* l'éloquent article de Saint-Marc Girardin : sa conviction, à partir de ce moment, fut faite².

Dans sa séance du 9 février 1863, la *Société genevoise d'utilité publique* décidait de « prendre en sérieuse considération » l'idée émise dans la conclusion du livre intitulé : *Un souvenir de Solférino*, savoir : « la création, en temps de paix, de Sociétés de secours pour les blessés et l'adjonction aux armées belligérantes d'un corps d'infirmiers volontaires. » Le 8 août de l'année suivante, vingt-six délégués de seize États arrivaient à Genève et se mettaient à l'œuvre ; le 22 du même

¹ Cf. *les Débats*, 26 février 1898. (Le fondateur de la Croix-Rouge : M. Henry DUNANT, par Maurice MURET.)

² Le professeur MULLER rapporte qu'en 1866, lors des fêtes données à l'occasion de la victoire de Sadowa, la reine Augusta dit à Dunant, qui s'était rendu à Berlin sur son invitation : « Quand j'ai lu votre livre, j'ai été tellement émue que je l'ai communiqué au Roi. Le Roi, après l'avoir lu en entier, m'a dit : « Il faut que nous fassions réussir cette œuvre ».

mois, était promulguée la Convention « pour l'amélioration du sort des militaires blessés en campagne ».

Les lieux où les blessés sont en traitement étaient déclarés neutres ; de même, le personnel de ces établissements (intendance, services de santé, d'administration, de transport, ainsi que les aumôniers). Le matériel des ambulances participait à l'immunité.

Les habitants portant secours aux blessés devront être à l'avenir respectés ; les militaires, blessés ou malades, seront recueillis et soignés, à quelque nation qu'ils appartiennent ; on renverra dans leur pays ceux qui, après guérison, seront reconnus incapables de servir.

Il était nécessaire d'adopter un signe distinctif et uniforme pour marquer la neutralité des personnes et des lieux. « En 1859, chaque nation possédait bien, pour ses hôpitaux de campagne, un drapeau particulier ; mais les couleurs en étaient presque toujours inconnues aux soldats ennemis, de telle sorte que les ambulances étaient envahies, les blessés faits prisonniers, les médecins arrêtés ou massacrés au moment même où ils soignaient les blessés. Telle est l'origine du drapeau blanc à croix rouge¹. »

Les armes de la Confédération helvétique étant de gueules à la croix d'argent, on les inversa et l'on en fit l'écusson d'argent à la croix de gueules. Les chirurgiens, les ambulanciers, les infirmiers le portent en brassard² ; les hôpitaux, les ambulances, les convois de brancards l'arborent sur un drapeau³.

Aujourd'hui, tous les Etats civilisés ont adopté cet instrument diplomatique d'humanité qu'est la *Convention de Genève* ; partout sont établies des Associations et des Sociétés de la Croix-Rouge.

Plusieurs des vœux humanitaires émis à diverses époques ont été réalisés : notamment, l'extension à la marine du bénéfice de la neutralisation octroyée aux combattants des armées de terre ; le traitement uniforme des prisonniers de guerre, dont le sort a été définitivement fixé par l'assemblée internationale de La Haye, en 1899 ; la constatation de l'identité et l'inhumation des morts, après le combat ;

¹ *Les Origines de la Croix-Rouge*, par Ch.-F. HAJE et J.-M. SIMON, 2^e édition. Amsterdam, 1901.

² C'est le général Dufour qui aurait donné l'idée du brassard spécial, pour distinguer les ambulanciers des belligérants.

³ La Croix-Rouge de France (*Revue des Deux-Mondes*, 1888).

la communication réciproque de la liste des morts et des blessés : l'interdiction des balles explosibles, etc. Toutes ces victoires du droit sur la force, de la conservation sur la destruction, de la douceur sur la violence ont été rendues possibles par l'énergie, par la persévérance d'un être humain.

L'étendard « qui flotte au-dessus des massacres comme un emblème de salut », c'est l'immortel Genevois qui l'a fièrement arboré le premier, qui en a du moins fixé la hampe assez solidement, pour qu'elle ne soit plus jamais abattue.

Le « secret de toutes les créations, c'est un homme qui s'est donné », a écrit un jour un de nos académiciens notoires, pensant peut-être à Dunant. Le Samaritain de Solférino peut non moins légitimement s'approprier cette pensée d'Alfred de Vigny : « C'est l'enthousiasme de la pitié que je sentais en mon cœur. »

N'est-ce pas, d'ailleurs, Dunant lui-même qui a signé ces lignes : *« L'âme possède de merveilleuses facultés pour le bien ; un seul homme, une seule femme, doués de facultés ordinaires, armés seulement de l'amour du prochain et avec un peu d'enthousiasme, peuvent accomplir des choses très utiles à l'humanité... L'égoïsme est une grande illusion ; il ne produit, en définitive, que désappointement vide ou désespérance secrète. Le dévouement... l'altruisme est la plus sublime de toutes les vertus. »*

Cet exemplaire d'humanité supérieure a, selon une expression heureuse, doté l'immense troupeau humain d'un drapeau qui défie toutes les haines, « le drapeau de la pitié, blanc comme la candeur et rouge comme le sang ». Grâce soient rendues à Dunant pour l'énergie, la ténacité de ses efforts, dans la poursuite d'un but d'une si haute générosité !

La création des Sociétés de secours a été la réponse tardive aux cris de détresse, poussés par les blessés sur tous les champs de bataille, depuis le jour lointain où les forces humaines sont entrées en conflit.

Les réclamations incessantes qu'ont fait entendre en tout temps les chirurgiens, témoins impuissants des souffrances que leur art, aidé de leur bonne volonté, n'a pas toujours suffi à calmer, n'ont pas été sans contribuer à la réalisation de l'immense progrès social que nous avons été heureux d'enregistrer, en attendant que sonne l'heure de la suppression de la guerre, que les générations futures saluent l'avènement d'une ère de fraternité universelle,

CONCLUSION

L'Histoire semble s'être jusqu'ici complue au récit des batailles et aux exploits des conquérants, comme pour nous convier à applaudir à de sanglantes tragédies dont, tous, nous payons les frais. Mais nos armées actuelles ont une organisation différente de celles des anciens régimes. Le soldat n'est plus un mercenaire, racolé ou enrôlé à prix d'argent, pour se battre et se faire tuer à l'occasion; c'est un citoyen qui, à quelque classe, à quelque caste qu'il appartienne, est soumis au plus lourd des impôts, sans qu'il puisse s'en affranchir autrement que par la maladie ou les infirmités. Ce changement dans la constitution des armées explique pourquoi l'opinion s'occupe de plus en plus non point seulement de ceux qui tombent au service de la patrie, c'est-à-dire du patrimoine commun, mais encore des malades qui remplissent les hôpitaux, des blessés que recueillent les ambulances.

Ces préoccupations, cette sollicitude, nos pères les ont connues; mais, il faut le reconnaître, à un moindre degré que nous. C'est l'honneur de notre civilisation d'avoir développé de plus en plus ces sentiments d'altruisme, de solidarité humaine; et, si nous ne pouvons entrevoir que dans un avenir inaccessible aux prévisions, la fin des guerres par le perfectionnement des engins meurtriers, qu'on ne nous sèvre point de cette illusion bienfaisante, qu'avec les progrès indéfinis de la science, la vie humaine soit de plus en plus protégée, ait de plus en plus de prix; et qu'on nous laisse exprimer le souhait que l'on se montre désormais moins soucieux de détruire que de conserver.



GROUPE DE BLESSÉS (Dessin de GUSTAVE DORÉ.)

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	1
CHAPITRE I. — DANS L'EGYPTE DES PHARAONS	3
— II. — L'INDE, BERCEAU DE LA MÉDECINE.	5
— III. — LES HÉROS D'HOMÈRE	8
— IV. — LES MÉDECINS DANS LES ARMÉES GRECQUES	15
— V. — LE SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE DANS L'ANCIENNE ROME	22
— VI. — LES BLESSURES ET LEUR TRAITEMENT, D'APRÈS LES POÈTES LATINS.	39
— VII. — LES BLESSURES DANS LES CHANSONS DE GESTE.	54
— VIII. — MIRES ET BLESSÉS DANS LES ROMANS DE CHEVALERIE.	67
— IX. — LA CHIRURGIE ET L'HYGIÈNE MILITAIRES AUX CROISADES.	75
— X. — LA CHIRURGIE ET LES CHIRURGIENS MILITAIRES DU XIV ^e AU XVI ^e SIÈCLE.	103
— XI. — AMBROISE PARÉ, CHIRURGIEN MILITAIRE.	125
— XII. — LA PREMIÈRE AMBULANCE ET LE PREMIER ASILE D'INVALIDES	146
— XIII. — LE PREMIER HOPITAL SÉDENTAIRE; LE SERVICE DE SANTÉ SOUS LOUIS XIII.	153
— XIV. — COMMENT ON SOIGNAIT LES BLESSÉS SOUS LA MONARCHIE ABSOLUE; UN LOUIS XIV INSOUPÇONNÉ; L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.	167
— XV. — L'HYGIÈNE HOSPITALIÈRE AU XVII ^e SIÈCLE; UN PROJET DE CATINAT POUR L'ÉVACUATION DES BLESSÉS; LA CHARTE CONSTITUTIVE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE.	181
— XVI. — L'ÉTAT DE LA CHIRURGIE ET LA VALEUR PROFESSIONNELLE DES CHIRURGIENS MILITAIRES, DU XVI ^e AU XVIII ^e SIÈCLE.	201
— XVII. — DES DIFFÉRENTS MODES DE TRANSPORT DES BLESSÉS; LA BLESSURE DU MARÉCHAL DE VILLARS A MALPLAQUET; LE TRAITEMENT THERMAL DES BLESSÉS MILITAIRES.	218
— XVIII. — LA CHIRURGIE DU CHAMP DE BATAILLE, SOUS LOUIS XIV ET SOUS LOUIS XV	236
— XIX. — LES PREMIÈRES ÉTAPES DE LA CHIRURGIE CONSERVATRICE.	248
— XX. — LE RÉGIME DES MALADES ET DES BLESSÉS, AU XVIII ^e SIÈCLE.	255
— XXI. — L'HYGIÈNE DU SOLDAT EN CAMPAGNE AU XVIII ^e SIÈCLE; LES <i>Réveries</i> DU MARÉCHAL DE SAXE.	267
— XXII. — LE CORPS DE SANTÉ ET LE SERVICE DE SANTÉ MILITAIRES A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION	285
— XXIII. — LE RECRUTEMENT SOUS L'ANCIEN RÉGIME; HÉROS EN GUENILLES, CONQUÉRANTS DU MONDE	303
— XXIV. — LE SERVICE DE SANTÉ SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE: HOPITAUX SÉDENTAIRES ET HOPITAUX AMBULANTS.	334
— XXV. — L'ÉVACUATION DES BLESSÉS ET LEUR TRAITEMENT A L'AMBULANCE, DANS LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.	361
— XXVI. — L'ÉTAT SANITAIRE DE L'ARMÉE ET LES AMBULANCES, PENDANT LES CAMPAGNES DE BONAPARTE EN ITALIE ET EN EGYPTÉ.	381
— XXVII. — CHIRURGIENS ET BLESSÉS AU TEMPS DE L'EPOPÉE.	404
— XXVIII. — LE SERVICE DE SANTÉ A LA GRANDE ARMÉE.	450
— XXIX. — GUERRE D'ESPAGNE.	469
— XXX. — CAMPAGNES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE (1809-1812).	473
— XXXI. — NAPOLEON, HYGIÉNISTE MILITAIRE; LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES ET ENDÉMIQUES DANS LES HOPITAUX ET LES ARMÉES IMPÉRIALES.	493
— XXXII. — LES BLESSÉS DE WATERLOO.	521
— XXXIII. — CAMPAGNES DE LA RESTAURATION EN ESPAGNE (1823); EN MORÉE (1827).	531
— XXXIV. — LES TROIS GLORIEUSES (JUILLET 1830).	535
— XXXV. — UN GRAND DÉBAT A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE; LES ÉMEUTES DE 1848.	544
— XXXVI. — LE SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS (1832).	552
— XXXVII. — LES GUERRES AFRICAINES : LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'AFRIQUE (1830); L'EXPÉDITION DANS L'ATLAS (NOVEMBRE 1830); RETRAITE DE CONSTANTINE (1836); PRISE DE CONSTANTINE (1837); L'EXPÉDITION DE ZAATCHA (1849)	556
— XXXVIII. — LA CHIRURGIE MILITAIRE AU SIÈGE DE ROME (1849).	568
— XXXIX. — LA GUERRE D'ORIENT (1854-1856).	572
— XL. — LA CAMPAGNE D'ITALIE ET SES ENSEIGNEMENTS.	595
— XLI. — LES ORIGINES DE LA CROIX-ROUGE; LA CONVENTION DE GENÈVE.	607
CONCLUSION.	619

TABLE DES GRAVURES

	Pages		Pages
I. — Scythes soignant leurs blessés.	4	XLI. — Chevalier blessé, transporté dans une abbaye	71
II. — ACHILLE, blessé.	7	XLII. — Chevalier ou mire (?) appliquant un topique.	73
III. — Le Centaure CHIRON, faisant l'éducation d'ACHILLE.	9	XLIII. — Groupe sculpté de l'église de Veules-les-Roses.	74
IV. — PHILOCTÈTE et ULYSSE.	10	XLIV. — Chevalier ou mire (?) pratiquant la saignée.	77
V. — NESTOR, offrant à boire un liquide à MACHAON, blessé.	11	XLV. — Ruines du château de Chalus, en Limousin.	79
VI. — ACHILLE, blessé, essayant de retirer la flèche qui a pénétré dans sa cuisse.	11	XLVI. — Chevalier partant en voyage, ou à la guerre.	81
VII. — MACHAON, pansant MÉNÉLAS.	11	XLVII. — Femme chevauchant à califourchon, suivie d'un chevalier.	83
VIII. — PHILOCTÈTE dans l'île de Lemnos.	12	XLVIII. — Bataille entre Croisés et Sarrasins.	85
IX. — Malade, mettant un bandage autour du son pied.	13	XLIX-L. — Episodes des Croisades, d'après les vitraux de Chartres.	85
X. — ACHILLE, mettant un bandage autour du bras de PATROCLE.	14	LI. — La mort d'un Roi.	93
XI. — Philoctète, transporté dans un char, après sa blessure.	15	LII-LV. — Quelques épisodes de la vie de Louis IX.	97
XII. — Un mode de transport des blessés et des morts, à l'époque gréco-romaine.	17	LVI. — Un chirurgien, opérant sur le champ de bataille (xv ^e siècle).	105
XIII. — Comment on portait les blessés et les morts, dans la Grèce antique.	17	LVII. — Instruments de chirurgie en usage au xv ^e siècle.	111
XIV. — Chariot en usage, à l'époque gréco-romaine.	25	LVIII-LIX. — Chirurgiens et blessés, au xv ^e siècle.	114-115
XV. — Galate ou gladiateur (?) blessé.	28	LX. — Fac-similé d'une page de titres d'un ouvrage de chirurgie du xv ^e siècle.	117
XVI. — L'Empereur ALEXANDRE SÈVÈRE.	31	LXI. — Une trépanation, au début du xvi ^e siècle.	119
XVII. — Comment on pansait les blessés au temps des Romains.	33	LXII. — Une consultation, au début du xvi ^e siècle.	121
XVIII. — Monument funéraire, élevé à un médecin militaire.	35	LXIII. — Une extraction de flèche, au xvi ^e siècle.	123
XIX. — Pierre tumulaire d'un médecin de cohortes.	35	LXIV. — AMBROISE PARÉ.	127
XX. — Ventouses antiques.	37	LXV. — Fac-similé d'une page de l'ouvrage d'A. PARÉ.	129
XXI. — Instruments de chirurgie en usage chez les Romains.	37	LXVI. — Une application de fers chauds, au xvi ^e siècle.	131
XXII. — Déesse HYGIÉ, épouse d'ESCULAPE.	38	LXVII. — Un médecin de camp et son aide, au xvi ^e siècle.	133
XXIII. — Deux épisodes de combats, dans l' <i>Enéide</i>	41	LXVIII. — Bistouris et lancettes d'A. PARÉ.	135
XXIV. — TÉLÉPHE, blessé par ACHILLE, guéri par la rouille de la lance.	45	LXIX. — Signature autographe d'A. PARÉ.	135
XXV. — VIRGILE.	47	LXX. — Amb. PARÉ, à 72 ans.	137
XXVI. — JAPIS, pansant ou opérant (?) ÉNÉE.	50	LXXI-LXXII. — Instruments en usage au temps d'A. PARÉ.	140-141
XXVII. — JASON, examinant un malade.	51	LXXIII. — Un chirurgien du xvi ^e siècle, opérant à proximité du champ de bataille.	143
XXVIII. — Armes des Gaulois.	55	LXXIV. — Une opération, d'apr. LANFRANCHI.	145
XXIX. — Gaulois et Germains.	56	LXXV. — Infirmes et mutilés, d'après Jér. Bosch.	152
XXX. — Gaulois blessé, tombant de cheval.	57	LXXVI. — L'enrôlement des troupes, par CALLOT.	155
XXXI. — Heaume avec ventaille de métal.	58	LXXVII. — L'Hôpital, par CALLOT.	155
XXXII. — Heaume avec nasal et haubert.	58	LXXVIII. — Henry d'ESCOUBLEAU de SOURDIS.	157
XXXIII. — Armes des Francs.	60	LXXIX. — Commanderie de Saint-Louis, fondée par RICHELIEU.	159
XXXIV. — Ecu de la fin du xii ^e et du commencement du xiii ^e siècle.	61	LXXX. — VINCENT DEPAUL et ses religieux, sur le champ de bataille.	161
XXXV. — Guerrier, porteur de son écu.	61	LXXXI-LXXXIV. — Types de mendiants, infirmes ou mutilés, par CALLOT.	164-165
XXXVI. — Ecu avec l' <i>umbo</i>	61		
XXXVII. — Epieu.	62		
XXXVIII. — Tournoi dans lequel HENRI II fut blessé à mort.	63		
XXXIX. — Mosaïque de la Cathédrale de Lescar.	66		
XL. — Châtelaine approchant une plante des lèvres d'un chevalier blessé.	69		

	Pages		Pages
LXXXV. — Les grandes misères de la guerre, d'après CALLOT.	166	CXXXV-CXXXVI. — Portrait et signature autographe de GARANGEOT. . .	289
LXXXVI. — Les suites d'une bataille, d'après CALLOT.	169	CXXXVII-CXXXIX. — Signatures de Chirurgiens du XVIII ^e siècle.	290
LXXXVII. — LE TELLIER, père de LOUVOIS. . .	171	CXL. — Jean FAGET (1764).	291
LXXXVIII. — SCIBLET de NOYERS.	172	CXLI. — Laurent HEISTER.	293
LXXXIX. — L'Hôtel royal des Invalides, sous Louis XIV.	173	CXLII. — Certificat de blessures reçues à la bataille de Maëstricht.	297
XC. — Vue de l'Hôtel royal des Invalides, au XVII ^e siècle.	175	CXLIII. — LA MARTINIÈRE.	299
XCI. — Certificat d'admission aux Invalides (1715).	177	CXLIV-CXLV. — Portrait et Autographe de COSTE.	302
XCH. — Le Maréchal de VAUBAN.	179	CXLVI. — Les soins aux blessés pendant la Révolution, d'après DUPLESSI-BERTAUX.	303
XCH. — Médaille commémorative de la fondation des Invalides.	180	CXLVII. — Affiche de racoleur.	305
XCIV. — LOUVOIS.	183	CXLVIII. — Autre affiche de racoleur.	307
XCV. — Comment VAUBAN faisait ses tournées d'inspection.	186	CXLIX. — Certificat de visite (An IX de la République).	309
XCVI. — Le maréchal de CATINAT.	189	CL. — Un Volontaire, d'après RAFFET.	313
XCVII. — Le maréchal de VILLEROY.	191	CLI. — Soldats de la 1 ^{re} République, d'après RAFFET.	317
XCVIII. — Une palette à saignée (XVII ^e et XVIII ^e siècles).	200	CLII. — Certificat délivré à un galeux septembre 1793).	321
XCIX. — Une amputation de jambe, au XVI ^e siècle.	203	CLIII. — En-tête de facture de Mettemberg.	323
C. — LAURENT JOUBERT.	205	CLIV. — Angélique DUCHEMIN, veuve BRULON, en costume d'officier.	326
CI. — DU CHESNE, dit QUERCETAN.	207	CLV. — Alexandrine BARREAU, grenadier au 2 ^e bataillon du Tarn.	327
CH. — Une enseigne de chirurgien-barbier, au début du XVIII ^e siècle.	209	CLVI. — Certificat délivré à la femme PETIT-JEAN, canonnier.	329
CH. — JEAN-LOUIS PETIT.	213	CLVII. — Le général DESAIX.	331
CIV. — Tourniquet de J.-L. PETIT.	217	CLVIII. — Stanislas MIRRIÉ.	333
CV. — JÉSUS et le Paralytique.	221	CLIX. — Vignette du Comité de salut public.	335
CVI. — Le MARÉCHAL DE SAXE, dans sa chaise d'osier.	222	CLX. — Lettre des Membres du Conseil de santé au Ministère de la guerre.	337
CVII. — FÉNELON, ambulancier.	223	CLXI. — Signatures autographes des Membres du Conseil de santé (An II.	339
CVIII. — Le Maréchal de VILLARS.	225	CLXII. — Commission d'Officier de santé (An VIII de la République).	341
CIX. — G. MARESCHAL.	227	CLXIII. — Chirurgiens et Blessés pendant les guerres de la Révolution 1793).	343
CX. — Prospectus de l'Eau d'Arquebuse.	229	CLXIV. — Costume et équipement des Infirmeries.	345
CXI. — Certificat pour un officier traité à Barèges (1739).	233	CLXV. — Hommage rendu aux blessés, sous la Révolution.	349
CXII. — Certificat pour un soldat traité à Bourbonne-les-Bains (1711).	235	CLXVI. — Administration militaire et Service de Santé.	351
CXIII. — LA PEYRONIE.	237	CLXVII. — Instructions données par un Commissaire des guerres à un employé des hospices militaires (An III de la République).	353
CXIV. — Certificat de LA PEYRONIE.	238	CLXVIII. — En-tête de lettre de la Pharmacie centrale des Hôpitaux militaires.	355
CXV. — Le transport des blessés, sous Louis XV (1732).	239	CLXIX. — E.-B. RÉVOLAT.	357
CXVI. — Une ambulance (1732).	241	CLXX. — Le chimiste GUYTON-MORVEAU.	359
CXVII. — Un poste de secours, en rase campagne, à Fontenoy.	243	CLXXI. — En-tête de lettre d'un soldat de la 1 ^{re} République.	360
CXVIII. — Entrevue de HENRI IV et de SULLY, blessé.	245	CLXXII. — Larrey et son ambulance volante.	361
CXIX-CXXI. — Comment on pratiquait une amputation de jambe, au XVIII ^e s. 246-7		CLXXIII. — Le transport des blessés en 1792.	363
CXXII. — Bataille de Fontenoy.	249	CLXXIV. — Le transport des blessés en 1793.	365
CXXIII. — BILGUER.	251	CLXXV. — Un pansement sur le champ de bataille, par LARREY.	367
CXXIV. — Chirurgiens et Apothicaires de l'armée du Grand Frédéric.	253	CLXXVI. — Billet de sortie de l'hôpital (An III de la République).	369
CXXV. — Armoiries des Chirurgiens.	254		
CXXVI. — Le Comte de CLERMONT.	256		
CXXVII. — Infirmeries allemands, au XVIII ^e s.	263		
CXXVIII. — Cul de lampe (XVIII ^e siècle).	266		
CXXIX. — LE MARÉCHAL DE SAXE.	269		
CXXX. — Soldats habillés selon les principes du MARÉCHAL DE SAXE.	271		
CXXXI. — Le Tabac à l'armée, sous Louis XIII.	281		
CXXXII. — Signature du MARÉCHAL DE SAXE.	284		
CXXXIII. — H. F. LE DRAN.	286		
CXXXIV. — Bataille d'Oudenarde.	287		

	Pages		Pages
CLXXVII. — Billet de convalescence (Époque révolutionnaire)	371	CCXIX. — Transport de blessés, pendant les guerres du Premier Empire.	457
CLXXVIII. — Certificat d'infirmité (An VII de la République)	373	CCXIX bis. — Transport de blessés par les ambulances de la Grande Armée.	468
CLXXIX. — Premières Ambulances légères.	375	CCXX. — Un épisode de la guerre d'Espagne : Bataille de Somo-Sierra.	471
CLXXX. — Affiche du Concours de Voitures d'ambulance (1793).	377	CCXXI. — La cuirasse du général d'ABO-VILLE (<i>Musée de l'Armée</i>).	475
CLXXXI. — Le transport des blessés en 1796	379	CCXXII. — Napoléon I ^{er} pendant la campagne de Russie.	479
CLXXXII-III. — LARREY et DESGENETTES	381	CCXXIII. — Attaque d'un convoi de blessés par des Cosaques.	483
CLXXXIV. — Les premières Ambulances volantes de LARREY	383	CCXXIV. — Bataille de la Moskowa	485
CLXXXV. — Infirmeries militaires, transportant un officier blessé.	385	CCXXV. — Le roi de Prusse, FRÉDÉRIC-GUILAUME III, visitant un hôpital de blessés après Bautzen (1813)	491
CLXXXVI. — Ambulances de PERCY.	387	CCXXVI. — BONAPARTE au Caire.	495
CLXXXVII. — Un chirurgien des armées sous la 1 ^{re} République.	388	CCXXVII. — DESGENETTES, s'inoculant la peste	497
CLXXXVIII. — MARCEAU, blessé	389	CCXXVIII. — Commission de chirurgien de 3 ^e classe des hôpitaux, à l'armée d'Italie.	501
CLXXXIX. — Blessé, transporté sur les épaules d'un de ses camarades.	391	CCXXIX. — Recette contre la gale, écrite de la main de MARCEAU.	510
CXC. — Blessé, transporté sur un fusil	392	CCXXX. — Procès-verbal de la Convention, relatif à MARCEAU.	511
CXCI. — DUBOIS, pansant un blessé à Alexandrie.	393	CCXXXI. — La gale dans les armées impériales.	515
CXCII. — Lettre de KLÉBER à DUBOIS.	395	CCXXXII. — Belle action de l'épouse du général VERDIER (brumaire an IX).	517
CXCIII. — Campagne d'Égypte : Bataille d'Aboukir (Peinture de LEJEUNE)	397	CCXXXIII. — Mort de MARCEAU.	519
CXCIV. — Les Ambulances au début du XIX ^e siècle	399	CCXXXIV. — Vignette du Service de santé.	520
CXCV. — Dromadaires servant au transport des blessés en Égypte	400	CCXXXV. — Les Blessés de la Garde, rentrant à Paris en 1814	521
CXCVI. — BONAPARTE, ayant abandonné ses chevaux, pour le transport des blessés, suit le convoi à pied	401	CCXXXVI. — Le prince d'ORANGE-NASSAU, blessé à Waterloo.	523
CXCVII. — Vignette de l'Armée d'Italie.	403	CCXXXVII. — Certificat délivré à un blessé de Waterloo.	525
CXCVIII. — Le chirurgien PERCY, ayant sur son dos un blessé, passe sur le pont de Mannheim.	405	CCXXXVIII. — RENCONTRE SUR LA FRONTIÈRE D'ESPAGNE (lithographie de BACLER D'ALBE).	532
CXCIX. — Blessés, soignés dans l'abbaye de Marienbourg	409	CCXXXIX. — Lettre d'EUGÈNE SUE, chirurgien de marine. (hors texte)	
CC. — Napoléon, visitant les blessés de l'île Lobau	411	CCXL. — Chirurgien de la Garde royale, 1823	533
CCI. — Napoléon, honorant le malheur des blessés ennemis	413	CCXLI. — C. BROUSSAIS.	534
CCII. — Transport du général THIÉBAULT, blessé, sur un brancard.	416	CCXLII. — Croquis, d'après nature, pendant les journées de juillet 1830	535
CCIII. — Trousse de chirurgie de PERCY.	417	CCXLIII. — Croquis pris, d'après nature (28-30 juillet 1830).	536
CCIV. — Mort de DESAIX	418	CCXLIV. — Prise du Louvre (29 juillet 1830).	537
CCV. — Une amputation sous le Premier Empire	419	CCXLV. — Croquis pris à Paris (fin juillet 1830).	538
CCVI. — REPSOMEN, blessé, est frappé de syncope sur le terrain.	421	CCXLVI. — Mardi 27 juillet 1830 : les imprimeurs rapportant un blessé.	539
CCVII. — Soldat pansé sur le champ de bataille.	423	CCXLVII. — Blessés et malades au Val-de-Grâce.	540
CCVIII. — Bataille de la Corogne (1809)	425	CCXLVIII. — Ambulance de la Bourse.	541
CCIX. — MOREAU sur son lit de mort.	431	CCXLIX. — Transport des blessés aux ambulances provisoires (1848).	545
CCX. — Dernière lettre écrite par MOREAU	432	CCL. — Certificat de visite pour un invalide blessé dans les journées de juin 1848.	547
CCXI. — MASSÉNA à la bataille de Wagram.	433	CCLI. — Le défilé des blessés devant la Porte Saint-Denis (1814).	549
CCXII. — Napoléon blessé à Ratisbonne.	435	CCLII. — Siège d'Anvers (1832).	553
CCXIII. — Croquis fait par un blessé.	441	CCLIII. — H. LARREY au siège d'Anvers	555
CCXIV. — Soldats, blessés et malades, transportés sur des charrettes.	443	CCLIV. — Chirurgiens de l'armée (1832).	561
CCXV. — Mort de LANNES, à Essling.	447	CCLV. — Une ambulance pendant les guerres d'Afrique.	563
CCXVI. — Dernière entrevue de Napoléon avec LANNES, mourant.	449		
CCXVII. — Bataille de Leipzig (1813).	451		
CCXVIII. — Costumes de chirurgiens, médecins et infirmiers militaires (1798-1843).	455		

	Pages		Pages
CCLVI. — Bataille de l'Isly, par HORACE VERNET	565	donnée au théâtre du 2 ^e Zouaves, devant Sébastopol	591
CCLVII. — Convoi de blessés	569	CCLXVIII. — Programme de la Représentation donnée au théâtre des Zouaves, du 7 au 8 juin 1855.	593
CCLVIII. — Le maréchal de SAINT-ARNAUD.	573	CCLXIX. — Le baron H. LARREY, présentant les blessés à l'Empereur, à Voghera.	597
CCLIX. — Lord RAGLAN.	574	CCLXX. — Visite de NAPOLEON III aux blessés de Montebello	599
CCLX. — Le transport des blessés dans la tranchée, à Sébastopol	575	CCLXXI. — Cacolets et litières, pour les blessés de l'Armée d'Italie.	603
CCLXI. — Tente d'ambulance à Sébastopol.	577	CCLXXII. — Après la bataille de Solferino.	605
CCLXII. — Transports de blessés en cacolets.	578	CCLXXIII. — Le chirurgien PERCY	611
CCLXIII. — Différents modes de transport de blessés (1855).	589	CCLXXIV. — J.-Henry DUNANT.	613
CCLXIV. — Miss Florence NIGHTINGALE.	581	CCLXXV. — Groupe de blessés, par G. DORÉ.	619
CCLXV. — Le docteur SCRIVE en Crimée.	585		
CCLXVI. — Embarquement de blessés à Baklava	587		
CCLXVII. — Affiche de la représentation			

ADDENDA ET ERRATA

CHANSONS DE GESTE OU DE GESTES? — Le correcteur de l'imprimerie ayant cru devoir adopter, en se basant sur les Dictionnaires de LITTRÉ, COLIN et LAROUSSE, une orthographe différente de celle que notre manuscrit et nos épreuves successives indiquaient, nous avons soumis le cas au savant professeur de langues romanes, au Collège de France, M. Joseph BÉDIER, qui a bien voulu nous adresser la réponse qu'on va lire et qui, appuyée sur des textes probants, lève tous les doutes. — A. C.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Geste est le latin *gesta*, participe passé passif de *gerere*, au pluriel : il signifie donc, en latin, « les choses accomplies ». A son passage en français, ce mot au pluriel neutre a été traité comme un substantif de la première déclinaison latine, *rosa, la rose; gesta, la geste*. C'est le cas d'une foule de mots latins analogues : *mirabilia*, les choses merveilleuses, devenu *la merveille*; — *festa*, les choses joyeuses, devenu *la fête*, etc.

La geste a, en vieux français, deux sens principaux (dont le rapport est d'ailleurs difficile à établir) : 1^{re} *Histoire*. Exemples : Il est écrit en ancienne geste (*Chanson de Roland*) ; la geste des Aubigeois, etc.; 2^e *Famille*. Exemples : Dieus me confonde, se la geste en desment (*Chanson de Roland*) ; la geste de Monglane, etc.

On discute si l'expression *chanson de geste* signifie plutôt « *chanson d'histoire*, poème sur des faits historiques » — ou plutôt, *chanson* concernant une famille (la geste des Lorrains — ou de Guillaume d'Orange).

Mais, quelle que soit la solution que l'on choisisse, dans l'un et l'autre cas, ce qui précède montre que *geste* doit rester au singulier, comme dans « des récits d'histoire, des papiers de famille ». C'est ce qu'indique l'histoire du mot, c'est ce qu'indique aussi la pratique des vieux écrivains, comme vous pourrez le constater si vous vous reportez au seul Dictionnaire qui puisse faire loi en la matière, le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de GODEFROY....

J. BÉDIER.

P. 29, 16^e ligne, lire *Cyathisque*, au lieu de *Cyathisqac*.

P. 32, dernier paragraphe, les *optiones valetudinarii* correspondent plus spécialement à nos officiers gestionnaires.

P. 35, le second appel de note 1 se réfère à la note 1 de la page suivante.

P. 69, dans la légende de la gravure, lire *miniaturé*, au lieu de *miniature*.

P. 72, lire GAUTIER, au lieu de GAUTHIER.

P. 303, ch. XXII, lire ch. XXIII.

P. 304, note 3, lire DURUY, au lieu de DURAY.

P. 449, au lieu de *schok*, lire *shock*.

P. 460, ligne 3, fermer la parenthèse après les mots *pour eux*, et la rouvrir ligne 5, avant les mots : *les blessés*.

P. 480, ligne 7, fermer la parenthèse après l'appel de la note 2 ; supprimer la parenthèse, ligne 19.

P. 526, ligne 3, lire *habitation*, au lieu de *habitaïon*.

P. 571, ligne 7, lire : *s'effectua* au lieu de *s'effectuait*.

Feb'y 1960

YALE
MEDICAL
LIBRARY

Demco 293-5

YALE MEDICAL LIBRARY



3 9002 01121 9616

Accession no. JFF

Author

Cabanes Augustin

Chirurgiens et
blessés à travers ...

Call no.

Hist

RD/9

F6

1918 C

(locked)

